

**John Belushi, la
folle et tragique
vie d'un Blues
Brother**

Woodward, Bob

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BOB WOODWARD

**JOHN
BELUSHI**
LA
FOLLE
ET
TRAGIQUE
VIE D'UN
BLUES
BROTHER

capricci



page précédente :

Couverture D.R. : *The Blues Brothers* est disponible en DVD et en Blu-Ray chez Universal.

**JOHN
BELUSHI**
LA
FOLLE
ET
TRAGIQUE
VIE D'UN
BLUES
BROTHER

Directeur : Thierry Lounas
Responsable des éditions : Camille Pollas
Coordination éditoriale : Maxime Werner
Correction : Quentin Le Goff
Conception graphique : gr20paris
ePub : Manlio Helena

Première édition :

Wired: The Short Life and Fast Times of John Belushi

© 1984, 1985 by Robert Woodward

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction
de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.
Ce livre est publié avec l'autorisation de l'éditeur original
Simon & Schuster, Inc., New York.

© Capricci, 2015 pour la traduction française

Ouvrage publié avec le soutien
de la région Pays de la Loire

isbn ePub : 979-10-239-0092-7
isbn papier : 979-10-239-0080-4

Dépôt légal : mars 2015

Images
D.R.

Capricci
contact@capricci.fr

www.capricci.fr

Pour toute remarque sur cette version numérique :
editions@capricci.fr

BOB WOODWARD

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julien Mersa

**JOHN
BELUSHI**
LA
FOLLE
ET
TRAGIQUE
VIE D'UN
BLUES
BROTHER

**COMMENTEN-
TAIRE
SUR LES
SOURCES
ET LA
MÉTHODE**

COMMENTAIRE SUR LES SOURCES ET LA MÉTHODE

Durant l'été 1982, j'ai reçu un appel à mon travail, au *Washington Post*, de Pamela Jacklin, une belle-sœur de John Belushi, mort d'une overdose trois mois plus tôt. Elle m'expliqua qu'il y avait encore de nombreuses zones d'ombre entourant la mort de John, et me suggéra de jeter un œil à cette affaire. John Belushi ne faisait pas partie des sujets que j'avais l'habitude de traiter au quotidien ; je me concentrais plutôt sur la politique à Washington, et ne connaissais quasiment rien au monde du *show business* — télévision, rock 'n' roll et Hollywood. Mais cela piqua ma curiosité.

Le 15 juillet, je pris le train pour me rendre à New York et rencontrer sa veuve, Judy Jacklin Belushi. Les notes que j'ai prises ce jour-là indiquent : « La maison est très obscure, et Judy est une petite femme énergique... Elle possède une mémoire très précise et fait la part des choses entre ce qu'elle sait, ce qu'elle a entendu dire, et d'où proviennent les informations qu'ont pu lui fournir d'autres personnes. » Trois semaines plus tard, je lui rendais à nouveau visite, pour une durée de trois jours cette fois-ci, sur l'île de Martha's Vineyard. Elle passa des heures à me parler de John, de sa carrière et de sa vie, peut-être pour raviver ses souvenirs et comprendre ce qui s'était passé. Elle n'enjolivait pas les choses ; elle semblait s'en tenir aux faits tels qu'elle les avait vécus. Il devint très rapidement évident que Judy, la plupart de ses amis et un grand nombre des anciens collègues de John, étaient prêts à me fournir tout un tas de détails et de souvenirs relativement peu édulcorés sur lui, sa carrière, et les événements qui avaient mené jusqu'à sa mort.

Ce fut la première des vingt-et-une entrevues et d'une douzaine de discussions que j'eus avec Judy Belushi durant cette année. Avec sa sœur, Pam Jacklin, qui était chargée des biens immobiliers de John Belushi, elle me donna accès à ses registres financiers et nombre de documents personnels. Elles encouragèrent d'autres personnes à m'aider dans mes recherches alors qu'elles n'avaient aucune garantie sur ce que j'allais écrire (elles n'ont pas lu le manuscrit avant sa publication).

Ce projet avait été conçu comme une série d'articles pour le *Post*, mais Bernie Brillstein, ancien *manager* de John, me mit en garde : « John, c'est un livre, pas une série d'articles. » Je m'aperçus assez rapidement qu'il avait raison.

Toutes les informations regroupées dans cet ouvrage sont de première main, elles proviennent de témoins ou de documents. Sur toutes les personnes que j'ai interrogées, 217 ont été enregistrées, et les informations qu'elles

m'ont fournies constituent le cœur de cet ouvrage. Un autre groupe d'environ 50 personnes contribuèrent à me fournir des informations utiles mais pas directement imputables à leur expérience. Ce furent généralement des renseignements complémentaires, utilisés principalement pour confirmer des détails fournis par d'autres.

En plus de ces entretiens, des registres m'ont permis de recueillir des informations importantes, ainsi que d'établir une chronologie et une liste des personnages clés dans la vie de John Belushi. Ces registres incluaient des calendriers de rendez-vous, des agendas, des notes de téléphone, des reçus de carte de crédit, des dossiers médicaux, des notes manuscrites, des lettres, des photographies, des articles de journaux et de magazines, des registres comptables des dernières années de la vie de Belushi, des rapports de production de film, des contrats, des registres d'hôtel, des reçus de taxi, des factures de limousine et des relevés de compte mensuels.

Un certain nombre de fournisseurs et consommateurs de drogue sont cités. Dans de nombreux cas, il existe des désaccords quant à savoir qui était fournisseur occasionnel, dealer ou consommateur. Ces désaccords sont mis en évidence par le texte.

Ce livre, comme tout autre projet de même ampleur, est composé de sources prioritaires — des gens plus dignes de confiance que d'autres, qui furent proches de John et se sont avérées très fiables. Ces gens sont également des figures très importantes dans la vie de John Belushi. Lorsqu'ils interviennent dans un des épisodes du livre, cela signifie que les informations proviennent d'eux ou qu'elles ont été confirmées par eux. Ceci s'applique particulièrement à tout ce qui est lié à des remarques personnelles, certaines conclusions, observations et sentiments.

Les dialogues entre guillemets proviennent directement de ces témoins, cités de la manière dont ils s'en sont souvenus.

John Belushi et moi sommes originaires de Wheaton dans l'Illinois, et avons fréquenté le même lycée. Il fut diplômé en 1967, six ans après moi. Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Les rues, les boutiques, les enseignants, les bus, les familles et le style de cette petite ville du Midwest me sont familiers, même si Wheaton ne représente qu'une infime partie de cette histoire.

L'histoire de John prend racine dans trois villes américaines — Chicago, où son art de la comédie et sa carrière d'acteur ont démarré ; New York, l'endroit où tout a décollé ; et Los Angeles, la capitale du divertissement, la ville de toutes les tentations, le lieu où il est mort.

Pour suivre la piste de Belushi, j'ai dû voyager d'une extrémité à l'autre du pays à maintes reprises, rendant visite au plus grand nombre possible de gens, dans les endroits les plus variés. Cette piste m'a mené des luxueuses suites du Beverly Hills Hotel, du Bungalows et du Polo Lounge, aux appartements miteux des dealers de drogue à l'écart de Sunset Boulevard, de New York où se trouvaient ses dossiers comptables, d'un appartement d'amis à l'ouest de Central Park aux clubs interlopes que John affectionnait.

Pour réaliser un de ces entretiens, j'ai dû me rendre dans un bureau à l'étroit et sans fenêtres, situé au sous-sol d'un bar où le propriétaire me fit part de ses « expériences » avec Belushi. Pour un autre entretien, j'ai réglé mon réveil à 3h30 du matin pour aller dans une boîte de nuit — une des préférées de John — qui n'ouvrait qu'à 4h.

Je me suis rendu très souvent à la Warner pour discuter avec Steven Spielberg et le comédien Chevy Chase. Chez Universal, j'ai interrogé Louis Malle et l'ancien partenaire de Belushi, Dan Aykroyd. Chez Paramount, ce furent les dirigeants du studio et l'actrice Penny Marshall. Lorsque Mike Ovitz, l'ancien agent de Belushi, refusa de m'accorder une entrevue, Marshall m'incrusta dans une fête chez lui. Plus tard, il accepta de s'entretenir longuement avec moi par téléphone.

Je me suis rendu dans les bureaux des médecins de Belushi, au Playboy Mansion, ainsi que chez Jack Nicholson pour une conversation au bord de la piscine. La moitié de l'entretien réalisé avec Carrie Fisher eut lieu dans une limousine, alors qu'elle se rendait à l'aéroport. Une fois déposée au terminal, le chauffeur de la limousine me raconta les vingt-quatre heures les plus folles qu'il avait vécu, à conduire Belushi d'un point à un autre de Hollywood, six mois avant son décès.

À Washington, j'ai passé la plus grande partie de l'après-midi du 3 décembre 1982 avec Frank Price, président de la Columbia, qui avait fait le déplacement pour l'avant-première mondiale de *Gandhi*. Belushi passa les dernières semaines de sa vie avec deux personnes qui, un an après sa mort, étaient devenues serveurs, l'une dans un restaurant chic à quelques blocs de la Maison Blanche, l'autre dans un fast-food de Georgetown. J'ai appris leur existence presque par accident, lorsqu'un de mes amis proches vint à une fête chez moi avec l'un d'eux.

J'ai passé deux semaines à Toronto, à discuter avec Cathy Smith, la femme qui administra à John des injections d'héroïne et de cocaïne la dernière semaine de sa vie.

Puisque je n'ai jamais rencontré Belushi, son point de vue est exprimé

grâce aux souvenirs des gens qu'ils l'ont connu. Belushi accorda beaucoup d'interviews tout au long de sa carrière, mais il semble que l'exercice ne lui plaisait pas vraiment, et il éluda très souvent les questions importantes, peut-être juste pour être drôle. Cependant, à quelques reprises, il sembla se confier un peu, et ces citations sont intégrées au texte. Pour finir, je me suis également servi des cassettes de ses performances à la télévision, de ses enregistrements musicaux, ainsi que des sept films dans lesquels il a joué. Un personnage aussi extrême que Belushi représente l'incarnation de l'énergie et de la volonté des années 1970. L'univers du *show business* américain peut parfois être si glamour, si amusant, et même constituer une source d'inspiration. Belushi aurait pu être, aurait dû être, un de ces comédiens qui marque son époque, et dont le travail traverse les décennies. Mais ce ne fut pas le cas. Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Qui en fut le responsable, pour peu que l'on puisse dire que quelqu'un le fut ? Les choses auraient-elles pu être différentes, meilleures ? Voici toutes les questions soulevées par sa famille, ses amis, ses associés. Est-ce que son succès aurait pu se transformer en autre chose qu'un cinglant échec ? Ces questions persistent.

Malgré tout, ce qu'il nous laisse de meilleur et de plus décisif reste son travail. Il nous a fait rire, et maintenant, il peut nous faire réfléchir.

Bob Woodward
Février 1984

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

1

Chicago, le vendredi 6 juillet 1979. Judy Jacklin Belushi, femme du comédien John Belushi, se réveilla avec une sacrée gueule de bois et un mal de crâne lancinant. La célébration du 4 juillet, jour de l'Indépendance, s'était prolongée jusqu'au 5 — avec un match de baseball des Chicago Cubs, des feux d'artifice tirés depuis un toit, une virée nocturne à travers la ville avec John, une visite rendue aux Second City, la troupe d'improvisation théâtrale pour laquelle il avait un jour travaillé, une tournée de quelques bars, une partie de flipper, et de la cocaïne, que Judy avait refusé mais que John avait tout de même sniffé. Cette fois-ci, la cocaïne avait été fournie par le producteur de cinéma de John, Robert K. Weiss, un géant barbu.

John était à Chicago pour travailler sur *The Blues Brothers*, une comédie musicale sur deux hipsters et leur groupe de blues. Il allait être déjà suffisamment difficile de tenir John à l'écart des drogues pour que son producteur s'y mette, lui aussi. Judy passa un coup de fil à Weiss et le sermonna.

« Ne lui file pas toute cette putain de coke ! » cria-t-elle. John ne pouvait pas s'en empêcher. Ils essayaient pourtant d'arrêter ensemble. Elle avait réussi à se sevrer depuis un mois et demi, et était sur le point de s'en sortir. C'était possible pour John aussi, mais il avait besoin d'aide. Il va bousiller le film à cause de la cocaïne, dit Judy. Elle tenait Weiss pour responsable. « C'est ta carrière, implora-t-elle, mais c'est ma vie. »

Weiss rétorqua qu'il n'avait pas connaissance de la gravité du problème que John rencontrait avec la drogue.

Judy rappela à Weiss que John considérait Chicago comme sa propre maison. Revenir ici avec une équipe de tournage d'Hollywood, c'était comme se préparer à une orgie de drogues. John, qui avait maintenant trente ans, y était perçu comme un gourou de la contre-culture, et toutes ses anciennes relations liées à la drogue refaisaient surface.

Weiss répondit qu'il comprenait. Il promit d'en parler avec les membres du Blues Brothers band — dont certains prenaient régulièrement de la cocaïne — et de s'assurer de leur coopération.

Cette nuit-là, Judy se prépara à écrire un nouveau chapitre de son journal intime, qu'elle avait entamé six mois plus tôt, lorsque John était devenu

follement célèbre. L'automne précédent, il avait fait la couverture de *Newsweek* déguisé en Bluto, le plouc de la confrérie dans *American College*, comédie qui était sur le point de devenir la plus rentable de l'histoire d'Hollywood. Six mois plus tôt, John et son partenaire, Dan Aykroyd, étaient en tête des charts dans tout le pays avec le premier album des Blues Brothers. Ils avaient vendu 2,8 millions d'exemplaires. Et John était toujours une des têtes d'affiche les plus populaires du *Saturday Night Live* sur NBC, la fameuse émission de télévision qui faisait plus de 20 millions de téléspectateurs chaque semaine.

Cette célébrité soudaine avait sonné la fin de leurs années de galère. Ce qui signifiait toujours plus d'argent, et plus de drogues. Donner ou vendre de la drogue à John était une espèce de jeu, comme lancer des pop-corn aux phoques dans un zoo. Il suffisait de lui en fournir un petit peu et il accomplissait les choses les plus folles et scandaleuses ; un peu plus et il restait debout toute la nuit à danser, surpassant tout le monde dans ce domaine.

Judy, vingt-huit ans, petite femme que l'on prenait régulièrement pour une coursière sur les plateaux de tournage à cause de ses tenues banales et de son phrasé rapide, était en couple avec John depuis le lycée à Wheaton, ville située à 40 km de Chicago. Ils étaient mariés depuis trois ans, et elle était toujours très éprise de lui. Tout ce qui avait un rapport avec lui et sa vie dans le monde du *show business* était soumis à son approbation. John pouvait être épouvantable, grossier et exigeant, il y avait pourtant chez lui une véritable pudeur et une grande force.

Alors qu'elle écrivait dans son journal intime ce soir-là, Judy sentit qu'elle avait peut-être été un peu injuste envers Weiss. Il avait eu l'air véritablement sincère. Mais elle n'en pouvait plus. Il fallait que cela change, et elle avait au moins tenté quelque chose en l'appelant. « Je me sens mieux maintenant, griffonna-t-elle. Tout devrait bien se passer. »

Quelques jours plus tard, le docteur Bennet Braun, un médecin et psychiatre de trente-neuf ans qui s'occupait du support médical sur le tournage, vint sur le plateau. John avait demandé à ce qu'on lui administre sa dose régulière de vitamine B12.

« Il n'y a aucune preuve que ceci ait une influence sur votre santé, lui expliqua Braun.

– Ça m'aide à continuer », répondit John.

Braun pensa qu'il n'y avait pas là matière à débattre. Il administra

l'injection à John et effectua un rapide examen physique du comédien. À l'évidence, John prenait beaucoup trop de drogues. Braun pouvait le voir et le sentir — surpoids, regard trouble, narines bouchées, teint pâle et peau blanchâtre, sifflement de la respiration. Braun lui posa quelques questions. Oui, répondit John, il prenait de la cocaïne pour tenir le coup. Après, il lui fallait quelque chose pour l'aider à redescendre. Braun constata que John martyrisait son corps et son esprit.

« Vous brûlez votre santé par les deux bouts, dit Braun. La cocaïne ne fera que raccourcir votre vie. »

John écouta, tout simplement.

Braun s'en tint à cela. Si John avait été un de ses patients, il lui aurait sauté à la gorge. Peut-être que ses médecins étaient trop admiratifs de leur célèbre patient pour prendre les mesures nécessaires. John étant sûrement capable de virer un médecin trop pointilleux, cela n'aurait mené à rien, si ce n'est à perdre un patient influent.

Braun alla voir Weiss. John avait besoin d'une aide psychiatrique, et Braun proposa de s'en charger. « Vous devez lui faire arrêter les drogues, dit-il délibérément. Si vous ne le faites pas, profitez très vite de son talent, car il ne lui reste pas plus de deux ou trois années à vivre. »

Weiss fut choqué par le diagnostic de Braun, surtout après avoir enduré le coup de fil de Judy. Mais le pronostic du docteur semblait presque exagéré, et trop dur à avaler. Il devrait se contenter de se concentrer sur la santé de John et faire tout son possible pour l'aider à relâcher la pression, ce qui serait dur, voire quasiment impossible. John n'était pas du genre à se laisser mettre une laisse autour du cou, et c'était précisément cette incapacité à se contrôler, ce côté casse-cou, qui faisait tout son succès.

Le mois suivant, en août, le tournage démarra avec un planning très chargé, ce qui sous-entendait une consommation constante de drogue pour John. Cela sonnait comme une évidence pour Judy. Et elle s'aperçut qu'elle-même cédait aux sirènes des stupéfiants — un peu d'herbe, et occasionnellement du speed ou du LSD. Les 27 et 28 septembre, Judy, l'actrice Carrie Fisher (qui jouait la princesse Leia dans *Star Wars*) et Penny Marshall (une des deux têtes d'affiche de la série télé *Laverne and Shirley*) prirent du LSD. Judy appela ça un « week-end sixties » ; elles firent des photos avec un polaroid et des enregistrements de leurs conversations en pleine hallucination.

Fisher, vingt-trois ans, fille du chanteur Eddie Fisher et de l'actrice Debbie

Reynolds, avait été engagée pour jouer l'ex hargneuse de John dans les *Blues Brothers*. À la ville, elle vivait une idylle avec Dan Aykroyd, l'autre Blues Brother. Fisher et Aykroyd prévoyaient de se marier. Ils passèrent beaucoup de temps avec John et Judy, et devinrent tous les quatre une sorte de petite bande. Fisher eut l'impression qu'ils allaient passer le reste de leurs vies tous ensemble.

Fisher et John étaient très proches. Elle était attirée par son incapacité à se maîtriser. Il lançait « J'ai une idée ! » avec tant de croyance et de conviction qu'il embarquait tout le monde avec lui. On avait l'impression que John était sans arrêt en train de monter une nouvelle équipe. Il était capable de rassembler toutes les énergies dispersées dans une pièce, de les faire grandir et de tout changer. Fisher lui faisait confiance ; elle aurait été incapable de le juger.

John ressentait également cette proximité. « Hey, lui dit-il une fois, tu es comme moi. Eux, ils sont différents », à propos de Judy et Danny. « On est pareils. » John ne se satisfaisait jamais de rien, il protestait tout le temps : « Ça ne suffit pas. Ça ne peut pas suffire. Ce n'est pas suffisant. Il faut plus, quelque chose d'autre ! » Fisher ressentait la même chose.

Une fois, il lui cria : « Je suis accro ! » Et il ne parlait pas de drogues. Il faisait référence à sa vie, son excitation, la possibilité d'avoir toujours plus.

John pouvait pousser Carrie à essayer à peu près tout. Elle n'aimait pas l'alcool, et pourtant il réussit à lui faire boire du bourbon. Une autre fois, ils fumèrent de l'opium ensemble.

Elle remarqua que John prenait environ quatre grammes de coke par jour, même si la quantité exacte reste difficile à déterminer. Il en prenait tellement qu'elle le taquinait : « Hé, laisse-nous en un peu. » Ce que, généralement, il faisait. Fisher savait à quel point les drogues pouvaient être attirantes, mais également que l'on pouvait y laisser des plumes. Son père avait été accro au speed pendant plus de douze ans.

Alors que son entourage proche tentait de réduire la consommation de drogues de John, Judy décida d'appliquer une règle au Blues Bar, un vieux rade que John et Aykroyd avaient rouvert à Chicago pour se détendre. « Pas de coke dans ce bar, répétait Judy aux gens qui en prenaient, je sais que vous ne voulez pas faire de mal à John. »

Un soir, on demanda à Fisher de garder un œil sur John. Il sortit un gros sachet de coke de sa poche et le lui tendit. « T'en veux ? demanda-t-il.

– Tu ne penses pas que tu devrais éviter ? répondit-elle, essayant de jouer au flic.

– *T'en veux oui ou non !* » hurla John.

Elle décida de laisser les autres s'en charger. Ce n'était pas son truc de jouer au flic. Elle ne voulait pas d'un John raisonnable.

Morris Lyda, un Texan de vingt-neuf ans qui avait été engagé comme *manager* pour la tournée des Blues Brothers, devint le surveillant personnel de John durant le tournage. Lyda était chargé de sortir John du lit le matin, de le conduire jusqu'au plateau et de faire attention à ses agissements la nuit.

Tout ce qui ressemblait à du temps libre devenait un véritable défi : quelques heures, un après-midi, une demi-journée ou même quelques jours où la présence de John n'était pas requise sur le plateau. Lyda, qui ne passait pas deux jours sans prendre de la cocaïne, tentait de contrôler les dépenses en liquide de John, car il ne pouvait pas en acheter sans *cash*. John passait des coups de fil à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pour récupérer du liquide, notamment une fois à cinq heures du matin pour récupérer 600 dollars. Lyda refusa de lui en donner, et dû appeler l'assistant du *manager* de John, Joel Briskin, qui se trouvait également à Chicago pour l'aider.

« Ouais, vas-y, donne-lui, répondit Briskin. On ne peut pas toujours l'empêcher d'être ce qu'il est. »

Certains membres de l'équipe fournissaient John en drogues, lui refilant la plupart du temps de la cocaïne qui avait été coupée de nombreuses fois (avec des ingrédients comme du lait en poudre, ce qui augmentait la quantité, mais en réduisait les effets). Lyda appelait cela de la « came de merde », mais John n'y résistait pas.

Lyda avait toujours sur lui une provision de Valium pour aider John à redescendre. John l'appelait à n'importe quelle heure de la nuit — parfois deux fois dans la même soirée — et Lyda apportait les tranquillisants jusqu'à son hôtel.

Ce furent des moments très déprimants pour Lyda. Il était devenu une sorte de larbin de la drogue, et il détestait cela. Il sacrifiait toute son énergie et sa dignité pour John. Mais il ne pouvait pas lui donner de leçons puisqu'il en prenait aussi. Cela aurait été ridicule de sa part. Il devait à la fois contrôler la consommation de drogue de John et l'aider à en trouver : c'était un dilemme inextricable.

Tard dans l'après-midi du 25 octobre 1979, John Landis, le réalisateur des *Blues Brothers*, fut pris d'un accès de rage en traversant le plateau de tournage, qui se situait ce jour-là en périphérie de la ville. L'équipe attendait pour tourner le plan suivant. C'était le 64^e jour de tournage, pratiquement le dernier à Chicago, et Belushi refusait de mettre le pied hors de sa loge.

Comme beaucoup de gens dans l'industrie du cinéma, Landis était en contact étroit avec le gratin d'Hollywood, et les ragots qui circulaient autour du tournage, en plus d'être vrais, étaient douloureux pour lui. Il accusait un sacré retard sur le planning et le budget était dépassé depuis bien longtemps. De plus, les drogues circulaient facilement sur le plateau. Le scénario des *Blues Brothers*, qui faisait à l'origine 324 pages — déjà trois fois la longueur habituelle — avait été raccourci mais jamais correctement terminé. Sa paternité était attribuée à « Scriptaton GL-9000 » — en vérité à Aykroyd, qui aimait se qualifier de scénariste automate.

Les producteurs d'Universal en avaient des sueurs froides, et pressaient Landis de reprendre le contrôle du tournage. Ils avaient lancé le projet sans trop se poser de questions, espérant surfer sur la vague du succès d'*American College* et des tubes des *Blues Brothers*.

Landis, vingt-neuf ans, petit gars plein de volonté portant lunettes et barbe bien fournie, avait le sentiment d'être le spectateur impuissant de son propre projet. Son humeur alternait entre vertige et désespoir. Il était soucieux de résoudre le problème de l'irresponsabilité de John une bonne fois pour toutes.

Il fit irruption dans sa loge. Il trouva sur une chaise Belushi, 1m75, bouffi et livide, ressemblant à une caricature de son personnage de Bluto. Ses cheveux bruns frisés étaient tout ébouriffés ; son regard semblait perdu dans le vague. Il y avait du cognac renversé un peu partout. De l'urine sur le sol. Sur la table trônait un monticule de cocaïne.

« John, tu es en train de te détruire ! hurla Landis. On ne peut pas s'en sortir comme ça. Ne ruine pas mon film ! »

John dodelina de la tête.

« Ne me fais pas ça. Ne fais pas ça à Judy. Ne TE fais pas ça ! »

Belushi leva les yeux au ciel.

« Je vais appeler des photographes pour qu'ils immortalisent ça et te le montrent », menaça Landis.

John ne réagit pas, pas même un haussement d'épaule pour montrer qu'il comprenait ce qu'on lui disait.

Landis se demanda s'il y avait un moyen de se sortir de cette folie. Il emporta la cocaïne et la jeta aux toilettes.

John chancela, marmonnant, jusqu'à Landis — ses 100 kilos face aux 75 de Landis. Landis serra le poing, fit un moulinet et frappa John en plein visage. John tomba. Landis se demanda lequel d'entre eux était le plus surpris. Il pensa « Mon dieu, je viens de frapper comme une brute la vedette de mon film — un ami et un collaborateur — et il est assez costaud pour réussir à me tuer. »

John resta à terre, sans bouger. Puis il releva la tête et fondit en larmes. « J'ai honte, tellement honte ». Il se releva, tremblant, et se jeta dans les bras de Landis. « Sois compréhensif s'il te plaît. »

Mais Landis ne le pouvait pas. Pourquoi John prenait-il tant de drogues ? Qu'y trouvait-il ? Il mettait tant de choses en péril — sa carrière, sa famille, sa vie même. « Pourquoi ? demanda-t-il à John.

– J'en ai besoin. J'en ai besoin, répondit pathétiquement John. Tu ne peux pas comprendre ».

Judy débarqua dans la loge de John deux heures plus tard, au coucher du soleil. John dormait. Le matin même, Judy avait découvert une douzaine de Quaaludes dans sa veste et en avait retiré quatre, afin qu'il n'en prenne pas tant. John appréciait ce genre de médicaments qui, lorsqu'il en avalait deux ou trois, lui procuraient un effet relaxant, une impression de satisfaction, un état proche d'une douce ivresse, à la limite du sommeil, déconnectant le corps de l'esprit. Les Quaaludes, disait-il, étaient le parfait remède contre l'agitation provoquée par la cocaïne. La veille, Judy lui avait confisqué un sachet de cocaïne de plusieurs grammes.

Un jour il prenait de la cocaïne, le lendemain des Quaaludes. Il devint évident que ses espoirs de voir John réduire sa consommation de drogue étaient vains.

John se réveilla quelques minutes plus tard et déballa son histoire. Il se trouvait dans le centre-ville de Chicago lorsqu'il avait reçu un coup de fil à 16h, lui ordonnant de venir sur le plateau pour tourner un plan au coucher du soleil. Il ne prit la route qu'à 16h30 et arriva en retard à cause des embouteillages.

Judy tenta de minimiser l'incident.

« Tu ne comprends pas, répondit John au bord des larmes. Tu ne comprends pas ce qu'ils m'ont fait... Ils m'ont humilié. » Il ne raconta pas que Landis l'avait frappé, il expliqua simplement qu'il le tenait responsable de ce retard. John se sentait trahi, en particulier à cause de toutes les fois où il avait dû attendre pour tourner une scène ou qu'il avait été appelé sans aucune raison. Ce film était une pagaille intégrale.

« Ils ne peuvent pas me traiter comme ça, dit-il, j'ai travaillé trop dur. Ils ne peuvent pas me reprocher d'avoir foutu en l'air la journée de tournage et de leur coûter de l'argent. » Il réclama de la cocaïne.

« Non, répondit Judy.

– Il m'en faut. Je ne pourrai pas tourner cette scène sans cocaïne. » Mais il n'y en avait plus. John sortit la bouteille de cognac et des bières, et commença à boire. Judy décida de l'accompagner. C'était soit l'accompagner, soit se retrouver rapidement sur le carreau. Lorsque Landis revint à la charge pour lui ordonner de venir sur le plateau, John cria : « Va te faire foutre ! Je ne suis pas prêt. Sors de là ou je te tue ! »

Landis hésita puis fit demi-tour. Judy n'avait pas vu John dans cet état depuis au moins un an. Ses efforts étaient peut-être vains ; peut-être qu'elle ne lui apportait rien ; peut-être que les drogues étaient le seul moyen de se sortir d'un tournage comme celui-ci.

John alla dans la salle de bain, et elle le vit prendre quelques Quaaludes.

Aykroyd entra dans la loge et tenta de convaincre John de rejoindre le plateau, arguant qu'il fallait faire tourner la machine quoi qu'il ait pu arriver. La scène était simple : John devait s'asseoir sur une voiture dans une station-service, fracasser une bouteille d'alcool et dire qu'il fallait se rendre à un concert. John finit par accepter, mais au bout de dix minutes sur le plateau, il s'évanouit et fut transporté groggy jusqu'à sa loge.

Judy fouilla dans ses poches et n'y trouva que trois Quaaludes. Ces trois-là plus les quatre qu'elle lui avait confisqué, cela faisait sept en tout. Il en avait donc pris cinq — une sacrée dose. Mélangé à l'alcool, ça devenait dangereux. Cela pouvait provoquer un coma, voire la mort. Judy appela une infirmière, qui vint et fit vomir John. Elle expliqua que Judy devait surveiller ses yeux, et détecter d'éventuels signes d'une plongée dans le coma.

John et Judy furent ensuite raccompagnés jusqu'à leur deux-pièces, loué

dans les Astor Towers de Chicago. Aykroyd vint pour discuter avec Judy. Il était le meilleur ami de John et son associé — un grand garçon dégingandé de vingt-sept ans qui, à sa manière, était aussi cinglé et surexcité que John. Pourtant, Aykroyd réussissait à contenir ses frasques et sa consommation de drogue à la sphère privée. Il faisait preuve d'indulgence envers John et de compassion à l'égard de Judy. Il lui rappela qu'ils en étaient déjà passés par là avec John, et que les choses s'amélioreraient.

Judy se sentait perdue et piégée par la drogue. John continua à vomir toute la nuit, mais il finit par se sentir un peu mieux. Après le départ d'Aykroyd, elle écrivit dans son journal : « Que peut-il bien se passer dans la tête de John pour qu'il se sente si malheureux ? »

Le 27 octobre, Landis filma la dernière scène à Chicago — l'explosion d'une station-service — et le lendemain toute l'équipe partit à Los Angeles pour trois mois de tournage supplémentaires.

Après avoir passé quelques nuits au Beverly Hills Hotel, John et Judy emménagèrent dans la maison de la comédienne Candice Bergen, qu'ils louaient pour 2 000 dollars par mois. C'était un petit et élégant cottage, caché au sein des bois de Coldwater Canyon, à quinze minutes des studios Universal où se déroulait le tournage.

La nuit du 9 novembre, John et Judy se rendirent chez Ron Wood, guitariste des Rolling Stones, où ils prirent du crack pour la première fois. Wood leur avait laissé des instructions sur la façon de faire chauffer le produit pour en inhaler la fumée. Ils repartirent tôt, vers 1h30 du matin. Judy écrivit dans son journal : « Un bon moment. Nous avons besoin de nous éclater de temps en temps. » Judy commençait à se sentir un peu mieux. À peine deux semaines qu'ils avaient quitté Chicago et il lui semblait qu'ils étaient à nouveau sur la bonne voie. On lui avait attribué un bureau dans les locaux d'Universal afin qu'elle travaille sur un livre à propos du film — une série humoristique de documents et de photographies racontant la vie de Jake et Elwood Blues.

John et Dan tournaient des séquences avec Aretha Franklin et Ray Charles, et tout semblait bien se passer. John se levait tôt, il allait nager, faire un peu de musculation, et prenait des vitamines. Judy emportait avec elle un presse-agrumes et un mixeur pour leur préparer des jus de fruits spéciaux, composés d'une douzaine d'oranges, de germes de blé, de levure et d'une banane. Le 15 novembre, elle écrivit dans son journal : « John a l'air très heureux, en bonne santé et sage. Je suis fière de la façon dont il s'investit dans son travail. Je suis très heureuse et amoureuse. »

La semaine suivante, John se blessa au genou et dut se rendre à l'hôpital pour se faire retirer un caillot de sang. Il souffrait beaucoup. Ainsi, le dimanche suivant Thanksgiving, lorsque deux membres des Blues Brothers lui apportèrent de la cocaïne, Judy ne s'inquiéta pas trop. Elle s'était mis en tête qu'une consommation raisonnée était acceptable. Durant les fêtes de Noël, le tournage continua à suivre un rythme honorable. Le soir du nouvel an, qui coïncidait avec leur troisième anniversaire de mariage, ils organisèrent une grande fête chez eux et achetèrent trois caisses de champagne. Ils reçurent des invités inattendus, comme Cher et Jerry Brown, le gouverneur de Californie. John eut trente-et-un ans le 24 janvier.

Une semaine plus tard, le 1er février, Landis annonça la fin du tournage, estimant qu'il avait suffisamment de matière pour monter le film.

Très peu de temps après, John disparut. Personne ne savait où il se trouvait, ni Judy, ni Landis, ni Aykroyd. Landis s'attendait à ce que la nouvelle tombe d'une minute à l'autre : « John Belushi, le célèbre comédien, a été retrouvé mort... »

Mais quelques jours plus tard, John réapparut comme si de rien n'était, apparemment sans se rendre compte de l'angoisse qu'il avait provoquée dans son entourage. Landis se sentit obligé de faire quelque chose et appela Judy.

« John a vraiment besoin d'aide, dit-il. Il faut qu'on le soigne, qu'il fasse une cure de désintoxication — que ce soit un engagement officiel et public si nécessaire. »

Judy obtempéra. Elle était prête à tout pour qu'il arrête la drogue. Un usage modéré s'était révélé inefficace. Il y avait eu trop de hauts et de bas — trop de drogue, qui était en train de tuer leur mariage, et la rongeaient de l'intérieur. Judy et Landis s'accordèrent sur le fait que Bernie Brillstein, *manager* de John depuis cinq ans maintenant, depuis ses premières apparitions au *Saturday Night Live* en 1975, était la bonne personne à contacter. Brillstein, quarante-neuf ans et ressemblant au comédien Burl Ives, aimait John comme un fils. John pourrait peut-être l'écouter.

Puisque Landis et Brillstein ne s'entendaient pas trop, le cinéaste demanda à Weiss et d'autres producteurs chez Universal d'appeler Brillstein pour le pousser à mettre John au vert, jusqu'à ce qu'il décroche de la cocaïne.

Mais ce fut finalement Landis lui-même qui appela Brillstein.

« Dites-lui de le faire, implora Landis. Sauvez-le, Bernie. Il n'écouterait que vous. Il va mourir sinon. Vous devez le pousser à le faire. Il est hors de

contrôle. Il n'y a que vous Bernie, que vous qui puissiez le convaincre. Il n'écouterait que vous. »

Brillstein répondit qu'ils en étaient déjà passés par là. Que c'était juste une phase, une étape, qu'il avait besoin de faire la bringue. Qu'il allait vite se réveiller et se rendre compte de ce qu'il était en train de faire.

« Non, insista Landis. Bernie, ça ne peut pas continuer comme ça. On ne peut plus lui accorder le bénéfice du doute. Il ne s'en remettra pas. »

Brillstein argua qu'il connaissait bien John. Landis réagissait de manière excessive selon lui.

« Espèce de connard ! cria Landis. Vous ne pourrez pas vous faire du fric sur le dos d'un cadavre ! »

Brillstein détestait que l'on porte des jugements sur John ou sur la relation qu'il entretenait avec lui. Tout le monde savait pour la cocaïne. C'était le *show business*. Les gens pouvaient s'en mettre plein le ciboulot, mais tant que cela n'entravait pas la bonne marche d'un tournage, personne ne levait le petit doigt. Brillstein s'estimait bien conscient des obligations qu'il avait envers John. Judy et Aykroyd savaient qu'il était incontrôlable. Lorsqu'il avait du temps libre, John prenait de la cocaïne, mangeait trois pizzas d'une traite, allait se faire tailler une pipe, ou piquait un somme.

Pourquoi Landis ne s'en était-il pas occupé pendant le tournage ? Pourquoi le studio n'avait-il pas tout simplement interrompu le tournage si la situation était si terrible ? Maintenant que c'était fini, ils en profitaient pour reporter la responsabilité sur lui. Comme par hasard, c'était maintenant qu'il fallait faire quelque chose.

Brillstein voulait se tenir à l'écart de la vie privée de John. Il se montrait compréhensif envers ses comportements excessifs. Comme John, il était boulimique. Quinze ans plus tôt, il avait connu des soucis d'addiction au jeu. Au bout d'un certain temps, il s'était retrouvé avec 20 000 dollars de dettes sur le dos, et avait eu peur de ne jamais réussir à s'en sortir. Il lui avait fallu trois ans pour tout rembourser, mais ça lui avait servi de leçon. Il était convaincu que John était suffisamment intelligent pour réussir à comprendre ça de lui-même. John, comme Brillstein, possédait un étrange sixième sens. Il saurait quand s'arrêter.

Un matin, à Los Angeles, John passa par le bureau de Brillstein sur Sunset Boulevard. Il n'avait naturellement pas dormi de la nuit, et arborait une mine affreuse. John donna une chaleureuse accolade à Brillstein, dans la plus pure

tradition du *show business* hollywoodien. Il puait à plein nez, était en surpoids et semblait complètement dépassé par les événements. C'était très embarrassant. Il n'était plus possible de faire comme si tout allait bien.

« John, il faut que tu arrêtes. Tu as besoin d'aide. Il faut que tu te remettes en forme.

– Je peux gérer ça, répondit-il. J'ai une santé de fer.

– Tu vas te tuer à petit feu, dit Brillstein. Tu ne peux plus t'infliger tout ça. On ne va plus continuer à te proposer du travail si tu continues comme ça. Tu ne peux plus traîner avec ces rebuts que tu fréquentes. »

John lui lança un regard de mépris. Il se leva et ferma la porte du bureau de Brillstein.

« Écoute, cria John, je ne te paye pas pour être mon meilleur ami ! »

C'était la première fois que John le considérait comme un employé. Brillstein tenta de l'interrompre, mais John était furax. « Je ne te demande pas ce que tu fais après le boulot, alors ne me le demande pas non plus ! » Il lui expliqua que c'était là la limite à ne pas franchir. Personne, véritablement personne, ne devait lui dire comment se comporter.

« Ne me demande pas où je vais ! Ne me dis pas où aller !

– Tu ne peux pas m'obliger à ne pas t'aimer ! hurla Brillstein. Je ne te parle pas de tout ce putain de *business*, je te parle de *ta vie* !

– Je comprends bien ce que tu dis, répondit John, je sais que c'est pour mon bien... mais je dois mener ma vie comme je l'entends. »

Ils se prirent dans les bras.

« Occupe-toi de la partie *business*, dit John, je m'occupe de moi. »

Brillstein comprit qu'il ne pouvait rien faire de plus. Il avait tenté de le résonner, et John s'était emporté très rapidement. Au moins, il savait que maintenant il ne se mêlerait plus de sa vie privée.

Universal avait acheté les droits du scénario des *Blues Brothers* sans même y jeter un œil. C'était 18 mois auparavant, au moment où John était devenu incroyablement célèbre. Brillstein aurait pu vendre n'importe quoi, tant que

John était impliqué dans le projet. Mais aujourd'hui son poulain n'avait plus rien à se mettre sous la dent, et Brillstein pensa qu'il devait lui trouver un nouveau projet rapidement, qui le maintiendrait occupé et à l'écart des drogues. Brillstein savait maintenant que Landis n'avait pas exagéré les choses, mais il n'avait pas le bon moyen de les régler non plus.

Judy passa un coup de fil à Michael A. Rosenbluth, important médecin de la Cinquième Avenue à New York, où elle vivait avec John. Rosenbluth s'était occupé de John trois ans auparavant, à un moment où son problème de drogues était déjà devenu incontrôlable.

John consulta Rosenbluth le 27 mars 1980. Après ce rendez-vous, le docteur écrivit dans son dossier : « Patient très hostile, alternativement agité et somnolent. *Paranoïaque* ! Il prend beaucoup de cocaïne, selon sa femme. Le patient déclare qu'il refuse d'arrêter d'en prendre pour l'instant ! J'ai évoqué son cas avec sa femme, et lui ai conseillé de faire hospitaliser le patient pour une cure de désintoxication. »

Mais Judy et Brillstein étaient d'accords sur un point : on ne pouvait pas forcer John à le faire. Il fallait que ce soit sa décision : dans les autres cas, il n'écouterait rien. Il était bien trop borné. Il insistait sur le fait qu'il contrôlait les choses, et qu'il pouvait arrêter quand il le voulait, pour peu qu'il en ait l'envie.

Il fallait donc trouver un compromis.

Une semaine plus tard, John prit un avion pour Chicago, et rendit visite à son frère Jimmy, vingt-cinq ans, qui jouait au théâtre.

Jimmy était préoccupé par l'imminence de la mort de leur grand-mère, Vasil Belushi, quatre-vingt-quatre ans, qui se trouvait en Californie. Nena — surnom qu'ils lui avaient donné — avait enduré trois attaques cardiaques.

Elle avait été pour eux une figure maternelle durant leur jeunesse à Wheaton, comme une seconde mère, une personne à qui se confier. Elle leur accordait l'attention refusée par leur propre mère, riait de leurs bêtises, leur donnait un petit casse-croûte, un peu de réconfort. Elle ne parlait pas très bien anglais, et surnommait John « Johnny à Nena », ce qui signifiait qu'il était son préféré. Elle était petite, fragile, douce et folle d'amour pour lui. Nena portait toujours une résille dans les cheveux, et ne quittait quasiment jamais leur maison.

Alors qu'ils discutaient, Jimmy se mit à pleurer.

« Tiens le coup », dit John, insistant sur le fait qu'il devait se montrer fort dans cette épreuve. Il tenta de le rassurer en expliquant que Nena les attendait, et qu'elle continuerait à vivre jusqu'à leur arrivée. En se tenant loin d'elle, ils retardaient sa mort.

« Tu sais, dit Jimmy, c'est toi qu'elle attend.

– C'est pourquoi je n'irai pas.

– Tu dois y aller. »

John prit congé de son frère.

Plus tard durant cette même semaine, Brillstein appela Jimmy, avec qui il travaillait également. « Nous nous inquiétons pour John, dit-il. Judy est inquiète. Tu pourrais peut-être faire quelque chose. Je pense qu'il est temps que le petit frère prenne ses responsabilités. Tu dois lui parler. »

Jimmy monta dans sa jeep et partit à la recherche de John. Avec la bénédiction de Judy et Brillstein, il pourrait tenter de le raisonner. Il trouva John dans l'appartement de Del Close, quarante-cinq ans, le metteur en scène de la troupe Second City. Close, un virulent intellectuel dans la lignée de Lenny Bruce, et ancien accro à l'héroïne, avait dirigé John et Jimmy lorsqu'ils faisaient partie de la troupe, et avait eu une grande influence sur leurs vies.

Jimmy frappa à la porte et entra. Il était évident qu'ils avaient pris de la drogue.

« Il faut que tu viennes avec moi, dit Jimmy en attrapant le bras de John pour le traîner hors de l'appartement.

– Ok, ok, ok, *ok* ! » répondit John, et il le suivit dehors.

Jimmy fouilla les poches de son frère et lui confisqua un sachet de cocaïne. Ils empruntèrent un taxi pour retourner à la voiture de Jimmy, garée dans Clark Street.

John lui suggéra une virée en ville.

« Non, répondit Jimmy sur un ton sec. On rentre à la maison. »

John voulait sortir, pas s'enfermer.

« À la maison, insista Jimmy pour lui faire comprendre qu'il ne se laisserait pas faire.

– Alors tu veux qu'on se batte, c'est ça ? demanda John.

– Oui », répondit Jimmy. Il voulait se battre. La colère et la rivalité entre frères refaisait surface en un clin d'œil. Son cœur tambourinait dans sa poitrine, sa bouche était sèche, il était prêt à en découdre en pleine nuit dans Clark Street : une histoire vieille comme le monde, grand frère, petit frère, carrières, parents.

« Si je gagne, on sort, annonça John sur un ton provocateur. Si tu gagnes, on rentre à la maison. »

Physiquement, ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. C'était comme se battre face à son propre reflet. Mais Jimmy était plus rapide et en meilleure forme. Il frappa fort, et réussit à atteindre John en plein visage. Chacun tentait de frapper, esquivait ou chargeait l'autre. Lorsqu'ils s'arrêtèrent un moment, Jimmy pensait clairement avoir remporté le combat, puisqu'il était le seul à avoir réussi à porter une véritable estocade. La lèvre de John gonflait déjà.

« C'est comme dans *À l'est d'Éden* », dit John, en référence à la scène où les deux frères se battent. John était haletant et chancelant.

Jimmy pensa qu'ils pouvaient maintenant rentrer à la maison, et se dirigea vers sa jeep. John sauta sur le siège conducteur. « Viens, on y va », dit-il, attrapant le volant et démarrant la voiture, s'essuyant les pieds sur la victoire de Jimmy. Ils firent un tour dans une boîte de blues, puis à Lincoln Park, et finirent par un tour des lieux alternatifs de la nuit de Chicago. John se baladait avec un polaroid, et il prit des photos toute la nuit. Très vite, Jimmy retrouva le sourire. Leur virée dura environ quatre heures. John était marrant lorsqu'il se chargeait de diriger les opérations. Ils étaient retombés en enfance.

Le lendemain, Jimmy se sentit coupable de s'être battu avec John et de lui avoir fait la leçon. C'était trop difficile d'aller à l'encontre de la volonté de John, et peut-être que même son petit frère ne pouvait s'y opposer. Comment pouvait-il sermonner son frère sur sa consommation de cocaïne ? Quand pouvait-on décréter qu'il en avait pris trop ? Il s'excusa plusieurs fois auprès de John.

« Hé, c'est fini, répondit John. Ne t'inquiète pas, j'ai oublié. Je ne m'en souviens même plus. Oublie ça.

– John, je suis désolé. Je ne voulais pas dire ça.

– Hé, oublie, ne t'en fais pas. »

Jimmy se rendit seul en Californie pour voir Nena. John resta à Chicago. Quelques jours plus tard, Judy prit un vol pour Chicago pour dire à John qu'elle allait voir Nena en Californie, et il décida de la suivre. Arrivés à l'hôpital, il parla avec Nena pendant un moment puis s'endormit sur son lit. Judy, Jimmy et les docteurs trouvèrent que John avait l'air tellement dans un sale état qu'il lui fallait consulter un médecin.

« Écoute, dit Judy à John, je pense que tu devrais dire au docteur ce que tu as fait la semaine dernière, afin qu'il comprenne tout de suite ce qui ne va pas chez toi.

– Je vais lui dire, répondit un John passablement énervé, je vais lui dire. »

John fut examiné par le médecin. Verdict : trop de drogues.

Nena mourut le lendemain, et John paya la somme de 4 066 dollars pour que quatorze de ses proches viennent assister aux funérailles à Chicago. Il craqua et pleura durant l'office, les larmes coulant sur son visage alors qu'il prenait dans ses bras des amis ou des proches.

La semaine suivante, John accepta d'engager un garde du corps pour l'aider à contrôler sa consommation de drogue. John et Morris Lyda avaient entendu parler d'un ancien agent des services secrets qui avait réussi à aider Joe Walsh, le guitariste des Eagles.

Richard G. Wendell, surnommé « Smokey », était assez grand et costaud pour en imposer physiquement. Avec à son actif sept ans passés dans les services secrets, Smokey, trente-quatre ans, était un professionnel de la surveillance, et il savait habilement lutter contre le trafic de drogues. Il possédait une voix et des manières douces, avec suffisamment d'autorité naturelle et de diplomatie pour être efficace. Walsh ne tarit pas d'éloges à son égard, et mit Smokey en garde, en blaguant à moitié : « J'ai fait la pire chose qui puisse t'arriver, à toi et à ta famille. Je t'ai arrangé un rencard avec John Belushi.

– Je ne le connais pas vraiment, répondit Smokey, même s'il l'avait brièvement rencontré quelques mois plus tôt avec Walsh à Chicago.

– Lui non plus », rigola Walsh.

Brillstein accepta de payer Smokey 1 000 dollars par semaine plus les dépenses. « Ça va être très dur, avertit Brillstein. C'est un homme très compliqué. Mais je suis sûr que vous êtes au courant des problèmes qu'il rencontre. »

Le 16 avril 1980, Smokey prit un avion pour New York. Il était prévu qu'il rencontre John l'après-midi même au Record Plant, un studio d'enregistrement sur la 44e rue. D'après ce qu'on lui avait dit, il avait compris qu'il n'était pas question de tempérer la consommation de drogues de John, mais de lui faire purement et simplement arrêter tout abus. John ne faisait pas dans la demi-mesure ; s'il prenait un peu de drogue, il était incapable de s'arrêter ; il continuerait à consommer tout ce qu'il pourrait trouver. Smokey allait devoir se montrer intransigeant.

Smokey se rendit au Record Plant vers 14h avec Walsh, qui avait accepté d'aider John à enregistrer une reprise de « *Gimme Some Lovin'* » pour la bande originale de *The Blues Brothers*. Morris Lyda était là lui aussi.

Bob Tischler, le producteur de l'album, dit à Smokey : « Je viens te souhaiter bonne chance. John est un dur à cuire. »

Puis ils attendirent que John veuille bien montrer son nez, trois heures plus tard, apparemment indifférent au fait que Walsh, une des rock stars les mieux payées de l'époque, ait dû patienter aussi longtemps. Voyant le comportement de John, Smokey conclut qu'il était défoncé à la cocaïne.

« Hé oh, dit John. Qu'est-ce qui se passe ? »

Il portait un pantalon en velours bleu, des baskets et une veste de sport à double boutonnage qu'il ne pouvait pas fermer tellement il était gros. Ses poches étaient pleines de pots de glace Häagens-Dazs. Il en proposa à tout le monde et en mangea quelques-uns.

« Hé Smokey », dit John, s'approchant pour lui serrer la main, lui lançant un regard charmeur, celui des Belushi, les yeux fixés sur lui. Smokey lui rendit son regard, d'un air de dire : « Je *sais* que tu *sais* que je *sais* que mon boulot consiste à te faire arrêter les drogues. » Simple façon de bien lui faire comprendre les choses.

« Hé, cheveux bien soignés, lui dit John.

– Ouais, les miens ressemblaient aux tiens avant que je m'en occupe, répondit Smokey.

– Tu marques un point », dit John tout en se pavanant au milieu de la pièce avec des mouvements saccadés et nerveux. Il enfila un casque pour démarrer l'enregistrement.

Quelques minutes plus tard, un inconnu élégamment vêtu entra dans le studio. Escorté par deux femmes, il tenait une belle canne à la main et portait trois bouteilles de champagne.

John le connaissait et sembla très heureux de le voir. On apporta un seau pour le champagne.

« Voici Smokey, dit John. Il va voyager avec moi, m'aider, prendre soin de moi. C'est son premier jour aujourd'hui. »

Smokey examina les nouveaux arrivants. Il échangea quelques regards gênés avec Walsh. Ces inconnus, conclut Smokey, étaient des compagnons de drogue de John. Il se demanda comment tout cela allait se terminer. Serait-il capable de repérer si quelqu'un tentait de vendre ou donner de la drogue à John ?

« Il faut que j'aille aux toilettes, annonça John de manière un peu trop calme. Mais je vais écouter ça d'abord. » Il remit le casque sur ses oreilles.

L'inconnu se dirigea immédiatement vers les toilettes et revint peu après.

Smokey s'y précipita sans que John ne le remarque. Il entama ses recherches, et finit par trouver, dans le distributeur de papier toilette, un petit sachet de cocaïne. Smokey le glissa dans sa poche et revint dans le studio.

John termina son écoute du morceau et se rendit dans les toilettes. Après quelques minutes, il revint avec un air renfrogné et alla directement parler à l'inconnu. Smokey tendit l'oreille pour écouter leur conversation.

« C'est impossible », dit l'inconnu. Puis il alla dans les toilettes. Il revint perplexe.

Smokey observa John arpenter la pièce. Le désordre habituel d'une session d'enregistrement — nourriture, boissons, café, cigarettes — était entreposé sur une table. Une cigarette Vantage Blue aux lèvres, John s'approcha de la table avec une nonchalance bien étudiée et attrapa un paquet de Dunhill.

« Laisse-moi jeter un œil à ce paquet de cigarettes, lui lança Smokey.

– Quelles cigarettes ? lâcha John. De quoi tu parles ?

– Je croyais que tu fumais des Vantage Blue ?

– J’avais juste envie d’essayer les Dunhill. »

Smokey attrapa le paquet de Dunhill. John tenta de se défaire de son emprise. Mais Smokey ne lâcha pas. Aucun des deux ne voulait abandonner, et ils se retrouvèrent très vite à terre, tirant sur le paquet, luttant pour le récupérer. Smokey réussit finalement à l’arracher des mains de John, se releva et l’ouvrit. À l’intérieur se trouvait un autre sachet de cocaïne.

John se releva et traversa la pièce en proférant des menaces. Tischler était abasourdi.

Smokey s’adressa à Tischler : « Bob, est-il habituel pour vous d’avoir autant de gens dans le studio pendant l’enregistrement ?

– Non, répondit Tischler.

– Ce sont mes amis, cria John. Si je veux qu’ils soient là, ils ne bougeront pas.

– Voici ce que nous allons faire, dit Smokey d’une voix calme et douce, à l’inconnu. Vous pouvez rester, mais plus vous laisserez de la “drogue” traîner dans le coin, plus il vous en coûtera. J’ai en ma possession deux grammes. Je sais que John peut se les payer. C’est dur de perdre de l’argent, mais c’est encore pire lorsque la drogue est gâchée. N’allez pas me faire croire que c’est du sucre... » Smokey déchira le sachet et, avant que quiconque ait pu faire le moindre mouvement, en versa le contenu dans une tasse pleine de café.

John était vert de rage, lorsqu’il se rua dans la salle d’enregistrement. Bien qu’elle fut insonorisée, tout le monde entendit le son étouffé de ses cris et put voir, à travers la vitre, qu’il balançait des choses partout dans la pièce.

« Je n’en crois pas mes yeux », dit Tischler.

John revint finalement dans la salle et prit Smokey à part.

« Ne recommence jamais ! Jamais ! Plus jamais tu ne me feras un tel numéro devant mes amis ! »

Smokey répliqua qu’il n’y aurait pas eu d’esclandre si John lui avait laissé

inspecter le paquet de cigarettes. C'étaient les règles à partir de maintenant. Smokey devait pouvoir faire son boulot sans qu'on lui mette de bâtons dans les roues.

John le fixa du regard.

Smokey comprit qu'il avait bien fait de rester ferme, même si cela pouvait impliquer de se faire virer dès son premier jour.

John se remit au travail. Walsh lui conseilla de boire un thé avec du miel pour préserver sa voix. Au moment de partir, Walsh souhaita bonne chance à John avec Smokey.

« Tu avais raison, répondit John, je ne vais pas l'aimer. » John donna une petite tape dans le dos de Smokey et lui serra la main.

John, Smokey et Lyda mangèrent ensuite dans un restaurant italien proche du studio. Smokey avait déjà travaillé avec des rock stars par le passé, mais jamais il n'avait vu un flux aussi continu de demandes d'autographes que celui qui s'agglutinait autour de leur table. C'était aussi le premier repas de John auquel il assistait : une entrée pour commencer, puis des spaghettis, des raviolis, un plat de viande et un dessert. Après dîner, John et Smokey allèrent au 60 Morton Street — là où ils résidaient — une maison dans une charmante rue bordée d'arbres à Greenwich Village. Au rez-de-chaussée, qui se trouvait d'ailleurs plutôt au niveau du sous-sol, John et Judy avaient installé leur chambre. Juste à côté se trouvait une pièce insonorisée que John avait surnommée « la crypte », où était entreposé du matériel stéréo.

John emmena Smokey dans la crypte, ferma la porte, mit un disque et poussa le volume à un niveau très élevé. John observa Smokey pour voir comment il allait réagir. « C'est trop fort ? » lui demanda-t-il.

Sans un mot, Smokey mit le son encore plus fort.

Blasé, John arrêta la musique et monta à l'étage supérieur, où se trouvaient un grand salon et une salle à manger.

John annonça qu'il voulait se rendre au Blues Bar, un autre bar privé (portant le même nom que celui de Chicago) qu'il possédait avec Aykroyd, à quelques blocs de la maison. Smokey devrait appeler une limousine, ajouta John, en précisant qu'il n'aimait pas les Cadillac ou les limousines extra-longues. Il voulait une Town Car de marque Lincoln.

Smokey commanda une Lincoln et, alors qu'ils attendaient l'arrivée de la

voiture, John passa quelques coups de fil, puis exposa à Smokey les grandes lignes de sa mission.

« Fais comme avec Joe Walsh, dit John, ajoutant : je ne vais nulle part sans Judy. Ne la laisse jamais à l'écart. Occupe-toi d'elle. Elle est très importante à mes yeux. N'oublie jamais ça. »

Smokey lui expliqua qu'il serait là à son réveil et aussi pour le coucher, et qu'il tenterait de prendre tout le reste en charge — voitures, nourriture, téléphone, sécurité, organisation des déplacements, et tout ce que John désirerait.

John sembla se détendre. « Maintenant, en ce qui concerne mon problème, dit-il, tu vas avoir droit à beaucoup de “si” et de “mais”, et tu vas devoir faire avec. Tu ne voudrais pas noter tout ça ? »

Smokey répondit qu'il s'en souviendrait.

« Je pense que tu es au courant que dans ce milieu, les drogues et l'alcool sont des problèmes courants. Disons que je ne suis pas un alcoololo... À l'âge de trente ans, on m'a annoncé que j'étais millionnaire. Avec Judy, on avait l'habitude de se serrer la ceinture. On vivait dans un appartement une pièce. »

Puis John revint à son problème. « C'est compliqué de devoir être drôle tout le temps. » Il expliqua qu'il subissait une pression incroyable, qu'on attendait beaucoup de lui, et que lui-même était très exigeant avec son travail. « Je suis sûr que ça ne te surprendra pas d'apprendre que les gens dans ce milieu ont besoin d'un petit quelque chose pour tenir le coup et rester alerte. Ils ont *besoin* des drogues. Parce que tu dois être au top, tu dois tout emmagasiner autour de toi pour t'en servir dans ton travail. » Il ajouta qu'il devait toujours être capable de déceler le potentiel comique des situations, que ce soit dans la vie des autres ou la sienne.

Ils restèrent silencieux un moment. Smokey commençait à apprécier John.

Un des endroits préférés de John, quasiment le seul où il pouvait se détendre, était le Tenth Street Baths, un vieux bain turc — qu'on appelait aussi le *schvitz*, « la sueur ». Un type âgé nommé Al tenait l'endroit, qui comprenait également un petit restaurant. Il faudrait que tu le rencontres, dit John, et il appela Al. Très vite, John passa commande pour un second dîner — steaks, frites et salade. « Un bon ami à moi va venir chercher tout ça, il s'appelle Smokey. »

John signa quelques photos dédiacées pour les gens du bain, et envoya

Smokey les distribuer lorsque la limousine arriva.

Smokey marcha jusqu'à la voiture, indiqua l'adresse au chauffeur et lui ordonna d'aller chercher la nourriture. Puis il emprunta l'escalier extérieur menant au premier étage et attendit là. Dès que la limousine eut disparu au coin de la rue, John sortit du rez-de-chaussée de la maison. Il marchait vite, de manière enjouée, remontant Morton Street. Smokey le suivit, accélérant le pas pour le rattraper et marcher à ses côtés.

John remarqua Smokey, s'arrêta brusquement et cria : « Qu'est-ce que tu fous là ?

– Tu vas où ? demanda Smokey.

– Je t'ai dit d'aller chercher à bouffer.

– Ça fait beaucoup, deux dîners dans la même soirée, non ? Et il me semble que ce n'est pas de la bouffe destinée au chauffeur ?

– Bon Dieu », cria John, avant de flanquer une gifle à un panneau. Il fit demi-tour et retourna dans la maison. Smokey le suivit.

Smokey inspecta la maison pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres sorties d'où John puisse s'enfuir, et s'assit pour regarder la télévision. Vers 22h, le chauffeur revint avec la nourriture, et John dévora son second dîner. Puis ils montèrent dans la limousine, direction le Blues Bar. Une fois arrivés, John ne mit que quelques minutes à s'enfuir par la porte de service. Mais Smokey emprunta une autre sortie, et lorsque John arriva à la limousine, il était déjà là, à l'attendre tranquillement sur la banquette arrière.

« Fils de pute ! » hurla John en claquant la porte. Il retourna dans le bar.

Un peu plus tard, John se rua à l'extérieur du bar et parvint à s'enfuir seul dans la limousine. Cette fois-ci, Smokey arriva un peu trop tard et dut courir après la voiture. Il finit par la rattraper et toqua à l'arrière du véhicule. John ordonna au chauffeur de s'arrêter, puis de repartir, puis de s'arrêter brusquement. Smokey poursuivit la voiture le long d'un pâté de maisons, jusqu'à Hudson Street, avant qu'elle ne s'arrête définitivement. Smokey monta dans le véhicule.

John riait de manière hystérique. « J'ai fini par t'avoir !

– Ça dépend comment on considère les choses, répondit Smokey.

On est dans la même voiture non ?

– Ouais, j’ai dit au chauffeur de s’arrêter.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas », répondit finalement John.

2

En mars 1967, à Wheaton, dans l’Illinois. Par un samedi matin froid et pluvieux, Dan Payne, trente-quatre ans, professeur de théâtre à la Wheaton Central High School, monta dans sa voiture. Il ne se sentait pas très à l’aise avec ce qu’il devait faire ce jour-là. Il était sur le point de conduire la coqueluche du lycée, John Belushi, jusqu’à Chicago afin de passer une audition pour un rôle dans une pièce qui l’occuperait tout l’été. Il souhaitait que John obtienne le rôle mais il avait peur, en tant que père de substitution, de trop lui en demander.

Belushi avait dix-huit ans, et déjà tout le monde l’admirait : « Belushi le tueur », capitaine de l’équipe de football du lycée, 77 kilos, 1m75, occupait un poste de milieu. John était populaire ; il jouait de la batterie dans un groupe de rock baptisé « The Ravins », et ils avaient sorti un disque. C’était aussi un brillant comédien, capable d’interpréter des rôles d’une grande variété pour le spectacle de fin d’année.

Durant les six ans passés à Wheaton, Payne n’avait jamais vu autant de talent et de charisme chez un jeune homme. Belushi réussissait, avec ses sketches, ses blagues et ses imitations, à entrer en communion avec son public. Son irrévérence était hilarante mais jamais agressive, s’inspirant de tout ce qui l’entourait — famille, religion, enseignants, entraîneurs.

En laissant déborder son ventre par-dessus la ceinture, Belushi pouvait imiter à la perfection Howard Barnes, l’entraîneur de football, comme lorsqu’il expliquait comment réussir l’examen d’éducation physique :

« 1/5 de lutte, 1/5 pour le basket, 1/5 de musculation, 1/5 pour le volley et 1/5 pour le football. »

Pause. « Et le reste, c’est que de la gueule. »

John imitait également le *manager* de l’équipe et son assistant alcoolique lorsqu’ils faisaient leur discours d’avant-match.

Le *manager* délivrait les conseils habituels : piétiner les doigts, bousiller les bras, les jambes, le cou, donner des coups de pieds, mordre ; envoyer les adversaires à l'hôpital, couvrir le terrain de sang. Puis il jetait un coup d'œil à son assistant, hésitant à lui céder la parole. Il avait le sentiment qu'il était trop saoul pour tenir debout. Il finit par le laisser parler, et l'assistant, agitant les bras dans le vide, dit :

« Très bien ! Qui s'est branlé hier soir ? Combien de fois devrais-je vous le dire ? Ne vous masturbez pas. Ça vous pompe de l'énergie. Vous vous êtes branlés avant le match ? J'en suis sûr. »

Payne avait sûrement ri des centaines de fois en écoutant John les imiter.

Il bifurqua sur Elm Street et s'arrêta au numéro 904, une petite maison où John vivait avec ses parents, sa grand-mère, sa grande sœur et ses deux petits frères. Elle était située dans le quartier ouvrier de Wheaton, perdu au milieu d'une banlieue riche et principalement républicaine de la ville.

Payne klaxonna, et Belushi se précipita vers la voiture, vêtu d'un costume cravate parfaitement ajusté, avec les cheveux coupés très courts. Il avait fallu du temps et de nombreux coups de fil pour arranger une rencontre avec Adrian Rehner, le directeur du Shawnee Summer Stock Theatre. Ce genre d'audition était habituellement réservé aux étudiants en théâtre.

« Je ne suis pas vraiment sûr de vouloir faire ça », dit doucement John, évitant le regard de Payne.

Surpris et agacé, Payne demanda pourquoi.

« Si je fais du football, je ne pourrais pas jouer dans une pièce en même temps. »

Payne pensait que le football était la priorité de John, mais son explication s'avéra plus complexe. Son père ne s'en sortait pas très bien avec ses deux restaurants à Chicago, et sa famille n'avait pas beaucoup d'argent. John avait besoin d'une bourse pour entrer à l'université. « Et je ne veux pas m'engager dans l'armée. » S'il n'était pas exempté, il devrait probablement partir au Vietnam. John n'était pas particulièrement contre cette guerre, mais il ne voulait pas que l'armée vienne perturber sa vie. Payne suggéra alors de se rendre à l'école et d'en discuter.

Ils se garèrent sur le parking de Grange Field, grand stade qui pouvait accueillir jusqu'à 10 000 spectateurs pour voir le match du vendredi soir. Le stade portait ce nom en référence à Red Grange, joueur de l'équipe de l'école

en 1922, qui devint plus tard le légendaire « fantôme galopant » de l'université de l'Illinois, puis des Chicago Bears. Faire partie de l'équipe de football, c'était le plus grand des honneurs lorsqu'on étudiait à la Wheaton High School.

John expliqua que poursuivre sa carrière sportive lui permettrait non seulement d'entrer à l'université, mais lui offrait aussi des perspectives de carrière. Il devait choisir — c'était le sport ou la comédie. Payne lui conseilla alors de réfléchir calmement. Il n'était pas en train de lui parler carrière, juste d'un boulot de comédien pour l'été. Mais John continua à s'inquiéter de son avenir. « Ok, dit Payne. Qu'est-ce que tu attends d'une carrière dans le football ? » Il n'y connaissait pas grand-chose, mais il savait qu'il n'y avait pas beaucoup de joueurs de 77 kilos. Au bout de vingt minutes de discussion, il réussit à convaincre John de se rendre à l'audition.

Alors qu'ils se rapprochaient de Chicago, John demanda à s'arrêter pour acheter un soda et réfléchir à nouveau. Ils firent halte au supermarché de Glen Ellyn. Il pleuvait toujours, une pluie dense, presque comme de la neige.

John confessa à Payne qu'il était en colère contre son père. Adam Belushi était arrivé aux États-Unis en 1934, à l'âge de seize ans, et avait grimpé les échelons dans la restauration, de plongeur à *manager*, et maintenant propriétaire. Il n'était jamais à la maison. Ses restaurants n'avaient pas seulement monopolisé sa vie, ils l'avaient carrément annihilée. Il passait ses nuits dans un appartement au-dessus d'un de ses établissements et ne revenait à Wheaton que pour gérer les commandes pour la semaine suivante. Les vacances étant généralement les périodes les plus chargées pour son activité, elles étaient le plus souvent reportées ou annulées.

John raconta que sa grande sœur était sur le point de se marier, et bien que sa famille fût sans le sou, ils prévoyaient de marquer le coup, en faisant une grande fête. « S'ils peuvent dépenser de l'argent pour le mariage, pourquoi ne pas en garder pour mes études ? »

La seule chose positive que John concéda à son père, c'était la moto, une BMW 250, qu'il lui avait achetée deux ans auparavant. « C'est tout », ajouta John. Maintenant, ses parents le poussaient à se trouver un boulot pour l'été afin de contribuer aux efforts financiers de la famille. Il devrait ramener 50 dollars par semaine ; c'était le minimum pour eux.

« Écoute, dit Payne, tu n'as rien d'autre à faire cet après-midi, et aucun plan de secours pour trouver un autre job d'été. Allons-y et voyons comment ça se passe. »

Même après tous ces contretemps, ils n'arrivèrent qu'avec dix minutes de retard chez Rehner. Payne attendit dans la voiture pendant que John passait son audition, qui consistait en une simple lecture d'un texte dont il ne savait rien à l'avance. Quand John revint, il dit : « Je n'ai pas été très bon. Je ne m'en suis pas bien sorti. »

Payne en douta. L'entraîneur de football et lui-même savaient que John pouvait être feignant à l'entraînement ou pendant les répétitions, mais lorsque la lumière était sur lui, qu'il donnait un concert avec son groupe, ou tout simplement lorsqu'il y avait un public pour l'observer, Belushi y allait à fond. Entre 50 et 60 personnes passaient des auditions pour les douze places vacantes dans la compagnie cet été-là. Après la fin des auditions individuelles, John et Payne retournèrent chez Rehner. Il avait retenu quelques comédiens qui faisaient des lectures supplémentaires ou des scènes. John joua quelques rôles et fit marrer tout le monde, y compris les autres comédiens auditionnés.

Rehner prit Payne à part dans la cuisine.

« Est-ce qu'il a des soucis pour apprendre son texte ? demanda Rehner.

– Non, non, mentit Payne. Il apprend consciencieusement ses répliques. » En vérité, John était toujours en train d'improviser, en essayant d'améliorer le texte. Et il n'aimait pas rester à la place qu'on lui avait assignée sur scène. Il avait aussi tendance à jouer de manière outrancière. Payne se souvint de son imitation de Marlon Brando avec un t-shirt déchiré. À chaque représentation, John déchirait un peu plus le t-shirt, si bien que vers la fin de la saison, il pendait tel un haillon sur son dos. Mais il n'y avait aucun doute : lorsque John entra en scène, tous les yeux se tournaient vers lui. Il volait toujours la vedette. Mais Payne ne disait mot des faiblesses de John

Rehner promit à Payne de l'appeler le soir même pour lui faire part de sa décision.

De retour dans la voiture, John était radieux.

« C'est ça que je veux faire », dit-il. Les autres comédiens avaient plus d'expérience. Mais il savait qu'il avait été le centre de l'attention, que c'était lui qui avait récolté les rires. Il se posait tout un tas de questions. Obtiendrait-il les 50 dollars par semaine dont il avait besoin ? Qui était Rehner ? Où enseignait-il ? Depuis combien de temps Payne le connaissait-il ? Il se posait beaucoup de questions à propos de son avenir. Il avait complètement oublié le football. Payne pensait-il qu'il allait être engagé ? Mais bien vite, la confiance de John s'effondra, et il fut à nouveau plein de doutes. Il faisait déjà nuit lorsque Payne le déposa devant sa maison d'Elm Street. Une demi-heure plus

tard, Rehner appelait Payne.

« C'est le fils de pute le plus talentueux que j'aie jamais vu », annonça Rehner. Bien sûr qu'il allait l'engager. « C'est payé 45 dollars la semaine, dit Rehner. Je ne peux pas faire plus. »

Payne s'engagea à compléter le salaire de John de sa poche pour arriver à 50 dollars par semaine. Mais il demanda à ce que cela passe par le théâtre, car il ne voulait pas que John le sache. Il enverrait un chèque de 35 dollars pour compléter son salaire sur les sept semaines de son contrat. Rehner accepta.

Payne appela John pour lui annoncer la bonne nouvelle.

« Super ! Wahou ! s'exclama John. Et pour l'argent ? »

Il serait payé 50 dollars par semaine, expliqua Payne, et après l'avoir félicité, il raccrocha. La journée avait été épuisante. Il espérait avoir pris la bonne décision.

John avait une petite amie fiable, une fille maigrelette de seize ans nommée Judy Jacklin. Elle mesurait 1m65 et arborait de longs cheveux décolorés.

Judy avait remarqué John pour la première fois l'année précédente, alors qu'il jouait un aide de camp nazi dans un spectacle de variété. Ils s'étaient rencontrés durant l'été à Herricks Lake, un petit lac situé près de la maison de Judy. Des amis communs y avaient loué des bateaux, et ils entamèrent une bataille sur l'eau. John attrapa une rame et la plongea féroce dans l'eau près du bateau des filles. Sa rame rebondit de manière incontrôlable et frappa le bras de Judy. Il s'excusa et l'appela le lendemain pour prendre des nouvelles de son bras. Tout allait bien. Il rappela le lendemain. Au troisième appel, il lui demanda de l'accompagner au bal étudiant de l'automne. Elle accepta. Ce soir-là, John fut élu roi du bal et reçut une petite couronne en toc. Il en fut tout penaud et embarrassé.

Ils sortirent ensemble pendant plusieurs mois avant que Judy ne mette un terme à leur relation. Deux jours après leur rupture, elle ressentit à nouveau du désir pour John et lui envoya un mot. Ils se remirent ensemble très rapidement, se voyant très souvent, et Judy se rendit compte qu'elle était tombée amoureuse.

John passait également une bonne partie de son temps libre à jouer de la batterie avec son groupe, The Ravins. Portant des chemises rouges, des pantalons et des cols roulés noirs, John et ses amis, Dick Blasucci et Tony Pavilonis, se produisaient dans des écoles de danse et au Wheaton Youth

Center. Les Ravins jouaient des tubes célèbres, les répétant jusqu'à pouvoir les imiter le plus fidèlement possible.

Lorsque les Rolling Stones sortirent leur album (*I Can't Get No Satisfaction*), John fut le premier à l'acheter et connaissait les paroles par cœur. Les Stones faisaient une tournée américaine cette année-là. John réussit à convaincre ses partenaires de prendre le train pour Chicago pour les voir en concert. John était obsédé par leur musique, et considérait qu'ils étaient les meilleurs.

Les Ravins sortirent également un disque, financé par le père de Blasucci, intitulé *Listen to Me Now*. Ils pensaient tous qu'il était destiné à faire un carton. Ils en fabriquèrent une centaine de copies, qu'ils envoyèrent aux radios locales, mais aucune ne voulut le diffuser. Plus tard, les Ravins se servirent de leur album comme récompense pour des concours de danse et, se moquant de leurs rêves, en peignirent quelques copies en couleur or et les lancèrent tels des frisbees.

John refusa finalement une bourse de l'université de Western Illinois au profit de celle proposée par l'Illinois Wesleyan, car l'entraîneur de football ainsi que la section théâtre le voulaient. Cela semblait être un bon compromis. Mais ses notes, qui tournaient autour de la moyenne, n'étaient pas assez bonnes, et il ne fut pas accepté. Il choisit donc à la dernière minute de se rabattre sur l'université du Wisconsin à Whitewater, où il n'y avait pas d'équipe de football, mais une section théâtre correcte. Il expliqua à Judy qu'il voulait devenir acteur professionnel, et qu'elle devrait peut-être le soutenir financièrement les premières années après l'obtention de son diplôme. Du moins, jusqu'à ce qu'il ait trente ans. S'il n'avait pas percé dans cette voie d'ici là, il trouverait autre chose à faire de sa vie.

Il obtint son diplôme en 1967 (promotion qui fut désignée comme « la plus drôle ») et partit en moto pour son job d'été à Shawnee.

La troupe donnait sept représentations par semaine, dont une de *Anne des mille jours*, pièce dans laquelle John jouait le Cardinal Wosley. L'article du journal local était élogieux : « Le Cardinal Wosley est interprété avec une belle sensibilité par John Belushi. D'humeur sombre, imposant, fort et épris de puissance, il apporte à la pièce ses moments les plus intenses. » En ce qui concerne les représentations des *Dix petits nègres* d'Agatha Christie, un autre critique remarqua que Belushi s'avérait « particulièrement bon en détective comique, dans la lignée d'un Peter Sellers, mais en moins maladroit. »

En plus de travailler la comédie, John fuma de la marijuana pour la première fois cet été-là.

Vers la fin du mois d'août, Tom Long, un acteur plus âgé de la troupe, fit part de son admiration à Payne pour le travail remarquable effectué par l'Albanais.

Payne resta perplexe. « L'Albanais ? »

John.

« Non, répondit Payne, il n'est pas Albanais. » John lui avait raconté que son père était grec et sa mère italienne. Il était peu probable qu'il ait inventé tout ça. Un peu plus tard, Payne posa la question directement à John.

« Hé, Tom m'a dit que tu étais Albanais. Tu lui as vraiment sorti un truc pareil ? »

– Oui, répondit calmement John, c'est ce que je lui ai dit. Tu sais, les gens de Wheaton... ajouta-t-il, hésitant. Il y a déjà suffisamment de grabuge là-bas... On ne voulait pas que les gens le sachent, pour éviter de s'attirer des ennuis. Ça fait tellement longtemps que je garde ça pour moi. Nous avons inventé toute cette histoire que je t'ai racontée. Je suis vraiment Albanais. »

Payne était consterné. C'était tellement crédible — une famille venue d'Albanie, petit pays pauvre et communiste, s'établissant dans l'Amérique version classe moyenne de banlieue sous l'ère de McCarthy, et optant pour la prudence en masquant ses origines.

Tout ceci rendit Payne encore plus déterminé à aider John. Son été à Shawnee avait été une franche réussite. Payne et sa femme, Juanita, se demandèrent ce qu'il pouvait faire de plus pour lui, et ils décidèrent de l'emmener avec Judy voir la troupe Second City à Chicago. Parmi ses comédiens les plus célèbres se trouvaient Mike Nichols, Elaine May, Shelley Berman, Alan Arkin, Joan Rivers et Alan Alda.

Sur la route, Payne leur raconta les débuts de la troupe. En 1955, un groupe de personnes avait investi le Hyde Park de Chicago pour s'en servir comme lieu d'improvisation théâtrale. Cette troupe, qui se nommait à l'origine The Compass, devint en 1959 Second City, appellation tirée du titre d'un article du *New Yorker* se moquant de Chicago. S'éloignant du théâtre traditionnel, la troupe se servait de sujets d'actualité pour interagir avec le public, que ce soit à propos de politique, d'éducation, de sexe, de famille, de psychiatrie, d'enfance ou de vendeurs de voiture d'occasion. Chaque spectacle débutait par des sketches répétés, puis se poursuivait par des improvisations basées sur des suggestions ou des questions du public.

John tint à peine en place durant la représentation. Les Payne et Judy eurent l'impression qu'il mourait d'envie de monter sur scène. « Hé, je pourrais faire ça », annonça-t-il après, faisant quelques remarques sur le spectacle, rejouant certains sketches, gigotant de la tête et des bras. John avait admiré la performance de David Steinberg, qui s'était lancé dans un monologue sur la Bible et Dieu. Il avait réussi à instaurer un contact presque physique avec le public. Steinberg observait le public, cherchant un regard sur lequel se fixer, jouant des personnages mal aimables, puis revenait à son charme naturel. John ne pouvait s'arrêter d'en parler. Plus tard, il annonça à Judy qu'il voulait faire partie de cette troupe.

Le mois suivant, John se rendit à Whitewater dans le Wisconsin, pour entrer à l'université. Il se laissa pousser les cheveux, et fit de l'auto-stop quasiment tous les week-ends pour voir Judy, qui était depuis devenue la déléguée de sa classe au lycée de Wheaton. Ses parents désapprouvaient sa relation avec John. Il avait l'air d'un hippie, et les filles du lycée n'étaient pas censées sortir avec des garçons de l'université. Mais elle leur répondit qu'elle l'aimait.

Au premier semestre, John rata le discours de début d'année, ce qui le mit en colère. Il racontait à Judy qu'il était le meilleur de sa classe. Il ne se plantait pas, il pouvait contrôler le public mieux que quiconque, mais au lieu de faire ce qu'on lui demandait, il préférait improviser. Les professeurs et leurs devoirs lui semblaient trop rigides.

Adam Belushi avait du mal à payer les frais de scolarité de John. Il n'avait tout simplement plus d'argent. John pouvait finir son année à Whitewater, mais il devrait revenir à Wheaton et trouver une nouvelle université pour la rentrée.

Adam avait toujours voulu que John reprenne ses restaurants, et il mettait de plus en plus de pression sur les épaules de son fils. John refusa, car ce n'était pas la vie qu'il voulait mener. Il allait devenir comédien ; ce n'était pas possible, il fallait que son père se montre compréhensif.

« Je te donne les clés de mon affaire », lui annonça Adam. Le seul moyen pour faire vivre l'entreprise familiale, c'était que son fils l'aide à continuer. « Je te signe les papiers tout de suite.

– Non », répondit John, une fois de plus.

Durant l'été 1968, après sa première année à l'université, John loua une grange aux abords de Wheaton, qu'il occupait avec deux autres garçons pour 40 dollars par mois, et il vécut de petits boulots.

Il devint un fervent partisan du sénateur Robert F. Kennedy, qui venait de lancer sa campagne de candidat à la présidentielle. Judy n'était pas sûre de partager son enthousiasme, car ses parents pensaient que Kennedy était un extrémiste. John lui expliqua qu'il n'était pas antipatriotique de se prononcer contre la guerre du Vietnam, qui était « immorale » et « fascisante ». Si l'on cherchait à l'enrôler, il s'enfuirait au Canada.

Tom Long emmena John à la convention démocrate de 1968 à Chicago. Le 28 août, soir où Hubert Humphrey fut désigné comme candidat du parti, ils se mêlèrent à la marche anti-guerre, plus en tant qu'observateurs que manifestants. La Garde nationale, avec leurs casques et leurs matraques, avait construit une barricade à l'aide de leurs jeeps et installé du barbelé pour obstruer la route. Alors que les manifestants s'approchaient, la Garde nationale fit feu, projetant du gaz lacrymogène avec des tuyaux à haute pression. John fut l'un des premiers touchés, et la puissance du choc le fit tomber instantanément à terre.

Ce même soir, il vint frapper à la porte de Rob Jacklin, le grand frère de Judy, qui vivait à Chicago. Puant le gaz lacrymogène, John était à peine conscient lorsqu'il passa sa porte. Rob déshabilla John et lui fit prendre une douche. Plus tard, John appela Judy, qui était restée à Wheaton. La confrontation violente qui avait opposée manifestants et forces de l'ordre faisait la une des journaux télévisés.

« Je n'arrive pas à réaliser à quel point le gaz lacrymogène peut faire mal, lui dit-il. J'étais en train de suivre Dick Gregory et il me disait » — John imita la voix grave du comédien et activiste noir — « Nous ne sommes pas un rassemblement illégal. Nous allons chez moi pour prendre un café. » Et la police, qui selon John était censée indiquer aux manifestants par où s'échapper, bloqua toutes les issues afin de piéger la foule. « Je n'en croyais pas mes yeux !... J'ai vu un flic frapper un gosse, je me suis précipité sur lui, et il m'a mis un direct dans les côtes. J'ai pris peur et je me suis dit que j'allais rentrer chez moi... Au moment où je m'éloignais, les flics se sont remis à tabasser le gamin ! »

Durant l'automne 1968, John fut reçu à l'université de DuPage, un nouvel établissement situé à Glen Ellyn. Le manque d'argent devenait de plus en plus problématique. Les Payne lui confiaient quelques petits boulots d'entretien — deux dollars de l'heure pour nettoyer les fenêtres. Il était lent et pas très doué, mais ils savaient qu'il avait besoin de ce job. Il avait généralement grand appétit, et ils lui proposaient souvent de rester manger. Leur bébé souffrait régulièrement de coliques et les maintenait éveillés tard dans la nuit. Parfois, John se pointait vers deux heures du matin et, s'il voyait la lumière allumée, il frappait à la fenêtre. Il avait juste besoin de parler.

La vie étudiante n'était pas très animée à DuPage, mais John noua des liens forts avec Steve Beshekas et Tino Insana, deux diplômés costauds d'une autre université du coin. Ils allèrent ensemble chez un ami à Wheaton, et Beshekas s'aperçut très vite qu'il y avait une véritable alchimie comique entre John et Insana, lorsqu'ils racontaient des histoires et des blagues pendant des heures. Un jour, John proposa qu'ils forment une troupe comique tous les trois, et la baptisa les West Compass Players, en hommage au premier nom que se donnèrent les Second City.

À la fin de cette même année, les West Compass Players jouaient régulièrement — généralement de courts sketches dans les locaux du syndicat étudiant ou dans des cafés. John était le leader de la troupe. La plupart de leurs sketches étaient des morceaux un peu bouffons, faits de gags visuels, et John apprit à ses deux compagnons les techniques qu'on lui avait enseignées à Shawnee. Tous les trois faisaient des boulots de gardien de nuit pour gagner de l'argent. Dès qu'il le pouvait, John se rendait à Chicago pour assister à une représentation des Second City. Il leur piquait des idées et les réarrangeait à sa sauce.

Il apprit également à se servir de choses qu'il avait lui-même vécues. L'évangéliste Billy Graham avait été diplômé de l'université de Wheaton en 1943, et ses visions fondamentalistes furent par la suite largement adoptées par l'ensemble de la communauté. John créa un sketch où il démontrait comment la religion l'avait empêché de tirer son coup au lycée :

« J'allai lui rendre visite, je montai dans sa chambre, me glissai dans son lit, et nous étions si proches, si proches de passer à l'action, lorsqu'elle s'écria : "Dieu est dans le placard, il nous regarde !" avant de s'enfuir. »

Très vite, Adam Belushi fit faillite et dut travailler en tant que barman. Agnes Belushi, la mère de John, fut engagée comme caissière dans une pharmacie du coin.

Une nuit, vers la fin de l'année 1968, John retourna dans sa maison d'Elm Street. Jimmy, quatorze ans à l'époque, venait d'entrer au lycée. Il n'était pas sûr de vouloir poursuivre ses études, et venait de se disputer avec leur mère. Jimmy était en pyjama sur le lit, sous l'alcôve près de la cheminée, entre la cuisine et le garage — là où ils avaient partagé un lit superposé pendant des années. Il y avait une icône religieuse qui pendait dans le coin de la pièce, et la seule lumière provenait d'une lampe murale que John avait confectionnée dans un atelier de menuiserie six ans auparavant.

« Sers-toi de cet endroit juste pour dormir, dit John, signifiant par là que c'était ce qu'il avait fait. Reste à l'école toute la journée, va au foot, reviens

ici et mange et sors toute la nuit et reviens ici et dors. Sors pour faire du foot, ou de la lutte. Sors pour tes cours d'expression orale. Sors pour tes cours d'art dramatique. Fais ce que tu veux, mais fais-le. Et reste le plus possible à l'écart de cet endroit. »

John essaya d'expliquer à Jimmy ce qu'il ressentait pour leurs parents. Ils vivaient leurs vies, et leurs enfants devaient en faire de même ; c'était la seule chose à faire. Leurs parents ne comprenaient pas la pression qu'ils subissaient, ni pourquoi leurs origines et leurs restaurants ne cadraient pas avec la petite ville de Wheaton. Leurs parents prenaient des décisions, et ils ne comprenaient pas en quoi elles affectaient leurs enfants. Il fallait mieux se tenir à l'écart de la famille. Leurs parents — ils le savaient tous les deux — n'étaient pas heureux ensemble, et ce depuis des années. Blinde-toi avec le sport et l'école. Et surtout, occupe-toi.

Jimmy ne comprit pas exactement ce que cela voulait dire, mais il retira du mur toutes les coupures de journaux mentionnant les activités de John. Maintenant, il aurait de la place pour afficher ce qu'il allait faire au lycée.

Jimmy pensait que John savait comment gérer les choses à la maison. Un jour, quelques années plus tôt, leur mère les avait frappés. C'était elle qui se chargeait de la discipline depuis que leur père était souvent absent, et John avait dit à Jimmy : « Tu n'as qu'à rire quand elle nous frappe. »

Lorsque leur père prenait exceptionnellement un jour de congé, il déclarait que c'était une journée réservée aux corvées, et leur assignait à chacun une tâche. Une fois, lorsque leur père travaillait au restaurant, John l'imita.

« Primo, singea John, s'avancant à moitié sur sa chaise comme le faisait son père, sors les poubelles. »

« Secundo, tonds la pelouse. »

« Tertio, aide ta mère à faire la vaisselle. »

« Quatro, retourne la terre du jardin pour le potager de Nena. »

La mère de John et le reste de la famille pleuraient de rire. John avait imité son père à la perfection, et il faisait rire sa mère si fort qu'elle s'en étouffait presque. Jimmy voyait bien comment John s'en tirait pour parvenir à contourner les règles du foyer.

John fumait de la marijuana de plus en plus souvent. Il ne s'en cachait pas vraiment, même s'il faisait brûler de l'encens dans la voiture de ses parents ou

de ceux de Judy, histoire de couvrir l'odeur. Un jour, le père de Judy mit le problème sur la table.

« Pourquoi tu fumes ce truc ? demanda Leslie Jacklin. Ça ne t'amènera que des ennuis. Tu finiras par tomber dans l'héroïne. »

Durant l'automne 1969, Judy entra à l'université de l'Illinois, sur le campus d'Urbana-Champaign. Elle y partageait sa chambre avec Carol Morgan, une ancienne camarade de classe de Wheaton. Presque tous les week-ends, John faisait du stop pour la rejoindre. Parfois, il venait avec Insana et Beshekas, et ils se produisaient au café du campus universitaire. Ils développaient de nouveaux sketches : ce n'étaient plus seulement des vannes de bon aloi sur les entraîneurs du lycée, mais des torpilles destinées aux hommes politiques et aux parents.

Morgan remarqua à cette époque que John n'était plus tout à fait le même. Il était devenu le stéréotype du jeune homme engagé et en colère — anti-guerre, anti-Nixon, anti-vêtements propres. Il prit part aux manifestations sur le campus, surtout ce printemps-là, après la fusillade de Kent State University.

John déclara également qu'il détestait l'alcool, et que ceux qui buvaient étaient des « coincés ». Il fit essayer la marijuana à Judy. Morgan, John et Judy se servaient de ruban adhésif et de serviettes humides pour empêcher la fumée de traverser la porte de leur chambre, et fumaient de l'herbe pendant des heures, en écoutant des groupes comme Led Zeppelin. On pouvait trouver d'autres types de drogues sur le campus, et John commença à prendre des tranquillisants et des hallucinogènes. Morgan avait peur de prendre du LSD, et John la taquinait là-dessus. C'est drôle, disait-il, ça va te plaire, c'est une sacré défonce, ça va te faire rire. Morgan savait que tout le monde prenait de l'acide, et que John était prêt à tester tout et n'importe quoi, mais ce n'était pas pour elle.

Durant sa première année, Judy annonça à John qu'elle était enceinte. Ils s'aimaient, mais étaient-ils prêt à se marier et avoir un enfant ? Ce n'était pas le cas. Ils ne dirent rien à leurs parents et se rendirent dans une clinique à Chicago pour que Judy se fasse avorter. John était fier de l'avoir accompagné dans cette démarche.

Le 5 juin 1970, John obtint son diplôme en arts à l'université de DuPage. Maintenant qu'il avait terminé ses études, il risquait d'être appelé pour se faire enrôler dans l'armée. Il dénicha un médecin qui délivrait facilement des ordonnances pour être exempté. John avait une pression artérielle légèrement supérieure à la normale, donc il consomma beaucoup de sel et s'exerça vigoureusement avant de se rendre chez le docteur. Ce régime avait réussi à

faire grimper en flèche la pression artérielle, et John conclut qu'il le referait si jamais il était malgré tout appelé à rejoindre l'armée. Mais pour jouer la prudence, John, Insana et Beshekas s'inscrivirent à l'université de l'Illinois, sur le Circle Campus de Chicago.

John trouva un appartement sur Taylor Street, dans un quartier italien. Il le partageait avec Tom Long et un étudiant iranien. À quelques encablures du campus, dans le sous-sol de l'Universal Life Church, il découvrit un petit café qui faisait face à des difficultés financières. Beshekas, Insana et John louèrent l'espace pour 100 dollars par mois, et le baptisèrent l'Universal Life Coffee House, maison-mère des West Compass Players. Il pouvait contenir une cinquantaine de personnes, et le droit d'entrée était fixé à 1 dollar. Ils servaient des sodas Kool-Aid, et développèrent entre 60 et 70 sketches très courts qui évoluèrent au fil des semaines.

John prenait plusieurs heures chaque matin pour lire les journaux, et y trouver matière à faire rire. Il adorait imiter Richard Daley, le maire de Chicago, et son numéro avait du succès.

Durant leur seconde année à l'université, Judy et Carol Morgan déménagèrent du campus d'Urbana-Champaign pour louer un appartement à 150 dollars par mois. John continua à faire des allers-retours réguliers pour passer la nuit chez elles.

Un jour, il les convainquit de partir en expédition. Ils empruntèrent la Buick de Carol, et John leur indiqua où se rendre. À environ 5 kilomètres de leur appartement, il demanda à Carol de se garer. Poussant de manière sauvage au milieu des vastes champs de l'Illinois, se trouvaient quelques plants de marijuana. Cet endroit s'appelait Rantoul Rag, du nom de la ville d'à côté, et aussi à cause de la sonorité cassante qui écorchait la gorge, comme lorsque l'on fume de l'herbe.

Carol et Judy refusèrent de sortir de la voiture. John remplit deux taies d'oreiller d'herbe avant de remonter dans le véhicule, et de repartir pour l'appartement. Morgan, de peur de voir débarquer la police, ferma la porte à double tour. Ils versèrent le contenu des taies sur le sol du salon et commencèrent à fumer. Le goût de l'herbe était horrible, et quelle que soit la quantité qu'ils consommaient, ils ne ressentaient pas grand-chose. Ils restèrent dans l'appartement durant un jour et une nuit, à fumer et écouter de la musique sur la chaîne stéréo de Morgan. John apprit à Morgan et Judy comment faire sécher la marijuana dans le four à gaz. À la fin du week-end, John remplit trente sachets d'herbe, et les embarqua à Chicago pour en fumer et en revendre.

Les West Compass Players continuèrent à se produire sur le campus d'Urbana-Champaign, notamment pour venir cueillir de la marijuana. Beshekas s'y rendait régulièrement pour en ramener tout un chargement.

Un jour, on frappa à la porte de sa maison de Glen Ellyn. C'étaient des policiers avec un mandat de perquisition. Il fut arrêté pour possession de 5 kilos de marijuana, mais ne pipa mot et assumait la peine pour lui tout seul. Il écopa de deux ans de probation. John fut soulagé et reconnaissant. Une partie de cette herbe était la sienne.

3

Chicago, février 1971. Bernard Sahlins, quarante-sept ans, chauve, 1m70 — les agents d'Hollywood disaient de lui qu'il ressemblait à un réparateur de télévision — quitta son appartement et courut à pied jusqu'au siège de la compagnie Second City. Sahlins était le dernier membre fondateur de cette compagnie créée douze ans auparavant, et en était maintenant le producteur, le président et le parrain. Six de ses comédiens étaient partis pour une représentation à New York, et il en profitait pour auditionner de jeunes talents. Cette semaine était consacrée à la recherche intensive de nouveaux comédiens, puisqu'il allait mettre lui-même en scène leur prochain spectacle. La salle était généralement comble le week-end, lorsque les professionnels du milieu et les étudiants — élite anti-guerre allant de dix-huit à trente-cinq ans — se ruaient pour obtenir une place à 4 dollars. Les soirs de semaine (à 3 dollars la place), il y avait peu de monde, et Sahlins avait dû récemment contracter un prêt de 10 000 dollars à la banque pour continuer à faire tourner la machine.

Il entra dans le théâtre vide, rempli de tables rondes et de chaises pouvant accueillir jusqu'à 325 personnes. Il s'arrêta à mi-chemin de la scène, et s'assit sur un siège à droite. Déballant un de ses fins cigares brésiliens, il l'alluma, posa un coude sur la table, et attendit. Sahlins avait déjà assisté à des centaines d'auditions. Il avait repéré et engagé David Steinberg, Joan Rivers et Robert Klein.

Son assistante, Joyce Sloane, maillon important de la chaîne, entra avec quelques membres actuels de la troupe. L'équipe de trois comiques qui se produisaient à l'Universal Life Coffee House avaient droit à une audition privée. Sahlins avait entendu dire que leur spectacle était satirique — qu'ils livraient en somme leur propre version de ce que faisait Second City. Il leur faisait une fleur en leur accordant de jouer des sketches déjà écrits. Il voulait voir ses concurrents en herbe au meilleur de leur niveau.

Il régnait un silence de mort lorsque Belushi s'avança sur la scène déserte.

Sahlins aimait faire passer des auditions dans ces conditions. Une scène vide ne pardonne rien aux comédiens.

Lunettes posées de travers, vêtu d'un trench-coat trop grand et fripé, Belushi portait une pile de bouquins, le regard fuyant — celui de la mauviette, du premier de la classe. Il attendait le bus, timide, apeuré (comme Jonathan Winters, que John imitait devant son miroir lorsqu'il était au lycée), une dégaîne de génie fuyant les gens, seul au monde, terrifié.

Tino Insana monta sur scène avec un air de dur à cuire et l'apostropha : « Hé, toi ! »

Belushi se retourna lentement, hésitant, et ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit. Insana commença à l'insulter, à se moquer de son apparence, à le malmenier, raillant un Belushi recroquevillé sur lui-même. Il fit tomber les livres qu'il tenait sous le bras.

Belushi fit un pas en arrière, d'un air soudainement résolu, confiant et autoritaire, et se défit de son manteau. Il releva la tête. Il modifia sa posture et prit un air de défi qu'on pouvait lire dans ses yeux, sa façon de marcher, la position de ses bras, son front. Les muscles de son visage se tendirent. En plusieurs étapes, son apparence physique s'était transformée.

« Est-ce un importun que je vois ici se présenter à ma vue ? » demanda Belushi. Sous son manteau étaient cachées deux épées, et il en lança une à l'adresse d'Insana. Maintenant changé en Errol Flynn dans *Capitaine Blood*, John se débarrassa définitivement de sa faiblesse apparente et combattit d'un air menaçant, prenant le dessus sur Insana tout en citant des vers d'*Hamlet* et *Macbeth* (ce qu'il appelait son « charabia shakespearien »). Il était devenu un personnage de roman de cape et d'épée ; il s'était imposé, il menait la danse.

« Et je te renvoie. » Il bondit gracieusement vers Insana et l'embrocha dans l'aîne. « Je te renvoie d'où tu viens. »

Sahlins avait rarement assisté à une audition aussi puissante, avec autant de conviction, d'intensité et de maîtrise. La capacité de John à passer si rapidement d'un rôle à un autre était spectaculaire, car il n'avait fait aucun faux pas. Il n'avait pas exagéré les choses en tremblant ou en marchant fébrilement lorsqu'il jouait la mauviette, mais avait réussi à transmettre sa timidité en restant immobile. Il avait su se servir de son costume pour faire passer cette intention de jeu. Il avait interprété ces deux rôles de manière économe, sans tenter de prendre le pouvoir sur la scène, sans trop se servir de ses mains, comme le font la plupart des amateurs. C'était une interprétation mûrement réfléchie.

Belushi, Insana et Beshekas jouèrent quelques sketches de plus et firent une lecture. Sahlins ne voulait pas casser ce trio, mais il était évident que les performances de chacun n'étaient pas du même niveau. Insana était prometteur, Beshekas relativement nul, et Belushi, la perle rare.

« Je veux que tu travailles pour nous. Je devrais t'envoyer en tournée, lui dit-il en faisant référence à une troupe qui se produisait dans les universités, ou dans un de nos ateliers, mais je n'en ferai rien. J'espère que tu feras honneur à ce choix. »

Il expliqua à John qu'il serait comédien remplaçant pour la troupe principale, et que lorsqu'ils reviendraient de tournée, il lui trouverait de quoi jouer régulièrement ou l'intégrerait carrément en tant que membre permanent. En douze ans d'existence de la compagnie, c'était une première ; tout le monde était passé par la case tournée ou atelier. La paye était de 150 dollars la semaine.

Belushi accepta sans ciller. Il demanda à ce que ses deux camarades soient eux aussi engagés. Sahlins refusa. Insana partirait en tournée ; Beshekas n'était pas encore prêt.

Il lui rappela que la compagnie fonctionnait comme une équipe, qu'il allait devoir soutenir les autres membres de la troupe et réfréner certains de ses élans.

John l'assura qu'il avait bien compris et sortit pour appeler Judy, ses parents et les Payne, afin de leur dire qu'il venait d'obtenir son premier véritable emploi de comédien pour Second City.¹

Sahlins se doutait qu'il n'engageait pas seulement un grand talent, mais aussi une source de problèmes. À vingt-deux ans, Belushi était de loin le membre le plus jeune de la troupe. Et il serait le premier directement issu de la culture des années 1960. Au premier abord, il semblait capable de devenir une force motrice de la troupe. Il souhaitait pousser le comique dans des directions plus extrêmes, au-delà des limites fixées par ces universitaires des années 1950 qui s'inspiraient de la Beat Generation. John reflétait l'indignation politique de son temps. Sahlins pensait que le talent pur du comédien se transmettait et se recevait de manière inconsciente. Cela restait un mystère pour lui, jusqu'à ce que John débarque. Sahlins raconta à John que sa devise était : « Jouer de manière intelligible » ou « Pousser la scène au maximum de l'intelligence ». Cela signifiait plusieurs choses : être mordant sans être grossier ; être simple sans être simpliste ; loufoque, malicieux, sans être bouffon.

Joe Flaherty, trente ans, était un type sympathique qui faisait partie de la troupe depuis deux ans, et qui représentait pour Sahlins et Mike Nichols l'archétype du comique intellectuel satirique. Il accueillit John Belushi avec des sentiments mitigés. John avait un sens affûté de l'observation et une bonne oreille : il imitait très bien les accents. Le problème, c'était sa vraie voix : typique de l'adolescent de Chicago, nasillarde, un peu à la Gregory Peck. Belushi était un produit de son temps — un furieux aux cheveux crépus, impatient et nerveux, mais un peu prévisible dans ses prises de position contre le gouvernement.

Flaherty découvrit bien vite qu'il était facile pour John de voler une scène à son partenaire. Une fois, lors d'un sketch se déroulant pendant une fête, Flaherty était sur scène en train de parler avec quelqu'un lorsqu'il entendit un énorme mugissement dans la salle. C'était John, qui faisait semblant de s'envoyer un shoot de drogue et de tomber dans les vapes. Le public adora. « Ne cherche pas constamment à attirer l'attention, lui expliqua Flaherty après la représentation. Il faut que tu la joues collectif, et lorsque le public est censé se concentrer sur quelqu'un d'autre, laisse la scène se dérouler. » John courait après les répliques les plus mordantes.

« Ok, répondit John. Je suis désolé, je ne le ferai plus. »

Flaherty découvrit par la suite qu'il pouvait faire du bon travail avec Belushi. Le spectacle était composé d'une série de sketches ou de saynètes, remaniés tous les deux ou trois mois, et durait environ une heure et demie avec entracte. Il y avait ensuite une seconde interruption, et toute la troupe revenait sur scène pour une heure d'improvisation.

Sahlins était convaincu que l'élément central du spectacle résidait dans l'implication du public. Il confia le rôle du journaliste conservateur William F. Buckley Jr. à Flaherty, et celui du romancier Truman Capote à Belushi, et les fit débattre sur des sujets lancés par le public. John, ses cheveux bruns plaqués en arrière, portait une veste blanche, des lunettes de soleil roses et un sac en bandoulière qu'il tenait sous son bras. Voir ce jeune homme costaud et typé de l'Europe de l'est dans le rôle de l'écrivain déclenchait déjà quelques rires. Mais John la jouait doux et innocent. Il avait des gestes gracieux et un port de tête distingué. « Bien », disait-il d'un ton délicat et zéyant.

Flaherty, dans le rôle du journaliste bavard, devait lire le *National Review* pour se tenir informé des prises de position de Buckley. Belushi ne jouait que sur les poses et attitudes de l'écrivain, et il faisait rire le public d'un regard, d'un haussement de sourcil ou simplement en lançant un « Bien », ou un « Mon Dieu ! ». Chaque fois que le Buckley de Flaherty se chamaillait avec le Capote de Belushi, le public se ralliait à John. Il avait quelques répliques

préparées à l'avance. Plusieurs d'entre elles étaient des histoires d'animaux, dont une à propos d'un tigre qui attrape un canard — le nouveau livre de Capote, *In Cold Duck*².

Lorsque le public amenait le sujet de l'homosexualité sur le tapis, Flaherty répondait : « Si le Bon Dieu souhaitait faire de nous des homosexuels, il aurait créé Adam et *Steve* » — une réplique qui faisait mouche à chaque fois. Belushi rétorquait simplement : « Ne soyez pas stupide Bill », et récoltait deux fois plus de rires.

Ce sketch fonctionnait tellement bien que Sahlins voulut le réincorporer au spectacle de la saison suivante.

« On ne peut pas faire ça, lui objecta Belushi. Si on refait la même chose, les critiques et le public vont nous massacrer. » Mais Sahlins insista, et ce fut un succès encore plus phénoménal lors de la deuxième saison.

Belushi développait son répertoire de jeu. Il faisait son imitation du maire Richard J. Daley (« Si un homme n'est même pas capable trouver un boulot pour son fils... »). Lors de la séquence d'improvisation du spectacle, le public le réclamait, criant depuis la salle : « Daley, Daley ! » John jouait également le rôle d'un entraîneur hargneux à une réunion de parents d'élèves ; celui d'un garçon qui s'était fait choper en train de fumer de l'herbe et qui recevait la visite de son père et du curé en prison ; et celui d'un citoyen totalement défoncé, qui se lançait dans un discours pro-drogues sans queue ni tête, aménageant des pauses paranoïaques au milieu de ses phrases, et intitulant son texte « *No Hope without Dope* »³. Il y avait également ce conseiller fiscal maladroit, H. R. Rock, qui demandait à ses clients : « Combien d'enfants avez-vous, à peu près ? » Il incarnait aussi un étudiant qui tentait de se faire passer pour un parfait connaisseur de l'histoire russe à l'examen oral de fin d'année. Parmi tous ces personnages, Belushi jouait Hamlet et chantait :

Être, être

Assurément,

Bat le fait de ne pas être

À plate couture.

John interprétait un hippie qui avait écrit une lettre menaçante au président Nixon (« Ne mettez pas les pieds dans notre ville si vous savez à quoi vous en tenir »). Deux agents du FBI, dont l'un était joué par Flaherty, venaient l'interroger et le tabasser. À chaque fois, Belushi s'exclamait : « Que Dieu bénisse Jack Anderson », sans autre raison que de faire de la pub à cet

éditorialiste réputé pour dénicher des affaires scandaleuses. John le lisait tous les jours. Et cela faisait rire les gens.

À l'automne 1971, six mois après avoir débuté dans la troupe, John retenait l'attention de la presse de Chicago. Sydney J. Harris du *Chicago Daily News* avait publié une critique du dernier spectacle, *Cum Grano Salis* (*Avec une pointe de sel*), et fit l'éloge du comédien : « Nous avons tous nos acteurs préférés. Le mien, c'est John Belushi : il suffit qu'il apparaisse sur scène pour que je commence à rire comme un idiot. » Harris racontait qu'il n'avait pas autant ri depuis les beaux jours du duo Alan Arkin/Barbara Harris.

John découpa la chronique et la mit dans son portefeuille. Flaherty et d'autres membres de la troupe le remarquèrent et se mirent à le taquiner, lui demandant s'il gardait toujours l'article sur lui.

« Oui, répondit John, je l'ai tout le temps avec moi.

– John, insista Flaherty, tu veux vraiment devenir quelqu'un d'important dans ce *business*, n'est-ce pas ?

– Un peu que je le veux ! »

Un soir, après le spectacle, le comédien Cliff Robertson vint en coulisse et couvrit Belushi de louanges, laissant entendre qu'il aimerait travailler avec lui un jour.

« Mon Dieu, Cliff Robertson », se répéta John pendant plusieurs jours, et il commença à rêver d'Hollywood. Flaherty lui laissa un faux message au bureau, qui disait : « John, appelle-moi immédiatement. Suis engagé sur un film dans lequel je voudrais que tu joues. Cliff Robertson ».

Une heure plus tard, John disait à tout le monde en coulisse : « Cliff Robertson a appelé !

– Ouais, ouais John, répondit Flaherty en souriant, tu vas devenir une grande star. »

Harold Ramis, un comédien de la troupe aux cheveux frisés, se considérait comme l'un des membres les plus fous de Second City, jusqu'à ce que John pointe le bout de son nez. Il était embêté par le comportement exagéré et calculateur du nouveau venu. Si, au cours d'un sketch, John devait étouffer quelqu'un, il n'y allait pas de main morte et laissait son partenaire à terre, en train de suffoquer. Ramis voyait en Belushi un hippie qui venait mettre une ambiance « rock'n'roll » dans la troupe. John parodiait les chansons d'Elton

John et James Taylor dans un sketch intitulé « Elton Taylor », et effectuait une imitation parfaite de Joe Cocker. Il avait réussi à capturer son timbre de voix et sa gestuelle saccadée.

Lors des séances d'improvisation, Ramis releva le comportement individualiste de John, qui cherchait à garder l'attention du public sur lui dès qu'il le pouvait. Belushi avait pris l'habitude de se lancer dans des tirades — du jamais-vu à l'époque — et pouvait continuer sans qu'on l'interrompe pendant plusieurs minutes. Ramis était persuadé que John était trop confiant et qu'il pensait ne pas avoir besoin des autres comédiens pour briller. Il se glissait derrière les autres comédiens sur scène, et prenait le pouvoir en s'accaparant le public, en communiquant secrètement avec lui. On ne pouvait que le remarquer lorsqu'il montait sur scène, même s'il n'avait rien à jouer.

Quelques temps après la visite de Robertson, Belushi vint demander à Flaherty : « Je n'arrive pas à trouver des gens pour travailler avec moi sur les séances d'improvisation... Qu'est-ce qui ne va pas ?... Plus personne dans la troupe ne me parle.

– C'est comme une équipe, John, tu dois t'en souvenir, répondit Flaherty, pensant qu'il était temps de secouer un peu les puces du jeune homme. Lorsque tu n'es pas seul à jouer, tu dois te rappeler que le principe, c'est de donner et recevoir... Une scène ne vaut pas grand-chose si toute l'attention se focalise sur une seule personne. C'est décourageant pour les autres comédiens. Il faut que tu partages, même si c'est ton personnage qui domine la scène.

– C'est ce que je fais ? demanda Belushi.

– Oui, tu as tendance à tirer toute la couverture à toi... Surtout depuis la publication de cet article. »

Belushi semblait plein de regrets. « Oui, tu as sûrement raison. Je n'ai pensé qu'à moi. »

Flaherty se demanda s'il n'avait pas été trop dur avec lui. « Tu sais, il faut accepter qu'il y ait toujours quelque chose à sacrifier pour le bien d'une scène, même si cela veut dire laisser de la place à quelqu'un qui sera moins bon que toi. »

Judy s'était installée avec John ce même été, sans qu'ils le disent à leurs parents respectifs. Il résidait près du théâtre de Second City, un grand appartement trois pièces qu'il partageait avec Tino Insana et Paul, le frère de Flaherty. Par la suite, Judy changea d'école et emménagea définitivement

avec John. En janvier 1972, quelques jours après le 21^e anniversaire de Judy, ils rendirent visite à ses parents pour leur expliquer la situation.

Judy s'assit sur une chaise dans la chambre de ses parents et se mit à pleurer. John demanda aux Jacklin d'éteindre la télévision puis dit : « Judy et moi voulons vivre ensemble. Nous nous aimons. Je gagne bien ma vie maintenant, et nous avons pris la décision de vivre ensemble.

– Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? demanda Mme Jacklin.

– Ce n'est pas le bon moment, expliqua John, et nous n'avons pas besoin d'un papier pour prouver notre amour. »

Les Jacklin protestèrent contre ce qui leur paraissait être une absurdité. Mme Jacklin se mit à pleurer. John répliqua qu'ils ne changeraient pas d'avis. Judy fut stupéfaite par la force et la confiance de John.

Le travail de John occupait maintenant tout son temps. Il jouait six soirs par semaine et n'avait que le lundi comme jour de repos. Les jours de travail, il se levait vers midi puis allait chez Lum's, un restaurant pas cher qui se trouvait juste en face du théâtre. Il y retrouvait Flaherty, Ramis et d'autres membres de la troupe, et parcourait les journaux en mangeant des champignons frais, en buvant du café ou de la bière.

Ils profitaient de ces moments pour travailler sur de nouveaux sketches et faire du commérage. Leur sujet favori : Sahlins et les choix qu'il faisait concernant la troupe. « Il ne paie pas assez » répétait John. Personne ne gagnait plus de 200 dollars par semaine. « Nous devrions faire de la télé », annonça John une autre fois, tout en se plaignant du caractère conservateur de Sahlins. Ils devraient tous aller le voir pour qu'il leur négocie un contrat sur un film. La troupe valait bien ça, insistait-il. Les autres riaient.

Après les représentations, la troupe avait également l'habitude de se retrouver dans des bars — pour de la musique folk au Earl of Old Town, des verres au Saddle Club, ou dans l'endroit préféré de John, le Sneak Joint, situé juste en face du théâtre, et qui fermait à 4h. Bien souvent, il commençait à faire jour lorsqu'ils quittaient le bar.

Ils parlaient beaucoup d'expérimenter de nouvelles choses avec les drogues. John fumait souvent de l'herbe, parfois avant le spectacle ou la séance d'improvisation. Il avait aussi essayé les amphétamines et aimait bien le regain d'énergie que cela procurait. En fait, il avait tout essayé — LSD, champignons hallucinogènes, peyotl, et différents types d'acides. « Ouais, j'en ai pris mec. C'était super. Ça te fait vraiment décoller. » Dans leur entourage,

il y avait un type aux cheveux blonds et avec une voix étrange, surnommé Docteur Psychédélique. C'était un dealer.

Flaherty ne voyait rien de mal dans le fait de prendre des drogues, mais il en consommait rarement car elles lui retournaient le cerveau. Judith, sa femme, aimait bien tester de nouvelles choses, et un jour elle prit de la mescaline avec John. C'était un hallucinogène un peu moins puissant que le LSD, et cela s'avéra une bonne expérience.

Judith, qui avait fait quelques représentations pour Second City, aimait beaucoup John et le surnommait « mon chêne », en référence à sa grande solidité. Sous ses airs de macho et ses cheveux longs, elle avait trouvé en lui un ami doux et attentionné. Ils entretenaient une relation tout à fait platonique qu'elle trouvait plus intéressante que s'ils avaient couché ensemble.

John allait même jusqu'à disserter avec Sahlins sur la qualité des différents types de marijuana ainsi que d'autres substances. Tant que les drogues n'entraient pas en conflit avec le travail, Sahlins ne s'en inquiétait pas beaucoup. Belushi ne semblait pas en prendre plus que les autres personnes de sa génération. Il était vrai que les drogues stimulaient parfois la créativité de certains membres de la troupe. De toute façon, ils en auraient pris quoi que Sahlins ait pu faire.

Pour Judy, c'était devenu important, et même libérateur, de se défoncer. Consommer de nouvelles drogues était un moyen pour elle de faire sauter les barrières — les siennes, et celles des autres — et de s'affranchir des carcans imposés par la société. Les drogues étaient les seules choses qui lui permettaient de *s'échapper*. Ils n'avaient ni le temps, ni l'argent nécessaires pour prendre de véritables vacances. Alors les drogues étaient devenues une récréation nécessaire : cinq ou dix dollars pour acheter de l'herbe ou quelques pilules représentait de l'argent bien dépensé.

Flaherty était très étonné que John puisse consommer autant de drogue et réussir tout de même à jouer. Une fois, avant de monter sur scène, John lui avait dit qu'il venait de prendre un nouvel hallucinogène assez puissant. Flaherty lui demanda s'il se sentait bien, John acquiesça. Ce soir-là, ils interprétaient leur traditionnel sketch parodique sur la naissance du Christ. Flaherty jouait le rôle de Joseph, et sa femme, Marie, lui annonçait qu'elle attendait un heureux événement.

« Quoi ? demandait-il.

– Un ange est venu me rendre visite. »

Joseph prenait un air sceptique. Tout à coup, à l'autre bout de la scène, John apparaissait dans le rôle de l'ange Gabriel, vêtu de gants d'ouvriers orange et d'ailes en carton. Son arrivée faisait toujours son petit effet, car s'il marchait à la bonne cadence, les ailes en carton battaient dans son dos. Le public, comme d'habitude, se mit à rire. La salle reprit progressivement son calme, alors que Flaherty jetait un œil à John. Il était toujours en train de traverser la scène, au ralenti. Au moment où il arriva aux côtés de Flaherty, les rires s'étaient tus depuis un moment. La drogue avait complètement anéanti son sens du timing.

Au bout d'un certain temps, Flaherty commença à taquiner John sur scène à propos des drogues. Pendant une séquence intitulée « Faites un Discours », les membres de la troupe devaient prendre la parole sur des sujets proposés par le public. Flaherty venait de terminer le sien, et présenta Belushi : « Regardez-le, mesdames et messieurs, il est défoncé ! »

John lui lança un regard mauvais.

« Oui, regardez ses yeux, mesdames et messieurs », poursuivit Flaherty.

John piqua une grosse suée pendant qu'il débitait son discours, sans être très drôle. En coulisses, Flaherty lui demanda : « John, mon garçon, tu n'as pas été très bon. Que s'est-il passé ? »

« Te fous pas de moi ! cria John, qu'est-ce qui t'as pris ? Ça ne se fait pas ! On ne dit pas ces choses-là devant le public !

– Calme-toi, répondit Flaherty, le public ne sait pas si tu es défoncé.

– Faut jamais dire ça à quelqu'un sur scène. Tu te rends compte à quel point ça rend parano d'être défoncé ? Ne refais plus jamais ça. »

Sahlins s'aperçut progressivement que John recherchait la subversion à tout prix, tournant le dos à la tradition satirique de l'institution qui le soutenait. Le principe de « jouer intelligemment » commençait à partir en fumée au profit de saillies cinglantes.

Un soir, durant la séance d'improvisation, John, dans le rôle du type détestable, lança un « Allez vous faire enculer » qui provoqua une montagne de rires. Puis il le répéta. Après la représentation, Sahlins lui expliqua que l'on pouvait accepter ce genre de choses si c'était adapté à la situation. Mais ce n'était pas nécessaire. Dans ce cas, c'était une réplique que John avait balancée juste dans le but de choquer, pour faire du mauvais goût.

Sahlins ne savait pas trop comment s'y prendre avec John. Il souhaitait encourager la prise de risque, et les membres de la troupe devaient avoir la liberté de tenter de nouvelles choses. Il avait une règle : ne jamais opposer un refus définitif à une proposition. Il tenta d'en discuter avec John.

Belushi objecta qu'il avait le droit de laisser parler sa créativité. Le public avait ri : ça avait marché.

« Je me contrefous de savoir si ça marche auprès du public, répondit Sahlins.

– Allons, allons, rétorqua John, prêt à en découdre.

– Écoute John, répondit Sahlins en enfreignant sa règle, je ne peux pas accepter cela. Tu as peut-être raison, mais cette fois-ci, je te dis non. »

John ne répéta « Allez vous faire enculer » que lorsque Sahlins n'était pas dans les parages.

Flaherty trouvait que John jouait vraiment bien le type détestable. Un soir, John arriva sur scène, regarda les autres comédiens puis le public, et déclara « Attendez, faut que j'aille chier » avant de repartir en coulisses. Il revint un peu plus tard en disant : « Les gars, vous auriez dû voir la taille de ce truc ! » C'était marrant, mais à cette époque, John était presque tout le temps drôle. Flaherty le poussa à chercher des blagues plus fines : ce genre d'humour était assez puéril.

Quoi qu'il en soit, il devint vite évident aux yeux de Sahlins que sa jeune pousse était la star du spectacle. La rancune des autres membres de la troupe semblait, de ce point de vue, légitime. La simple présence de John sur scène leur faisait de l'ombre. Dès le début, il était certain qu'il avait un don pour la comédie, mais il commençait à prendre la grosse tête. Il était bien trop confiant, et l'on pouvait lire dans son regard qu'il se foutait de tout. Il avait beaucoup d'ambition. Peut-être qu'il avait déjà d'autres plans en tête dès son arrivée dans la troupe.

Del Close, trente-six ans, ancien comédien de la troupe qui avait mis en scène quelques spectacles ces dernières années, revint en 1972 pour diriger la création de *43e Parallèle*, le nouveau *show* de Second City. Close n'était pas un intellectuel de la trempe de Sahlins, et il fut immédiatement séduit par le jeu de John. Belushi était une Ferrari, et les autres membres de la troupe des deux-chevaux. Ils étaient comédiens, John était un être humain à part entière ; ils jouaient des rôles, Belushi incarnait de véritables personnes. La présence de Belushi rappelait à Close le bon vieux temps de la Beat Generation, une

époque pleine d'audace et d'irrévérence.

« Comment se fait-il que tu aies l'air si détendu sur scène et que tu maîtrises si parfaitement ton jeu ? lui demanda Close.

— Parce que c'est le seul endroit où je sais vraiment ce que je fais », répondit-il. Entre eux, la communication était limpide. John haussa les sourcils et regarda Close avec une pointe de lassitude, mais pas sinistre, plutôt enfantine et honnête, comme s'il venait de se confesser. Close, ancien comédien de stand-up assez virulent, dormait sur un matelas au sol dans un appartement en face du théâtre. Il avait eu des problèmes d'addiction à l'héroïne, au speed et au Valium à plusieurs reprises. Son démon récurrent, c'était l'alcool, mais il chérissait son passé de drogué, exhibant ses marques de piqûres sur les bras comme si c'étaient des médailles. Elles confirmaient le statut iconoclaste qu'il occupait au sein de la troupe, et donnaient un avant-goût de ce qu'il souhaitait faire du spectacle. Les comédiens étaient supposés représenter sur scène tout un pan de la culture alternative, et se faire porte-parole de la sourde indignation des marginaux. Second City se devait de remuer le couteau dans les plaies de la société américaine.

Close voyait en Belushi un outil — un *bad boy*, une bombe à retardement — pour servir ce but.

Close avait connu Lenny Bruce, qui était mort d'une overdose d'héroïne en 1966. Close s'était un jour rendu à l'une de ses représentations avec Paul Sills, le fondateur de Second City. Après le spectacle, Sills lui avait dit : « Si un jour tu trouves ce que Bruce prend, n'hésite pas à faire de même. » Les drogues étaient la prérogative nécessaire pour produire le genre de performances que Close souhaitait. Il n'y avait pas besoin de convaincre Belushi sur ce sujet.

« Lenny Bruce, dit-il à John un soir, prenait son travail très au sérieux. Tu n'as pas idée de l'importance qu'il lui accordait, toute sa vie en dépendait. Et il mettait beaucoup de courage dans ses créations, et pas seulement parce qu'il prenait des drogues. »

Pendant combien de temps Lenny pouvait-il tenir sans récolter un seul rire ? Une fois, il réussit à atteindre vingt minutes, et à ce moment-là, il mit en lien tout ce qu'il venait de dire jusqu'ici pour en faire quelque chose de drôle. Le public se mit à rire comme un seul homme, pas que pour les blagues, mais surtout pour l'intelligence du texte et toute la tension libérée d'un coup.

Close trouva en John un élève peu commun. Il n'avait pas besoin qu'on lui dise d'être détendu et spontané, car son sens du timing était parfait. John

considérait son aptitude à la comédie comme une simple extension de sa personnalité, et Close entreprit alors de lui apprendre à complexifier et diversifier son jeu.

Close pensait que le sujet le plus difficile à aborder pour un comédien était la mort. Tout d'abord, il orienta John vers des rôles où il devait faire face à la mort de quelqu'un. Dans un sketch, John jouait un taxidermiste qui ramène sa fiancée à la maison pour la présenter à sa famille. Il s'avère que ses parents sont empaillés. John était censé jouer la situation de manière naturelle, comme si tout paraissait normal. Sa fiancée est, bien évidemment, terrorisée. Lorsqu'elle comprend qu'elle est la prochaine sur la liste, elle appelle la police. John sort de scène et revient avec un policier empaillé.

Close lui donna comme instruction de réussir à clore le sketch sur un cri plutôt qu'un rire. Mais il voulait que le cri soit très fort, de manière à ce que l'on puisse croire à un rire dément. John s'exécuta sans problème.

Pour le nouveau spectacle, John créa un personnage de comique en colère du début des années 1960, calqué sur Close, où il envisage sa propre mort (« Et par l'aiguille plantée dans mon bras, je serai emporté six pieds sous terre, et l'on ne pourra rien faire pour arrêter ça »). Il mourut souvent sur scène. Close lui apprit que la mort devait venir sans prévenir. Il fallait que le public soit surpris.

Marlon Brando, que John s'amusait à imiter lorsqu'il était étudiant, devint progressivement un véritable modèle. Il avait vu *Sur les quais* (1954) une douzaine de fois, et il appréciait toute la palette de jeu de Brando. Flaherty voyait bien que John s'imaginait suivre ses pas, et devenir le prochain Brando. Judith Flaherty pensait que John avait raison de voir en Brando un style de jeu qui lui convenait — alliant courage et distance, du jeune et infatigable Terry Malloy jusqu'au vieillissant mais sage Don Corleone du *Parrain*.

John expliqua à un journaliste du *Tempo* au Chicago State College comment une imitation en amenait une autre : « Un jour, j'ai vu Brando dans un film intitulé *Reflets dans un œil d'or*, où il jouait le rôle d'un homosexuel. Peu de temps après, j'ai vu une interview de Truman Capote à la télévision, et tout à coup je me suis dit : "Hé, Brando imitait Capote dans ce film !" J'ai pensé que si Brando pouvait faire Capote et moi Brando, alors je pouvais imiter Capote. »

Durant le printemps 1972, alors que John faisait partie de Second City depuis plus d'un an, Marshall Rosenthal du *Chicago Daily News* vint pour l'interviewer. « Obsédé par Marlon Brando, John Belushi engloutit une part de pizza, puis enfourne une serviette pleine de graisse dans sa bouche et

devient le parrain, écrit-il.

« Le personnage de Brando traverse en filigrane la plupart des imitations que Belushi réalise pour Second City, mais cela ne l'empêche pas d'avoir sa propre touche, car derrière le stéréotype du mafioso macho se cache toujours le cœur vulnérable d'un hippie un peu fufou... Belushi n'a qu'à mettre un pied sur scène pour faire rire. »

Puis Rosenthal cite John : « Il m'est arrivé un truc étrange avec Second City. Après une année passée ici, tu commences à avoir peur de finir tes jours là et tu te demandes quand tu vas quitter la compagnie. »

Rosenthal finit par conclure :

« La pizza s'est transformée en miettes de saucisses et de fromage éparpillé dans un plat. Nous traversons Wells Street à trois heures du matin pour boire une dernière bière au Earl of Old Town. Le chanteur de folk Ed Holstein est sur scène, et il apostrophe John : "Hé, viens donc nous faire ton imitation de Brando !" Sans boudier son plaisir, Belushi monte tranquillement sur scène, avale une grande lampée de sa bière pression, et dit : "J'aurais pu être un prétendant..." »

4

New York, octobre 1972. Tony Hendra, un anglais formé à Cambridge, rédacteur pour le magazine *National Lampoon*, prit un avion pour Chicago. Il avait entendu parler de l'imitation de Joe Cocker par Belushi, en avait même écouté un extrait sur une cassette, et maintenant il voulait voir le petit prodige en personne.

Hendra était chargé de développer un spectacle indépendant à Broadway qui serait le reflet de l'esprit sarcastique et irrévérencieux du magazine. *National Lampoon* avait fait son succès sur la base d'un humour moquant la religion, le sexe et la mort. Hendra et Sean Kelly, un professeur montréalais de trente-trois ans qui écrivait en parallèle des satires pour le magazine, avaient eu l'idée d'un spectacle qui attaquerait une des institutions sacrées de leur propre génération : le concert de rock. Ils avaient déniché un éditorial du *New York Times* brocardant Woodstock, l'ancêtre de ce type de rassemblements : « Le besoin de marijuana et de rock qui avait poussé 300 000 fans et hippies à se rendre dans les Catskills pour le concert était guère plus sain que l'élan qui avait conduit des rongeurs à se jeter à la mer vers une mort certaine. »

Hendra pensait qu'il tenait là une splendide analogie — les spectateurs de Woodstock comparés à de petits rongeurs à fourrure gambadant vers un suicide de masse dans l'océan. Le titre du spectacle, *Lemmings*, y ferait d'ailleurs référence.

Ils avaient déjà parodié certains dieux vivants du rock — Crosby, Stills, Nash et Young, Bob Dylan, James Taylor, Joe Cocker. Kelly travaillait sur les paroles des chansons pendant qu'Hendra était chargé de recruter une troupe de sept comédiens. Il avait besoin de personnes qui sachent chanter, jouer d'un instrument et faire des imitations. Sur cassette, celle de Joe Cocker avait l'air impeccable.

Ce qu'il vit du spectacle, ce fut principalement une heure du « *show Belushi* », une performance qui lui était adressée sans vergogne, reprenant les lubies du *National Lampoon* à la lettre. Belushi s'imposait dans chacun des sketches d'improvisation, attirant l'attention sur lui tout le temps, se lançant dans des imitations totalement hors de propos de Brando et de Capote, au grand dam de ses collègues.

C'était le genre d'autopromotion flagrante qu'Hendra détestait chez les acteurs. Et pourtant, il était fasciné par Belushi, par ce qu'il réussissait à transmettre au public rien qu'avec ses yeux et son corps. Hendra sentait que ce comique barbu pouvait faire sauter les conventions et réellement toucher le public. Son talent était irrésistible, imprévisible et indéniable. Ce type était à la fois touchant et effrayant, de bonne humeur et dangereux. Exactement celui qu'il lui fallait pour jouer le maître de cérémonie des *Lemmings* — un nounours menaçant.

Lorsque Hendra se rendit en coulisses après la représentation, John lui sauta presque dessus. « Hé, viens chez moi, dit-il, on boira des coups et on discutera. »

Mais la plupart de la troupe vint chez lui après le spectacle, et il fut difficile pour Hendra de parler avec John en privé, sans compter que tout le monde voulait faire partie de son projet. Hendra lui expliqua que certaines parties du spectacle ne lui avaient pas spécialement plu. En vérité, il n'éprouvait que peu d'intérêt pour la séance d'improvisation. John lui répondit très sérieusement qu'il était d'accord. Hendra promit de lui donner des nouvelles rapidement. Une fois de retour à New York, il appela Sean Kelly : « Te fais plus de soucis pour Cocker. On le tient. »

John raconta à Judy qu'il était fâché qu'Hendra n'ait pas particulièrement aimé le spectacle. Après deux semaines sans nouvelles, il commençait à penser qu'il n'avait pas été retenu. Puis Hendra finit par l'appeler et lui

proposa de travailler avec lui, ce que John accepta tout de suite. New York, c'était l'endroit idéal, expliqua-t-il à Judy, le centre névralgique du monde du spectacle.

Elle lui demanda si elle faisait partie de ses plans.

Oui, bien sûr, répondit-il. Il avait lu quelque part que les compagnies proposaient parfois du boulot pour les femmes de leurs employés. Il allait voir s'il pouvait lui négocier quelque chose avec le *Lampoon*.

Sahlins ne fut pas surpris lorsqu'il apprit la nouvelle du départ de Belushi. Il avait vu des dizaines de jeunes pousses prometteuses voguer vers d'autres horizons. « Fais attention à ne pas te retrouver dans une impasse, le prévint-il, il y a toujours un risque de se retrouver au creux de la vague. Personne ne veut devenir un acteur au chômage, et pourtant ça arrive même à ceux qui ont du talent. »

Comme beaucoup de gens qui migrent du Midwest vers l'Est, Judy réalisa qu'elle emportait avec elle un sentiment de crainte et de rancune, une peur de passer pour des péquenauds mal fagotés et imbéciles. Mais, en particulier du côté de John, il y avait un défi à relever et une volonté de réussir.

Le mois de leur arrivée, le *Lampoon* les logea au Roosevelt Hotel, mais ils trouvèrent rapidement une sous-location sans ascenseur pour 250 dollars par mois sur la troisième avenue, entre la 13e et la 14e rue, près du Village et de Soho. C'était plus cher que ce qu'ils avaient l'habitude de payer mais, à première vue, l'endroit semblait confortable. Toutefois, ils déchantèrent assez vite. Le soir, l'immeuble et la rue étaient bruyants, des prostituées traînaient près du hall d'entrée, et l'appartement était plein de cafards. Tout ce qu'ils possédaient, c'était une télé et un lit. C'était très déprimant.

John décida de rencontrer Matty Simmons, qui avait financé le lancement du magazine trois ans plus tôt et s'occupait aujourd'hui de soutenir la création de *Lemmings*. Simmons, un homme de quarante-six ans au franc-parler, avait amassé sa fortune en tant que cofondateur du Diners Club et président du groupe qui publiait le magazine *Weight Watchers*.

« Je dois retourner à Chicago, dit-il. Judy, ma petite amie, n'est pas heureuse ici. Elle n'a ni travail ni amis.

– Tu ne peux pas partir, répondit Simmons. Qu'est-ce que Judy pourrait faire ? »

John expliqua qu'elle avait étudié l'art, et Simmons lui proposa très vite un

emploi dans la section dédiée aux arts du *Lampoon*, payé 175 dollars la semaine.

Pendant ce temps-là, Hendra avait trouvé le reste de la troupe, et notamment un grand jeune homme sophistiqué de vingt-neuf ans nommé Chevy Chase. Il faisait partie de Channel One, une compagnie de vidéo *underground* qui aboutit à la création d'un film intitulé *The Groove Tube*. Hendra sut dès le début qu'il y aurait des tensions entre Belushi et Chase. Tous deux étaient issus de la classe moyenne, partageaient un intérêt pour la musique et la satire, mais Chase était plus politisé. Malgré son peu d'expérience de la comédie, Chase cherchait toujours à obtenir plus de Hendra. John, qui avait plus de bouteille en la matière que n'importe qui d'autre dans la compagnie, s'attendait à être présenté comme la star du spectacle. Hendra s'y refusa, car il voulait que tout le monde démarre avec le même statut. S'il devait y avoir une star, il ou elle ne le devrait qu'à ses performances sur scène.

Alors que toute la troupe s'en sortait plutôt bien sur la partie instrumentale, John n'était pas très bon à la guitare. Hendra le mit à la basse et s'assura qu'on lui baisse le volume. En ce qui concerne le reste, John était en train de se créer un rôle à la hauteur de sa démesure. Il y avait beaucoup de transitions entre les chansons, et John aida Kelly à développer son personnage de maître de cérémonie, le démoniaque instigateur de ce suicide de masse. John improvisait tandis que Kelly prenait des notes qu'il ajoutait plus tard au texte original.

Mais, de temps à autre, Belushi continuait à menacer de rentrer à Chicago. Ayant lui-même migré depuis l'Angleterre juste après le lycée, Hendra se montrait compatissant. John était jeune, nerveux et effrayé, parfois jusqu'aux larmes.

Le 25 janvier 1973, jour de la première au Village Gate Theater, Simmons reçut un appel de la part du directeur de l'établissement. Le collecteur des impôts avait ordonné la fermeture du théâtre à cause de 26 000 dollars d'arriérés. Lorsque Simmons arriva sur place, les portes étaient cadénassées. Le seul moyen de maintenir la représentation était de payer la dette dans son intégralité. Convaincu que *Lemmings* allait cartonner, Simmons effaça l'ardoise avec son propre argent.

Lemmings débuta ce soir-là par un sketch sur le sexe au lycée. Il fut suivi par un autre dans une salle d'opération où les docteurs, et notamment John, étaient totalement défoncés et finissaient par tuer leur patient, interprété par Chase. Il y eut également une lecture du « journal intime de Mme Agnew » — la femme du vice-président Spiro Agnew où Chase jouait un Hell's Angel en

colère à cause d'un hippie ayant touché sa chère moto. Dans une parodie de *Jesus Christ Superstar* intitulée « *Jackie Christ Superstar* », John jouait le rôle de Ponce Pilate pendant la Cène, en imitant Brando dans *Le Parrain*.

Dans la seconde partie du spectacle, John jouait le maître de cérémonie, introduisant les groupes du « *Woodshuck Festival of Love, Peace and Death* », et préparait le suicide de masse.

« Puis-je avoir votre attention s'il vous plaît, commençait-il d'une voix geignarde et autoritaire. *Puis-je avoir votre attention* !

Ok, nous savons tous pourquoi nous sommes là. Nous sommes un million. Nous sommes venus pour en finir avec nous-mêmes... Comme vous le savez, il n'y a pas suffisamment de nourriture pour tout le monde. Il n'y en a tout simplement pas assez. Donc souvenez-vous, continuait-il, se moquant de la philosophie hippie qui considérait son prochain comme un frère ou une sœur, la personne qui se tient à vos côtés est votre dîner. »

Après quelques chansons, John annonça : « Bon, je ne veux pas casser l'ambiance... Mais si vous n'êtes pas une femme noire homosexuelle de la classe ouvrière, vous faites partie de ces cochons d'opresseurs. Vous méritez donc la mort. » Puis il se plaignait du fait que les hommes d'affaire contrôlent tous les « moyens d'auto-extinction », y compris les lames de rasoir, et suggérait que chacun trouve une manière créative de se tuer.

« Et maintenant, j'ai le grand plaisir de vous présenter le All-Star Dead Band. Au chant, Janis Joplin et Jim Morrison. » Des rires. Les deux étaient morts d'overdose.

« À la guitare rythmique, Brian Jones. » Encore plus de rires : Jones avait subi le même sort.

« Accompagnement guitare, Duane Allman. » Mort dans un accident de moto.

« Guitare principale, Jiiiiimi Hendrix. » Encore des rires. Hendrix aussi, overdose.

« Et au clavier, Harry Truman. » Toujours des rires. L'ancien président des États-Unis était, bien sûr, mort lui aussi.

« Je veux entendre un paquet de "Allez". »

L'imitation de Joe Cocker, avec sa voix grave et rocailleuse, calma un peu

le public, lorsque Belushi se mit à entonner « *Lonely at the Bottom of the Barrel* », chanson écrite spécialement pour lui. Le spectacle s'achevait sur un extraordinaire numéro mettant en scène un groupe nommé « Megadeath ».

S'il y a bien une critique qui compte, même pour un spectacle un peu *underground*, c'est celle que le *New York Times* publie. John et Judy se levèrent tôt pour acheter l'édition du matin. Sous le titre « *Lemmings* » VITE RATÉ, VITE RATRAPÉ, ils lurent : « La grande découverte de *Lemmings*, c'est John Belushi, un clown à la barbe broussailleuse avec des manières faussement désinvoltes. » Le Ponce Pilate de John était qualifié de « parfait ».

« Par exemple, disait la critique de Mel Gussow, nul besoin de savoir que Belushi imite Joe Cocker pour apprécier son extraordinaire performance. On dirait qu'il a mis les doigts dans une prise électrique. Trébuchant, il tombe à terre dans un bruit sourd, sans s'arrêter de chanter, tout en tentant vainement de se relever. »

John exultait. C'était bien lui la véritable star du spectacle, avec la caution de ce putain de *New York Times*. Un article qui resterait dans les archives, quoi qu'il arrive.

Le 3 février, le *New Yorker Magazine* décrivit *Lemmings* comme un spectacle « très, très bon et très, très drôle, le plus hilarant restant l'imitation de Joe Cocker par John Belushi... M. Belushi se révèle être un imitateur habile et inspiré... une véritable découverte. »

Le jour suivant, dans le *New York Times*, Walter Kerr descendit le spectacle en se plaignant du manque de discernement de la jeune équipe de *Lemmings*, qui ne savait pas faire la distinction entre parodie et imitation. Selon lui, c'était trop dans l'esprit du *Harvard Lampoon* (prédécesseur du *National Lampoon*), du magazine *Mad* et des *comic books*. Tony Hendra se procura quelques copies de l'article, enroula un poisson mort à l'intérieur et envoya le tout au *Times*.

Le 19 février, le *Time Magazine* vint se joindre au concert de louanges, qualifiant le spectacle de « comique sous haute tension » et de « drôle et explosif ». Le second acte, pouvait-on lire, était « une belle charge, menée par un attachant et maladroit présentateur, John Belushi. »

Trois mois plus tard, le *New York Times* publia un papier favorable, bien en évidence sur la première page de la section divertissement : POURQUOI LES JEUNES AIMENT-ILS *Lemmings* ? Ce long article, écrit par Eric Lax, commençait par : « Le vrai message des années 1960, ce n'était pas "peace and love", c'était la mort — par la seringue ou par les balles, choisissez votre

camp. La mort, voilà de quoi parle *Lemmings*. Et aussi, plus implicitement, du rire comme signe de vie. »

Après la parution de cet article, le spectacle était devenu bien plus qu'un succès.

En 1973, Jimmy, le frère de John, qui avait maintenant dix-huit ans et entrait à l'université, fit 27 heures de stop pour lui rendre visite à New York. Jimmy assista au spectacle et fut émerveillé.

Après la représentation, John emmena Jimmy au White Horse, un célèbre pub au coin d'Hudson street. Ils s'assirent à une table près de l'entrée.

« Là-bas, dit John en désignant du doigt un tabouret à la gauche du bar, c'est le siège où Dylan Thomas est mort, après s'être envoyé dix-huit whisky d'affilée. » ⁴

Jimmy fut impressionné, bien qu'il ne sût pas vraiment qui était Thomas.

Un grand poète qui jouait avec la mort, raconta John, un homme tourmenté qui mourut jeune, à trente-neuf ans. Trop d'alcool : sa marque favorite de whisky était le Old Grand Dad. Ici, c'était son bar préféré. « Une offense de trop pour son cerveau », dit John, citant le rapport d'autopsie de novembre 1963. Thomas était tombé dans les vapes sur son siège et avait été transporté à l'hôpital le plus proche.

Cette mort si jeune, et l'énergie de la poésie de Thomas, semblaient coller à la peau de John. À vingt-cinq ans, John était déjà au sommet du monde, mais il était hanté par le destin de Thomas. Il avait l'air passionné, agité et fatigué, et développait une conception romantique de la mort. John récita :

« La force qui hisse la fleur à la pointe de la fusée verte

Hisse mon âge vert ; la force, qui arrache les racines des arbres,

Me détruit... »

Les choses s'amélioraient pour John et Judy. Ils avaient trouvé un nouvel appartement, mais changèrent d'avis pour un autre plus sympathique sur Bleecker street à Greenwich Village, pour 375 dollars par mois. John gagnait maintenant environ 300 dollars la semaine, Judy dans les 200, et ces 500 dollars leurs semblaient représenter une fortune. Ils sortaient régulièrement manger au restaurant, faire la fête, jouer au bowling ou boire des verres après le spectacle. La plupart de leurs amis faisaient partie de la troupe ou du

Lampoon, comme Doug Keney, diplômé de Harvard et rédacteur du magazine depuis la première heure. Bien souvent, ils ne rentraient chez eux que vers trois ou quatre heures du matin.

John adorait son boulot — jouer la comédie, jouer de la musique, interpréter le maître de cérémonie, se moquer de tout, même de la mort. Il était devenu une star et la ville regorgeait d'opportunités. Des célébrités vinrent assister au spectacle — Dustin Hoffman, les chanteurs James Taylor et Carly Simon, Dick Clark, ainsi que la comédienne grecque Melina Mercouri, qui aimait tellement John qu'elle s'introduisit en coulisses après la représentation pour le couvrir de baisers. John était jeune, un peu hippie sur les bords, d'un naturel plutôt radical et s'accordait bien avec l'esprit de la ville et son époque. Nixon était empêtré dans le scandale du Watergate, et la révélation de l'existence d'enregistrements secrets de ses propres conversations conspiratrices ne faisait que légitimer le penchant fortement satirique des *Lemmings*.

Mais Hendra découvrit que Belushi pouvait aussi être inégal et paresseux dans ses performances, et qu'il allait devoir le surveiller de près. Il avait des manières et des tics de jeu sur lesquels il se reposait trop souvent. Et si l'on ne faisait pas attention, il pouvait aussi s'emparer égoïstement de certaines scènes. Par exemple, lorsque Chris Guest, un musicien et imitateur doué, singeait James Taylor, John s'asseyait sur un tabouret et jouait le bassiste complètement camé, s'affalant lentement sur son siège comme s'il allait tomber dans les pommes. Le public adorait ça. Mais ce n'était pas le but de ce numéro, et cela distrayait les spectateurs. Hendra demanda à John de se mettre en retrait sur ce sketch.

Hendra avait conscience que toute la troupe voyait dans ce spectacle plus qu'une parodie, qu'ils avaient le fantasme de devenir de vrais musiciens et de former un groupe de rock à succès, et surtout que les drogues faisaient partie du voyage.

Hendra avait donné à John un rail de cocaïne pendant une répétition, et cela devint vite sa drogue de référence. Hendra avait mis en place un système de « prélèvement » — la « taxe sur les drogues » — qu'il appliquait à tous les hommes d'affaire qui souhaitaient s'acoquiner avec la troupe. Hendra leur réclamait souvent de l'argent pour acheter de l'herbe, et récoltait plusieurs centaines de dollars. Quelques heures plus tard, toute la compagnie se ruait, non pas sur de l'herbe, mais sur de la cocaïne.

Au bout d'un certain temps, Hendra fut fatigué de servir de garçon de courses, et d'autres membres de la troupe durent se charger de trouver de l'argent et de la cocaïne. Ils en prenaient quasiment au moins une fois par

jour. Selon Sean Kelly, Chevy Chase était le meneur en la matière, et ce fut probablement la plus grande contribution qu'il put apporter au spectacle.

Mais cela devint un problème avec John. Il aimait se défoncer avant de jouer. Hendra pensait que John était plus drôle lorsqu'il avait fumé de l'herbe, mais avec la cocaïne, son sens du timing s'évaporait. Hendra commença à se disputer avec John à propos de la prise de drogue avant le spectacle.

« Ce n'est pas juste envers moi et les autres, expliqua Hendra.

– Je peux gérer ça », répondit John.

Hendra tenta de faire du chantage à John. « Écoute, je te filerai de la coke après le spectacle si tu n'en prends pas avant. »

Sans succès.

À plusieurs reprises, John était tellement défoncé avant de monter sur scène que Garry Goodrow, un autre comédien, dut le frapper pour le sortir de sa torpeur.

Kelly rencontra le même type de problème : John avait découvert les tranquillisants, et en particulier les Quaaludes. Il raconta à Kelly que les « *ludes* » étaient super. Ils lui donnaient la sensation de sortir de son propre esprit tout en restant capable de se mouvoir tranquillement, et représentaient l'antidote parfait à l'environnement chaotique d'un concert de rock. Certain soirs, John était tellement drogué, avec les jambes en coton et un débit de parole proche du marmonnement, que Kelly craignait qu'on soit obligé d'annuler la représentation. Alors Kelly, ou quelqu'un d'autre, l'emmenait marcher dans le quartier, et le gavait de café pour lui faire reprendre ses esprits.

Un soir, Betty Buckley, une pétulante texane de vingt-six ans qui jouait dans un spectacle à Broadway, vint assister à la représentation. Elle avait réservé une rangée entière de sièges et invité dix amis. Buckley avait déjà vu le spectacle une fois et l'avait adoré. John avait été intrépide et plein d'entrain dans son interprétation. Elle était impatiente que ses amis voient le prodige en action.

John monta sur scène et balança ses répliques, sans même essayer d'être drôle. Buckley était furieuse. John était *l'incarnation* du spectacle, et s'il n'y mettait pas du sien, tout le reste s'effondrait. Ses amis lui demandèrent : « Comment peux-tu trouver ça drôle ? » Buckley se rendit en coulisses. Jusque-là, elle n'avait jamais rencontré Belushi.

Elle intercepta John, l'attrapa par le t-shirt et la plaqua contre le mur. Elle se présenta et lui expliqua qu'elle jouait dans *Pippin*, un *show* qui faisait sensation à Broadway depuis plus d'un an.

« Je sais que c'est un marathon, et à quel point il est difficile de se donner soir après soir. Les gens viennent pour *vous* voir et vous foutez tout en l'air... Certains s'en rendent compte. Alors donnez-vous pour eux. »

Le visage de John s'illumina. Il avait compris la leçon. Ils discutèrent un peu, et Buckley fut surprise de voir qu'il ne l'avait pas envoyée paître, qu'il était capable d'accepter les critiques.

« Je reviendrai vous voir avec mes amis. »

Quelques mois plus tard, Buckley croisa John dans une fête. Il leva les mains en l'air d'un air innocent, comme s'il avait peur qu'elle l'empoigne à nouveau.

« Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-elle.

– Comment pourrais-je vous oublier ? »

Pendant des mois, *Lemmings* continua à attirer les foules au Village Gate, et John, qui était devenu l'attraction principale du spectacle, réclamait une augmentation. Il devenait de plus en plus compliqué de gérer ce problème, et Hendra reçut finalement l'ordre de se débarrasser de lui.

Hendra n'en croyait pas ses oreilles. Certaines personnes étaient prêtes à tout pour faire des économies de bout de chandelle. Belushi était la star du spectacle, rétorqua Hendra, et tout le second acte reposait sur lui. Le rôle était fait pour lui, et par lui. Il serait impossible de le remplacer. Hendra refusa de le virer. C'était son *show* après tout, il se foutait pas mal de savoir que John pouvait irriter les autres.

John était toujours déterminé à se faire plus d'argent. Lorsqu'il apprit que Simmons prévoyait d'envoyer *Lemmings* en tournée, John fut nommé metteur en scène et gagna 700 dollars par semaine. Mais il n'y avait pas suffisamment de dates prévues et la marge de profit étant trop courte, Simmons décida de rappeler tout le monde au bercail.

John commença à travailler sur le *National Lampoon Radio Hour*, le nouveau projet de l'empire grandissant de Simmons. Judy fut également assignée à un poste dans l'unité du futur programme radio. L'émission avait trouvé un sponsor (Seven-up — l'anti Coca-Cola) et fut présentée comme 60

minutes de « gaîté, de réjouissance et d'insultes raciales ».

Sean Kelly vint participer au direct. Cela l'intéressait de se servir de ce programme pour se mettre dans la peau de ses ennemis. Et, plus important encore, il sentait que c'était dans l'air du temps. La procédure de destitution de Nixon était lancée. Tout l'entourage du président démissionnait, plein de honte. Il manquait des « bouts » des conversations enregistrées à la Maison Blanche. Un procureur avait été désigné, puis viré. Kelly pensait qu'un sketch de grande ampleur se déroulait là, sous leurs yeux, et ce programme d'une heure, diffusé sur 100 stations à travers le pays, représentait une belle opportunité de tout mettre sur la place publique.

Le 29 décembre 1973 — neuf mois avant la démission de Nixon — Kelly organisa un « Jour de Célébration de la Destitution », moquant ainsi le cérémonial du jour d'investiture des présidents américains.

Dans un sketch, John jouait un élu local de Wheaton, le révérend Billy Graham, qui insultait le président sortant d'une voix tonitruante et pleine de colère : « Va au diable, Richard Nixon. Richard Nixon, sale fils de pute. Fous le camp d'ici, tu t'es bien foutu de notre gueule. Casse-toi ! »

Certaines obscénités furent coupées au montage. Pourtant, peu de temps après la diffusion, Seven up retira ses billes, devenant, selon la blague lancée par Kelly, « l'anti-sponsor ». À l'automne 1974, Matty Simmons mit John à la tête du programme, ce qui lui permit de choisir ses propres contributeurs, et de se consacrer pleinement à l'écriture des sketches. Judy se sentait enfin véritablement heureuse. Leurs emplois du temps respectifs coïncidaient et John semblait plus décontracté que jamais.

Un jour, John se rendit au Canada, à Toronto, pour jeter un œil aux comédiens de la troupe Second City du coin. L'un d'entre eux, un grand et beau jeune homme de vingt ans, était Dan Aykroyd.

Aykroyd, qui avait été viré d'un lycée catholique trois ans plus tôt, était assez doué, capable d'apprendre des scènes longues et compliquées, et d'imiter n'importe qui, de l'ouvrier à Richard Nixon.

Ils se rencontrèrent en coulisses, puis montèrent sur scène pour faire une petite improvisation. Selon Aykroyd, ce fut magique. Il ne ressentit aucune méfiance envers cet étranger, et voulut tout de suite en savoir plus sur Belushi. Après la représentation, ils firent la tournée des bars et finirent au 505 Club, dont Aykroyd était le gérant. C'était un endroit délabré avec de vieux meubles, de la poussière et des saletés partout. Ils y discutèrent pendant des heures.

John proposa à Aykroyd de venir travailler avec lui à la radio. Cela lui permettrait de mettre définitivement le pied dans le milieu et d'obtenir un permis de travail officiel. Ce boulot serait une sacrée rampe de lancement, et il pourrait sans aucun doute être amené à faire d'autres choses pour le *Lampoon*, qui représentait maintenant la fine fleur de l'humour en Amérique.

Bien qu'il fût très excité par cette proposition, Aykroyd dut malheureusement refuser. Il venait de signer pour un autre spectacle à Toronto, et il souhaitait honorer cet engagement.

John respecta sa décision. Ils échangèrent leurs numéros de téléphone, et John retourna à New York.

Plus tard au cours de cette même année, Aykroyd enfourcha sa Harley-Davidson pour aller à New York. Il adorait prendre la route sur sa moto, et toute la sensation de liberté et de solitude que cela lui procurait. Après neuf heures de route, il arriva à Greenwich Village, s'arrêta dans un bar et appela John.

« Où es-tu ? » demanda John.

Aykroyd lui donna le nom de la rue et du bar.

« Bon Dieu, répondit John, c'est un bar gay. Avec tes vêtements de motard en cuir, il y a de grandes chances que tu te fasses accoster par quelqu'un. Bouge pas, j'arrive. »

Aykroyd passa la nuit chez John et Judy, et dormit au pied de leur lit. Il laissa John faire le tour du pâté de maison avec sa moto, puis retourna au Canada. Aykroyd pensa qu'il s'était fait là un ami très important et, alors que sa monture fendait l'air de la route, il se sentit revigoré par ce voyage.

Vers la fin de l'année 1974, Matty Simmons décida que c'était le moment pour le *Lampoon* de monter un autre spectacle. Lors de plusieurs déplacements à travers le pays, John avait recruté de jeunes talents — une fille plein d'aplomb nommée Gilda Radner de la troupe de Toronto, ainsi qu'Harold Ramis et Joe Flaherty du Second City de Chicago. Simmons déclara qu'il était dommage de cantonner ces gens à l'émission de radio alors qu'ils étaient de très bons comédiens. De plus, l'émission ne rapportait pas d'argent et n'avait pas été particulièrement bien accueillie. Il décida donc de lancer le *National Lampoon Show*, un spectacle dans le style cabaret, joué dans des bars et des théâtres new-yorkais, et lors d'une brève tournée. John en était le metteur en scène et l'un des comédiens.

Joe Flaherty ne se sentait pas à l'aise avec la « patte » *Lampoon*. Il y avait beaucoup de blagues faciles, et John prenait son pied à réprimander ou carrément insulter le public. « Tout ce qui nous intéresse c'est votre fric, lançait John en fin de spectacle, on n'en a rien à foutre de votre gueule. »

Un soir, dans le sketch du « *Dead Sullivan show* », Flaherty imitait Ed Sullivan présentant une émission dont les invités étaient des célébrités décédées. Il invita John à le rejoindre sur scène dans la peau de Lenny Bruce. John monta sur scène et s'assit sur des toilettes, releva la manche de son t-shirt, fit un garrot autour de son bras et mima un shoot d'héroïne. Puis il tomba des toilettes et mourut.

Le public désapprouva énergiquement.

John sortit de scène et sourit à Flaherty.

« Ouaaaaaiis », dit-il avec une lueur de malice dans les yeux. Flaherty reconnut ce regard qu'il avait déjà aperçu lorsqu'ils jouaient à Chicago : *On emmerde le public*. John aimait ce gag. Il le garderait.

Le 11 février 1975, Herbert S. Schlosser, directeur de NBC, se trouvait dans son bureau du sixième étage dans le bâtiment de la RCA à New York, et préparait un mémo pour la direction de la branche télévisée de NBC.

La case du samedi soir, entre 23h30 et 1h du matin, avait été remplie avec des rediffusions du *show* de Johnny Carson. Ce n'était pas une bonne idée, car il y a avait un risque, en plus des diffusions quotidiennes la semaine, de lasser le public. Il leur fallait une émission qui donnerait envie aux gens de rentrer plus tôt le samedi soir pour regarder la télévision. Schlosser ne voulait pas de quelque chose de révolutionnaire, il souhaitait simplement faire remonter l'audience. Son mémo disait :

« J'aimerais une étude approfondie afin de créer un nouveau concept de programme intitulé *Saturday Night*. [...] Il faudrait qu'il soit tourné depuis le bâtiment de la RCA, et si possible en direct. [...] Il faudrait que ce soit quelque chose de frais et intelligent, avec un habillage personnalisé, un plateau facilement reconnaissable et un ton singulier. Nous devrions essayer d'utiliser cette émission pour lancer de nouvelles personnalités à la télévision [...] et engager un producteur qui veuille bien la faire dans les limites de ce que nous fixerions. »

Quelques semaines plus tard, vers trois heures du matin, Lorne Michaels, un élégant scénariste de télévision de trente-trois ans, rentra dans sa chambre de l'hôtel Chateau Marmont à Hollywood. Il trouva un message lui demandant de se rendre au Polo Lounge du Beverly Hills Hotel pour un petit déjeuner avec trois cadres haut placés de NBC. Michaels savait que NBC était à la recherche d'un producteur pour une nouvelle émission.

Michaels, originaire du Canada, avait écrit pour des comédies télévisées pendant sept ans pour le gratin des humoristes américains — Wody Allen, Dick Cavett, Joan Rivers, Phyllis Diller, Rowan et Martin, Lily Tomlin et Flip Wilson.

Durant ce petit déjeuner, il rencontra Dick Ebersol, le directeur de la programmation en soirée de NBC, un jeune protégé de Roone Arledge, le chef de la branche sportive d'ABC, David W. Tebet, chargé de recrutement chez NBC, et Marvin Antonowsky, le nouveau directeur des programmes de NBC. Antonowsky faisait partie de ceux qui avaient réussi à convaincre Schlosser que NBC devait créer une émission tournée vers la jeunesse. Les mesures d'audience démontraient que beaucoup de gens zappaient devant leur téléviseur durant cette tranche horaire du samedi soir. Les spectateurs étaient à la recherche de quelque chose de nouveau.

Dans le monde du *show business*, davantage d'accords avaient été finalisés ou enterrés dans les salles du Polo Lounge que dans aucun autre lieu des États-Unis. Les quatre hommes se rassemblèrent à un coin de table. Michaels annonça qu'il connaissait les ingrédients pour créer une bonne émission de seconde partie de soirée, même s'il n'était pas tout à fait sûr du dosage exact. Il fallait que ce soit en direct, afin que le spectateur sente que tout pouvait arriver. L'émission devrait se placer dans la droite lignée de *Your Show of Shows*, animée entre 1949 et 1954 par Sid Caesar et Imogene, et qui fut l'un des moments de gloire pour NBC.

Il avait besoin qu'on lui garantisse la possibilité de faire au moins vingt émissions pour parvenir à trouver le bon dosage. Ils ne réussiraient pas à *comprendre* ce qu'il voulait faire avant la dixième émission. Il envisageait de faire appel à une troupe permanente de six ou huit comédiens et comédiennes, avec de la musique actuelle — également en direct — ce qui se faisait rarement à l'époque. Il prévoyait aussi une version satirique du journal télévisé, des parodies de publicités et un invité différent chaque semaine, comme pour une couverture de magazine.

Les cadres de NBC furent convaincus que Michaels étaient la personne qu'il leur fallait — le mélange nécessaire de contre-culture et d'expérience professionnelle. Il fut invité à faire une présentation devant le nouveau comité de programmation à New York.

Ce que Michaels ne leur avait pas dit, c'était ce qui le motivait à titre personnel. Cette émission serait une opportunité de rassembler certaines idées, notamment tout ce en quoi sa génération croyait, un territoire à peine abordé par la télévision. Jusqu'où seraient-ils prêts à aller ?

En mars 1975, il se rendit à New York, et découvrit que Schlosser serait un allié de poids. Mais lorsqu'il suggéra Richard Pryor comme invité possible, Schlosser refusa catégoriquement. Pryor serait capable de dire des gros mots à la télévision. Schlosser voulait des stars comme Joe Namath et Rich Little. Michaels rétorqua qu'il pourrait obtenir de Pryor la promesse de bien se comporter. Quelqu'un suggéra alors qu'ils pourraient diffuser l'émission en léger différé, afin de parer à toute éventualité. Il ne fallait pas s'arrêter à cela.

Le 1er avril, ils trouvèrent un accord. Michaels obtint la garantie de pouvoir réaliser dix-sept émissions, ce qui était suffisamment proche des vingt exigées. Tant que tout se déroulerait en direct, il pourrait faire tourner la machine. Les cadres de la chaîne ne pourraient rien voir avant la diffusion, et par conséquent ne rien censurer. Ils ne pourraient pas prétexter : « Vous ne pouvez pas diffuser ça. » Mais il devait s'assurer que personne ne dirait de gros mots. Il existait encore certaines choses qu'on ne pouvait dire ou faire à

la télévision, cela lui paraissait évident. Michaels ne voulait pas entrer en guerre avec les pontes de la chaîne, il cherchait simplement à mener une sorte d'opération pirate.

Michaels prévoyait six mois avant la mise en route — trois pour trouver les bonnes personnes, et trois autres pour qu'elles apprennent à vivre ensemble. Il y aurait largement le temps de préparer la première émission, mais après cela tout s'enchaînerait à un rythme d'une par semaine. Il reçut plusieurs centaines d'auteurs. L'un des premiers à être engagé fut Chevy Chase, un ancien des *Lemmings*, que Michaels avait rencontré à Los Angeles en faisant la queue pour aller voir un film. Chase, qui était maintenant plus âgé et mature, négocia un salaire de 800 dollars la semaine. C'était un peu plus élevé que ce que Michaels avait prévu dans son budget. Il y avait consenti car ce n'était qu'un contrat d'un an, et cela ne l'obligeait pas à le garder indéfiniment. Chase souhaitait également pouvoir jouer dans ses propres sketches, comme il l'avait fait pour *Lemmings*.

« Non », répondit Michaels. Il recherchait des comédiens plus expérimentés.

Il reçut Michael O'Donoghue, un ancien rédacteur du *National Lampoon* entre 1970 et 1974. O'Donoghue s'était spécialisé dans l'humour de mauvais goût. Ses faits d'armes pour le *Lampoon* comprenaient « Des sous-vêtements pour les sourds » et un livre pour enfants vietnamiens. O'Donoghue ne pensait pas que son type d'humour pourrait passer entre les mailles de la censure télévisée, mais il accepta car il avait besoin d'argent.

Puis Michaels engagea Anne Beatts, une femme vive et ingénieuse qui vivait avec O'Donoghue. Il embarqua également sa propre femme à bord, Rosie Shuster, et Alan Zweibel, un comique de stand-up de vingt-quatre ans qui, le jour, découpait des quartiers de viande dans une charcuterie du Queens. Herb Sargent, un auteur d'Hollywood plus âgé que Michaels respectait fut également engagé, et Garrett Morris, un chanteur, acteur et auteur de pièce de théâtre noir de trente-neuf ans, fut recruté en tant qu'apprenti.

Michaels se tourna aussi vers deux personnes qu'il avait rencontrées au Canada : Dan Aykroyd et la frêle Gilda Radner, l'une des comédiennes les plus douées de sa génération.

Chase et O'Donoghue le poussèrent à engager Belushi. Michaels l'avait vu avec Radner dans le *National Lampoon Show* et le trouvait trop dur, bruyant et égocentrique. Il craignait également qu'il soit une source de problèmes. Michaels voulait que l'humour de l'émission soit chaleureux et original, et pas dirigé contre le public. Il ne voulait pas d'un simple prolongement de ce que

faisait le *Lampoon*. Ils en auraient déjà bien assez avec les sketches d'O'Donoghue.

« Les bons artistes sont toujours une source de problèmes, que ce soit dans la vie ou dans le travail », argumenta O'Donoghue.

Michaels accepta tout de même de recevoir Belushi. Un après-midi où il se trouvait dans son bureau, à jongler entre le budget de l'émission, les plannings, la constitution du décor, les musiciens et les auteurs, Belushi débarqua avec sa grosse barbe.

« La télévision, c'est de la merde », dit John. Elle était superficielle, idiote et dépravée. Il lui sortit tous les clichés que Michaels avait déjà entendu des centaines de fois : les réseaux télévisés étaient dirigés par des porcs, la censure ne laisserait rien passer d'intéressant, son propre poste de télévision était recouvert de crachats.

« Pourquoi toujours voir les choses d'un mauvais œil ? » demanda Michaels. Pendant des années, il avait vécu avec des gens de Los Angeles qui détestaient la télévision, du genre à dire que seul le cinéma est un art. Certains trucs sont bons à la télévision, rétorqua-t-il. *Mary Tyler Moore*, c'était bien, peut-être pas pour les gens de notre génération, mais tout de même. Phil Silvers dans le rôle du sergent-chef Ernie Bilko était bon, ainsi que le *Dick Van Dyke Show*, *Maverick* et le *Jackie Gleason Show*.

John répondit que c'étaient de vieilles émissions. Tout ce qui passait à la télévision aujourd'hui, c'était de la merde.

« Alors pourquoi est-tu venu me voir ? » demanda Michaels.

John répondit qu'il avait entendu dire que Michaels pourrait souffler un vent nouveau sur le monde de la télévision. Mais il était sceptique.

« Les gens que j'ai rassemblés sont tous des putains de professionnels, rétorqua-t-il. Sais-tu à quel point ce serait compliqué de faire une mauvaise émission avec ces gens-là ? »

Michaels avait le sentiment que John voulait faire partie de l'aventure malgré tout ce qu'il venait de dire. Il appréciait la franchise de John, même si, dans ce contexte, c'était un peu stupide. John était prêt à batailler, mais Michaels se sentait nerveux. John était obstiné et droit dans ses bottes, et il était capable de répondre du tac au tac. Pourrait-il adoucir son tempérament face à une caméra, en direct ? Malgré tout, Michaels lui proposa de passer une audition.

« Tu sais que tu vas devoir raser ta barbe », dit Michaels.

Non, répondit John, il ne le ferait pas. Lorsqu'il rentra chez lui, il annonça à Judy : « J'ai foiré », et fit valser tout un tas d'objets à travers l'appartement. Il se sentait offensé d'avoir à passer une audition. Radner n'avait pas eu à le faire, et Aykroyd non plus.

John s'entraînait sur une imitation muette d'un samouraï japonais depuis un moment. Vêtu d'un vieux peignoir, les cheveux attachés en queue de cheval à l'aide d'un élastique, il se servait d'un cintre comme sabre, et grognait et gémissait à chaque coup porté. Une semaine plus tard, il se rendit dans cette tenue à l'audition. Il monta sur scène et joua le rôle d'un samouraï qui trichait au billard, sans prononcer un seul véritable mot, mais débitant sans arrêt des phrases tranchantes dans un japonais inventé de toutes pièces.

Il est rare qu'on entende des gens rire pendant une audition, mais il y en eut pas mal cet après-midi-là, et Michaels en faisait partie. John savait qu'il avait touché le gros lot. Michaels ne pouvait plus reculer maintenant. Le casting de l'émission se devait d'être le plus varié et complet possible. John pourrait faire le type costaud et peut-être bien, pensa Michaels, que Belushi était aussi bon comédien que ce que l'on disait.

Ebersol était terrifié car il avait entendu parler du penchant de John pour les drogues. Mais Michaels avait la liberté d'engager qui il voulait.

Michaels compléta le casting de sa future troupe de comédiens — les « Comédiens Pas Prêts pour le Prime Time » — avec Laraine Newman, qui avait travaillé avec lui sur une émission de Lily Tomlin, ainsi que Jane Curtin, recrutée par le biais d'une troupe d'improvisation de Boston.

Ils devaient se mettre au travail début juillet. Michaels insista pour qu'il n'y ait pas de campagne de promotion avant le lancement de l'émission. Personne ne devait deviner à quel point ce programme serait fou et loufoque. Le battage médiatique pouvait ruiner leur image.

Chase tannait Michaels pour jouer dans l'émission, mais ce dernier ne lâchait pas le morceau. Un soir, en sortant d'un restaurant après une grosse averse, les deux étaient accompagnés d'Ebersol, et Chase se mit à courir sur le trottoir. Ebersol pensa qu'il cherchait à attraper un taxi. Tout à coup, il glissa les deux pieds en l'air et s'étala dans une flaque. Il se releva, trempé, et Michaels et Ebersol pouffèrent de rire. S'il était prêt à faire rire avec la même détermination, Michaels se devait de lui laisser sa chance.

Pendant tout l'été, John refusa de signer le moindre contrat. Il n'avait pas

d'agent ou de *manager*, mais il avait tout de même parcouru cette longue proposition d'engagement, un document assommant à lire. NBC s'y taillait la part du lion et lui offrait très peu de garanties : si, par exemple, il se retrouvait défiguré dans un quelconque accident, ils pouvaient le virer. C'était ridicule. Nom de Dieu. Sans pitié ! Quelle cupidité ! Mettre les infirmes à la porte ! Il refusait tout en bloc. La pression montait. Tout le reste du casting avait déjà signé.

Le 9 octobre 1975, deux jours avant la diffusion de la première émission, NBC envoya à Belushi un accord intérimaire abrégé, déclarant que des problèmes tels que l'infirmité et la défiguration seraient traités plus tard, lors de l'établissement d'un véritable contrat. NBC se réservait cependant le droit de résilier cet accord sous quatre semaines.⁵

Quinze minutes avant le début de l'émission, Belushi fut présenté à Bernie Brillstein, quarante-quatre ans à l'époque, qui était l'agent de Michaels. Les clients les plus célèbres de Brillstein étaient Jim Henson et les Muppets. Au même moment, un des cadres de la chaîne poursuivait Belushi en coulisses afin qu'il signe son accord avec NBC.

« Vous signeriez ce contrat, vous ? demanda Belushi à Brillstein.

– C'est moi qui ai rédigé ce putain de contrat », répondit-il. Il y avait inclus une clause de bénéfices mutuels, signifiant que tous les membres du casting seraient traités de la même manière, et que si l'un était augmenté, les autres le seraient aussi.

« C'est vrai ce que vous dites ? demanda John, d'un air suspicieux.

– Bien sûr, répondit Brillstein, et puis de toute façon, vous pouvez toujours les attaquer si quelque chose ne vous plaît pas.

– Si vous acceptez d'être mon agent, je signe.

– Mais qui est ce cinglé ? » s'interrogea Brillstein, avant d'accepter. Il aurait fait n'importe quoi pour être sur le devant de la scène.

Michaels se demandait si la première émission allait faire recette. Le comédien George Carlin était l'invité du soir, et il était mêlé à une polémique concernant un de ses disques qui contenait des gros mots. Ça le préoccupait tellement qu'il n'avait quasiment pas mis les pieds aux répétitions de l'émission cette semaine-là, si bien que quelqu'un avait dû un jour ouvrir la porte de son hôtel à coups de hache pour lui faire mettre le nez dehors. Les cadres de NBC avaient peur de Carlin et ils demandèrent expressément qu'il

porte un costume. Mais Carlin voulait mettre un t-shirt. Après bon nombre de disputes stupides, ils se mirent d'accord pour une veste de costume et un t-shirt.

Michaels hésitait quant à la façon de démarrer l'émission. Il voulait que ce soit quelque chose de jamais vu à la télévision, afin d'affirmer d'emblée l'identité forte de sa création. Mettre Carlin en ouverture en aurait fait le *George Carlin show*. Il décida donc de démarrer sans fioritures — sans annonce, sans titre, sans applaudissements, sans invité, sans musique, sans générique, sans le moindre indice de ce qui allait se passer.

Le 11 octobre 1975 à 23h30, depuis le studio 8H du bâtiment NBC situé au 30 Rockefeller Plaza, la première image qui apparut sur les écrans de télévision fut celle de deux hommes assis sur des chaises, dans un décor d'appartement qui ressemblait à un quartier général de la résistance polonaise durant la Seconde Guerre mondiale.

« Bonsoir, dit O'Donoghue, qui était maintenant aussi employé en tant que comédien, dans le rôle d'un professeur particulier d'anglais.

– Bonsssoouuuuarr », répéta Belushi avec un accent grossier, droit comme un « i » sur sa chaise, avec un regard innocent. Il portait un manteau et une chapka en fourrure.

« Bonsoir, reprit O'Donoghue. Commençons. Répétez après moi. J'aimerais...

– J'aimerais...

– Jeter le bout de vos doigts... »

John répéta.

« En pâture aux gloutons. »

De nombreux rires en provenance du public.

Quelques répliques plus tard, O'Donoghue se tint la poitrine, poussa un gémissement, et mourut d'une crise cardiaque.

John, suivant son professeur, se tint la poitrine, poussa un gémissement et tomba à terre.

Le speaker, Don Pardo, une des voix les plus familières de la télévision américaine, claironna : « *Live from New York ! It's Saturday Night !* »

Carlin, dans son costume/t-shirt, raconta quelques blagues sur les drogues dans son numéro d'introduction. NBC diffusait l'émission avec un léger différé de six secondes, c'était *quasiment* du direct.

Après Carlin, Aykroyd lança une parodie intitulée « La Nouvelle Assurance de Papa ». Le jour de sa mort, sa famille recevait un père tout neuf, en la personne de Chevy Chase. Après une page de publicités, Billy Preston chanta son tube « *Nothing from Nothing (Leaves Nothing)* », et Janis Ian interpréta « *At Seventeen* », classé très haut dans les charts.

Ensuite, il y eut un sketch sur la mode estivale des requins, lancée par *Les Dents de la mer*. C'était un pastiche de *show* télévisé intitulé « Victimes de Morsures de Requins », où Jane Curtin interviewait des personnes qui avait été attaquées par le prédateur aquatique. Dans le rôle d'une victime anxieuse de passer à la télévision, John prétendait avoir perdu un bras et une jambe à cause d'un requin, mais à mesure qu'il racontait son histoire, les membres censés être manquants apparaissaient comme bien valides.

Après la troisième page de pub, Chevy Chase interpréta le présentateur de « *Weekend Update* », une parodie du journal télévisé. Il fut interrompu par un pastiche de publicité pour un antiarthritique, qui montrait des mains (celles de Chase) se démenant pour ouvrir une bouteille équipée d'un bouchon de sécurité. Jim Henson et ses Muppets avaient cinq minutes de spectacle au milieu de la quatrième pause pub, qui était suivie d'un court métrage. Le tout se termina par un numéro de conclusion de Carlin, puis Preston et Ian chantèrent une dernière chanson. Peu avant 1h du matin, Carlin et toute l'équipe de l'émission montèrent sur scène pour saluer les téléspectateurs et lancer le générique de fin.

Schlosser regarda l'émission depuis Boston, et fut un peu surpris. Il s'attendait à quelque chose dans le genre « *Talk-show* à la Johnny Carson », mais en version plus jeune. Il appela Michaels pour lui faire part de cette réaction.

Michaels ne fut, quant à lui, pas surpris. Depuis le début, il soupçonnait qu'ils n'écoutaient pas vraiment ce qu'il leur disait.

Pour autant, l'émission était bonne, poursuivit Schlosser. Il avait particulièrement apprécié la parodie de journal télévisé avec Chevy Chase.

Le lundi suivant, Dick Ebersol envoya un mémo à Michaels :

« La réaction de l'ensemble de la chaîne est extrêmement encourageante ce matin... *Tout le monde* est sous le charme de Chevy. »

À la suite de cette première émission, John raconta à Judy qu'il se sentait bien au sein de cette équipe. C'était, comme promis, autre chose que de la télévision classique, même s'il n'était pas encore suffisamment satisfait de ses apparitions ou de celles des autres comédiens. Ils passaient trop peu de temps à l'antenne. Mais il n'en fit pas grand cas, ils n'avaient de toute façon pas beaucoup de temps pour rectifier cela car la prochaine émission devait être prête une semaine plus tard. Judy remarqua qu'il prenait régulièrement de la cocaïne, mais cela lui sembla logique puisqu'il travaillait à un rythme effréné.

La seconde émission, diffusée le 18 octobre, avait comme invité le chanteur Paul Simon. Michaels avait arrangé des retrouvailles avec son ancien partenaire sur scène, Art Garfunkel. Ils s'embrassèrent et chantèrent ensemble, laissant croire aux téléspectateurs que les vieilles querelles étaient maintenant oubliées.

John était en colère après Michaels, qui avait laissé Simon transformer une émission de 90 minutes en un concert privé. Simon et Garfunkel, ainsi que les autres invités musicaux, Randy Newman et Phoebe Snow, chantèrent huit chansons, trois minutes seulement furent allouées aux Muppets, sans compter la diffusion d'un autre court métrage d'Albert Brooks. John ne s'était pas retrouvé au centre d'un seul sketch.

Le lundi suivant, John J. O'Connor, le critique de télévision du *New York Times*, torpilla les retrouvailles entre Simon et Garfunkel, dénonçant un arrangement pour booster la promotion de leurs albums solo respectifs. O'Connor, un des critiques les plus respectés du pays, avait des mots très durs envers l'émission : « Il ne suffit pas que le *Saturday Night* soit diffusé en direct pour en faire une véritable émission. Cet étalage foutraque aurait besoin de faire preuve de plus de qualité, un ingrédient visiblement absent au vu des efforts terriblement inégaux déployés dans ce nouveau programme. »

Il se plaignait de la quantité trop importante de publicité, et en critiquait les parodies : « L'une d'entre elles, totalement insipide, mettait en scène des patients d'une maison de retraite pour faire valoir la longévité de certaines piles de pacemakers. »

Michaels et les autres étaient furieux car O'Connor admettait dans le troisième paragraphe de son article qu'il n'avait pas vu la première demi-heure de l'émission.

La veille de la diffusion du troisième épisode, David Tebet, l'influent

directeur de la création chez NBC, qui était célèbre pour ses mémos assassins, en envoya un aux autres responsables de la chaîne au sujet du *Saturday Night*. « Il serait bon de penser à enregistrer l'émission. » Bien qu'il ne le dise pas en ces termes, Tebet était terrifié à l'idée qu'il se passe quelque chose d'irréparable en direct.

Mais c'était ce qui faisait tout le sel de l'émission selon Michaels : le direct, c'était spontané, dangereux. Il ignora ce message, espérant que tout le monde se rangerait de son côté.

L'invité de cette troisième émission était Rob Reiner. Reiner jouait le rôle de Mike (mieux connu sous le surnom de « *Meathead* » : « tête de lard ») le beau-fils libéral d'Archie Bunker dans *All in the Family*, la célèbre série télévisée de Norman Lear. Au milieu de l'émission, Reiner annonça : « On ne sait jamais qui peut se pointer ici. Un type qui vient d'arriver de Londres par exemple. C'est une rock star. Mesdames et messieurs, le voici ! »

John apparut en Joe Cocker, avec sa voix rocailleuse, en une imitation impressionnante qui continuait d'épater Michaels, même après l'avoir vu de nombreuses fois en répétition. Pendant qu'il chantait, John se versa de la bière sur la figure et sur le dos, chuta lourdement sur scène, et lança la canette en l'air. La caméra fit un gros plan sur la bière, alors qu'elle se déversait partout.

Dans le sketch suivant, Reiner fut interrompu par Belushi et une partie de la troupe déguisée en abeilles. Reiner fit semblant d'être outré : « On m'avait promis que je serai pas obligé de travailler avec ce type de petites mains ouvrières. Et les voilà... Combien de fois faudra-t-il que je le dise ? Je ne veux pas de ces petites saloperies... Je n'en ai pas besoin ! Je suis une grande star. Je fais partie des gros pontes de la télévision américaine ! »

John avait déjà brièvement dû jouer une abeille lors des deux premières émissions, ce qu'il détestait, trouvant que c'était stupide. Mais cette fois-ci, il sortit de sa réserve : « Je suis désolé si vous pensez qu'on est en train de foutre en l'air votre émission, monsieur Reiner, dit John sur un ton sarcastique. Comprenez bien, nous, on n'a jamais demandé à être déguisés en abeilles. Mais voyez-vous, on a ici Norman Lear et une équipe d'auteurs de premier choix. Et c'est tout ce qu'ils trouvent à nous faire jouer ! »

L'antenne du costume de John se balançait dans tous les sens, et sa voix se faisait de plus en plus belliqueuse.

« Vous croyez qu'on aime ça ? » Ses antennes remuaient de plus belle, provoquant des rires dans la salle. « Non, monsieur Reiner, nous n'avons tout simplement pas le choix... On est dans la même position que vous il y a cinq

ans, *Monsieur le gros ponton d'Hollywood !* Bah ouais. On est juste un groupe d'acteurs qui cherchent à faire leur trou, c'est tout. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, *Monsieur Rob Reiner ! Monsieur la Star ! Vous vous attendiez à quoi ? À L'Arnaque⁶ ?* » Avalanche de rires dans la salle.

John l'avait dit avec tellement de conviction, avec une telle colère, que Reiner, essayant d'être drôle mais visiblement embarrassé, s'excusa sans en rajouter.

Ce sketch avait déclenché quelque chose, pensa Michaels, et les abeilles devraient devenir un gag récurrent dans l'émission. Le fait que John n'aimait pas cette idée avait rendu la scène encore plus forte. La tension accumulée en coulisses avait rejailli en direct, et cela avait parfaitement fonctionné.

Michaels constata également que, malgré l'impossibilité de dire des grossièretés, ils pouvaient se permettre à peu près tout le reste. Ils essayaient de repousser les limites de NBC et du monde de la télévision. Le service des normes de diffusion de NBC était à cran. Chaque semaine, Michaels leur envoyait le script de l'émission suivante, et les censeurs définissaient ce qui était diffusable ou non. Ils étaient frileux sur tout ce qui concernait la religion, le sexe et les origines raciales. Michaels et ses auteurs ne s'autocensuraient jamais, et leurs envoyaient des sketches au contenu si choquant qu'ils étaient sûrs qu'ils ne passeraient pas. L'un d'eux, écrit par O'Donoghue, traitait de la découverte d'un cancer du rectum portant le nom d'un des juristes de la chaîne, qui selon lui n'avait aucun sens de l'humour. Il fut refusé, bien évidemment. Michaels voulait que les censeurs sentent que leur avis était pris au sérieux. Plus il se battait pour certains sketches, tout en se rangeant à l'opinion générale sur ceux qui étaient clairement indiffusables, plus les censeurs seraient enclins à laisser passer des choses discutables.

Michaels, les censeurs, mais également le public, savaient que tout cela pouvait aller trop loin. C'était ce qui donnait du piment à l'émission. Ils savaient que chaque semaine pouvait être celle où un mot de trop échapperait à l'un des comédiens, piétinant ainsi les normes de la bienséance — *et rien ne pourrait l'empêcher*. L'émission représentait un moment de haute tension pour le public et les cadres de la chaîne. C'était comme si, un samedi soir à 23h30, on lâchait des enfants turbulents dans le studio.

O'Donoghue se rendit compte de ce potentiel de nuisance dès les premières émissions, pas seulement en raison du texte, mais surtout d'éventuelles gaffes. La tension régnant sur le plateau était presque perceptible dans le regard des comédiens. Il n'y avait jamais assez de temps pendant la semaine pour tout régler correctement, et très peu d'occasions pour les comédiens de répéter les sketches. O'Donoghue voyait les semaines défil

telles quelles :

DIMANCHE — Il disparaît bien vite, le seul jour de repos de la semaine, à cause de la fête habituelle d'après diffusion qui se termine à l'aube.

LUNDI — Rencontre avec l'invité et brainstorming. Premier planning des sketches élaboré dans la nuit.

MARDI — Écriture, toute la journée, toute la nuit.

MERCREDI — À 15h, lecture des sketches avec les comédiens, l'invité et les gens de la production. Le soir, Michaels sélectionne ce qui fera partie de la prochaine émission.

JEUDI ET VENDREDI — Travail sur le plateau pour déterminer les positions caméra pour chaque séquence. Avec un peu de chance, on a déjà reçu les éléments de décor.

SAMEDI — Deux répétitions : une à 13h pour les caméras, une autre à 19h en costume, et le direct à 23h30.

Ils écrivaient trois émissions par mois. Le dernier samedi était réservé à la diffusion du magazine d'information « Weekend ».

Presque tout le monde était impliqué dans le processus d'écriture de l'émission — Michaels et les comédiens, en particulier Chase, Aykroyd et parfois Belushi. Lorsqu'ils avaient un peu de marge, ils préféraient travailler sur l'écriture des sketches plutôt que de répéter. C'était un planning harassant, mais O'Donoghue trouvait ça particulièrement stimulant. Il aimait l'idée de travailler « en direct », et la montée d'adrénaline qui allait avec.

À la fin du mois d'octobre, Michaels proposa à Candice Bergen d'être l'invitée de l'émission. Bergen, actrice splendide et très raffinée de vingt-neuf ans, regarda un bout du *show* consacré à Paul Simon et l'adora. Elle avait grandi dans le milieu du *show business* (Edgar Bergen, son père, était ventriloque), mais l'industrie du spectacle n'avait jamais été la source de liberté créative qu'elle espérait. Elle voyait en cette émission quelque chose comme un diamant brut qui n'avait pas encore été vicié.

Bergen était en pleine discussion avec Michaels dans son bureau lorsque Belushi et Aykroyd débarquèrent en coup de vent. Belushi était habillé n'importe comment, et Aykroyd portait une veste de motard noire. Michaels les présenta à Bergen, et ils la complimentèrent à propos de films comme *Le Groupe* ou *Ce plaisir qu'on dit charnel*, dans lesquels elle avait joué. Elle eut

l'impression d'être une sorte d'idole, comme Gloria Swanson par exemple. Mais ils avaient été tellement spontanés et sincères dans leurs louanges qu'elle n'en fut pas gênée.

John et Danny avaient une idée pour un sketch qu'ils voulaient jouer avec elle. John jouerait le rôle de Sam Peckinpah, le célèbre cinéaste dont l'un des thèmes de prédilection était la violence. Ce serait quelque chose comme « Dans les coulisses d'un tournage de Peckinpah ». Alors qu'ils étaient déjà en train d'échanger des idées sur ce à quoi cela pourrait ressembler, John s'avança vers Bergen, la prit par les bras et la releva brusquement du canapé. « Donc l'idée, ce serait... », dit-il, pris par son rôle, avant de la mettre soudainement à terre. Étendue sur le dos, elle rit.

« Et puis Peckinpah se met vraiment en colère », expliqua John en s'asseyant sur elle, attrapant sa tête pour la cogner contre le sol — une, deux, trois, quatre fois...

Michaels n'en croyait pas ses yeux. Quant à Bergen, elle était stupéfaite. John ne s'était pas vraiment montré menaçant, mais la scène qu'il venait de jouer était chargée d'une atmosphère vaguement sexuelle.

Michaels ne retint pas cette idée de sketch, même s'il y avait un véritable courant qui passait entre les trois comédiens. Belushi et Aykroyd étaient intrépides et sans limites. Ils envoyèrent des cadeaux à Bergen — des petits gadgets et des pins Harley Davidson.

Alors que l'écriture des sketches avançait tout au long de la semaine, Bergen eut le sentiment que ce qu'ils faisaient représentait la quintessence des années 1960, sans la guerre, la violence, les menaces et la politique. Elle ne s'était jamais retrouvée impliquée dans un projet aussi excitant.

Depuis Washington, Tom Shales, jeune critique télé pour le *Washington Post*, avait visionné les trois premières émissions, et y voyait l'avènement de sa génération sur le petit écran. Le 8 novembre 1975, jour de diffusion du *show* avec Bergen, Shales écrit :

« Le *Saturday Night* peut se targuer de créer les meilleures parodies de publicité, mais l'émission représente bien plus que cela. C'est probablement le premier programme inventé par et pour la génération biberonnée par la télévision. Ils l'adoraient dans les années 1950, la détestaient dans les années 1960, et maintenant ils tentent de s'en emparer. »

Shales mentionna notamment un sketch qui se moquait des handicapés, et s'interrogea : « Du mauvais goût ? On a le droit de le penser. Mais l'audace

dont l'émission fait preuve est un vent de liberté, surtout pour un média aussi obsédé par la volonté de ne choquer personne. »

Michaels était très heureux de ce soutien, surtout dans la perspective de l'émission avec Bergen, qui allait être, selon lui, encore plus insolente. Durant son discours d'introduction, John monta sur scène déguisé en abeille. Chevy Chase débarqua également et lui donna un coup de pied aux fesses, mais John revint et posa sa tête sur l'épaule de Bergen, en la regardant avec gentillesse et innocence. John leva un sourcil accusateur en direction de la caméra, puis se mit à nouveau à fixer Bergen. Son authentique affection et son admiration pour elle se virent à l'écran — encore une réalité des coulisses qui venait se mêler au direct.

Bergen s'amusa beaucoup. Elle parodia une publicité de parfum avec Catherine Deneuve, où la bouteille restait collée à sa tête. John et Danny purent même ressusciter l'esprit de leur sketch sur Peckinpah, lorsque Bergen, qui interprétait l'invité d'un *talk-show*, se retrouva poursuivie par les deux garçons, qui la capturèrent avec un sac en toile de jute et la déposèrent sur une table.

Après la diffusion, Tebet écrivit un mémo suggérant à Michaels que Bergen soit l'invitée permanente de l'émission. C'était une star, et elle pouvait amener de la continuité à l'émission, créant ainsi des habitudes de visionnage chez le téléspectateur. « Je ne dis pas que c'est ce qu'il faut faire, mais c'est une idée à considérer. »

Michaels ignore également cette suggestion : il ne voulait pas de la même couverture de magazine toutes les semaines.

Le mardi, Ebersol dicta un mémo de félicitations à l'équipe du *Saturday Night*. Il était très enthousiaste à propos des courbes d'audience des trois premières émissions, elles étaient « incroyables ».

« Le *Saturday Night* recueille le taux d'audience le plus large de la télévision aujourd'hui », ajoutait Ebersol, constatant que les deux premiers *shows* avaient attiré le plus haut pourcentage d'hommes et de femmes entre dix-huit et quarante-neuf ans cette semaine-là — bien plus que les émissions sportives par exemple. 78 % des femmes de cette tranche d'âge étaient devant leur téléviseur, contre 75 pour les hommes. 84 % des téléspectateurs étaient des adultes.

John se plaignait de ne pas être mis plus souvent en avant, et avec l'environnement tendu qui entourait la création de chaque émission, Michaels s'emporta et lui dit de s'en aller si cela ne lui plaisait pas. John écrivit un mot

à Gary Weis, un réalisateur qui avait tourné quelques spots pour l'émission : « Est-ce que tu pourrais me trouver un gramme ? Je me tire de ce merdier. » Weis et John prenaient régulièrement de la cocaïne ensemble.

« Je viens de me faire virer », annonça John à Anne Beatts, un des auteurs de l'émission. Elle le traîna jusqu'au bar du coin, et le supplia d'arrêter de jouer au con et d'aller s'excuser. « On s'est battus pour que tu fasses partie de cette aventure, alors ne fous pas tout ça en l'air. » John revint sur sa décision, mais elle dut tout de même l'accompagner dans le bureau de Michaels pour qu'il s'excuse. Il fut réintégré très rapidement.

Durant l'automne 1975, Steven Spielberg, jeune cinéaste de vingt-huit ans, marchait sur l'eau. *Les Dents de la mer*, sorti l'été précédent, était sur le point de devenir le plus gros succès de tous les temps. Il avait adoré la première émission du *Saturday Night*, et la prestation de Belushi dans le sketch « Victimes de Morsures de Requins ». Il se reconnaissait dans ce groupe de son âge, dans leur vision des choses, leur irrévérence. Il voyait le lien qu'ils entretenaient avec d'autres programmes — *Little Rascals*, *Sky King*, *Kukla, Fran and Ollie*, et même le *Mickey Mouse Club*. Spielberg se rendit à New York pour rencontrer l'équipe du *Saturday Night*, et à la fête d'après émission, il fut présenté à Belushi. John ressemblait aux rôles qu'il interprétait : il ne mangeait pas avec une fourchette, un couteau ou une cuillère, il manquait de manières en société, mais il dégageait une pure puissance de comédien.

Spielberg préparait ses projets des années à l'avance, réfléchissant à chaque détail en matière de casting, de costumes, de décors, d'effets spéciaux et de scénario. Il raconta à John que l'un de ses prochains films se déroulerait un jour de décembre 1941, juste après Pearl Harbor, alors que tout Los Angeles se trouve en proie à l'agitation, à cause de la rumeur sur la présence proche d'un sous-marin japonais et d'une attaque aérienne imminente. Selon lui, Belushi serait parfait dans le rôle du capitaine du sous-marin japonais.

Sans dire un mot, John attrapa un porte-manteau et le hissa dans les airs. Utilisant les crochets comme des poignées pour son périscope, il regarda attentivement en avant.

« Vous voulez voir mon capitaine de sous-marin japonais ? » demanda-t-il en grognements de samouraï. « Flotte américaine en approche ! » et il jeta un œil en coin à Spielberg pour voir sa réaction.

Spielberg rigolait. John aurait pu faire tout et n'importe quoi pour lui plaire. Alors que le cinéaste déambulait dans la soirée, Belushi poursuivit son imitation d'un japonais déterminé à couler des navires américains. Il ne sortit

jamais du personnage.

« Si jamais j'arrive à faire ce film, dit-il à la fin de la soirée, tu seras dedans. » Spielberg repartit en Californie très excité à l'idée de s'attaquer à sa première comédie, surtout avec un acteur de la trempe de Belushi.

6

Michaels fit appel à Lily Tomlin pour être l'invité du sixième *show*, durant lequel Belushi interpréta Beethoven. À la fin du sketch, il renifla assez fort, ce qui fit rire tout le public. Michaels trouva cela assez énervant, puisqu'il révélait, une fois de plus, une des réalités des coulisses.

Une semaine après la diffusion de cette émission, John O'Connor, le critique télé du *New York Times*, revenait sur son premier avis négatif : « Au moins 75 % du *show* s'avère être intéressant et assez incisif. NBC a trouvé de quoi satisfaire le public, une denrée rare à la télévision aujourd'hui. Le *Saturday Night* est la chose la plus encourageante et la plus créative qui soit arrivée à la comédie américaine depuis *Your Show of Shows*. »

Lorne Michaels était heureux d'obtenir la reconnaissance de ce critique respecté, mais pas John. L'article d'O'Connor insistait sur la performance de Chase : « l'un des comédiens les plus doués de la bande à Michaels est aussi l'un des auteurs du *show*, Chevy Chase. » Son attention avait été particulièrement retenue par la parodie du journal télévisé présentée par Chase, où il se moquait régulièrement de la maladresse du président Ford. John était à l'origine celui qui imitait Ford dans l'émission radio du *Lampoon*. O'Connor parlait aussi du sketch où Chase jouait une femme — avec une couronne et des roses — dans un concours de beauté. John avait, lui aussi, déjà interprété des rôles de femme.

Le 1er décembre, *Newsweek* qualifia le *show* de grand succès. On pouvait voir dans l'article une photographie de Chase et Aykroyd, mais pas de traces de John. Il se plaignait auprès de Judy que l'on confiait à Chase des rôles qui auraient dû lui revenir. Il s'était mis en tête que la moitié du temps que Chase passait en direct aurait dû lui être alloué.

Entre l'invité, les musiciens, le court métrage, les saloperies de Muppets (qui grattaient plus de 25 minutes cumulées sur les six premières émissions), la reconversion de Chase en comédien, et toutes les autres petites merdes, John calcula qu'il restait 1/5 du temps de l'émission pour les autres acteurs.

Michaels souhaitait toujours faire venir Richard Pryor en tant qu'invité du

show. Il va dire des gros mots à l'antenne, prévint encore Schlosser. Michaels argua que l'on se moquerait de cette mise au ban de Pryor pour une émission qui se voulait le fleuron en matière d'humour irrévérencieux. C'était lui, le porte-drapeau de ce genre d'humour. Il fallait qu'il soit dans l'émission. Michaels, assez confiant sur le rapport de force qu'il entretenait avec les dirigeants de la chaîne, menaça de démissionner.

Ils finirent par accepter, mais il y aurait un décalage de cinq secondes avec la diffusion en direct, afin que les censeurs puissent masquer d'éventuels dérapages. Michaels accepta de réutiliser le personnage du samouraï que John avait interprété lors de son audition, pour un sketch avec Pryor.

« Samouraï Hôtel » apparut sur les écrans le 13 décembre 1975.

John, en costume de samouraï, se tenait derrière le comptoir de la réception, distribuant le courrier dans les petits compartiments d'une étagère correspondant aux différentes chambres, avec des mouvements rapides et secs de karatéka, et en poussant de petits cris stridents.

Chase, déguisé en client portant ses valises, entra dans l'hôtel. « Excusez-moi, je voudrais une chambre pour une nuit s'il vous plaît. »

John se retourna vers lui et bafouilla avec hargne un baratin incompréhensible, posa son sabre sur son épaule (« Aïe ! Aïe ! »), puis s'en servit comme d'un club de golf, se coupa le pouce (« Ah ! Ah ! Ah ! »), utilisa son arme comme une queue de billard, tira sur des boules imaginaires sur le comptoir, et finit par appuyer sur la cloche de la réception en criant « Poy ! Poy ! Poy ! ».

Pryor, en costume de samouraï noir, déboula à toute vitesse sur scène. Ils échangèrent des paroles incompréhensibles et semblèrent se disputer. Il apparaissait rapidement que c'était une question d'honneur pour savoir qui devrait porter les valises. John et Pryor sortirent leurs sabres et se lancèrent dans un combat où ils ne faisaient que passer l'un à côté de l'autre, se ratant à chaque fois. Pryor baragouina quelque chose, comme s'il était sur le point d'exploser de colère. John l'arrêta et cassa la lampe japonaise suspendue au-dessus de la réception afin de lui prouver qu'il ne plaisantait pas.

Il se retourna vers Pryor et dit : « Ton Mamasan. »

Pryor, comprenant qu'on venait d'insulter sa femme ou sa mère, enrageait : « Ma Mamasan ? »

John grogna et hoche la tête.

Pryor lâcha un cri primitif, leva son sabre, et trancha d'une traite le comptoir en deux.

John haussa les épaules et sortit de son personnage : « Ok, je vois où tu veux en venir. » Il attrapa les valises de Chevy et les emporta à l'étage supérieur.

Pendant que le *Saturday Night* prenait son envol, Judy prit peu à peu ses distances avec son travail au *National Lampoon*, et se mit à aider Deanne Stillman, autre auteur de l'émission, ainsi qu'Anne Beatts, à écrire un livre intitulé *Titters : The First Collection of Humor by Women*. Beatts était à l'époque très engagée dans le mouvement pour les droits des femmes. Elle contribua au livre avec un article intitulé « *Fear of Fucking* ».

Judy devint la directrice artistique du projet, et fit également office d'organisatrice et de coursier. Elle travaillait depuis l'appartement qu'elle occupait avec John sur Bleeker Street, et tentait de jongler avec toute la matière qu'elle recevait pour le livre. Beatts la tannait toute la journée pour faire avancer le projet.

O'Donoghue, qui habitait sous le même toit que Beatts, détestait *Titters* et se plaignait auprès de John, expliquant que ce projet sur le mouvement de libération des femmes leur avait tout simplement volé leurs petites copines. Il déclara qu'ils étaient devenus les « veufs des Titters ».

Judy prenait généralement son samedi pour faire un brunch avec John vers midi — c'était le seul moment de la semaine qu'ils pouvaient partager ensemble — puis se rendait avec lui sur le plateau de l'émission et à la fête qui suivait. Un matin, alors qu'ils allaient déjeuner, quelqu'un dans la rue interpella John : « Hé, c'est l'abeille ! ». John fit mine de l'ignorer puis, grinçant des dents, dit à Judy : « Je ne veux pas qu'on me reconnaisse pour ça ! ». Il avait l'impression de ne rien maîtriser au sein de l'émission. Chase écrivait de plus en plus de sketches pour lui-même, et même s'ils partageaient maintenant le même temps d'antenne, Chevy jouait des rôles qui le mettaient en valeur — comme celui du présentateur du journal télévisé — alors que John était souvent perdu au milieu de sketches de groupe comme celui des abeilles. John s'étonnait que Chase rencontre un tel succès si rapidement. Il pensait pouvoir faire bien mieux que lui dans les rôles qu'il interprétait, mais on le tenait à l'écart.

Judy remarqua à l'époque que la consommation de cocaïne était très répandue dans les bureaux du *Saturday Night*. C'était Chase qui semblait en prendre le plus.

Chase se complaisait dans sa soudaine célébrité, et la cocaïne l'aidait à être toujours plus efficace. Il avait l'impression que la drogue était en train de changer sa génération de la même manière qu'avaient pu le faire les Beatles dans le passé. Il semblait normal de prendre de la drogue — marijuana ou cocaïne. Et si vous étiez célèbre, selon Chase, vous pouviez vous permettre d'en consommer encore plus. Et la popularité de l'émission gagnait du terrain à vitesse grand V.

Judy continuait à penser que l'usage de la cocaïne n'était pas disproportionné étant donné leur charge de travail. Ça les aidait à garder l'esprit clair et alerte. Il n'y avait pas de dépendance, et la drogue les maintenait éveillés pendant qu'ils écrivaient ou répétaient à des heures indues. Mais cela coûtait cher, et John n'en avait jamais assez. Il achetait un gramme par-ci, un autre par-là, dépensant parfois jusqu'à 200 dollars en une semaine.

Le 22 décembre 1975, le *New York Magazine*, bible du citadin branché, fit une couverture, non pas sur l'émission, mais sur Chevy Chase, titrant : ET VOICI LA NOUVELLE STAR DE LA COMÉDIE ! Le magazine décrivait Chase comme une force tranquille et soigneusement vêtue, en passe de devenir le gendre idéal pour la ménagère américaine. Après seulement huit émissions, les dirigeants de NBC voyaient déjà en lui le premier véritable successeur potentiel de Johnny Carson.

Michaels perçut immédiatement du changement dans l'air. Cette couverture représentait un adoubement personnel pour Chevy Chase, et symbolisait une certaine forme de perte d'innocence. D'autres membres de la troupe, et Belushi en particulier, n'apprécièrent guère, interprétant cette couverture comme un signe d'échec. Chase remarqua que John était le plus en colère de tous, comme s'il lui avait volé son quart d'heure de gloire. Deux ans plus tôt, Belushi était la tête d'affiche de *Lemmings*, avec des articles favorables dans le *New York Times*, le *New Yorker* et d'autres magazines à échelle nationale, mais il n'avait jamais fait la couverture. Et aujourd'hui, c'était Chase qui éclipsait tout le monde. Un jour, alors qu'il était dans le bureau de Chase, John regarda longuement la photo d'une femme posée là, et dit : « J'ai la même, mais sur la mienne elle tient une bite de baudet dans sa bouche. »

Jane Curtin pensait que Chase méritait toute cette attention médiatique. L'émission avait besoin d'une figure emblématique. Sa célébrité avait douché les espoirs de réussir à créer un véritable esprit de troupe, mais il était le seul, à ce moment précis, à avoir les capacités de s'en émanciper.

Curtin, vingt-huit ans, avait des cheveux bruns ondulés et était assez attirante. Elle occupait une position avec un peu plus de recul sur l'émission

puisque, comme Chase, elle était mariée, ce qui lui apportait une certaine stabilité. Contrairement aux autres, elle ne vivait pas que la nuit, et elle n'appréciait pas du tout lorsqu'ils n'étaient pas prêts ou ne connaissaient pas leurs répliques. De temps à autres elle enviait le train de vie des autres, pensant que leur aptitude à décompresser le soir les aidait à être meilleurs sur scène.

Curtin se sentait encore plus à l'écart lorsqu'elle était en présence de John. Ils n'avaient rien en commun, et leur collaboration virait parfois au grabuge. Curtin pensait que John se sentait menacé par elle et toutes les autres femmes de l'émission. Il trouvait qu'elles n'étaient pas drôles, et un jour il refusa même de sortir de sa loge pour répéter un sketch écrit par une des auteurs. Il avait dit à Curtin que c'était de son devoir de saboter un mauvais texte, et s'il n'aimait pas ce qui avait été écrit, il lirait les répliques sans entrain en signe de protestation.

Aykroyd se sentait oppressé par le rythme des émissions, et il voulait partir quelque part pour se changer les idées pendant les vacances de Noël.

« As-tu déjà traversé le pays en voiture ? » demanda-t-il à John.

John ne l'avait jamais fait, et en profita pour saisir l'occasion. Aykroyd se sentait particulièrement proche de John, surtout depuis qu'ils s'étaient entendus sur le fait qu'il était injuste que Chase se taille la part du lion.

Ils déposèrent une caution de 100 dollars pour louer une Oldsmobile 98 et se rendre sur la côte ouest. Ils emportèrent un poste radio CB et des enceintes que John brancha dans la voiture, bien qu'aucun des deux ne sache s'en servir.

Ils quittèrent New York plein d'excitation, avec comme horizon la traversée d'un pays tout entier. Aykroyd exigea de conduire tout du long, car il trouvait que Belushi n'était pas très concentré au volant, ce qui ne les mettrait pas très à l'aise.

Ils calquèrent leur trajet sur celui de Jack Kerouac, lisant à haute voix des passages de *Sur la Route* tout en essayant de rejouer certaines scènes, savourant la liberté qu'ils s'étaient offerts. Arrivés dans le Tennessee, John et Dan utilisaient souvent la CB et, ne sachant pas la procédure pour lancer ou arrêter une conversation, ils s'en servaient comme d'un téléphone : « Hé là, y a quelqu'un ? »

John, qui s'était surnommé « Le Hurlleur », se faisait passer pour un chauffeur de camion homosexuel qui tentait de programmer des rencards sur

sa route. « Hé, c'est Le Hurlleur qui vous parle, lançait-il d'une voix efféminée, je ne sais pas où vous êtes, mais je ferais bien la connaissance de l'un d'entre vous. Dites-moi, où êtes-vous ? Les garçons, nous arrivons bientôt à la prochaine aire d'autoroute. »

Cela n'amuse pas les chauffeurs de camion. L'un d'entre eux, avec un accent du sud très prononcé, vint les mettre en garde : « Les gars, j'espère que vous savez ce que vous faites, parce que sinon on va vous balancer du haut de cette montagne. »

À Little Rock, ils firent halte à l'université d'Arkansas et se promenèrent sur le campus pour voir si quelqu'un les reconnaîtrait. John accosta quelques personnes. Personne ne les connaissait. Découragés, ils retournèrent à leur voiture et prirent la route pour la Nouvelle-Orléans. « L'émission est un véritable flop, dit John, ils n'ont vu aucun de nos sketches. À quoi bon se tuer au travail ? »

Plus tard, ils croisèrent des filles dans une station-service qui reconnurent John, mais ce furent les seules. Le soir, John et Danny dormaient dans la voiture ou dans un hôtel bon marché.

Aykroyd était impatient d'arriver en Californie, et il s'arrangea pour que la traversée de Las Vegas se fasse pendant que John dormait à l'arrière. S'ils s'arrêtaient, Belushi insisterait pour y passer plusieurs jours, à parcourir la ville, ses casinos et ses hôtels. Ce serait trop tentant pour lui. Vers cinq heures du matin, Las Vegas apparut à l'horizon. John dormait toujours alors que Dan traversait la ville. Lorsqu'il se réveilla, Vegas était déjà à 80 kilomètres derrière eux.

« Quand est-ce qu'on arrive à Vegas ? demanda-t-il.

– On l'a déjà dépassé, répondit Aykroyd, concentré sur la route.

– Quoi ? dit John en remuant sur la banquette arrière, regardant autour de lui. Que, quoi ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Pourquoi tu ne m'as pas réveillé ? Pourquoi on ne s'est pas arrêtés ? » Il se mit à hausser la voix et se plaignit de s'être fait rouler dans la farine par Dan.

Aykroyd continua simplement à rouler et ils arrivèrent très vite en Californie — à peine trois jours et demi après avoir quitté New York. Ils y passèrent quelques jours, puis prirent un vol pour rentrer à New York.

John passa un coup de fil à Flaherty, son ancien camarade de Second City, car il avait besoin de ses conseils. « As-tu regardé l'émission ? » demanda

John. Il avait plein de questions à lui poser sur les sketches et les autres comédiens.

« John, tu sais, répondit Flaherty, ils ne tirent pas le maximum de ton potentiel. Ils t'utilisent pour des rôles en demi-teinte. Essaie de placer ton Truman Capote ou une autre imitation, de jouer des personnages plus hauts en couleur. Sois plus physique dans ton jeu. »

« Ok, ok, ok, dit John, tu as raison. Je voudrais faire plus de choses comme ça. Il faut juste que j'arrive à leur faire écrire ce genre de putain de rôles. »

Pour la première émission après Noël, diffusée le 10 janvier 1976, l'invité était le comédien Elliott Gould. John y jouait le rôle de Brando dans *Le Parrain*, Vito Corleone.

C'était un sketch de thérapie de groupe, où Gould interprétait le psychiatre dirigeant la séance, et qui démarrait ainsi : « Lorsque nous avons terminé la session de la semaine dernière, Vito nous parlait de ses sentiments envers la famille Tataglia. Vito ? »

John, vêtu d'un costume noir à rayures, les cheveux grisonnants plaqués vers l'arrière, était étalé sur sa chaise, en train de tripoter son nœud de cravate. « La famille Tataglia est de plus en plus envahissante, dit-il avec sa mâchoire proéminente. Ils ont mis en place un réseau de prostitution, ils investissent dans les nappes de restaurant, et maintenant ils veulent vendre de la drogue. » Comme une pensée lui revenant soudain à l'esprit, il ajouta au passage : « Et ils ont aussi tiré 56 fois sur mon fils Santino. »

Lancement de la musique du *Parrain*.

John poursuivit sa plainte : « J'ai aussi la SPA sur le dos à cause de cette histoire de cheval... »

Gould l'interrompit : « Maintenant, je veux que vous exprimiez vos sentiments vis-à-vis de la famille Tataglia sans en passer par les mots.

– Sans parler, demanda John, je suis vraiment obligé ? »

On entendait toujours la musique du *Parrain*, et John sortit un cran d'arrêt de sa poche. Il attrapa une orange, la pela, se mit un morceau de peau dans la bouche pour s'en faire des dents. Il se leva de sa chaise, remua les bras et poussa des grognements monstrueux, affichant ses dents en peau d'orange, en une parfaite parodie de la scène où Vito meurt dans *Le Parrain*. Et comme le personnage original, il mima une crise cardiaque à la fin du sketch.

La semaine suivante, John voulait faire un numéro de blues avec Danny, mais Michaels souhaitait écrire un nouveau sketch sur les abeilles. Ils finirent par trouver un accord : John et Danny pourraient faire une chanson ensemble, mais en costume d'abeille.

Danny portait un feutre avec des antennes et des lunettes de soleil, et John, son costume d'abeille et des lunettes cerclées. Danny jouait de l'harmonica pendant que Jon chantait « Je suis le roi des abeilles », interrompant la chanson pour faire des cabrioles, se ramassant par terre à plusieurs reprises. Il commença par chanter normalement, avant de glisser progressivement vers son imitation de Joe Cocker, ce qui fit forte impression auprès du public. Ce n'était clairement pas leur qualité en tant que musiciens qui plaisait tant, mais le fait que John se projette dans son rôle avec une telle véhémence.

La détresse de John grandissait. Chase débutait son sketch du journal télévisé quasiment à chaque reprise par un : « Je suis Chevy Chase et pas vous », et certaines personnes surnommaient l'émission le *Chevy Chase Show*. Puisque le journal télévisé apparaissait dans chaque émission, John et O'Donoghue travaillèrent sur un sketch en solo pour Belushi. Ils cherchaient à créer un personnage au comportement excessif que John pourrait jouer de manière outrancière. Ils travaillèrent d'arrache-pied, et le 7 mars, Chase conclut son journal par : « La semaine dernière, nous avons parlé d'un proverbe à propos du mois de mars, qui déclarait qu'il démarrait par un froid de canard et finissait doux comme un agneau. Afin de vous apporter plus d'informations sur le sujet, voici notre spécialiste de la météo, John Belushi. »

John, portant une perruque : « Saviez-vous que mars se comporte différemment suivant les pays ? En Norvège, par exemple, mars commence par un froid d'ours polaire et finit doux comme un morse. Ou, au Honduras, il démarre par froid comme un agneau et finit doux comme une souris des champs. Comparons avec les îles Maldives, où mars s'annonce froid comme une bête sauvage et s'arrête doux comme une fourmi. Dans la péninsule de Malaya, mars commence froid comme un oiseau mangeur de ver. En vérité, chez eux, c'est toute l'année comme ça. » Il commençait à transpirer, farfouillant fiévreusement dans ses notes, se tortillant sur sa chaise et parlant de plus en plus vite. « Il existe un pays où mars se pointe froid comme un kangourou et reste tel quel pendant un moment, puis devient un kangourou légèrement plus petit... et termine doux comme un chien des prairies. Et ce n'est pas l'Australie. » Puis il cria : « Il existe neuf pays où mars arrive froid comme une grenouille et se termine doux comme un golden retriever. Mais le plus étrange... le plus étrange... »

Submergé par toutes ces informations, John tomba à la renverse, apparemment victime d'une crise cardiaque.

Mais il n'arrivait toujours pas à voler la vedette à Chase, dont les personnages étaient de plus en plus perçus comme la marque de fabrique de l'émission. Michaels faisait faire à Chase une chute acrobatique au début de chaque émission. Et son imitation du président Ford était devenue un classique. Michaels décida de contacter la Maison Blanche afin que Ford accepte de bonne volonté de se mêler à ses détracteurs et d'être ainsi l'invité de l'émission, ce qui n'était pas si absurde. Après tout, lorsque Michaels écrivait pour *Laugh-In* en 1969, Richard Nixon avait accepté de participer à l'émission et de demander au pays de « se défoncer pour lui ». Mais avec la campagne présidentielle en vue et la primaire républicaine déjà en route, Ron Nessen, l'attaché de presse de Ford, répondit à Michaels qu'une apparition dans l'émission serait impossible.

Michaels demanda à Nessen, ancien correspondant pour NBC, de prendre la place du président. Nessen, qui adorait jouer, accepta.

Une partie des comédiens se déplacèrent à Washington pour rendre visite à Ford, qui consentit à enregistrer trois inserts pour l'émission du 17 avril 1976.

« En direct de New York, c'est le *Saturday Night* ! annonça Ford au début de l'émission, avant de présenter Nessen : Mesdames et messieurs, voici l'attaché de presse du président des États-Unis. »

Puis Chase lança son fameux « Je suis Chevy Chase et pas vous », ce à quoi le président répondit « Je suis Gerald Ford et pas vous ». Pour un autre sketch se déroulant dans le bureau ovale, Nessen joua son propre rôle face à Chase en président Ford. Chase tapa dans une balle de golf avec une raquette de tennis, agrafa une de ses oreilles sur sa tête, trébucha sur un drapeau et signa accidentellement sa propre main.

John avait passé la plus grande partie de la semaine à travailler sur son propre sketch intitulé « La Nouvelle Armée ». Michaels accepta de le diffuser car cela représentait une chance pour John de faire quelque chose par ses propres moyens.

Le sketch démarrait par un plan sur John déguisé en lieutenant-colonel de l'armée s'occupant du recrutement. Un poster de l'Oncle Sam « *We Want You* » accroché au mur était découpé au niveau de la tête, pour y faire apparaître le visage du Capitaine Kirk dans *Star Trek*. John, portant des écouteurs sur les oreilles et les pieds hissés sur son bureau, faisait semblant de jouer de la guitare en chantonnant « Boum, boum, do-do, doooooow ». Tout à coup, il regarda la caméra et cria : « Salut, je suis le lieutenant-colonel Schuman. Salut ! Oh, pardon. » Il retira ses écouteurs et parla d'une voix plus basse. « Salut, je suis le lieutenant-colonel Scott Schuman, et j'ai quelque

chose à vous dire à propos de la nouvelle armée d'aujourd'hui. Vous savez bien que l'armée de maintenant est bien différente de celle que votre vieux a connu par le passé. » Tout en continuant à regarder sciemment la caméra, il poursuivit d'un « Oh, pardon », puis nettoya son bureau recouvert de poudre blanche, d'herbe et de papier à rouler, qu'il rangea dans un tiroir. Il tira une dernière latte sur une fin de joint, puis se rassit tranquillement.

« Aujourd'hui, dans l'armée, il n'y a que des volontaires. Je veux dire, on n'est pas obligé d'être là si on n'a pas envie. Je veux dire, c'est cool si on veut pas. Ouais je sais, vous avez une vie à vivre, des trucs à faire, mais nous aussiiii — on transporte des trucs vachement importants par hélicoptère à travers le moooooooooonde... Vous pouvez même jouer au parachutiste, c'est le truc le plus marrant que vous puissiez faire en gardant votre pantalon. Croooooyez-moi, ouais je sais, mec. Alors venez rejoindre l'armée... » Il s'étendit sur sa chaise, levant les yeux au plafond puis, quelques longues secondes plus tard, reprit : « ... parce que les coups de feu ont les mêmes couleurs que celles de l'arc-en-ciel », et tomba de sa chaise cul par-dessus tête.

Voix off : « La Nouvelle Armée — une entreprise qui se joint à vous. »

Ce sketch eut du succès, mais l'attention se focalisa sur Ford, Nessen et Chevy Chase. Nessen et Chase eurent droit à un article illustré dans *Newsweek*, où il était écrit que l'attaché de presse de la Maison Blanche avait « collaboré avec la star de l'émission ». La rumeur sur la possibilité que Chase devienne le nouveau Johnny Carson refit surface. Dans le *New York Times*, O'Connor écrivit que le fait de recevoir un membre de l'équipe présidentielle pourrait causer du tort au *show* — « l'institutionnaliser » en quelque sorte, l'amputer de cette rage nécessaire pour affronter les hommes politiques. Il ajouta qu'ils auraient dû se battre plus durement pour préserver cela, plutôt que de pactiser avec l'ennemi.

John était d'accord. Il mettait la pression sur Michaels afin qu'ils retrouvent leur courage des débuts, car ils avaient, selon lui, perdu beaucoup de leur insolence. Ils étaient en train de se trahir eux-mêmes.

John cherchait toujours à participer à des sketches plus longs et plus complexes. Le 24 avril 1975, son vœu fut exaucé, dans l'émission dont l'invitée était Raquel Welch. Ils jouèrent une parodie de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, qui avait reçu l'oscar du meilleur film, ainsi que ceux de la meilleure interprétation pour Jack Nicholson et Louise Fletcher. John décrocha le rôle de Nicholson, celui de l'anticonformiste McMurphy, tandis que Raquel Welch interpréterait la malfaisante infirmière Ratched. Tout le monde portait des costumes d'abeille, et le sketch s'intitulait « Vol au-dessus

d'un nid de frelons ».

Les patients étaient rassemblés en un demi-cercle pour la séance de thérapie menée par la rigide et sans cœur Ratched. « Hé regardez, ah, voici l'infirmière Raaaatched, dit John, portant un bonnet, avec ses antennes qui se balançaient sur sa tête, détachant bien chacun de ses mots, comme le faisait Nicholson. Je veux que tout se passe de la manière la plus simple entre nous. Dans quelques minutes débute la cérémonie des oscars. Et j'imagine que je serais autorisé à la regarder, on est bien d'accord ?

– Cela pourrait perturber les autres si l'on modifie le planning, répondit Welch. Mais on peut voter à la majorité. Qui souhaiterait regarder les oscars ? »

Personne ne répondit, et John se lança alors dans une parodie du rôle de meneur tenu par Nicholson dans le film. « Allez les gars, votez. Vous voulez pas regarder les oscars ? » Il fit le tour du cercle en plaisantant, un air rusé dans le regard, et en cajolant chacun des patients. « Allez ! Levez les mains bande de tordus, alleeeeehez. Allez, levez-moi ça. » Il leva le bras de Gilda Radner et le posa sur sa tête ; elle sourit innocemment. Alors que d'autres mains se levèrent, il dit à Welch : « Regardez, c'est l'effet domino.

– Il y a douze patients dans ce pavillon, répondit-elle, et je ne vois que six mains levées. »

John lança un regard inquisiteur à la ronde. « Comment ça ? Vous voulez dire que vous comptez aussi ces légumes, là ? » Il attrapa un panier en osier plein de légumes et les regarda bêtement, avec une pointe de résignation. « Allez, levez les mains, on y va... Allez, lequel d'entre vous a des tripes... Saloperie de panier en osier. Merde ! »

Frustré, John organisa sa propre cérémonie des oscars dans l'hôpital psychiatrique. Il réussit à sauver l'enveloppe contenant le nom du lauréat avant que Gilda ne parvienne à la manger toute entière.

« Et le vainqueur est... dit-il d'un ton faussement sérieux, Louise Fletcher dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* ! »

Il remit le prix à Welsh.

« Maintenant, écoutez-moi ! dit John, attrapant Welch par le cou. Il est à moi ! Il est à moi pour *Chinatown*, *La Dernière Corvée* et *Cinq pièces faciles*. C'est mon oscar ! puis il relâcha Welsh.

– Au moindre comportement violent, je serais obligée de faire frir vos antennes !

– J’aurais au moins dû gagner celui de meilleur acteur dans un second rôle pour *Easy Rider*... Voyez ce que je veux dire !

– Qu’on le fasse frir ! » hurla Welch. Et le personnel de l’hôpital retira à John ses antennes. Il devint alors catatonique et on l’emmena, marmonnant, dans une autre pièce.

Après leur traversée du pays, l’amitié nouée entre Belushi et Aykroyd se renforça. Le centre de leur activité créative était un bureau sans fenêtres avec une porte coulissante dans les studios de NBC — une sorte de club privé où régnait une ambiance de vestiaire. Certains membres de l’équipe refusaient de s’y rendre, craignant ce qu’ils pourraient découvrir derrière cette porte. John et Dan y passaient une bonne partie de la semaine — de la fin du lundi après-midi jusqu’au mercredi ou au jeudi, moment où l’on finalisait les sketches. Aykroyd demanda, et obtint, qu’on leur installe une douche et des lits superposés. John dormait souvent là-bas, et lorsqu’il rentrait chez lui, Judy ne le voyait qu’au moment du coucher ou du lever.

Gary Weis, qui avait réalisé quelques courts métrages pour l’émission, présenta John à Gary Watkins, un jeune comédien qui avait joué de petits rôles dans certaines des parodies de pub du *Saturday Night*. Watkins pouvait leur trouver de la cocaïne, et John commença à lui en acheter régulièrement, selon l’argent qu’il avait en poche. Parfois il prenait un gramme le lundi pour démarrer la semaine, puis un autre le mardi ou le mercredi pour les sessions d’écriture nocturne, et encore le samedi pour les répétitions et pour l’émission. Il lui arrivait même d’en acheter un gramme supplémentaire pour le week-end. Il traversait généralement cette débauche en compagnie de Watkins.

La plupart des membres de l’équipe prenaient de la cocaïne durant la semaine, et au début John réussissait à leur soutirer quelques rails. Michaels, Chase, Aykroyd et O’Donoghue en prenaient souvent. La cocaïne occupait une place de plus en plus importante dans la vie de John, mais il n’avait jamais suffisamment d’argent pour subvenir à la quantité qu’il consommait. En dépensant 200 ou 300 dollars par semaine en drogues, il lui restait à peine de quoi vivre. Si quelqu’un lui en proposait un peu, John en prenait trop, voire tout. Au bout d’un moment, les gens se mirent à lui mentir en affirmant qu’ils n’en avaient pas, ou même tout simplement à l’éviter.

Un jour, Weis et John prirent un taxi ensemble et ils trouvèrent un portefeuille sur la banquette arrière avec 160 dollars à l’intérieur. « Prenons le

fric, dit John, on jettera le reste dans une poubelle. » Weis vérifia l'identité du propriétaire du portefeuille. C'était un des hommes les plus importants de New York. Il proposa à John d'aller lui rendre l'intégralité de son bien, car il serait certainement enclin à leur donner bien plus que 160 dollars en récompense. Après moult palabres, John accepta. L'homme leur fut reconnaissant. Il reprit le portefeuille et donna cinq dollars à John. John faillit étrangler Weis : un gramme et demi de cocaïne venait d'être perdu, selon son calcul.

O'Donoghue constatait que John n'aimait pas rentrer chez lui et faisait, en vérité, tout pour éviter de retourner dans son appartement de Bleecker Street. John l'emmenait dans des salles de jeu pour faire du flipper, ou voir des films d'horreur bas de gamme en plein milieu de l'après-midi et s'empiffrer de popcorn. John traîna O'Donoghue dans des endroits où il ne serait jamais allé de lui-même, et il commença à se poser des questions sur ce qui constituait la base de la société américaine. O'Donoghue était quelqu'un de maniaque : il passait son temps à ranger son bureau et à mettre de l'ordre dans ses affaires. Régulièrement, John débarquait et foutait tout ce rangement en l'air, bazardant papiers et stylos, ou laissait des cendres de cigarette un peu partout.

O'Donoghue était une sorte de dandy, et John adorait trifouiller dans sa collection de cravates, en chipant souvent une au passage. O'Donoghue le surnommait L'Ours. Rien que de le voir tripoter ses cravates le rendait fou. Mais lorsqu'un jour O'Donoghue tomba malade, John débarqua chez lui avec du jus d'orange, des sandwichs et de la musique. Les côtés les plus énervants de Belushi étaient aussi les plus attachants — sa curiosité enfantine, sa spontanéité et son imprudence.

« Tu sais ce que j'adore faire ? demanda John une fois. Me cartonner la tête. »

O'Donoghue était fait du même bois, et ils partageaient bon nombre de moments à se défoncer avec toute la cocaïne qu'ils pouvaient rassembler. Une fois, l'équipe dut faire quatre émissions d'affilée sans pause, et O'Donoghue réalisa très vite que presque tout le monde prenait de la cocaïne pour tenir le coup. Les miroirs, d'habitude accrochés aux murs, étaient tous posés sur les bureaux et constellés de lames de rasoir, de pailles et d'un résidu blanc parfaitement reconnaissable.

L'équipe était une grande famille dont les membres avaient été choisis au hasard, pensait O'Donoghue. Ils vivaient, travaillaient et dormaient ensemble, et la plupart d'entre eux étaient très créatifs et amusants. Belushi était au centre de toutes les conversations, que ce soit pour un comportement monstrueux ou pour un acte d'une sidérante gentillesse.

Lorne Michaels était le patriarche, et il entendait parler de tout. Dans ce type d'environnement, il était assez courant de voir quelqu'un péter les plombs et littéralement couler, mais quasiment impossible de le détecter avant que cela ne se produise. Et John semblait faire sans cesse le yo-yo : on pensait qu'il avait la tête sous l'eau puis il renaissait de ses cendres. Il était comme un enfant, il avait besoin de plus d'attention, d'affection, de réprimandes et d'explications que les autres. Mais il était aussi capable de faire preuve de subtilité. Vers la fin de chaque semaine, Michaels répertoriait tous les sketches et rôles pour la prochaine émission sur un tableau, et il y avait en général toujours vingt à trente minutes de trop, qu'il fallait couper. Michaels étudiait le tableau, changeant des choses de place, en jetant d'autres, avec toujours l'idée de trouver un bon compromis au niveau du rythme. Les auteurs et les comédiens passaient régulièrement le voir pour essayer de faire pencher la balance en leur faveur. Lorsque John venait le voir, il ne disait rien et lui massait simplement les épaules. Michaels savait très bien dans quel but, il n'avait rien besoin de dire.

Michaels gardait toujours sur son bureau trois ou quatre tickets pour assister à l'émission. Obtenir une place pour le *Saturday Night* était très compliqué, et des centaines d'amis, connaissances, célébrités et même des cadres de chez NBC ne pouvaient y assister. Lorsque ces tickets commencèrent à disparaître, Michaels s'aperçut que c'était John qui les volait. Il décida de ne rien dire. Il y avait tellement de demandes qu'il aurait mieux fallu qu'aucun d'entre eux n'ait droit à des tickets supplémentaires.

Le 8 mai, l'invité de l'émission était Madeleine Kahn, une actrice de comédie. Danny et John interprétèrent le président Nixon et son secrétaire d'État Henry Kissinger durant la réunion où ils s'agenouillèrent pour prier, la veille de la démission du premier.

Dans le rôle de Nixon, Aykroyd se trouvait dans le Bureau Oval, voûté, la mâchoire pendante, vêtu d'un costume noir aux manches trop courtes. Ses gestes étaient nerveux et imprévisibles.

John entra dans la pièce. Il portait une perruque aux cheveux bruns bouclés, des lunettes à monture d'écaille, un costume et une cravate en soie.

« Monsieur le président, ah – »

De longs applaudissements fournis se firent entendre.

Belushi : « Je, je viens de parler avec votre charmante fille et votre beau-frère préféré et, ah, ils m'ont fait part d'une véritable inquiétude quant à votre bien-être, et que, bien évidemment, je partage, et ils ont suggéré que je vienne

vous remonter le moral.

– Vous savez, je ne suis pas un escroc, Henry, se défendit Aykroyd, sur un ton virulent. Vous savez que je suis innocent !

– Eh bien, dit John, hochant la tête.

– Je le suis Henry ! Je n'ai rien à voir avec cette affaire du Watergate. Je n'ai rien à voir avec ces écoutes, ni avec le cambriolage du bureau du psychiatre Daniel Ellsberg, et encore moins avec ce type qui a été assassiné en Floride.

– Quel type fut azaziné en Floride, monzieur le président ?

– Vous voulez dire que vous n'êtes pas au courant pour ce jeune cubain qui s'est fait rouler dessus par — peu importe ! Henry, mettons-nous à genoux et prions ! »

D'une pression sur l'épaule, Danny obligea Belushi à s'agenouiller sur une couverture étalée à côté de son bureau. « Priez avec moi ! Priez avec moi !

– Arrr, monzieur le président, s'il fou plaît. Vous avez une grozze journée demain, ah, alors pourquoi ne pas zimplement ze mettre en pichama et aller faire dodo ?

– Voooooooouuus ne voulez pas prier –

– Eh bien –

– Mon petit juif !

– S'il fou plaît, monzieur le président, ne recommenzons pas avec za ok ? S'il fou plaît. Excusez-moi. Je dois aller ordonner au serfice des armées de n'obéir à aucun de vos ordres.

– Bien, bien, merci », répondit Aykroyd. Et alors que John sortait de la pièce, le président chantonna : « Mon petit juif ! »

Le soir du 17 mai 1976, tout le gratin du monde de la télévision était réuni au Shubert Theatre de Los Angeles pour la 28e cérémonie des Emmy Awards.

Le *Saturday Night* récolta quatre Emmys : meilleure série comique, meilleur auteur, meilleure direction de comédiens, et le dernier pour Chevy

Chase, meilleur comédien dans un second rôle. Il monta sur scène, reçut son prix et tomba par terre.

Avec quatre récompenses, le *Saturday Night* rafla plus d'un tiers des onze prix qui furent décernés à NBC ce soir-là. Ils étaient maintenant en position de force, et même si Michaels se sentait grisé par ce succès, il était déterminé à garder le même cap. Chaque semaine, ils devaient continuer à travailler comme si rien n'était gagné d'avance, car si l'émission marchait bien, c'était grâce à ce côté imprévu et périlleux. Il fallait que tout le monde garde la tête froide et reste sous pression pour produire des sketches de qualité. Michaels souhaitait maîtriser les envies de chacun, ce qui devenait de plus en plus compliqué à réaliser. Chase, qu'il considérait comme un frère et comme son égal au sein de l'émission, avait été propulsé vers les sphères de la célébrité et remettait maintenant tout en question.

Et John appuyait partout où cela pouvait attiser les tensions, critiquant l'émission comme si c'était là sa seule carte de visite.

La colère de John était assez visible selon Tom Burke, journaliste pour *Rolling Stone*, qui avait passé quelques semaines avec l'équipe au début du printemps. C'était, parmi les comédiens, celui qui semblait le plus rebelle. John voulait vraiment que l'on se débarrasse définitivement des Muppets, et il était prêt à tout pour arriver à ses fins. Il se plaignait avec virulence des rôles stéréotypés qu'ils incarnaient — un peu comme avec les abeilles. « Nous sommes des comédiens, mec, dit-il un jour à Burke, et cette émission est bonne lorsque nous travaillons tous main dans la main, sur un sketch, ensemble, sans prompts, les yeux dans les yeux, en connaissant nos répliques par cœur, et pas en nous déguisant en putain d'abeilles ! Tu ne peux pas mettre un comédien dans un costume d'abeille en pensant que ce sera suffisamment drôle pour cacher le fait que le sketch n'est pas bon... Je déteste ces putains d'abeilles !

« ... Nous ne faisons maintenant plus que recycler nos propres sketches, et ça prend toute la place dans l'émission. Nous devons nous débarrasser de tous nos personnages, tous ces vieux trucs que nous ne faisons que réutiliser.

« ... Peut-être qu'à cette condition nous arriverons à faire véritablement notre travail de comédiens. Ce qui n'est pas possible si la seconde d'après tu dois enfiler un costume d'abeille. Je voudrais les brûler, ces putains de costumes ! On n'est pas juste là pour faire les cons. »

John déclarait que c'étaient les comédiens, et pas les invités, qui étaient les garants de l'audience de l'émission. « ... Regarde, tout le monde sait très bien chanter ici, que ce soit Gilda, Garrett Morris, Danny, tout le monde, alors au

lieu d'inviter Esther Phillips [*une chanteuse de blues assez âgée*], pourquoi pas faire appel à l'un d'entre nous ? Si on a vraiment besoin d'un invité, j'aimerais bien que chacun d'entre nous occupe cette fonction à tour de rôle, une semaine ce serait Chevy, la suivante Gilda, ensuite Laraine, tu vois ? Les Emmys nous ont donné la possibilité de faire ça... »

O'Donoghue voulait aider John à mettre en pratique ses principes, et ils travaillèrent ensemble pendant un mois sur une version parodique de *Star Trek*. L'ironie du sort avait voulu que cette série, qui n'avait pas réussi à rassembler un large public lors de sa diffusion sur NBC dans les années 1960, était devenue culte grâce aux rediffusions.

Le sketch, intitulé « Le Dernier Voyage de *Star Trek* », fut prêt pour la dernière émission de l'année, diffusée le 29 mai 1976. Elliott Gould en était, une fois de plus, l'invité.

Lors de la répétition en costumes, John, qui interprétait le rôle du Capitaine Kirk, fut vraiment mauvais. Il avait passé des heures au maquillage, mais il n'arrivait pas à entrer dans le personnage, ou même à dire ses répliques correctement. O'Donoghue était inquiet, il avait peur que le sketch soit un bide. Il avait vu John en proie aux pires difficultés avec un rôle sans jamais se noyer, mais malgré son amour pour *Star Trek* et sa parfaite connaissance de cet univers, il craignait que le sketch parte à vau-l'eau. De plus, c'était Chase qui jouait le rôle secondaire de Spock, et l'on sentait clairement, durant les répétitions, qu'il tentait de s'approprier la scène aux dépens de John. Si Belushi n'était pas assez bon, il serait impossible de freiner Chevy. « T'as intérêt à assurer mon salaud, glissa-t-il dans l'oreille de John juste avant d'entrer en piste. Tu n'y es pas pour l'instant. »

Le sketch démarra par un plan sur un décor sophistiqué, réplique du vaisseau U.S.S. Enterprise. Un écran sur le tableau de bord de la cabine de commande montrait une voiture à la poursuite du vaisseau. Danny, dans le rôle de Scotty, ingénieur de bord, identifia le véhicule : c'était une Chrysler Imperial de 1968 avec un pare-brise teinté, des phares rétractables et une plaque d'immatriculation californienne. La voiture appartenait à une société appelée NBC, la National Biscuit Company.

John, assis sur le siège du capitaine, était appuyé sur son coude.

Judy, devant son écran de télévision, savait que John était capable de jouer ce rôle à la perfection. Il avait regardé des épisodes de *Star Trek* pendant des jours et répété son rôle devant le téléviseur. Il pouvait entrer dans la peau de Kirk, et maintenant, après des heures de maquillage, il lui ressemblait vraiment.

« Journal de bord, dit John, séparant bien les mots entre eux, jour 3 615,6. En pleine mission de routine pour livrer des médicaments, nous nous retrouvons pourchassés par une voiture vieille de 300 ans, appartenant à une société de fabricants de cookies. Ce serait un événement parfaitement insignifiant si seulement je n'étais pas hanté par un sentiment d'effroi, celui d'une catastrophe imminente. »

Le capitaine, debout, ordonna quelques manœuvres, mais le vaisseau ne réussit pas à semer la voiture. Spock commença alors à remettre en cause les décisions de Kirk.

« Spock ! cria John de manière autoritaire. Nous ne connaissons pas leurs intentions. Spock ! Je suis responsable de la vie de 430 hommes d'équipage. Et Spock ! Je ne peux pas prendre de risques ! »

Elliott Gould fit alors son apparition dans le rôle du directeur des programmes de NBC.

« Mesdames et messieurs, suite à un taux d'audience trop faible, nous avons malheureusement décidé d'annuler la diffusion de *Star Trek*. » John était en colère. Mais Gould lui répondit qu'il prenait ça trop à cœur, que ce n'était pas un comportement professionnel.

« Ah ouais, vous le prenez comme ça ? dit John. Tout pour ma poire, hein ? Eh bien, sachez que j'ai connu des moments plus difficiles par le passé. Il n'en est pas question. Pas question que j'abandonne. Je périrai avec ce vaisseau. » John reprit sa place sur son siège, s'appuya sur son coude et arbora un regard des mauvais jours.

« Journal de bord. Dernier message. Nous essayons d'explorer de nouveaux mondes étranges, à la recherche de civilisations inconnues, avec l'audace de nous rendre là où aucun homme n'a mis le pied. À l'exception d'une chaîne de télévision, nous avons rencontré des formes de vie intelligentes partout dans l'univers. Longue vie à vous et prospérité... Capitaine James T. Kirk. »

O'Donogue, depuis les coulisses, était en extase, presque en larmes. Belushi avait été absolument brillant. Il avait fait mouche. O'Donoghue n'était pas du genre à féliciter les acteurs pour leur travail, mais lorsque Belushi sortit de scène, il ne put s'empêcher de le prendre dans ses bras.

John et Dan réalisèrent également une imitation de Jackie Gleason et Art Carney dans la *sitcom* *The Honeymooners*. Ce sketch avait été écrit la veille et était censé mettre en scène les fameuses abeilles. John entra sur scène avec

une démarche exagérée, arpentant l'appartement dans le rôle de Ralph Kramden, un chauffeur de bus.

« Alice ! Alice ! Je suis rentré. »

De l'arrière du logis, Gilda brailla : « J'arrive Ralph ! »

John s'assit sur ses aiguilles à tricoter.

« AaaaaaaaaHhhhhhhhhhhhh ! AaaaaaaaaHhhhhhhhhhhhh ! Whhhhhhhaaaaaa ! Ahhhhhhhhhhh ! Whaaaaaah ! » puis courut à travers l'appartement avec les aiguilles plantées dans les fesses, rebondissant contre les murs, en une imitation du jeu hystérique de Gleason. « Aaaaaaaahhhhhh ! Ahhaaa ! Ahhhhaaaa ! Alice ! »

Gilda rentra dans la pièce, d'un pas nonchalant et imperturbable. « Que se passe-t-il Ralph ? Qu'est-ce qui te prend ?

– Mal-mal-mal-mal ! répondit John d'une voix aigüe. Mal-mal-mal-mal. Alice. Tu es vraiment marrante Alice. Tu es un véritable chantier Alice ! Tu vas aller loin Alice ! Tu sais où tu vas aller Alice ?

– Où ?

– Sur la lune Alice !!!

– Oh non Ralph, je vais dans la chambre. Je me sens nauséuse.

– Hé Norton ! cria John pour l'acolyte de Ralph, Ed Norton, joué par Aykroyd.

– Hé Ralphie ! » répondit Danny, entrant dans la pièce en pavanant. Ils discutèrent et déduisirent que les aiguilles à tricoter et la nausée ne pouvaient que cacher une chose : Alice était enceinte.

Plus tard, lorsque Ralph et Alice furent seuls, John demanda : « Alice, pourquoi tu ne m'as pas dit que nous allions avoir un enfant ?

– Parce que, Ralph, ce n'est pas le tien.... c'est celui d'Ed Norton.

– Chérie, tu es la meilleure. » Il la prit dans ses bras, sur fond de l'entêtant générique de *Honeymooners*.

Bernie Brillstein, à Los Angeles, reçut un appel du bureau de Paul McCartney. Il voulait que John vienne à sa fête d'anniversaire pour faire son imitation de Joe Cocker, et était prêt à le payer 6 000 dollars. Brillstein n'en crut pas ses oreilles : 6 000 dollars, c'était beaucoup, surtout pour une simple imitation de Joe Cocker, que John pouvait faire les yeux fermés.

Pendant l'été, Michaels emmena John et Dan en Californie au Joshua Tree Inn, un refuge dans le désert. Leurs chambres étaient spartiates, sans téléphone ni réfrigérateurs. C'était un endroit pour se ressourcer et faire le point.⁷

Un jour, ils prirent du psilocybe, un champignon hallucinogène. Michaels n'était pas très rassuré à l'idée d'en prendre, mais ce fut une bonne expérience, car cela le plongea dans un état de tranquillité et de répit.

Belushi organisa un barbecue, avec de la cocaïne, dont il consomma la majeure partie. Il fuma également pas mal de marijuana et but la moitié d'une bouteille de tequila. Pour finir, il goba quelques Quaaludes. Michaels assista à cette débauche avec un peu de dégoût. Ils finirent la soirée dans la chambre de Michaels, qui était accompagné d'une femme. Mais même cela n'empêcha pas Belushi de leur tenir la jambe jusqu'à trois heures du matin.

Vers 5h30 du matin, Michaels entendit un bruit dans la cour près de la piscine. Il sortit sur son balcon.

C'était John, en maillot de bain, rebondissant sur le plongoir. À un moment donné, il fit un bond très haut, retomba sur ses fesses sur le bout du plongoir, et fit une culbute jusque dans l'eau. Michaels tourna la tête et vit Dan, qui admirait lui aussi le petit numéro de John.

« Il est fait de chêne albanais, dit Aykroyd.

– Oui », répondit Michaels. Belushi semblait indestructible.

Plus tard, durant ce même été, Aykroyd invita Belushi au Canada afin de visiter la ferme de sa famille, qu'ils possédaient depuis environ 150 ans. John débarqua un après-midi, se vantant d'avoir passé la frontière sans papiers d'identité, et même sans permis de conduire.

Danny décida « d'emprunter » un moteur à bateau au port du coin pour le week-end qu'ils s'apprêtaient à passer sur un lac. Mais il ne voulait pas impliquer John dans cette affaire. C'était déjà quelque chose pour Aykroyd que de devoir enfreindre la loi, et il savait qu'un citoyen américain pris en flagrant délit de vol pouvait avoir de gros ennuis. Non que lui, en tant que

canadien, ne risquait rien, mais c'était justement cela qui l'excitait : vivre dangereusement. Il dégotta une pince monseigneur et fit appel à Speedo, un ami, qui l'accompagnerait dans une vieille Buick.

« Où allez-vous ? demanda John.

– Chercher un moteur, répondit Danny.

– Où ?

– On va le voler, avoua Danny.

– Je veux venir avec vous, répondit John.

– Non.

– Je veux vous aider. »

Danny ne pouvait empêcher John de prendre part à ce forfait. Il monta donc avec eux dans la voiture et ils se rendirent au port. Speedo et John trouvèrent un moteur adéquat, le détachèrent à l'aide de la pince monseigneur pendant que Danny attendait dans la voiture, prêt à filer au moindre problème.

John et Speedo se ruèrent vers le véhicule avec le moteur en riant comme des gosses. Danny écrasa l'accélérateur et ils s'enfuirent. Ils burent quelques bières que John avait emportées avec lui, et firent du ski nautique tout le week-end. Puis, la semaine suivante, ils ramenèrent le moteur au port, opération rendue plus risquée par la possibilité qu'il y ait une alarme sur le bateau, ou qu'on ait posté des gardes et des chiens suite à leurs exactions. Ce qui rendit la tâche d'autant plus excitante.

Durant tout l'été, il y eut des rumeurs sur la possibilité que Chevy Chase quitte l'émission. Le 15 juillet 1976, *Rolling Stone* publia un grand article sur la première saison du *Saturday Night*. Au détour d'une longue citation, Chase manifestait un mécontentement à l'égard du programme, précisant que certaines choses semblaient déjà « dépassées ». Il sous-entendait qu'il voulait voir plus loin, et peut-être se lancer dans des projets qu'il développerait lui-même.

En août, la nouvelle tomba. « J'étais devenu une sorte de trait d'union entre le côté dingo de l'émission et un public consensuel, se justifia Chase en annonçant son départ. Mais l'émission a réussi à gagner sa propre autonomie et à développer un ton singulier, et elle n'a pas besoin de célébrités pour survivre. »

Lorsque l'émission reprit à l'automne 1976, Michaels était inquiet, car il se demandait si elle n'allait pas s'effondrer sans Chase. Ils eurent la chance que Jimmy Carter soit élu à la place de Gerald Ford, ce qui signifiait qu'ils n'auraient pas besoin de Chase pour imiter celui qui était maintenant devenu l'ancien président. De plus, Aykroyd débarqua avec une imitation parfaite de Carter.

En revanche, se moquer de Nixon, c'était toujours du pain béni. Dans l'émission du 13 novembre, Aykroyd jouait un Nixon plus névrotique que jamais, Belushi un Kissinger costaud, et Gilda interprétait Rose Mary Woods, la secrétaire du président.

Michaels comprit qu'ils étaient le noyau dur de l'émission : Gilda, John et Danny, c'était une formule qui marchait, et qui permettait de multiples variations. Aussi talentueux que John et Gilda puissent être, c'était véritablement Aykroyd la pierre de touche du trio, car il pouvait tout jouer.

Le 17 novembre, Tom Shales du *Washington Post* publia un long article intitulé : CHEVY EST PARTI, MAIS LE *SATURDAY NIGHT* VIT TOUJOURS. Ce fut un signe de confiance important pour Michaels, d'autant plus qu'il sentait que la dynamique créative était toujours là. L'équipe avait pris le pas sur les censeurs de la chaîne, si bien que NBC, afin de garder un minimum de contrôle, dépêcha quelqu'un sur place dont le rôle était de surveiller et sévir. Elle demanda à couper deux choses tirées d'un sketch écrit par O'Donoghue. La première concernait l'église catholique, et la seconde une nouvelle maladie vénérienne apparue dans les États où Ronald Reagan avait fait campagne, et qui « propageait le conservatisme ».

John accordait de moins en moins d'attention à l'émission : il travaillait toujours dur, mais se contentait de jouer dans des sketches écrits par d'autres personnes. John et Danny étaient crédités d'une participation à l'écriture de l'émission, mais Aykroyd constatait régulièrement que Belushi manquait de patience, et n'arrivait pas à rester tranquille deux minutes pour réfléchir. John s'était mis à louer des limousines et à expérimenter un fastueux train de vie « à la new-yorkaise », et il passait peu de temps au bureau. Bien souvent, Michaels et Aykroyd avaient même du mal à le joindre.

Le salaire de John avait grimpé en flèche jusqu'à atteindre 100 000 dollars à l'année grâce au succès de l'émission. Judy savait que lorsqu'il sortait faire

la bringue, il pouvait dépenser près de 500 dollars en une semaine pour de la drogue, en particulier de la cocaïne. Il ne pouvait pas se permettre de faire ça tout le temps, mais il en prenait déjà bien trop. Il carburait aux drogues. Parfois, il sniffait un rail trente minutes avant le début de l'émission, et s'en refaisait un autre pendant le direct, en coulisses. Mais la plus grande quantité qu'il consommait, c'était pendant la phase d'écriture et la fête d'après émission.

Judy le voyait de moins en moins. John se sentait rabaissé à chaque fois qu'elle lui demandait de participer à la moindre tâche ménagère ou de se conformer aux heures de repas ou de coucher. Un jour, elle laissa un message lui demandant d'étendre le linge. Elle trouva comme seule réponse un « Je ne peux pas ! » gribouillé à la hâte.

Ils parlaient de mariage depuis un certain moment, car ils s'aimaient et vivaient ensemble depuis cinq ans. Ils avaient envie que leur union soit officiellement reconnue, ne serait-ce que s'il arrivait quelque chose à l'un d'entre eux. C'était une façon pragmatique de parer à d'éventuels problèmes concernant ce qu'ils possédaient en commun.

Mais ils ne pouvaient pas prendre de décision. Le rythme des émissions battait son plein, et John ne voulait pas prévoir quoi que ce soit. Il était obsédé par l'idée de devenir célèbre. « Tu ne peux pas savoir. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être à ma place », lui dit-il un jour. Elle pensa qu'il avait juste un peu le cafard. Mais il ne voulut pas s'expliquer, il ne souhaitait pas que quelqu'un soit si proche de lui. « Tout ira mieux quand je serai mort », dit-il une autre fois. Cette remarque la choqua mais elle ne la releva pas.

Judy lui parla de sa consommation de cocaïne. N'en prenait-il pas trop ? Était-ce une dépense nécessaire ? Un jour, John disait « Je vais arrêter les drogues », et le lendemain « Je peux me débrouiller avec ». Judy ne le croyait pas. Elle savait que la cocaïne le rendait moins sensible, et apparemment, il avait besoin de ça pour jouer. Parfois, il avait peur de faire rire les gens juste à cause de son physique marrant.

Judy prenait aussi régulièrement de la cocaïne, mais c'était surtout pour les soirs de fête, ou lorsqu'elle accompagnait John dans ses virées nocturnes avec l'espoir de se rapprocher de lui. Elle tenta sans forcer de prendre le contrôle sur sa consommation de cocaïne, et fit même l'effort de le convaincre d'engager un comptable qui, pensait-elle, empêcherait John de trop dépenser d'argent.

Mais les drogues, les moments où il disparaissait, le côté imprévisible de leur vie, ainsi que le sentiment d'insécurité qui régnait autour de leur relation

et de leur futur commençaient à l'énervier. Elle en arriva à lui ordonner de quitter l'appartement et de ne plus revenir. Comme c'était l'endroit où il vivait lui aussi, Judy espérait que cela le ferait réagir. Il quitta l'appartement peu avant Thanksgiving.

Judy et sa sœur aînée, Pam Jacklin, eurent une longue conversation durant ce week-end. La cocaïne était en train de faire des ravages chez John, expliqua Judy, et elle s'inquiétait des effets que cela pourrait avoir sur lui, sans parler de sa vie professionnelle. Cela pourrait le pousser à bout, mettre en péril sa créativité, il risquait même de se faire arrêter par la police. Et tout cet argent, mon dieu, tout cet argent jeté par les fenêtres.

Cette discussion fut douloureuse pour les deux femmes. Par le passé, on leur avait caché que leur père rencontrait un problème d'addiction à l'alcool. Leur mère n'avait pas voulu l'admettre, elle avait inventé de fausses excuses et expliqué que c'était autre chose. Ses filles avaient dû assister à cela, impuissantes, en attendant qu'elle se rende à l'évidence et qu'elle prenne les choses en main.

Judy voyait bien qu'elle se retrouvait aujourd'hui dans une situation similaire. Elle n'allait pas répéter les mêmes erreurs que sa mère et accepter l'addiction de son compagnon sans sourciller.

Ayant quitté l'appartement de Bleecker Street, John se rendit chez Penny Marshall, qui logeait au Sherry Netherland Hotel. Marshall et sa comparse Cindy Williams avaient cartonné cette année-là avec la série télévisée *Laverne et Shirley*, qui mettait en scène deux femmes ouvrières dans les années 1950. Elles avaient débarqué à New York afin d'enregistrer un disque pour Atlantic Records, qui leur avait réservé cette suite équipée d'un système stéréo dernier cri. John emménagea avec elles.

Marshall aimait bien John malgré son avis sur la série, qu'il qualifiait régulièrement de « connerie » ou de « merde de *prime time* ». Elle passa un coup de fil à Judy.

« Il est là, dit-elle.

– Garde-le », répondit Judy.

John resta là-bas quelques jours, à dormir le jour et sortir le soir. Lorsque Marshall lui suggéra de se calmer sur les drogues, il s'écria : « T'es pas ma mère ! ». Un soir, il squatta le loft de Michaels, y fit la fête et s'endormit avec des écouteurs sur les oreilles et une cigarette allumée au bec, ce qui déclencha un incendie dévastateur.

Le 29 novembre 1976, John se rendit chez le Docteur Rosenbluth.

Rosenbluth était médecin depuis dix-sept ans et avait dirigé une clinique spécialisée dans les addictions pendant huit ans. Il interrogea John sur son passé médical, et souligna l'importance qu'il soit honnête et exhaustif. Alors que John lui parlait, Rosenbluth écrivit dans son dossier :

Fume trois paquets par jour.

Boit de l'alcool en société.

Médicaments : parfois du
Valium.

Marijuana : quatre à cinq fois
par semaine.

Cocaïne : en prend tous les
jours.

Mescaline : régulièrement.

Acid : entre dix à vingt prises
dans sa vie.

Pas d'héroïne.

Amphétamines : a testé quatre
types différents.

Barbituriques : prend
régulièrement des Quaaludes.

Rosenbluth l'interrogea ensuite sur sa consommation excessive de cocaïne, et lui expliqua qu'il fallait absolument qu'il arrête.

« Je donne tellement de plaisir à tant de gens, répondit John, pourquoi ne pourrais-je pas me faire plaisir à moi aussi ? Pourquoi dois-je arrêter ?

– Parce que vous allez en mourir.

– On décide tout le temps de ce que je dois faire et où je dois être. »

C'était épuisant et oppressant. La cocaïne était une façon pour lui de se soulager de tout ce poids.

« Je veux que vous consultiez un psychiatre. »

John accueillit le conseil du médecin avec hostilité : il disait n'en avoir ni le besoin, ni le temps. Ce n'était pas un si gros problème, il ne prenait pas d'héroïne, il ne « s'injectait » rien. Sa petite amie était la personne la plus importante dans sa vie, et il ne ferait jamais rien qui puisse la blesser.

« Vous feriez mieux de tout arrêter, répondit Rosenbluth.

– Je suis accro aux Quaaludes », confessa John, car il en avait besoin pour dormir. Rosenbluth lui en prescrivit trente.

Tom Brokaw et Jane Pauley, les deux présentateurs de la matinale de NBC, commençaient leur journée vers 5h30 pour être prêt à passer à l'antenne à 7h. Le jeudi, Belushi errait souvent dans leurs bureaux, clairement défoncé après une nuit blanche. Il mitraillait Brokaw de questions : « Qu'est-ce qui se passe ? Vous allez parler de quoi ? C'est quoi les nouvelles du jour ? Pourquoi je passerais pas à l'antenne avec vous ? »

Brokaw pensait que John avait désespérément besoin qu'on le prenne au sérieux. Une fois, les enfants de Brokaw vinrent assister à l'émission. John débarqua et demanda : « Où sont-ils ? Je veux les voir. » Il leur dit « J'aime bien votre papa, mais il court trop, il tient trop la forme » (Brokaw courait tous les jours dans Central Park). John fit une moue désapprobatrice : « Quel ennui ! », ce qui fit rire les enfants. Du point de vue de Brokaw, John ne s'arrêtait jamais, c'était un spectacle permanent.

John s'asseyait dans le bureau de Pauley pendant une heure après la fin de la matinale, blaguant et traînant comme un gamin qui ne veut pas rentrer chez lui. Un jour, il la raccompagna jusque chez elle. Sur la route, quelqu'un l'interpella : « Hé Belushi ! ». Un attroupement se forma autour de lui, et John se lança dans un petit numéro. Il sortit un couteau à cran d'arrêt et, en blaguant mais de manière assez menaçante, dispersa la foule en agitant son arme.

À chaque fois qu'elle croisait John, Pauley ne pouvait s'empêcher de lui dire : « Prend soin de toi. »

Le 11 décembre 1976, Candice Bergen fut l'invitée du *Saturday Night* pour la troisième fois. Elle était très heureuse de revenir, mais durant les répétitions, elle fut surprise de voir à quel point les choses avaient changé. Faire une émission en direct trois fois par mois ne pouvait qu'éreinter les gens. La chaleur humaine et l'ouverture d'esprit avaient disparu, remplacées par une fermeté et une inimitié dont John était le symbole. La pression qui

régnait en permanence sur leurs épaules les avait complètement essorés et ils semblaient tous se détester. L'équipe était plongée dans la cocaïne, ce qui était peut-être le seul moyen, semaine après semaine, de tenir le coup. Bergen pouvait le comprendre. Mais la cocaïne, qui avait été l'année passée un luxe à peine abordable, était devenue aujourd'hui une habitude du train de vie de stars mené par l'équipe du *Saturday Night*.

Les auteurs avaient écrit un sketch décalé et ironique. Bergen ne savait pas comment cela allait tourner, même après plusieurs répétitions.

Ce soir-là, le groupe du *Saturday Night* jouait le générique de l'émission. Lorsque la musique prit fin, Bergen n'était toujours pas sur scène. La caméra s'aventura alors en coulisses et s'arrêta devant sa loge. Curtin frappa à la porte et dit : « Candy, on t'attend... L'émission a commencé.

– Je ne peux pas, Jane, répondit Bergen depuis sa loge, d'une voix chevrotante. J'ai trop peur.

– Candy, tu as déjà participé à l'émission et tu étais très bien.

– C'est différent cette fois-ci. Je ne suis venue que pour me rapprocher de lui, Jane.

– Candy, oublie-le. Il n'en vaut pas la peine. Personne n'en vaut la peine. Surtout pas John Belushi.

– Je ne peux pas l'oublier, Jane. Nous avons partagé tellement de choses ensemble... Il y avait quelque chose de spécial entre nous. »

Michaels apparut à l'écran. « Je ne comprends pas. Comment fait-il pour avoir ce pouvoir sur les femmes ?

– Candy, dit Curtin, regarde ce que tu es en train de faire.

– Je m'en fous, Jane. Si seulement John pouvait au moins venir me parler.

– Ce n'est qu'un animal, répondit Curtin (elle le pensait vraiment).

– C'est pour ça que je n'arrive pas à l'oublier.

– Candy, il ne t'arrivera rien de bien avec lui. Il a fricoté avec toutes les femmes de la chaîne... »

John débarqua en manteau blanc, avec un bout de peau rouge sur la manche et un nœud papillon noir. Ses cheveux étaient plaqués en arrière, et il arborait un maquillage effrayant — visage blanc pâle, lèvres rouge-sang, sourcils noirs de jais. Il fumait une cigarette à la manière de Bogart, avec un air sournois. Il toqua à la porte.

« Va-t-en ! cria Bergen.

– Candy, ouvre cette porte », dit-il, dans une parfaite imitation de Bogart.

Bergen ouvrit la porte et le fixa, les yeux emplis de désir.

« John ? Oh, John.

– Candy, mon petit, je sais ce que tu ressens, mais c’est fini entre nous.

– Non, tu es fâché, c’est tout. Écoute John, je ferai ce que tu veux, je m’en moque. Que veux-tu que je fasse ?

– Rien Candy, c’est moi le problème. Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? » dit-il en tirant sur sa cigarette, avec le léger zézalement à la Bogart et un haussement d’épaule. Il était l’incarnation de l’anti-héros grincheux et patibulaire.

Michaels et les auteurs de l’émission étaient en transe. John jouait de manière très précise et rendait le tout de plus en plus crédible par ses mots et ses gestes.

« C’est pour ton bien, dit-il, tu ne comprends pas ? Je vais te faire du mal.

– John, tu ne peux pas penser un peu à nous ?

– Nous, ça n’existe pas Candy.

– Tu ne penses qu’à toi. Une femme te fait du mal, et tu en veux au monde entier. Tu n’es qu’un lâche... » Elle le frappa, il recula. « Je suis vraiment désolée. Je t’ai fait mal ?

– Oui, beaucoup.

– Je suis désolée ! Tu sais bien que je ne veux pas te faire du mal. Tu es le seul homme que j’aie jamais aimé.

– Oui, répondit-il sur un ton sarcastique, et je t’aime aussi. C’est pourquoi je veux que tu viennes faire ton travail, sur scène... Bambi.

– Candie », corrigea-t-elle.

Ils avancèrent dans le brouillard. « *As Time Goes By* », chanson tirée du film *Casablanca*, se fit entendre. Belushi et Bergen enfilèrent un chapeau et un trench.

« Je veux que tu sois là, sur scène. Regarde, je n’ai rien de noble. Nos petits problèmes ne valent rien dans ce monde de fous... Si tu ne viens pas sur scène, tu vas le regretter... Peut-être pas aujourd’hui, ni demain, mais bientôt, et pour le restant de tes jours. »

Une voix annonça : « Dernier vol pour Lisbonne, départ imminent. »

Bergen : « Et nous, John ?

– Eh bien, nous aurons Paris — et les Muppets. Je crois que c’est l’heure de ton vol mon petit. » Il lui donna une petite tape sur le menton. « Tu ferais mieux d’y aller. » Le volume de la musique augmenta.

John se tourna vers Garrett Morris, assis au piano. « Ça suffit Sam. Tu peux prendre ta soirée.

– Très bien, monsieur Rick. »

John se tourna vers Bergen. « Écoute Candy, faisons une bonne émission et peut-être — je dis bien peut-être — que nous irons prendre un verre après.

– Chez moi ?

– Ok.

– Je ne suis même pas sûre que tu viennes. Tu n’es qu’un sale petit menteur, tu ne me dis jamais la vérité. J’imagine que c’est pour ça que je t’apprécie. Je pense que ça pourrait être le début d’une belle amitié. »

Michaels avait toujours encouragé ses comédiens à utiliser des choses de leur vie dans l’émission. Cette année-là, John n’avait nulle part où aller pour fêter Noël. Dans le dernier sketch, Bergen s’adressa à la caméra :

« C’est la dernière émission avant Noël, après nous allons faire la fête, puis

nous partirons chacun de notre côté pour les vacances.... Je pense que Garrett [le seul Noir de la bande] va rentrer en Afrique. Oui, tout le monde rentre à la maison, sauf Belushi... *Saturday Night* est donc fier de lancer le "Concours d'adoption de Noël de Belushi"... »

John apparut à l'écran et chanta « *Chestnuts roasting on an open fire* ». Il s'adressa à la caméra : « Salut, je suis John Belushi. Vous pouvez aussi m'appeler "Baloche", comme le fait mon grand ami Chevy Chase. Oui, ça a l'air bête à dire comme ça, mais j'adore Noël. Hé, j'adorerais partager la bûche de Noël avec vous et jouer avec votre fille... Je ne suis pas très difficile. J'aime les bonbons, le pudding aux prunes, l'oie rôtie aux drogues... »

Bergen termina : « Si vous pensez être cette famille, écrivez-nous... »

Bergen et les autres comédiens conclurent avec une chanson sur Gary Gilmore, le criminel qui avait demandé à être exécuté, intitulée « *Let's Kill Gary Gilmore for Christmas* ».

Bergen quitta le studio un peu déprimée. Le fait que tout soit écrit et joué avec talent ne fit qu'augmenter son désarroi, car elle avait l'impression que cela manquait d'humanité. C'était, selon elle, dû aux drogues. Elle essaierait maintenant de garder ses distances et souhaitait ne plus être invitée dans l'émission. L'équipe du *Saturday Night* était devenue la caricature de ce qu'elle essayait de dénoncer.

John fit un saut en Californie juste avant Noël, et lorsqu'il revint à New York, il se rendit dans l'appartement de Bleecker Street, où Judy vivait toujours. Il n'avait plus beaucoup d'argent et aucun endroit où aller, et décida donc de revenir habiter avec elle. Ils décidèrent de rendre visite à Rob, le grand frère de Judy, qui était joaillier à Aspen, dans le Colorado.

John appela Rob, qu'il avait toujours considéré comme un frère. « Il faut que tu m'aides. Je dois me marier avec Judy. » Il n'était pas question de grossesse ou quoi que ce soit de ce genre, mais il devait le faire pour elle. « Je ne veux pas qu'elle se sente seule », dit-il. Rob pourrait-il leur trouver un endroit à Aspen pour leur lune de miel ? Rob répondit qu'il pouvait probablement dégouter quelque chose de sympathique dans la région pour 50 dollars par jour.

John insista pour louer un endroit à 200 dollars par jour. Rob fut surpris, mais finit par leur trouver une splendide étable rénovée en lieu de villégiature.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le Colorado, Judy les entendit parler de mariage. Mais John était très cachottier. Elle tenta sans insistance de lui expliquer

qu'un mariage demandait une certaine organisation.

Le dernier jour de 1976, ils se débrouillèrent, après maintes péripéties, pour officialiser leur union. La plupart des bureaux de l'administration étaient fermés et le blizzard faisait rage, mais ils réussirent *in extremis* à se marier, le 31 décembre, à 16h55.

Le *Saturday Night* était très populaire chez les étudiants, et les comédiens étaient souvent invités à jouer sur des campus universitaires, ou à venir y donner des « conférences ». C'était de l'argent facile — entre 1 000 et 2 000 dollars la soirée — que Belushi ne refusait pas, souvent accompagné par Aykroyd, Gary Weis ou Michael O'Donoghue.

O'Donoghue aimait ce genre de soirées passées avec John. Ils se rendaient au campus en limousine et faisaient la plupart du temps salle comble. Ils démarraient leur numéro lorsqu'O'Donoghue montait sur scène tout en mettant de l'ordre dans ses papiers.

Puis John faisait irruption et demandait à ce qu'on lui fasse un shoot.

« Non, John, tu en as déjà trop pris. »

Après moult jérémiades, O'Donoghue sortait une seringue géante, expliquant que cela suffirait à le faire planer pendant une heure et quinze minutes — la durée de la conférence. O'Donoghue se contentait de lire des blagues qui avaient été censurées dans l'émission, et John faisait son numéro du Samouraï. Ils mettaient également le feu à un sac de courrier adressé au *Saturday Night*, puis John sciait la scène en deux à l'aide d'une tronçonneuse. Sur le chemin du retour, ils écoutaient du rock et fumaient de l'herbe.

En janvier 1977, durant l'une de ces « conférences », John sauta de la scène et se tordit sévèrement le genou. Il fut transporté à l'hôpital, où on lui administra des calmants pendant plusieurs jours. Il était à la fois dans le gaz et énervé. Judy lui apporta de la cocaïne. En conséquence, il rata l'émission du 15 janvier 1977, dont l'invité était l'avocat Ralph Nader.

Lorne Michaels vira et réincorpora Belushi à plusieurs reprises. Judy était persuadée que le problème provenait de la cocaïne. La drogue dirigeait tout, dictait la conduite des gens, les poussait à bout, jusqu'à ce que la tension éclate. C'était le numéro habituel entre John et Lorne.

Fin janvier, John était de retour. Michaels choisit de jouer le premier sketch en compagnie de John. On le voyait dire à un médecin : « On ne peut pas laisser Belushi passer à la télévision, il est dans le coma. » Belushi,

portant un peignoir et une barbe de trois jours, était assis dans un fauteuil roulant. Michaels s'avança vers lui, avec un regard de dédain : « Regardez, on ne peut rien faire de lui, il dort. »

Alors, le docteur dit : « Je vais devoir arrêter de lui prescrire des drogues. » La tête de Belushi se releva subitement et ses yeux s'ouvrirent gros comme des billes. « En direct de New York, c'est le *Saturday Night* ! » cria-t-il.

C'en était trop pour Judy. Elle décida une fois de plus de lui faire arrêter les drogues et se rendit chez Gary Watkins, qui semblait être le principal fournisseur de John. Watkins fut surpris de la voir autant en colère. En tant qu'ami de John, expliqua-t-elle, je veux que tu arrêtes.

Watkins ne pensait pas être le principal fournisseur de John, et encore moins son dealer, mais il accepta.

Mais, plusieurs jours plus tard, Judy découvrit que John prenait de la cocaïne, et il finit par confesser qu'elle lui avait été fournie par Watkins. Judy appela Watkins : « John est complètement défoncé. Et il me dit que c'est toi qui lui a filé la dope. »

Watkins ne nia pas.

« Qu'est-ce que tu es en train de lui faire ? » cria-t-elle.

Watkins ne se sentait responsable ni de John, ni de ce qu'il faisait. Il ne forçait John à rien, il n'avait pas besoin de lui pour se mettre dans de sales états.

Il était revenu sur son engagement, ce qui rendait Judy furieuse. « Je ne veux plus que tu lui vendes quoi que ce soit... Si tu es son ami, arrête ! »

Watkins pensa qu'elle le diabolisait pour pas grand-chose. « Tu ne peux pas le contrôler, répondit-il, personne ne peut exercer ce genre d'influences sur John.

– Tu dois arrêter ! cria-t-elle encore.

– Tu me menaces ?

– Oui », répondit-elle. Elle comprit que sa colère et sa véhémence devaient se traduire en actes, même si cela impliquait de le dénoncer à la police. « Oui, je crois bien », puis elle raccrocha. Elle n'avait pas vraiment l'intention de le

faire, mais espérait bien l'avoir intimidé.

John accepta finalement de voir un psychiatre, en la personne de Michael S. Aronoff.

Un jour, Judy trouva un mot de John qui disait : « Vais voir Aronoff. Je vais régler ce problème. »

Mais il se plaignait souvent du long trajet à faire pour s'y rendre. Il poursuivait tant bien que mal sa thérapie pendant quatre mois. Le 26 avril 1977, ils se rendirent tous les deux au cabinet d'Aronoff. Elle était bouleversée car un ami proche de sa famille venait de décéder, et elle craqua en pleine séance. John finit par arrêter de voir Aronoff, expliquant à Judy qu'il n'avait plus de problème.

Belushi était en train de devenir le chouchou du public, même s'il n'était pas considéré comme une star au même titre que Chevy Chase. Mais il était en voie de conquérir son propre statut — celui du gros ours mais aussi de monstre. Mitchell Glazer, journaliste pour *Crawdaddy magazine*, une revue concurrente de *Rolling Stone*, le remarqua. Belushi représentait le futur de la comédie, et Glazer le voulait en couverture. John était intéressé, mais souhaitait lire quelques-uns des articles du journaliste.

Glazer lui envoya deux papiers, dont un sur George Harrison, et rappela John.

« Ouais, j'ai lu tes articles, dit John, qu'est-ce que c'est que cette phrase : "les micros descendirent en piqué sur la scène comme des mouettes", et celle-ci : "des nuages bas menaçants" ? »

Glazer regrettait ces phrases, qui étaient parmi les plus mauvaises qu'il avait écrites. John avait appuyé là où cela faisait mal. Il tenta de se justifier, mais John fut impitoyable.

« Je vais laisser un type comme toi écrire un article sur moi ? » demanda-t-il en rigolant.

Glazer promit de lui faire lire l'article avant publication.

John répondit qu'il voulait un droit de regard sur l'article. Il lui raconterait ce qu'il voudrait, il l'aiderait, mais garderait le contrôle sur le résultat final.

Glazer, comme n'importe quel journaliste, n'était pas très satisfait de ce marché passé avec John, mais c'était tout de même mieux que rien. Il accepta.

« Et, ajouta John, je veux un droit de regard sur la photo de couverture.

– Ok.

– Et aussi celles dans l'article.

– Ok. »

Glazer réalisa des interviews de quelques personnes de l'équipe du *Saturday Night*. O'Donoghue fut le plus serviable. Il lui faisait penser à un chimiste qui préparerait de l'héroïne tout en vendant des enfants sur le marché noir.

À la question : « Qui est John Belushi ? », O'Donoghue répondit de manière énigmatique : « Ce que vous devez comprendre, c'est que c'est son côté autodestructeur et suicidaire qui donne tant d'intensité à la façon dont il interprète ses personnages. »

Mais Glazer n'arrivait pas à approcher John. Il n'arrêtait pas de reporter l'interview, évitait de le croiser, et ne répondait pas à ses coups de fil. Cela semblait l'ennuyer de devoir s'asseoir pour discuter avec lui. Mais une nuit, vers trois heures du matin, il appela Glazer depuis les bureaux de NBC, et le pressa de venir le rejoindre avec son enregistreur et beaucoup de cassettes. Et des sandwiches, deux sandwiches, ordonna-t-il.

Glazer s'exécuta. Alors qu'il mangeait ses sandwiches, John lui annonça qu'il avait décidé de ne pas faire l'interview.

O'Donoghue tenta de lui expliquer pourquoi : « Tu sais, John est en pleine phase narcissique en ce moment, il se prend pour une star. Il est jeune, n'a sûrement jamais eu beaucoup d'argent, et maintenant il peut se payer des limousines et de la drogue. Il a juste envie d'être le roi du monde pour le moment. »

Glazer n'abandonna pas son article, utilisant des bribes de conversations avec John et couchant sur le papier ses propres impressions *via* ce qu'on avait pu lui dire. Il montra le premier jet à Belushi, qui demanda à ce que la remarque d'O'Donoghue sur la drogue soit retirée, car il ne voulait pas que ses parents puissent lire ça. Mais Judy le persuada de ne pas couper ce passage.

La photographie de couverture représentait John avec un sourire malicieux, les sourcils levés, pointant du doigt un mini téléviseur posé sur son épaule, où l'on pouvait voir une image de lui avec un air moqueur. Le titre : JOHN

Glazer faisait maintenant partie de l'entourage de John, jouant tantôt le rôle du père, du fils, de garçon de courses ou d'historien de la vie personnelle de Belushi.

Cet article, paru dans un magazine à faible diffusion, fut le premier à lui être pleinement consacré, chose que John ne pourrait jamais oublier. Il resta en contact avec Glazer, lui rendant quelques visites ou lui passant des coups de fil tardifs.

Michaels délocalisa l'émission à la Nouvelle-Orléans pour célébrer Mardi gras où, depuis un balcon, John interpréta Ricky Mussolini, le petit-fils du *leader* fasciste italien. Il joua également le rôle de Brando dans *Un tramway nommé Désir*, vêtu d'un t-shirt déchiré, une bière à la main, trébuchant dans la rue en gueulant « Stellaaa !... Stellaaaa ! »

Cette même année, il interpréta le *leader* soviétique Léonid Brejnev, dans un sketch où il voulait passer à la télévision américaine, dans l'émission de Johnny Carson, mais sans autres invités que lui et sans être relégué à la fin de l'émission.

À la fin de la saison, Belushi et Aykroyd se disputèrent. Dan en avait après John car il n'accordait pas suffisamment d'attention à l'écriture des sketches. Ils se partageaient une paye d'auteur plus un bonus de 275 dollars par semaine. John avait pris l'habitude de mettre quelques idées sur le tapis, puis il disparaissait et laissait Dan se débrouiller tout seul.

« Si tu ne veux pas écrire, cria Aykroyd, alors ne prend pas l'argent et ne me fais pas perdre mon temps ! »

– Je ne veux pas écrire ! répliqua John. Je veux jouer. Alors garde l'argent !

– Je m'en fous de l'argent ! Tu peux le garder, mais ne viens pas faire semblant d'être un des auteurs de l'émission. C'est même pas la peine de te pointer ! »

¹ Sur un formulaire destiné aux relations publiques de la compagnie qu'il remplit plusieurs mois après avoir été engagé, il écrivit sa nationalité puis la ratura. Il la remplaça par : « J'essaierai aussi longtemps que possible de ne

pas être catégorisé. » À une question portant sur son second choix de carrière, il répondit : « Commandant d'un vaisseau spatial ». Pour son numéro de téléphone personnel, il écrivit : « Hors-service ».

À la question : « Votre vie s'est-elle déjà trouvée en danger ? » il répondit : « Seulement quand j'ai pensé à me suicider. » À propos de ses goûts musicaux, il écrivit : « Un jour j'aimerais bien m'acheter une grosse chaîne stéréo pour passer des disques à plein volume. » « Quelle est la taille de votre garde-robe ? » : « Je n'ai pas besoin de beaucoup de vêtements, mais j'aimerais avoir des chaussettes propres. »

Ce formulaire s'achève avec ce commentaire : « Aujourd'hui, j'aime mon boulot et les personnes avec qui je travaille. Je n'ai pas beaucoup de temps pour d'autres activités. »

Plus tard, quelqu'un mis une note au formulaire et écrivit en haut de la page : « C — Peu soigné et incomplet ».

2 Jeu de mots sur le titre original du roman *De sang-froid* : *In Cold Blood*

3 « Pas d'espoir sans drogue ».

4 Le White Horse était bien le bar favori de Dylan Thomas, et il est sûrement mort d'un excès d'alcool. Il n'est cependant pas certain qu'il ait bu dix-huit whisky d'affilée, bien qu'il soit confirmé qu'il ait passé un jour ou deux au White Horse avant de sombrer dans le coma.

5 John signerait plus tard un contrat de cinq ans. Son salaire initial était de 750 dollars par émission pour la première année, et il atteindrait 1 600 dollars par semaine lors de la cinquième année. NBC ne lui accordait que six apparitions sur des chaînes concurrentes par an. Si le *Saturday Night* était arrêté avant la fin de son contrat, ils se gardaient le droit de pouvoir le recaser dans n'importe quel autre programme. Ils pouvaient le retenir de la sorte pendant six mois, en lui payant son salaire de base à la semaine. Mais c'était sans comparaison avec un prime-time. Il aurait alors gagné 6 000 dollars par émission.

7 Les audiences de l'émission étaient évaluées en moyenne à 6,4 (le pourcentage de téléviseurs branchés sur l'émission par rapport au total de tous les postes existant dans le pays, même ceux éteints à ce moment-là), ce qui représentait environ 10 millions de spectateurs. Ce qui voulait dire à peu près 22 % de part de marché. C'était plutôt un bon chiffre pour une première saison, mais il faudrait qu'ils atteignent les 30 % afin de garantir la survie de l'émission.

SECONDE PARTIE

SECONDE PARTIE

8

Ce même été, John Landis, alors âgé de vingt-sept ans, se trouvait à New York pour la projection de son long métrage, *Hamburger film sandwich*, un film à sketches à petit budget, satirique et parodique. À cette occasion, il fut présenté à Belushi.

« Mon dieu ! dit John en lui serrant la main. Tu es jeune. Tu crèches où ?

– Au Drake.

– On se retrouve là-bas plus tard alors. »

Après la projection, Landis retourna au Drake et attendit. Belushi n'avait pas précisé d'heure en particulier, et Landis commençait à se demander s'il n'avait tout simplement pas mal compris. Il voulait lui confier le rôle de Bluto dans son prochain film, *American College*, et attendait ses retours sur le scénario, écrit par des auteurs du *National Lampoon*. C'était l'histoire d'une fraternité de mauvais garçons (les Deltas) qui menaient une guerre contre le bon goût, la propreté, les notes, les conseillers d'éducation, les femmes ainsi qu'une autre fraternité très arrogante. Universal avait donné le feu vert à Landis pour développer le scénario, mais la survie de ce projet, comme c'était souvent le cas à Hollywood, ne tenait qu'à un fil. Obtenir un accord ferme de la part des studios dépendait de multiples facteurs. En premier lieu, Landis rencontrait de gros problèmes avec le scénario, à cause de l'humour noir typique du *National Lampoon*. Une des couvertures du magazine avait fait polémique, car elle représentait un chiot avec un flingue sur la tempe avec, en titre : SI VOUS N'ACHETEZ PAS CE MAGAZINE NOUS TUERONS CE CHIEN. Il trouvait qu'il y avait trop de blagues pourries, de gags de mauvais goût, et même de l'humour à caractère antisémite, raciste et hostile à l'égard des femmes. Dans une séquence, un des membres des Deltas devait éteindre un feu de camp avec son vomi. Dans une autre, un fût de bière traversait la tête d'une réplique du président Kennedy. Ce genre de choses pouvait convenir à un magazine destiné à un public d'*aficionados*, mais pas à un film qui s'adressait à un public plus large.

Landis avait passé un peu de temps avec les auteurs du scénario, Doug Kennedy, le fondateur et moteur créatif de la revue, Harold Ramis, ancien partenaire de Belushi chez Second City, et Chris Miller.

Tous les trois étaient nerveux, et ils tentèrent de l'intimider. Mais Landis

savait que le réalisateur avait le pouvoir de couper ce qu'il voulait et, de plus, que c'était lui qui imposerait sa marque de fabrique.

Universal souhaitait Chevy Chase pour le rôle d'Otter, l'imperturbable *leader* des Deltas, mais Landis voulait un véritable acteur comique, pas un « Je suis Chevy Chase et pas vous ». Landis sabota de l'intérieur les efforts du studio pour attirer Chase, en lui racontant que ce serait un film de groupe, et que personne n'en serait la tête d'affiche. Chase refusa le rôle.

Universal lui avait alors lancé un ultimatum : il fallait convaincre Belushi d'interpréter Bluto ou bien il n'y aurait pas de film. De plus, les auteurs du *Lampoon* avaient écrit le rôle en pensant à lui.

On frappa à la porte de Landis. Tout en saluant le réalisateur, Belushi appela le *room service*. Il commanda une demi-douzaine de cocktails de crevettes, de la Heineken, quelques margaritas et des huîtres.

Il était d'accord pour interpréter Bluto.

« Mais j'ai un problème avec le scénario : Bluto ne participe pas à la scène du *road trip*. » C'était une séquence où des Deltas partaient en virée nocturne, à la recherche de femmes et d'alcool.

« Bluto, répondit Landis, ne doit pas, et ne peut pas apparaître dans cette scène. Bluto est un personnage au caractère volcanique, d'une telle intensité, qu'on ne peut pas le garder aussi longtemps à l'écran. » Landis lui expliqua sa vision du personnage. Bluto était un mélange d'Harpo Marx et de Macaron, le glouton des Muppets, à la fois tendre et hystérique, avec un appétit vorace pour la nourriture, les problèmes et les femmes.

John écouta attentivement, posa quelques questions, puis finit par dire : « Ok, je le fais ». Il demanda s'il pouvait lui emprunter 20 dollars, que Landis lui donna, en disant : « T'as intérêt à me les rendre demain. » Sans piper mot, John sortit de la chambre.

Peu après son départ, on frappa à nouveau à la porte. C'était le *room service*, avec un plateau de nourriture et de boisson d'environ 150 dollars. Landis rit, signa la note et appela Sean Daniels, qui s'occupait du film chez Universal. « C'est bon, il est partant. »

Deux jours plus tard, Landis dînait dans un restaurant de sushis de New York. Un serveur vint lui apporter un sac en papier. Surpris, il fouilla à l'intérieur et trouva un sandwich au thon. De l'autre côté du restaurant, il aperçut John.

C'était sa manière à lui de rembourser les vingt dollars. John avait cette manie, avait-il raconté un jour à Judy, de tester les gens en leur empruntant de petites sommes d'argent, car cela les obligeait à sortir de leur carapace et lui permettait d'observer leur réaction. Judy ne comprit jamais véritablement le but de cette manœuvre.

John voulait vraiment faire ce film. Il alla même jusqu'à dire à Brillstein : « Ils ne peuvent pas le faire sans moi. » Le budget du film était de seulement 2,5 millions de dollars, mais Brillstein réussit à négocier un cachet de 35 000 dollars pour John, ce qui était assez élevé pour quelqu'un qui n'avait jamais fait de cinéma.

Il y avait un rôle pour Aykroyd, celui d'un fana de moto, et John le poussa à accepter, mais Danny refusa. Il préférait écrire pour le *Saturday Night*. « Vas-y, dit-il à John, c'est ton film. »

Ce même été, Brillstein était dans son bureau de Sunset Boulevard lorsqu'il reçut un appel d'Harry Gittes, un producteur très proche de Jack Nicholson. Le célèbre acteur était sur le point de réaliser son premier film, *En route vers le sud*, une comédie en forme de western. Gittes avait entendu dire que Belushi imitait parfaitement l'accent mexicain, et Nicholson le voulait pour un second rôle, celui d'un shérif d'origine latino-américaine. Le tournage devait débiter au Mexique vers la mi-août.

Brillstein, dont les clients — les Muppets et la plupart des comédiens du *Saturday Night* — étaient de plus en plus célèbres, se voyait comme le pape des agents de la télévision, et cherchait maintenant à infiltrer le milieu du cinéma. Il se soumettait à la vieille maxime du *show business* : « Fais tout ton possible et quelque chose deviendra possible. »

John réagit positivement : « Mon père a toujours rêvé de me voir monter à cheval. » Mais il était capital qu'il termine ce tournage avant d'entamer la troisième saison du *Saturday Night*. Brillstein négocia avec Gittes, qui promit de laisser John retourner à New York dans les temps.

John expliqua à Judy que c'était une bonne idée de faire *En route vers le sud*, car il aurait au moins une petite expérience au cinéma avant de se lancer dans *American College*. Elle savait qu'il était déçu par le fait que le *Saturday Night* ne l'ait pas rendu aussi célèbre que Chase. Il n'en pouvait plus de courir après le succès, et peut-être qu'Hollywood était la solution.

John appela Steve Beshekas pour lui annoncer qu'il allait faire un film avec Nicholson. « Mon vieux, c'est une grand star », dit John. Il admirait l'attitude et le style rebelle de l'acteur. Il avait adoré jouer son rôle dans la

parodie de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

Le 16 août 1977, Belushi signa son contrat pour *En route vers le sud*, pour lequel il allait toucher 25 000 dollars pour cinq semaines de tournage, frais d'hébergement à l'hôtel compris. Nicholson était ravi qu'il accepte, mais surpris qu'il veuille bien jouer un second rôle. « Pourquoi diable accepte-t-il de faire ça ? » demanda-t-il à Gittes.

John devait être logé à Durango, une ville retirée au centre du pays où beaucoup de westerns américains étaient tournés, mais il arriva sans passeport ni argent, et il y eut un imbroglio au niveau de la réservation d'hôtel. Brillstein s'arrangea pour que la mère de John lui envoie un certificat de naissance, et il envoya John à Mexico, où il passa la nuit. L'après-midi suivante, on déposa John à Durango, près d'une charmante maison de plain-pied que Nicholson avait louée dans les montagnes. L'habitation était partagée en deux — une partie était réservée à Nicholson, l'autre aux bureaux de la production et aux salles de montage. C'était le point de rendez-vous pour tous ceux qui débarquaient sur le tournage. John arriva en mauvaise forme, fatigué et un peu déprimé par la longueur du voyage.

Nicholson et Mary Steenburgen, sa partenaire à l'écran, qu'il avait sauvé d'un boulot un peu pourri de serveuse, étaient déjà là depuis plusieurs semaines. Harold Schneider, coproducteur, était sur le plateau de tournage lorsqu'il reçut un appel de l'une des assistantes de Nicholson. « Il y a un gros problème à la maison, dit-elle, tu ferais mieux de te dépêcher de venir. » Belushi venait d'arriver.

Il y avait une demi-heure de trajet jusqu'à la maison. Schneider, trente-neuf ans, était un habitué du milieu et des caprices de star. Il avait travaillé sur *Easy Rider* en 1969, et *Vas-y, fonce*, le seul autre film que Nicholson avait réalisé. Son père, Abe Schneider, avait été président et directeur d'Universal. Il se demandait ce que Belushi, qu'il n'avait jamais rencontré, pouvait bien avoir fait pour qu'on le presse de venir.

Lorsqu'il arriva, John, négligemment vêtu d'un pyjama, marchait nerveusement dans la maison. Schneider s'assit sur un tabouret dans la cuisine et lui demanda ce qui n'allait pas.

« Je dois me barrer d'ici », répondit-il en évitant de le regarder. Il continua à marcher. « Je dois y aller. Je dois rentrer chez moi. Je ne peux pas vivre ici. » Il avait vu son hôtel à Durango. « Ça craint. L'hôtel est craignos. »

Schneider lui demanda ce qu'on pouvait faire pour l'aider.

John marchait de plus en plus vite. « Je dois me barrer d'ici.

– Pourquoi ? » l'interrogea Schneider. Il pensait que John avait peur. Peut-être que travailler pour la première fois sur un film, qui plus est avec Nicholson, le faisait flipper.

« Qui a besoin de tout ça ? » répondit-il. Il ouvrit un tiroir et en sortit un grand couteau de cuisine. Il le regarda et toucha la lame. Qu'allait-il faire avec ?

« Qui a besoin de tout ça ? » répéta-t-il, et il récita tous les ennuis qu'il avait eus jusqu'ici — le long voyage, l'hôtel, son besoin de partir.

« Fais ce que tu as à faire », dit simplement Schneider.

John posa le couteau, le reprit et toucha la lame. Il avait les yeux dans le vague, il semblait ailleurs.

« Écoute, John, reprit Schneider, si tu penses que tu dois t'en aller, si vraiment tu le penses, alors fais-le... Si tu penses que c'est mieux, que c'est pour ton bien, pas de soucis, je respecte ça. »

John semblait l'écouter, mais il avait l'air mal à l'aise.

« Si tu fais ça parce que tu penses que tu vas foutre le film en l'air, alors tu te trompes.

– Ouais, répondit John.

– Si tu penses qu'on n'y arrivera pas, tu te plantes. On ira au bout. » Schneider savait bien qu'un tournage, une fois lancé, ne s'arrêtait pas en plein milieu. Cela coûtait bien trop cher de tout stopper d'un coup. « S'il y a bien une chose que l'on ne fait pas, c'est abandonner.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– On va mettre la caméra là, filmer, puis quelqu'un va dire "coupez", et tout ça se fera sans toi. On continuera malgré tout.

– Ouais », répondit John, en testant le tranchant de la lame.

Schneider et John discutèrent pendant une heure, puis tout recommença à zéro. Schneider avait l'impression de jouer le rôle du psychologue de service.

C'était comme tenter de dissuader quelqu'un de se jeter dans le vide, tout en suspectant que la personne n'avait pas réellement l'intention de le faire. Brillstein n'aurait jamais dû laisser John se rendre tout seul au Mexique. Et il aurait au moins pu les prévenir que Belushi était fragile.

John continua à divaguer : endroit craignos, hôtel craignos. Schneider ne voulait pas que la situation s'aggrave, que Belushi se blesse avec le couteau, voire qu'il poignarde quelqu'un d'autre. Mais il ne souhaitait pas non plus qu'il s'en aille. Nicholson le voulait dans son film.

Gittes débarqua. Il se demandait ce qui avait bien pu retenir Schneider toute l'après-midi. Il prit le relais. John avait posé le couteau, mais il ressassait toujours les mêmes choses. Gittes ne pensait pas que ces quelques contrariétés méritaient qu'on en fasse une telle scène. Cette réaction est disproportionnée, dit-il à John. Nous sommes les meilleurs dans ce *business*, alors agissons en conséquence. « Tu devrais peut-être faire une sieste, suggéra Gittes, car tu te comportes comme un con. Je vais être honnête avec toi. Si tu continues comme ça, on est vraiment dans la merde. »

John s'assit et s'endormit.

Lorsque Nicholson arriva, il faisait nuit. « Belushi est à l'intérieur, il a un peu pété les plombs, mais il dort maintenant », lui dit Gittes. Il lui demanda s'il voulait qu'on le laisse dormir ou qu'on le vire de là.

« C'est quoi ici ? Un dortoir ? s'énerva Nicholson. Je suis fatigué ». Gittes alla réveiller John, et lui expliqua qu'il fallait qu'il rentre à son hôtel, que personne ne viendrait le rejoindre ici, pas même Nicholson. John finit par se lever et sortit de la maison. Gittes le suivait de près.

John comprit très vite que Nicholson était bien dans la maison, car d'autres voitures étaient en train d'arriver. Gittes était sur les talons de Belushi lorsque ce dernier se retourna et le bouscula afin qu'il le laisse passer.

Gittes se raidit et se mit à trembler, à la fois de peur et de colère. « Tu ferais mieux de ne pas recommencer », dit-il froidement.

John s'éloigna et se dirigea vers la voiture, puis se retourna pour revenir vers la maison.

Schneider, présent également, cria : « Monte dans la putain de bagnole ! »

John hésita.

« À quoi tu réfléchis putain ? reprit-il de plus belle. Rentre à ton hôtel, monte dans la voiture et rentre chez toi !

– C’est ce que je veux faire — rentrer chez moi. Ça fait trois heures que je te le répète. »

Schneider s’avança vers lui, et John le repoussa. « Ça, ça ne marche pas avec moi, dit Schneider en attrapant John par le cou et en le plaquant contre un mur. Tu te prends pour qui, espèce de connard ? »

Quelques membres de l’équipe tentèrent de retenir Schneider, qui était fou de rage. « Espèce de fils de pute ! Pour qui tu te prends à me pousser comme ça ? Recommence et je te tue. »

Belushi monta dans sa voiture et s’en alla.

Schneider se tourna vers Gittes. « J’aurais dû lui en mettre une tout à l’heure. »

Le soir même, John se pointa chez Bob Westmoreland, le responsable du maquillage.

John frappa à sa porte. « Je l’ai fait ! » cria-t-il.

Westmoreland le fit entrer. « Quoi ? demanda-t-il.

– J’ai frappé un producteur », répondit-il fièrement.

Le lendemain, il se sentait tout penaud et prit Gittes à part. « Je me suis vraiment comporté comme un con. Je suis désolé. »

Gittes tenta de le rassurer, et surtout d’oublier. Schneider, lui, était toujours en colère.

Nicholson pensait que c’était le problème de Schneider et Gittes, pas le sien. Comme tous les autres membres de l’équipe, il prenait beaucoup de cocaïne, surtout la nuit. Il ne se voyait donc pas trop faire la morale à John, et en plus, il aimait s’attirer ce genre de problèmes. John n’en menait pas large lorsqu’il vint le voir, et Nicholson savait qu’il devait lui dire quelque chose à propos de l’incident de la veille. Mais c’est John qui ouvrit le bal, en présentant ses excuses.

« Tu vas devoir leur lécher le cul maintenant, répondit Nicholson. Si ces

producteurs n'étaient pas mes amis, ils auraient purement et simplement supprimé ton rôle. Et cette histoire t'aurait poursuivi pendant dix ans. Le studio se serait chargé de flinguer ta carrière au cinéma. »

Judy vint le rejoindre quelques jours plus tard, et loua une petite maison à vingt minutes de l'hôtel. John attrapa un type assez rare de pneumonie à cause de l'exposition au soleil, et un pétard explosa près de sa main, ce qui l'obligea à se soigner avec de la morphine. Lorsqu'il rentrait de sa journée de tournage, Judy et lui se relaxaient simplement en buvant quelques verres. Ils s'ennuyaient, car ils n'avaient finalement pas grand-chose à faire. Judy jeta un œil au planning de tournage, et s'aperçut que John ne pourrait rentrer à temps pour la reprise du *Saturday Night*. John en parla avec Gittes, qui lui assura de finir comme prévu.

John devint ami avec un autre jeune acteur, Ed Begley Junior, fils du comédien Ed Begley qui avait obtenu un oscar pour le meilleur second rôle en 1962, grâce à son rôle de Boss Finley dans *Doux oiseau de jeunesse*. Comme John, Begley Junior, âgé de vingt-huit ans, n'avait qu'un petit rôle dans le film, et adorait la vie nocturne mexicaine. Il buvait, fumait de l'herbe, et prenait de la cocaïne et des Quaaludes. Ils avaient fait quelques virées ensemble, et à plusieurs reprises, Judy et John avaient dû le traîner hors d'un bar.

Judy repartit pour New York en septembre. Le tournage ne serait pas fini à temps pour le démarrage de la troisième saison du *Saturday Night*, et John était très amer, car les producteurs du film lui avaient menti. Il lui semblait évident qu'ils n'avaient aucun respect pour son travail à la télévision.

Le 24 septembre, John rentra à New York pour la première émission de l'année, de ce qui s'appelait désormais le *Saturday Night Live*. Puis il retourna à Durango, situation qui le frustrait de plus en plus. Le rôle était minuscule, et il passait la plupart de ses journées à attendre, sans avoir la moindre scène avec Nicholson. Nicholson et Mary Steenburger étaient les stars du film ; Begley et lui faisaient partie des meubles.

John n'arrivait pas à établir de contact avec Nicholson. Sa maison était le centre de tout le tournage : il avait un cuisiner, il organisait des dîners pour l'équipe et il était clair aux yeux de John qu'on pouvait s'y pointer seulement si on avait été invité.

Après trois allers-retours entre New York et le Mexique, John en avait fini avec le tournage. Il se plaignit auprès de Brillstein du peu d'attention qu'on lui avait accordé. Il ne se sentait pas faire partie de ce monde-là, ses amis n'établissaient pas de hiérarchie, ils n'avaient pas de règles. Il était impatient

de tourner *American College*, avec des gens de son monde — ceux du *Lampoon*.

Landis et Sean Daniels devaient trouver un campus qui serve de lieu de tournage, puisqu'ils n'avaient pas les moyens de s'offrir un décor en studio. Ils essuyèrent près de cinquante refus, avant que l'université d'Oregon, située à Eugene, finisse par accepter. Tout devrait être tourné sur place en trente jours (avec six jours de tournage par semaine) pour ne pas dépasser le budget.

À peine une semaine après être rentré du Mexique, John repartait pour l'Oregon, avec l'idée de boucler le tournage d'ici Thanksgiving. Ce qui signifiait encore des allers-retours, de longs vols entre New York et l'Oregon, alternant entre leur appartement de Bleecker Street et la maison qu'ils louaient avec Judy près du lieu de tournage. John décréta qu'il avait besoin des drogues pour tenir ce rythme, sans compter que cela l'aidait à être performant face caméra. Judy resta durant toute la durée du tournage en Oregon, car ils ne pouvaient pas se permettre de payer des billets d'avion afin qu'elle suive John.

Landis souhaitait démarrer le tournage du bon pied. Son casting était composé d'acteurs talentueux mais plutôt inexpérimentés, donc il organisa une semaine de répétitions sur place pour consolider l'esprit de groupe. Les acteurs étaient supposés participer pleinement à la vie du tournage, et Landis avait fait peindre le logo des Deltas sur les murs d'une maison louée pour l'occasion.

Pendant ces répétitions, Landis affina le personnage de Bluto. Il supprima un maximum de répliques afin d'obliger John à faire davantage usage de son corps. Le visage de John était tellement expressif qu'il pourrait s'en servir au montage comme marque de ponctuation. Lorsque Belushi était présent dans une séquence, il s'en emparait, ce qui poussa Landis à penser l'ensemble du film autour des apparitions de Bluto.

Landis savait que les répétitions étaient un moment très riche, et après une semaine, il commença à tourner. Lorsqu'il criait « Action ! » cela provoquait un formidable afflux d'adrénaline chez les comédiens, l'équipe technique et lui-même. Bien souvent, au lieu de disperser cette énergie en disant « Coupez ! » — et dissiper la magie du moment en perdant du temps et de l'argent à remettre en route une nouvelle prise — Landis criait : « Bon dieu, ça tourne encore ! Recommencez ! Recommencez ! ». Toute l'équipe se précipitait pour reprendre leur place de départ, et la caméra enregistrait tout cela. Landis cherchait à créer de l'imprévu, et s'il sentait qu'on perdait le rythme, il attrapait un objet — un stylo ou une barre chocolatée — et le lançait sur les acteurs pendant les prises. Il pouvait se débrouiller pour monter

les séquences en coupant ces irrutions, qui servaient à réveiller tout le monde. Landis savait que s'ils voulaient finir le tournage dans les temps, il devait transmettre son agitation et son affolement à toute l'équipe. Ce qui signifiait qu'il devait être bruyant, tout en les mettant en condition de s'abandonner au rythme du tournage, afin qu'ils se transforment en véritables étudiants.

Landis découvrit rapidement que Belushi pouvait être fainéant et dissipé. Ils tournaient une scène de cafétéria, qui représentait l'opportunité parfaite pour introduire le comportement fantasque de Bluto. Landis demanda à John de remplir son plateau jusqu'à ce qu'il devienne trop lourd pour lui. Lorsqu'ils se mirent à tourner, Landis se tenait près de la caméra, criant : « Prends ça ! Mets-le dans ta poche ! Mange-le là, maintenant ! »

John suivit chacun de ses ordres, en remplissant ses poches et son plateau, se gavant d'une assiette de gelée.

Puis Bluto s'assit à une table avec des membres de la fraternité rivale, les Oméga, qui le regardaient avec dégoût alors qu'il s'empiffrait de nourriture, mangeant avec ses mains, l'écrasant entre ses doigts. Ils se mirent alors à le traiter de « porc ».

« Regardez, dit John en un geste provocateur — un doigt d'honneur — remuant ses sourcils de manière fantaisiste, et essayez de deviner ce que je suis. » Puis il remplit sa bouche à ras bord de purée de pommes de terre, les joues gonflées par la nourriture. Tout à coup, il frappa ses joues des deux mains, crachant sa purée sur les Oméga.

« Je suis un bouton d'acné ! Compris ? »

Les Omega se mirent alors à sa poursuite dans toute la cafétéria. John cria « Bataille de bouffe ! » et toute la pièce fut envahie de lancers de nourriture.

Lors du tournage d'une autre scène — celle de l'effraction du bureau du conseiller d'éducation — John tomba à terre. « Relève-toi, connard ! » cria Landis alors que la caméra tournait toujours. John s'exécuta, le visage perdu et plein de détresse.

Karen Allen, jeune actrice avec une expérience certaine au théâtre, jouait le rôle de Katy. C'était une fille mûre qui surveillait les allées et venues qui se tramaient chez les Delta, ainsi que les escapades dont son petit ami Boudu était partie prenante. Allen découvrit un Belushi étonnamment timide et vulnérable. Au lieu de trouver une star de la télévision bien établie et confiante, il semblait soucieux de rencontrer toute l'équipe, et de se faire

accepter de chacun.

Elle remarqua également que le comportement de Landis contribuait grandement à rendre le film drôle. Il était capable de faire exprès de se casser la figure pour amuser la galerie, puis de lancer la prise suivante alors que tout le monde était encore mort de rire. Au début, elle trouva cette méthode bizarre, puis elle comprit que c'était un moyen d'aider l'équipe à se détendre, et que les acteurs avaient été tellement bien choisis que cela les incitaient à jouer de véritables aspects de leur personnalité.

Lorsque Sean Daniels, le représentant du studio Universal sur le plateau, rencontra John pour la première fois, Belushi portait un pull de l'équipe de hockey des Chicago Black Hawk.

« Salut, dit John sur un ton bourru, t'as la cassette ? »

Daniels lui tendit la cassette de « *Shout* », chanson de rock qui serait utilisée pour le film.

« Allons dans ma chambre », dit John.

John mit la cassette dans sa chaîne stéréo, avec le volume bien trop fort. « Ok, j'aime bien », dit-il comme si la décision d'utiliser cette chanson lui appartenait. Il n'avait pourtant, de près ou de loin, aucun pouvoir de décision sur le film, et Daniels pratiquement pas non plus.

Un jour de la troisième semaine de tournage, Landis était à la recherche John pour tourner une scène prévue dans le planning. Personne ne savait où il était. Il finit par le trouver en train de fumer de l'herbe dans les toilettes du dortoir.

– Qu'est-ce que tu fous ? demanda Landis.

– Me défonce la tête, répondit John.

— Viens ici, sale con ! » cria Landis, qui était à deux doigts de le sortir des toilettes à coups de pied au cul. Il avait l'impression que John considérait que se défoncer faisait partie du boulot – comme d'enfiler un costume, apprendre ses répliques ou répéter. Il était pourtant loin d'être le seul à en fumer. Karen Allen voyait de l'herbe partout sur le plateau, ce qui ne la surprit pas tant que ça, puisque c'était un projet estampillé *Lampoon*. Un peu de marijuana ne pouvait, de toute façon, pas faire grand mal.

Avec cet état d'esprit « *Lampoon* » qui planait au-dessus du tournage,

Landis comprit qu'il ne pourrait pas se passer de quelques scènes de sexe, surtout pour un film se déroulant dans le milieu étudiant. Il y avait dans le scénario des séquences de nudité, dont la plus fameuse impliquait Bluto, qui devait escalader la façade du dortoir des filles, et tomber sur une bataille de polochons en nuisettes. Les filles étaient censées se mettre seins nus, et Landis eut du mal à trouver des comédiennes qui étaient prêtes à le faire.

Dans cette scène, Landis se concentra sur la réaction de John. Afin de mettre en avant la délectation de Bluto, il demanda à John de regarder la caméra et d'adresser un signe de connivence au spectateur. John tourna la tête en souriant, leva un sourcil de joie, puis se remit à observer les filles.

Daniels entendit dire que, du côté d'Universal, de plus en plus de monde se rendait à la projection des rushes de la journée, qui leurs étaient envoyés à Los Angeles depuis le plateau de tournage. Cela leur permettait de vérifier l'état d'avancement du film et de s'en faire un premier avis. Malgré son enthousiasme pour ce qu'ils tournaient, Daniels savait que le studio garderait ses distances tant que le succès ne serait pas acquis.

« Ils te font quoi comme retour les mecs du studio ? » lui demanda John.

Que ça avait l'air bien, répondit Daniels, même si ce n'était que son propre avis. Il ne savait honnêtement pas vraiment ce que le studio en pensait. Ils avaient récemment connu tellement d'échecs au box-office qu'ils en étaient devenus pessimistes.

« Ils te font chier hein ? demanda John. Attends un peu... Un jour tu pourras leur dire d'aller se faire foutre. »

Le vil et rancunier doyen Vernon Wormer décide de mettre fin aux exactions de la fraternité Delta, et les convoque tous dans son bureau pour les mettre face à la médiocrité de leurs notes en cours. La pire moyenne est celle de Bluto (0.0), et lorsque le doyen lève les yeux pour se délecter de la réception de cette annonce sur le visage de l'élève, il se trouve face à John, avec deux crayons dans les narines.

Plus tard, le doyen vire les Delta de l'université pour avoir triché aux examens. De retour à la maison de leur fraternité, les Delta sont silencieux et moroses.

John savait qu'il ne devait pas se rater sur cette scène, et il travailla dur pour connaître ses répliques sur le bout des doigts. C'était sa scène la plus longue et la plus difficile à jouer. Bluto devait remobiliser ses troupes et les inciter à passer à l'action.

« Hé, pourquoi vous êtes tous abattus comme ça ? dit Bluto en entrant dans la pièce, face au désarroi de ses camarades.

– La guerre est finie mon pote, répondit Otter (Tim Matheson en lieu et place de Chevy Chase).

– Comment ça, finie ? Finie ? Rien n'est fini tant que nous ne l'avons pas décidé. »

On entendit alors une musique aux accents patriotiques.

« Est-ce que c'était fini lorsque les Allemands ont bombardé Pearl Harbor ? »

Otter grimaça : « Les Allemands ?

– Bien sûr que non, poursuivit John, et aujourd'hui ce n'est pas fini non plus. Parce que lorsque le sort s'acharne sur nous... crie-t-il, oubliant au passage la suite de sa phrase, c'est à nous de le combattre ! Qui en est ? Allons-y ! »

Puis il sortit en courant de la pièce. Personne ne bougea. John revint, sur la pointe des pieds.

« Qu'est-ce qui est arrivé aux Delta ? Ça ne nous ressemble pas ! Qu'a-t-on fait de notre esprit conquérant ? De nos tripes ? Cela pourrait être la plus grande nuit de notre vie, mais vous vous laissez abattre. » En se moquant de leur lâcheté, il dit d'une petite voix : « On a peur de venir avec toi, Bluto. On va peut-être avoir des ennuis. » Puis il leur cria dessus : « Allez vous faire foutre ! Mais pas moi ! Je vais prendre les choses en main. Wormer, c'est un homme mort ! Marmalard [*le chef des Omega*], mort ! Neidermeyer [*le chef des étudiants réservistes de l'armée*]...

– Mort ! » reprit Otter. Bluto avait raison. Tout ce qu'ils avaient besoin de faire, dit Otter, c'est un geste stupide dans les parties intimes de quelqu'un d'autre.

« Nous sommes les seuls à pouvoir faire ça ! cria John. Allons-y. Allez, allez, allez ! À l'attaque ! »

Cette fois-ci, tout le monde suivit Bluto pour aller s'attaquer au défilé de retour des réservistes. Les Delta s'en allèrent lancer des billes sous les pieds des réservistes, détruisirent le podium où se tenaient le maire et Wormer, et envoyèrent des fumigènes dans la rue, causant la panique parmi les badauds et

transformant le défilé en un véritable champ de bataille.

John devait exécuter ses propres cascades durant cette séquence. Déguisé en pirate, il se retrouva poursuivi jusque sur le toit d'un magasin. Pris au piège, il finit par se sauver tel Tarzan agrippé à une liane et atterrit dans la rue. Il avait pris de la cocaïne pour surmonter cette épreuve.

Le tournage était fini, mais il faudrait attendre encore au moins six mois de montage avant que le film ne soit prêt pour la sortie. John revint à sa routine du *Saturday Night Live*. Il devint de plus en plus proche de Don Novello, un auteur de l'émission qui interprétait régulièrement le rôle du Père Guido Sarducci, journaliste mielleux spécialisé dans les potins au Vatican. À chacune de ses apparitions, il tentait d'inciter le monde entier à respecter les préceptes de l'église.

John avait maintenant de nouveau le temps de se consacrer à la préparation des sketches. Il parla à Novello des restaurants que son père avait tenus, dont l'un s'appelait l'Olympia Lunch. À partir de cette base, Novello développa un long sketch sur un petit restaurant grec avec un menu limité.

Le 28 janvier 1978, l'émission démarra par un plan sur un restaurant avec peu de clients. John, dans le rôle du *manager*, portait une chemise blanche avec les manches retroussées, une fine cravate noire et le regard absent du type qui travaille à la chaîne. Jane Curtin entra et commanda un sandwich au thon.

« Nan, répondit-il sur un ton sec, pas de thon. Cheeseburger ?... Cheeseburger ? Allez, allez, allez.... on n'a pas toute la nuit, là. Cheeseburger ? Allez, allez. Qu'est-ce vous voulez ? »

Curtin demanda à commander d'autres choses, mais on lui opposa un refus systématique. Un Coca ?

« Pas de Coca. Pepsi. »

Des frites ?

« Nan. Des chips. »

Elle finit par abandonner.

D'un air triomphant, il annonça : « Un cheeseburger, un Pepsi et des chips ! »

Il répondit au téléphone, prit une commande. « Cheeseburger, cheeseburger, cheeseburger, cheeseburger. »

Aykroyd, au grill, mâchant un cure-dent, répéta la commande, attrapa quatre pains et les mit sur la plaque.

Robert Klein, comédien qui était l'invité du soir, rentra dans le restaurant pour commander un petit déjeuner.

« Non-non-non-non-non — cheeseburger ! » insista John. Il n'est pas trop tôt pour un cheeseburger, dit-il, en montrant les autres clients, qui en mangeaient tous.

« Regarde ! Cheeseburger ! » et il répéta le mot huit fois.

Aykroyd crut que John lui passait une commande, et plaça huit pains sur le grill.

Klein finit par abdiquer : « Ok, un cheeseburger.

– Un cheeseburger !

– Pas de cheeseburger », répondit Aykroyd, excédé. Il démissionna.

En février 1978, Jimmy Belushi, vingt-trois ans à l'époque, faisait ses premières apparitions en tant que membre à part entière de la troupe Second City de Chicago. Il avait écrit un sketch sur les retrouvailles de deux frères intitulé « *White Horse Tavern* », inspiré de la visite qu'il rendit à John en 1973. Jimmy décida de jouer le frère le plus âgé.

Lorsque les deux frères se retrouvaient, Jimmy commandait « deux verres d'alcool de grain ».

« Ah, avant que j'oublie, dit le cadet, papa et maman te passent le bonjour.

– Bien, répondit Jimmy, je ne veux pas parler d'eux... J'ai l'impression d'être coupable de quelque chose. Le pire, c'est les vacances... Maman, maman, je veux dire j'adore maman. Mais c'est un cauchemar... Je vais me chercher de la glace au chocolat dans le frigo, et puis je commence à en manger. Et bam ! Maman débarque. T'en as pas eu assez ? T'en laisseras un peu pour les autres ? »

Ils plaisantèrent au sujet de leur mère, la critiquèrent. « Ne lui répète

jamais ce que je viens de dire », insista Jimmy.

Le jeune frère venait d'obtenir son diplôme en littérature anglaise.

« La littérature anglaise, c'est de la merde, ça n'a aucune importance, dit Jimmy, et un diplôme, ça ne compte pas. Être droit dans ses bottes et mourir sans regrets, c'est ça qui compte... Tu vois ce bar, monsieur le spécialiste de la littérature ? Tu vois ce tabouret au bout du comptoir ? Dylan Thomas est mort juste là mon pote... après vingt-sept verres d'alcool de grain. Il s'est assis là et bam, bam, bam, bam ! Tombé dans le coma, et mort à l'hôpital, de l'autre côté de la rue mon pote. La tête sous le drap blanc, mort de chez mort. Juste là. »

Ils trouvaient que cette mort avait du panache et portèrent un toast « à Dylan Thomas, mort droit dans ses bottes ! »

Jimmy demanda « deux verres de plus tout de suite ».

Le jeune frère récita :

« Et toi, mon père, là, sur ces
tristes hauteurs,

Maudis-moi, bénis-moi de
pleurs durs, je le veux !

N'entre pas apaisé dans cette
bonne nuit.

Mais rage, rage encore lorsque
meurt la lumière. »

Puis Jimmy :

« Les seules mers que j'ai vues

Sont des mers en dents de scie...

Laisse-moi sombrer entre tes
cuisses. »

Puis ensemble, saouls :

« Il est tombé dans le coma

En chemin vers l'hôpital.

Drap blanc sur la tête,

Mort, loin, mort !

Sers-moi deux verres de plus

Juste là. »

Jimmy cita Hemingway :

« Le fusil dans la bouche

Appuie sur la détente

De la cervelle sur le mur. »

Ils récitèrent ensuite un poème de Virginia Woolf :

« Marche dans l'océan

De l'eau dans les poumons

Un drap blanc sur la tête... »

Sylvia Plath :

« La tête dans le four

Allume le gaz

Comme un cookie au
chocolat... »

« Tu veux un conseil ? demanda Jimmy. Tu vas mourir... Je vais mourir. Je mourrai probablement dans mon lit.

– Tu sombreras entre ses cuisses », dit le jeune frère, souhaitant à son aîné de mourir en faisant l'amour.

Jimmy : « Sers-moi vingt-sept verres, là, tout de suite. »

Jimmy eut droit à des critiques enthousiastes dans les journaux de Chicago, et quelques semaines plus tard, il rendit visite à John à New York. Il avait peur que son frère soit en colère à cause de ce sketch, parce qu'il s'inspirait de quelque chose de personnel. Assis sur le canapé bleu de son appartement de Bleecker Street, il attendit que John aborde le sujet.

« Hé, finit par dire John, j'ai entendu parler d'une scène que tu joues à propos de moi ? »

– Écoute John, ce n'est pas vraiment à propos de toi. Ça parle plus de Dylan Thomas et de son suicide.

– C'est la dernière fois que je t'emmène dans un bar. »

Tom Schiller, auteur pour le *Saturday Night Live*, accosta Belushi un jour et lui expliqua qu'il avait reçu le feu vert de Michaels pour tourner un court métrage. Il voulait faire quelque chose sur un vieil homme, et Belushi savait très bien jouer ce type de personnage.

John accepta de lui accorder deux jours de son temps pour le tournage. Mais désormais, il avait une idée bien précise de la façon dont on fait un film.

« T'as déjà eu une assistante avant ? » demanda John. Il avait entendu parler des assistants sur les grosses productions hollywoodiennes, généralement des femmes, qui faisaient tout, du café jusqu'aux notes de production.

« Non, répondit Schiller.

– Eh bien à partir de maintenant, t'en auras une », expliqua John. Il lui suggéra le nom de Laila Nabulsi, une amie de Judy.

« Est-ce que tu as une caravane pour le tournage ? » demanda John. Ils auraient besoin d'un endroit où se retrouver, se reposer, revoir le scénario et se maquiller. « La salle des pets », comme l'appelait Nicholson. « Si tu n'en demandes pas une, ils ne te la donneront jamais », expliqua John.

Quelques jours plus tard, ils étaient prêts à tourner. Schiller fut très étonné de l'implication de John : c'était comme ça qu'il imaginait Brando en train de se préparer. John inclinait la tête, étudiait ses répliques, et dans le silence de la caravane, il se mettait dans la peau du personnage.

La scène se passait dans un cimetière à Brooklyn. Il y avait de la neige sur le sol et il faisait froid. Schiller était prêt à tourner. Belushi, vêtu d'un manteau noir, l'air d'une vieille éminence grise, marchait de manière hésitante vers le cimetière de « Ceux qui ne sont pas prêts pour le *Prime Time* ». Il trébucha sur les tombes.

« Ils pensaient tous que je serais le premier à y passer, dit Belushi avec une voix rauque et ténébreuse. J'étais du genre "Vivre vite, mourir vite", vous

savez.

« On dirait qu'ils avaient tort. Et les voici tous. Tous mes amis... »

Il montra une tombe du doigt. « Voici Gilda Radner. Elle a eu son propre *show* à la télé canadienne pendant des années — le *Gilda Radner Show*. Cette femme était une véritable pile électrique, paix à son âme. Et voilà Laraine. On raconte qu'elle a assassiné son mari le DJ... Jane Curtin... Elle est morte des suites de complications après une opération de chirurgie esthétique. Et Garrett Morris. Garrett est parti... puis il est mort d'une overdose d'héroïne...

« Là-bas, c'est Chevy Chase. Il est mort juste après le film qu'il a fait avec Goldie Hawn.

Et Danny Aykroyd. Je pense qu'il était trop amoureux de sa Harley. On l'a flashé à 280 km/h juste avant accident. C'était un fou furieux. On m'a appelé pour identifier son corps. Je l'ai reconnu grâce à ses pieds palmés.

« Le *Saturday Night* fut la plus belle expérience de ma vie. Et maintenant ils sont tous partis, ils me manquent tous. Pourquoi moi ? Pourquoi vivre si longtemps ? Ils sont tous morts. »

Il s'arrêta et réfléchit un instant. « Je vais vous dire pourquoi : parce que je suis un danseur », dit-il, changeant le ton de sa voix, son attitude, redevenant jeune et dansant sur les tombes.

John avait tout fait en une seule prise, et il avait été absolument parfait. Schiller eut l'impression de travailler avec quelqu'un qui était dans le milieu depuis quarante ans. Il demanda à John pourquoi il avait changé de voix au moment de dire « parce que je suis un danseur ».

« J'aime bien jouer sur différents niveaux. »

On ajouta de la musique baroque, et le film, intitulé *Don't Look Back in Anger*, fut diffusé le 11 mars 1978.

Michaels y voyait comme une sorte de présage. Il pensait que John finirait par leur survivre.

8

Très tôt, un matin de mars 1978, l'actrice Talia Shire fut réveillée par la sonnerie du téléphone.

« Salut. C'est John.

– John ?

– John Belushi.

– Tu sais quelle heure il est ? Il est 3h30 du matin. »

John s'excusa. Il ne s'était pas rendu compte à quel point il était tard, mais il voulait lui dire qu'il était très heureux à l'idée de travailler avec elle.

Elle lui répondit qu'elle aussi, et suggéra qu'ils en reparlent une autre fois.

En 1978, Shire, trente-deux ans, était une comédienne bien établie dans le milieu du *show business*. Elle avait été nominée deux fois pour l'oscar du meilleur second rôle — d'abord pour *Le Parrain 2* (1974), puis pour *Rocky* (1976), où elle jouait la petite amie de Stallone.

Son prochain film, *Old Boyfriends*, lui offrait la possibilité d'être tête d'affiche pour la première fois. C'était l'histoire d'une femme récemment divorcée qui tombe sur son vieux journal intime, et décide de partir à la recherche des trois petits amis qui ont eu le plus d'importance dans sa vie. Belushi devait jouer le rôle de l'ancien petit ami égocentrique du lycée.

Shire connaissait bien Hollywood. Elle était mariée avec le compositeur David Shire (*La Fièvre du samedi soir*), et son frère n'était autre que Francis Ford Coppola. Elle souhaitait sortir de leur ombre.

Old Boyfriends semblait être le projet idéal pour connaître le succès. Ce serait le premier film réalisé par Joan Tewkesbury, qui avait écrit le scénario de *Nashville*, western musical de Robert Altman. Tewkesbury était l'étoile montante d'Hollywood, elle avait démarré en tant que scripte à peine huit ans auparavant. *Old Boyfriends* était une production indépendante, avec un budget de 2,5 millions de dollars.

Tewkesbury pensait que Belushi serait parfait pour le rôle d'Eric Katz, l'homme qui était resté un adolescent. Seize ans après avoir quitté la fac, Katz tient une boutique de location de smoking et joue avec son groupe de rock dans des hôtels et des écoles de danse du coin. Elle décida d'aller rencontrer John.

Tewkesbury fut impressionnée par sa présence, sa rapidité, sa vivacité d'esprit, son intelligence. En le voyant, on se disait qu'il pouvait attraper une feuille sur un arbre et en faire matière à improvisation pendant vingt minutes.

Elle sentait qu'il était prêt à se mouiller.

John dit à Tewkesbury qu'il était excité à l'idée qu'Eric Katz joue dans un groupe de rock, et que cela lui donne l'occasion de chanter face caméra. Malgré ce qu'elle avait entendu dire sur lui, notamment à propos des drogues, elle tenait à ce qu'il soit dans le film. Belushi serait payé 20 000 dollars pour six jours de tournage.

Juste avant le début du tournage, Tewkesbury fut conviée à une projection d'un montage non définitif d'*American College*. Dès que John apparut à l'écran, elle fut impressionnée et troublée. Elle était persuadée que le film ferait un carton. Le rôle de Bluto était tellement fort et novateur qu'elle craignait qu'il ne fasse de l'ombre à celui qu'elle voulait confier à John dans son propre film. Elle se rassura en se disant que Belushi ne jouerait qu'un rôle de 25 minutes dans *Old Boyfriends*.

Environ une semaine avant le début du tournage, John était à Los Angeles pour des essayages costumes, et Tewkesbury le conduisit chez Shire, avec qui il avait eu quelques autres échanges nocturnes.

Sur la route, elle lui expliqua qu'il devrait chanter seulement pendant deux jours de tournage. Elle lui demanda de ne pas prendre de drogues pour préserver sa voix.

« Je n'en prends pas », répondit John.

En arrivant chez Shire, John fonça directement à la rencontre d'un petit bonhomme de deux ans, Matthew, le fils de Talia. Il caressa une plante comme on cajole un animal de compagnie, en la nommant « joli minou ». Il désigna la table et l'appela « chaise ». L'enfant adora ce petit spectacle.

Shire apprécia tout de suite John. Elle avait vu quelques-uns de ses sketches du *Saturday Night Live*, et avait remarqué qu'il était très attentif aux détails, qu'il était très précis sur le langage corporel et les mouvements du visage, comme un comédien de théâtre. Il pouvait aussi se cacher derrière ces détails. Il avait un côté timide et instable. Shire aimait son éloquence muette.

John retourna à New York pour l'émission du 25 mars. Voyant qu'il allait disparaître pour faire un film pour la troisième fois depuis le début de la saison, Michaels et le reste des comédiens l'accusèrent, en plaisantant à moitié, de « faire son hollywoodien ». Ils le taquinèrent sur la possibilité qu'il prenne un pseudonyme, et le surnommèrent Kevin Scott, en lui disant que s'il ne faisait pas attention, il allait finir par jouer dans *Grizzly Adams*, une série télévisée sur un homme et un ours. Tout cela ne fit pas rire John, et

lorsqu'Aykroyd, qui jouait maintenant le présentateur dans la parodie du journal télévisé, le lança à l'antenne en l'appelant « Kevin Scott » trois fois, John ne répondit pas. Aykroyd finit par crier « John ! » et c'est seulement à ce moment-là que Belushi réagit.

À un autre moment de l'émission, John jouait dans un sketch qui reflétait le sentiment général éprouvé à son égard. Tard le soir, dans leur salon, un mari et sa femme, interprétés par Bill Murray et Jane Curtin, étaient en train de discuter avec leur invité. Murray s'étira et bailla : « C'est sympa d'être passé, mais il commence à être tard et on va bientôt aller se coucher. »

John, dans le rôle de l'invité, s'en fichait complètement. « Vous n'avez pas d'autres disques ? dit-il, en parcourant leur collection. Je crois que je vais vous emprunter celui-là. »

Curtin, regardant John avec terreur, lança un cri à glacer le sang. On entendit une musique de film d'horreur et une sinistre voix off : « C'est arrivé sans avertissement. Ils voulaient juste être polis. Ils n'avaient pas compris qu'ils seraient coincés avec "La Chose Qui ne Veut Pas Partir." »

Le 3 avril 1978, John atterrit à Los Angeles pour tourner les premières scènes d'*Old Boyfriends*. Tewkesbury s'était arrangée pour qu'ils commencent par une scène musicale. Elle savait que ces séquences étaient très importantes aux yeux de John, et elle lui laissa le choix des musiciens et des chansons. Elle souhaitait, par-dessus tout, qu'il se sente le plus à l'aise possible. Non seulement c'était son premier rôle dramatique, mais la plupart des postes clés étaient occupés par des femmes. Elle ne voulait pas qu'il se sente menacé.

Shire était très surprise par la confiance dont John faisait preuve. Elle avait grandi dans le milieu de la musique, et elle n'arrivait pas à croire qu'il puisse avoir le culot de chanter face caméra. Cela n'avait pas l'air de le tracasser, et il déployait tellement d'énergie qu'il était très efficace.

En jouant quelques scènes avec lui, elle constata que John semblait détendu. Il se permettait même de faire quelques erreurs, ce que Shire admirait. John fonçait sans se poser de questions, et il improvisait lorsqu'il se trompait, se servant de ces accroc pour inventer autre chose.

« Tu n'es pas obligé de parler si vite, lui dit Tewkesbury. On n'est pas au "Saturday Night Live", on n'est pas limités à 90 minutes. »

Le lendemain, ils devaient tourner une séquence nocturne, et John n'était pas censé se rendre sur le plateau avant le coucher du soleil. Ce même après-

midi, Brillstein reçut un appel d'Harold Schneider, l'un des producteurs d'*En route vers le sud*. Nicholson était toujours en postproduction, et il avait besoin de Belushi pour doubler deux répliques sur la bande-son.

« Vous allez devoir déboursier 100 dollars en liquide pour les dépenses que cela engendrera, répondit Brillstein.

« Et il lui faudra une voiture et un chauffeur. » Brillstein était furieux de la façon dont John avait été traité durant le tournage, et voulait rendre à Schneider la monnaie de sa pièce.

Schneider relaya l'information auprès de Nicholson. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries, dit Nicholson, je vais le faire moi-même. » En imitateur très doué, Nicholson doubla les deux répliques à la perfection. Schneider le prévint qu'ils risquaient d'avoir des ennuis avec les syndicats de comédiens. Ils devaient faire venir John.

Schneider était fâché avec John depuis leur altercation au Mexique. 100 dollars et une voiture avec chauffeur, c'était insultant pour lui. « Petit artiste de merde », dit-il à Gittes. Il promit de les payer en liquide. Schneider envoya quelqu'un à la banque pour chercher 100 dollars en pièces de monnaie. Il emprunta la plus petite voiture du studio, une Subaru, et envoya une femme pour conduire le véhicule. John arriva et fit le doublage en vitesse. Puis Schneider lui tendit un grand sac rempli de pièces de monnaie.

John repartit sans faire de vagues et alla directement au bureau de Brillstein, où il fondit en larmes. Il était persuadé que Nicholson s'était caché derrière une porte pour assister à la scène et se moquer de lui. Brillstein était furieux. Il appela la Paramount et les engueula en leur disant qu'ils ne travailleraient jamais plus avec John. Puis il envoya un télégramme féroce à Schneider, l'accusant de manquer de professionnalisme et d'être mesquin.

Schneider épingla le télégramme sur le mur de son bureau.

Lorsque John arriva sur le plateau d'*Old Boyfriends* ce soir-là, situé sur une colline surplombant Los Angeles, Tewkesbury remarqua très vite qu'il avait l'air contrarié, et elle lui demanda ce qui n'allait pas. John lui raconta qu'il avait dû travailler sur la postproduction d'*En route vers le sud*. La seule raison qui l'avait poussé à faire ce film, expliqua-t-il, c'était pour connaître une petite expérience avec les héros de son enfance, et il avait le sentiment qu'ils l'avaient lâché.

John alla dans sa loge et Talia Shire vint le voir pour répéter une scène. John était anxieux, car il voulait que la séquence soit parfaite. Ce soir-là, elle

put apercevoir sa vulnérabilité, comme s'il avait peur que son talent ne lui suffise pas, pensa Shire.

Dehors, Tewkesbury était en train de préparer cette scène très importante. Durant leurs années de fac, le personnage de John avait humilié celui de Talia, en faisant croire à ses amis qu'il avait couché avec elle. Elle allait maintenant se venger.

Il faisait très froid dehors, et toute l'équipe portait des parkas et des gants épais. Tewkesbury fit appeler John et Shire sur le plateau. La scène devait se dérouler dans la voiture de Talia. Elle allait le séduire et lui faire retirer son pantalon.

Une fois dans la voiture, John était toujours nerveux. « S'il te plaît, ne me force pas à enlever mes vêtements », demanda-t-il. Shire fut surprise de voir à quel point il pouvait être pudique.

Tewkesbury s'approcha de la voiture.

« Je vais devoir me geler les fesses à l'air dans cette voiture, dit John.

– On ne verra rien de ton corps, John », le rassura Tewkesbury. Il garderait ses chaussettes, et son t-shirt était assez long pour recouvrir ses cuisses. Elle lui promit que personne ne se moquerait.

Ils lancèrent la prise, avec John et Talia serrés à l'avant de la voiture.

« Cette fois-ci, on va faire la totale. Allez Eric, déshabillons-nous.

– Là, ça devient sérieux », répondit Eric alors qu'ils se déboutonnaient maladroitement. Elle se pencha et desserra brutalement sa ceinture.

« Hé, hé, hé, doucement. Y a pas le feu. On a déjà attendu seize ans.

– Pourquoi devrait-on attendre plus ?

– Tu veux vraiment qu'on le fasse, c'est ça ? demanda-t-il.

– Oui.

– Je suis un peu défoncé là, répondit Eric.

– Tu veux bavarder ou baiser ?

– C'est un moment important pour moi... Écoute, tu n'as pas changé depuis la fac. Je veux dire, tu as toujours été la fille la plus classe du campus. Tu étais différente des autres, tu avais de l'esprit. Et j'avais du respect pour toi...

– Parle-moi des autres filles. Ça a toujours été facile pour toi non ?

– Facile ? Facile ? Tu me prends pour qui ? Un tombeur ?

– Allez, Eric, dit Shire en grimpant sur lui. Supplie-moi, Eric. Supplie-moi... »

John tenta de se dérober. « Attends une minute. Qu'est-ce qui se passe là ?... Écoute, tu fais erreur... Tu ne devrais pas faire n'importe quoi avec les rêves des autres... Ramène-moi chez moi s'il te plaît. »

Shire continua à l'allumer. Elle ouvrit la porte de la voiture, ils tombèrent tous les deux à terre et roulèrent sur le sol.

« Eric, je vais te violer, tu as compris ?

– Oh mon dieu. D'accord.

– Ne bouge pas, je reviens.

– Ok, mon dieu. Je n'en crois pas mes oreilles. »

Shire retourna à la voiture, ferma les portes à clé et mit le moteur en route. Eric se leva et frappa à la fenêtre alors qu'elle s'enfuyait, le laissant seul, dévêtu et en colère. Tewkesbury fut très contente de la scène et décida d'arrêter là pour la nuit.

Lorsqu'elle en termina avec les séquences impliquant John, elle fut heureuse de constater qu'il n'y avait pas eu de soucis avec la drogue. Tewkesbury détestait ça, et elle était malade de voir les ravages que cela pouvait faire dans l'industrie du cinéma.

Elle demanda à John s'il avait déjà envisagé de ne pas prendre de drogues pendant un moment. « Tu es un type super quand tu n'as rien pris, lui dit-elle. Ne te tue pas à petit feu avec ces trucs, parce que je veux retravailler avec toi un jour. »

John haussa les sourcils et sourit.

Aux alentours du printemps 1978, *American College* était presque terminé. Une projection-test fut organisée, et 93 % du public décerna une très bonne note au film. Daniels et Landis s'accordèrent pour dire que c'était un résultat formidable, mais que rien ne valait les honneurs de spectateurs ayant payé leur place. Le véritable test, ce serait l'avant-première.

Les dirigeants d'Universal choisirent le Century 21 Theater de Denver pour le déroulement de cette première séance, parce que la situation géographique de la ville représentait un bon compromis : en plein milieu des États-Unis, et surtout ce n'était ni Los Angeles, ni New York. Landis emporta un dictaphone avec lui. Daniels, quant à lui, espérait simplement survivre à l'expérience.

Les lumières de la salle de cinéma s'estompèrent. À l'écran, on vit deux nouveaux étudiants quitter le dortoir des Oméga pour se rendre dans celui des Delta. Sur le chemin, ils croisèrent Bluto, une bière à la main et la tête baissée.

« Excusez-moi monsieur, dit l'un des étudiants, c'est bien ici le dortoir des Delta ? »

Bluto se retourna pour leur faire face. Il titubait, un peu saoul. On entendit le son de quelque chose qui s'écoulait. Ils regardèrent tous vers le sol. Bluto était en train de pisser sur leurs chaussures.

La salle se remplit de rires.

Le film durait 109 minutes, et à la fin, en guise de prégénérique, on vit un carton annonçant ce qu'étaient devenus chacun des personnages. À propos de deux membres de la fraternité Oméga :

~~Ernst Young~~ **Ernst Young** '63

à la Maison Blanche,
violé en prison en 1974.

~~Mortglas Cie Nader~~ **Mortglas Cie Nader** '63

tué par des soldats
de son propre camp.

Le dernier plan du film montrait John et une femme dans une voiture :

LE SÉNATEUR BLUTARSKY ET SA FEMME, WASHINGTON D.C.

Le public applaudit.

Daniels courut dans le hall pour appeler John, qui décrocha au bout d'une demi-sonnerie.

« Ils ont adoré ! » exulta Daniels. Tout s'était passé à merveille.

Il y avait eu tellement de rires qu'on avait même parfois du mal à entendre la bande-son.

Landis attrapa le téléphone, mit son dictaphone en marche et fit écouter à John quelques rires enregistrés dans la salle. Les gens riaient en masse, et de bon cœur. Le public avait applaudi trente-cinq fois pendant la séance, et à la fin il y avait eu une *standing ovation*. Landis avait l'impression d'avoir décroché la lune.

Dan Aykroyd tournait en rond dans son dressing, juste avant la diffusion de *Saturday Night Live* du 22 avril 1978, vers la fin de la troisième saison. Il était assez maniaque sur les détails, car il voulait que tout soit parfait. Danny ne souhaitait pas juste jouer un autre rôle dans un nouveau sketch. Il voulait devenir le personnage : avoir une apparence singulière, une manière particulière de bouger, et même de penser comme lui.

Il ajusta sa cravate dans le miroir, elle était parfaite : très fine et classe, noire, avec un nœud bien serré autour du cou. Sa chemise blanche faisait ressortir la cravate, et son costume noir était bouffant, avec des revers étroits et un pantalon qui caressait le sol. Une montre Timex était attachée à son poignet gauche, et son chapeau noir était légèrement posé de travers sur sa tête. Évidemment, le choix des lunettes de soleil était déterminant. Il fallait que ce soit des Ray-Ban, modèle 5022-G15.

Personne, pas même la police, ne serait capable de distinguer sa véritable nature avec ce costume. Il devait passer inaperçu parmi le commun des mortels. Les lunettes cachaient son regard vitreux et ses yeux injectés de sang. Le costume servait à lui donner une apparence soignée, une enveloppe pour dissimuler sa folie intérieure et faire diversion, un peu à l'image du comique Lenny Bruce. Ce personnage était un hors-la-loi, un drogué qui pouvait plonger sa main dans sa poche à n'importe quel moment, pour en sortir son harmonica et jouer du blues.

Dans le dressing d'à côté, Belushi avait par hasard jeté son dévolu sur un costume similaire. À ceci près que le col de sa chemise n'était pas tout à fait bien ajusté, et que son chapeau était marron foncé au lieu de noir.

Sur les coups de 23h30, Paul Shaffer, le pianiste du groupe du *Saturday Night Live*, fit face à la caméra depuis une cabine surmontant le plateau.

D'une voix nasale et avec son accent de Brooklyn, Shaffer annonça :
« Bienvenue pour le concert de rock !

« En 1969, Marshall Checker, du légendaire label Checker's Records, m'appela pour venir voir un nouveau groupe de blues qui jouait dans un petit club du sud de Chicago. Aujourd'hui... ce ne sont plus d'authentiques joueurs de blues, car ils ont réussi à devenir viables commercialement parlant. Voici Joliet Jake et Elwood, son frère muet — les Blues Brothers. »

Sous les lumières du studio, Belushi et Aykroyd entonnèrent une version très dynamique de « *Hey, Bartender* », avec John au chant, son corps constamment en mouvement, claquant des doigts, déboutonnant sa chemise, de la sueur coulant sur son visage.

Aykroyd se tenait juste derrière lui, sur le côté, tapant du pied en rythme avec la musique et jouant de l'harmonica. Dan était un très bon joueur d'harmonica, et John jetait de temps à autre un coup d'œil par-dessus son épaule pour admirer sa technique.

Alors que la lumière des spots se concentrait sur Aykroyd pendant qu'il effectuait un solo, John alla à l'arrière de la scène pour danser. Il remua les bras tout en pivotant sur sa jambe droite, puis glissa sur ses pieds, fit des mouvements d'épaule et battit la mesure avec ses poings fermés.

Puis il revint vers le micro en dansant, et reprit la chanson de sa voix rauque, hors d'haleine, remuant la tête en rythme avec la musique. À la fin de la chanson, John agrippa le micro et lança un cri primitif. Puis, avec Aykroyd, ils restèrent debout, silencieux, comme deux agents de la CIA. Ils récoltèrent des applaudissements chaleureux.

Plus tard dans la soirée, les Blues Brothers revinrent sur scène pour interpréter « *I Don't Know* ». John en profita pour faire quelques pirouettes.

Le public adora leur performance, même s'ils brouillaient un peu les cartes. C'était devenu la tradition du *Saturday Night Live* d'accueillir des grands noms de la musique comme Billy Joel, The Band, Bonnie Raitt ou George Harrison, alors que l'on avait là deux membres de l'équipe vêtus d'étranges costumes et présentés comme invités musicaux. Était-ce une blague ? Aykroyd était doué à l'harmonica, et Belushi — même si ses capacités vocales étaient limitées — mettait tout son cœur et son âme dans le chant, ce qui représentait l'essence même du blues. Mais comme ils étaient les deux comédiens les plus doués du moment, cela ne pouvait pas être sérieux.

Pourtant, s'il y en avait un qui prenait cela sacrément au sérieux, c'était

bien John. Cela faisait un an qu'il n'écoutait plus que du blues, fasciné par les gémissements mélancoliques et vibrants des musiciens noirs. Depuis qu'on l'avait branché sur des classiques du blues sur le plateau d'*American College*, cette musique était devenue pour lui une obsession. Il achetait beaucoup de disques et les passait chez lui pendant des heures, en compagnie de Judy, Mitch Glazer et Laila Nabulsi. Les quatre formaient un club de mélomane et appréciaient Ray Charles, B. B. King, James Brown et consorts. John les écoutait nuit après nuit, avec le volume si fort que les murs en tremblaient.

Après plusieurs sessions, Glazer finit par dire à Laila : « J'en ai marre du blues.

– Moi aussi », répondit-elle.

Mais pas John. Ils savaient que lorsqu'il s'intéressait à quelque chose, il lui était impossible d'en démordre, et qu'il trouverait toujours un moyen d'en faire quelque chose. Judy s'aperçut qu'il avait eu la même obsession à la fac, lorsqu'il était mordu de rock 'n' roll.

Cela faisait déjà au moins un an que John et Dan, dans le rôle des Blues Brothers, réchauffaient le public du *Saturday Night Live* avec de vieux morceaux de blues, jusqu'à ce que Lorne Michaels, épuisé par le harcèlement incessant de Belushi, ne se décide à les laisser jouer en direct. John confia à Judy et Laila que les Blues Brothers étaient aussi un moyen de renouer des liens avec Aykroyd, qui se sentait apparemment lésé depuis que John s'était marié avec Judy.

Maintenant que leur apparition dans l'émission avait été couronnée de succès, ils ne voulaient rien lâcher. Ils demandèrent à Brillstein de contacter Michael Klenfner, le vice-président d'Atlantic Records, afin de le convaincre que leur groupe avait encore plus de potentiel. Ils finirent par conclure un accord à 125 000 dollars pour produire un disque.

Brillstein négocia pour que les Blues Brothers fassent la première partie de Steve Martin durant les neuf représentations prévues à l'Universal Amphitheater de Los Angeles. Ils ne toucheraient que 15 000 dollars, mais Brillstein pensait qu'à ce stade l'argent n'avait pas d'importance. La célébrité de Martin s'était faite en grande partie grâce à ses apparitions au *Saturday Night Live*, ce qui voulait dire que son public ne leur serait sûrement pas hostile, et qu'ils pourraient en profiter pour effectuer un enregistrement en *live*, ce qui conviendrait mieux à leur état d'esprit qu'un disque réalisé en studio.

John s'occupa de la constitution du groupe. Il voulait avoir avec lui les

meilleurs musiciens disponibles du moment, afin que les Blues Brothers soient pris au sérieux. Ce ne serait pas un spectacle comique comme *Lemmings*, et ce n'était pas non plus pour rigoler, comme John avait pu le faire à l'époque avec son groupe de la fac. John voulait travailler avec d'authentiques joueurs de blues, ceux qui avaient maintenu cette musique en vie face à la popularité grandissante de la soul, du jazz, de la country, du rock et du disco.

Le groupe du *Saturday Night Live* était composé de musiciens très doués, et John commença donc sa prospection en interne.

La première personne qu'il engagea fut le pianiste Paul « *The Shiv* » Shaffer, très bon arrangeur, qui serait le *leader* du groupe.

Puis il recruta le très talentueux batteur de l'émission, Steve « *Getdwa* » Jordan, un Noir de vingt-et-un ans diplômé de la New York City's High School of the Performing Arts.

Et il fit également son marché parmi la section des cuivres, engageant deux saxophonistes, Tom « *Bones* » Malone et Lou « *Blue Lou* » Marini, ainsi qu'un trompettiste, Alan « *Mr Fabulous* » Rubin.

John enrôla un guitariste noir peu connu de Chicago nommé Matt « *Guitar* » Murphy, qui avait joué avec des légendes comme Muddy Waters, Chuck Berry et Little Junior Parker.

À force de plaisanteries bon enfant et de dures négociations, John dégotta deux musiciens parmi les meilleurs, le bassiste Donald « *Duck* » Dunn et le guitariste Steve « *The Colonel* » Cropper, qui avait coécrit « *Dock of the Bay* » (1968) avec Otis Redding.

Judy était inquiète car pour elle musique rimait avec drogue. Toutes les légendes du rock étaient associées à l'usage de stupéfiants, et c'était maintenant le milieu dans lequel John évoluait. Il restait éveillé des jours entiers, ce qui parasitait leur vie privée et sexuelle.

« C'est mon mode de vie », disait-il. De temps en temps, il essayait d'arrêter de prendre de la cocaïne, mais plein de gens lui en proposaient. Il refusait, mais ils insistaient. Belushi n'était pas marrant lorsqu'il regardait les autres en prendre sans participer à la fête. La cocaïne l'aidait à être positif, car elle rendait tout plus important et intense.

Un dealer, baptisé « *David 69* », possédait un biper et parcourait tout New York en rollers, en garantissant une livraison dans l'heure suivant la

commande, pour 125 dollars le gramme. John en avait acheté pour 1 000 dollars plusieurs fois, et tout disparaissait généralement en moins d'une semaine.

Judy avait du mal à arrêter la cocaïne car ses amis n'arrêtaient pas de lui en proposer. Elle aimait l'énergie que cela lui procurait au début, et c'était nécessaire d'en prendre si elle voulait suivre le rythme de John, qui restait éveillé jusque aux aurores. Puis elle se rendit compte que cela la rendait trop anxieuse et la faisait grincer des dents. Elle avait la bouche et la peau de plus en plus sèches. Elle comprit alors qu'à court terme, la cocaïne lui procurait de l'énergie, mais qu'à la longue, elle l'épuisait. En mai 1978, elle réussit à arrêter.

John avait un peu de temps libre avant la véritable première d'*American College*, et il se rendit avec Judy sur Martha's Vineyard, une île située à quelques kilomètres des côtes du Massachusetts qui servaient de retraite d'été pour les stars du *show business*. Un soir de juillet, ils sortirent avec quelques amis et allèrent jusqu'à la maison des chanteurs James Taylor et Carly Simon. Taylor et Simon, qui avaient connu chacun de leur côté un extraordinaire succès, s'étaient mariés en 1972 et avaient enregistré ensemble l'année suivante le single « *Mockingbird* ». James Taylor, trente ans, avait écrit quelques chansons très émouvantes sur ses deux brefs séjours en hôpital psychiatrique. Il n'était là que pour quelques jours de repos, avant de reprendre sa longue tournée d'été. Carly Simon se battait à l'époque contre l'addiction à l'héroïne de son mari, et elle vit l'arrivée des Belushi d'un mauvais œil. Malgré la méfiance de Simon, Taylor était content de les voir. Craignant une nouvelle nuit de débauche, Simon se renferma sur elle-même, et John en profita pour parler avec elle. Lorsqu'il commença à lui faire la causette, lui expliquant qu'il était inquiet pour James qui, selon lui, ne savait pas contrôler son addiction, elle comprit tout de suite qu'il avait pris de la cocaïne. Mais pas moi, dit John, je garde le contrôle et je veux l'aider. Il voulait exercer sur Taylor la même bonne influence qu'il arrivait à appliquer à sa propre addiction. Et il voulait le pousser à écrire les mêmes grandes chansons qu'il avait composées par le passé, car c'était selon John sa seule planche de salut.

Simon ne tenta même pas d'en placer une, car elle savait que John ne l'écouterait pas. Ils n'écoutaient jamais lorsqu'ils étaient défoncés, tout ce qu'ils voulaient, c'était parler. Et John était en train de lui dire qu'elle était une sainte, tolérante, compréhensive. Simon avait bien conscience qu'il lui passait de la pommade, qu'il savait exactement ce qu'elle voulait entendre. Il connaissait la solution qui permettrait de sauver son mari. Les drogues étaient mauvaises pour tout le monde, disait John, mais elles libéraient quelque chose chez lui qui l'aidait en tant qu'artiste, et la clé du problème, c'était de réussir à

maintenir cet état sans être destructeur. Il n'expliquait pas comment il fallait faire, mais il laissait entendre que c'était une question de discipline personnelle. Il prétendait avoir réussi à s'en sortir : s'il était défoncé, c'est parce qu'il le voulait bien.

Simon alla dans la véranda pour saluer Judy, qu'elle connaissait à peine. L'apparence et l'attitude de Judy semblaient vouloir dire : « Je suis comme John. Fais attention à toi. Ne m'approche pas. » Pourtant, au fur et à mesure qu'elles discutaient, il semblait clair que toutes les deux n'appréciaient pas beaucoup la tournure des choses.

« J'ai tout essayé avec lui, dit Judy avec dépit. J'ai pris de la drogue avec lui. J'ai arrêté d'en prendre. J'ai essayé d'aller chez le psy. J'ai essayé sans psy. Nous avons essayé d'aller chez le psy ensemble et séparément. »

Simon éclata en larmes. Si Judy, qui avait apparemment tout tenté pour que sa relation avec John fonctionne, avait échoué, alors elle non plus n'avait aucune chance.

John et Judy retournèrent à New York pour assister à la grande première d'*American College*. Fini le temps des films à petit budget, cette fois-ci c'était du lourd, et Hollywood n'avait pas son pareil lorsqu'il s'agissait de sortir le grand jeu. Universal invita Brillstein à la grande première à New York. Ils lui réservèrent un ticket d'avion en première classe, une suite d'hôtel et mirent à sa disposition une limousine.

Cependant, tout le monde n'était pas si optimiste. La veille de la première, Sean Daniels discutait avec Ned Tanen, le président d'Universal. « Les réactions aux premières projections sont certes plutôt positives, expliqua Tanen, mais demain c'est tout autre chose, c'est le jour de la sortie, et tu devrais déjà prévoir de quel immeuble tu auras envie de te jeter. »

Le jour de la première, le 28 juillet 1978 à 9h05, Landis fit envoyer un message à Belushi : « John, je t'aime. Tu as béni mon film et ma vie. Merci. »

Avant la projection, John et Brillstein allèrent se promener sur la Cinquième Avenue. Brillstein ne savait pas trop s'ils allaient au-devant d'une grosse désillusion ou non. Les choses se déroulent rarement aussi bien dans le monde du *show business*. Mais John, alors qu'ils admiraient les vitrines des boutiques, donnait l'impression d'être aux anges. John voulait s'acheter de nouvelles bottes et des chaussures. Brillstein consentit à lui offrir une paire, et ils jetèrent leur dévolu sur deux paires de Bally Shoes de Suisse très onéreuses. John avait l'air en forme, et il était élégant avec sa barbe touffue. Ils portaient tous les deux la barbe, et on aurait presque pu les croire père et

filis. C'est du moins ce que ressentait Brillstein à l'égard de John.

Durant la première, John se leva de son siège et se mit à errer dans le hall du cinéma, expliquant à Daniels et Brillstein que tout ne se passait pas aussi bien que prévu.

Ils lui rappelèrent que le public new-yorkais était notoirement connu pour être assez guindé.

« Attendez qu'on aille à Chicago avec ce film, leur répondit-il, tentant des rassurer tout le monde. La meilleure ville du monde en ce qui concerne la comédie. Ici, à New York, ce sont tous des femmelettes. »

Le lendemain, l'article du *NewYork Times*, bien que court, était assez élogieux : « *American College* est sans conteste une sacrée fantaisie, souvent très drôle, avec des gags efficaces. »

Ils allèrent à Chicago, et John emmena Sean Daniels faire la tournée de ses bars préférés. John était supposé se lever le lendemain matin à 6h45 pour participer à une émission télévisée. Lorsque Daniels appela sa chambre au Whitehall Hotel, le téléphone était débranché. La porte était fermée à clé et John ne répondit pas. Daniels demanda au personnel de l'hôtel de défoncer la porte. John dormait encore, mais ils le mirent sous la douche et l'emmenèrent jusqu'au studio de l'émission. Et en définitive, il avait raison : le film fut bien mieux reçu à Chicago.

En moins d'une semaine, *American College* était projeté dans plusieurs centaines de cinémas à travers tout le pays. Les critiques étaient respectueuses, mais parfois un peu réticentes. *Newsweek* déclara que le film était « un pied de nez à la bienséance... De l'humour bas de gamme mais de haute volée. » Charles Champlin du *Los Angeles Times* trouva le film « paradoxalement innocent et attachant. » Et John était « le personnage principal, l'animal le plus sauvage qui soit mais, dans l'esprit du film, c'est-à-dire étrangement attachant. » Gary Arnold du *Washington Post* pensait que le seul intérêt du film, c'était John : « Belushi pourrait avoir une carrière formidable d'acteur de cinéma au lieu de jouer dans des comédies bas de gamme... Son interprétation phénoménale pourrait faire de l'ombre aux nouvelles têtes que l'on découvre dans le film. »

Les jeunes se rendirent en masse pour le voir dans les salles obscures. Le film engrangea plus d'un million de dollars de recettes en une journée.

En septembre 1978, John décida de prendre un peu de repos et se rendit avec Landis à La Costa, célèbre station thermale de San Diego. John prit son

régime à cœur, mais il avait apporté avec lui un stock de cocaïne. Lorsque Landis le découvrit, il le mit à la poubelle, et John s'en plaignit amèrement. L'équivalent de 1 000 dollars de cocaïne venait d'être gaspillé.

Un soir, ils tombèrent sur l'acteur William Holden, qui résidait lui aussi à La Costa, et prirent leur dîner végétarien ensemble. Holden, qui avait remporté un oscar pour *Stalag 17* (1953) et une nomination pour *Network* (1976), était svelte et semblait tenir une rancune tenace à l'égard de la presse.

« Tu sais qu'un jour ils auront ta peau ? Je vais te dire ce qu'ils sont : des vampires. Et quelle est notre seule défense ? Attendre chez soi avec de l'ail partout autour de la maison, en espérant que ça marche. »

Holden leur expliqua qu'être une star, selon lui, ça ne durait jamais, car il avait connu une multitude de hauts et de bas dans sa carrière. Hollywood, c'était un bordel pas possible. John adora l'entendre dire ça.

« Ce sont des suceurs de sang. Dès qu'ils pourront te baiser, ils le feront », reprit-il de plus belle. Pour ne pas perdre la tête, il disait que tout le monde dans le *show business* avait besoin de quelque chose à soi, qui ne fasse pas partie du système. De son côté, Holden était copropriétaire d'un Safari Club de plus de 500 hectares près du Mont Kenya, qu'il appelait « son refuge ». Lorsque les choses tournaient mal, il disait simplement : « Je me barre en Afrique. »

John était suspendu aux lèvres d'Holden.

« Tu dois prendre les choses pour ce qu'elles sont. S'ils disent que tu es un génie, ne les crois pas. » Puis il reprit sa diatribe sur la presse : « Il te détesteront si tu meurs dans ton sommeil. Tu sais pourquoi ? »

John et Landis n'en avaient aucune idée.

« Parce que ça ferait un mauvais article ! »¹

Depuis le succès de l'apparition des Blues Brothers, John et Dan s'étaient dit qu'ils pourraient développer leurs personnages dans un court métrage de cinq minutes pour l'émission — les mettre en scène en train de faire du ski nautique ou au Beverly Hills Hotel, tout en gardant leurs costumes sombres.

Durant le séjour qu'il passa cet été au Canada, Aykroyd eut l'idée d'en faire carrément un long métrage. Les deux frères, Jake (John) et Elwood (Aykroyd), rassembleraient leur vieux groupe de Chicago pour donner un concert de charité en l'honneur de l'orphelinat catholique de leur enfance.

Aykroyd raconta cette histoire à John, qui appela Sean Daniels chez Universal.

Daniels en fit part à ses supérieurs. Il savait qu'ils ne pouvaient pas refuser, au vu de l'énorme succès d'*American College*.

La décision tomba rapidement : « Faites-en un film. » Daniels appela Brillstein et ils trouvèrent un accord par téléphone.

À New York, Belushi et Aykroyd réunirent leur groupe pour démarrer les répétitions, en vue des concerts prévus à Los Angeles. Steve Cropper, le guitariste, prit l'avion pour New York et vint les rejoindre directement au studio d'enregistrement, où les sept autres membres du groupe s'exerçaient déjà.

Duck Dunn vint à sa rencontre. Il lui expliqua que c'était le chantier à l'intérieur. Malgré toutes leurs bonnes intentions, Dan et John ne connaissaient pas grand-chose à la musique, et il allait falloir leur donner un sacré coup de main pour réussir à s'en sortir.

Cropper et Dunn étaient au courant que John voulait jouer les chansons dans leurs versions originales. Alors ils l'entraînèrent à placer sa voix et les paroles de « *Soul Man* », lui suggérant à quel moment laisser durer la note, ou avec quelle puissance l'envoyer.

Avant le premier concert, les Blues Brothers répétèrent à Los Angeles, et enrôlèrent le saxophoniste Tom « *Triple Scale* » Scott. C'était un homme à la voix douce et aux cheveux blonds, qui portait ce surnom car on disait qu'il était payé trois fois le tarif syndical, alors qu'en vérité il touchait bien plus. Il avait joué avec de grands noms comme George Harrison, Paul McCartney, Joni Mitchell et Steely Dan.

Le 9 septembre 1978, à 20h30, les Blues Brothers jouèrent devant un Universal Amphitheater plein à craquer. Tous les membres du groupe étaient chaussés de lunettes de soleil à montures noires, et Dan et John portaient leurs costumes sombres.

Alors que le groupe jouait une version endiablée d'« *I Can't Turn You Loose* » d'Otis Redding, Belushi et Aykroyd montèrent tranquillement sur scène sous les cris de 5 000 fans qui trépignaient d'impatience. Aykroyd avait une mallette enchaînée au poignet et Belushi, jouant avec une clé, s'approcha de lui et la détacha. Aykroyd sortit son harmonica.

Bernie Brillstein s'aperçut qu'ils étaient en train de voler la vedette à Steve

Martin. Ils jouèrent pendant 40 minutes, et la foule semblait ravie. John avait chorégraphié lui-même les quelques petits numéros de danse et s'était occupé de superviser les lumières. Il avait dit au reste du groupe qu'il n'accepterait pas qu'on prenne de la drogue.

En coulisses, après le concert, le batteur Steve Jordan se sentait comme un gamin. Ils avaient littéralement cartonné. Les membres du groupe se serraient dans les bras, recevant des coupes de champagne de la main de Mick Jagger, Linda Rondstadt, Joe Cocker, Jackson Browne ou même Walter Matthau. Jordan sortit prendre l'air, contempla le ciel et rit de joie.

Plus tard, durant la même semaine, Tom Scott était en coulisses après un concert, lorsqu'il reçut un appel destiné à John et Dan. C'était le bureau d'Hugh Hefner, le directeur du magazine *Playboy*, les invitant à venir faire la fête dans son manoir ce soir-là.

Le groupe est-il invité ?

Non.

Nous sommes les Blues Brothers, c'est tout le groupe ou rien.

Le groupe n'est pas invité.

Dans ce cas, répondirent John et Dan, nous ne viendrons pas.

Scott apprécia cette solidarité, cela soudait le groupe. John et Danny étaient constamment plongés dans leurs rôles, ils s'appelaient Jake et Elwood même en privé, prenant très au sérieux leurs personnages de hors-la-loi. John fantasmaït depuis toujours de devenir une rock star, et les Blues Brothers avaient permis de faire de ce rêve une réalité. Ce n'était plus une simple récréation en dehors de leur boulot quotidien. Lorsque John enfilaït son costume, il était une rock star.

Brillstein rencontra les parents de John lorsqu'ils vinrent assister à un de leurs concerts à Los Angeles. Agnes Belushi apparut en coulisses avec ce regard plein de fierté qui disait : « C'est moi la mère de John ». Une mère comme une autre, en somme, pensa Brillstein. Elle se comportait comme si John avait huit ans et qu'il venait de faire un numéro de danse dans le spectacle de fin d'année. Elle semblait prendre tous les compliments pour son fils comme s'ils lui étaient adressés et savait capter l'attention des gens. C'était indéniable : John tenait d'elle.

Très vite, Brillstein dut prendre en charge son caractère envahissant. Elle

appelait tout le temps son bureau afin d'essayer de mettre la main sur John, qui demandait régulièrement à Brillstein de la rassurer et de lui dire qu'il allait bien, même lorsqu'il était à côté de lui. Peut-être que c'était trop de pression pour John, ou que c'était par culpabilité qu'il lui demandait de le faire.

Il ne fallut pas longtemps à Agnes Belushi avant de connaître parfaitement tous les avantages que le bureau de Brillstein pouvait lui fournir. Elle commença à réclamer billets pour des spectacles ou des tickets d'avion. John répondit qu'il prendrait à sa charge toutes ces dépenses.

Adam Belushi, son père, était quelqu'un de moins passionné, un homme à l'ancienne. Il n'avait généralement que deux questions à poser : « Comment va John ? » et « Est-ce qu'il se comporte bien ? ». Brillstein, évidemment, répondait toujours de manière positive.

10

Depuis leur rencontre, sept ans auparavant, durant la première saison du *Saturday Night*, Steven Spielberg et Belushi ne s'étaient pas perdus de vue. Lors de la sortie de *Rencontres du troisième type*, John fut enchanté et en fit son film de chevet. Lorsqu'*American College* fit un carton dans les salles, il s'instaura entre eux une forme d'admiration mutuelle, et Spielberg trouva le film agréable et touchant. Il y avait selon lui quelque chose de doux dans le pouvoir de l'humour. Il voulait se servir du personnage de Bluto et l'amener vers d'autres cieux. Il était maintenant engagé dans la production de ce film sur l'attaque de Los Angeles — le projet s'appelait *1941* — mais il avait des doutes sur la pertinence de choisir un acteur blanc pour jouer un sous-marinier japonais.

Spielberg avait en tête un autre rôle pour John : Wild Bill Kelso, le pilote fou d'un bombardier P-40, bien déterminé à abattre le premier avion japonais entrant dans l'espace aérien américain. Il imaginait Bluto avec des lunettes d'aviateur, et voyait déjà John en tomber de sa chaise. Au lieu de crier « Bataille de bouffe ! », ce serait « Jaaaaaaaps !!!!! »

À mesure qu'*American College* remplissait les salles, la côte de John augmentait, et son prix aussi. Columbia et Universal, qui finançaient le projet, proposèrent 350 000 dollars.

Brillstein n'était pas contre cette somme, mais il rechignait à impliquer John dans ce projet. Spielberg n'avait jamais fait de comédie auparavant, dit-il à John, et le scénario n'était pas si drôle que cela.

John n'y réfléchit pas à deux fois : « Je ne peux pas dire non à Spielberg. » De plus, 350 000 dollars représenteraient son premier gros cachet.

L'avenir semblait radieux. John et Judy avaient emménagé dans une maison à Greenwich Village, pour un loyer de 1 650 dollars par mois. John et Danny décidèrent de louer un bureau pour leurs propres affaires, et s'installèrent au septième étage d'un immeuble de la Cinquième Avenue à New York, engagèrent une secrétaire, achetèrent des téléphones, des machines à écrire et une chaîne stéréo et accrochèrent quelques tableaux peints par Judy aux murs. John nomma sa boîte « *Phantom* » et Danny, « *Black Rhino* ».

Un soir, quelques semaines après avoir signé l'accord pour jouer dans *1941*, Spielberg rendit visite à Belushi et Aykroyd à Los Angeles.

« Je voudrais vous présenter le sergent Tree, mon commandant », dit John, faisant du lobbying afin qu'Aykroyd obtienne le rôle de ce soldat patriote et enthousiaste à l'idée de partir au combat. Aykroyd balança en rafales tout ce qu'il connaissait sur les armes, les munitions, la technologie militaire et ainsi de suite.

Spielberg fut vite convaincu, et même embarrassé de ne pas y avoir pensé plus tôt. Aykroyd allait donc tourner son premier film.

Peu de temps après, Spielberg débarqua à New York pour commencer à répéter avec John. Il l'emmena dans sa salle insonorisée et mit la musique à fond. Un son surpuissant les submergea. Au sol, il y avait un croûton de pain rassis, un sandwich au pastrami pourri et des papiers de barres chocolatées. Spielberg, qui était un amateur de musique classique, supporta difficilement cette épreuve, mais comprenait l'importance que cela avait dans la vie de John.

De plus, il était attiré par cet aspect enfantin de la personnalité de Belushi, et les réactions franches et directes que l'on pouvait lire dans les expressions de son visage. « Je vais gagner 350 000 dollars, dit John, je n'arrive vraiment pas à y croire. J'y suis arrivé. » À partir de maintenant, il pourrait aider sa famille, et s'acheter autant d'équipement stéréo qu'il le voudrait.

Spielberg se sentait bien, car c'était la première fois qu'un acteur le remerciait pour ce genre de choses. Il tenta doucement d'amener John à parler du film, mais il détournait la conversation, en changeant de morceau ou en poussant le volume plus fort encore. Ils écoutèrent du blues pendant 45 minutes.

Finalement, Spielberg demanda à John ce qu'il aimait ou pas dans son

personnage.

« On verra ça sur le plateau, répondit John, c'est là où je suis le meilleur. Je réfléchis plus vite et j'aime bien improviser. Je ne te laisserai pas tomber. »

Quelques semaines plus tard, à Los Angeles, Spielberg emmena John dans un hangar du côté de Burbank, où une centaine de personnes étaient en train de construire les avions et les décors. John voyait pour la première fois de ses propres yeux ce que cela impliquait de faire partie d'un film à gros budget. Il fit un tour dans le hangar, sans dire grand-chose. Il finit par lâcher : « Eh bien, c'est une vraie grosse production hollywoodienne.

– Oui, répondit Spielberg, on construit et après on détruit tout. » Il était touché par l'innocence de John.

Le 2 octobre 1978, *Newsweek* publia un long article sur le succès parmi les étudiants des soirées costumées sur le thème de l'antiquité, comme celle que l'on pouvait voir dans *American College*, où les Delta scandaient « Toga ! Toga ! ». « Que ce soit à Yale ou dans les universités d'Arizona ou d'Oregon, les “Toga ! Toga !” résonnent dans tous les campus. »

La même semaine, *En route vers le sud*, le premier film de John, sortait sur les écrans, plus d'un an après la fin du tournage. John apparaissait moins de trois minutes dans le montage final.

Les critiques étaient majoritairement négatives, qualifiant le film de « romance boursouflée », et plusieurs journalistes regrettaient qu'on ne puisse voir Belushi plus longtemps à l'écran. Dans *Newsweek* : « Un peu moins de timidité et plus de Belushi... auraient pu aider le film. » Beaucoup d'articles faisaient indirectement référence à la drogue. Le *Time* remarqua « les yeux quelque peu défoncés » de Nicholson. Le *New Yorker* releva que Nicholson « parle comme s'il avait besoin de se moucher — ce qui doit correspondre à l'idée qu'il se fait d'une voix amusante. » Le *New York* faisait allusion à « la voix particulièrement nasale de Nicholson, et ses manières étranges. »

Selon Gary Arnold du *Washington Post*, le film était le fruit de « la confusion de Nicholson... Un autre réalisateur lui aurait conseillé de se calmer sur les sourires narquois, les clignements d'œil, les mouvements de langue, les regards complices, les grognements... la plupart de ses répliques sont prononcées comme s'il avait le nez bouché. »

Dans l'article le plus indulgent, Charles Champlin du *Los Angeles Times* écrivit : « Assez confus, d'autant plus que Nicholson joue la moitié du temps comme s'il était en train de tourner une publicité. Pourquoi, je ne sais pas, et

je n'ai pas spécialement envie de lui poser la question. »

Le 7 octobre 1978, John était de retour à New York pour la première émission de la quatrième saison du *Saturday Night Live*.

Lorne Michaels commençait à s'inquiéter, car il voyait que ses comédiens lui glissaient entre les doigts. Laraine Newman avait tourné son premier film, *American Hot Wax*, Bill Murray était en pleine lecture du scénario d'*Arrête de ramer, t'es sur le sable*, Gilda Radner commençait à recevoir des propositions pour le cinéma, Garrett Morris envisageait de faire un spectacle à Broadway, et John et Dan allaient devoir faire des allers-retours pour le tournage en Californie de *1941*. Tout était en train de changer et cela se sentit dès cette première émission, avec quelques éléments inhabituels : l'invité de la soirée était Ed Koch, le nouveau maire de New York, et les Rolling Stones firent leur première apparition télévisée depuis presque dix ans. Dans le public se trouvait Fred Silverman, le nouveau président de NBC, accompagné de certains cadres de la chaîne, mais aussi Ahmet Ertegun, le directeur d'Atlantic Records, Spielberg, ainsi que Steve Martin et Paul Simon.

John assumait d'endosser le rôle du mauvais garçon. Il se plaignait auprès de Brillstein, expliquant qu'il était fatigué par Michaels, qu'il s'était mis à surnommer « l'intellectuel juif-canadien ». Avec le succès d'*American College*, Michaels constata que John était devenu plus célèbre à lui tout seul que l'émission elle-même, et qu'il était devenu trop grand pour NBC, voire pour la télévision en général.

Belushi se cherchait une porte de sortie, et Michaels en avait bien conscience.

Le 16 octobre 1978, le visage de John Belushi était placardé partout en Amérique, le regard plein de défi et de confiance, sur la couverture de *Newsweek*, avec en titre : L'HUMOUR POTACHE EST DE RETOUR. *Newsweek*, qui réservait généralement sa couverture aux présidents, premiers ministres, directeurs d'entreprise ou aux noms les plus célèbres du *show business*, annonça que John Belushi « était maintenant devenu — surprenante nouvelle — une star. »

Cet article de cinq pages incluait une photo de John déguisé en Cardinal Wolsey, tirée de la pièce *Anne des mille jours* qu'il interpréta durant son adolescence au Shawnee Theater, des photos de classe, une autre avec Judy et une dernière déguisé en samouraï dans le *Saturday Night Live*. Une photo de la scène du cracher de pommes de terre dans *American College* était, bien évidemment, inévitable : « Bluto est irrésistible, précisait l'article. Il y a onze ans, Dustin Hoffman prouvait avec *Le Lauréat* qu'un acteur de premier plan

ne devait pas nécessairement être grand, musclé et beau. Aujourd'hui, John Belushi démontre qu'il peut même être négligé. »

Interprétant ce retour du potache comme une réponse au sérieux des années 1960, John expliquait : « Mes personnages montrent que ce n'est pas grave de faire foirer les choses. Les gens n'ont pas besoin d'être parfaits. Ils ne doivent pas être de grands intellectuels. Ils ne sont pas obligés de suivre les règles. Ils ont le droit de s'amuser. La plupart des films d'aujourd'hui montre les gens comme des incapables. Moi ça ne m'intéresse pas. »

« Belushi est un cas à part, affirmait *Newsweek*, car il se comporte de la même façon sur scène et en dehors. C'est une boule d'émotions contradictoires. Oui, il est à la recherche du succès, de la célébrité et de l'argent, et pourtant le sale gosse qui sommeille en lui recule devant cette idée. Belushi aime faire les choses à fond, sur le fil du rasoir, et il sait très bien que c'est aussi grâce à cela qu'il en est là aujourd'hui. »

John Landis disait : « Il maltraite son corps de manière inhumaine... S'il ne se brûle pas les ailes, son potentiel est sans limites. »

À ce moment-là, *American College* avait engrangé 60 millions de dollars, une aubaine sachant qu'Universal y avait investi 2,7 millions.

Brillstein était aux anges. Thom Mount, directeur chez Universal, l'appela pour déjeuner avec lui. Son message était simple : John allait devenir une énorme star et ils avaient de grands projets pour lui.

Brillstein était d'accord pour discuter de l'avenir de John, à condition que l'on puisse revenir un peu en arrière. Pourquoi ne pas s'accorder pour lui verser une part *a posteriori* des recettes d'*American College* – un ou deux pourcent par exemple ? Après tout, les grandes stars touchaient d'habitude entre 5 et 10 %. Il leur rappela que John n'avait été payé que 35 000 dollars — autant dire des cacahuètes par rapport à ce que cela avait rapporté à Universal. Et il avait entendu dire, de source sûre, que Landis allait percevoir une part importante des profits.

Universal ne voulait pas céder.

« Peut-être un bonus alors ? », proposa Brillstein.

C'était faisable, mais Mount voulait d'abord que John signe un contrat d'exclusivité pour trois films, rémunérés à hauteur de 350 000 dollars pour le premier (ce qui était déjà acté avec *1941*), 500 000 pour le second (le film des *Blues Brothers*), et 750 000 pour le dernier. Brillstein accepta, mais demanda

à connaître le montant du bonus. Personne ne fut en mesure de lui donner un chiffre.

« Je sors de la pièce dix minutes et à mon retour, faites-moi la meilleure offre possible. » Brillstein sortit et appela John pour lui demander ce qu'il aimerait toucher. John répondit qu'il ne souhaitait qu'une chose : que le chèque soit signé le jour même.

Brillstein retourna dans le bureau.

Mount annonça : 250 000 dollars. Brillstein répondit : seulement si vous signez le chèque aujourd'hui.

Universal accepta, et l'accord fut officiellement annoncé dans la presse, sans faire part des chiffres. Brillstein avait obtenu un montant total de 1,8 million pour John, et la dernière phrase du communiqué de presse mentionnait : « Bernie Brillstein officiera en tant que producteur exécutif sur les trois films avec Belushi. » Producteur exécutif, cela voulait dire être payé sans avoir grand-chose à faire. C'était sa récompense pour avoir consenti à leur assurer la signature du contrat avec John.

John appela Rob Jacklin, le frère de Judy, qui travaillait toujours en tant que joaillier dans le Colorado. « Je veux faire quelque chose pour papa et maman. Je veux leur acheter un ranch. J'ai l'argent. Je financerai tes dépenses si tu prospectes pour moi. »

Rob commença à chercher. Il dénicha une propriété de deux hectares à Julian, en Californie, à environ une heure de San Diego, pour la somme de 129 000 dollars. John mit l'argent sur la table et leva l'hypothèque.

Sean Daniels, qui avait été promu vice-président chez Universal après le succès d'*American College*, commença à remarquer un changement d'attitude du public vis-à-vis de John. Avant, il était perçu comme le comédien à la mode et insolent. Maintenant, on le prenait pour Bluto. Les gens l'apostrophaient dans la rue : « Hé Bluto, tu veux un truc à bouffer ? » ou « Hé Bluto, casse-toi une bouteille de bière sur la tête ! ». Les gens se retournaient sur son passage.

American College était entré dans la culture populaire. Les batailles de nourriture étaient devenues monnaie courante sur les campus universitaires. Un jour, Daniels montra un mémo à John provenant du doyen de l'université de Rutgers :

Chers étudiants,

Deux « batailles de nourriture » ont eu lieu la semaine dernière dans la maison de la fraternité Brower. Ces incidents ont sérieusement endommagé les locaux, et seront réparés grâce au budget de la fraternité, qui est uniquement supporté par le bureau des étudiants. Cette activité est dangereuse pour les étudiants et le personnel d'encadrement.

TOUT ÉTUDIANT PARTICIPANT À UNE
« BATAILLE DE NOURRITURE » SERA DÉFÉRÉ
DEVANT LE CONSEIL DISCIPLINAIRE ET
ENCOURERA DES SANCTIONS.

John rit de bon cœur.

Une nuit, à New York, John alla toquer à la porte de Karen Allen. Il était presque minuit, il semblait avoir besoin de compagnie. Ils sortirent pour marcher et s'arrêtèrent dans un bar où jouait un groupe de blues. John ne put s'empêcher de monter sur scène pour chanter.

Sur le chemin du retour, John parla de la célébrité et du succès. Allen, qui avait beaucoup moins attiré l'attention que lui pour son rôle dans *American College*, sentit que d'une façon ou d'une autre, John était déçu, que sa célébrité soudaine et l'argent qu'il gagnait lui faisaient plus de mal que de bien. John affirma que la célébrité n'était pas ce en quoi il croyait. Un jour, tu n'es rien, et le lendemain, tout le monde veut être ton meilleur ami. Il y avait un affreux fossé qui se creusait dans les relations avec les gens, que ce soit avec les nouvelles rencontres comme avec les vieux amis. Et il se demandait si cela valait la peine de supporter tout cela.

John prit l'avion pour la Californie vers la fin du mois d'octobre pour démarrer le tournage de *1941*. Spielberg avait bien conscience que le scénario était assez dispersé entre les personnages, ce qui le rendait nerveux. Il partait dans trop de directions différentes et devait se concentrer sur plusieurs choses à la fois : une scène de danse avec beaucoup de figurants, une bagarre de rue sur Hollywood Boulevard, une autre scène où une maison tombait d'une falaise, ou encore une séquence où une grande roue dévale un quai pour se jeter dans l'océan.

Il trouvait que John n'était pas commode à diriger. Belushi ne connaissait jamais vraiment ses répliques à l'avance, et il avait besoin de plusieurs prises pour se chauffer. Lorsque Spielberg faisait six prises, John proposait quelque chose de très différent à chaque fois. Mais Spielberg comprit assez vite qu'il devait laisser tourner la caméra plus longtemps que prévu, car John finissait

toujours par lui donner un truc intéressant. Ses improvisations étaient souvent bien meilleures que ce qui était écrit dans le scénario, et Spielberg en profitait pour les affiner : « Bien, j'aime ça. Maintenant, joue-le plus précisément dans le cadre de cette scène », disait-il, et il refaisait une prise.

Spielberg était fasciné par l'amitié entre Belushi et Aykroyd, même si cela ne se jouait pas sur un pied d'égalité. Leur relation ressemblait davantage à celle d'un sportif avec son entraîneur car Dan savait rester dans l'ombre. Spielberg les voyait comme deux soldats se protégeant l'un l'autre et prêts à mourir ensemble.

Il savait que John se droguait. Belushi allait souvent piquer un somme dans sa loge, et les gens avaient généralement peur de venir le réveiller pour une scène. Une fois, lorsque Spielberg se chargea de le faire, John s'assit et lui raconta qu'il avait fait un cauchemar à propos de Judy. Il vit des larmes dans ses yeux, et conclut que c'était dû à un mauvais trip. Il ne fit pas la leçon à John, mais en discuta avec Aykroyd, qui saurait comment prendre soin de lui.

Michael Dare, un photographe, musicien et aspirant scénariste de Los Angeles, se trouvait dans son bungalow de West Hollywood lorsqu'un soir, on vint frapper à sa porte. C'était Belushi. Dare ne l'avait jamais rencontré, mais il comprit très vite pourquoi il était venu en voyant les yeux défoncés de Belushi.

John entra et lui expliqua qu'il venait de fumer un joint avec un ami, et lui avait expliqué où il se l'était procuré. « Tiens, dit John en sortant une liasse de plusieurs centaines de dollars, prends ça et trouve-moi ce que tu peux... Prends quelques billets et vois ce que tu peux faire avec. » Il lui raconta qu'il était plus intéressé par de la cocaïne que par de la marijuana.

Dare prit un peu plus de 1 000 dollars et dégota environ quinze grammes de coke, qu'ils se partagèrent.

Pendant le tournage de *1941*, John se rendit régulièrement chez Dare, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Dare avait souvent quelque chose sur lui, et si ce n'était pas le cas, il savait où en trouver rapidement. Parfois, il arrivait à lui procurer une trentaine de grammes de cocaïne, pour une somme oscillant entre 2 000 et 2 500 dollars, selon la qualité du produit. Dare ne se considérait pas comme un dealer, mais comme quelqu'un qui dépannait simplement John à l'occasion. Il ne faisait pas ça pour l'argent, il appréciait John et était fier que celui-ci le considère comme un ami. Son bungalow était devenu un lieu de débauche : John fournissait l'argent, et Dare la drogue. John se pointait et disait : « Regarde combien je peux en prendre », puis sniffait un gramme entier d'une traite.

À plusieurs reprises, John prenait sept grammes — l'équivalent d'environ 500 dollars de coke — et les disposait en une seule longue ligne de plusieurs centimètres sur un miroir. Puis il pariait avec quelqu'un d'autre que, s'ils partaient chacun d'un bout du rail de coke, il serait le premier à arriver au milieu. Généralement, John gagnait.

Parfois, ils jouaient de la musique ensemble, avec Dare au piano et John à la guitare. À d'autres moments, John restait assis, silencieux, les yeux dans le vague en écoutant la collection de disques de Dare pendant des heures. Lorsque Dare tentait de lui parler, John ne montrait aucune réaction. Dare voulait lui proposer un rôle dans un film qu'il allait écrire, mais cela n'intéressait pas John, qui cherchait juste à prendre davantage de drogues.

Dare déménagea dans une maison plus grande mais assez délabrée, avec quatre chambres à coucher du côté de West Hollywood. Comme Belushi était souvent là et qu'il mettait souvent la main au portefeuille, Dare se débrouilla pour trouver plus de drogue, et même des clients. Il se surnomma Capitaine Preemo, « le meilleur », et dans une petite pièce sous l'escalier, il épingla une affiche sur laquelle il écrivit le menu des drogues disponibles chez lui :

- Haschisch.
- Space cookies au chocolat, par paquet de douze.
- Cocaïne péruvienne.
- Cocaïne bolivienne, dure comme un roc.
- Chewing-gum à la cocaïne.
- Marijuana colombienne, à 50 dollars les 15 grammes.
- Feuilles de marijuana thaïlandaise — la meilleure et la plus dure à trouver — pour 150 dollars les quinze grammes.
- Marijuana californienne, sans graines.
- Marijuana mexicaine, avec de petites graines.

- Marijuana hawaïenne.

- Champignons hallucinogènes.

- Un sachet à 10 dollars,
contenant un mélange variable
de drogues, afin que le client ne
sache pas exactement ce qu'il
vient d'acheter.

Au bout de quelques temps, Dare eut une centaine de clients réguliers, et Capitaine Preemo devint le dealer officiel d'Hollywood. Il se faisait environ 5 000 dollars par semaine.

Dare finit par être arrêté par la police, mais ne fut pas condamné.

De retour à New York, Michaels voulait que John fasse une imitation féminine pour l'émission du 11 novembre. Il savait que John détestait jouer des rôles de femmes, mais il avait une proposition en tête qu'il ne pourrait pas refuser. Un mois plus tôt, l'actrice Elizabeth Taylor, mariée à John W. Warner, candidat républicain au poste de sénateur de Virginie, avait failli s'étouffer avec un os de poulet. Bill Murray, qui avait rejoint l'équipe depuis la deuxième saison, présentait une rubrique durant le sketch du journal télévisé intitulée « Le Coin des Célébrités ». Ce jour-là, il annonça qu'il recevait, avec un brin d'ironie, « la plus grande actrice vivante au monde ».

Murray se retourna alors vers l'écran derrière lui, où apparaissait Belushi, portant une perruque et une robe en dentelle noires. Des boucles d'oreille en diamants lui tombaient quasiment sur les épaules, et une broche était épinglée sur sa robe. Affalé sur sa chaise, il avait l'air d'une grosse baleine, et croquait à pleines dents dans un pilon de poulet, mâchant la bouche ouverte et se léchant les doigts.

Murray : « Liz, dites-nous ce que cela vous fait d'être Madame Presque-trop-tôt-pour-le-dire, femme du futur sénateur Warner ? »

Belushi le regarda à peine : « C'est très excitant Bill. Je suis impatiente d'aller me pavaner à Washington », puis il retourna à son morceau de poulet. Il ressemblait à une version féminine de Bluto.

Murray : « Dites-moi, nous avons entendu dire que si John remporte l'élection, vous lui avez promis de perdre vingt kilos. C'est vrai ?

– Tout à fait. Je vais commencer un nouveau régime où je ne mangerai que du poulet, dit-il en montrant la cuisse qu'il tenait dans sa main.

– Très bien Liz... Moi je me moque de savoir combien vous pesez, tant que cela n'abîme pas vos magnifiques yeux violets, que j'adore depuis que je les ai vus dans *Le Grand National*. »

Belushi le regarda vite fait, trop occupé à manger son poulet pour répondre, et hocha simplement la tête. Il se lèche les doigts, la bouche pleine de poulet. « Merc.... » et il commence à tousser, incapable de finir sa phrase. Son visage vira au rouge, et prit une expression paniquée, les yeux exorbités, sans pouvoir s'arrêter de tousser.

Murray faisait comme si de rien n'était et poursuit : « Et votre carrière alors ? A-t-on une chance de vous voir dans *Cléopâtre 2* ? »

Belushi ne pouvait plus répondre, pris de convulsions, la main sur sa gorge, s'étouffant de plus en plus.

Murray : « Eh bien, merci Liz. Ce fut un véritable plaisir de vous recevoir. »

John toussa un grand coup, et un os de poulet fut projeté hors de sa bouche. Il l'observa, un peu surpris, haussa les épaules, salua le public et se remit à manger.

Après l'émission, John et Danny proposèrent aux invités musicaux du soir, les Grateful Dead, une partie de l'équipe et de leurs amis, de les rejoindre pour faire la fête dans un bar privé qu'ils possédaient à l'angle de Dominick Street et Hudson. Danny avait découvert cet endroit, un ancien bar de marins, et avait pensé s'en servir pour garer sa moto, avant que John ne vienne visiter le lieu et en tombe amoureux. Ils avaient alors décidé de le retaper, d'y mettre un juke-box et des réserves d'alcool en tous genres, et de le baptiser le Blues Bar. Ce serait un bar à leur disposition, une sorte de refuge où ils pourraient inviter leurs amis et ainsi éviter les foules. Tout y serait gratuit, afin de ne pas avoir besoin d'une licence et de pouvoir rester ouvert toute la nuit.

Mitch Glazer, qui avait écrit un article sur John pour *Crawdaddy* en 1977, se rendit à l'ouverture du bar. L'endroit était rempli de figures importantes du *show business*, tels que Keith Richards et Francis Ford Coppola.

À Los Angeles, sur le plateau de *1941*, Kathleen Kennedy, une des assistantes de Spielberg, voyait bien que le réalisateur essayait de se servir d'Aykroyd pour atteindre John. Si Dan n'était pas capable d'avoir la moindre influence sur Belushi, il était clair que Spielberg n'en aurait pas non plus. Kennedy discuta de l'addiction de John avec Aykroyd, et elle s'aperçut que cela lui faisait vraiment peur.

C'était le premier film sur lequel Kennedy travaillait, mais elle avait déjà bien assimilé la devise du milieu : « Faire le nécessaire pour réussir à terminer le film. »

Le 5 décembre, John arriva sur le plateau avec une heure trente de retard, déposé par Lauren Hutton, un ancien mannequin reconverti en star de cinéma. John était tellement défoncé qu'il eut du mal à tenir sur ses jambes en sortant de la voiture. Spielberg était en colère, mais il n'aurait peut-être rien dit si John n'avait pas déjà été en retard la veille.

Il se rendit dans la loge de John.

« Je suis désolé, dit John.

– Tu peux faire ce genre de choses à n'importe qui, mais pas à moi », répondit Spielberg. Personne n'était arrivé en retard sur son plateau, qui plus est dans un tel état. Richard Dreyfuss avait été bien moins payé que John pour *Rencontres du troisième type*. « Alors pour 350 000 dollars de cachet, tu vas venir faire ton boulot sur le plateau. »

Spielberg convoqua Janet Healy, productrice associée, et lui ordonna de surveiller John. Elle allait devoir jouer les baby-sitters, et s'assurer qu'il soit à l'heure le matin.

Healy jeta un regard sans expression à Spielberg, et répondit qu'elle était d'accord. Elle se rendit dans la loge de John, où Hutton essayait de l'aider à apprendre ses répliques de la journée. Puis Hutton s'en alla, et Belushi réussit à se dépatouiller avec les scènes prévues dans le planning. Plus tard, Healy le conduisit jusqu'à la maison de Ron Wood, le guitariste des Rolling Stones.

Prendre soin de John fut, selon Healy, une expérience plutôt plaisante. Elle s'assurait qu'il arrive à l'heure, s'occupait des tâches quotidiennes, l'aidait à apprendre son texte et gérait ses déplacements alors qu'il changeait régulièrement d'hôtel pour être tranquille. Elle avait l'impression qu'il prenait beaucoup trop de cocaïne, et en apprenant à mieux le connaître, elle s'aperçut qu'il en prenait à peu près toutes les heures. C'était la routine : quelques rails de coke et Belushi restait efficace et éveillé pendant une heure, ensuite il était entre deux eaux, puis il commençait à s'éteindre, et à moins d'en reprendre, il finissait par tomber carrément dans les vapes. La coke était évidemment la source de ses problèmes de mémoire. Mais Healy ne trouvait pas sa consommation de drogue inhabituelle par rapport à celle des autres membres de l'équipe. Il y avait selon elle environ vingt-cinq personnes sur le plateau qui prenaient de la cocaïne.

Il arrivait parfois qu'Healy suive John la nuit dans sa tournée des bars et des clubs. Un soir, elle se rendit avec lui et Dan dans un studio où les Rolling Stones donnaient un concert privé. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de personnes dans la pièce, et elle fut impressionnée de faire partie de ce cercle privilégié. Elle dansa avec John jusqu'aux environs de trois heures du matin. Lorsqu'elle s'en alla, John la suivit car il se demandait pourquoi elle partait si tôt et sans dire au revoir.

« Je ne voulais pas te dire au revoir car tu m'aurais obligé à rester. »

John rigola et retourna à l'intérieur.

Un soir, John et Dan se bagarrèrent. Healy ne comprit pas vraiment pourquoi, mais il lui sembla évident que leur amitié traversait une mauvaise passe. Ils étaient en colère d'être fâchés l'un contre l'autre, comme un vieux couple.

Un matin, vers quatre heures, John avait sniffé tellement de cocaïne qu'il n'arrivait pas à dormir. Il appela une de ses amies, la comédienne Betty Buckley, connue pour son rôle de belle-mère dans la série télévisée *Huit, ça suffit !*

Buckley se montra compatissante. Ils avaient parcouru beaucoup de chemin depuis leur rencontre dans les coulisses de *Lemmings*, où elle l'avait violemment plaqué contre le mur. À cette époque, il leur arrivait de fumer un joint ensemble, parce que c'était le truc à la mode. Depuis, la célébrité et l'argent étaient passés par là de manière si soudaine pour tous les deux. Les projets devenaient de plus en plus importants, les attentes grandissaient et la drogue était plus chère et trompeuse. Sniffer de la coke leur donnait un sentiment d'excitation et de recul par rapport à la réalité : c'était comme vivre dans un rêve.

Un jour, Buckley décida de se prendre en main. « Je me fais du mal, pensa-t-elle, il est grand temps de prendre une décision. » Elle reçut de l'aide de son entourage et redevint *clean*, ce qui lui demanda un effort considérable. Mais elle avait réussi à arrêter depuis un certain temps.

« Je suis resté debout toute la nuit, j'ai pris trop de coke, dit John, et maintenant je n'arrive pas à dormir alors que je dois être sur le plateau à sept heures. Qu'est-ce que je dois faire ? » Il avait l'air paniqué.

Buckley lui conseilla de boire du lait chaud, puis de chauffer de l'eau avec du sel et de l'inhaler afin de dégager ses voies nasales. Ensuite, elle lui demanda de prendre un bain chaud et de la rappeler si cela ne marchait pas.

Une demi-heure plus tard, John l'appela de nouveau.

Alors Buckley lui parla pendant une heure et tenta de le réconforter. Le lendemain matin, John arriva à l'heure sur le plateau.

Treat Williams, qui jouait le rôle de Sitarski, soldat coureur de jupons, était le compagnon de beuverie de John. Il avait vingt-six ans et venait de rompre avec sa petite amie. Ils avaient accès à tout : concerts, spectacles, fêtes, femmes. Il y avait tellement d'effets spéciaux dans le film qu'il leur arrivait de passer des journées entières à attendre qu'on les appelle sur le plateau. Par conséquent, ils prenaient de plus en plus de cocaïne, surtout durant les nuits de tournage.

« La drogue, mec, dit un jour John à Williams, tu sais, il va falloir que j'arrête. » Mais ce ne fut pas le cas.

Un soir, John l'appela vers quatre heures du matin. « Treat... C'est John.

– Comment ça va ?

– Suis défoncé mec.

– Dors un peu, suggéra Williams. Je peux faire quelque chose pour toi ?

– Non », répondit John.

Williams comprit que Belushi avait besoin que quelqu'un l'aide à remettre les pieds sur terre. Mais il savait que, d'une certaine manière, c'était déjà trop tard. John était beaucoup trop dans les excès. Mais ils étaient jeunes, et tout le monde savait que la coke, ce n'était pas si dangereux : il n'y avait pas d'effet d'accoutumance, c'était juste un bon coup de fouet.

En décembre, Atlantic Records commercialisa *Briefcase full of blues*, un disque de dix chansons enregistrées durant les concerts des Blues Brothers à l'Universal Amphitheater. John avait dépensé une partie du bonus perçu pour *American College* dans la production du disque, car Atlantic Records avait un peu traîné la patte pour le financer. Mais il avait foi en ce projet, et Judy aussi.

Les dirigeants d'Atlantic voulaient que les noms de Belushi et Aykroyd apparaissent sur la couverture du disque, mais John et Dan insistèrent pour que Jake et Elwood Blues soient crédités pour la musique, et qu'un petit « remerciement particulier à Dan Aykroyd et John Belushi » soit inscrit sur le dos de la pochette.

Cinq jours après la sortie du disque, les 50 000 copies produites étaient déjà vendues. Atlantic croulait tellement sous les demandes qu'ils durent relancer la machine pour en commercialiser à nouveau. Ce fut la plus rapide rupture de stock qu'Atlantic connut, et quelques semaines plus tard ils reçurent un disque de platine, après avoir vendu plus d'un million d'exemplaires.

À Los Angeles, John passa le disque chez Capitaine Preemo, et chanta l'album entier en *playback* devant une demi-douzaine d'amis et de clients de Dare.

Le soir du Nouvel An, Bill Graham, le plus accompli des organisateurs de concerts de rock du pays, lançait un de ses célèbres événements : la fermeture du San Francisco's Winterland Colosseum, lieu qui avait accueilli les spectacles musicaux les plus scandaleux des États-Unis. Graham avait réuni les groupes locaux — les Grateful Dead et les Jefferson Starship — ainsi que les New Riders of the Purple Sage et les Blues Brothers.

Le bassiste Duck Dunn et June, sa femme, étaient en coulisses avant le passage des Blues Brothers. C'était la folie, il n'y avait pas la moindre place pour circuler car le groupe était suivi par un nombre incroyable d'invités. Il y avait des groupies partout, des Hell's Angels, et une foule d'autres gens entassés les uns sur les autres.

Dunn savait que John était ravi de partager l'affiche avec les Grateful Dead, l'un des groupes les plus prospères de l'époque psychédélique de San Francisco. C'était la preuve pour lui que les Blues Brothers n'étaient pas juste une mode passagère.

John demanda à Dunn de faire attention aux intrus et de ne rien boire ni manger, car tout semblait avoir été mélangé avec du LSD. Des gens introduisaient des drogues dans le champagne en utilisant des seringues pour passer à travers le bouchon, et tout le monde s'était passé le mot : si tu ne veux pas partir pour un gros trip, reste à l'écart de ceux que tu ne connais pas.

Dunn vit un John inquiet prévenir les autres membres du groupe. Des milliers de spectateurs trépignaient d'impatience au moment où les Blues Brothers montèrent sur scène. Et lorsque John et Dan apparurent, la foule commença à hurler. Même les fans les plus férus des Grateful Dead — qui mettaient parfois un point d'honneur à ne rien écouter d'autre — étaient en train de danser en coulisses. Dunn n'avait jamais connu un accueil pareil.

Les petites danses de John et Dan étaient un peu passées de mode, pensa Dunn, et le groupe n'avait pas joué ensemble depuis tellement longtemps que

tout n'était pas tout à fait au point, mais cela n'avait, semble-t-il, pas d'importance.

Lorsqu'ils terminèrent leur concert, Dunn retourna en coulisses et posa sa guitare. Il vit John, couvert de sueur, se jeter sur un verre de champagne. Il le vida d'un trait, puis alla se perdre dans la foule.

Un peu plus tard, il revint aux côtés de Dunn et lui attrapa le bras. « Tu sais quoi ? J'en ai pris. Reste avec moi et fais attention à moi. » Dunn, sa femme, ainsi que Judy restèrent à proximité de John toute la soirée.

À la fin du concert, ils se rendirent à une fête au Fulton Street Mansion des Jefferson Starship. À l'entrée, quelqu'un était chargé de leur indiquer où se trouvaient les *space cookies* et les champignons hallucinogènes.

John n'avait pas l'air d'être défoncé. En vérité, il était calme, amical et aussi parfaitement conscient que d'habitude.

« Mon dieu, tu ne trouves pas que tout le monde est vachement bien habillé ? lui demanda John.

– John, rigola Dunn, tu devrais prendre plus souvent du LSD à la place de la coke. »

Le lendemain, le 2 janvier 1979, John et Judy retournèrent à Los Angeles afin de poursuivre le tournage de *1941*. Deux semaines plus tard, ils rendirent visite à Bernie Brillstein pour discuter d'une invitation de la ville de la Nouvelle-Orléans, afin que John officie en tant que chef du protocole de la célébration du Mardi Gras. On leur promit d'affréter un *jet* pour leur famille et leurs amis, et de payer huit chambres d'hôtel pour les recevoir. John finit par décliner l'invitation — son planning était déjà suffisamment chargé — mais il fut impressionné par la proposition.

Le 19 janvier, un vendredi soir, John tenta de faire un peu plus pression sur John par rapport à sa consommation de drogue. Il répondit la même chose que d'habitude : « Il faut que tu comprennes, c'est mon mode de vie. » Judy rétorqua que cela ne pouvait pas continuer comme ça. Ils restèrent éveillés toute la nuit, à discuter de leur avenir.

Depuis le Nouvel An, Judy avait commencé à tenir un journal intime, sentant arriver une période d'incertitude et d'agitation. Le 20 janvier, elle écrivit : « John et moi sommes toujours en discussion. Nous tentons de nous accorder. Nous annulons un dîner chez Penny [*Marshall*] et Rob [*Reiner*] afin de pouvoir poursuivre cette conversation... Nous commençons à comprendre

que nous n'avons pas pu nous retrouver entre nous depuis longtemps, et que nous souhaitons toujours la même chose, même si nous avons emprunté des chemins différents. Nous nous sommes rattrapés juste à temps. »

Le lendemain, ils annulèrent leur vol pour New York pour faire la grasse matinée. Ils regardèrent le Super Bowl ensemble et prirent l'avion de 20h30 pour New York. « Nous avons discuté pendant toute la durée du vol, écrivit plus tard Judy dans son journal. Arrivée à six heures du matin. Je dors quatre heures et nous reprenons notre conversation. Il y a tellement de choses à débriefer, à digérer et à partager. » Une fois sa colère retombée, et heureuse que John l'écoute, Judy finit par prendre une décision claire par rapport à la drogue : « Si c'est comme ça que tu veux vivre, alors je ne pense pas que l'on puisse continuer à vivre ensemble et s'en sortir avec notre mariage, car cela cause trop de problèmes entre nous. »

John répondit finalement : « Je n'ai pas besoin des drogues. Je changerai ma façon de vivre. Je vais changer. »

Judy sentit qu'il réagissait avec panique, mais il avait l'air d'avoir véritablement envie de prendre cette résolution. Le 23 janvier, elle écrivit : « Maintenant nous voyons tout cela comme l'occasion de commencer à s'amuser ensemble. »

Le lendemain, c'était l'anniversaire de John, et pour ses trente ans, ils dînèrent seuls chez eux. Ce même jour, l'album des Blues Brothers passa en tête du top 50.

Le 16 février, Judy écrivit dans son journal : « Il a pris un peu de cocaïne, et sa première réaction fut de se dire qu'il pouvait faire ça différemment, sans forcément en prendre tous les jours. » Mais cela ne fut que de courte durée puisque le 23 février, Keith Richards débarqua en ville et emmena John faire la fête. Ils restèrent éveillés jusque très tard, et consommèrent de la cocaïne durant une bonne partie de la nuit.

Lorne Michaels sentit un sentiment de révolte poindre en lui lorsque John arriva le lendemain en titubant pour les répétitions en costume, dans un état misérable. Son incompétence ce jour-là était au-delà de ce que n'importe quel patron pouvait tolérer, même Michaels. John n'en avait clairement plus rien à faire de l'émission.

John ferma les yeux et marmonna qu'il se sentait incapable de passer en direct. Michaels appela un médecin de NBC, qui vint examiner John. Il découvrit que ses poumons étaient pleins de liquide, et déclara que si John jouait ce soir, il prendrait un gros risque vis-à-vis de sa santé. En vérité,

annonça le docteur, il y avait « 50 % de chances pour qu'il y reste. »

Michaels avait l'impression que le médecin en rajoutait. « On va se débrouiller pour qu'il joue quand même », rétorqua-t-il, en colère.

Durant les heures qui suivirent, ils gavèrent John de café et le préparèrent pour l'émission. Jane Curtin était furieuse de la situation, même si elle avait déjà vu d'autres personnes arriver dans un sale état pour l'émission. John aurait dû se prendre en charge bien avant, lorsque le *Saturday Night* faisait ses débuts.

On habilla John avec un costume et une cravate et on le déposa derrière un bureau sur scène pour le sketch d'ouverture de l'émission avec Curtin, Gilda Radner et l'invitée du soir, Kate Jackson, une des charmantes détectives de la série *Drôles de dames*. À 23h30, 28 millions de téléspectateurs — la plus forte audience de la saison — étaient massés devant leurs téléviseurs.

« Bonjour mes anges, dit une voix émanant d'un téléphone branché à un haut-parleur sur le bureau de John. Vous avez toutes entendu parler de Fred Silverman [*le nouveau patron de NBC et ancien directeur des programmes chez ABC. John jouait son rôle dans ce sketch*]. »

Les drôles de dames se tournaient alors vers John. « Désolé que les choses aillent aussi mal chez NBC, Freddie.

– Vous savez, dit John, je ne travaille pas vraiment pour NBC... Je n'ai jamais arrêté de bosser pour ABC... La vérité, c'est que je suis le directeur de l'espionnage pour ABC... Le plan, c'est de détruire NBC. »

Michaels, qui regardait l'émission depuis la régie, vit bien que John pouvait à peine parler.

Le journal de Judy notait, le lendemain : « Des problèmes pour John. » Il était parti faire la bringue durant plusieurs jours, et Judy n'écrivit rien dans son journal pendant ces jours-là. Les vivre était déjà bien assez compliqué.

Quelques jours plus tard, John revint à la maison et ils prirent un avion pour Los Angeles, où il devait faire la promotion du disque des Blues Brothers au Century Plaza Hotel. John et Danny reçurent un accueil bienveillant et des applaudissements nourris. Plus tard, John et Judy se rendirent dans la suite de la maison de disque. Judy écrivit dans son journal : « Coke et champagne pour tout le monde », ce qui voulait dire qu'elle en avait pris aussi. Elle comprit que c'était plus difficile que prévu de se retenir, car la cocaïne était présente partout où ils allaient, et procurait un tel sentiment de

puissance.

Le 6 mars, John et Judy retournèrent à New York pour la lecture des sketches écrits la veille. John arriva en retard, ce qui énerva tout le monde. Belushi en discuta avec Judy, qui le conforta dans son sentiment que Michaels et le reste de l'équipe n'avaient aucune bienveillance envers lui et ses autres projets. Elle pensait que c'était injuste, car tout le monde avait pu profiter, par répercussion, du succès de ses films et de son disque. La couverture médiatique autour de John avait contribué au succès de l'émission ainsi qu'à ouvrir des portes aux autres comédiens.

Le dimanche 11 mars, John et Judy prirent un avion en fin d'après-midi pour Los Angeles, afin d'y reprendre le tournage de *1941*. Ils se rendirent à leur bungalow du Beverly Hills Hotel, et John se sentit très fatigué à cause, notamment, du décalage horaire. Le lendemain, il dut se rendre sur le plateau à 7h du matin et travailla jusqu'à 17h. Le mardi matin, ils prirent l'avion de 10h pour que John soit présent à la lecture des sketches du *Saturday Night Live*.

John était tellement fatigué qu'il ne put se rendre à la première d'*Old Boyfriends* le mercredi soir. Judy y alla accompagnée de Mitch Glazer, puis ils rentrèrent dire à John ce qu'ils en pensaient. D'après eux, John était très bon mais le film assez mauvais.

Durant l'émission suivante, dont l'invitée était Margot Kidder (Lois Lane dans *Superman*), John fit une imitation de Jimmy Hoffa, dirigeant syndicaliste porté disparu et présumé mort. Le lendemain il se rendit seul à Los Angeles pendant que Judy était restée à New York. C'était la première fois qu'ils se séparaient depuis début décembre, et elle se sentit triste. Elle écrivit une lettre à John pour lui dire qu'elle n'avait aucune certitude, mais de l'espoir pour leur avenir.

Le 19 mars, dans son journal : « John m'a appelé au moins six fois aujourd'hui. Il pleut à Los Angeles, donc il n'a pas travaillé, ce qui est dur pour lui. Il ne sait pas quoi faire. Il se rend chez Ron Wood. Il me réveille deux fois dans la nuit, de plus en plus déprimé, puis il finit par aller mieux. »

Judy se rendit à Los Angeles cinq jours plus tard, et découvrit que John avait pris de la coke. Elle lui demanda pourquoi. Il lui envoya des fleurs avec un mot. Plus tard, le jour même, il se plaignit d'avoir très mal à une oreille. Le lendemain, un dealer qui ressemblait à un cow-boy se pointa chez eux. Judy menaçait John, ce qui rendit le dealer fou furieux. Bobby Keyes, le saxophoniste des New Barbarians, le second groupe de Keith Richards, débarqua chez eux. Judy alla se coucher et lorsqu'elle se réveilla le lendemain

à 7h30, ils étaient tous les trois en train de regarder la télévision. Une fois partis, Judy se mit très en colère. John ne travaillait pas du week-end, et elle insista pour qu'ils le passent en dehors de Los Angeles. Il finit par accepter et ils conduisirent jusqu'à Palm Springs, où ils louèrent une chambre pour deux nuits. Ils se rendirent à une séance du *Voyage au bout de l'enfer*, où De Niro incarnait un vétéran du Vietnam hanté par la guerre. John adora le film, et notamment son hallucinante scène de roulette russe. Chagriné, il demanda à Judy : « Pourquoi on ne me propose pas des films comme ça ? »

Dans son journal, Judy écrivit : « Le tournage de *1941* dure trop longtemps. Nous passons trop de temps à Los Angeles, cela fait trop d'allers-retours, sans parler de la drogue.... Nous avons trop de choses à gérer en même temps. Je n'arrive même pas à tenir ce journal régulièrement. Nous traversons de grosses turbulences, et mes sentiments sont trop incertains pour que j'arrive à les coucher sur le papier. »

11

Old Boyfriends finit par sortir à New York et fit un bon score pour son premier week-end d'exploitation. AVCO Embassy Pictures, qui avait financé la plus grande partie du projet, se rendit vite compte que les gens pensaient aller voir le nouveau film de John Belushi. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'il n'avait qu'un rôle secondaire dans le film, bon nombre de spectateurs s'énervèrent et sifflèrent le film. En sortant du cinéma, ils dévoilaient la supercherie à ceux qui faisaient la queue pour la séance suivante, et la fréquentation des salles chuta de manière vertigineuse.

AVCO dut réagir rapidement. Ils mirent le nom de Belushi en gros sur l'affiche afin d'attirer au plus vite ses fans. La campagne promotionnelle d'origine était censée mettre en avant Talia Shire, et pas les comédiens incarnant ses trois anciens amants. Le nouveau matériel publicitaire faisait de Talia et John les deux stars du film. Lorsque le film fut distribué à Los Angeles, les affiches mettaient en scène une Talia Shire pensive et John chantant dans un micro. L'accroche disait : « John Belushi chante toujours du blues. Talia Shire porte encore le feu sacré — mais cette fois-ci, c'est lui qui va se brûler les ailes. »

Tewkesbury et les producteurs étaient furieux, car la campagne publicitaire était trompeuse, elle risquait de décevoir les fans de Belushi et d'écarter ceux qui auraient eu envie de voir un film sur une femme à la recherche de son passé. Mais AVCO avait ses propres raisons d'agir ainsi.

Peu après la sortie du film, Tewkesbury se rendit dans un cinéma à Westwood, quartier chic de Los Angeles, afin de recueillir les réactions des

spectateurs.

Un homme s'approcha de la caisse et demanda à être remboursé car c'était selon lui un des pires films qu'il avait jamais vu. Ce n'était pas du tout ce qu'il avait imaginé d'après les affiches, et il se fit un plaisir d'expliquer en détails à quel point le film était nul. Tewkesbury en fut malade. Le coproducteur du film, Michele Rappaport, vint rembourser ce spectateur récalcitrant.

Les critiques semblaient perplexes quant à la place que John occupait dans le film. Il était trop drôle pour être aussi mal considéré, et même méprisé, avec un personnage secondaire dans un film de vengeance.

John était furieux de tout ce qu'il pouvait lire et entendre sur le film. Il s'était senti manipulé, et ne prit jamais la peine, à la connaissance de Judy, de voir le film. Ceux qui avaient investi dans le film, qui avait coûté 3 millions, perdirent 1,8 million de dollars.

John avait toujours mal à l'oreille. Début avril, il consulta un docteur qui lui demanda de ne pas prendre l'avion, ce qui voulait dire qu'il ne pourrait pas retourner à New York pour le *Saturday Night* de la semaine.

Le 4 avril 1979, John envoya un télégramme : « Je tiens à vous annoncer que je ne pourrai pas participer à la prochaine émission. J'en suis désolé. Je vais bien mais j'ai une infection à l'oreille, et je ne peux pas prendre l'avion. Je travaille sur une idée de sketch, que j'espère pouvoir vous envoyer samedi. Si je ne peux toujours pas prendre l'avion la semaine prochaine, je louerai une voiture. Vous me manquez presque tous... Bises, John. »

John raconta à Spielberg qu'ils lui pourrissaient la vie parce qu'il avait manqué une émission et qu'ils l'accusaient de « faire sa star ». Il s'inquiétait qu'on puisse le virer de l'émission, car il savait que Michaels ne croyait pas à son histoire d'infection d'oreille. Il avait peur de perdre le *Saturday Night Live*, qu'il considérait comme faisant partie de ses racines.

Spielberg lui répondit qu'ils pouvaient tourner un sketch depuis Los Angeles afin qu'il participe tout de même à l'émission, et qu'il serait ravi de le réaliser.

Pour ce sketch, John recruta une douzaine de femmes en maillots de bain pour l'accompagner autour de la piscine de Spielberg. La caméra démarra en gros plan, et John commença par s'excuser de son impossibilité à participer à l'émission à cause d'une infection à l'oreille. Puis la caméra se mit à reculer, révélant progressivement les filles en maillot de bain qui le contemplaient

avec admiration et lui faisaient des massages.

La petite amie de Spielberg piqua une crise à la vue des filles, qui plus est dans leur propre maison. « Ce n'est qu'un film, répondit Spielberg, on est en train d'aider John à garder son boulot. »

Mais Michaels, qui voulait se tenir autant que possible à l'écart d'Hollywood, refusa de l'utiliser.

Alors que la fin du tournage de *1941* approchait, Spielberg devint nerveux et ne s'en cacha pas. Il raconta à un reporter du *Time* : « La comédie, ce n'est pas mon fort, et je ne sais honnêtement pas à quoi ce film va ressembler. Et oui, j'ai un peu peur. » Mais il était plein d'espoir, et décrivit le film comme « une célébration de la paranoïa ». Il avait véritablement adoré le scénario, peut-être même un peu trop, de son propre aveu : « J'étais méfiant pourtant. Lorsqu'un scénario est si drôle, c'est toujours très compliqué d'en faire quelque chose d'aussi hilarant à l'écran... La pellicule, c'est l'addiction la plus chère au monde, plus que l'héroïne, et j'ai besoin de ma dose quasiment chaque année. »

Spielberg arpentait le plateau du tournage en répétant : « Si vous vous amusez autant à faire un film, c'est que quelque chose cloche. »

Le 20 avril, Keith Richards, qui s'était fait arrêter au Canada pour possession d'héroïne avec intention de la revendre, donnait un concert de charité à Toronto avec son groupe des Barbarians pour payer une partie de ses frais de justice. Par solidarité, John souhaitait s'y rendre, mais Judy découvrit qu'il avait pas mal de cocaïne sur lui, et la lui confisqua. Ils eurent une violente dispute, et John se rendit seul au Canada, pendant que Judy passa une journée à Key West.

Elle constata que sa position vis-à-vis de l'addiction de John était inefficace et hypocrite, car elle aussi continuait à en prendre trop régulièrement. Elle prit la décision de demander de l'aide pour arrêter.

Le 26 avril, elle écrivit dans son journal : « J'ai décidé de consulter un psychiatre plusieurs fois par semaine. C'est le meilleur moyen de m'aider à m'en sortir, de réussir à parler de la drogue et de mon envie grandissante d'arrêter... Arrivera-t-on à mieux gérer tout ça un jour ? »

Maintenant que le tournage de *1941* était terminé, John était de retour à New York et passait la plupart de son temps au Tenth Street Baths, ou aux bains russes. John, en compagnie de quelques autres habitués, avait une petite routine bien établie : quelques minutes dans le sauna, puis un *pleitze* (un

gommage vigoureux à base de feuilles de chêne), une baignade dans un bain froid et enfin un retour au sauna.

Ensuite, John allait s'allonger sur un des petits lits à disposition, de préférence dans le noir, et dormait pendant des heures. Il adorait les bains russes, surtout après une nuit de débauche.

John sympathisa avec un habitué des bains, un dealer de trente-et-un ans au visage enfantin nommé Mark Hertzan. Hertzan était impliqué dans un réseau de trafic de drogues qui faisait entrer de la cocaïne et de la marijuana aux États-Unis grâce à des bateaux construits spécialement pour ne pas se faire repérer.

Un jour, vers 17h, John passa un coup de fil à Mitch Glazer, en lui expliquant qu'il voulait faire un film inspiré de la vie d'Hertzan. Il avait déjà un titre, « *Kingpin* », et il jouerait le rôle principal. Mark était d'accord pour coopérer à ce projet tant que son identité restait secrète. Glazer et Hertzan pourraient se mettre au travail dès maintenant. Mark avait gagné des millions grâce à l'argent de la drogue, et il avait acheté une ferme de 100 hectares dans l'État de New York, ainsi qu'une société d'élevage de chevaux dans le Kentucky.

John appela Brillstein pour lui raconter son idée : « Ce mec est un gros trafiquant de drogue, il a de l'argent et des chevaux. » Il expliqua que ce type souhaitait rester anonyme, mais qu'ils devraient peut-être à un moment donné passer un accord de confidentialité avec lui. « Mais je t'assure que tu ne préfères pas le rencontrer, et n'écris rien à propos de cette conversation. »

Brillstein trouvait l'idée plutôt bonne et savait qu'à ce stade, il pouvait vendre n'importe quel film avec Belushi à l'affiche. Il contacta Sean Daniels chez Universal, et le 27 avril ils paraphèrent un accord avec Glazer afin qu'il écrive le scénario : 7 500 dollars à la signature, puis 7 500 dollars une fois le traitement terminé, et d'autres paiements à suivre à la livraison du scénario définitif, voire encore plus si le film se faisait. Le 25 mai, Universal trouva un accord avec John, le payant 7 500 dollars pour l'idée originale et garantissant un cachet de 100 000 dollars une fois le film tourné. L'application de ce contrat dépendrait bien évidemment de la qualité du scénario. John assura à Daniels que tout était bien tiré de la vie d'un véritable dealer de drogue, un « *kingpin* », en d'autres termes, un gros poisson.

Judy se méfiait de Hertzan. C'était un homme marié avec un fils, mais elle sentait bien qu'il pensait que la place des femmes était à la maison et pas ailleurs. Un soir, alors qu'Hertzan était chez eux, John discuta avec lui de la possibilité d'être producteur associé sur le film. Hertzan refusa car cela

risquait d'attirer l'attention de la police sur lui. Mais il pourrait se rendre sur le plateau de tournage et voir comment cela se passait, avec une seule requête : avoir sa propre loge afin de pouvoir ramener des filles. « Je veux que ce film se fasse, dit-il aux Belushi. Je veux faire autre chose que de gagner de l'argent grâce à la drogue. Je veux que mon fils soit fier de moi. »

Un autre soir, alors que Judy rentrait à la maison, elle trouva Hertzan et un de ses amis — un certain Crazy Louie — pour lui expliquer que John avait pris beaucoup de Percodan (un antidouleur très addictif), et s'était endormi. Judy s'inquiéta car ils n'arrivaient pas à le réveiller. Elle se sentait en colère et au bord des larmes alors qu'ils tentaient à nouveau de le réveiller, sans succès. Hertzan et Crazy le transportèrent sous la douche. John semblait tellement inerte que Judy était certaine qu'il allait mourir. Mais la douche le réveilla un peu, et il se mit à vomir. Ils le ramenèrent au lit. Hertzan sembla insinuer que John avait parlé de se suicider. Judy partit dans la cuisine et cacha tous les couteaux. Lorsque Hertzan et Crazy s'en allèrent, elle retourna dans la chambre et trouva John éveillé.

« Tu veux te tuer, c'est ça ?

– Je veux juste baiser avec ma femme », répondit John. Ils firent l'amour et il se rendormit. Le lendemain, tout allait bien.

Glazer et Hertzan passèrent beaucoup de temps ensemble, et ils finirent par terminer un scénario de 139 pages. Le personnage de Hertzan fut nommé Jack Kyle. John parla de ce projet à Spielberg, mais ce dernier refusa. Belushi pensait que personne ne souhaiterait réaliser un film sur un dealer. La drogue, c'était comme le sport : les gens préféreraient regarder que participer.

John sonda Landis pour voir s'il serait capable de le faire.

« Ça me pose problème, répondit Landis, car tu vas transformer un dealer de drogue en héros de cinéma. Je n'aime pas l'idée de glorifier ce genre de choses.

– Mais dans le scénario, il ne deale que de la marijuana », rétorqua John.

– Je ne veux pas le faire. »

John tenta sa chance auprès d'autres cinéastes, mais ne put trouver quelqu'un qui veuille bien réaliser ce film.

Le 19 mai, à la traditionnelle fête d'après émission dont l'invitée était Maureen Stapleton, John et Judy ne consommèrent aucune drogue, pour la

première fois depuis plus d'un an. Le lendemain, ils firent la grasse matinée et se sentirent bien. John fit livrer une nouvelle Mercedes pour l'anniversaire de Judy avec quatre mois de retard, mais elle l'adora. Le lundi suivant, elle se réveilla à 7h du matin, mais John n'était pas là. Elle s'inquiéta et se dit qu'elle avait été stupide de penser que les choses iraient mieux. À l'étage, elle trouva un mot indiquant qu'il était parti aux bains russes et chez NBC. Elle appela l'un et l'autre : il n'y était pas. Quelques heures plus tard, il lui passa un coup de fil pour lui dire qu'il avait dormi à son bureau et que tout allait bien.

Le samedi 2 juin, John et Judy s'envolèrent pour Martha's Vineyard, où ils louèrent une maison. Ce furent de courtes vacances car ils retournèrent à New York le 15 afin que John puisse faire ce qu'il appelait « ses adieux » au Blues Brothers. Il ne serait plus le *manager* du groupe, car c'était devenu trop compliqué à gérer pour lui, maintenant qu'ils allaient en faire un film. Ce ne serait plus Phantom mais Universal, *via* le producteur Bob Weiss et John Landis qui s'occuperait des concerts.

Ce soir-là, Judy écrivit dans son journal : « Je suis déçue car ils ont pris de la coke. Il ne faut pas que cela se passe comme ça à Chicago, sur le tournage. Je n'en ai pas repris depuis la dernière fois. » C'était trois semaines plus tôt.

De retour à Martha's Vineyard, avec un temps magnifique, John et Judy en profitèrent pour se relaxer, se rendre à quelques fêtes et manger des huîtres. Le 28 juin, elle écrivit : « John et moi sommes biens tous les deux. Il est bien plus vivant sans cocaïne... Je commence à être nerveuse à l'idée d'aller à Chicago. » Le 1er juin, ils prirent l'avion pour Chicago.

À Chicago, Aykroyd s'éclatait avec John, car toute la ville semblait vibrer au son des Blues Brothers. De la maire Jane Byrne aux passants dans la rue, tout le monde leur montrait leur soutien.

L'une des premières choses que John voulait faire, c'était sillonner la ville avec Dan afin de retrouver son ancienne propriétaire.

« Vous vous rappelez de moi ?

– Ah ! Monsieur Belushi !

– Je vous dois toujours un mois de loyer et je veux m'assurer que cette erreur soit réparée », dit-il lui tendant un billet de cent dollars.

John et Aykroyd passaient beaucoup de temps avec la troupe de Second City, assistant régulièrement à la séance d'improvisation. Un soir, ils partirent à la recherche du Sneak Joint, ce petit bar dans une maison jaune qui servait à

l'époque de refuge à la troupe. L'établissement avait mis la clé sous la porte. Ils cassèrent une fenêtre et virent qu'à l'intérieur, tout était encore intact.

John et Dan étaient tous les deux excités à l'idée de posséder leur propre bar, comme Humphrey Bogart et son Rick's Café dans *Casablanca*, ou celui qu'ils avaient déjà à New York. Ils signèrent un bail de six mois, à 500 dollars de loyer. Aykroyd acheta un juke-box de 1962 et John le remplit de 45 tours. Ils investirent dans une table de billard, un flipper, des verres en carton, une glacière et firent un bon stock d'alcool avant d'ouvrir. John engagea Steve Behsekas, son vieil ami de DuPage et des West Compass Players, devenu réparateur de frigo, pour diriger le bar.

John et Judy continuèrent à se rendre ponctuellement en week-end sur Martha's Vineyard. Cette île était leur havre de paix, et ils décidèrent de se mettre à la recherche d'une maison à acheter. Ils avaient maintenant l'argent pour le faire car le disque des Blues Brothers avait rapporté un million de dollars à John. Ce serait leur première acquisition.

La splendide maison de Robert McNamara, ancien secrétaire à la défense, était à vendre. Elle était moderne, possédait quatre chambres et se trouvait sur un grand promontoire avec une vue spectaculaire sur les plages et la côte. La propriété faisait 34 hectares, avec 175 m² de plage privée, surnommée « *Jungle Beach* » depuis 1972, lorsque McNamara et ses voisins en clôturèrent une partie.

John et Judy plaisantaient sur l'éventualité de tomber sur un abri anti-bombe, des mitraillettes et des micros cachés dans la maison. À la fin du mois d'août 1979, ils se décidèrent à l'acheter, pour la somme de 425 000 dollars. « Merde, dit John à Judy, la presse ne va pas manquer de le mentionner — l'opportunité de citer les noms de McNamara et Belushi dans la même phrase. » En effet, il eut raison, car cela fit les gros titres de la plupart des journaux.

Belushi et Aykroyd devaient faire face à un important choix de carrière. Le tournage des *Blues Brothers* prenait plus de temps que prévu, alors qu'ils devaient rentrer à New York pour la cinquième saison du *Saturday Night Live*. Ils craignaient de devoir faire des allers-retours toutes les semaines, et après quatre-vingt-sept émissions au bout de quatre ans, ils étaient tous les deux fatigués par ce rythme. La courbe d'audience n'avait fait que grimper durant ces années, passant de 22 % d'audimat pour la première saison, jusqu'aux 39 % actuels. Le coût de diffusion d'une publicité était passé de 9 500 dollars pour un spot de trente secondes en 1975 à 22 000 dollars lors de la quatrième saison.

John expliqua à Brillstein : « Je ne peux plus le faire. Je vais me cramer à force. Je risque de me perdre. »

Aykroyd était d'accord : ils ne pouvaient pas tourner le film et faire l'émission en même temps.

En septembre 1979, un mois avant que l'émission ne reprenne, ils annoncèrent qu'ils n'y participeraient plus.

John, dans sa déclaration, expliquait : « Parfois le succès vous pousse à prendre des décisions compliquées. »

Une fois, au milieu du tournage des *Blues Brothers*, John réclama une injection de speed afin de répéter un numéro de danse, et pour l'aider à s'en dépêtrer. Lyda, l'assistant personnel de Belushi, se rendit avec John et Judy jusqu'à l'appartement de Del Close, l'un des deux directeurs de Second City, qui avait développé diverses addictions par le passé, notamment au speed, à l'héroïne, au Valium et à l'alcool.

Lyda savait que John aimait bien aller chez lui, car Close était un professionnel de la piqûre, et il pourrait lui injecter du speed dans la fesse sans lui faire mal. « C'est le seul moyen d'en prendre », dit-il à Lyda. Étant donné que Lyda l'avait déjà pratiqué sur lui par le passé, il ne moufta pas.

Judy voulait essayer elle aussi. Elle pensait que, contrairement à la cocaïne, elle n'avait pas trop à se soucier des effets que le speed pourrait avoir sur John. Close leur administra une piqûre à tous les deux, et Judy fut surprise de voir à quel point cela ne faisait pas mal.

« Ce sont les *junkies* qui font les meilleures piqûres », répondit Close.

Le jeudi 4 octobre, John, Judy, Aykroyd et Carrie Fisher prirent un vol pour passer un week-end prolongé sur Martha's Vineyard. John et Judy étaient excités à l'idée de retourner sur l'île, car c'était maintenant chez eux. Ils explorèrent leur nouvelle grande maison, découvrant des placards ainsi que d'autres espaces de rangements. Le samedi, Danny et Carrie prirent de l'acide et planaient à fond. John et Judy allèrent se promener autour de leur propriété et firent l'amour sur la falaise. John avait des problèmes de dos et il affichait un surpoids important. Judy hésita à mettre le sujet sur la table, même si John arborait un ventre gros comme un ballon de plage. Elle décida finalement de crever l'abcès car il valait mieux aborder ce problème avant le tournage que pendant, lorsqu'il devrait chanter et danser. Il obtempéra et décida qu'il devait perdre du poids, même si ce soir-là ils firent un dîner gargantuesque.

John ne voulut pas rouvrir « *Jungle Beach* » aux nudistes qui l'utilisaient avant que McNamara ne la privatise. Bon nombre de leurs amis ne s'attendaient pas à cette décision et en furent vexés. Mais John se sentait harcelé par les gens, si bien qu'un jour il sortit sur sa pelouse et cria : « Je n'ai pas tué les Vietnamiens, et je ne leur ai pas balancé de bombes ! » Il décida de se débarrasser de la propriété et appela son comptable, Mark Lipsky, pour la mettre discrètement sur le marché.

Judy reçut un appel de Lipsky pour lui annoncer que l'ancien président Richard Nixon était à la recherche d'une maison à acheter sur l'île, et pour savoir ce qu'ils en pensaient.

« On ne peut même pas imaginer le laisser la visiter, répondit-elle.

– Et s'il y mettait le prix ? rétorqua Lipsky.

– Non. » Elle en parla avec John, qui était d'accord avec elle : vendre cette maison à Nixon serait une sorte de trahison vis-à-vis de leurs idéaux. Peu de temps après, ils retirèrent la maison du marché.

Pendant que Belushi et Aykroyd tournaient les *Blues Brothers*, Steven Spielberg était en pleine postproduction de *1941*, et se demandait dans quel guêpier il avait réussi à se fourrer. L'incertitude habituelle du cinéaste face à la sortie de son film s'était transformée en véritable peur. Une projection privée organisée à Dallas semblait confirmer cette tendance : les retours furent très négatifs. Spielberg décida de retarder la sortie du film de six semaines, afin de pouvoir en affiner le montage et de raccourcir certaines scènes.

Le 9 décembre, le *New York Times* publia un long article, avec pour titre : EST-CE QUE *1941* SERA UN NOUVEAU GRAND SUCCÈS POUR SPIELBERG ?, remarquant que s'il faisait un carton au box-office, ses trois films totaliseraient plus d'un milliard de dollars de recettes. Spielberg y était cité : « Je vais passer le reste de ma vie à renier ce film. » Mais il disait être fier de ses personnages, en particulier celui de Belushi.

Spielberg fit le nécessaire pour ne pas être du côté d'Hollywood le jour de la grande première du film, et partit en vacances à Hawaï.

Le soir de la présentation du film, John, Judy, Aykroyd et Penny Marshall, qui y faisait un caméo, louèrent une voiture de 1941 et portèrent des vêtements des années 1940. Pour faire retomber la pression, ils fumèrent un joint sur le chemin du Cinerama Dome Theater.

Lorsque les lumières de la salle s'éteignirent, on vit une femme se

déshabiller sur la plage et plonger dans l'océan. La musique des *Dents de la mer* retentit, signalant un danger. C'était un gag visuel qui parodiait le plan d'ouverture du célèbre film de Spielberg. Sauf qu'à la place d'un requin, c'était un sous-marin japonais qui faisait surface, et la femme était projetée hors de l'eau, hissée sur le périscope.

Judy trouva cela amusant, mais elle n'entendit que des rires clairsemés dans le public. Deux heures d'un ennui mortel plus tard, ils retournèrent à leur voiture, furieux. John était désespéré, et avait peur que le film mette sa carrière en l'air.

Les critiques furent déplaisantes.

Newsweek titra : LE MISSILE DE SPIELBERG TOMBE À L'EAU. David Ansen qualifia le film de « spectaculairement pas drôle... comme si l'on avait face à nous une bande de gamins jouant aux legos... avec un assommant John Belushi qui aura rapidement planté sa carrière. »

Gary Arnold, du *Washington Post*, titrait : LE RATAGE DE L'ANNÉE, et qualifiait le film de « farce consternante et suffisante... un épouvantable gâchis de talents... sans intérêt... détestable... un naufrage artistique. »

Pratiquement toutes les critiques mirent en avant le budget de 26 millions de dollars, qui en faisait une des comédies les plus chères de l'histoire, et certains journaux firent circuler de fausses informations sur le coût du film, annonçant jusqu'à 30 ou 40 millions de budget. Spielberg, âgé de trente-deux ans, était décrit comme un enfant gâté à qui les studios pouvaient permettre de faire un film sur n'importe quoi — du papier toilette ou les mémoires d'Henry Kissinger, si cela lui chantait.

Lorsque Spielberg revint d'Hawaï, John et Aykroyd débarquèrent chez lui.

« On emmerde les critiques, commença John, qui se lança dans une diatribe d'une demi-heure. Le film est important et le public l'aime. Les critiques cherchent juste à nous dézinguer, et à gloser sur le budget du film.

— Ouais mon pote, dit Aykroyd, on a déjà engrangé 25 millions de dollars » — les recettes perçues jusque-là.

« Il se passe tellement de choses à l'écran, ajouta John, il se dégage une telle énergie du film que les critiques ne savent pas quoi en faire. »

Spielberg eut le sentiment de les avoir laissé tomber et fut donc touché de leur soutien. Il savait très bien que le film n'était pas assez drôle. Le public

était à la recherche de quelque chose d'encore plus hilarant qu'*American College*, et *1941* avait été vendu en ce sens, avec des photographies de John fumant un cigare au volant de son avion. Spielberg trouvait que John et Dan n'avaient pas suffisamment de scènes à jouer, que le film était trop bruyant, trop dispersé, sans personnage central auquel se rattacher, comme celui de Richard Dreyfuss ou du requin dans *Les Dents de la mer*. Il pensa néanmoins qu'il avait appris quelque chose et qu'il ferait mieux la prochaine fois.

Pourtant, il était toujours conscient de l'importance d'avoir un bon scénario sous la main, condition nécessaire pour mettre un projet sur pied. Il les lisait avec attention lorsqu'il était à la recherche d'un nouveau projet. Tout en travaillant sur ses propres idées, il surveillait ce qui circulait entre les agents, les producteurs, les scénaristes et les studios. Deux ans plus tôt, il avait lu un scénario intitulé *Continental Divide*, écrit par un inconnu nommé Lawrence Kasdan. Il avait auparavant travaillé dans la publicité pendant cinq ans, bossant sur ses propres projets la nuit ou dans la journée au bureau.

Spielberg appréciait le scénario de Kasdan. Il lui rappelait les grands classiques de Spencer Tracy et Katharine Hepburn (*La Femme de l'année*, *Madame porte la culotte*). *Continental Divide* remettait au goût du jour les vieux standards de la comédie romantique : dans la première moitié du film, un homme et une femme se détestaient, et dans la seconde ils ne pouvaient plus se quitter. Un célèbre chroniqueur de la presse à scandale nommé Ernie Souchak, inspiré par le journaliste de Chicago Mike Royko, se rendait dans le Colorado pour interviewer Nell Porter, une splendide spécialiste des oiseaux vivant à l'écart du monde. À la fin du film ils se mariaient, mais s'accordaient pour vivre séparément — Ernie à la ville, Nell dans les montagnes — avec la promesse de se voir régulièrement.

Spielberg n'était pas dans l'obligation de réaliser ce film, et malgré l'échec de *1941*, il proposa le scénario à Universal. Son intérêt fit grimper la côte du projet, et trois autres studios tentèrent d'enchérir dessus. Mais Universal remporta la mise, payant 150 000 dollars pour un premier scénario, plus 100 000 dollars de bonus si le film se faisait (Spielberg fut tellement impressionné par le talent de Kasdan qu'il l'engagea pour écrire un autre projet en développement intitulé *Les Aventuriers de l'arche perdue*).

Peu après la sortie de *1941*, Spielberg envoya une copie du scénario à Belushi, avec un mot disant : « Tu es l'acteur comique le plus singulier depuis Lou Costello. » Si John perdait du poids, ce rôle serait taillé pour lui.

John le lut avec attention et appela Spielberg. « Tu me mets devant un sacré dilemme, car Souchak, c'est moi. » Au fil de la conversation, John répéta : « Je ne peux pas jouer ce rôle », puis alterna entre : « Je veux le

jouer », « Je dois le jouer », « J'ai peur », « Je le déteste », « Je ne peux pas ».

Spielberg voulait que Matthew Robbins et Hal Barwood, deux de ses amis, soient rattachés au projet en tant que réalisateur et producteur. Robbins et Barwood avaient coécrit son premier film, *Sugarland Express*. Robbins avait écrit et réalisé *Corvette Summer* en 1978, avec Barwood comme producteur. Spielberg pensait que ces deux-là étaient promis à un brillant avenir.

John accepta de les rencontrer un soir après dîner dans la maison de Spielberg à Coldwater Canyon. Robbins, Barwood et Spielberg étaient en train de visionner un vieux film en 16 mm lorsque John et Judy débarquèrent. John ne voulut pas s'asseoir avec eux pour le regarder.

Spielberg fit les présentations, en pensant qu'ils s'entretiendraient tous les trois avec John. D'habitude, c'était le réalisateur qui menait les débats.

« Je suis de Chicago, dit John en bougonnant, je suis Souchak. Je suis ce type. Je connais Mike Royko. »

Il se dirigea vers le bar et se servit un Jack Daniels, puis il demanda de manière agressive ce que les autres voulaient, les forçant à boire un verre avec lui. Spielberg soupçonnait John d'être saoul, et Robbins d'être sous l'influence de la drogue. Judy était pâle et semblait malheureuse, et elle resta à l'écart de tout cela.

Royko, insista John, est le centre névralgique de Chicago. Il connaissait la famille Belushi, et John l'avait rencontré quelques fois lorsqu'il travaillait pour Second City. Ils étaient devenus amis.

Robbins observa Belushi de près : il possédait une certaine agilité, mais il accusait un sérieux surpoids. Robbins ne pouvait imaginer une très belle femme prendre ce corps dans ses bras et poser ses lèvres sur cet homme.

John était en train de transformer cette rencontre en un véritable spectacle. « Tu dois me laisser jouer ce personnage, mec, dit-il à l'intention de Spielberg. C'est toute ma vie. Je connais Chicago comme ma poche. J'y ai traîné toute ma jeunesse. »

Robbins amena le sujet de l'histoire d'amour sur le tapis, aspect qu'il appréciait le plus dans le projet. Il expliqua comment il envisageait le film : l'histoire intense de deux personnes passionnées par leur carrière. Même s'ils ont l'air très différents, en vérité, ils se ressemblent beaucoup.

« Je dois le jouer », se contenta d'ajouter John. Il proposa de boire un autre

verre.

Tout le monde refusa.

John demanda à Robbins ce qu'il avait réalisé et s'il avait déjà participé à l'élaboration d'un film.

Spielberg eut la chair de poule, Robbins resta silencieux, Barwood également et Judy sembla se mettre encore plus à l'écart.

John fit une blague à propos de sa barbe, qui poussait de plus en plus dru. Peut-être serait-il obligé de se raser deux ou trois fois par jour afin de ne pas ressembler à un ours devant la caméra.

De manière impromptue, le nom de Jack Nicholson fit irruption dans la conversation.

« Jack m'a traité comme une merde sur le tournage d'*En route vers le sud*. Je le déteste. Si je le recroise un jour, je lui en colle une. » John écrasa son poing sur la table de billard, puis dans son autre main, à la manière d'un joueur de base-ball. « La prochaine fois que je le vois, je colle un pain à cet enfoiré de Nicholson. Ils se sont vraiment bien foutus de ma gueule », cria John en s'approchant de Robbins avec un regard menaçant.

Robbins, bien plus petit que Belushi, eut peur et se convainquit qu'il ne voulait pas travailler avec lui. C'était une grossière tentative d'intimidation, un avertissement lui signalant qu'il ne fallait pas jouer au con avec lui. Robbins convenait avec Spielberg que l'autorité du réalisateur était plus importante que tout, afin qu'il puisse conserver du recul et avoir un point de vue cohérent sur l'ensemble du film. Et voilà qu'un fou furieux débarquait devant eux en menaçant de taillader Jack Nicholson à tout bout de champ.

Et pourtant, le côté créatif de Robbins le poussait à voir ce dont John était capable. Il y avait quelque chose d'intrigant à l'idée d'essayer de garder le contrôle sur ce type. Le plus compliqué dans cette histoire restait de trouver une femme capable de jouer face à lui le rôle de quelqu'un qui le trouve attirant. John semblait obsédé — mais aussi terrifié — à l'idée de se débarrasser du personnage de Bluto. Robbins observa encore un peu plus attentivement le corps de Belushi. Ce serait un véritable challenge. Voyant bien que John était hors de contrôle, Judy passa son bras autour de lui et tenta de l'amadouer afin qu'ils partent. Après avoir pris rapidement congé de leurs hôtes, John et Judy s'en allèrent. Cela avait duré près de deux heures.

Spielberg s'excusa auprès de ses amis. C'était alarmant car il n'avait

jamais vu John dans un état pareil. Il eut le sentiment de lire clairement dans les pensées de John, et de percevoir ainsi son instabilité et ses doutes.

Barwood répondit qu'il n'avait jamais assisté à un spectacle aussi révélateur et autodestructeur. C'était comme s'il était venu passer une audition, non pas pour obtenir le rôle, mais pour être sûr de ne pas l'avoir.

Pour Ned Tanen, le directeur d'Universal Pictures, le problème se posait en termes simples : Spielberg réaliserait-il le film ? Que voulait-il ? Le flou volontairement entretenu par Spielberg se répercutait à tous les échelons. Tanen rencontra plusieurs fois Robbins, Barwood et Kasdan à propos du casting, et il leur expliqua qu'il fallait trouver le bon équilibre pour les deux têtes d'affiche, que Belushi soit impliqué ou non. Alors qu'une douzaine de noms furent cités, Kasdan, pour qui ce monde était tout nouveau, comprit assez rapidement qu'il s'agissait surtout d'engager les comédiens les plus célèbres possibles.

Tanen mit ce problème sur le dos des exploitants, et expliqua qu'en tant que directeur du studio, son métier consistait à vendre le film au mieux.

Robbins et Barwood étaient toujours très enthousiastes vis-à-vis du scénario et voulaient absolument faire le film. Ainsi débuta un long processus de prospection de comédiens qui les rendit tous presque fous. Belushi était partant, mais il semblait qu'ils pourraient obtenir Richard Dreyfuss. Ce qui capota. Peter Falk fut intéressé un temps, avant de se rétracter. Idem pour George Segal. Elliott Gould était d'accord puis laissa tomber. Universal en discuta avec Dustin Hoffman, mais cela n'alla pas plus loin. Un couple Jill Clayburgh-Robert De Niro fut envisagé, puis abandonné. Ils tentèrent d'engager Julie Christie mais cela ne collait pas, de même que pour Al Pacino. On envisagea également la possibilité que Barbra Streisand joue le rôle de Souchak et Robert Redford celui du spécialiste des oiseaux. Le nom de Kate Jackson fut également mentionné. Robbins et Barwood, épuisés par ce processus sans fin, finirent par se désengager du projet.

C'était apparemment ce que Tanen cherchait à faire depuis le début. Il voulait que Spielberg le fasse, mais son double jeu ne devenait que plus apparent avec le temps.

Pendant ce temps, Brillstein entendit dire que l'on proposait le scénario à d'autres comédiens. Il passa un coup de fil à Sean Daniels et le prévint : « Si ce rôle lui échappe, vous êtes dans la merde, car vous passerez le reste de votre vie à lui courir après. »

Puis John leur mit également la pression. « Spielberg, aussi talentueux

soit-il, n'est pas indispensable, dit-il. Trouvez un réalisateur et une actrice, et je fais le film. »

Universal racheta les droits de réalisateur à Spielberg, déboursant 100 000 dollars et lui promit 5 % des bénéfices, en tant que producteur exécutif du film, tout comme Brilstein.

Universal engagea Michael Apted, cinéaste anglais de trente-huit ans, qui venait d'achever *La Fille du mineur*, un film sur Loretta Lynn, reine de la musique country.

Lorsqu'il fit la rencontre de John, il sentit que ce dernier voulait qu'on le courtise, comme s'il cherchait à tester sa patience et ses nerfs. Mais John accepta rapidement et un accord de 850 000 dollars fut signé.

Un soir, John et Smokey Wendell, le garde du corps qui devait surveiller sa consommation de drogues, firent une virée en limousine dans New York. John était à la recherche de drogues. Il ne donna jamais une adresse précise au chauffeur, lui indiquant simplement : « À droite, maintenant à gauche... Tourne ici !... Arrête-toi là, au coin. » Lorsqu'ils arrivaient à destination, Smokey insistait pour venir avec lui frapper aux portes et l'accompagner alors qu'il sonnait de manière démente à l'interphone. Après sept arrêts dans des endroits différents, toujours rien à se mettre sous la dent.

Après avoir travaillé aux côtés de John pendant plusieurs semaines, Smokey avait essayé de comprendre ce qu'il se passait dans sa vie. Alors qu'ils étaient dans le salon de sa maison de Morton Street, il demanda à Belushi : « Pourquoi tu te drogues ?

– Parce que ça existe.

– Allez, insista Smokey, je ne comprends pas comment quelqu'un comme toi, qui a tout pour lui, a besoin des drogues pour son propre bien-être.

– En gros, c'est à cause de la pression que je subis, répondit John. Tout le monde dans ce *business* a besoin de drogue pour rester alerte et patient.

– Cela n'a pas de sens pour moi. En faisant ça, tu mets en danger ta capacité à fonctionner correctement. C'est comme de l'alcoolisme.

– L'alcool et la drogue, ce sont deux choses différentes, dit John d'un air dédaigneux.

– Tu prends de tout. Qu'est-ce qu'il se passera quand tu auras tout essayé ?

Quand tu te seras défoncé avec toutes les drogues possibles, à tous les niveaux, qu'est-ce qu'il se passera à ce moment-là ? »

John réfléchit un instant et répondit : « Je ne sais pas... J'imagine que je deviendrai fou. » Puis il se leva avec difficulté et alla dans la cuisine.

Durant le printemps 1980, alors qu'ils avançaient sur la préparation de la tournée des Blues Brothers — vingt-deux concerts dans treize villes différentes — prévue pour coïncider avec la sortie du film, Morris Lyda réserva des cours de chant pour John. Le professeur allait lui apprendre à ménager ses cordes vocales et lui donner des conseils pour augmenter la puissance de sa voix. John ne prit même pas la peine de venir au rendez-vous. Lyda lui demanda : « Ça te dirait d'essayer de faire les choses correctement pour une fois ?

– J'ai pas envie d'y aller, répondit-il. Je fais ça depuis des années et je n'ai jamais eu de problèmes. »

Lyda lui expliqua que, cette fois-ci, c'était différent. Ce serait une grosse tournée sans intervalles suffisants pour reposer sa voix.

« Je te paye pour bosser pour moi. Pas l'inverse, répondit John.

– Tu me payes pour faire les choses bien. Pas n'importe comment. » Il annonça à John qu'il démissionnait et quitta la ville deux jours avant le début des répétitions, qui devaient démarrer le 8 juin. Quelques jours plus tard, Brillstein lui passa un coup de fil : « Morris, sur le principe tu as raison et John se plante complètement. Mais question timing, c'est toi qui te trompes, c'était vraiment pas le moment de nous laisser en plan.

– On ne peut pas faire autrement avec John, répondit Lyda. Il ne veut pas que l'on dise dans les journaux qu'il a vu un professeur de chant. Je lui facilite la tâche », puis il raccrocha.

Évidemment, les membres du groupe vinrent à la rescousse de John, et Lyda accepta de revenir, mais il décida de rester en retrait et de ne plus avoir de contacts directs avec John.

Le pianiste Paul Shaffer s'inquiétait également au sujet de la voix de John. Belushi avait décidé de ne pas prendre de groupe pour faire la première partie du concert, ce qui voulait dire qu'ils allaient devoir jouer pendant deux heures, et ajouter de nouvelles chansons à leur répertoire. Shaffer savait que cela allait être très dur pour la voix de John, et encore plus s'il prenait de la cocaïne. John ne donnait aucune interview à la télévision, pour une raison

simple : « Qu'est-ce qu'ils veulent voir ? Un homme angoissé avec des problèmes d'addiction. »

Il y avait une chanson que John souhaitait particulièrement chanter : « *Guilty* » de Randy Newman, un chanteur cynique qui avait composé et écrit « *Short People* », un tube très controversé de 1977. Pendant les répétitions, John la chantait en imitant Joe Cocker. Cette chanson parlait d'un type louche, perdu, en manque de confiance, rongé par l'alcool et la cocaïne :

« *You know I just can't stand myself.*

It takes a whole lot of medicine, darlin',

for me to pretend that I'm somebody else. »²

Lorsqu'il terminait la chanson, John paraissait à chaque fois complètement lessivé. Lyda avait depuis le début des doutes sur sa capacité à la chanter, et lui en avait fait part. C'était comme s'il essayait de se faire du mal avec cette chanson, et ce fut également l'impression ressentie par ses proches, y compris Judy, Aykroyd et Brillstein. Quant à Landis, il pensait que cette chanson était bien trop proche de ce que vivait Belushi.

Juste avant la sortie des *Blues Brothers*, Landis était sacrément inquiet. Il sentait que les critiques n'attendaient qu'une seule chose : qu'il se plante en beauté. Universal mettait le paquet sur la promotion, avec des badges, des t-shirts et même un livre sur la vie des deux frères, écrit par le vieil ami de John et Judy, Tino Insano. Mitch Glazer écrivait, de son côté, une novélisation de l'histoire du film. Une réplique en version jouet de la voiture des Blues Brothers, un ancien véhicule de police peint en noir et blanc, était également commercialisée. Ils passaient beaucoup de publicité à la radio et à la télévision, à la fois pour le film et la bande originale, qui allait inonder les magasins.

Landis trouvait tout ceci un peu effrayant. De plus, le film sortait en même temps que le deuxième épisode de *Star Wars* : *L'Empire contre-attaque*.

Lorsque les exploitants constatèrent que le film de Landis durait deux heures et demie, ils se braquèrent. Un film aussi long, cela signifiait moins de séances et pas de projections de minuit les vendredi et samedi soirs. Universal ordonna à Landis de couper vingt minutes, afin d'en ramener la durée à 2h10. Vu le peu de temps qu'il lui restait pour le faire, il eut l'impression de charcuter son montage.

Certains exploitants déclarèrent que c'était un « film pour les Noirs », et l'un d'entre eux annonça à Landis qu'il ne le diffuserait pas dans sa salle

située dans un quartier huppé de Los Angeles, de peur d'attirer une population peu recommandable. Landis fut choqué par ces réflexions racistes, mais il savait qu'il serait amené à retravailler avec ces personnes, et choisit donc de ne pas leur en faire part.

John et Danny passèrent à la télévision, dans le *Today Show*, afin de promouvoir les *Blues Brothers*. Avant de passer à l'antenne, John annonça à Tom Brokaw, le présentateur de l'émission, qu'il parlerait plus de la bande originale que du film. « C'est là-dessus que nous devons insister, c'est le plus important. »

Il était prévu qu'ils perçoivent un dollar sur chaque disque vendu, alors qu'ils ne toucheraient rien sur le film — en dehors des 500 000 dollars déjà versés — avant que le studio n'ait engrangé plusieurs millions.

La première critique du film parut dans le *Los Angeles Times*, sous la plume de Charles Champlin, avec pour titre : LES BLUES BROTHERS, UN NAUFRAGE PAS DRÔLE DE 30 MILLIONS DE DOLLARS. Une blague cruelle circula parmi le gotha hollywoodien, sur le fait que les *Blues Brothers* aurait dû s'intituler *1942*, en hommage à cet autre film qui souffrit d'un budget trop élevé.

Dans le *New York Times*, Janet Maslin qualifia le film de « saga boursofflée ». Gary Arnold du *Washington Post* désigna Landis comme le coupable de cette « lourde monstruosité comique ».

Plus tard, le *New York Times* consacra un double article aux *Blues Brothers* et deux autres films récents — dont *1941* — avec pour titre : L'ÂGE D'OR DE LA CAMELOTE, et POURQUOI HOLLYWOOD ENGENDRE LA COMPLAISANCE.

Landis refusa de se laisser abattre, clamant que les mauvaises critiques s'attaquaient au film à cause de son dépassement de budget de 11 millions de dollars. Il finit tout de même par avouer que le scénario était un peu léger et les personnages mal définis, que c'était une idée bizarre qui avait accouché d'un film pas très réussi. Mais à d'autres moments, il affirma avec sincérité que c'était un bon film, d'un réalisme un peu austère qui rendait bien sur grand écran. Selon Landis, Aykroyd avait tout tenté pour que ce projet aboutisse, en partant de cette idée de base et en impliquant Belushi dans le processus de création, mais cela n'avait pas suffi. Durant la phase de promotion, Dan, qui semblait toujours très à l'aise à la télévision, avait tenu bon. Mais la véritable histoire du film ne se trouvait pas là, elle résidait dans le problème de drogues de Belushi, qui avait tout pourri de A à Z.

Pendant la préparation de la tournée des *Blues Brothers*, John avait dépensé beaucoup d'argent, et plus particulièrement en location de limousines. Il en commandait une et la gardait deux jours d'affilée, gaspillant plusieurs milliers de dollars en une semaine. Judy et Mark Lipsky, leur comptable, avaient tiré la sonnette d'alarme depuis des mois. Lorsque Lipsky lui en fit part, John l'attrapa par la cravate et le menaça. Il tenta également d'avertir Judy, lui expliquant que John dépassait les bornes, et reçut un appel le soir-même, d'un Belushi éruptant qu'il le maudissait de venir foutre la merde dans sa vie privée.

La réaction de John à la mauvaise réception des *Blues Brothers* fut de se plonger encore plus intensément dans la drogue, et Lipsky ne servait plus qu'à lui fournir de l'argent à vitesse grand V, bien qu'il prit le temps à chaque fois de l'interroger : « Pour quoi faire ? Es-tu sûr d'avoir besoin d'autant de liquide ? »

Un jour, vers la fin juin, John se pointa au bureau de Lipsky à l'heure du déjeuner. Mark n'était pas là mais son assistante, Shirley Sergeant, fut informée que Belushi attendait dans son bureau afin d'obtenir de l'argent. Vêtu d'un pantalon kaki et d'une chemise mal ajustée, John était allongé sur le canapé de Lipsky, avec un chapeau posé sur le visage. Il s'assit et réclama 1 000 dollars. Sergeant tenta de temporiser.

« C'est mon argent, dit John en lui serrant fort le bras, je le veux !

– Lâchez mon bras, dit-elle en se débattant, je sais que c'est votre argent mais je ne peux pas vous le donner en son absence. Vous allez devoir attendre qu'il revienne. » Elle sortit de la pièce, et Lipsky revint dix minutes plus tard. Sergeant le prit à part et lui expliqua que John l'attendait dans son bureau.

« Je crois que je ne devrais pas le lui donner, répondit Lipsky, je sais ce qu'il va en faire. » Lipsky était fatigué d'entendre John répéter qu'il savait ce qu'il faisait, car la plupart du temps, il n'avait aucune idée de ce que cela impliquait. La volonté farouche de Lipsky augmenta lorsqu'il entra dans son bureau, où John était toujours affalé sur son canapé. Lorsqu'il se leva, il tituba et dit à Lipsky qu'il ne voulait pas d'ennuis.

Au même moment, la secrétaire de Lipsky entra dans la pièce et annonça que Judy était au téléphone. Mark sortit pour prendre l'appel dans le hall, où Judy lui expliqua que John était complètement à l'ouest, et qu'il ne fallait à aucun prix lui donner cet argent.

Lipsky retourna dans son bureau, où John réitéra sa demande. 1 000 dollars, en liquide, tout de suite. Lipsky refusa.

John s'avança vers lui et le menaça de mettre son bureau à feu et à sang. Il attrapa une chaise et la lança aux pieds du comptable. John semblait capable de tout, et Lipsky consentit finalement à lui donner l'argent. Il n'avait pas le choix.

En sortant du bureau, John cria : « Tu es viré ! Va te faire foutre Mark !

– Va te faire foutre ! répondit Lipsky.

Quelques semaines plus tard, John s'excusa : « Hé, je suis désolé pour ce qui s'est passé l'autre jour. »

Lorsque la tournée fut sur le point de démarrer, John s'extirpa de sa débauche. Smokey put constater que lorsque John avait quelque chose d'important à faire, il prenait les choses plus au sérieux. Il se lança dans un discours antidrogue sous les rires et les regards suspicieux des autres membres du groupe : « Si vous planez, vous êtes virés ! » leur dit-il, expliquant que c'était leur boulot que de donner aux gens ce qu'ils attendaient, voire plus. Il y avait trop de choses en jeu pour qu'ils se permettent d'être défoncés, dit-il.

Le 27 juin 1980, le film et la tournée furent lancés à Chicago, dans des salles pleines à craquer. Gene Siskel, critique au *Chicago Tribune*, interviewa John et Dan à l'Ambassador Hotel.

« Je ne suis pas jaloux de Dan, expliqua Belushi, mais j'ai une véritable admiration pour son intelligence et son talent d'écriture. Donc jaloux, non, mais c'est vrai que j'aimerais être aussi bon que lui en tant qu'auteur.

– Mais John, c'est juste parce que tu es fainéant », répondit Aykroyd. Puis, s'adressant à Siskel : « C'est un bon auteur. Il sait ce que c'est que d'écrire de la comédie, des scénarios, il connaît toutes ces choses-là... Moi j'ai juste l'impression d'être au service d'une énorme star américaine. »

Après leurs concerts à Philadelphie, New York et Washington, le groupe se rendit dans l'état de New York pour le week-end du 4 juillet. Là-bas, Smokey emmena John et Judy dans sa ferme familiale du côté de Cooperstown. John alla à la pêche avec le neveu de Smokey, chassa et visita le Baseball Hall of Fame. Il s'attarda, tel un gamin, devant la plaque dédiée à Ernie Banks, le célèbre joueur des Chicago Cubs. Smokey lui offrit une balle signé par Banks, et John en fut très touché. « C'est bon d'être en vie », lui dit-il.

Smokey était content de voir que le rythme de la tournée et les responsabilités que cela entraînait obligeaient John à se maîtriser. Mais

certains membres du groupe trouvaient que cela allait trop loin. Ils en étaient arrivés à un point où Duck Dunn et Steve Cropper avaient peur de se faire attraper en train de boire un verre au bar de l'hôtel après le concert. Et l'on demanda à Dunn d'arrêter de se mettre une bouteille de vodka de côté au fond de la scène pendant les concerts.

Dunn pensait que cette attitude de sainte nitouche faisait partie des efforts nécessaires pour contenir John, et ne pas le tenter de prendre des drogues. Et pourtant, lui-même n'avait jamais pris de cocaïne avant de connaître John et le reste du groupe. Il se disait que si John devait sortir le soir faire la bringue — et il y avait encore quelques petits incidents de ce genre, mais rien de grave — il serait mieux qu'il soit accompagné d'un membre du groupe qui pourrait le surveiller.

Le 13 juillet, ils jouèrent au Dallas Convention Center. Après le concert, ils se réunirent dans une chambre d'hôtel, où Smokey remarqua qu'il y avait de la cocaïne qui circulait.

« Donnez m'en un peu », dit John.

Smokey les fixa du regard, et les autres membres du groupe s'arrêtèrent de tracer des lignes.

« Allez, dit John, donnez m'en un peu.

— Ne l'écoutez surtout pas », dit Smokey.

John se mit alors dans la position du patron. Après tout, c'était lui qui les payait et il voulait de la coke.

Smokey s'empara de la cocaïne qui traînait sur la table.

John le menaça du poing, comme s'il allait le frapper.

« Depuis quand tu te prends pour un grand balèze ? dit Smokey en souriant. Tu vois un ring de boxe ici ? »

John baissa son poing. « Je n'arrive pas à croire que j'allais te frapper. »

Les deux sortirent de la pièce. Des larmes coulaient sur le visage de John.

« Je suis vraiment désolé mec. Cela n'arrivera plus jamais. » Ils s'enlacèrent. « Elle était bonne, ta blague. » Cela lui rappela des souvenirs de

sport de sa jeunesse, notamment de football américain. Il aimait bien taquiner les joueurs de l'équipe adverse. « Si vous commettez l'erreur de lâcher la balle, je vous pète le nez », disait-il. C'était une tentative d'intimidation qui fonctionnait bien, et qui lui permettait de contrôler la partie.

Smokey pensait que John passait tout le temps d'un extrême à l'autre, oscillant entre beaucoup de confiance en lui, voire d'arrogance, et des angoisses profondes — à propos des concerts, des films, de sa carrière, de Judy, de ses amis, de lui-même. Parfois il tentait d'esquiver à tout prix Smokey et à d'autres moments il avait besoin de sa compagnie. Souvent, il venait le réveiller vers 5h du matin pour jouer au gin rami, aller se promener ou simplement regarder la télévision. John avait besoin de ça, car il était un oiseau de nuit, à la fois grave et léger.

12

Le samedi 19 juillet, le groupe prit un avion pour Los Angeles pour la dernière phase de la tournée, avec sept concerts à l'Universal Amphitheater, où ils avaient fait leur première apparition vingt-deux mois plus tôt. Tom Scott remarqua quelques changements chez John et la plupart n'auguraient rien de bon. En privé, il se prenait pour une rock star, et sur scène, il passait du personnage de John Belushi à son imitation de Joe Cocker — quelque chose de plus physique, de moins musical — et n'entrait presque plus dans la peau de Jake Blues. Scott trouvait le rôle de Jake très prometteur, mais John n'y était plus, il criait dans le micro, et en arrivant à Los Angeles, il n'avait plus de voix.

Scott possédait une maison là-bas, mais le reste du groupe était logé au Sheraton Universal, et John et Dan dans des bungalows du Beverly Hills Hotel. John s'était mis à louer des limousines pour se rendre aux concerts, au lieu de prendre le bus avec le groupe. De l'eau avait coulé sous les ponts depuis le jour où Belushi avait refusé de se rendre à la fête de Hugh Hefner si tous les Blues Brothers n'étaient pas invités.

Pendant les répétitions, Scott discuta avec le batteur Steve Jordan, qui lui raconta qu'il avait demandé à être payé 1 000 dollars par semaine de plus que les autres membres du groupe. John avait accepté, ce qui rendit Scott furieux, car ils étaient censés être tous payés au même tarif. Il annonça aux autres qu'il allait demander à ce que cet accord soit respecté. Ils demandèrent à Scott d'être leur porte-parole, mais il refusa : il négocierait pour son propre compte et leur raconterait comment cela s'était passé.

Lipsky expliqua à Scott qu'il n'était pas au courant de l'arrangement entre John et Jordan, et Judy non plus. Scott n'en fut pas surpris, car il avait

remarqué que John aimait bien exercer son petit pouvoir sur les gens. Scott déclara qu'il quitterait le groupe si son salaire n'était pas aligné sur celui de Jordan. Il obtint gain de cause et le raconta aux autres, mais aucun n'émit de protestation. Il savait que certains d'entre eux avaient besoin de John pour avancer dans leur carrière, et qu'ils ne voulaient pas faire de vagues.

Un soir, John et Smokey rendirent visite à Ringo Starr. Belushi lui demanda d'attendre dehors, et comme il s'ennuyait, il fit le tour de la propriété et trouva le moyen d'entrer dans la maison. John, Ringo et Ron Wood des Rolling Stones étaient en pleine discussion.

« Oh mon dieu, cria John, oh mon dieu, c'est lui ! Pas lui ! » Il tentait de faire croire aux autres que Smokey était un flic ou un type qui le harcelait.

Ringo était prêt à s'enfuir, mais John lui dévoila la supercherie.

« Putain, tu m'as fait flipper », répondit Ringo, pas certain de trouver cela drôle.

Smokey savait que Los Angeles rimait avec tentations pour John, mais pour le moment il se comportait plutôt bien. Et Judy était soulagée que John freine de lui-même sa consommation de drogues. Pendant l'un des concerts à l'Amphitheater, quelqu'un dans le public lui adressa un : « Et les drogues alors ?

— Évite d'en prendre, c'est mauvais », répondit Belushi au micro. Judy savait que sur le moment, il le pensait vraiment. Après les concerts, John prenait de l'oxygène afin de soigner sa voix, mais elle fut, malgré tout, vite cramée — pas à cause de la drogue mais parce qu'il en avait fait un usage trop important, et aussi à cause de la tension qui régnait sur la tournée, qu'ils avaient ironiquement baptisée « *The Road to Ruin* ».

Un soir, au Beverly Hills Hotel, John et Smokey tombèrent sur l'acteur Tony Curtis qui les invita, ainsi que Judy et Steve Beshekas, à venir dans son bungalow où il y avait de la cocaïne.

« Souviens-toi de ce que le docteur t'a dit à propos de ton nez », dit Smokey. Il vit bien que John hésitait, mais il renonça à en prendre.

Ils parlèrent de quelqu'un qui travaillait dans l'industrie du cinéma, et qui venait de mourir.

« Et merde, dit Curtis, ça fait une personne de moins pour me concurrencer... Le cinéma, c'est un coupe-gorge ! Ce *business* est

complètement cinglé. Il faut sauter sur les scénarios avant que ce soient les studios qui s'en emparent. » Sur quoi Curtis enfila son grand chapeau blanc, sauta par-dessus la table et quitta la pièce.

John réussit tant bien que mal à venir à bout du dernier concert, et sur le chemin d'une fête aux studios Tony Duquette, il se sentit excité et soulagé. Sans savoir si c'était à cause de ce relâchement, de la vodka-orange qu'il buvait ou d'autre chose, John se mit à vomir et à s'étouffer.

Smokey cria au chauffeur de s'arrêter, sortit John de la voiture et lui fit du bouche à bouche. John se remit à respirer et s'assit, un peu étourdi mais conscient. Ils retournèrent à l'hôtel afin qu'il puisse changer de vêtements.

Plus tard, lors de la fête, John fit le tour des célébrités, recueillant les félicitations de chacun.

Penny Marshall vit quelqu'un jeter une fiole de cocaïne dans la poche de John. Smokey s'en aperçut aussi et alla la récupérer en lui soulevant le bras. Une autre personne lui tendit un petit sachet au moment de lui serrer la main, que Smokey confisqua également. Pas moins de cinq autres personnes firent le même type de tentative. C'était la façon de remercier et de féliciter dans le monde du *show business*. Lorsqu'on lui tendit une énième fiole, John pensa que Smokey ne l'avait pas vue et fonça aux toilettes. Ce dernier le suivit et défonça la porte.

« Allez, dit John, laisse-moi en prendre un petit peu. »

Smokey confisqua la fiole et la serra dans sa main.

« S'il te plaît, j'ai été un bon garçon », supplia John.

Smokey répondit qu'il n'accepterait pas de le laisser prendre des drogues tant que sa mission ne serait pas terminée, et la tournée techniquement finie — en théorie, il ne restait que cette dernière fête.

« Il est minuit passé, répondit John en ricanant. Tu peux disposer. »

Smokey tint son poing en l'air pendant un moment et finit par jeter la fiole dans les toilettes.

« Non, non, non ! cria John. Je ne te le pardonnerai jamais. Je n'oublierai pas ! » D'un geste de dépit, il enfouit sa tête entre ses bras.

Jimmy Belushi, qui attendait devant la porte, se demandait à quoi était dû tout ce raffut.

Smokey sortit et fendit la foule pour retrouver l'homme — un journaliste — qui avait donné la fiole à John. Il la lui rendit alors que John lui courait après.

« Comment t'as fait ça ? »

Smokey répondit que la fiole se trouvait, depuis le début, dans son autre main.

Quelques heures plus tard, ils retournèrent à leur bungalow du Beverly Hills Hotel. John s'alluma une cigarette et s'allongea pour se détendre. Il était devenu énorme et pesait pas moins de 110 kilos. Son excitation semblait un peu retombée. Il regarda Smokey.

« Je t'ai demandé de me lâcher la grappe deux minutes, et même ça tu n'as pas voulu le faire. » Il n'avait pas l'air en colère, mais plutôt stupéfait. Il gloussa et lui annonça qu'il avait décidé de lui accorder un bonus de 2 000 dollars, de lui offrir un magnétoscope et un séjour de dix jours tout compris au Bel-Air Hotel pour lui et sa femme Deborah.

Plus tard, dans la nuit, Smokey entendit John dans la cuisine, qui mangeait un sandwich et buvait un verre de lait. Lorsqu'il eut fini, il le suivit jusque dans la chambre à coucher, où Judy était endormie avec un coussin sur la tête, afin de ne pas avoir à subir les ronflements de John. Belushi s'assit sur le bord du lit.

« Tu sais, c'est vraiment bizarre de travailler dans ce milieu. Tu y as déjà pensé ?

– Comment ça ? demanda Smokey.

– Eh bien, tu travailles si dur au début... Tu te bats. Tu fais avec les moyens du bord.

– Ouais, comme si tu avais une dette à rembourser.

– Puis vient le moment où tu y arrives, où tu deviens la star, dit John avec un brin de dérision. Et soudain tout le monde s'occupe de toi. On te prend en charge...

– C’est venu pour toi avec le carton d’*American College*.

– Oui, et je suis devenu millionnaire. Vivre à la dure, au jour le jour, d’un coup c’était fini. Puis je me suis fait plein d’amis, j’étais invité dans toutes les fêtes, je pouvais négocier sans problème avec les studios. C’était flippant car tout est arrivé très vite. D’un coup j’avais plus d’argent que ce que je ne pourrai jamais en dépenser. » John se tut, pensif. « Les choses vont de mal en pis alors que ta situation s’améliore. Tu vois, là je te parle, je suis assis ici et je ne pensais pas pouvoir me payer un endroit comme celui-ci un jour. Ce qu’il t’arrive, c’est que tu es piégé par ce *business* et que tu ne peux pas éviter les drogues. Elles étaient là avant moi, et elles le seront encore après.

– Qu’est-ce que tu veux dire ? demanda Smokey.

– Je vais me retrouver de plus en plus seul... Je suis inquiet. J’ai un peu peur.

– À chaque fois que tu te sentiras seul, tu peux m’appeler. Appelle-moi. D’accord ?

– Ok », répondit John.

Smokey hocha la tête. Il avait parfois l’impression que John était au bord du vide, et qu’il n’en voyait pas le fond. Leur relation n’avait pas été fondée que sur la complaisance de John envers lui-même, ou sur des confrontations malsaines et il y avait eu des moments très simples et honnêtes entre eux. John n’appréciait tout simplement pas les figures d’autorité, et pourtant il avait engagé un ancien agent des services secrets pour le surveiller. À certains moments ils s’étaient vraiment pris le bec, mais ce qu’il restait de cette expérience, c’était de la bonne volonté mutuelle récompensée par un séjour offert et une rallonge sur sa paie. Smokey partit dès le lendemain matin pour des vacances bien méritées.

Une semaine plus tard, John et Judy se rendirent en Europe. Ils séjournèrent dans un château retiré d’Écosse et Belushi en profita pour dormir pendant presque cinq jours d’affilée. Puis ils visitèrent le sud de la France et se rendirent dans une grande maison dans les montagnes que O’Donoghue, son amie l’écrivain Carol Caldwell et un autre nommé Nelson Lyon avaient loué.

À la fin du mois d’août, John et Judy débarquèrent à Venise. Un après-midi, ils firent une croisière en gondole, et lorsqu’ils retournèrent à l’hôtel, le téléphone sonna pendant que Judy était sous la douche. Ce fut un long appel, qui venait de Brillstein.

« Tu es prête ? » lui dit John après avoir raccroché. Elle vit sur son visage que quelque chose de grave venait de se produire.

« Doug Kenney est mort », finit par lâcher John. C'était arrivé à Hawaï, sur une falaise : on ne savait pas s'il était tombé, si on l'avait poussé ou s'il avait sauté.

La chambre sembla d'un coup toute petite et oppressante pour Judy.

« Je me sens coupable qu'on n'ait jamais pu se réconcilier lui et moi », dit-il. Il avait l'air abattu. John et Kenney, un des créateurs du *Lampoon*, s'étaient disputés car Belushi lui avait reproché d'essayer de débaucher John Landis et de foutre en l'air le tournage des *Blues Brothers*. Ils avaient échangé des mots très durs et cassants, comme s'ils étaient en concurrence suite au succès d'*American College*.

« Ce putain de *business*, dit John, je ne le laisserai plus jamais se mettre entre mes amis et moi, à l'avenir. »

John appela Lucy Fisher, directrice de production chez Zoetrope, la compagnie de Francis Ford Coppola, car elle était la meilleure amie de Kenney.

Fisher avait rencontré John en 1975, alors qu'il venait de rejoindre l'équipe du *Saturday Night* et qu'elle était lectrice de scénario pour United Artists. Kenney et elle adoraient John : il était gentil, intelligent et encore inconnu. Kenney surnommait Judy « la Lucy Fisher de la côte ouest », car il leur trouvait une certaine ressemblance.

Fisher et John parlèrent de leur chagrin, de leur impression de ne pas avoir été assez présents pour Kenney. John était plein de regrets et profondément en colère contre lui-même. Il ne pensait pas un mot de tout ce qu'il avait pu lui dire lorsqu'ils s'étaient fâchés. Fisher comprenait qu'il était en train de lui confier tout ce qu'il aurait voulu dire à Kenney. Elle pensait que c'était la cocaïne qui avait tué Kenney, car elle lui faisait perdre tout contrôle, et c'était seulement après qu'il se rendait compte de ce qu'il avait fait. Cela le mettait en colère et il avait l'impression d'être un raté.

Ils discutèrent de la façon dont le succès et l'argent avaient foutu en l'air la brillante carrière de Kenney. Cela n'aurait pas dû se passer ainsi. Atteindre les sommets de la gloire ne servait la plupart du temps qu'à vous faire sentir encore plus misérable. Fisher se rappela de la réponse de Kenney à quelqu'un qui lui demandait ce que cela faisait d'être riche et célèbre : « Cela ne vous met pas plus en confiance. Même lorsque vous débarquez dans une fête et que

vous ne connaissez personne. »

C'était tellement facile de se laisser avaler par la machine hollywoodienne. John se sentait véritablement affligé.

« Ça va aller, répondit-elle, ça va aller. Tu peux m'appeler quand tu veux si tu as besoin d'en parler. »

John et Judy se rendirent en Allemagne pour un festival de cinéma, mais le cœur n'y était plus et ils avaient envie que tout cela se termine. L'un des piliers de leur génération, un ami proche — et qui aurait dû le rester — s'en était allé. Il avait trente-trois ans.

En septembre 1980, peu après leur retour d'Europe, John décida de prendre un coach personnel afin de l'aider à perdre du poids. Il engagea Bill « *Superfoot* » Wallace, champion du monde de *full contact* entre 1974 et 1980. Wallace avait été vainqueur par K.O. treize fois lors de ses vingt-trois derniers matchs. C'était un homme modeste de trente-quatre ans, 1m80 pour 75 kilos, qui avait dirigé une école de karaté pour Elvis Presley dans les années 1970, et avait aidé John sur la tournée des Blues Brothers. John vint le trouver et lui expliqua qu'il n'avait qu'un mois devant lui pour perdre du poids avant le début du tournage de *Continental Divide*. Wallace emménagea chez Belushi et ils débutèrent un travail intense de préparation physique.

Michael Apted éprouvait des difficultés à lui trouver une partenaire à l'écran. La plupart des agents refusaient même d'envoyer le scénario à leurs clientes, sentant que ce serait trop embarrassant pour elles de jouer dans une comédie romantique avec Belushi.

Mais John, secoué par les critiques sur *1941* et *The Blues Brothers*, n'en démordait pas : il voulait à tout prix faire ce film, afin de se sortir du carcan des rôles « à la *Saturday Night* » qu'on lui avait proposés jusque-là.

Apted finit par dénicher Blair Brown, une actrice pas très connue qui venait de finir de tourner *Au-delà du réel*, un film de science-fiction de Ken Russell. De formation théâtrale, Brown était une belle femme qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Elle ressemblait à un mélange de Jackie Kennedy et Katharine Hepburn. Elle avait les cheveux auburn, une dentition quasiment parfaite et un charme désarmant. Son attitude avait également quelque chose d'insolent et de farouche. Elle avait été élevée du côté de Washington D.C. où son père travaillait pour la CIA.

Brown sauta sur l'occasion, car elle était fan du *Saturday Night Live*, et le fait que son partenaire masculin ne soit pas un éphèbe l'intriguait.

Apted démarra les répétitions dans son bureau chez Universal à Los Angeles, seulement quelques semaines avant le début du tournage. John accusa un retard de quarante-cinq minutes lors de leur première rencontre, et Apted le prit à part pour lui dire qu'il n'accepterait pas que cela se reproduise.

Brown trouva que Belushi semblait nerveux et qu'il avait l'air de s'ennuyer ferme. Il ne lui accorda que très peu d'attention et semblait considérer ces répétitions comme sa sieste de l'après-midi. Brown tenta de se rendre disponible en cherchant Belushi des yeux pendant les scènes, mais il resta distant. Après quelques lectures de scènes, elle eut le sentiment que John avait envie de s'en aller. Au bout de quelques jours de répétitions, elle comprit que John faisait exprès de toujours la contredire. Lorsqu'elle tentait de parler avec sérieux, il en profitait pour rire, et si elle prenait quelque chose à la légère, il adoptait l'attitude inverse. Plus les jours avançaient, plus elle se sentait mise à l'écart.

Richard Jordan, le petit ami de Brown, avait également joué dans *Old Boyfriends*, et elle avait bien conscience que les acteurs tentaient toujours de prendre le pouvoir sur le film. Elle était nerveuse et se demandait bien à quoi elle s'exposait.

Carrie Fisher, qui avait joué la fiancée éconduite de John dans les *Blues Brothers*, sortit un soir avec John quelques jours avant qu'il ne soit censé se rendre dans le Colorado pour le début du tournage. Elle était heureuse de voir qu'il avait perdu du poids et qu'il n'avait pas pris de drogues depuis apparemment trois mois. Ils dînèrent à l'Imperial Gardens Restaurant à Hollywood en compagnie de quelques personnes, dont Robert De Niro.

John les pressa de l'accompagner au On the Rox, un petit club privé au-dessus du célèbre Roxy sur Sunset Boulevard. Ce club, qui n'était rien d'autre qu'un salon avec un bar, était détenu par Lou Adler, producteur de musique et réalisateur. C'était le refuge préféré de John à Los Angeles, un endroit à l'abri des fans. La devise du club, imprimée avec des lettres en relief sur les boîtes d'allumettes, était : « Bien vivre est la meilleure des revanches ».

John fit monter tout le monde dans sa limousine, et Fisher s'amusa de voir qu'elle était la seule fille invitée à prendre part à la fête des garçons. Il y avait beaucoup de monde dans le club, ce qui était inhabituel, et elle perdit John pendant quelques minutes dans la foule, avant de le voir réapparaître.

« Je viens de me faire un rail de coke », lui dit-il en la regardant avec gêne, l'air de dire : « Mon dieu, je ne me sens pas bien. » Fisher resta plantée là, incapable de faire quoi que ce soit, tant il y avait de l'angoisse dans la voix et le regard de John. Elle n'arrivait pas à croire que ces trois derniers mois

n'avaient servi à rien, et elle prit peur car c'était la première fois qu'elle le voyait dans un tel état de panique.

Le regard de John était celui d'un accro à la drogue. Elle savait le reconnaître car son propre père avait été toxicomane. Pour la première fois, elle comprit que John pouvait mourir. Elle le comprit car il semblait s'en rendre compte, lui aussi.

« John, dit-elle avec conviction, viens, on s'en va. Tout ça n'a pas d'importance. Allons-nous-en.

– Non », répondit-il.

Fisher pensa que c'était sans espoir et elle voulait éviter de se battre avec lui. Avec 1m54 pour 45 kilos, elle n'avait aucune chance de réussir à le traîner dehors. Elle partit sans lui.

Le lendemain matin, Apted avait rendez-vous avec John à 9h30. Il débarqua au bungalow de Belushi au Beverly Hills Hotel, mais il n'y avait personne. Apted attendit, et au bout d'une heure John arriva. Il avait l'air d'être resté éveillé toute la nuit.

« Faut qu'on aille voir Bernie, lui dit-il, en pointant du doigt la maison de Bernie Brillstein, de l'autre côté de la rue. Je ne peux pas le faire. »

Même s'il était prévu qu'ils se rendent dans le Colorado trois jours plus tard, John disait qu'il voulait se retirer du film.

Apted appela Sean Daniels et lui demanda de le rejoindre chez Brillstein de toute urgence.

Une demi-heure plus tard, tous les quatre étaient réunis chez Brillstein. John alla se chercher une bière dans le frigo de Brillstein. Il était maintenant 11h.

« Je ne peux pas le faire », dit John. Il ne savait pas comment jouer ce type de personnage. Il se sentait dépassé par la situation, et tout le monde le savait. Ce personnage, ce n'était pas lui. Il n'était ni Ernie Souchak, ni Spencer Tracy, et surtout pas un héros crédible pour un film romantique. Tout allait de travers et il préférait se retirer du projet.

Apted constata que John avait totalement perdu les pédales et ne s'attaquait, en définitive, à personne d'autre que lui-même. Il avouait simplement qu'il s'était trompé et qu'il valait mieux faire marche arrière avant de tomber du haut de la falaise. Apted n'était pas en colère, mais inquiet.

« Nous sommes tous amis, dit Daniels, alors parlons-en tranquillement. » Ils ne pouvaient rien faire d'autre que de s'asseoir et discuter. John n'était pas du tout menaçant, ni insultant comme il avait pu l'être par le passé.

John ne tenait pas en place. Il essayait de leur expliquer ses angoisses, et ce

à quoi il avait réfléchi toute la nuit.

Apted savait que, quoi qu'il arrive à partir de maintenant, ils étaient dans des sales draps. Même s'ils arrivaient à le convaincre de poursuivre le projet, il allait devoir le surveiller 24h/24.

Brillstein demanda à parler à John en tête à tête dans le patio. Ils s'assirent près de la piscine et Bernie tenta de le rassurer. Il savait que John n'aimait pas travailler avec des inconnus, que ce serait difficile sans Dan, sans quelqu'un de familier ou du *Saturday Night* dans les parages.

« Je ne sais pas, dit John, regarde, avec *1941*, on a tenté le coup et on s'est plantés... » Il disait qu'il aimait bien Apted, mais qu'il ne se sentait pas à l'aise avec Blair Brown. Avait-elle la moindre idée de ce qu'elle était en train de faire ? Lui savait ce que c'était que jouer la comédie, et la relation que cela impliquait avec le public, mais pas avec une femme. Selon Brillstein, John avait toujours eu un problème avec les femmes, et il tenta de lui faire entendre raison. Ils avaient signé un contrat, des centaines de personnes avaient été engagées pour travailler sur le film, on avait fait des repérages. La machine était en route, il n'y avait pas le choix. Et si cela ne marchait pas, ce ne serait pas la fin du monde. Apted était l'un des meilleurs, une réputation flatteuse entourait Blair Brown, et le scénario avait été convoité par de nombreux studios.

John finit par accepter.

Lorsque John arriva à Canon City dans le Colorado, il était accompagné de Judy, Bill Wallace et Smokey Wendell. Ils débarquèrent de nuit, et Wallace suggéra, puisqu'ils étaient restés assis toute la journée, d'aller courir un peu avec John. Comme il faisait nuit, Smokey les suivrait avec la voiture. L'oxygène se faisait plus rare dans les hauteurs, et John abandonna au bout d'un kilomètre et demi. Mais il restait déterminé à suivre un régime strict. Judy avait loué une grande maison pour eux quatre, et tous les matins, un hélicoptère venait chercher John pour l'emmener sur le plateau. Smokey réveillait John à 6h et lui préparait un petit déjeuner — du riz soufflé, du café noir avec des sucettes, des fruits et du lait écrémé. John restait silencieux lorsqu'il déjeunait. Il avait perdu dix-huit kilos pour ce rôle et n'en pesait plus que quatre-vingt-dix, et Smokey ne se souvenait pas l'avoir déjà vu en meilleure forme.

Les scènes prévues la première semaine se déroulaient principalement en extérieur — dans les montagnes et aux alentours de la propriété de Nell Porter. Les séquences au sein de la rédaction du journal seraient tournées à Chicago, et les scènes romantiques entre les deux personnages aux studios

John était toujours distant avec Brown, et il ne semblait pas apprécier les tournages en extérieur. Tout le monde se focalisait sur la recherche de vêtements qui puissent tenir chaud par ce froid, alors que Belushi semblait obsédé par sa perte de poids et ses exercices d'intérieur.

Brown trouvait Judy nerveuse et maigre comme une droguée. Au début, elle pensa que c'était à cause de la drogue, mais se rendit vite compte que c'était seulement dû à sa timidité, et au fait qu'elle portait sur ses épaules tous les excès de John ainsi que sa personnalité difficile.

Apted voyait bien que ses deux comédiens ne s'entendaient pas trop. Le film s'articulait autour du degré de sympathie caché que les deux personnages éprouvaient l'un pour l'autre — à travers le regard, le corps et la voix. Et tout cela dépendait d'un équilibre très fin, qui devait passer par une affection naturelle entre les deux interprètes. Apted ne pouvait malheureusement pas y faire grand-chose, même s'il voyait qu'aucun des deux ne faisait le premier pas. Apted prit Brown à part et lui demanda de jouer profil bas avec Belushi et d'attendre qu'il vienne à elle, car sinon il pourrait tenter de l'intimider.

Peu de temps après, Brown retourna dans sa loge et y trouva des assistants en train de déménager ses affaires. Elle leur demanda ce qu'il se passait.

L'un d'entre eux répondit que Belushi voulait échanger leurs loges car il préférait la sienne.

Elle leur ordonna d'arrêter et n'en entendit plus jamais parler.

John se tenait à l'écart des drogues et refusait même lorsqu'on lui en proposait. « Je n'arrive pas à croire que je viens de refuser un rail », dit-il à Wallace.

Arriver à l'heure sur le plateau dans les montagnes était compliqué, et John accusait généralement toujours quelques minutes de retard. Une fois, toute l'équipe dut l'attendre pendant une heure dans le froid, et lorsque Apted vint se plaindre auprès de lui, John lui rappela : « Je suis un oiseau de nuit. Je travaille la nuit. »

Apted n'insista pas, cela aurait été trop risqué. Il n'avait jamais vu jusqu'à quel point quelqu'un d'aussi complaisant.

Les rushes de la veille étaient projetés deux fois : une pour Belushi, et une autre pour le reste de l'équipe. Apted tentait de guider John, en lui expliquant

qu'un personnage comme Souchak s'élaborait lentement, petit à petit. Chaque réplique, chaque scène faisait partie d'un tout plus important, alors que John cherchait à faire mouche à chaque fois, à faire rire son assistance. Il fallait qu'il soit plus subtil et patient. C'était important de laisser le temps à son personnage de grandir. John fut intrigué et un peu inquiet en écoutant ses indications.

Belushi était très fier de sa perte de poids. Lorsque Joel Briskin, le bras droit de Brillstein, vint lui rendre visite sur le plateau, il lui demanda : « Tu sais ce que c'est ? Tu vois ça ? » Il serrait son visage entre ses mains. « Ce sont les os de ma mâchoire. »

Briskin n'avait jamais vu John aussi heureux et fier de lui.

Vers la mi-novembre, ils achevèrent le tournage dans le Colorado et toute l'équipe s'envola vers Chicago pour les scènes du journal et les extérieurs en ville.

« Ah Chicago, soupira John avec un sourire, alors que l'avion atterrissait. Allons au bar », dit-il à Smokey.

Smokey savait qu'il n'y avait pas meilleure mise à l'épreuve de la volonté de John que de se rendre au Blues Bar. Il le surveilla de près, car Belushi y retrouva bon nombre de vieux amis.

Pendant que John jouait au billard, Smokey vit quelqu'un planquer un sachet dans le tuyau d'un vieux poêle. Il confisqua le sachet, et quelques secondes plus tard, vit John s'approcher du poêle puis repartir bredouille. Smokey trouva également de la drogue dans les toilettes et dans le flipper.

Alors John se mit à picoler, après quoi Smokey le ramena à l'hôtel. Ils étaient logés dans une suite qui avait souvent été utilisée par Frank Sinatra. John avait fait l'acquisition d'une cassette du *Triomphe de la volonté*, film de propagande nazi de Leni Riefenstahl, et la regardait en boucle, hypnotisé.

John s'était également mis à lire de nombreux ouvrages sur Napoléon, et Judy remarqua qu'il avait fait siennes quelques-unes des attitudes qu'on avait prêtées au monarque. Une fois, elle fut réveillée par John en train de parler dans son sommeil : « Je chevauche à la tête de mes hommes. Je chevauche un cheval blanc ! »

Apted était assez inquiet de voir John évoluer dans un environnement familial et plein de tentations. Les trois semaines de tournage à Chicago consistaient principalement à tourner des plans de rue, et John était considéré

là-bas comme un héros de guerre, ce qui causait de l'agitation et des attroupements sur le plateau. « Hé Belushi ! » criaient les gens, comme s'il était leur meilleur ami. Ce retour ouvrait tout un tas de possibilités pour John : découvrir de nouveaux clubs, de nouveaux groupes, retrouver de vieux amis, se joindre aux festivités de la ville... Apted avait conscience que John était très sollicité et que cela lui rajoutait de la pression.

Mais John, contrairement à ses habitudes, ne disparaissait pas pendant des jours et ne se lançait pas dans de grosses nuits de débauche. En revanche, Apted fut choqué de voir à quel point il avait très vite repris du poids. Il gonflait à vue d'œil, et comme les séquences n'étaient pas tournées dans l'ordre, cela risquait de causer des problèmes au montage. Apted était également inquiet pour la crédibilité de l'histoire d'amour, non seulement quant aux réactions que Brown pourrait avoir en découvrant que John avait à nouveau grossi, mais aussi quant à ce que cela pourrait provoquer chez lui. La question de son poids était un fardeau autant physique que psychologique, et à mesure qu'il grossissait, il se dénigrait de plus en plus.

Blair Brown ne se plaisait pas à Chicago. John l'emmena un soir avec Brillstein au Pump Room, et les planta tous les deux là-bas. Une autre fois, ils sortirent en compagnie de Mike Royko, qui traita John comme si c'était son fils. Brown avait le sentiment qu'il fallait qu'ils se mettent véritablement à jouer ensemble, et elle tenta de donner plus de profondeur à son interprétation. John était à l'évidence un très bon acteur, mais il n'y avait que lui qui pouvait décider de se mettre au boulot, et ce malgré tous les efforts qu'elle faisait. Elle suggéra à Apted de leur laisser faire plus de prises afin qu'ils arrivent à trouver le ton juste.

Apted essayait de casser les tics de jeu de Belushi, en lui demandant par exemple de ne pas lui resservir sa manière typique de hausser les sourcils. John rétorquait que, selon lui, il n'y avait pas suffisamment de blagues dans le scénario. Sa conception de l'intimité se limitait à attraper Brown et la serrer gauchement dans ses bras. De temps à autre, ils riaient ensemble et cela lui donnait le sentiment qu'il l'avait acceptée, mais elle le considérait comme une sorte de gros ours, et pas comme un partenaire pour une comédie romantique.

Dans le scénario, il y avait une scène d'amour, à l'hôtel, dans un lit, et ils allaient devoir être nus sous la couverture. John était très nerveux lors de la préparation de cette scène et ne pouvait s'empêcher de faire des blagues, en énumérant tous les surnoms que l'on donnait à l'organe sexuel masculin. Brown ne fut pas choquée par cette réaction, mais la trouva pour le moins inappropriée juste avant le tournage d'une scène d'amour.

Bill Wallace non plus ne se plaisait pas trop à Chicago. Un soir, John lui

avait dit : « Je reviens tout de suite », et l'avait fait poireauter pendant cinq heures. Il pensait de plus en plus à démissionner, mais le 1er décembre, jour de son anniversaire, ses parents débarquèrent depuis l'Indiana pour le voir, et John se fit pardonner. Il les emmena tous au Pump Room, engagea un magicien pour leur faire un petit spectacle, et les embarqua en limousine pour aller voir la représentation de Second City.

Début décembre, le tournage migra à Los Angeles, dans les studios Universal. L'équipe était beaucoup plus réduite durant ces trois semaines en intérieur. Ils allaient tourner les scènes les plus importantes, celles où la relation entre les deux personnages se noue.

Selon Apted, John jouait de mieux en mieux. Il avait reperdu du poids, et prouvé qu'il pouvait connaître ses répliques et bien s'entendre avec sa partenaire.

Brown sentit que John avait eu besoin de s'échauffer pendant la première partie du tournage, et il arrivait maintenant à lui montrer un peu d'affection. Peut-être qu'il serait possible d'arranger tout cela au montage.

Un jour, John emmena Smokey jusqu'à la maison de Chevy Chase dans le quartier de Pacific Palisades. Chase fut très surpris de voir John, mais comprit assez vite qu'il était là pour faire la paix, et s'excuser pour quelque chose qu'il lui avait dit quelques années plus tôt : « Je gagne plus de fric que toi en faisant des films. » À cette époque, Chase avait quitté le *Saturday Night* pour faire du cinéma, et John était en train de devenir une star grâce à *American College*.

Chase sentit que John était vraiment désolé. John lui raconta qu'il tournait une comédie romantique, exactement comme celles que Chase avait faites avec Goldie Hawn. Il lui posa beaucoup de questions sur la façon dont cela s'était passé, et partit en laissant à Chase une bonne impression. Chase savait qu'ils ne pourraient jamais être amis, mais au moins n'étaient-ils plus en froid.

John percevait 2 000 dollars par semaine de tournage, en prenait 1 000 en liquide avec Judy, et versait le reste à son comptable. Sans dépenses liées à la drogue, 1 000 dollars par semaine étaient largement suffisants, et Judy en profita pour planquer quelques centaines de dollars ici et là, au gré des paiements.

Avant Noël, elle s'aperçut qu'elle avait réussi à cacher 1 000 dollars, et s'en servit pour aller faire du lèche-vitrine. Lorsqu'elle rentra de ses courses, elle inspecta les autres endroits où elle avait planqué du liquide, et rassembla 1 000 dollars de plus. L'argent coulait à flots.

Pour le Nouvel An, John et Judy organisèrent une fête afin de célébrer leur quatrième anniversaire de mariage. Parmi les invités se trouvait Ed Begley Junior, qui avait joué un second rôle dans *En route vers le sud* trois ans plus tôt. Depuis ce tournage, il avait arrêté la drogue et l'alcool, et il remarqua un autre invité, qui avait l'air complètement camé. John le fixa du regard et demanda à Begley : « J'avais cette gueule-là moi aussi ? »

– Oui, comme nous tous », répondit Begley.

Plus tard, John revint vers lui et lui dit : « Viens, on va fumer un joint ? »

– Si tu fumes un joint, pourquoi pas prendre un Valium, et ensuite pourquoi pas un petit Quaalude, et...

– Begley, Begley ! répondit John. Allez, ce n'est que de l'herbe.

– C'est tout ou rien en ce qui me concerne. » Il savait qu'il ne pourrait pas se retenir et fumer juste un petit joint. « Il n'y a pas d'entre-deux pour moi. Mais si ça marche pour toi, tu me diras. »

13

Vers la fin de l'année 1980, le producteur Richard D. Zanuck était sur le point de faire un pas important dans sa carrière. Zanuck, bel homme de quarante-six ans, était de retour à la 20th Century Fox, le studio que son père, le légendaire Darryl F. Zanuck, avait contribué à créer. Dix ans plus tôt, Zanuck s'était fait virer de la Fox après l'une de ces sales crises médiatiques dont le *show business* a le secret. Il avait alors fait équipe avec son ami et bras droit à la Fox, David Brown, et ils avaient produit deux des plus gros succès de tous les temps au box-office, avec *L'Arnaque* (1973) et *Les Dents de la mer* (1975), pour Universal. Et aujourd'hui, Zanuck et Brown revenaient de manière triomphante au sein de la Fox, en tant que producteurs indépendants, ce qui leur permettait de mettre en route les projets de films qu'ils souhaitaient.

Zanuck était à la recherche d'un projet d'actualité ou qui puisse susciter la controverse, dans la lignée de ce que son père avait pu faire. Un ouvrage noir et satirique de Thomas Berger intitulé *Neighbors* retint son attention, car il fit la une du *New York Times Book Review*. Le livre traitait des relations de voisinage dans les banlieues, et mettait en scène Earl Keese, un propriétaire et citoyen modèle de quarante-neuf ans. Lorsqu'un jeune couple emménageait à côté de chez lui et devenait en quelque sorte son bourreau, Keese était forcé de se confronter à sa morne existence, et finissait par s'en libérer.

David Brown, quarante-six ans, mari d'Helen Gurley Brown, rédactrice au *Cosmopolitan* et partie prenante de leur société de production, était un homme raffiné très énergique qui portait une grande moustache. Il pensait lui aussi que ce serait un bon projet pour démarrer leur nouvelle collaboration avec la Fox. Lorsqu'ils se rapprochèrent de l'agent de Berger, ils s'aperçurent qu'ils avaient déjà un temps de retard sur Irving P. Lazar, qui cherchait à en obtenir les droits. Lazar, âgé de soixante-treize ans, était un des agents les plus reconnus de la profession, et il savait sauter très rapidement sur les opportunités. Il possédait comme clients un spectre très large de célébrités, d'Irwin Shaw à Richard Nixon.

Avec Lazar à leurs trousses, ils comprirent qu'ils risquaient de se lancer dans une guerre sans merci. Ils en discutèrent avec lui et décidèrent d'acheter les droits tous ensemble. Zanuck et Brown produiraient le film, et Lazar serait producteur exécutif, sa récompense pour avoir été le premier à se mettre sur les rangs.

John G. Avildsen, qui avait remporté l'oscar du meilleur réalisateur en 1977 pour *Rocky*, se renseigna pour obtenir les droits de *Neighbors*, et apprit qu'ils avaient déjà été vendus. Avildsen, quarante-quatre ans, contacta Zanuck et Brown.

Ils furent impressionnés par son CV, qui en plus d'un oscar comportait un film à petit budget très réussi, *Joe, c'est aussi l'Amérique* (1970), ainsi que *Sauvez le tigre* (1973) qui avait permis à Jack Lemmon de remporter l'oscar du meilleur acteur. Ils décidèrent de le rencontrer pour tenter de trouver un accord afin qu'il réalise l'adaptation de *Neighbors*.

Zanuck vint accompagné de sa femme Lili, au tempérament explosif et qui avait beaucoup d'influence sur leurs orientations artistiques. Avildsen avait accroché des panneaux « Interdiction de fumer » tout autour de son bureau et Lili, fumeuse invétérée, vécut cette réunion comme un test d'endurance. Alors qu'ils montaient dans une limousine après la rencontre avec Avildsen, elle lança à son mari : « Mon dieu, tu crois que ce mec est celui qu'il vous faut pour ce film ? Quelqu'un d'aussi rigide, je ne crois qu'il soit capable de faire une comédie. »

En vérité, Avildsen, qui était réputé pour réussir à tirer de ses acteurs les meilleures performances possibles, avait eu une carrière tourmentée à Hollywood. Il avait été viré du tournage de *Saturday Night Fever* car il voulait que la fin du film soit plus moraliste. Burt Reynolds l'avait attrapé par le col et menacé de lui casser la figure sur le tournage de *W.W. and the Dixie Dancekings* (1975). Et lorsqu'il avait refusé d'appliquer les changements que la MGM avait voulu lui imposer sur *La Formule* (1980), le studio avait

engagé quelqu'un d'autre pour terminer le montage du film. Mais Zanuck et Brown pensaient que ses compétences en tant que réalisateur surpassaient tous ces petits accrocs. Ils l'aimaient bien car il semblait sérieux et modeste.

De plus, ils avaient déjà quelqu'un avec un tempérament fier sur le projet, en la personne de Larry Gelbart, un vieux briscard de la comédie de cinquante-deux ans qui avait notamment créé la série télévisée *MASH*. Gelbart était l'un des meilleurs scénaristes du milieu, mais il avait un caractère très franc et un esprit sarcastique. Il était très perfectionniste et n'appréciait pas que des producteurs, cinéastes ou acteurs viennent mettre le nez dans son travail. Mais il avait déjà écrit plusieurs versions du scénario de *Neighbors*, et Zanuck et Brown le trouvaient très amusant.

Lorsque Gelbart et Avildsen se rencontrèrent pour la première fois, le scénariste lui demanda de lui donner un exemple de film qu'il trouvait drôle.

« *The Blues Brothers* » répondit Avildsen.

Gelbart alla voir le film, et en sortit avec une envie de pleurer. C'était tout simplement très mauvais, pas marrant, et il n'y avait quasiment pas de dialogues. Gelbart avait une opinion bien plus haute de la comédie. Les saillies très noires du scénario de *Neighbors* nécessitaient un cinéaste capable de les retranscrire de manière moderne à l'écran. Il contacta Brown pour lui dire qu'Avildsen n'était pas la bonne personne car il n'avait pas d'expérience dans la comédie.

Mais Brown ne changea pas d'avis car, lorsqu'ils prenaient une décision avec Zanuck, ils s'y tenaient. C'était une des règles qu'ils s'étaient fixés : au cours des années précédentes on leur avait souvent prédit le pire, et ils pensaient que c'était important de fixer un cap et de le garder. Ils souhaitaient plus que tout être loyaux, et ce n'était certainement pas un scénariste qui allait les obliger à virer quelqu'un.

Gelbart n'arrivait pas à croire qu'ils voulaient poursuivre dans cette voie. Il les trouvait tellement optimistes qu'il finit par les surnommer dans leur dos « les deux illuminés ».

Zanuck, Brown et Avildsen se consacrèrent à une question plus importante : le casting. Zanuck et Brown avaient conclu un accord de plusieurs centaines de milliers de dollars avec la Fox pour le développement du projet, mais le studio ne s'était pas encore engagé à faire le film. L'absence de star rattachée au projet les mettait dans une situation inconfortable. Mais comme ils avaient été accueillis à bras ouverts par la Fox, ils restaient tout de même en position de force.

La seule personne qui pouvait leur refuser le soutien du studio, c'était Sherry Lansing, trente-sept ans, nouvelle directrice de la Fox et première femme de l'histoire à diriger une telle structure. Ancienne actrice et mannequin, elle avait pris les rênes de la Fox suite à un succès foudroyant comme productrice chez Columbia, où elle avait lancé *Le Syndrome chinois* et *Kramer contre Kramer*.

Lansing pensait que *Neighbors* avait besoin d'un cinéaste talentueux et d'un casting brillant. Elle appréciait ce qu'Avildsen avait réalisé jusque-là, mais rien ne pouvait lui prouver qu'il saurait faire preuve d'humour. Il faudrait que *Neighbors* soit aussi subtil, satirique et décapant qu'un film comme *Docteur Folamour*.

Même si elle avait des doutes sur le choix d'Avildsen, elle était satisfaite du scénario, et le budget, de 8,5 millions, était plus qu'acceptable. Elle confia à Zanuck et Brown qu'avec un bon casting, le projet recevrait l'aval du studio. Sa liste de candidats potentiels comprenait Dustin Hoffman, Richard Pryor, Gene Wilder, Bill Murray, Belushi et Aykroyd.

Le 5 janvier 1981, Zanuck et Brown déjeunèrent avec elle au Bruno's Ristorante à Santa Monica. Ils n'avaient pas réussi à obtenir l'accord ferme d'un de ses candidats, ce qui la fit hésiter, car le scénario était « très particulier », selon elle.

Brown comprit que « particulier » voulait dire qu'il serait difficile de faire de l'argent avec ce film selon les cadres du studio. Zanuck rétorqua que le film n'avait jamais été pensé pour être au service d'une star.

« Je vous donnerai une réponse très rapidement », annonça-t-elle à la fin du repas, car la décision n'était pas encore prise. Zanuck et Brown pensaient tout de même que c'était toujours dans la poche.

Le 31 janvier 1981, Lansing passa un coup de fil à Zanuck. La Fox ne souhaitait pas s'engager sur la production du film. « Les gens du studio ont voté contre, car ils pensent que ce n'est pas drôle.

– Qui ? demanda-t-il.

– Les gens avec qui je travaille, dit-elle.

– Sherry, je suis sous le choc. De quoi a-t-on l'air maintenant ? C'est notre premier projet, et tu le refuses ? Tu nous payes très cher en plus. »

Elle ne voulut pas revenir sur sa décision. Si elle y avait cru, elle l'aurait

fait même si elle ne pensait pas gagner de l'argent avec, mais après l'avoir lu au moins dix fois, elle n'avait pas foi en ce projet.

Zanuck contacta Brown, qui était furieux lui aussi. La Fox leur semblait clairement dirigée par des incapables, qui en plus se faisaient un plaisir de les humilier. Leur contrat avec la Fox stipulait cependant que si le studio refusait un de leurs projets, ils pouvaient le proposer ailleurs sans attendre. Ils n'avaient donc pas dit leur dernier mot.

Frank Price, directeur chez Columbia et quasi sosie de Jack Lemmon, ne s'en sortait pas trop mal cette année-là grâce au succès du *Lagon bleu* avec Brooke Shields. Price avait réussi à maintenir le bateau à flots à la suite du scandale des faux chèques impliquant son prédécesseur David Begelman.

Price, cinquante ans, avait passé vingt ans comme auteur à la télévision et producteur chez Universal avant d'être appelé pour ramener un peu de stabilité au sein de la Columbia. Il devait pourtant faire ses preuves rapidement, et lorsque Zanuck le contacta au sujet de *Neighbors*, il ne tergiversa pas longtemps. Au sein de la loterie hollywoodienne, Zanuck et Brown étaient deux personnages importants. Ils ne réalisaient pas toujours de franc succès — personne n'est infaillible — mais ils ne se trompaient pas souvent. Et puis il savait que, parfois, il était nécessaire de faire un film avec quelqu'un afin d'établir une relation de confiance. Il faudrait peut-être attendre un ou deux films de plus avant de réaliser un carton au box-office.

Le 10 février, Price invita Zanuck à lui rendre visite dans sa grande maison de briques rouges à Beverly Hills. Les réunions à domicile étaient réservées aux affaires les plus importantes, afin que tout cela reste secret.

Ils se lancèrent dans une grande conversation à propos du film. « Penses-tu pouvoir le terminer pour Noël ? demanda Price.

– Oui, répondit Zanuck, le scénario est terminé, il est très bon, et Avildsen est partant pour le réaliser.

– Est-ce qu'il est fiable ? » demanda Price. C'était assez inhabituel d'engager un réalisateur qui n'avait fait aucune comédie.

Zanuck répondit qu'il serait parfait pour ce film.

« Très bien », répondit Price. Il aimait bien le scénario, même s'il était assez corrosif. On ne finançait pas souvent des comédies aussi noires, et elles ne rapportaient généralement pas grand-chose.

Zanuck lui expliqua que cela pouvait marcher, et qu'ils feraient de leur mieux. Il appréciait Price car il avait un tempérament opposé à celui de Lansing. Il allait droit au but, comme un véritable professionnel.

Sous réserve que le budget et quelques autres détails soient validés, Price lui annonça que la Columbia ferait le film. Il aimait prendre des décisions et celle-ci ne lui semblait pas trop compliquée à réaliser. Le lendemain, il envoya un chèque de 400 000 dollars à la Fox afin de couvrir les dépenses déjà engagées sur le développement du projet. *Neighbors* leur appartenait maintenant. Le 20 février, Price organisa une réunion avec Zanuck et Brown au Bel-Air Hotel.

« Parlons du casting », dit Price, allant une fois de plus à l'essentiel.

Après un an sans journal intime, Judy décida d'en tenir un nouveau en 1981. Elle débuta le 3 janvier : « 1980 fut une année riche en événements. Il m'arrive souvent de regretter de ne pas voir tenu de journal durant cette période... J'ai eu l'impression qu'il y avait tellement de choses à dire que je ne savais même pas par quoi commencer. Je vais laisser tout ça derrière moi et reprendre à zéro avec 1981. »

Sandy, la femme de Jimmy Belushi, était enceinte. Judy les avait vus récemment, et le 4 janvier, elle écrivit : « Ce soir, je suis en colère. J'ai tenté de parler avec John des changements physiques et émotionnels que traversent les femmes pendant leur grossesse... Mais j'ai le sentiment qu'il ne comprend pas. Il ne se montre pas totalement insensible, et pourtant il n'accepte pas vraiment le fait que les bouleversements physiques entraînent des dysfonctionnements émotionnels. J'ai l'impression que cela cache quelque chose... J'ai trente ans et je pense à avoir un jour des enfants. Dois-je en avoir un ? C'est une question que je me pose souvent... Est-ce que ce serait compatible avec la vie que je mène ? Nos vies ? Qu'est-ce que cela changerait, etc... »

Judy et John en discutaient, mais il n'avait pas un avis clair sur la question. Elle pensa qu'elle avait déjà suffisamment de choses à supporter avec lui.

Pendant les premiers mois de 1981, sans projets de travail concrets en vue, Judy trouvait que John ne s'en sortait pas trop mal par rapport aux drogues, même si Smokey était toujours parmi eux, à le surveiller de près. Un soir, alors qu'ils avaient des billets pour aller voir une pièce de théâtre, John était sorti sans donner de nouvelles. Au bout de quelques heures, Smokey passa un coup de fil à tous les hôpitaux de la ville, mais fit chou blanc. À 6h, John appela chez lui. « Je ne sais pas ce qui s'est passé, je ne sais pas où j'ai trouvé de la coke », dit-il à Judy.

Et pourtant, il n'avait pas eu de grandes périodes de débauche depuis presque neuf mois et Judy croisait les doigts pour que cela dure. Sans le régime de Wallace pour le maintenir en forme, John était prédisposé à retomber dans ses mauvaises habitudes.

Le 24 janvier, ils fêtèrent les trente-deux ans de John avec O'Donoghue et son amie, l'écrivain Carol Caldwell. Smokey loua une limousine et vint avec eux au Radio City Music Hall, où Francis Ford Coppola présentait une version restaurée du *Napoléon* d'Abel Gance, d'une durée de 4h30. John était obsédé par la figure de l'empereur français et avait lu de nombreux ouvrages sur lui. Il l'avait même interprété dans un sketch du *Saturday Night Live*.

Smokey pensa ce soir-là que John avait l'air en forme, avec son pantalon gris, sa chemise à carreaux et sa veste en tweed, et cela lui fit plaisir de le voir de bonne humeur. Après le film, John demanda au chauffeur de la limousine de les conduire jusqu'à un club de musique punk qui ouvrait ce soir-là. Il ouvrit deux bouteilles de champagne et se comporta, selon Smokey, comme le maire de la ville.

« On risque d'avoir un problème, là », dit Judy à Smokey en entrant dans le club. Tout le gratin du punk new-yorkais — avec leurs crêtes teintes en couleurs fluos, leurs chaînes et vêtements en cuir — tentait de se frayer un chemin jusqu'au bar bondé, sous le bruit assourdissant d'un groupe de musique.

Smokey passa en mode « service secret ». John était comme un candidat en campagne parmi la foule. Il commença par prendre un gin tonic, puis passa au Jack Daniels, et Smokey savait qu'il n'avait quasiment pas mangé. L'alcool allait lui monter directement à la tête, et Smokey devrait faire preuve d'une vigilance de tous les instants.

Une femme s'approcha de John et lui suggéra de l'accompagner à l'étage. Il était déjà bien saoul, zigzaguant à travers la foule, et Smokey les prit en filature. Ils montèrent jusqu'à une pièce sans fenêtre, où la femme s'allongea sur un lit. John resta sur le pas de la porte.

« Tu sais que si tu entres, moi aussi », dit Smokey.

John hésita. « Bon, je laisse tomber. » Il fit demi-tour et alla dans les toilettes pour hommes, jusqu'aux urinoirs. Quelques types sniffaient de la cocaïne. Smokey vint se placer devant l'urinoir juste à côté de John.

« Tu n'abandonnes jamais toi ? dit John sur un ton sec.

– Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

– Va te faire foutre ! » cria John, et il sortit des toilettes en courant.

John reprit un verre de Jack Daniels. Il était complètement saoul, à la recherche de drogue parmi la foule, d’un visage familier, ou même d’embrouilles. Il était en train de refaire le même numéro que celui qu’il avait fait à Smokey lors de leur première rencontre, c’était comme une sorte de test. Ce n’était pas tant le besoin de boire de l’alcool ou de prendre de la drogue, que celui de se libérer de ses chaînes, comprit Smokey. John était comme un enfant capricieux et Smokey ne voulait surtout pas en rajouter.

« Il faut qu’on se barre d’ici », dit O’Donoghue. Il s’occupa de retrouver Judy.

John alla sur la piste de danse et commença à faire quelques pas hérités de ses concerts avec les Blues Brothers. La foule se rassembla pour le regarder.

O’Donoghue, Judy et Caldwell avaient rejoint la limousine.

« Allez, on y va », dit Smokey à John. Les plats préférés de John — du bon pain français, une salade aux œufs — l’attendaient à la maison.

« Ouais, ouais, répondit John, ils servent à rien ces gens de toute façon.

– Hé John, comment ça va mec ? cria un jeune homme parmi la foule. Ça fait quatre ans que je suis ta carrière.

– Ah ouais, et alors ?

– T’es un super acteur », répondit-il. Ce n’était apparemment qu’un fan, mais Smokey remarqua que John adoptait une attitude particulièrement agressive à son égard.

« Ouais.

– C’est vraiment toi qui dansait dans les *Blues Brothers* ?

– Je suis expert en karaté. Je suis très agile de mes pieds. »

Le jeune homme répondit que lui aussi.

« Je t’emmerde ! cria John. Je suis plus agile que toi. » Il commença à faire

des mouvements de karaté, et le jeune homme aussi. Smokey tenta de s'interposer.

« Ma femme attend dans la voiture, dit John.

– J'ai entendu parler d'elle.

– Tout ça, c'est faux, répondit John. Ils n'ont jamais couché ensemble. »

Smokey était stupéfait. John était totalement bourré et racontait n'importe quoi.

« Ce mec, c'est un tueur », dit John en montrant Smokey du doigt, qui l'entraîna avec lui jusqu'à la voiture.

– Qu'est-ce que c'est que cette putain d'histoire à propos de Judy ? demanda Smokey.

– C'est entre elle et moi », répondit-il.

Dans la limousine, les autres attendaient en buvant du champagne. « J'en ai marre de tes bêtises », lança John à Judy.

Elle lui balança son verre de champagne à la figure.

John bondit hors de la voiture et se dirigea vers le club. Smokey le rattrapa et l'empoigna de sorte qu'il ne puisse se défaire de son étreinte.

« Laisse-moi fêter mon anniversaire ! » hurla-t-il. Il réussit finalement à se libérer et attrapa Smokey par la veste. « Tu m'emmerdes. Ne me fais plus jamais ça, jamais ! »

Smokey hocha la tête. Ils marchèrent jusqu'à la voiture. Au bout de quelques minutes, John tomba dans les vapes. Smokey le porta jusqu'à l'intérieur de la maison, le déshabilla et le mit au lit.

Smokey sentait qu'il était grand temps pour lui de partir. Il était arrivé au bout de son chemin avec John. Il se sentait épuisé d'avoir passé tous ces mois à être disponible 24h/24, debout toute la nuit, à voyager sans arrêt. Pendant un week-end de relâche, il envoya un télégramme à John et Brillstein pour leur annoncer qu'il ne pouvait plus continuer.

Peu de temps après, John l'appela. « Je viens de recevoir ton télégramme.

Pas de soucis. Je te dois la vie. Si tu n'avais pas été là, je serais déjà mort. Tu m'as sauvé la vie plus d'une fois et tu nous as aidés à rester ensemble, Judy et moi. »

Smokey en fut très ému, et le 10 mars, dans un moment d'émotion, il griffonna une note :

*Je suis très heureux de savoir
que tu vas bien et que tu gardes
le moral. Et de savoir que tu me
dois la vie me fait sentir très fier
de mon travail. Lorsque je serai
de nouveau en pleine forme,
d'ici deux ou trois mois, on peut
remettre le couvert si tu le
souhaites. Peut-être que dans
quelques mois, tu penseras que
tu n'as plus besoin de moi. Dans
tous les cas, c'est à toi de voir,
John. En ce qui me concerne, je
reviendrais avec plaisir, comme
si de rien n'était. Penses-y.*

Smokey

John et Brillstein avait engagé l'un des jeunes agents les plus brillants à Hollywood pour les aider à négocier les contrats avec les studios. Il s'appelait Michael Ovitz, et était à trente-quatre ans le directeur de l'agence Creative Artists, créée cinq ans auparavant. Personnage très énergique, Ovitz était le représentant de stars telles que Robert Redford, Dustin Hoffman et Paul Newman. On contacta Ovitz au sujet de *Neighbors*, et il mentionna le nom de Belushi pour interpréter le rôle de l'odieux voisin. Et en engageant John, il y aurait toujours la possibilité de mettre Aykroyd sur le coup également.

Plus tard, au mois de mars, John rendit visite à Avildsen dans son bureau de New York. Il jeta un œil au panneau « Interdiction de fumer » et s'en alluma une. Avildsen sourit : il trouvait ça puéril mais amusant. Il avait vu John dans *Lemmings* et suivait depuis l'évolution de sa carrière. C'était pour lui un bon acteur, avec une très bonne technique de jeu et capable de réaliser des imitations parfaites, en capturant l'essence même d'un personnage pour en transmettre des signes reconnaissables au public — une façon de marcher, de bouger les yeux ou les mains, les particularités de la voix.

« J'ai une idée un peu saugrenue qui me vient à l'esprit, dit Avildsen. Tu

devrais plutôt jouer Earl Keese », le voisin plus âgé et bien établi, la victime des agissements du jeune couple.

« Je pense que je serais mieux dans le rôle de l'autre type », répondit John en parlant de Vic, le jeune voisin.

– Tu as déjà joué ce genre de rôles », rétorqua Avildsen.

C'était justement ce que John voulait dire. Il serait capable de le jouer avec plus de facilité.

Mais Avildsen pensait que c'était trop attendu, qu'il fallait que John se frotte à quelque chose de nouveau et plus ardu.

John sembla ouvert à la discussion et emporta le scénario pour le transmettre à Aykroyd.

« Je veux que tu le fasses », dit-il à Dan en expliquant qu'ils pourraient tourner le film dans les environs de New York — du côté de Staten Island par exemple — sans avoir à se déplacer loin de leurs foyers respectifs. Aykroyd pensa que l'opportunité de ne pas interpréter les rôles attendus était intéressante.

Frank Price était séduit à l'idée d'avoir Belushi et Aykroyd à l'affiche du film. Il voyait encore une fois les choses à plus long terme : trouver un accord avec eux lui permettrait peut-être par la suite de pérenniser leur relation de travail. Price sentait qu'ils étaient promis à un très brillant avenir, et personne ne pouvait les surpasser dans leur domaine. C'est pourquoi il donna son accord lorsque Belushi réclama un contrat de 1 250 000 dollars, la somme la plus importante qu'il ait jamais gagné sur un film.

Avildsen s'inquiétait du rapport que John entretenait avec les drogues, et il prévint Brown, qui allait s'occuper de tout le processus de production du film, qu'il souhaitait en discuter avec l'acteur.

Brown lui répondit qu'ils avaient déjà fait leurs petites recherches de leur côté, et que John avait été *clean* sur le tournage de *Continental Divide*.

Avildsen se permit d'insister, car si John ne réussissait pas à contrôler sa consommation de drogues, cela pourrait vite tourner au cauchemar sur le tournage. Il voulait en avoir le cœur net.

« Bon dieu, maintenant qu'on a Belushi, ne fous pas tout en l'air », le prévint Brown.

Lorsqu'il revit John, Avildsen amena tranquillement la conversation sur le terrain des drogues.

« J'en ai pris beaucoup à une époque, mais maintenant je me suis calmé, plaida John. Je n'ai rien pris sur *Continental Divide*. »

Au cours de sa carrière, Avildsen avait observé beaucoup de stars tenter de s'affranchir de leur célébrité, et il put voir le stress que cela provoquait chez John. Il eut le sentiment que deux tendances s'affrontaient à l'intérieur du comédien. Une pleine d'ambition et de bonnes intentions, et une autre qui semblait embarrassée par la première. Celle-ci transpirait le cynisme, l'indifférence et la destruction.

Gelbart accepta de venir à New York afin de discuter du scénario avec Avildsen, Belushi et Aykroyd. La rencontre eut lieu le 17 mars dans les bureaux de Phantom, la société de Belushi.

Aucune décision n'avait encore été prise quant à la distribution des rôles, et Avildsen proposa qu'ils lisent le scénario deux fois en entier, afin que John et Dan puissent interpréter les deux rôles. Pendant la lecture, Gelbart constata que ni John, ni Dan ne s'en tenaient strictement à ce qu'il avait écrit. Il voyait bien que cela les démangeait d'improviser, de tenter d'imposer leurs propres idées, de modifier les dialogues. Ils firent même quelques suggestions sur certaines séquences, ainsi que sur la structure du scénario.

Gelbart fut stupéfait par Belushi. Il lisait très mal et se comportait comme un gamin qui ne veut pas faire ses devoirs. Il n'arrêtait pas de se tromper, et en plus fumait de l'herbe en en proposant à tout le monde. Il interrompit la lecture plusieurs fois, et à chaque fois qu'il revenait, il semblait encore plus paumé qu'avant. Gelbart était certain qu'il s'absentait pour prendre quelque chose de plus fort que de la marijuana.

Au bout de deux heures de ce manège, John avait l'air totalement dans les vapes. Gelbart, qui bouillonnait intérieurement, s'assit pour garder son calme. Ils n'arrêtaient pas de chercher à tripatouiller son scénario. Ces mots — ceux, précisément, qu'il avait écrit — étaient le fruit d'un travail acharné de plusieurs mois, et ces gens se permettaient de les maltraiter sans autre forme de procès, et sans jamais chercher à comprendre pourquoi il les avait choisis. Mais il ne pipa mot.

« Tu seras là sur le tournage aussi ? » demanda John.

Gelbart répondit qu'il ne savait pas. Il pensa qu'on lui posait cette question, non pas pour solliciter son aide sur le plateau, mais plutôt pour être

sûr qu'il soit tenu à l'écart, afin de ne pas avoir à gérer l'ego du scénariste sur le tournage et de pouvoir faire ainsi ce qu'ils voulaient de son scénario.

Lorsqu'ils terminèrent la lecture, Gelbart et Avildsen repartirent ensemble. Gelbart pensait que tout ceci n'avait été qu'un horrible désastre, et que la responsabilité en incombait autant à Avildsen qu'aux deux acteurs.

« On a un gros problème, là, annonça-t-il, non pas en référence à la marijuana, mais à ce que John faisait lorsqu'il s'absentait de la pièce. Il prend de la drogue... Comment tu vas faire pour bosser avec un mec comme ça ?

– Je vais me débrouiller », répondit Avildsen.

Le lendemain, Gelbart et Avildsen retournèrent dans les bureaux de Phantom pour une nouvelle lecture du scénario, qui fut une redite de la veille, en pire. John se comporta comme s'il avait bu plus que de raison, et ils ramenèrent tous leur grain de sel à propos du scénario de manière négligente, sans véritable raison. Vers la fin de l'après-midi, Gelbart était absolument furieux, et s'en alla boire quelques verres tout seul au Wally's Bar.

Gelbart avait passé sa vie à écrire, et il avait notamment participé à l'émission de radio *Maxwell House Coffee Time*. Il travaillait également avec Dustin Hoffman sur un projet intitulé *Tootsie*, et rencontrait quelques difficultés à terminer le scénario. Mais il était clair pour lui que *Neighbors* allait droit au désastre. Il contacta Zanuck et Brown.

« Vous allez avoir des problèmes, car Belushi est hors de contrôle », dit-il. Et il ajouta à nouveau qu'Avildsen n'avait aucune fibre comique.

Mais Belushi et Aykroyd sont drôles, insistèrent les deux producteurs.

Encore « les deux illuminés », pensa Gelbart. « Votre choix concernant le réalisateur est désastreux. Vous allez rencontrer des problèmes à tous les étages », annonça-t-il.

Zanuck et Brown se lancèrent un regard entendu. Brown mima un pistolet avec ses doigts, ouvrit la bouche et fit semblant de se tirer une balle.

Zanuck sourit et hocha la tête. Gelbart semblait complètement déprimé, la tête sous l'eau.

Gelbart leur raconta tout ce qu'il avait dû subir ces deux derniers jours. Son verdict : tout le monde allait foutre en l'air ce projet.

Zanuck pensa que son avertissement à propos des drogues n'était que secondaire, et que ce qui tracassait en vérité Gelbart était que l'on se permette de traficoter son scénario. C'était important qu'ils le sachent, mais à vrai dire, ils n'y pouvaient pas grand-chose. Ils devaient débiter le tournage le mois prochain, afin d'être prêts pour sortir le film à Noël. La dernière chose qu'ils avaient envie d'entendre, c'était un scénariste leur prédisant qu'ils allaient droit à la catastrophe.

De plus, Zanuck et Brown savaient très bien qu'à ce stade du projet, ils n'avaient plus vraiment besoin de Gelbart. Qu'il aille se faire voir, pensèrent-ils. Après tout, on les avait prévenus que Gelbart se prenait pour une diva. Avildsen, Belushi et Aykroyd semblaient bien s'entendre, c'était tout ce qui importait maintenant.

Zanuck et Brown pensaient savoir comment s'y prendre avec lui : respecter son opinion et essayer de le calmer tout en restant fermes.

« Larry, tu exagères peut-être un peu... »

« Larry, tu es fâché parce qu'ils modifient quelques trucs... »

« Nous devons avancer sur la préparation du tournage... »

« Merci, vraiment merci d'avoir pris la peine de te rendre à New York... Maintenant termine le boulot et rentre chez toi... Tout le monde est rempli de bonnes intentions ici... »

Gelbart rétorqua que c'était son boulot que de savoir mieux que les autres ce qui était drôle ou pas. Et il sentait bien que ce film ne le serait pas.

Merci, merci, merci, répondirent en chœur les deux producteurs.

Gelbart finit par raccrocher, en promettant de rentrer chez lui.

« Mon dieu, j'ai besoin d'un verre, dit Brown. On vient de se faire passer un savon par un alcoolique qui nous met en garde contre un drogué. »

Aykroyd était préoccupé par le scénario, car il pensait qu'il y avait encore beaucoup de travail à faire. L'humour noir de Berger risquait de mal passer à l'écran, et Avildsen semblait du même avis. Et puisque tous les trois étaient membres du syndicat des auteurs, ils prirent l'initiative de le réécrire. John se reposa sur Aykroyd pour la plupart des travaux de réécriture, mais il était inquiet de savoir que le tournage devait débiter moins d'un mois plus tard, le 20 avril.

Ils finirent par s'accorder à faire jouer à John le rôle d'Earl Keese, et à Aykroyd celui du nouveau voisin. Ils devaient maintenant trouver des actrices pour jouer leurs femmes respectives.

Penny Marshall, qui jouait à la télévision dans *Laverne and Shirley*, passa une audition pour le rôle d'Enid, la femme de John. Elle ne fut pas retenue et appela John afin de savoir pourquoi, sachant qu'il avait pris part à cette décision.

« Ce ne serait pas bon pour toi, répondit-il.

– Pourquoi ?

– Parce qu'à la fin du film, je te quitte. Je mets le feu à la maison et je te quitte. Le public se rangera de ton côté, et je ne peux pas me permettre de prendre ce risque. »

Marshall n'eut pas grand-chose à y répondre. Il y avait un mélange étrange de lucidité et de dénégation chez Belushi. Un jour, John avait sermonné la fille de Marshall vis-à-vis des drogues. Il l'avait fait en toute sincérité et avec amour, en se servant de lui-même comme exemple.

« Ne prends pas de cette merde. Tu vas finir comme ça, comme moi. » Et il s'était adressé un doigt d'honneur.

À la place de Marshall, John souhaitait engager Kathryn Walker, une actrice de confiance et ex petite amie de Doug Kenney, le défunt créateur du *National Lampoon*. Depuis la mort de Kenney, John s'était rapproché d'elle et l'aidait à faire décoller sa carrière. Elle accepta le rôle.

Pour interpréter Ramona, la femme d'Aykroyd, ils choisirent Cathy Moriarty, une très belle et jeune actrice à la voix rauque, qui avait joué la femme de De Niro dans *Raging Bull*.

Le 6 avril, Zanuck et sa femme Lili se rendirent à New York pour le premier jour de répétition. L'ambiance était au beau fixe, et de bonnes vibrations semblaient entourer le casting. Les avertissements de Gelbart avaient l'air infondés car John était parfaitement sobre. Ce fut d'ailleurs assez touchant de voir Aykroyd, en plein milieu d'une de ses répliques et sans s'arrêter de lire, tendre un mouchoir à John pour se moucher.

Brown voulait tout de même s'assurer qu'il resterait en contact avec le scénariste du film, et passa un coup de fil à Gelbart dès la fin de cette première journée. Il lui annonça qu'ils avaient fait quelques petites modifications dans

le scénario, et qu'il n'allait sûrement pas les apprécier.

Gelbart râla en conséquence.

Le boulot de Brown consistait à faire avancer les choses quoi qu'il en coûte et d'anticiper les problèmes, ce qui impliquait de passer beaucoup de temps avec les membres de l'équipe. Il voyait que John était minutieux et concentré sur son travail, et qu'il savait ce que c'était de faire un film, s'inquiétant bien souvent de choses qui n'étaient pas sous sa responsabilité.

« David, je veux être au courant de tout ce qui se passe ici », lui dit-il un jour. John considérait que c'était aussi son film, s'intéressait aux moindres détails, et les menaça brièvement de ne pas le faire s'ils n'engageaient pas son ingénieur du son préféré, Bill Kaplan. Mais Kaplan travaillait à Los Angeles et fut dissuadé de faire le film par les syndicats new-yorkais.

Dans le même ordre de chose, Brillstein dit à Brown : « Il doit être tenu au courant de tout, et j'insiste là-dessus... Il vous aime bien, tout va bien se passer. Mais ne lui mentez jamais. Il finira par le savoir, et là vous aurez des problèmes. »

Avildsen et Aykroyd avançaient bien sur la réécriture, mais le 11 avril, le syndicat des auteurs lança un appel à la grève. Une copie du scénario devait leur être envoyée immédiatement, afin de s'assurer que personne ne retouche le script durant la grève. Avildsen et Aykroyd inscrivirent leur nom sur le scénario en tant que coauteurs avec Gelbart. Brown appela le scénariste, et lui expliqua qu'il était tellement furieux de cette grève qu'il avait arraché la page de garde du scénario, et qu'il avait été enregistré auprès du syndicat sans nom d'auteurs.

Gelbart fut scandalisé, car désormais il risquait de perdre la paternité du scénario. Il appela l'agent d'Avildsen pour lui faire part de sa colère, et commença à tenir un journal détaillé des événements au cas où il aurait à porter réclamation auprès du syndicat.

Quelques jours plus tard, Brown était chez lui, dans son appartement surplombant Central Park, lorsque John l'appela. Il voulait passer chez lui, en tentant de lui faire croire que c'était juste une visite de courtoisie. Mais Brown voulait d'abord en savoir plus.

John changea de ton et lui expliqua que c'était important et urgent. Il fallait qu'ils se voient aujourd'hui, avec Aykroyd. Brown leur proposa de se donner rendez-vous dans un restaurant à Greenwich Village.

Une fois là-bas, John parut très agité. Il annonça qu'ils devaient trouver un autre réalisateur, car les répétitions ne s'étaient pas bien passées. Belushi lui présenta une longue liste de doléances, notamment le fait qu'Avildsen souhaitait tourner le film dans l'ordre des séquences du scénario. Tout le monde savait que ce n'était pas très malin, de tourner une scène dans une chambre, puis de devoir se rendre dans une autre pièce, attendre des heures que tout soit mis en place, puis retourner dans la chambre, et ainsi de suite. C'était moins cher et plus rapide de tourner d'abord toutes les scènes dans la chambre, puis les séquences dans la cuisine, etc. Tourner dans l'ordre, c'était une idée un peu folle.

Mais Brown sentit que tout ça cachait quelque chose d'autre.

John lui expliqua sa manière de travailler avec Aykroyd. Ils faisaient une séquence et laissaient tourner la caméra, ce qui leur permettait d'improviser et d'apporter un peu de spontanéité à leur interprétation. Avildsen leur refusait cette possibilité, même en répétitions, et se montrait trop rigide, comme une sorte de « petit Hitler », selon les dires de John.

C'était John qui avait pris l'ascendant sur cette conversation et Brown tenta d'en savoir un peu plus sur ce que pensait Aykroyd. Il semblait soutenir son ami, mais n'avait pas l'air aussi convaincu que lui. Peut-être même n'était-il pas d'accord, c'était difficile à dire.

John poursuivit. Avildsen n'était pas sensible à leur humour, il ne comprenait rien. Avildsen était un auteur, un monteur et un cadreur, et il pensait trop en termes techniques, sans avoir une vision franche de l'ensemble. Un véritable désastre. Selon John, il fallait trouver quelqu'un d'autre.

Brown rétorqua qu'Avildsen avait gagné un oscar, et qu'il avait la confiance des producteurs. Et qu'il était normal de se sentir nerveux à l'approche du tournage.

Mais le problème de fond, continua John, était qu'il n'avait pas le moindre sens de l'humour, et qu'il ne pouvait donc pas réaliser une comédie. C'était un problème sur lequel on ne pouvait pas transiger, et son instinct lui disait que cela n'allait pas bien se passer.

Brown eut le sentiment de devoir faire face aux angoisses les plus profondément ancrées chez John. Il n'était pas certain de la véracité de ses propos, mais il se battit pour le convaincre que certaines associations d'acteurs et de réalisateurs qui n'allaient pas forcément de soi au départ pouvaient être bénéfiques. Il lui ressortit le vieil adage d'Hollywood :

personne ne connaît la recette parfaite pour faire un grand film. La réunion des meilleurs comédiens et cinéastes donnait souvent lieu à des films médiocres, et l'inverse était vrai aussi. Mais concernant ce projet en particulier, chacun des participants avait déjà fait ses preuves. Ils ne pouvaient pas être certains que cela ferait un grand film, mais ils avaient toutes leurs chances et devaient faire front commun avec le réalisateur. Cela ressemblait peut-être à du copinage forcé, mais ils n'avaient pas d'autres choix, car ils étaient soumis par ailleurs à des obligations. Le film devait être prêt pour Noël et Avildsen avait passé des mois à travailler dessus, ce qu'un nouveau réalisateur engagé à la va-vite ne réussirait jamais à compenser. Se séparer de lui coûterait des centaines de milliers de dollars car il faudrait tout de même bien le payer. « Attendons de voir. Je serai sur le plateau tous les jours. Restons calmes », conclut Brown.

John n'en démordait pas et voulait que les choses bougent ; en revanche il remarqua qu'il avait réussi à convaincre Aykroyd. « Allez, on va s'en sortir, dit-il, faisant soudainement volte-face. Nous avons l'argent pour faire le film, laissons-lui le bénéfice du doute. »

À contrecœur, John finit par laisser tomber.

Brown retourna chez lui. Il avait déjà connu des moments de flottement avant de débiter un tournage, mais celui-ci était assez grave. John semblait tellement en proie au doute qu'il transférait tout cela sur Avildsen. L'implication de John sur le projet était à la fois terrifiante et rassurante : terrifiante car il pouvait vite péter les plombs et massacrer le film, mais aussi rassurante car cela démontrait que s'il s'investissait à fond, il serait très bon. Heureusement qu'Aykroyd était là, car John n'écoutait que lui.

Dans tous les cas, il ne voulait pas que les deux compères prennent le pouvoir sur ce film. Il appela Zanuck, qui skiait du côté de Sun Valley. « Je vois une catastrophe se profiler à l'horizon, et nous n'avons même pas encore commencé le tournage. John et Dan veulent se débarrasser d'Avildsen. »

« Quoi ?! Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Ils s'entendaient pourtant bien jusque-là ? demanda Zanuck.

– Plus maintenant », dit Brown. Mais ils avaient tous les deux l'habitude de ce genre de choses, les luttes d'ego et autres prises de bec. Ils décidèrent d'attendre car le tournage devait démarrer une semaine plus tard.

La grève du syndicat des auteurs mettait Tim Kazurinsky dans une situation très inconfortable. Kazurinsky, trente ans, petit homme à l'apparence d'un écolier, ancien comédien et auteur en chef de Second City, avait

rencontré John pendant le tournage des *Blues Brothers* à Chicago. Belushi et Dan l'avaient aidé à trouver du boulot au *Saturday Night Live* mais, après une émission seulement, la grève l'avait mis sur la paille. Il n'avait plus de boulot, plus d'appartement et se trouvait obligé de retourner à Chicago.

Kazurinsky se rendit jusqu'au plateau de tournage de *Neighbors* à Staten Island pour dire au revoir à John. Il vint le voir dans sa loge, et lui expliqua que New York, c'était fini pour lui. Ses bagages étaient prêts, il retournait à Chicago.

« Attends, attends, dit John, on a peut-être un rôle pour toi ici. » Il commença à feuilleter le scénario de *Neighbors*, et lui annonça que personne n'avait encore été engagé pour le rôle de Pa Greavy, un homme de soixante-cinq ans qui tenait une station-service. John lui tendit le scénario et lui demanda de jeter un œil aux dialogues. « Maintenant, imite la voix de quelqu'un de vieux », dit John ; et il appela Avildsen afin qu'il vienne l'écouter.

« Pas mal. Mais John, ce rôle est pour quelqu'un de beaucoup plus âgé, dit Avildsen, après l'avoir entendu.

– J'ai trente ans », répliqua Kazurinsky.

Avildsen s'en excusa, mais il ne pouvait pas lui confier ce rôle.

Lorsque le réalisateur quitta sa loge, Belushi ne put s'empêcher d'exprimer sa colère. « Je sais ce que je fais. Ce film a besoin de comédiens de Second City qui savent ce que c'est que la comédie. » Ils allèrent voir l'équipe du maquillage et John leur ordonna, en pointant Kazurinsky du doigt : « Faites qu'il ait l'air d'avoir soixante-cinq ans. »

Un peu plus tard dans la journée, John appela à nouveau Avildsen pour une nouvelle lecture avec, cette fois-ci, un Kazurinsky grisé en vieil homme. Il paraissait évident que John ne lâcherait pas le morceau tant qu'il n'aurait pas obtenu gain de cause. Kazurinsky obtint donc le rôle.

14

Le 20 avril, Sheldon Schrager, le responsable de la production de la Columbia, se trouvait sur Staten Island pour le premier jour de tournage. Schrager, qui avait trente ans d'ancienneté dans le *business*, aimait être présent pour le début de tournage de tous les films Columbia. En tant que représentant du studio, il souhaitait la bienvenue à tout le monde, essayait

d'anticiper les problèmes et de voir s'il y avait besoin de quelque chose en particulier. Il y avait de l'électricité dans l'air, remarqua Schrager, mais rien d'inhabituel pour un premier jour de tournage.

Ils débutèrent par la séquence 14, qui se déroulait dans le salon d'Earl Keese. Earl, assis devant la télévision, allait à la fenêtre pour assister à l'arrivée de ses nouveaux voisins.

John attendait à côté du plateau. Il s'assit, se leva, s'assit à nouveau, remuant nerveusement sur sa chaise.

Lorsqu'Avildsen fut enfin prêt à tourner, John se rua sur le plateau, prêt à entrer dans la peau d'Earl Keese.

« Les cheveux, ça ne va pas. Le public n'y croira pas », dit Avildsen. Il les voulait plus gris. Aykroyd avait déjà suggéré bien auparavant que les cheveux de John ne deviennent blancs que progressivement, à mesure que la vie de Keese bascule. Mais John refusa car il ne voulait pas avoir l'air trop vieux.

« J'ai pas l'air d'avoir la quarantaine ? demanda John.

– Non », répondit sèchement Avildsen. Maintenant que le tournage avait démarré, c'était lui le patron, et il en avait marre que ses décisions soient remises en cause.

« Quel ton, ajouta John, je fais de mon mieux pourtant. » Il se leva et quitta rapidement le plateau.

Avildsen se tourna vers son équipe et fit une blague sur le tempérament des acteurs, puis se rendit dans la loge de John, qui regardait la télévision et écoutait de la musique.

« Je dois dire ce que je pense, et je pense que tu dois avoir l'air plus vieux », lui dit Avildsen. Une des thématiques du film était l'affrontement entre deux générations, et il fallait que chacun des deux acteurs représente correctement la sienne.

John rétorqua qu'il avait l'air suffisamment vieux.

« Je veux que tu sois dans les meilleures conditions possibles pour interpréter ce rôle », continua le cinéaste. Cela voulait dire qu'il lui fallait les bons costumes et accessoires, ainsi qu'une lumière le mettant en valeur, et surtout la bonne teinte de cheveux pour être en adéquation avec le personnage.

« Qu'est-ce que ça change ? dit John. Les gens ne viendront pas voir le film parce que j'aurais l'air plus vieux. » De plus, ce n'étaient pas les cheveux qui déterminaient l'âge, il y avait aussi la démarche, la voix et les manières. Il avait très souvent joué des personnes âgées.

Avildsen comprit qu'il risquait de passer des heures à se disputer avec John à ce sujet, alors qu'il avait des délais à tenir, qu'il perdrait son temps et que cela coûterait de l'argent. Mais John ne lui ferait pas de cadeaux. Au bout d'environ vingt minutes de palabres, John accepta qu'on vienne lui ajouter un peu de gris dans les cheveux. C'était encore très loin de ce que souhaitait le réalisateur, mais il ne voyait pas comment faire mieux. John était un enfant gâté et insolent, même si c'était aussi cela qui pouvait en faire un excellent acteur — sûr de lui et plein de convictions. Mais Avildsen souhaitait qu'il se consacre davantage à son personnage et à l'intrigue du film qu'à la façon dont il serait perçu à l'écran.

Aykroyd était tout le contraire de John : ouvert au dialogue et désireux de tenter de nouvelles choses. Il avait de lui-même proposé de se teindre en blond, de mettre des lentilles de contact pour changer la couleur de ses yeux et même de porter une dent en argent, afin de paraître plus jeune et déluré.

Il fallut à John une heure pour revenir sur le plateau, et le tournage put enfin commencer.

À la fin du premier jour, John prit Brown à part et réitéra ses plaintes à propos d'Avildsen de manière très véhémence.

Brown ne flancha pas, car selon lui il était trop tard pour prendre une telle décision.

John appela Brillstein pour lui dire que les choix d'Avildsen étaient incompréhensibles. Ovitz vint également s'en mêler.

Le second jour de tournage, Frank Price fut assailli par Brillstein, Ovitz, Brown et les gens du département production de Columbia présents sur le plateau. Ces embrouilles se poursuivirent durant toute la semaine. Price ne comptait pas bouger le petit doigt, cela le fit même sourire. Une atmosphère tendue sur un tournage donnait souvent lieu à de très bons films, car cela garantissait que toute décision serait discutée et mise en balance. Et puisque Columbia déboursait chaque jour 200 000 dollars dans le tournage, on ne pouvait rien faire d'autre que d'aller de l'avant.

Price regarda les premiers rushes et ils avaient l'air plutôt bons. On sentait qu'ils essayaient de créer quelque chose de différent, ce qui était risqué, mais

pas plus hasardeux que le projet de départ. Il continua à écouter attentivement les plaintes de chacun tout en ne faisant absolument rien pour les régler.

Brown savait que, bien souvent, si tout le monde se félicitait devant les rushes de la journée, c'était le signe que le projet était mal barré. Il resta donc optimiste, malgré la tension grandissante qui régnait sur le plateau et son obligation de materner tout le monde.

Un jour, John vint le trouver : « Ce fils de pute se prend pour un putain de cinéaste ! »

Brown bondit de sa chaise et emmena John à l'écart du reste de l'équipe. Il était en plein milieu d'une interview et ne voulait pas qu'on parle de conflits sur le plateau dans le journal du lendemain. Il finit par convaincre John de ne pas exposer ses problèmes avec Avildsen sur le plateau, car cela ralentissait le tournage et empoisonnait l'atmosphère. Brown demanda également à Avildsen de mettre de l'eau dans son vin, en accordant à John et Dan, s'ils n'étaient pas satisfaits de la scène, la possibilité de tourner une prise de plus.

Brillstein avait droit à un rapport quotidien de John et il lui demanda de faire attention : cela allait mal finir. John lui dit de ne pas s'inquiéter, et Brillstein lui paria 1 000 dollars qu'ils allaient un jour en venir aux mains. John releva le défi.

Judy avait été très impatiente que le tournage démarre, car John ne serait pour une fois pas très loin, et avec cinq jours de tournage par semaine, ils pourraient vivre une vie à peu près normale. Ils pourraient faire la fête, aller au cinéma, se faire des petits week-ends en dehors de la ville. Mais le conflit l'opposant à Avildsen rejaillissait sur tout le reste, et il était très nerveux et incapable de se concentrer sur autre chose.

Au bout de trois semaines et demie de tournage, Avildsen commença à organiser le planning pour le tournage des séquences nocturnes. La première devait avoir lieu le mercredi 13 mai, de 19h30 jusqu'au petit matin. Mark Lipsky appela Judy le jour même pour lui dire que John venait de passer pour prendre 1 000 dollars en liquide. Judy demanda à John : « Est-ce que tu as de la coke sur toi ? »

– Non.

– Tu mens, et je ne veux pas que tu me mentes. Je peux fouiller ta veste ? »

Il finit par avouer qu'il en avait sur lui, mais que c'était juste afin de pouvoir tenir pendant la nuit de tournage, et que c'était la seule façon pour lui

de rester éveillé jusqu'à l'aube. Judy demanda à Bill Wallace de lui confisquer la drogue, car elle ne se sentait plus d'affronter cela. Elle décida de consulter Ron Siegel, un thérapeute de Los Angeles spécialisé dans l'addiction à la cocaïne, et qui avait comme patients de nombreuses stars d'Hollywood. Le docteur lui expliqua qu'il était possible que les difficultés rencontrées par John soient dues à un déséquilibre hormonal. Il lui suggéra de consulter quelques articles sur les bienfaits d'un antidépresseur tel que le lithium. Judy n'était pas certaine que les problèmes de John soient liés à la dépression, elle se demandait si ce n'était pas tout simplement sa façon de fonctionner.

Un soir, Judy sortit avec Carol Caldwell, et elles se plaignirent toutes les deux du fait de vivre avec des comédiens. John et O'Donoghue gardaient le meilleur d'eux-mêmes pour le public, leur intelligence et leur charme n'étaient pas directement destiné à leurs compagnes.

« Pourquoi c'est nous qui devons aller chez le psy ? Ce sont eux les fous », lança Judy.

Bill Wallace était en colère de voir John prendre à nouveau de la drogue, mais ne savait pas trop quelle était sa marge de manœuvre. Devait-il faire comme Smokey et lui imposer de ne pas en prendre ? Il appela Brillstein pour lui dire que John était en train de replonger.

« Oh non, grogna Brillstein.

– Est-ce que vous m'autorisez à l'empêcher d'en prendre ?

– Faites le nécessaire, répondit Brillstein.

– Est-ce que vous ferez ce qu'il faut pour que je ne me fasse pas virer ? »

Brillstein répondit qu'il serait intouchable.

Quelques jours plus tard, Wallace vit John emmener deux femmes dans sa loge. Il en ressortit peu de temps après pour tourner une scène. Wallace en profita pour inspecter la loge alors que les deux femmes y traînaient toujours.

« Je suis fatigué de tout ça. C'est vous qui lui fournissez de la dope, leur dit-il.

– Pour qui tu te prends, espèce de con ? » lança l'une d'entre elles.

Wallace trouva quelques sachets dans un tiroir et les confisqua. « Je suis le

type qui vous fout à la porte de ce tournage. »

Elles commencèrent à récupérer leurs affaires.

« Ça ne me fait pas plaisir de vous faire ce coup-là, les filles, dit-il.

– C’est ce qu’on verra.

– Il n’y a rien à voir. Vous ne reviendrez plus », dit-il avec sévérité.

Elles allèrent se plaindre auprès de John, qui revint le voir en furie et l’attrapa par le col. « Qu’est-ce que tu fous, bordel ? cria-t-il.

– Si tu ne comptais pas pour moi, j’en aurais rien à foutre de ce que tu fais. Mais je t’aime comme un frère », dit Wallace.

Des larmes montèrent aux yeux de John. Il se calma et serra Wallace dans ses bras.

Dès que l’occasion se présentait, John en profitait pour faire des remarques désobligeantes à l’encontre d’Avildsen, ce qui commençait à fatiguer Brown. « Tu oublies que c’est lui qui réalise le film, dit-il, on ne va pas le virer. » Mais John continuait à faire comme si c’était son film et que c’était lui qui prenait les décisions.

Tard dans la nuit, il passa un coup de fil à John Landis. « Viens faire ce film, dit John. Je le déteste... Il fout mon film en l’air.

– Attends, répondit Landis, vous n’êtes pas en plein tournage en ce moment ?

– Si, reconnut John.

– Je ne peux pas faire ça, dit Landis. Tu es fou ou quoi ? » Il se moqua de John, lui expliquant qu’il n’allait pas pouvoir faire de « coup d’État » et mettre qui il veut à la place d’Avildsen.

« Va te faire foutre », répondit John, et il raccrocha.

Depuis Los Angeles, Zanuck recevait quotidiennement des nouvelles du tournage par l’entremise de Brown. Il semblait évident que les tensions ne s’étaient jamais apaisées, et que cela était en train d’épuiser nerveusement son collègue. Zanuck s’inquiétait plus pour la santé de Brown que des dommages

que pourrait subir le film. Brown allait bientôt avoir soixante-cinq ans.

Brown devait se rendre en Europe quelques jours plus tard pour gérer d'autres affaires, et un peu de repos ne pourrait que lui faire du bien. Pourtant, il ne pouvait pas se permettre de ne pas être sur le plateau pour gérer les tensions. Ce film était très important pour leur réputation, et Zanuck décida de prendre le relais sur le tournage.

Lorsqu'il arriva, ils étaient encore en train de tourner des séquences de nuit. John se rua sur lui comme si c'était un vieux pote.

« Dieu merci, tu es là, dit-il. Viens, allons dans ma loge. Il faut qu'on se débarrasse de ce putain de réalisateur. »

Alors qu'ils marchaient jusqu'à la loge de John, Zanuck, qui prenait soin de faire de l'exercice physique très souvent, fut presque offensé par le surpoids et la négligence physique de John. Mais lorsqu'ils s'assirent pour discuter, John montra qu'il était capable de rassembler ses forces sur un point précis : casser du sucre sur le dos d'Avildsen. Il fallait selon lui agir au plus vite, sinon ils couraient au désastre.

« Maintenant qu'on en est là –, commença à dire Zanuck.

– Je m'en fiche complètement », le coupa John. Zanuck et Brown devaient faire quelque chose pour améliorer la situation, mais ils avaient décidé de ne pas transiger sur la question de la confiance accordée à Avildsen. « Vous êtes en train de ruiner ma carrière, dit John en pointant du doigt un écran de cinéma imaginaire. C'est moi qui m'expose le plus. Avildsen n'est qu'un minable.

– Un minable n'aurait pas réalisé *Rocky*, rétorqua Zanuck.

– *Rocky*, ce n'est pas drôle, répondit John. Il y a deux domaines dans lesquels je ne peux pas me tromper : la comédie et la musique. Et lui, là, il est en train de tout foutre en l'air.

– Ok, dit Zanuck, c'est un minable. Mais personne ne peut te détruire John. Tu es un comédien hors pair. Même mon fils de dix ans pourrait te faire jouer parce que tu es génial. Regarde les rushes. »

John ne se laissa pas embobiner.

Zanuck dut passer quatre nuits sur le tournage avant que Brown ne revienne. La séquence prévue pour le lendemain mettait en scène Aykroyd,

habillé en homme-grenouille sur le toit de sa maison. Il devait tirer sept coups de fusil sur John alors que celui-ci tentait de séduire sa femme.

Lorsque John sortit de sa loge, il pouvait à peine parler. Zanuck en fut très choqué. John essayait de dire son texte, mais seuls des marmonnements sortaient de sa bouche. Zanuck lança un regard à Avildsen, ainsi qu'au chef opérateur, et à tout le reste de l'équipe. Le problème n'était pas que John ne connaissait pas son texte ou qu'il avait bu quelques verres de trop : il était complètement défoncé. Tout le monde resta planté là, à se regarder dans le blanc des yeux. John, se rendant bien compte que ce qu'il faisait n'avait aucun sens, repartit en trombe dans sa loge. Il y eut un silence gênant, avant qu'Avildsen n'annonce qu'ils allaient patienter un peu.

Zanuck entra dans la loge de John et entendit de la musique. Belushi était affalé, totalement drogué et l'air épuisé. Zanuck lui proposa du café. Il lui expliqua qu'on l'attendait, que c'était sa scène.

« Pas avec ce connard », répondit-il dans un murmure hostile.

Zanuck se mit à le supplier de retourner sur le plateau.

« Tu n'as qu'à réaliser ce film toi-même, dit John.

– Je ne veux pas réaliser ce putain de film », répliqua Zanuck. Il avait l'impression de se disputer avec un enfant, et que cela pourrait tourner en rond indéfiniment. Il ne savait pas quelle attitude adopter. Devait-il se montrer compréhensif ? Se mettre en colère ?

« Alors, lança John comme si c'était la solution parfaite, laisse-moi le réaliser.

– Bon dieu, non.

– Demande à Danny de le faire.

– Écoute, lança Zanuck, sors de cette loge. »

John se leva et tituba. Il fut capable de travailler pendant une demi-heure avant de devoir retourner dans sa loge.

Lili Zanuck était présente ce jour-là et elle le suivit. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi inapte au travail sur un plateau de tournage. John beuglait « *Hey 19* », un morceau du groupe de rock Steely Dan qu'il passait sur sa

chaîne hi-fi. Il raconta à Lili qu'il voulait faire un film inspiré de cette chanson. Cela parlerait d'un gosse des années 1960 qui tenterait d'expliquer l'importance de cette décennie à un punk. John écoutait cette chanson en boucle, tapant sur la table de sa loge comme si c'était une batterie, de manière à la fois molle et frénétique. Elle en déduisit qu'il avait pris un mélange de drogue — probablement de la cocaïne et des Quaaludes.

Vers une heure du matin, un docteur vint l'examiner, et lui fit une piqûre de vitamine B12 dans la hanche. « Tant qu'il est là, t'en veux une aussi ? demanda John à Lili.

– Non merci », répondit-elle. Elle comprenait maintenant ce que c'était de travailler avec des gens comme Marilyn Monroe³. Rien que d'assister au manège de John mettait ses nerfs à l'épreuve.

Zanuck ne savait plus trop quoi faire, il n'était pas suffisamment familier avec les gens sur le plateau et ne maîtrisait pas assez la situation pour agir seul. Il suffisait que quelqu'un commette une erreur ou fasse une remarque déplacée pour que le tournage parte à vau-l'eau. Il voyait bien que ni Avildsen ni Aykroyd ne souhaitaient faire face au véritable problème, que c'était devenu un sujet tabou, et lui-même craignait de devoir en parler le premier.

Avildsen déambulait sur le plateau avec un air concerné et les lèvres pincées, en faisant semblant de s'occuper d'autre chose.

Zanuck finit par demander à Aykroyd : « Voyons si tu arrives à le faire sortir de sa loge.

– Ok, j'y vais », répondit-il. Au bout d'une demi-heure, il en ressortit, l'air dépité. Puis il y retourna et finit par en faire sortir John. Une prise plus tard, Belushi se rendit à nouveau dans sa loge.

Il était prévu de tourner une autre scène ce même soir, mais vers 3h du matin, Avildsen décida d'en rester là.

Zanuck appela Brown à Londres. « Toute cette nuit de tournage est foutue, annonça-t-il, Belushi était tellement défoncé qu'il n'arrivait même pas à parler. » À moins d'un miracle au montage, toute la scène était inutilisable.

Zanuck appréhendait la nuit suivante, mais John se présenta en forme et prêt à travailler. Avildsen décida de ne pas retourner la séquence de la veille, espérant qu'il pourrait se débrouiller au montage en faisant des coupes.

Le 21 mai, Brown revint de Londres. La séquence à tourner ce jour-là

mettait en scène le personnage de John s'aventurant dans un marais et tombant dans des sables mouvants. Il était en train de répéter son texte dans sa loge avec Avildsen, en présence de Judy et Brillstein. Ce dernier remarqua qu'Avildsen semblait peu impliqué, et qu'il ne donnait pas d'indications de jeu à John. Belushi se débrouillait tout seul et gérait lui-même la manière de dire son texte.

L'équipe avait installé un réservoir étanche pour faire office de marécage. Un chariot élévateur permettrait à John d'être soulevé ou englouti par les sables mouvants. Il était censé être enseveli jusqu'à hauteur de la tête, mais lorsqu'il fit un essai, l'eau ne lui arriva qu'à la poitrine.

Avildsen proposa qu'on installe un système de sangles qui permettrait à John de se glisser lui-même dans l'eau. John refusa, car il souhaitait qu'on le lève de sacs de sable.

Avildsen répondit que c'était trop dangereux. Si John glissait du chariot, il se retrouverait emporté vers le fond du réservoir et risquerait de se noyer.

John redevint agressif envers le réalisateur. Selon lui, des sacs de sable feraient très bien l'affaire, insista-t-il.

Avildsen répondit que c'était une mauvaise idée et que ce n'était pas très professionnel.

« Je déteste les professionnels ! » cria John avant de s'éclipser. On finit par lui accrocher des sacs de sable. Alors que John testait ce nouveau poids sur ses hanches, marchant maladroitement autour du réservoir, il trébucha et bascula dans le bassin. Sa doublure, qui était en train de tester le chariot élévateur, le rattrapa avant qu'il ne puisse se noyer.

Alors qu'il se séchait, John dit : « Quand je merde, je fais les choses à fond. » Il quitta le plateau tout penaud, accompagné d'une costumière, d'un coiffeur et d'une maquilleuse. Il revint quinze minutes plus tard pour tourner la scène avec les sangles proposées par Avildsen, ce qui fonctionna à la perfection.

Le 29 mai, ils terminèrent les sessions de tournage de nuit. Il ne restait plus qu'un mois à tirer. Les tensions entre Avildsen et John subsistèrent, et Belushi quitta un jour le plateau pour parler avec sa mère, retardant le tournage d'une heure. Un peu plus tard, il se disputa avec Judy, et supplia Avildsen de lui accorder une pause durant le tournage.

Étant donné qu'il pleuvait ce jour-là, Avildsen annula le tournage pour que

John puisse se libérer. Il y avait déjà eu suffisamment de disputes.

Louis Malle, le célèbre cinéaste français, aimait repousser les limites, arpenter de nouveaux territoires, pas seulement sur le plan artistique, mais aussi sur celui de la morale. Malle essayait toujours d'attiser la curiosité, et il était stimulé par l'idée d'explorer de nouvelles choses. Que pouvait-il tenter d'encore plus osé ? L'Amérique constituait pour lui un territoire qui se mettait sans cesse à l'épreuve, même si les films produits là-bas étaient moins aventureux qu'auparavant. La recherche d'une identité nationale était toujours autant d'actualité qu'à l'époque de Tocqueville, mais elle se rassemblait maintenant autour d'un dénominateur commun assez grossier : la télévision.

Cela faisait maintenant vingt-quatre ans que Malle exerçait en tant que cinéaste, et il avait traité de sujets qui prêtaient à controverse. *Les Amants* (1958) contenait une scène de sexe assez explicite dans un jardin sous le clair de lune. *Le Souffle au cœur* (1971) montrait un jeune homme se faisant séduire par sa propre mère. Dans son premier film tourné en Amérique, *La Petite* (1978), l'actrice Brooke Shields, alors âgée de douze ans, jouait une enfant élevée dans un bordel à la Nouvelle-Orléans. Après ce tournage, Malle avait décidé de vivre et de travailler aux États-Unis.

Durant l'été 1981, son dernier film, *Atlantic City*, reçut un accueil critique triomphal. Grâce au système de financement canadien, il avait pu tourner en dehors des studios d'Hollywood qu'il détestait tant. Il avait travaillé avec un dramaturge de quarante-trois ans, John Guare (auteur de *The House of Blue Leaves*, adaptation musicale des *Deux Gentilhommes de Vérone*), qui ressemblait vaguement à James Joyce lorsqu'il était jeune. Ils étaient devenus très proches et ils cherchaient une autre ville où poser leurs valises pour faire un nouveau film. Pendant qu'ils tournaient à Atlantic City, ils avaient été fascinés par l'affaire Abscam, où un agent du FBI déguisé en cheik arabe avait été présenté à des membres du Congrès par l'intermédiaire d'un escroc nommé Mel Weinberg. Une demi-douzaine d'hommes politiques avaient été filmés en train de recevoir des pots de vin. Au cinéma, cela ferait une formidable farce sur la politique.

Malle choisit Belushi et Aykroyd pour jouer respectivement le rôle de l'escroc et celui d'un agent du FBI un peu coincé. Faire un film sur la politique était assez risqué à Hollywood, mais ils étaient tous les deux tellement célèbres que Malle pensait que le studio leur foutrait la paix.

En septembre 1980, Malle s'était marié avec Candice Bergen et il avait entendu pas mal d'histoires sur les trois fois où elle avait été invitée au *Saturday Night Live*. Il lui exposa son idée : que pensait-elle d'un projet de film portant sur l'affaire Abscam avec Belushi et Aykroyd ?

Elle répondit qu'il y aurait des problèmes de drogue sur le tournage.

Il reconnut que cela pourrait poser problème, mais le jeu en valait la chandelle. La folie et l'inventivité qui régnaient au *Saturday Night Live* n'avait jamais été reproduite au cinéma, et il voulait tenter le coup.

Malle rencontra Mike Ovitz, qui s'était occupé de la carrière de Belushi. En arrivant avec un projet déjà bien ficelé, Malle espérait pouvoir garder un maximum de contrôle sur le film. Le studio se verrait proposer un réalisateur, un scénario et deux stars, ce qui empêcherait les dirigeants de trop mettre leur grain de sel là-dedans.

Ovitz aimait bien cette idée. Il voulait négocier le plus d'argent possible pour tout le monde et il était prêt à tuer pour rafler le pactole puisque Columbia pensait que *Neighbors* allait cartonner. Ils trouvèrent un accord pour commencer à développer le projet.

Environ une semaine avant la fin du tournage de *Neighbors*, Malle et Guare devaient rencontrer John et Aykroyd à l'Odeon. Le cinéaste et son scénariste arrivèrent avec vingt-cinq minutes de retard et entrèrent avec appréhension dans le restaurant.

Guare ne savait absolument pas à quoi s'attendre avec Belushi, et il avait peur d'embarquer sa femme, Adèle, dans une situation embarrassante si John se mettait à délirer comme son personnage du présentateur météo dans le *Saturday Night Live*. D'après ce qu'on lui avait dit, John était un petit voyou, un cinglé complètement drogué.

Mais Adèle discuta tranquillement avec Belushi, apprêté et coiffé pour l'occasion, appuyé confortablement contre un bar style années 1930, comme un personnage tout droit sorti d'une pièce de Noël Coward. Belushi et Adèle parlaient d'une variante du solitaire surnommée le Racing Demons. John semblait très curieux des règles car le nom du jeu lui plaisait. Guare fut très surpris par le côté très enfantin et l'ouverture d'esprit de John.

Puis Aykroyd et sa petite amie débarquèrent. Ils s'assirent tous à une grande table et Guare sentit de bonnes vibrations — des gens rassemblés pas seulement pour travailler, mais aussi pour passer du bon temps ensemble. La conversation suivait naturellement son cours, et ni Malle ni Guare ne tentèrent d'en profiter pour l'orienter explicitement sur le film. Il n'y avait rien d'urgent, et ils souhaitaient tous les deux observer et écouter Belushi et Aykroyd.

Au bout d'un moment, Malle raconta l'histoire qu'ils avaient en tête. Le

FBI connaissait quelques ennuis — une mauvaise image publique, un Congrès hostile, des affaires de corruption en interne — et il engageait donc des criminels comme Mel Weinberg pour duper des hommes politiques et sauver ainsi sa réputation. Ce serait une sorte de « *buddy movie* », comme *Butch Cassidy et le Kid*, sauf que les deux personnages, très différents l'un de l'autre, ne se laisseraient jamais de répit. Ce serait une relation d'amour/haine, sans réconciliation possible.

Belushi et Aykroyd expliquèrent qu'ils avaient toujours rêvé de faire des déclarations publiques sur la politique.

Puis ils se mirent à parler des films de Malle. Aykroyd en connaissait quelques-uns, John aucun. Aykroyd et Guare lui expliquèrent qu'un de ses films, *Lacombe Lucien* (1973), peut-être le plus connu, parlait d'un fermier français de dix-sept ans qui finissait par collaborer avec le régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale.

« Oh, waouh ! » s'exclama John. Il était attiré par l'aspect sulfureux des sujets choisis par Malle. C'était pour lui comme de la musique punk. Toutes ces conneries sur la *new wave* ne servaient qu'à donner un visage acceptable pour les médias à ce mouvement de révolte musical. La musique punk sortait de nulle part, et n'avait aucune connexion avec d'autres genres musicaux.

Guare n'était pas d'accord. Selon lui, des opéras comme le *Lulu* de Berg utilisaient les mots pour intimider et faire peur, ce que cherchait précisément à faire la musique punk.

Non, le punk est pur et totalement original, répondit John.

Aykroyd réorienta la conversation autour du film et expliqua que jouer le rôle d'un agent du FBI représentait pour lui l'ambition de toute une vie. Certains membres de sa famille au Canada avaient fait partie de la police montée, et d'autres avaient été prêtres. Lui-même avait fait une école pour rentrer dans les ordres jusqu'à l'âge de dix-sept ans. L'uniforme avait toujours fait partie de sa vie.

Malle et Guare racontèrent qu'ils avaient tous les deux été éduqués chez les jésuites. Adèle, quant à elle, avait suivi l'enseignement dans une école catholique. John répliqua qu'il était un Albanais issu de la communauté orthodoxe. Ils étaient donc, selon Aykroyd, une bande de « catholiques déchus ».

Guare fut frappé par l'absence de questions de Belushi ou d'Aykroyd sur l'aspect humoristique du film. Apparemment, c'était pour eux la chose la plus

facile et naturelle à aborder.

Malle ne leur parla pas des personnages. C'était censé être le but de cette rencontre, mais chacun semblait éviter soigneusement le sujet. Malle pensa que Belushi et Aykroyd étaient deux originaux à l'esprit vif. Il ne ressentit pas le besoin de parler avec eux de leurs rôles — du moins pas pour l'instant — car ils étaient eux-mêmes de sacrés personnages.

Belushi et Aykroyd annoncèrent qu'ils étaient tous les deux partants pour faire le film. Comme rite de passage, ils demandèrent à Malle et Guare de les accompagner au Blues Bar. Lorsqu'ils arrivèrent là-bas, la porte était fermée avec une grosse chaîne, qu'Aykroyd déverrouilla. Guare pensa que c'était une sorte de club privé, car il faisait très sombre à l'intérieur. Quelqu'un alluma des néons bleus, et il découvrit un juke-box et un flipper. Belushi lança « *Too Drunk to Fuck* » des Dead Kennedy's. Il mit le volume du morceau très fort et commença à danser et sauter autour du bar. Soudain, il s'arrêta et prit Guare à part.

« Écoute ça, écoute ça, dit John. Ce disque est interdit de diffusion à la radio. Tu vois c'est ça qui tourne pas rond en Amérique. On ne peut pas passer cette chanson. »

Guare rigola. Résumer tous les soucis de ce pays avec un tel exemple, cela n'avait évidemment pas de sens, et en même temps, ce n'était pas si bête.

John insista pour que Malle et Guare viennent sur la piste de danse et apprennent à slammer — cette danse punk où les gens se rentrent violemment dedans. Ce qu'il commença à faire alors qu'ils piétinaient autour de la piste de danse.

John fuma de la marijuana. Malle et Guare annoncèrent qu'ils devaient s'en aller.

« Je dois me lever tôt aussi », répondit John. Il leur proposa de finir la soirée dans sa maison de Morton Street. Une fois là-bas, il leur fit visiter la demeure, sans commentaires, avec un air fier, surtout lorsqu'ils se rendirent dans la salle d'écoute, où il leur envoya quelques bourrasques de musique et joua un peu de batterie.

Malle et Guare quittèrent la maison de John vers quatre heures du matin, morts de fatigue. Guare fut particulièrement impressionné par Aykroyd : il était intelligent, singulier et excentrique.

Malle était d'accord, mais il était enthousiasmé par l'appétit insatiable de

Belushi. John possédait un certain type d'intelligence et de savoir qui lui avait été inculqué non pas par la culture, mais par l'instinct.

On aurait dit qu'il voulait tout savoir, vivre chaque moment à fond. En ce sens, il était très américain. Il semblait tantôt mystérieux, tantôt naïf, souvent innocent, cynique, et il ne se refusait rien. En tant que cinéaste, Malle voyait en John le point central d'un film qui pourrait être très fort. Il était l'incarnation de la contre-culture de l'époque, comme les Beatles avaient pu l'être à un moment donné. Et même si John et Dan étaient quasiment inconnus en Europe, Malle pensait qu'il ne leur faudrait que quelques années pour devenir populaires outre-Atlantique. Encore quelques films, et ils deviendraient de gigantesques stars dans le monde entier. Malle sentait qu'il arrivait à point nommé : il pourrait encore les diriger et leur servir de guide, car cela les intéressait d'interpréter des antihéros et de sortir des sentiers battus.

Le tournage de *Neighbors* s'acheva le 29 juin, et John et Judy s'envolèrent en direction de Martha's Vineyard pour s'offrir de longues vacances. Ils n'avaient pas grand-chose de prévu pour les deux mois à venir, et ils pouvaient ainsi profiter des plaisirs de l'île : des températures plus fraîches qu'à New York, et une douce brise qui soufflait sur leur terrain. Judy remarqua que John arrivait presque complètement à se détendre. Aykroyd était là lui aussi, dans sa propre maison sur l'île, et John s'y rendait souvent pour profiter de son bain suédois ou s'endormir sur son canapé. Il adorait vivre dans cet endroit. Rien que prendre sa Jeep noire pour aller faire des courses lui procurait du plaisir. Il s'arrêtait chez Sandy's pour un sandwich au poisson, ou chez Alley's pour voir si un nouveau comics de la série Conan était sorti, ou bien au marché pour acheter de l'espadon. Il trouvait des huîtres du côté du Tisbury Great Pond, et cuisinait des steaks et des hamburgers au barbecue. Il construisit une maquette d'avion, et regardait des séries ou à peu près tout ce qui passait à la télévision. Il passait de nombreux après-midi dans la boutique de vêtements d'un ami, à acheter divers articles ou simplement à regarder les femmes essayer des habits. Parfois il se rendait à la boulangerie de l'île ou jouait au golf.

La plage à l'arrière de leur maison était l'une des plus belles de la côte est des États-Unis — immense, propre et privée. John et Aykroyd la baptisèrent la plage du crâne, et les gens autorisés à en profiter devaient porter un pin's particulier, y compris les membres de la police locale. John adorait nager ou faire du body surf, et il prit même un jour un bain de boue avec la mère d'Aykroyd.

Parfois, il aimait rendre visite à l'écrivain William Styron (*Les Confessions de Nat Turner*, *Le Choix de Sophie*), vainqueur du prix Pulitzer, qui possédait

une maison au nord de l'île. Le 4 août, les Styron organisèrent une fête d'anniversaire pour un de leurs enfants. Parmi les invités se trouvait la chanteuse Carly Simon.

C'était une femme tourmentée qui aimait le culot et l'irrévérence de John. Elle se sentait attirée par les gens qui possédaient une part d'obscurité en eux. D'une certaine manière, John représentait pour elle le monde de la drogue, ce monde qui avait détruit son mariage avec James Taylor. Elle se rendit à la fête aux alentours de minuit. John rôdait autour des voitures, avec l'allure d'un James Dean reconverti en voiturier. Il vint à la rencontre de Simon, qui portait une robe tellement fine qu'elle n'avait pas mis de sous-vêtements. John la salua et souleva sa robe, qu'elle rabaissa immédiatement en grimaçant. On pouvait voir à ses yeux qu'il était sacrément défoncé.

John l'emmena dans le jardin et la plaqua au sol. Sans prêter attention aux gens qui se trouvaient là, il grimpa sur elle et fit semblant, avec des mouvements exagérés, de la culbuter. Simon fut rapidement prise d'un fou rire incontrôlable. Puis il se releva et l'aida à se mettre debout, la porta par-dessus son épaule et l'emmena dans la maison, l'exhibant tel un trophée aux yeux des autres invités. Simon était habituée aux taquineries de John, mais cette fois-ci, ça dépassait les bornes, car elle n'avait plus aucun contrôle sur la situation.

Simon essaya de rabaisser sa robe pour couvrir ses parties intimes. Elle était en colère, se sentait humiliée, abasourdie et embarrassée. Lorsque John se trouvait dans les parages, elle ressentait comme un frisson d'angoisse : il était si courageux et dangereux à la fois. Il vous demandait de faire preuve de tellement d'énergie, de patience, de compréhension, qu'il vous volait presque toute votre volonté.

La femme de David Brown, Helen Gurley Brown, avait réussi à convaincre John de se faire interviewer pour la revue *Cosmopolitan*. Elle lui avait promis que tout se passerait bien. Le 19 août, l'écrivain Michael Segell se rendit sur Vineyard.

« Tu peux faire des notes de frais, non ? » demanda John en l'accueillant à l'aéroport de l'île, car il voulait aller déjeuner quelque part.

« J'ai tendance à tout faire dans l'excès, dit-il à Segell alors qu'ils visitaient l'île dans la Jeep de John. Tu arrives dans une période calme de mon existence. »

Segell déclara que certains des amis de John lui avait parlé de ses tendances autodestructrices.

« J'ai mis beaucoup de temps à m'en sortir, admit John. Mais je crois qu'aujourd'hui je tiens le bon bout. C'est le genre de choses qui reviennent de manière cyclique, qui s'épuisent d'elles-mêmes. On passe par des moments de grande dépression. »

Segell lui demanda s'il faisait référence aux drogues.

« Je déteste réduire le problème à cela, mais ça en fait partie. Ça réveille certaines choses. C'est une pression que l'on se met sur le dos de manière artificielle. Elle vient des chaînes de télévision, des maisons de disque, des studios, et puis tu te rajoutes encore plus de pression pour que ce soit encore plus difficile, parce que tu t'habitues à tout ça et que le travail en soi ne représente plus un défi suffisant. Alors tu te dis : "Bon, je vais tout faire foirer, et là ça redeviendra suffisamment stimulant", ce qui est stupide. Je me suis souvent demandé pourquoi les gens faisaient ça. Tu te sens tellement plus heureux quand tu évites de faire ce genre de choses, mais j'imagine que le bonheur n'est pas un état dans lequel tu veux te retrouver en permanence. »

Ils se rendirent dans une maison qui, aux dires de John, était louée par son ami Michael Klenfner. Un mot sur la porte indiquait : DAN N'EST PAS LÀ.

Segell lui demanda s'il y avait une chance pour que la troupe du *Saturday Night* se réunisse à nouveau.

« Si tout le monde accepte, je le ferai. Mais bon, on a fait notre temps, tu vois ? On a épuisé le filon. Cette émission nous a demandé énormément d'investissement... Tu sais, dans le bar que l'on vient d'acheter à New York avec Danny, il y a une inscription dans les toilettes des hommes qui dit — en trois lignes écrites par des personnes différentes : "Le cinéma est roi", "La télévision n'est qu'un meuble", "Le rock, c'est la vie". Je crois que ça résume assez bien les choses. »

De nouveau dans la Jeep, John freina au milieu de la route.

« J'ai menti au sujet de la maison. Elle n'appartient pas à Klenfner, mais à Danny. » John secoua la tête. « Je suis bête. Je voulais protéger sa vie privée, mais il s'en moque... »

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison de John, Segell remarqua que la Plymouth de 1967 garée là, une ancienne voiture de police, ressemblait à la Bluesmobile. Il lui demanda pourquoi la fenêtre du siège conducteur était brisée.

« Euh, je crois qu'on s'est retrouvé enfermés à l'extérieur une fois.

– Mais, demanda Segell, n’y avait-il pas un moyen plus simple ? Comme utiliser un cintre par exemple.

– Ouais, répondit John, il y a des gens qui utilisent des cintres et d’autres des parpaings. »

Un jour, John appela son frère Jimmy, qui séjournait dans sa maison de Morton Street pendant qu’ils étaient sur Vineyard. Jimmy répétait pour une nouvelle version des *Pirates de Penzance*, dans laquelle il allait jouer.

Paramount, lui raconta John, leur avait demandé avec Dan de jouer dans l’adaptation cinématographique de *Sexual Perversity in Chicago*.

Merde, pensa Jimmy. Il avait joué dans cette pièce, qui parlait des célibataires à Chicago ; elle avait fait salle comble, et maintenant les studios se tournaient vers son frère plutôt que vers lui.

« Qu’en penses-tu ? demanda John.

– Ça me détruirait », répondit franchement Jimmy. Il s’était énormément démené pour que sa carrière d’acteur ne soit pas mêlée à celle de son frère. On lui avait par exemple proposé de jouer dans la version télévisée d’*American College*, et il avait décliné l’offre.

John se mit à parler du pragmatisme dans les affaires.

« S’il te plaît, dit Jimmy, ne le fais pas.

– Qu’est-ce que tu ferais si j’acceptais ? demanda John.

– Ça me foutrait en l’air », dit Jimmy.

John refusa le rôle.

Par un de ces après-midis sans histoire sur Vineyard, John et Dan faisaient un tour en Jeep. Aykroyd conduisait vite et brutalement, pour atterrir sur les dunes de sable, à la plage. C’était une journée ensoleillée, tellement belle que c’en était presque douloureux.

Parler de la mort à ce moment-là n’était peut-être pas, en définitive, si déplacé. Les Hell’s Angels, des motards très rapides, faisaient partie du monde d’Aykroyd depuis qu’il était jeune, ce qui l’avait amené à vouloir tenter de nombreuses expériences. La mort fascinait John et Dan, et ils en

parlaient comme si c'était irréal, une sorte de film ultime. Aykroyd adorait le sketch « *Don't Look Back in Anger* » réalisé par Schiller, dans lequel John avait joué lors de la troisième saison du *Saturday Night Live*.

« Tu sais John, dit Aykroyd, je pourrais mourir sur ma moto.

– Ouais, répondit John, je sais. »

Mais Aykroyd pensa qu'il pouvait tout aussi bien apprendre un jour la mort de John — que ce soit à cause de sa maladresse ou de sa conduite excessive. Aykroyd sentit qu'il était important de conserver une attitude supérieure et nonchalante face au destin et à la mort.

« De toute façon, qui vit dans le but d'atteindre la quarantaine ? » demanda Aykroyd. Il enfonça une cassette dans le lecteur radio. Des guitares au son clair, des accords répétitifs — le genre de musique qui était populaire dans les années 1960, avec une pincée de punk.

« Wahou ! dit John. Qu'est-ce que c'est ? Ça s'appelle comment ?

– Ça s'appelle "*The 2000 Pound Bee*", des Ventures », répondit Aykroyd, expliquant que c'était un groupe de quatre types qui avaient été très populaires environ vingt ans auparavant.

John rit à l'évocation du mot « *bee* », qui lui rappela probablement le sketch du *Saturday Night Live* sur les abeilles. Ils chantèrent en chœur, et rirent de plus belle. Ce morceau était comme un symbole de ce qu'ils avaient vécu, et d'où ils en étaient aujourd'hui.

« Tu dois me promettre quelque chose, dit Aykroyd, si je meurs avant toi, je voudrais que tu passes ce morceau à mon enterrement... Parce que c'est... » Il explosa de rire, puis poursuivit. « Ça serait vraiment génial de balancer un morceau comme celui-ci dans une église pleine à craquer !

– Bien sûr, dit John, et tu feras la même chose pour moi. » Il était tout à fait sérieux, c'était le message parfait à envoyer : une abeille d'une tonne — « *The 2000 Pound Bee* ».

« Promis, répondit Aykroyd, promis. »

Au mois d'août, Avildsen avait terminé un premier montage de *Neighbors*, prêt à être projeté aux cadres de la Columbia. Il était constitué d'une première sélection de prises piochées dans diverses scènes, et représentait une version encore inaboutie du travail. Les dialogues n'étaient pas toujours très audibles

et les raccords mal fichus. Puisque la bande originale du film n'avait pas encore été composée, Avildsen décida de se servir de morceaux tirés de vieux films d'horreur — des musiques sombres, étranges et mystérieuses comme celles de *L'Étrange Créature du lac noir* ou *King Kong*. Le 7 août, les gros pontes de la Columbia, dont Price et Sheldon Schrager, ainsi que les producteurs Zanuck et Brown et quelques douzaines d'autres personnes remplirent la salle 24 du département distribution de la compagnie.

Les dirigeants riaient parfois tellement fort que l'on n'arrivait plus à entendre les dialogues. Schrader était aux anges, tout comme Zanuck et Brown. Ce n'était certainement pas la catastrophe que John avait prédite. L'ambiance était étrange, principalement à cause de la musique, qui atténuait parfois les rires. La bande originale, qui devait être composée par un ami de John, le saxophoniste Tom Scott, ne serait prête que pour la première projection test en public.

Price trouva le film original et assez drôle. Sa seule préoccupation concernait certaines scènes qu'il se souvenait avoir vues dans les rushes — des séquences très drôles, notamment une où John lançait un rire très sarcastique — et qui n'apparaissaient pas dans ce montage. Mais il décida de leur laisser du temps. Les films pouvaient beaucoup changer durant la postproduction, et il souhaitait rester en retrait de ce processus, car il pensait que c'était plus approprié pour le studio.

John et Aykroyd visionnèrent un montage inabouti plus tard, et ils envoyèrent une lettre très formelle à Zanuck et Brown le 18 août :

Messieurs,

*Nous avons le sentiment que les
changements listés ci-dessous
sont nécessaires pour que le film
soit de meilleure qualité. Nous
souhaitons qu'il soit le meilleur
possible. Merci.*

Bien à vous,

John et Dan

Suivait une liste de dix changements qu'ils réclamaient. Les producteurs furent quelque peu interloqués par le ton de ces réclamations, notamment par rapport à certaines lignes de dialogue, où ils avaient écrit « DOIT ABSOLUMENT ÊTRE COUPÉ », ou encore « À CONSERVER ». La lettre indiquait également : « Envoyez-nous deux cassettes audio du film. Nous vous

indiquerons quelles séquences nécessitent des modifications. » À un moment donné dans le film, Ramona — la femme d'Aykroyd — se trouvait dans la chambre de John et lui demandait s'il avait peur que son mari puisse « penser qu'il était là à la tripoter ». Dans la lettre, John et Dan indiquaient : « Remplacer “tripoter” par “baiser”. C'EST IMPÉRATIF. »

Zanuck et Brown tombèrent d'accord avec la plupart de leurs remarques, et deux jours plus tard ils les transmirent à Avildsen.

Juste avant la sortie de *Continental Divide*, le scénariste Larry Kasdan accompagna John et quelques autres personnes à une projection. Après avoir terminé le scénario des *Aventuriers de l'Arche perdue* pour Spielberg, Kasdan s'était mis à réécrire une nouvelle version de *L'Empire contre-attaque* pour George Lucas. Il se préparait également à faire ses débuts dans la réalisation avec un autre de ses scénarios, *La Fièvre au corps*.

Kasdan fut choqué par la différence entre le scénario de *Continental Divide* et ce qui avait été tourné. Le ton du film avait été très largement modifié. Il grimaça sur quelques lignes de dialogue qui sonnaient maintenant comme des vérités toutes faites. Dans son ensemble, le film, et Belushi en particulier, avaient l'air très naïfs. John était assis au premier rang de la salle, et Kasdan l'entendait rire. Il en ressentit de la peine, car selon lui, le film était un échec. Après la projection, John vint à sa rencontre, excité : « Tu n'as pas aimé ? »

Le film était maintenant un produit terminé, et Kasdan répondit simplement : « Bon travail ».

Louis Malle et John Guare avaient passé la majeure partie de leur été en France, à travailler sur leur film sur l'affaire Abscam, maintenant intitulé *Moon Over Miami*, et se sentaient prêts à parler du projet en détails avec Belushi et Aykroyd. Le personnage de Belushi s'appelait Shelley Slutsky, un escroc qui avait été élevé au Fontainebleau Hotel de Miami. C'était un homme dégoûtant, arrogant et malavisé qui balançait l'argent par les fenêtres et houspillait les gens. Aykroyd jouerait Otis Presby, un agent du FBI avec dix ans d'ancienneté, maniaque de l'hygiène, qui possédait un mausolée à l'effigie de John Edgar Hoover chez lui.

Malle et Guare étaient curieux de voir comment John se débrouillerait avec un rôle romantique et ils se rendirent à une séance de *Continental Divide*. Le public attendait de John qu'il soit irrévérencieux, et lorsqu'il finit par prononcer une pauvre réplique comme : « c'est tellement calme ici qu'on pourrait entendre une souris avoir une érection », toute la salle devint folle. Le reste du temps, les spectateurs attendirent en vain que Belushi libère à nouveau cette énergie en eux. C'était comme s'il portait une camisole de

force, ce qui, Malle et Guare le pressentirent, ne pouvait que décevoir ses fans. Mais c'était pour eux une bénédiction, car il leur semblait que le Belushi provocateur n'avait pas encore été exploité à fond. Et d'après ce qu'ils en savaient, ce n'était pas son rôle dans *Neighbors* qui allait explorer cette partie de sa personnalité.

Malle et Guare organisèrent un dîner dans l'appartement new-yorkais du cinéaste. La femme de Malle, Candice Bergen, était présente ce jour-là. Lorsqu'elle apprit qu'Aykroyd ne pouvait pas venir, elle se sentit mal à l'aise. Elle avait pris ses distances avec Belushi depuis son dernier passage au *Saturday Night Live*, où sa consommation de drogues était devenue incontrôlable. Elle savait que son mari appréciait cet aspect de la personnalité de John, mais elle se demandait comment il allait réussir à canaliser cette énergie.

Le soir du 8 septembre, Malle et Bergen, John et Adele Guare attendaient que leurs invités arrivent. John et Judy débarquèrent avec une heure et demie de retard en compagnie de Mitch Glazer.

Aux yeux de Bergen, John était passé du stade d'enfant à celui de vieil homme. Elle tenta de le percer à jour, mais il était trop renfermé.

Judy était incroyablement calme. Elle sortit de l'herbe et commença à la fumer. Guare tenta d'engager la conversation avec John, en mentionnant une bonne critique qu'il avait lue à propos de *Continental Divide* dans le *Time*.

« Quoi ? » répondit John. Il ne l'avait pas lue.

« Elle vient d'être publiée », dit Guare.

John sortit pour trouver un kiosque à journaux.

Bergen alla dans la cuisine, et Mitch Glazer la suivit et flirta avec elle. Cela la rendit furieuse. Glazer avait l'air défoncé, et elle était contrariée par sa présence dans son appartement.

Dans le salon, presque personne ne parlait, et il semblait y régner une grande tension. John revint avec un exemplaire du *Time* et lut la critique, d'abord pour lui-même, puis à voix haute :

« *Continental Divide* est un film de haute volée. John Belushi s'est débarrassé de son personnage d'excité proche de l'homme préhistorique pour devenir ce premier rôle sacré à Hollywood : le type ordinaire qui devient extraordinaire. » À propos de John et de sa partenaire à l'écran, Blair Brown :

« S'ils ne sont pas encore de la trempe de Tracy et d'Hepburn, ils font déjà très largement l'affaire. »

Guare voyait bien que John était intimidé par l'article. Il serrait le journal dans ses mains comme si c'était le seul exemplaire sur Terre, comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Il murmura : « Fantastique. Spencer Tracy. »

Puis le dîner fut servi, et Bergen pensa que ce serait le plus long de toute sa vie. Le sujet du film sur Abscam fut brièvement abordé. Plus tard, Jacqueline Bisset, qui avait récemment tourné un film avec Bergen intitulé *Riches et célèbres*, ainsi qu'Alexander Godunov, le danseur de ballet qui avait émigré aux États-Unis, leur rendirent visite. John essaya de montrer quelques mouvements de slam à Godunov, mais la tension ne s'estompa pas. Après que tout le monde fut parti, Bergen écrivit dans son journal : « Oh mon Dieu, nous avons été envahis par l'ennemi. Des forces maléfiques. Attention. »

15

Quelques jours plus tard, Marcia Resnick, une photographe de trente ans qui animait une rubrique satirique intitulée « *Resnick's Believe-It-Or-Not* » dans le *SoHo News*, repéra John au club AM-PM vers 6h du matin. Le club était plein à craquer car les gens revenaient juste des vacances d'été, et les activités reprenaient dans le New York *underground*. Le club se trouvait dans un vieil immeuble avec trois étages et un sous-sol au 59 Murray Street, à trois blocs du World Trade Center. Au sous-sol, dans la salle VIP, des caisses faisaient office de tables et de chaises. On aurait dit un site en chantier.

Resnick, petite femme habillée dans le style punk, avait eu des propres problèmes de drogue, notamment avec l'héroïne. Elle salua John, et ils se donnèrent rapidement des nouvelles. Resnick avait déjà fait deux séances photo avec John, et envisageait avec anxiété de le refaire pour son nouveau livre, *Bad Boys : A Compendium of Punks, Poets and Politicians*. Elle lui donna une tape amicale et demanda quand elle pourrait le prendre à nouveau en photo. Ils décidèrent d'aller dans son studio.

Resnick possédait une sorte de sixième sens, elle sentait exactement à quel moment prendre quelqu'un en photo. Il y avait quelque chose qui se dégageait des gens à leur insu, et il était très important pour son nouveau livre qu'elle puisse saisir ce côté « enfants terribles », cet air de défi comme elle le percevait chez ces *bad boys*.

Dans son loft — une grande pièce qui surplombait l'Hudson River avec, en son centre, son studio photo — elle se mit directement au travail, chargeant

son appareil Nikon avec de la pellicule noir et blanc, et installant deux projecteurs. Elle fut vite prête.

John portait un vieux pantalon en velours côtelé, des baskets usées, une veste en cuir noir et un épais sweat-shirt à col en V d'où émergeaient d'épaisses touffes de poils. Il marchait dans la pièce. Resnick pensa qu'il essayait d'échapper à son appareil.

« Tu sais, dit-il, le bureau de Lynn Goldsmith [*une autre photographe*] n'arrête pas de m'appeler, et elle tuerait père et mère pour une séance comme celle-ci avec moi. »

Resnick hocha la tête, attendant patiemment le moment pour démarrer la séance. Il semblait nerveux, comme un animal en cage. « Tu as des accessoires ? » demanda-t-il.

Elle lui donna deux écharpes — une blanche, qu'il mit autour de son cou, et une noire, qu'il serra autour de sa tête comme un bandana. Il attrapa un minuscule globe terrestre et le scotcha sur son épaule gauche avec du ruban adhésif. Il enfila une paire de lunettes de soleil, s'assit sur un tabouret et esquissa un sourire. Il ressemblait à un pirate avec le monde sur son épaule.

Clic.

Resnick sentit une tension bénéfique entre eux : ils étaient tous les deux épuisés, et John se battait contre l'appareil. Il semblait avoir peur de rester en place pour une photo, car son talent résidait dans le mouvement, la fluidité. L'expression de son visage se fit plus dure encore.

Clic.

À la quatrième photo, Resnick réussit à lui faire enlever le globe et les lunettes ; entre la cinquième et la huitième il remit les lunettes en lançant des coups d'œil furtifs par-dessus ; puis il ôta à nouveau les lunettes, et finalement le bandana. Il transpirait et desserra l'écharpe blanche autour de son cou. Il grogna, se frotta le visage et se passa la main dans les cheveux, révélant un début de calvitie. Après trente-deux photos, il était détendu mais Resnick avait besoin de recharger son appareil. John voulait une cigarette, puis une bière ; ce n'était plus le même son de cloche.

« Encore une pellicule », insista Resnick. Il vida ses poches, en sortit une VHS de *Sur les quais* et une bouteille de Flurazépam, un tranquillisant.

Lorsqu'ils reprirent, Resnick sentit que John essayait encore d'échapper à

l'objectif. Près de lui, un mannequin portait une cagoule noire sur la tête. John l'enfila afin que l'on ne voie plus que sa bouche et ses yeux. Il s'assit sur une chaise, il avait l'air d'un gros bourreau sinistre.

Clic, clic, clic, clic.

John retira la cagoule et sa veste en cuir. Il jeta sa cigarette. Plus d'accessoires. Il esquiva l'objectif en tournant la tête. Resnick continuait à le photographier, en attendant toujours d'obtenir le cliché qu'elle voulait. Elle s'approcha de lui, si près qu'elle ne capturait plus que sa tête, puis son visage : c'était là que résidait le *bad boy*, avec sa fatigue et sa frénésie. Une goutte de sueur traversa son front, son visage se relaxa un bref instant, la lumière révéla ses cheveux gras et en désordre, sa barbe mal rasée et son regard fatigué mais pénétrant.

Elle attendit une fraction de seconde et déclencha l'appareil.

« C'est ça. »

John alla jusqu'au lit de Resnick et s'effondra. Ses ronflements emplirent très vite tout le loft. Resnick rangea la pièce, et quarante-cinq minutes plus tard, John se leva et prit des pilules dont elle ignorait la nature. Il partit de chez elle vers 11h du matin. Après son départ, Resnick retrouva sa bouteille de tranquillisants et sa cassette de *Sur les quais*.

John rentra jusqu'à sa maison de Morton Street pour passer prendre Judy et partir pour Amagansett, ville située sur Long Island. Ils devaient assister au mariage de Lorne Michaels, qui avait précédemment divorcé de Rosie Shuster, l'une des auteurs du *Saturday Night Live*, pour épouser Susan Forestal, un mannequin originaire du Texas. C'était un mariage en grandes pompes, et presque toute l'équipe du *Saturday Night Live* était là, sauf Dan Aykroyd, qui avait eu une relation assez sérieuse avec Forestal. Il était resté à Whitehorse, dans le Yukon, en se disant qu'assister au mariage d'une ancienne petite amie lui porterait la poisse.

D'après Brillstein, ce mariage ressemblait à une fête chez Elaine, célèbre restaurant new-yorkais très prisé par les célébrités. Les acteurs Jack Nicholson et Buck Henry, les chanteurs Paul Simon et Art Garfunkel, les mannequins Lauren Hutton et Cheryl Tiegs, Jann Wenner du magazine *Rolling Stone*, Bill Murray et Gilda Radner étaient tous dans l'assistance.

John arriva dans un si mauvais état que Paul Simon le prit en charge, le rasa et le rendit présentable pour la cérémonie.

Judy expliqua à Brillstein que John avait fait la fête pendant deux jours.

Il alla le voir. John était dans les vapes et presque incapable de tenir des propos cohérents. Brillstein était très affecté, car cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas vu dans cet état.

« Tu t'occupes toujours de groupes de rock ? » demanda John. Brillstein était son agent depuis six ans, et il n'avait jamais travaillé avec des groupes de rock. Il sentit que John ne savait même pas où il était. Il supposa que John avait eu peur de retrouver son ancienne équipe de travail, car il ne s'était jamais très bien entendu avec eux.

Michael O'Donoghue remarqua, comme bien d'autres, que John était au bord du gouffre. « John est totalement arraché », dit-il à Brillstein, qui fit mine de rien, et répondit que Belushi allait bien. Mais John tenait à peine debout.

Alors que Michaels et Forestal s'apprêtaient à marcher jusqu'à l'autel, ils remarquèrent John, debout dans l'allée. Michaels alla à sa rencontre, inquiet de ce qui pourrait se passer. Est-ce que John allait péter les plombs au mariage ?

John les serra longuement dans ses bras. Michaels fut très touché par ce geste, quoiqu'un peu surpris. Il se souvint alors que John n'était pas si fort qu'il pouvait le paraître.

Pendant la réception, qui se tenait dehors par un beau jour d'automne, John s'évanouit sur une chaise longue. Personne ne réussit à le réveiller, et il avait une mine terrible. Brillstein et Michael Klenfner transportèrent la chaise derrière des haies. Il fallait mieux éviter qu'on le voie dans cet état.

Le lendemain matin, le 14 septembre, John était de retour à New York pour la promotion de *Continental Divide*. Universal sortait deux autres longs métrages en même temps et avait organisé un énorme rassemblement pour toute la presse, qui pouvait rencontrer les équipes des films à l'hôtel Saint Moritz, dans le sud de Central Park.

Le *Hollywood Reporter*, journal spécialisé dans l'industrie du cinéma, avait déjà publié une critique qui commençait par : « John Belushi joue de manière assez sobre... mais c'est aussi une manière de bien vendre le produit pour Universal, comme s'ils sortaient un film où Pavarotti ne chante pas et où Bo Derek ne se met pas nue. »

John donna sept interviews télévisées entre 9h et 11h, fit une coupure de trois heures pour se reposer et déjeuner, puis revint pour trois heures

d'entretiens avec la presse papier, allant de table en table dans une pièce bondée.

Blair Brown, enceinte à l'époque, était également présente. Elle remarqua que John avait repris du poids, ce qui compromettait leurs chances d'être les nouveaux Tracy-Hepburn du cinéma américain, même si Universal axait très largement la promotion du film sur ce point.

Lors d'un aparté, John reconnut qu'il avait essayé de lui faire perdre les pédales durant le début du tournage dans le Colorado. Elle répondit qu'elle s'en était aperçue.

Alors qu'ils circulaient de table en table, Brown remarqua que John se sentait mal à l'aise de devoir répondre à des questions sur son travail. Il en esquiva certaines et usait fréquemment de la langue de bois. Elle pouvait voir qu'il avait envie de s'attaquer aux journalistes — au moins verbalement — même s'il tentait de garder son calme.

Après ce marathon, Brown, Michael Apted et John s'accordèrent pour dire que les critiques seraient mauvaises, mais que le film ferait un bon score au box-office.

Le lendemain soir, John et Judy se rendirent à une projection du nouveau montage de *Neighbors* au Magno Penthouse sur Broadway. Avildsen avait accepté qu'ils puissent voir où il en était depuis le mois d'août. Aykroyd, Brillstein, Zanuck et sa femme, ainsi que David et Helen Gurley Brown étaient également présents.

Belushi était assis entre Zanuck et Brown. Les dirigeants de la Columbia, et notamment le président John Veitch, occupaient le rang juste devant eux. Zanuck remarqua que John n'était pas de bonne humeur. Il se tortillait sur son siège et fit une horrible blague sur Avildsen à voix haute.

Plusieurs personnes se retournèrent.

« John, chuchota Zanuck, ferme-la, nom de dieu ! »

Les lumières s'éteignirent et le film démarra. D'emblée, John se mit à contester sans se cacher le choix des prises et la façon dont le tout était monté. « Non ! », « Putain ! », « Merde ! », criait-il.

Zanuck et Brown tentèrent de le calmer. Il baissa d'un ton mais frappait son accoudoir du poing lorsqu'il n'aimait pas quelque chose, ce qui faisait trembler toute la rangée. Il réagissait à chaque petit détail comme s'il recevait

une charge électrique. Zanuck avait envie de ramper sous les sièges pour sortir de la pièce, mais il se devait de garder John sous contrôle.

Tout au long du film, Zanuck vit et entendit quelques trucs marrants. Mais Belushi avait raison : le tempo n'était pas bon et les séquences trop longues, ce qui rendait le montage mou, et empêchait de saisir correctement la situation kafkaïenne dans laquelle le personnage d'Earl Keese se retrouvait. Et les prises les plus drôles avaient tout simplement disparu. Zanuck sentait qu'il y avait là tous les ingrédients d'un bon film, mais, en l'état, il était estropié et bancal. Il était tellement tendu qu'il avait la nette impression de perdre du poids rien qu'en restant assis là.

Vers la fin du film, John ôta une de ses chaussures et la cogna contre son accoudoir. Boum ! Boum ! On aurait Khrouchtchev au siège des Nations Unies, tapant sur l'estrade. « C'est pas la bonne prise ! » cria-t-il.

John faisait ça pour attirer l'attention, mais c'était le reflet d'une rage profonde et sa colère — Zanuck s'en rendait compte maintenant — semblait tout à fait légitime. Avildsen avait merdé, mais la question qui se posait maintenant était de savoir comment ils allaient gérer cela. Ils ne pouvaient pas tous enlever leurs chaussures et se mettre à frapper leurs accoudoirs.

Lorsque la lumière se ralluma, il n'y eut aucun applaudissement — c'était la tradition lors des projections privées. Zanuck vit les dirigeants de la Columbia, y compris Veitch, échanger des regards froids. Tout le monde se hâta vers la sortie, et Zanuck sentit venir la catastrophe.

Zanuck, Brown et Brillstein souhaitèrent rencontrer John et Aykroyd en urgence chez Elaine's. Il n'y avait pas d'intérêt à inviter Avildsen, et Zanuck avait peur qu'on en arrive aux mains.

David Brown marchait sur Broadway avec John. « Si je le vois, je le fracasse ! »

Aykroyd, devant la réaction de son partenaire, réalisa qu'il allait devoir garder son sang-froid. Il ne pouvait plus y faire grand-chose aujourd'hui. « John, dit-il, je trouve le film pas si mal. »

L'ambiance chez Elaine's était lugubre. John s'était calmé et se montrait plus raisonné, mais toujours aussi cassant. « C'est tout ce que je craignais », dit-il, remarquant que le pire des films possibles était sorti des entrailles de ce qu'ils avaient tourné. John voulait tout remonter lui-même ; avec Aykroyd, ils pouvaient réparer tout cela.

« Non », répondit énergiquement Brown, le syndicat des réalisateurs garantissant à Avildsen le droit de monter sa version du film et de la projeter en public. Mais après cela, ajouta Zanuck, les producteurs et la Columbia auront le droit de décider du montage final.

Zanuck oscillait entre dire tout le mal qu'il pensait du travail d'Avildsen ou rester optimiste.

Mais John n'en démordait pas, et pour lui les perspectives qui s'offraient à eux étaient toutes sombres.

Le lendemain, Zanuck et Brown se rendirent à une réunion avec Frank Price dans les bureaux de la Columbia, sur la Cinquième Avenue.

Selon Price, le montage qu'il avait vu un mois auparavant était bien meilleur. Il semblait évident qu'Avildsen avait fait marche arrière depuis, et qu'il avait rendu l'ensemble bien plus monotone. Mais d'après ce qu'il avait vu jusque-là, ce n'était pas non plus si mauvais. Price tint compte des remarques de chacun, et proposa un plan d'action pour rattraper le coup :

Primo, il fallait changer la musique, car elle allait à l'encontre de l'aspect comique du film.

Secundo, Price souhaitait organiser des projections test avec des fans de Belushi et Aykroyd, afin d'avoir leur avis sur ce montage. Elles auraient lieu au sein de la Columbia, afin de pouvoir contrôler qui ferait partie du public. Price voulait à tout prix éviter un mauvais bouche à oreille.

Tercio, ils retarderaient la sortie du film de quelques semaines. Celle-ci devait initialement avoir lieu le 11 décembre, mais ils avaient pris le parti de l'avancer au 4 décembre, afin que *Neighbors* ait une longueur d'avance sur les autres sorties de Noël. Mais cette décision avait été prise alors qu'ils étaient certains de tenir un carton au box-office. Price leur annonça qu'ils allaient décaler la première du film au 18 décembre.

Price n'eut pas besoin d'expliquer pourquoi. Zanuck et Brown le savaient très bien.

C'était la vieille combine du « prends l'oseille et tire-toi ». Une sortie début décembre permettait à un bon film de prendre son élan pour le premier week-end des vacances, moment de l'année où il y avait le plus grand nombre de spectateurs dans les salles. Avec un mauvais film, une sortie trop tôt en décembre pouvait signifier son arrêt de mort avant même le premier week-end des vacances. En sortant *Neighbors* le 18 décembre, ils pourraient au moins

profiter de l'affluence dans les salles et garder l'espoir de rentrer dans leurs frais.

Zanuck et Brown, très remués par la projection de la veille, furent impressionnés par le calme et le professionnalisme de Price. Les projections test, le changement de musique et de date de sortie semblaient constituer des étapes logiques, et Price les avaient listées en tant que tel. C'était une stratégie simple et limpide.

Ce matin-là, John était l'invité du *Today Show* sur NBC avec Gene Shalit. Puis il prit avec Judy l'avion pour Chicago afin d'assister à l'avant-première de *Continental Divide* le soir suivant. Comme d'habitude, John fit un passage par Second City. Bernie Sahlins appréciait de recevoir tous les anciens de la troupe et de les laisser faire un petit passage sur scène. Ce soir-là, la troupe bricola un sketch où ils regardaient le *Saturday Night Live* à la télévision. Puis John débarqua sur scène.

Le public tressauta. Il y eut des cris et des hurlements de la centaine de personnes présentes dans la salle. Au moins, à Chicago, John était considéré comme Elvis Presley, Mick Jagger ou John Fitzgerald Kennedy. C'était comme un rituel de bienvenue atavique assez perturbant.

Après la représentation, John expliqua à Sahlins qu'il avait placé beaucoup d'espoirs dans la sortie de *Continental Divide*. C'était un travail qui lui avait demandé beaucoup d'effort, et il y avait mis tout son cœur.

Judy constata que John était contrarié par la campagne de promotion autour du film et l'avant-première ; il détestait être livré en pâture au jugement des autres. Un des journalistes lui avait demandé ce qu'il portait pendant la scène d'amour avec Brown dans la chambre d'hôtel. John en était presque tombé de sa chaise et avait éprouvé un sentiment de colère froide : personne n'aurait osé poser une telle question à Robert Redford.

Le stress, le fait de se trouver à Chicago, devinrent des prétextes pour sortir faire la fête. John se rendit au Blues Bar et revit quelques-unes de ses anciennes fréquentations liées à la drogue. Une femme avait en sa possession un flacon de 100 Quaaludes. Judy pensa qu'elle pourrait les lui acheter et les mettre à la poubelle.

L'espace d'un instant, il lui sembla que c'était la solution la plus logique, mais elle en avait marre de jouer au flic. John était déjà agité, sur le point de se lancer dans une débauche de drogues. Elle n'avait plus la force de faire barrage, c'était devenu une tâche impossible et épuisante pour elle. Elle devait surveiller chaque poignée de mains, chaque salut échangé, chaque accrochage

dans la foule, chaque arrêt aux toilettes, chaque coup de fil, chaque moment d'intimité qu'il recherchait. Elle ne pouvait pas vivre dans la terreur que John puisse exercer son libre arbitre. Et pendant un instant, elle pensa vraiment qu'elle pourrait construire une barrière entre John et le monde : l'enfermer et acheter les 100 Quaaludes, acheter tous les Quaaludes de Chicago, tous ceux qui circulaient aux États-Unis — et aussi toute la cocaïne, tous les excitants, toutes les pilules et autres. Et même toute l'héroïne. Il était en train de demander partout si quelqu'un avait quelque chose, ce qui faisait vraiment peur à Judy.

John finit par échapper à sa surveillance, et apparemment il trouva quelque chose, car il semblait mal en point lorsqu'ils quittèrent Chicago le 18 septembre, jour où la plupart des critiques sur le film furent publiées. John débuta sa lecture par les journaux de Chicago. Dans le *Chicago Tribune*, Gene Siskel écrivait : « John Belushi est adorable... Le succès que semble connaître ce film devrait lui permettre de recevoir des propositions plus variées. »

Le *Sun Times*, le journal de Royko, son personnage dans le film, attribua trois étoiles. On pouvait y lire que John traversait le film avec une « tendresse et un charme surprenants ».

Le *Los Angeles Times* était, quant à lui, beaucoup plus critique : « Pour un film qui repose principalement sur le caractère séduisant de son personnage principal, John Belushi n'est tout simplement pas très aimable. Ni charismatique. Ni sexy... Le courant qui passe entre lui et Blair Brown n'est pas assez fort pour briller de mille feux. »

Il y eut finalement plus de bonnes critiques que ce à quoi s'attendaient John, Brown ou Apted, mais le film ne remporta pas un grand succès au box-office. Avec un budget de 11 millions de dollars, les recettes de 18 millions ne permirent pas aux stars du film de toucher un pourcentage. Apted avait essayé de trouver le juste milieu entre la comédie et l'aspect romantique du scénario. Mais il dut se rendre à l'évidence : c'était un échec. Les fans de John ne pouvaient ou ne voulaient pas l'accepter dans ce nouveau rôle.

Le 22 septembre, John et Judy prirent un avion pour Los Angeles et s'installèrent dans une suite du Beverly Hills Hotel. John devait participer à la postproduction de *Neighbors*. Il fit savoir qu'il n'aimait pas cet hôtel, car la nourriture n'était pas bonne, la climatisation fonctionnait mal et parce qu'il détestait qu'on le reconnaisse en traversant le hall d'entrée. Il déclara qu'ils auraient dû louer une maison.

Judy en conclut qu'il n'était pas satisfait du film, et qu'il reportait cette frustration sur le choix de l'hôtel. Mais elle avait besoin d'un endroit pour

travailler, car elle était en train de s'atteler à la conception de la pochette du quatrième album des Blues Brothers, et la chambre supplémentaire dont ils bénéficiaient lui permettait de s'étaler. Elle pouvait également commander de la nourriture, et la réception lui permettait de recevoir des messages. John avait beaucoup de cocaïne sur lui et se lança dans une grosse défonce. Elle décida alors de tenter une approche différente. Au lieu d'aller à la confrontation, elle choisit de s'isoler et de l'ignorer, ce qui, espérait-elle, le perturberait suffisamment pour que ce soit lui qui cherche à provoquer une dispute. Ainsi, ils pourraient déballer leur sac. C'est pourquoi, pour le moment, elle le laissait seul.

Brillstein constata que la cocaïne abîmait la voix de John, ce qui n'augurait rien de bon, car il allait devoir corriger ou changer certaines répliques — ce qu'on appelle le doublage, opération consistant à modifier certains mots ou phrases de la bande-son. Le timbre de John devait donc être le même que sur le reste du film, ou l'on courrait à la catastrophe.

John et Aykroyd, avec l'aide de Zanuck et Brown, avaient réussi à convaincre Avildsen de les laisser changer d'eux-mêmes certaines répliques. C'était une demande totalement inhabituelle, mais Avildsen répondit qu'il prendrait leurs remarques en considération.

La session de doublage était prévue le 24 septembre à 14h, ce qui correspondait au troisième jour que John passait à Los Angeles, pour autant de temps de défonce. Avant cette séance, Brillstein l'emmena voir le docteur Robert J. Feder, spécialisé dans les troubles de la voix. Âgé de quarante-sept ans, il s'était occupé de John pendant trois ans pour des rhumes chroniques, des infections et une surconsommation de drogues, en particulier de cocaïne. Son bureau était tapissé de plus de cinquante autographes de célébrités qui avaient été ses patients — des comédiens de haut rang, des chanteurs et d'autres personnalités, notamment Natalie Wood.

Feder avait assisté à de nombreux hauts et bas dans la vie personnelle et professionnelle de John — en pleine forme au moment de *Continental Divide*, lorsque John s'était réconcilié avec lui-même ; dans le creux de la vague pour le premier concert des Blues Brothers, où il était arrivé dans son cabinet en pleurs, dans un état de dépression, car il se sentait coupable d'avoir échoué. John appelait de temps en temps Feder à son propre domicile pour des conseils d'ordre médicaux ou autres.

Feder voyait John comme quelqu'un qui ne voulait pas prendre soin de lui-même, quelles que soient les circonstances. Lorsqu'ils abordaient le sujet de sa consommation de drogue, John se comportait comme un petit garçon honteux, ce qui rendait toute réprimande difficile. À plusieurs reprises, Feder

avait tenté de lui expliquer que prendre autant de cocaïne mettrait sa carrière en péril, lui détruirait la cloison nasale, entraînant des problèmes chroniques de la voix, et finirait par produire un son nasillard désagréable et permanent. John s'en sortait toujours par une pirouette théâtrale. Une fois, il avait ri bêtement et raconté à Feder qu'il avait flirté avec quelques femmes du Manoir Playboy, sans réussir à bander parce qu'il était trop saoul. Et très vite Feder se mit à rire. Que vouliez-vous faire ? Lui imposer des règles était vain, Feder n'essaya même pas.

Le matin du 24 septembre, lorsque John vint dans son cabinet avec Brillstein, la cocaïne avait tellement irrité ses voies nasales qu'une des infirmières de Feder fut obligée de lui administrer une piqûre de Decadron et de Celestone — deux anti-inflammatoires qui résorberaient la tuméfaction et permettraient à sa voix de retrouver un son plus naturel. Feder avait déjà prescrit ce genre de traitements à John plus d'une douzaine de fois.

John réclama une piqûre de vitamine B12 pour lui donner un coup de fouet.

Feder l'avait déjà fait à plusieurs reprises par le passé, et n'avait jamais tenté de lui expliquer que cela n'avait en vérité aucun effet. Mais Feder se disait qu'il n'y avait pas de mal à ce qu'un placebo aide John à tenir le coup psychologiquement.

John voulait également un stimulant, arguant qu'il devait rester éveillé pendant la session de doublage de *Neighbors*. Il était debout depuis des jours et avait besoin de quelque chose pour éviter de sombrer.

Feder prescrivait des amphétamines ou des excitants à certains de ses patients lorsqu'ils devaient être « au top » pour une représentation en particulier ou pour une journée. Mais il n'avait pas du tout confiance en John pour lui prescrire de tels médicaments. Lorsqu'il était en possession de produits de ce genre, tout devenait possible. Il pourrait même tenter d'avaler un flacon tout entier d'un coup, et en mourir. « Je ne vous en donnerai pas », répondit Feder. « Bernie va devoir vous les réclamer alors ». Feder s'adressa ensuite à Brillstein : « Je ne veux pas lui en prescrire. Je vais faire l'ordonnance à votre nom », pour 10 Dexamyls de 15 mg chacun. Brillstein alla chercher les médicaments juste en-dessous du cabinet et donna les comprimés à John.

John avait une limousine, et alors qu'ils se dirigeaient vers Sunset Boulevard en compagnie de Brillstein, il se plaignit à propos de son intimité. Il n'en avait aucune, et surtout pas à l'hôtel, ce qui lui pesait sur les nerfs.

Un grand nombre de gens étaient massés devant le Roxy Nightclub et le On the Rox lorsqu'ils arrivèrent sur Sunset Boulevard. John baissa sa vitre en passant devant eux et leur fit des signes. Il y eut de légères acclamations, mais peu de gens le reconnurent.

Mon dieu, pensa Brillstein, il ne *supporte pas* son manque d'intimité mais il serait malheureux sans ses fans.

John lui adressa un léger sourire. Brillstein comprit à ce moment que John était très à l'écoute de lui-même, et à la fois pas du tout.

Durant la session de doublage, Aykroyd et John proposèrent tellement d'idées et de modifications qu'ils auraient pu retravailler le film pendant des jours. John semblait particulièrement acharné et il travailla jusqu'au soir pour trouver un moyen de sauver le film.

Judy ne le voyait pas souvent. Parfois il passait par le Beverly Hills Hotel mais repartait aussitôt. Elle savait qu'il allait — intentionnellement ou pas — laisser derrière lui de petits indices sur ce qu'il faisait de ses journées. Elle avait pour habitude d'inspecter ou simplement de suivre le fouillis qu'il laissait derrière lui. Elle découvrit la bouteille de Dexamyl au nom de Brillstein. C'en était trop. Elle décida de se rendre au bureau de l'agent pour obtenir des explications. Depuis un certain temps, elle se demandait à quel point le milieu du cinéma — les agents, les *managers*, les cadres des studios — se souciait de la consommation de drogue de John. Était-ce eux qui se chargeaient de lui en procurer ? Ou bien l'aidaient-ils ? Elle n'en était pas sûre. Judy était très en colère lorsqu'elle pénétra dans les locaux de l'agence de Brillstein. L'agent était absent, mais elle tomba sur son assistant, Joel Briskin.

« Qui lui en trouve ? » demanda Judy.

Briskin lui expliqua que la session de doublage coûtait 40 000 dollars, et que John devait y être. C'était le seul moyen d'être sûr qu'il resterait éveillé, et le flacon ne contenait que quelques pilules.

« Laissez-le tomber dans les vapes, répondit Judy. Il faut qu'on arrête de reporter le moment où les drogues vont le foutre complètement dans la merde. *Laissez-le se foutre dans la merde*. Vous ne comprenez pas ? C'est la seule manière pour qu'il comprenne. Il faut qu'on arrête de jouer aux anges gardiens. » Puis elle sortit brutalement de la pièce.

Briskin n'était pas d'accord car il y avait trop de choses en jeu : pas seulement le doublage, mais le film tout entier. Et si le film se plantait, alors la

carrière de John — dont la réputation dans le milieu était très mauvaise — pourrait être mise en péril. Il n'y aurait plus de contrats à plusieurs millions, plus de maison de vacances, de voyages en première classe, de dîners chics, de comptables, d'avocats, d'agents ou de *managers*. John — ainsi que tous ces gens — avaient besoin que le film soit un succès.

Peu de temps après, Judy trouva une nouvelle ordonnance de Dexamyl au nom de Brillstein. Elle se rendit dans ses bureaux, encore plus en colère que la fois précédente. John abusait de toute sorte de drogues et le Dexamyl n'échappait pas à la règle. En soi, l'abus de ce médicament était déjà dangereux. Mélangé avec de la cocaïne et dieu sait quoi d'autre, on pouvait en mourir.

Une fois de plus, seul Briskin était dans les locaux. Il lui expliqua que le docteur Feder avait établi sa prescription pour Brillstein car John aurait des ennuis si on l'attrapait avec une ordonnance à son propre nom.

Judy se fichait de ses explications. Elle voulait qu'ils arrêtent de fournir des excitants à John, quel que soit le nom sur l'ordonnance. Elle ne céda pas et supplia : *laissez John se mettre dans la merde*.

Briskin répondit qu'ils ne pouvaient pas se le permettre. Pas cette fois.

Judy s'en alla, et sur le chemin du retour elle se demanda en quoi mettre le nom de Brillstein sur l'ordonnance pouvait protéger John. Cela n'avait aucun sens. En vérité, ce serait encore pire si John était arrêté avec des médicaments au nom de quelqu'un d'autre. Cet arrangement était fait pour protéger le docteur Feder, conclut-elle. Si John était arrêté sous l'influence de ces médicaments, le docteur ne voulait apparemment pas qu'on puisse établir un lien direct avec lui. Brillstein n'aurait alors qu'à essayer les plâtres et expliquer comment John se les était procurés.

Judy était suffisamment en colère pour en parler à Wilbur Gould, leur docteur à New York, qui avait recommandé John auprès de Feder. Elle voulait qu'il dise à Feder d'arrêter.

Le soir suivant, John se trouvait au Guitar Center, un flamboyant magasin de musique sur Sunset Boulevard, à la recherche d'une nouvelle batterie électronique. Il était accompagné de Tino Insana, son ami de longue date de l'Universal Life Coffee House, et d'Aykroyd. Ce soir-là, dans le magasin, se trouvait également un grand et mince jeune homme de vingt-neuf ans. Il était habillé de manière plutôt classique, à l'exception d'un appât de pêche accroché à l'une de ses oreilles. On le présenta à John.

Il s'appelait Derf Scratch et était guitariste dans un groupe de punk baptisé Fear. Son véritable nom était Frederick C. Millner III ; « Derf » voulait dire « Fred » en verlan. Il accompagna John et les autres au On the Rox pour boire quelques verres. John avait des centaines de questions à lui poser sur la musique punk et sur Fear, groupe constitué de quatre membres, qui existait depuis trois ans.

John appela Dav-El, service qui fournissait des véhicules pour le Beverly Hills Hotel, et demanda à ce qu'on leur envoie une limousine au On the Rox.

Frank Corte, chauffeur pour Dav-El, sortit la limousine de l'hôtel à 21h45. Il était heureux d'avoir une mission de nuit, surtout avec une célébrité comme Belushi.

Au On the Rox, Corte embarqua John, Aykroyd, Insana et Derf à bord du véhicule.

John dit qu'il voulait aller au Manoir Playboy.

Corte les conduisit jusqu'au 10 236 Charing Cross Road à Bel Air. Ils arrivèrent dans l'antre symbolique du magazine de Hugh Hefner et de son empire du sexe — une propriété bien tenue de deux hectares avec un luxueux manoir — à 0h25. Hefner accordait un accès régulier à ses amis et autres membres du *show business*, en particulier le vendredi et pour des fêtes le dimanche soir.

Derf et Aykroyd purent constater que John adorait l'opulence — la nourriture, les bars, une salle de jeu, des piscines exotiques et des saunas, qui servaient souvent de toile de fond aux célèbres photographies du magazine. John et Derf nagèrent pendant un temps dans la piscine. John déclara à Derf qu'il vivait sa vie exactement comme il le souhaitait. Le succès, poursuivait John, lui avait apporté des passe-droits et la liberté. « Le succès, ça veut dire qu'on peut se lever et s'en aller quand on veut », ajouta-t-il.

Vers 1h45, ils retournèrent à la limousine, et Corte se rendit en direction d'Hollywood. Aykroyd, Insana et Derf étaient fatigués et voulaient rentrer. Corte les déposa chez eux.

Direction le Record Plant, annonça John, un studio d'enregistrement ouvert toute la nuit sur la Troisième Avenue et La Cienega. Neil Diamond était censé enregistrer ce soir-là, mais apparemment ce n'était pas le cas, car John revint assez vite, exécutant une petite danse des Blues Brothers en s'approchant de la voiture.

John demanda à Corte de s'arrêter sur Sunset Boulevard. Ils embarquèrent une fille et le chauffeur les conduisit sur le parking entre le Roxy et le Rainbow, un bar populaire situé juste à côté. Ils arrivèrent vers 2h30, peu après la fermeture du Rainbow. Le parking, lieu célèbre partout dans la ville pour faire des rencontres et acheter de la drogue, était rempli de toutes sortes de gens : des adolescentes en short très courts, des prostituées, des *businessman*, des étudiantes en classes préparatoires de la côte est, et même des personnes vêtues de combinaisons spatiales et autres costumes.

John traversa la foule, apparemment dans un dernier effort pour acheter de la drogue avant la fin de la soirée, à la recherche d'un signe révélateur de quelqu'un qui « vendait ». Un hochement de tête, un signe de la main, un regard, un chuchotement étaient les éléments de communication subtils pour celui qui cherche à dealer dans la rue. Très vite, John trouva quelqu'un qui lui proposa d'aller lui chercher pour 100 dollars de drogue. John dit à Corte que le type reviendrait vite : il connaissait bien les gens de la rue, il était l'un d'entre eux et il ne le laisserait pas tomber.

Presque une demi-heure passa.

« Qui connaît ce type ? » demanda John à la cantonade.

Plusieurs personnes le fixèrent du regard, songeuses, marmonnant : « Belushi ? »

« Est-ce qu'il va revenir ? » demanda John.

Personne ne pouvait lui répondre. Belushi retourna dans la limousine, très en colère contre ce type qui l'avait arnaqué.

John guida Corte sur Sunset Boulevard puis sur Kings Road, jusqu'à une grande maison en forme pyramidale située juste derrière le Comedy Store.

« Attends ici », dit John. Sans lui dire combien de temps cela prendrait, John entra dans la maison.

Après une heure passée à observer des gens entrer et sortir de la maison, Corte finit par y pénétrer à son tour. Il était environ 4h. Un groupe de personnes qu'il ne reconnut pas était assis en demi-cercle, accroupis devant un appareil avec un chalumeau, et fumaient du crack. Corte entra dans une autre pièce, et là aussi, un autre groupe se concentrait sur la même activité. Il se rendit compte qu'on consommait là des milliers de dollars de cocaïne. Corte finit par trouver John et lui expliqua qu'il venait juste vérifier qu'il était toujours là. John lui dit d'attendre dans la limousine.

Au cours de cette fête, John tomba sur Seymour Cassel, un acteur qui avait été nommé aux oscars en 1968 pour son rôle dans *Faces*. Ils avaient déjà pris du crack ensemble, parfois chez Cassel, qui se trouvait juste à côté sur Kings Road. D'habitude, John ne prenait que sept grammes de drogue en une prise, mais une fois Cassel l'avait vu en consommer le double.

Cette nuit-là, John lui parla des problèmes qu'il rencontrait sur la postproduction de *Neighbors*. John lui raconta qu'il allait virer Avildsen. « Je vais juste convaincre les producteurs qu'il n'est pas la bonne personne pour ce film.

– Bonne chance, répondit Cassel.

– Je les emmerde. Ils n'auront qu'à me jeter de la salle de montage. »

Vers 4h30, John revint à la limousine. « Ça devient tendu là-dedans. Tiens-toi prêt à y aller, je vais peut-être devoir partir d'ici. »

Corte pensa que John lui faisait le coup du consommateur de crack paranoïaque. C'était l'un des moyens de consommation les plus violents, et cela poussait souvent les gens jusqu'à des états très agités. Il était inquiet, mais il approuva et démarra le moteur, prêt à fuir. John retourna dans la maison, et revint trois ou quatre fois dans les heures qui suivirent pour vérifier que la voiture était toujours là. Corte également se rendit plusieurs autres fois à l'intérieur pour voir si John y était encore. Alors que le soleil se levait, ils quittèrent la maison et marchèrent jusque chez Cassel. Corte les suivit à l'intérieur.

John attrapa le téléphone et composa le numéro de Judy au Beverly Hills Hotel. Il s'arrêta brusquement et raccrocha. « Pense à me dire de la rappeler dans quinze minutes », dit-il à Corte. John tenta de la recontacter plusieurs autres fois, mais s'interrompit en composant le numéro, posant le combiné nerveusement et demandant à Corte de lui rappeler de le faire plus tard. C'est finalement Corte qui passa le coup de fil. Le chauffeur laissa un message à Judy pour dire que John serait en retard.

John sortit encore plus de cocaïne et demanda à Corte de retourner dans la limousine avec lui. John monta à l'arrière et se pencha. « Ce sont tous des connards ! » dit-il brusquement, presque violemment. « Tous des connards ! » Il faisait référence, semblait-il, à chacun d'entre nous, au monde entier, à tous ceux qui lui avaient survécu cette nuit et toutes les autres, aux lâches qui étaient rentrés chez eux, qui s'étaient couchés, à ceux qui ne savaient pas subtiliser un dernier moment de plaisir ou d'insomnie à la nuit.

Le soleil était maintenant levé. Corte était épuisé. Les premiers frémissements du trafic du matin débutaient sur Sunset Boulevard.

John annonça qu'il voulait trouver un magasin de disques.

Corte répondit que rien n'était ouvert à cette heure-ci, mais John insista pour qu'ils cherchent.

Corte redescendit Sunset Boulevard. John ne pouvait pas s'arrêter, il ne savait pas comment appuyer sur *off* et aller se coucher. Cela n'avait sûrement aucune importance de trouver un magasin de disques. Mais l'idée avait fait chemin dans sa tête, et il restait focalisé dessus.

Corte le conduisit en différents endroits, tous fermés. John insistait à chaque fois pour tenter une nouvelle adresse. Au bout d'une heure, Corte se gara devant Tower Records et ils s'accordèrent pour stationner sur le parking en attendant que le magasin ouvre. Lorsque ce fut le cas, John acheta quelques cassettes, et demanda à Corte de retourner sur Sunset Boulevard. John remarqua que le chauffeur n'avait pas de lunettes de soleil, et il lui dit de se garer devant l'Optique Boutique. John acheta deux paires — une pour chacun d'entre eux — à 50 dollars avec son American Express. Corte fut surpris de ce geste sympathique.

Puis John lui demanda de le conduire chez Penny Marshall.

« Ça fait quatorze heures que je n'ai pas mangé, dit Corte lorsqu'il se gara dans l'allée. Il faut que je mange quelque chose. Je crois que je vais vomir.

– Attends une minute », dit John, et il rentra dans la maison.

Corte ne se sentait pas bien et fut tenté de repartir pour s'acheter quelque chose à manger. On ne l'avait jamais traité comme ça. John s'était montré généreux pour les lunettes, mais il ne lâchait rien pour ce qui était de se reposer ou de manger.

Lorsque John revint, Corte réitéra sa demande, expliquant qu'il se sentait très mal, affamé et de plus en plus fatigué.

John lui promit un important pourboire. Il guida Corte jusqu'à la maison de Nelson Lyon, un auteur ponctuel du *Saturday Night Live* et ami proche de Michael O'Donoghue. Lyon était absent, mais une Française résidait chez lui.

Ensuite, ils s'arrêtèrent quelques blocs plus loin, chez Tino Insana. Corte, épuisé et aigri, étourdi et sale, s'effondra sur le volant. Il tremblait lorsque

John revint.

« Prends ça, dit John en traçant quelque lignes de cocaïne. Ça va te réveiller. »

Ce qui fut le cas. Corte se demanda quel élan de générosité avait piqué Belushi, lui qui en sniffait à peu près toutes les demi-heures. Corte se sentait paumé. John s'était lancé dans la nuit d'Hollywood, et maintenant il poursuivait sur la même voie le jour. Corte demanda encore et encore la permission de manger, mais John répondit à chaque fois par la négative, car l'étape suivante de son périple était toujours la plus importante.

Plus tard, dans l'après-midi, Judy travaillait sur la pochette de l'album des Blues Brothers au Beverly Hills Hotel. Elle était entourée d'une montagne d'images, de croquis, de notes et de dessins en tous genres, lorsque John l'appela.

« Tout est réglé », dit-il joyeusement. Il s'était débrouillé pour qu'ils puissent s'installer chez Nelson Lyon, et la femme qui résidait chez lui — une amie française de Viviane, la copine de Nelson — viendrait occuper leur suite à l'hôtel.

Judy pensa que c'était ridicule. Mais c'était une décision prise sous l'influence de la cocaïne, et il n'y aurait pas moyen de le faire changer d'avis. Même si ce n'était pas très pratique pour elle de déménager, elle accepta. John expliqua que la limousine viendrait la chercher plus tard.

Ce soir-là, Corte déposa John chez Lyon, emmena la Française à l'hôtel et ramena Judy. Lorsqu'ils arrivèrent chez Lyon, ils ne purent entrer.

« Je l'ai pourtant déposé ici », expliqua Corte. Ils restèrent quelques temps à attendre dans l'obscurité, et frappèrent à nouveau à la porte. Un voisin finit par leur ouvrir. John était étendu sur le sol du salon, évanoui devant la télévision. Corte voulait le réveiller. « Il m'a dit qu'il me donnerait un gros pourboire », dit-il, expliquant qu'il avait dû le trimballer un peu partout dans la ville pendant presque vingt-quatre heures.

« Ce n'est qu'un connard », dit Judy en regardant John. Elle accepta de lui verser un pourboire de 50 dollars ce qui, avec les 15 % en supplément de la course, lui fit gagner 140 dollars en plus de son salaire.

Corte retourna au siège de Dav-El. Au total, la facture s'élevait à 740, 85 dollars, et la société mit en place un règlement particulier pour qui s'occuperait à nouveau de Belushi : les chauffeurs ne pourraient pas être en

service plus de huit heures d'affilée.

Lorsque John se réveilla le lendemain, un dimanche, il évita la dispute avec Judy en lui racontant où il était allé. Elle écouta sans rien dire.

Il s'était rendu au Playboy Mansion, ce qui pour elle ne fut ni une surprise, ni une source de contrariété. À tous points de vue, pensa-t-elle, c'était le meilleur environnement où John puisse évoluer : il ne s'y trouvait pas seul, il pouvait manger et s'amuser, et on s'occupait de lui.

Puis il y eut l'autre fête où il prit du crack, expliqua-t-il.

Le crack était une drogue dure particulièrement forte, ce qui voulait dire qu'il n'avait pas fait dans la dentelle. Judy était terrifiée. John remarqua qu'elle tremblait.

« Qu'est-ce qui t'inquiète ? L'héroïne ? dit-il avec désinvolture, comme s'il ne s'attendait pas à ce que le sujet soit abordé.

– Je n'y ai absolument pas pensé », mentit-elle.

John annonça qu'il n'en reprendrait plus.

Judy ne répondit pas.

Quelques années plus tôt, raconta John, lorsqu'il était sorti de l'hôpital après sa blessure au genou en janvier 1977, il avait sniffé de l'héroïne. À une occasion, il s'était même fait une injection. Mais, ajouta-t-il, cela l'avait rendu malade et il n'aimait vraiment pas ça.

En vérité, Judy le savait déjà. John avait appelé quelqu'un et payé 250 dollars pour se shooter, avant de se réveiller en mauvais état. Elle sentit que c'était un grand pas qu'il avait franchi en lui avouant cela, même si c'était plusieurs années plus tard.

Judy préféra ne pas en rajouter. Si elle le réprimandait, il pourrait y voir une sorte de défi et recommencer. Cependant, elle ne pouvait pas approuver qu'il ait pu en consommer, ne serait-ce qu'une seule fois. Elle se demanda pourquoi il avait décidé d'en parler. Il devait avoir une bonne raison d'y penser.

« Regarde-moi dans les yeux, dit John. Tu peux me faire confiance. »

Tom Scott, saxophoniste de trente-trois ans des Blues Brothers, se retourna dans son lit un dimanche matin, le 27 septembre, à Los Angeles. Il ouvrit les yeux et fut abasourdi.

« Debout ! Debout ! » criait John, qui frappait à sa porte.

Scott se leva péniblement de son lit, descendit au rez-de-chaussée et ouvrit la porte.

John était là, visiblement sous l'influence de drogues. Il était venu pour parler de la bande originale de *Neighbors*.

Scott avait déjà composé la musique de nombreuses séries télévisées (*Starsky et Hutch*, *Baretta*, *Les Rues de San Francisco*) et de quelques longs métrages, notamment d'un célèbre film produit par la Columbia, *Faut s'faire la malle*, en 1980. Grâce aux recommandations de John, on lui avait offert quelques semaines plus tôt l'opportunité de composer cinquante minutes de musique pour *Neighbors*. C'était un travail harassant et difficile. En une journée de travail minutieux, il ne réussissait à produire que trois minutes valables de musique.

Pour le morceau final, qui serait la chanson titre du film, Scott avait fait une maquette sur cassette pour la Columbia, afin qu'ils puissent se faire une petite idée de la mélodie qu'il avait en tête. Il l'avait composée assis chez lui, en jouant de la guitare et en fredonnant. Il avait envoyé la cassette au département chargé de la musique chez Columbia, et ils avaient l'air plutôt contents.

John s'assit dans le salon de Scott et se remit à casser du sucre sur le dos d'Avildsen. Il voulait être certain qu'Avildsen n'influe pas sur la création de la musique.

« Ne fais pas attention à ce qu'il dit, fais comme tu l'entends », dit John avec autorité. Scott s'en sortirait très bien en suivant son instinct de musicien. Avildsen était un poison qui pouvait tout faire sombrer.

Scott savait que la composition de la musique était l'une des dernières étapes de la postproduction, et qu'une bande originale pouvait être modifiée, coupée ou réduite suivant les caprices des producteurs, réalisateurs ou des stars. Ceux qui écrivaient la musique n'avaient aucune influence là-dessus. Lorsque la production d'un film était en péril (comme celui-ci, d'après ce que

Scott avait entendu et vu d'Avildsen), la bande originale pouvait faire office de bouc émissaire.

Le 30 septembre, second jour d'enregistrement avec l'orchestre, Scott reçut un appel de John, qui se trouvait dans un studio en ville et devait chanter sur la chanson titre.

« Il y a un problème, dit-il, viens voir. »

Lorsque Scott entra dans le studio, John, Derf et les trois autres membres de Fear étaient en train de jouer à fond avec un son rageur et sauvage, élaborant leur propre version punk de la chanson titre. Ce qu'ils jouaient était un déferlement de bruits et de notes mal accordées.

« C'est un film punk, dit John à Scott. Je veux que les gens arrachent leurs sièges. » Il y avait un moment de pause dans le morceau. « Cet espace est réservé à ton solo de saxophone », dit John en l'invitant à rejoindre le groupe.

Scott l'écouta, silencieux, se demandant si John n'avait pas fini par totalement péter les plombs. C'était une idée folle. John ne pouvait pas décider seul de la musique du film, et aucun studio n'accepterait d'avoir un morceau punk sur une sortie aussi importante que celle-ci.

John expliqua à Scott qu'il pourrait être le producteur de cette nouvelle chanson.

Après des heures passées à composer une musique originale, c'était très cruel de sa part. John pensait qu'il pouvait acheter le consentement de Scott avec un solo de saxophone et une citation au générique de fin.

« Je veux que le morceau démarre ici », dit John en pointant un endroit vers la fin du scénario.

« Le réalisateur et les producteurs veulent que ça démarre là », répondit Scott, en montrant à partir d'où il avait travaillé le morceau. Il prononça cette phrase distraitemment, perdu dans sa propre colère, en essayant de comprendre ce qu'il avait fait de travers. Comment en était-il arrivé là ?

« C'est ce que je veux, et ce sera comme j'ai dit », répondit John.

La femme de Scott, Lynn, était assise à côté, avec Joel Briskin.

« C'est quoi ces conneries ? dit-elle.

– Tom est un grand garçon, il va s'en sortir », répondit Briskin.

Tom s'approcha et demanda : « Pourquoi m'a-t-on fait venir ?

– Parce qu'on doit soutenir John », répondit Briskin.

Scott rentra chez lui, prit un stylo, une feuille de papier à musique et griffonna une lettre à l'intention de John : « Il va falloir que tu me présentes des excuses en bonne et due forme avant que je puisse envisager de recommencer à être ton ami, ce que tu n'es plus en ce qui me concerne. » Scott établit une liste de ses doléances et termina en demandant que John admette qu'il était « désolé d'avoir été un connard suffisant, égoïste, prétentieux et maladroit. »

Scott mit la lettre de côté et retourna à son travail de composition.

Le lendemain, alors qu'il se trouvait avec l'orchestre dans le studio d'enregistrement, John débarqua avec des lunettes de soleil et un bandana autour de la tête, très renfrogné ; c'était le signe d'ennuis à venir. Il avait l'air de ne pas avoir dormi de la nuit.

John voulait que Fear revienne au studio ce soir-là pour travailler sur la chanson. Scott se montra conciliant et répondit nonchalamment qu'il les rejoindrait là-bas. Plus tard, il appela un ami au studio d'enregistrement, lui raconta qu'il était attendu quelque part, et expliqua qu'il n'y avait aucune raison qu'il vienne. Le sentiment d'humiliation était trop profond, et il voulait que John en prenne de la graine. Une fois chez lui, Scott dit au service qui s'occupait de ses appels que si Belushi tentait de le joindre, ils devraient prendre son message. Mais en aucun cas le mettre en relation avec lui.

John passa voir Judy avant de se rendre au studio d'enregistrement. Elle se mettait de plus en plus en retrait par rapport à la frénésie qui l'agitait à propos du film, de la musique et des drogues. John lui annonça qu'il resterait à Los Angeles tant que la chanson avec Fear ne serait pas totalement terminée. Après cela, il devrait tout faire pour que l'on accepte de la mettre dans le film. « Je vais continuer à prendre des drogues tant que ce ne sera pas fini. » Il ajouta qu'il dormirait plusieurs jours d'affilée s'il s'arrêtait maintenant.

Judy constata que la chanson avec Fear avait beaucoup d'importance pour lui. Il cherchait un moyen de mettre toute son énergie au service du film. Et si cette chanson faisait peur, c'était exactement ce qu'il recherchait, dit-il.

Judy et Lynn Scott sortirent ensemble ce soir-là. Lynn confia que Tom se sentait trahi et qu'il ne comptait pas se pointer au studio d'enregistrement.

Judy se montra compatissante envers Tom, car John se comportait de manière affreuse. Mais elle se sentait prise entre deux feux, sachant que John allait attendre pour rien. Elle l'appela au studio et lui passa Lynn.

« Où est Tom ? demanda-t-il.

– Il n'est pas avec toi ? répondit-elle en feignant la surprise.

– On l'attend.

– Tu sais comment sont les musiciens. »

Le téléphone sonna à nouveau chez Scott. Tom attendit quelques minutes et appela le service d'appel. C'était bien Belushi qui avait tenté de le contacter.

« La prochaine fois qu'il appelle, dit Scott, dites-lui que vous n'arrivez pas à me joindre, mettez-le en attente pendant cinq minutes, puis redites-lui que vous n'arrivez toujours pas à me joindre. »

John resta éveillé toute la nuit, à travailler sur la musique.

Judy décida de faire la seule chose qu'elle pouvait faire : retourner à New York.

Lorsque John passa en coup de vent à la maison, il lui dit qu'ils se reverraient à New York, lorsqu'il en aurait fini avec la musique. Puis il partit. En faisant ses bagages, Judy s'interrompt pour lire le numéro d'octobre du magazine *Esquire*. L'article mis en couverture s'intitulait : VIE ET MORT D'UN GÉNIE COMIQUE — « Avec le *National Lampoon* et *American College*, il a défini l'humour de toute une génération, Doug Kenney, 1946-1980. »

L'article sous-entendait clairement que Kenney s'était suicidé en se jetant du haut d'une falaise à Hawaï. Judy n'y croyait pas. Kenney ne se serait jamais suicidé de manière aussi équivoque ou indéterminée. C'était une petite falaise, et Kenney aurait choisi l'Empire State Building ou bien la plus haute falaise du monde. Judy pensait que s'il avait voulu se suicider, il l'aurait plutôt fait avec des drogues.

Cet article était à bien des égards troublant pour elle, dépeignant le succès à Hollywood — la fortune, des attentes immenses et les drogues — comme destructeur, et la mort prématurée des comiques les plus talentueux semblait en quelque sorte inévitable. Elle lut : « Kenney avait beaucoup de talent dans

le domaine de l'humour, et tout ce qu'il touchait se transformait en or... Son humour influença une génération entière, et pourtant son histoire n'est pas drôle du tout. » Malheureusement, pensa Judy, ceci était vrai.

Lorsque ses bagages furent prêts, Judy demanda à l'amie de Viviane, qui était toujours dans leur suite au Beverly Hills Hotel, de quitter la chambre. Judy fut consternée par le montant de la note qui lui fut adressée — 10 360, 35 dollars. La Française avait pris au pied de la lettre leur proposition de « profiter de ce qu'elle voulait », avec des frais de pharmacie, de fleuriste, de cours de tennis, de salon de beauté, de blanchisserie et de *room service* d'une telle extravagance que Judy pensa que seul John aurait pu en faire autant. Un dîner à lui tout seul avait coûté 1 019 dollars. Peut-être que cela collait jusqu'à l'absurde avec le récit de leur séjour à Los Angeles. Elle était résolue à consulter un psy en rentrant à New York pour l'aider à traverser le tumulte qui régnait dans sa vie.

Le lendemain matin, Zanuck et Brown se trouvaient dans leurs locaux de la Columbia lorsque John, sans prévenir, déboula si brusquement que Zanuck eut l'impression qu'il allait traverser le mur qui les séparait du bureau d'à côté. Son père le suivait de près.

John expliqua qu'il avait trouvé la solution à tous leurs problèmes concernant la musique — un nouveau groupe de punk nommé Fear qui servirait parfaitement le ton profond, radical et anarchique du film.

Zanuck et Brown répondirent qu'ils n'avaient jamais entendu parler de ce groupe. Brown se demandait même si ce ne serait pas une bonne idée de conclure le film avec la chanson « *Love Thy Neighbor* » de Bing Crosby. On n'y perdrait pas du point de vue de l'ironie.

John se lança dans une tirade sur les mauvais choix qui avaient guidé la conception du film. Le punk, c'était la musique des jeunes, et cela les inciterait à venir voir le film.

Brown en conclut que John était sûrement prêt à tuer pour son travail si les choses n'allaient pas dans le sens qu'il voulait. Son engagement à suivre ce qu'il estimait juste était effrayant. Il était maintenant pris d'une rage proche de celle de *L'Étrange Créature du lac noir*. Comme d'habitude, Brown tenta de le calmer, lui expliquant que l'avenir du film, la suite de sa carrière et le destin de la civilisation occidentale ne se jouaient pas sur ce point en particulier.

Mais John ne voulait rien entendre.

Zanuck était très nerveux. John était complètement hors de contrôle, errant

comme une âme en peine.

« Mettez-moi à la tête de l'équipe qui s'occupe de la musique », finit-il par dire. Il trouverait quelqu'un pour l'accompagner dans sa connaissance des nouveaux courants musicaux.

Adam Belushi attendait silencieusement, visiblement embarrassé. Il secouait la tête et demanda à Zanuck, en aparté : « Pour qui se prend-il ? » Mais Zanuck et Brown organisèrent une réunion l'après-midi-même dans les bureaux de Dick Berres, le vice-président et directeur du département musique chez Columbia. Pendant ce temps-là, Sheldon Schrager, vice-président et directeur de la production exécutive, se trouvait dans son bureau lorsque Bernie Brillstein l'appela pour l'informer que John voulait garder une oreille sur la bande originale. Schrager savait très bien ce que John pensait de la musique. Il avait suivi John de près, en essayant de le calmer.

Brillstein ajouta que John avait besoin d'argent pour couvrir ses frais — tout de suite.

John percevait déjà 2 500 dollars par semaine pour ses dépenses. Schrager répondit qu'il lui ferait un chèque immédiatement si c'était si important.

« Un chèque ne lui servira à rien, dit Brillstein. Il lui faut du liquide. »

Alors Schrager lui trouva du *cash*. Tout était bon pour que les choses continuent à avancer.

Richard Berres, soixante ans, ancien violoncelliste de l'orchestre symphonique de Los Angeles entre 1946 et 1952, attendait John dans son bureau. Ils ne s'étaient jamais rencontrés mais Berres, qui allait prendre sa retraite après avoir travaillé pendant trente ans dans le milieu de la musique, savait comment s'y prendre avec les stars.

Zanuck et Brown arrivèrent, bientôt suivis par Belushi et Schrager. Berres remarqua le bandana que Belushi portait autour de la tête et son ventre bedonnant. Berres pensa que cela était révélateur de certains problèmes qui devaient être à l'origine de cette rencontre. Peut-être que l'un des gros pontes du studio voulait utiliser cette nouvelle chanson. Les cadres des studios, les célébrités, les producteurs et réalisateurs avaient souvent des avis bien tranchés, et l'on ne savait jamais à qui revenait la décision finale. John se dirigea vers la chaîne hi-fi et y introduisit la cassette. « Il faut que tu mettes cette chanson dans le film », dit-il, comme si c'était Berres qui prenait les décisions.

Berres acquiesça.

La chanson démarra, et John augmenta le volume. Berres tenta de retenir une grimace. Cela ressemblait à un rythme agrémenté de crissements en fond sonore, ce qui était absolument atroce. C'était de la musique punk, tout l'opposé des classiques que Berres affectionnait.

Les autres personnes dans la pièce indiquèrent d'une manière ou d'une autre qu'ils ne comprenaient pas les paroles, alors John augmenta encore le volume. Il se mit à danser dans la pièce en chantant.

Berres essaya de baisser la musique mais John refusa, remettant la chanson au début et augmentant encore d'un cran le volume. À chaque fois que la chanson se terminait, il la repassait encore et encore.

Schrager finit par se lever et dit à Berres qu'il avait d'autres choses à faire. « Sale fils de pute », chuchota Berres.

Zanuck et Brown n'arrivèrent pas non plus à supporter ça plus longtemps et s'en allèrent.

Berres était maintenant seul avec Belushi, à écouter la chanson pour la cinquième fois au moins.

« Alors, c'est pas le meilleur putain de morceau que t'aies jamais entendu ? » demanda-t-il alors qu'il arrêta enfin la chanson.

Berres acquiesça de la manière la plus évasive possible, en remuant à peine la tête.

John s'assit au bureau de Berres, s'empara du téléphone et composa un numéro. Berres resta debout, à le regarder faire.

Apparemment John était en ligne avec Avildsen, et il se mit à proférer toutes les insultes possibles et imaginables, à base d'hyperboles extravagantes et de phrases décousues, débitant avec insistance les mêmes obsessions. Avildsen était un « putain d'enfoiré » et le morceau de Fear serait la « plus grande chanson jamais entendue dans un film. »

John se leva, agitant le combiné tout en parlant, ce qui déconnecta accidentellement le téléphone de sa prise. Heureusement, Berres constata que le câble n'était pas rompu. John continua à crier dans le combiné, et pour en rajouter il se mit à cogner le téléphone sur la console située derrière le bureau de Berres, faisant ainsi des trous dans le meuble.

Berres ne dit rien mais tenta, le plus délicatement possible, de faire signe à John de se calmer. Belushi l'ignora, et Berres décida de ne pas intervenir. John était une star, et s'il y avait une chose que Berres avait bien compris à leur sujet, c'était de les laisser faire.

John allumait et jetait ses cigarettes sans y prêter attention. Plusieurs d'entre elles avaient atterri sur le bureau de Berres et se consumaient lentement sur le bois. Ce n'était pas la peine d'essayer de le raisonner, conclut Berres, il n'avait qu'à rester où il était. John était manifestement sous l'influence de drogues.

John posa le combiné contre son épaule, et poursuivit sa litanie d'obscénités. Il ouvrit un des tiroirs de Berres, apparemment pour y jeter un œil. Mais il le tira trop fort, et renversa tout le contenu sur le sol.

Berres fit mine de s'approcher mais finit par se retenir.

John s'attaqua au bureau, ouvrit deux tiroirs de plus et en balança le contenu par terre.

Berres comprit que cette chanson représentait pour John la synthèse de tout ce qu'il reprochait à Avildsen. Il avait l'impression d'assister à une mise en scène, et pendant un moment il se demanda si ce n'était pas le cas.

John finit par reposer violemment le téléphone, et regarda Berres comme si celui-ci comprenait maintenant pourquoi il se retrouvait dans cet état. Berres hocha une fois de plus la tête et John sortit du bureau avec un air suffisant.

Berres appela Brown depuis son téléphone endommagé et lui fit un bref compte rendu de ce qui s'était passé. Ce qui tracassait le plus Berres, ce n'était pas son téléphone, sa console ou son bureau, mais la chanson. Elle ne devait en aucun cas être utilisée.

Brown rit. « Dick, il n'y a aucune chance de la retrouver dans le film. »

Plus tard, Brown reçut un appel de John. « Écoute John, tu as dépassé les bornes. On ne peut pas procéder comme ça.

— J'ai péti les plombs », reconnut John avec un brin de regret dans la voix.

Brown décida de lui dire le fond de sa pensée concernant la chanson. « John, c'est affreux. Je dois avouer qu'il y a là un fossé de génération, voire plusieurs. C'est crade. C'est tellement — Brown prit un instant pour trouver le mot juste — tellement sale. » Les responsables de la musique chez Columbia

pensaient que la chanson de Fear n'avait aucun potentiel commercial.

« En ce qui concerne la musique, tu dois me faire confiance, dit John, c'est ça la musique du futur.

– Tu ne peux pas le décréter comme ça », répondit Brown.

John lui raccrocha au nez.

Brown, furieux, appela Brillstein. Il n'acceptait pas d'être traité de la sorte — que ce soit par une star ou un illustre inconnu.

Brillstein répondit qu'il avait acheté des billets d'avion pour que John puisse quitter la ville, mais Belushi refusait de s'en aller. Ils émirent l'hypothèse de le transporter dans l'avion une fois qu'il serait dans les vapes. « Il va falloir qu'il laisse tomber rapidement, dit Brillstein, car selon nos calculs ça fait douze jours d'affilée qu'il n'a pas dormi — depuis qu'il est arrivé en fait. Si on arrive à le sortir de Los Angeles, tout ira bien. Mais ici, c'est le pire des endroits pour lui.

– Comment peut-on reprendre la main là-dessus ? demanda Brown. Comment fait-il pour trouver de la drogue ?

– Arrêtez de lui donner du *cash*, répondit Brillstein. C'est le seul moyen. »

Brown expliqua qu'il ne donnait pas de liquide à John, à l'exception des dix ou vingt dollars que John lui empruntait de temps en temps lorsqu'il n'avait pas de monnaie sur lui.

« Il faut qu'il se casse ou c'est moi qui vais m'en aller, répondit Brillstein sur un ton désespéré. Je n'en peux plus ! »

Brown le salua et raccrocha. Il était inquiet à l'idée que John ait reporté tout son amour propre et le sentiment de jouer sa carrière sur ce film en particulier — et maintenant sur la musique. John ne semblait pas prêt à affronter un échec ; il n'avait pas de quoi se protéger, et Brown savait bien qu'on avait besoin de protection dans ce milieu. John détruisait toutes les relations qu'il avait — avec Judy, avec des amis comme Tom Scott. Même son père et Brillstein semblaient désabusés. Et pendant ce temps, tout cela nourrissait la mauvaise réputation qu'il traînait dans le milieu, car la nouvelle de l'incident dans le bureau de Berres allait forcément circuler.

John rappela Brown pour s'excuser. Comme tout ce que faisait John, sa démarche était sincère et forte, et il donnait l'impression de revenir en

rampant pour se dénigrer. Brown accepta ses excuses. Il aimait bien John, mais il se devait de lui délivrer un avertissement sans équivoque. De la manière la plus douce et sincère possible, il lui dit : « Si tu continues à vivre comme ça, tu vas mourir. »

John resta silencieux un moment. Puis il répondit qu'il devait y aller, salua amicalement Brown et raccrocha.

Le lendemain soir, le 3 octobre, Columbia organisa sa première projection test de *Neighbors* pour quelques centaines de fans de Belushi et Aykroyd. Deux salles de projection séparées furent utilisées pour l'occasion, et des cartes avertissaient le public que le film « n'était pas terminé et devait être encore retravaillé dans de nombreux domaines. »

Il y avait cinq notations différentes :

- Excellent (« Un des meilleurs films que j'aie jamais vus »)
- Très bon (« Meilleur que la plupart des films »)
- Dans la moyenne (« Aussi bon que la plupart des films »)
- Passable (« Moins bon que la plupart des films »)
- Mauvais (« Un des pires films que j'aie jamais vus »)

Price, la plupart du gratin de la Columbia, Zanuck, Brown, Avildsen, Brillstein, Tom Scott (dont la bande originale avait été conservée) et même le producteur exécutif Irving « *Swiftly* » Lazar étaient là. Les producteurs et cadres de la Columbia s'étaient mis d'accord pour que John ne participe pas à cette projection. Ils ne voulaient pas assister une nouvelle fois à un lancer de chaussure sur l'écran, comme ce fut le cas à New York, ou voir un sauvage ravager la salle de projection. Les portes étaient verrouillées afin d'être sûr qu'il ne fasse pas irruption pendant la séance.

Price ne savait pas trop à quoi s'attendre. Il n'avait eu que de mauvais bruits de couloir au sujet du film, mais c'était le cas depuis le début du tournage. Les rushes et la projection du mois d'août avaient été prometteurs, mais ceci représentait un bon test, pour voir si le film trouverait clémence aux yeux des fans de Belushi et Aykroyd. Price écouta le public et observa leurs réactions. Ils avaient l'air perdus. C'était une tout autre expérience de voir Belushi dans le rôle de la victime, du punching ball. Il n'y eut pas beaucoup de rires, la musique était bien trop mauvaise et la fin ne marchait pas. Lorsque les lumières se rallumèrent, il régnait un silence de mort.

« On fait face à un putain de désastre », dit Price en passant un bras autour de Brillstein. Price avait besoin de jouer la camaraderie. La réaction de ce public avait été comme un coup de marteau sur la tête pour lui. Il était paniqué. Si ça venait à se savoir, ils étaient morts — des millions de dollars partis en fumée. Ils n'arriveraient même pas à sortir le film en salles.

Lazar alla à la rencontre de Zanuck et Brown : « Mon dieu, mais où s'est-on plantés ? »

Zanuck et Brown se sentirent agressés et furent un peu contrariés de voir ce regain soudain d'intérêt pour le film, alors que Lazar avait passé des mois à ne pas s'impliquer dans le projet — même s'ils n'auraient pas eu besoin de sa contribution. Lazar déclara que la musique ressemblait « à la bande-son d'un documentaire sur Auschwitz ».

« Écoutez les gars, dit Lazar, pourquoi n'irait-on pas boire un bon coup quelque part ? »

Zanuck et Brown déclinèrent la proposition. Ils n'avaient pas besoin d'un producteur exécutif dans les pattes, la situation était déjà suffisamment déprimante.

Le lundi 5 octobre, Frank Price reçut les résultats des projections test. C'était pire que prévu — les pires résultats que lui ou aucun autre cadre de la Columbia aient jamais vu. Dans la première salle, 1 % avait trouvé le film excellent, contre 2 % dans la seconde. Même pour obtenir un succès mesuré, ils avaient besoin d'un minimum de 25 % de personnes notant le film comme excellent. Dans une des deux salles, 56 % notèrent le film comme mauvais — c'est-à-dire « un des pires films jamais vus ». En comparaison, *Les Bleus*, la comédie sur l'armée avec Bill Murray qui avait engrangé 72 millions de dollars de recettes l'été précédent, avait reçu entre 33 et 54 % de notes « excellent » en projection test. En avoir seulement 1 ou 2 %, c'était la mort assurée.

Price était au supplice. Ces gens étaient venus voir le film gratuitement, et ils se montraient généralement plus généreux qu'un public payant.

Il fallait prendre de lourdes décisions. Comme la plupart des studios, la Columbia finançait parfois des films qui ne sortaient jamais — afin de réduire au maximum les pertes. Avec la publicité et d'autres dépenses, sortir un navet pouvait coûter plus cher que de le garder dans les tiroirs, sans parler de l'embarras d'avoir à présenter un film qui se ferait massacrer par les critiques et le public.

Mais avec *Neighbors* et les grands noms impliqués sur le projet, c'était différent. Ce serait plus compliqué de garder celui-ci dans un tiroir, et Price pensa qu'après tout, ce ne serait peut-être pas nécessaire. Il pouvait encore intervenir à deux niveaux. Premièrement, la Columbia avait le dernier mot sur le montage final, ce qui voulait dire qu'il serait impliqué dans les décisions qu'il restait à prendre. Deuxièmement, il pouvait modifier ce qui avait été prévu pour le plan marketing.

Du point de vue créatif, le problème était que le public s'attendait à quelque chose dans la veine d'*American College* ou du *Saturday Night Live* — la marque de fabrique de Belushi. Il fallait avertir les gens que John sortait de son rôle habituel, et rendre cette comédie noire et moderne plus accessible au public. Price alla jusqu'à demander que l'on réécrive des articles vantant l'humour noir du livre de Berger pour les transformer en critiques qui feraient office à l'écran d'introduction au film. Columbia expérimenterait cette approche et comparerait les résultats obtenus avec des projections test réalisées sans la nouvelle introduction.

Ensuite, il fallait faire quelque chose à propos du personnage de John. Il passait trop pour une victime. Il fallait trouver une parade, une nouvelle scène ou une autre fin, pour que Belushi s'en sorte par le haut.

Price était aussi d'accord pour dire qu'ils avaient besoin d'une bande originale plus positive. Le cœur du problème, c'était le film, mais la musique ne faisait qu'aggraver les choses ; elle lui donnait un aspect décalé et indéfini. Avec une musique entraînante, le film pourrait paraître plus dans le style des comédies que faisaient d'habitude Belushi et Aykroyd. Price accorda quelques centaines de milliers de dollars de plus pour enregistrer une nouvelle bande originale.

Pour des raisons pratiques, Price et la Columbia prirent le contrôle sur la conception du film. Mais Price ne voulait pas donner le sentiment d'abuser de son pouvoir, il souhaitait le faire avec autorité et persuasion. Le syndicat des réalisateurs empêchait les studios de monter et couper le film comme ils l'entendaient en accordant aux cinéastes le droit de montrer leur travail lors d'une avant-première publique. En effet, le studio ne pouvait pas modifier le montage avant de vérifier en premier lieu si le public ne soutenait pas la version du réalisateur. Pour Price, les projections test avaient déjà prouvé que ce n'était pas le cas, et avec une projection en public, le bruit se répandrait parmi les exploitants que le film était un fiasco. Alors Price chercha à convaincre Avildsen de changer son fusil d'épaule, et de ne pas exercer son droit à une avant-première publique.

La Columbia pourrait rafistoler le film, même s'il resterait à peu de choses

près le même, et serait sûrement mal reçu par le public. Le bouche à oreille risquerait d'être mauvais, voire affreux. Price mit alors en place un plan marketing afin d'éviter un désastre financier.

En temps normal, la Columbia diffuserait un film comme *Neighbors* dans 800 à 1 000 cinémas. Price donna l'ordre au département distribution de monter à 1 500 écrans. Avec la date de sortie du 18 décembre, ils seraient en mesure de ramasser le plus de dollars possible en peu de temps, avant que le bouche à oreille ne les trahissent. En résumé, prends l'oseille et tire-toi. Belushi, Aykroyd, Zanuck, Brown et Avildsen étaient des noms importants, et *Neighbors* était perçu comme une grosse sortie. Les gens voulaient voir ce film, et la Columbia ne pouvait pas se permettre d'aller à l'encontre du désir du public tant qu'il y avait des attentes positives autour du film. Il fallait juste que les exploitants, et en particulier les chaînes de salles de cinéma, ne sachent rien de la qualité intrinsèque du film. S'ils apprenaient à quel point c'était mauvais, ils réserveraient d'autres films pour leurs salles au bout de deux semaines. Une troisième et quatrième semaine d'exploitation étaient cruciales pour réussir à amasser plus d'argent — quelques millions de plus. Sans ces deux semaines de plus, la Columbia risquait fort de se retrouver avec un trou dans la caisse.

Zanuck et Brown n'étaient pas tenus informés de la stratégie marketing autour du film, mais ils comprenaient bien ce qui se passait et approuvaient les décisions de Price sur le plan créatif. Il avait un instinct fiable sur ce point, et ils se joignirent à ses efforts pour convaincre Avildsen.

Face à Avildsen, Brown essuya de multiples refus. Il lui fit alors comprendre que c'était la Columbia et Price qui avaient toutes les cartes en main. « Ils peuvent faire de ce film ce qu'ils veulent », l'avertit-il. Il fallait mieux collaborer que les voir s'emparer du film.

Zanuck était consterné. Avildsen se montrait buté et arrogant. Il y avait beaucoup de choses à propos desquelles Belushi les avait mis en garde, et aujourd'hui il les voyait ressurgir en face de lui. Les suggestions de Price étaient sensées, mais Avildsen ne voulait rien entendre. Ce n'était pas qu'une question de mauvais discernement, même s'il en faisait abondamment preuve, ou de stupidité et d'ignorance, même si là aussi il n'en manquait pas.

Avec Zanuck et Brown qui allaient au charbon, et la persuasion calme et enjôleuse de Price, ils réussirent à lui faire abandonner son droit à trois avant-premières. Mais ils avaient bien conscience qu'il leur faudrait redoubler d'efforts pour réussir à gagner sur les autres tableaux.

Pendant ce temps, John consacrait sa semaine à travailler avec Fear pour

perfectionner la chanson du film. Le lundi, ils travaillèrent pendant six heures ; le mardi, pendant plus de treize heures. Joel Briskin surveillait l'avancée du travail et leur faisait porter des bières, des pizzas ou tout ce que John et les musiciens réclamaient.

Un soir, John donna 600 dollars en *cash* à Briskin et lui demanda d'aller lui chercher de la cocaïne. « Il m'en faut suffisamment pour les autres », dit-il.

Briskin se rendit chez un revendeur qu'il connaissait et ramena la drogue.

John annonça au groupe qu'il était prêt à tout pour mettre leur musique dans le film. Et si la chanson n'était pas utilisée, il promit de se raser la tête comme un *skinhead* en signe de protestation. Puis il irait dans les *shows* télévisés, et si on lui demandait d'où venait cette coupe de cheveux, il raconterait tout à propos de la musique du film, du réalisateur merdique, des producteurs et du studio.

Le mercredi, John retourna consulter le docteur Feder, qui s'inquiétait de plus en plus concernant l'inflammation des membranes à l'intérieur du nez de John, car elles devenaient fragiles et sensibles. À l'aide de Pontocaïne, un anesthésiant local qu'il utilisait pour la première fois sur John, il lui nettoya le nez, dégageant les parois nasales et laissant une chance aux membranes de guérir. Mais lorsque John eut l'air de faire une réaction allergique à la Pontocaïne, Feder interrompit le traitement. Et il lui administra des injections d'anti-inflammatoires pour réduire le gonflement.

À 16h ce même jour, John se rendit à une nouvelle session d'enregistrement avec Fear. Ils terminèrent à 7h le lendemain matin.

Lorsque le morceau fut enfin enregistré sur cassette, John l'emporta pour la donner à Avildsen, qui avait promis à Price de faire l'effort de l'écouter.

Avildsen grinça des dents. Le morceau n'était absolument pas mélodique, c'était vraiment moche à écouter. Mais il tenta de se tempérer. Même si la question de la musique était importante, c'était secondaire par rapport au film et il n'avait pas le temps de se prendre le bec pendant des heures avec John.

« Je ne crois pas que ce soit approprié », dit Avildsen. C'était trop dissonant et cela n'avait aucun lien avec ce que le personnage de John était censé ressentir à la fin.

John répondit qu'il fallait écouter ça sur une meilleure chaîne hi-fi. Avildsen n'avait pas pu profiter de toutes les nuances du morceau. John tenta d'en trouver une meilleure, mais n'y parvint pas. Il finit par annoncer à

Avildsen de manière catégorique : « Ce morceau sera dans le film.

– J’ai déjà connu des trucs plus bizarres que ça, répondit Avildsen.

– Qu’est-ce que tu veux dire ? répliqua John avec hostilité.

– Des choses plus étranges qu’un morceau de musique inapproprié se retrouvant dans un film se sont déjà produites », dit Avildsen. Il était en colère, pas seulement après John, mais envers les producteurs et la Columbia, qui critiquaient chacune de ses décisions. « Je suis contre. Va voir ceux qui mettent l’argent sur la table. Moi je ne suis qu’un employé. »

John appela Brown et annonça qu’il allait directement s’adresser à Price à propos de la musique.

Brown ne pouvait plus se permettre de se montrer simplement réticent. Cela devenait complètement fou. Il était impossible de ne pas remarquer que John n’était pas dans son état normal. « John, tu ne peux pas, dit Brown en hésitant. Tout le monde ici sait dans quel état tu es. Personne ne t’écouterà. »

John répéta qu’il allait parler avec Price, et que cela ne servait à rien d’essayer de le convaincre de ne pas le faire.

« Rien ne pourra nous faire changer d’avis sur le sujet », dit Brown. Mais il consentit à organiser une rencontre. « Si tu espères pouvoir faire valoir ton opinion auprès de Frank Price, le prévint-il, ne viens pas dans cet état. »

Les producteurs appelèrent Price et le mirent au courant de ce qui s’était passé. Il répondit qu’il comprenait.

Cette nuit-là, John et Fear passèrent six heures à parfaire une autre version de la chanson, puis John se rendit dans la maison de Ron Wood.

Le lendemain matin, le 9 octobre, il était prévu que John soit dans le bureau de Price à 10h. Briskin était censé emprunter une limousine et aller le chercher chez Tino Insana. Lorsqu’il y arriva vers 9h30, John n’était pas là. À 11h, avec déjà une heure de retard sur le rendez-vous initial, il débarqua en taxi. Il était livide et dans tous ses états.

« Je n’ai pas réussi à trouver une putain de limousine », cria John, qui avait apparemment oublié ce qui était initialement prévu.

Briskin n’avait jamais vu John autant ravagé par les drogues et si irritable.

En montant dans la limousine, John cria : « Tu ne viens pas ! C'est moi qui me charge de vendre ce morceau ! »

Briskin était déprimé. Il en avait assez de la place dégradante qu'il occupait dans la vie de John.

Dans son bureau de la Columbia, Price ne fut pas surpris de voir John arriver en retard. À vrai dire, il n'aurait même pas été étonné de ne pas le voir arriver du tout. John était un acteur très singulier mais, comme la plupart d'entre eux, ce n'était qu'un adolescent.

John arriva vers midi. Il était très distrait et commença par lui raconter toute l'histoire de Fear. Price écouta pour lui envoyer un signe d'encouragement.

« Puisque c'est un film punk, expliqua John, ce morceau conviendra parfaitement. »

Au fil des années, Price avait eu droit à des réclamations insensées, mais celle-ci figurait parmi les plus folles. Il ne servait à rien d'exprimer son désaccord ou de se lancer dans un débat. John, qui avait énormément grossi, suait abondamment.

Ils se rendirent dans le second bureau de Price, où se trouvait une chaîne hi-fi. John observa l'installation et fit remarquer que les enceintes étaient trop petites. Il y en avait de plus grosses, mais elles ne marchaient pas, donc ils durent se contenter de celles-ci.

John mit le volume assez fort, dansa un peu et chanta les paroles à l'oreille de Price.

Price eut un sentiment de dégoût. C'était une chanson horrible et agressive. Et il voyait bien que John pensait avoir trouvé le Saint Graal.

« Qu'en pensez-vous ? demanda John.

– C'est bien, mais ce ne sera peut-être pas tout à fait approprié », répondit Price. Il voulait lui faire part de ses réserves, mais sans aller plus loin. S'il en disait plus, John deviendrait hors de contrôle.

John expliqua que les membres de Fear étaient prêts à travailler très dur pour que leur musique colle avec le film, et qu'il allait les amener sur les plateaux de télévision.

Price déclara qu'il préférerait attendre et voir ce qui serait le mieux pour le film.

John tenta de tirer les vers du nez de Price. S'il ne devait pas obtenir son accord, on aurait dû qu'il voulait le savoir tout de suite.

Mais Price resta neutre. Il s'en entretiendrait avec ses collaborateurs et le tiendrait au courant.

Devant son incapacité à percer à jour Price, John prit congé.

Price se sentait très mal pour John. Soit il était malade, soit il avait pris des drogues. Tout le monde disait que c'était à cause des drogues, et c'était probablement le cas. Price lui-même en avait fait l'expérience des années auparavant. À vingt-huit ans, lorsqu'il écrivait pour la télévision, il avait brièvement été accro aux amphétamines. Il avait réussi à s'arrêter, mais seulement avec beaucoup de volonté. Il semblait évident que John était passé au stade supérieur, mais Price avait de l'empathie et même de la pitié pour lui. John n'avait tout simplement pas la volonté et le recul suffisants pour y arriver.

Cependant, que pouvait-il faire pour John ? Et par rapport aux drogues ? Des types comme Belushi avaient des *managers*, des agents, des avocats, des comptables, des personnes chargées des relations publiques, et les parasites qui vont avec. C'était leur boulot, pas celui du studio. Comme beaucoup de comédiens, John avait ses démons. Price était quasiment sûr que la moindre tentative de sa part pour intervenir serait vaine. Il ne pouvait pas prouver que John prenait des drogues, car tout ce qu'il savait était fondé sur des rumeurs et des suppositions. S'il suspectait que la consommation de drogues de John pouvait nuire au bon déroulement de la production, alors il pourrait agir — en appelant son *manager*, son agent ou son avocat. Mais il détesterait accuser quelqu'un pour que cela lui revienne en pleine figure, car il aurait l'air bête et naïf. Et sa récompense se résumerait très certainement à un gros « Je t'emmerde » de la part de John ou son entourage.

L'industrie du cinéma reposait sur le talent d'un petit nombre. Price soupçonnait John de vouloir se dépasser, de vouloir faire toujours plus fort et plus drôle. Il devait supporter une pression terrible. Le talent était à la fois une bénédiction et une malédiction, et plus vous étiez talentueux et passionné, plus vous alliez droit à votre perte. Price était bien content de ne pas faire partie de cette catégorie de personnes.

Le lendemain, Price appela John et lui annonça que la chanson de Fear ne ferait sans doute pas l'affaire. Finir le film sur une telle note serait beaucoup

trop déprimant. Il leur fallait quelque chose qui soutienne le personnage de John.

John répondit poliment, remercia Price et le salua.

Ce soir-là, John loua une limousine et conduisit jusqu'à 6h du matin, s'arrêtant chez une demi-douzaine d'amis pour trouver des drogues, frappant aux portes avant d'échouer chez Ron Wood.

Le lendemain, dimanche 11 octobre, il prit un avion pour New York.

Larry Gelbart n'avait pas encore vu le film et décida enfin de se rendre à une projection pour voir ce qu'on avait fait de son scénario. En sortant, il se sentit très mal. Tom Berger, l'auteur du livre, était un de ses amis, et Larry Gelbart avait voulu écrire un film aussi juste que possible. Ce qu'il venait de voir n'était qu'un travestissement de ses intentions : le ton était désespéré et sinistre, John semblait éteint et impassible, à l'évidence pas à l'aise avec son rôle, et surtout, le film n'était tout simplement pas drôle. Ils avaient transformé le livre de Berger, une comédie noire aussi fine que de la musique de chambre, en un pseudo concert de rock. Gelbart pensa retirer son nom du générique, mais il venait de le faire sur un film avec Burt Reynolds, *Le Lion sort ses griffes*, et ne voulait pas être catalogué comme déserteur.

Tout le film avait été fait en dépit du bon sens. À l'évidence, les financeurs de la Columbia avaient flairé le jackpot en associant un cinéaste, des producteurs et des acteurs « célèbres », et tout discernement s'était envolé par la fenêtre. Il semblait également que le scénario avait été réécrit durant la grève du syndicat des scénaristes l'été dernier, vraisemblablement en violation des règles.

Le 12 octobre, Gelbart adressa une lettre à Zanuck et Brown, les « deux illuminés » : « Vous trouverez ci-joint mes suggestions concernant les coupes à faire dans la version de *Neighbors* que j'ai visionnée... J'aimerais pouvoir partager votre optimisme à propos du film. Au vu de mes sentiments bien plus contrastés, je considère ce qui suit, malheureusement, comme de simples pansements. »

La musique, écrivit-il, « est anti-comique, et noie le film avant même qu'il démarre. » Dans la séquence d'ouverture, John et sa femme, Enid, « avaient l'air d'une paire de reclus vivant dans une maison pleine d'ombres menaçantes plutôt qu'un couple qui s'ennuie tout simplement. »

Une séquence où John chantait sous la douche après être tombé dans les sables mouvants : « Pourquoi... après tout ce qu'il a traversé ? Qu'il

marmonne de colère et d'incrédulité, pourquoi pas, mais qu'il chante ? Il passe pour un abruti. »

Pour une autre scène : « S'il vous plaît, coupez "connard" et "trou de balle"... À la base, il n'y avait qu'un seul "trou de balle" (encore un autre exemple de gens improvisant pour améliorer le scénario, et plombant le film par la même occasion). »

Vers la fin du film, Ramona (Cathy Moriarty) se penche deux fois sur John, suggérant assez clairement une fellation. Gelbart écrit que c'était « d'un mauvais goût absolu... "Dépêche-toi de venir", une autre blague pourrie ajoutée au dernier moment. Coupez-la. »

Gelbart envoya le tout par la poste. Il avait conseillé quarante-trois changements dans trente séquences différentes, soit un pansement toutes les deux minutes. Mais il avait le sentiment que ce n'était toujours pas assez, et même loin de là.

La semaine suivante, le 14 octobre, Tom Scott reçut un appel d'Avildsen l'informant qu'il était viré. Ils allaient engager un autre compositeur pour réaliser une toute nouvelle bande originale.

Scott ne fut pas surpris, mais il était amer à cause des indications trompeuses, contradictoires et incomplètes qu'on lui avait communiquées.

Avildsen engagea Bill Conti, qui avait reçu une nomination aux oscars pour la musique de *Rocky* — celui qui serait le plus à même de composer une musique plus « positive ».

Scott reçut un télégramme de John :

DÉSOLÉ POUR CE QUI S'EST
PASSÉ. SAIS-TU À QUEL
POINT CE MILIEU EST
SORDIDE ? J'ESPÈRE
VRAIMENT QU'ON AURA
L'OCCASION DE
RETRAVAILLER ENSEMBLE
TRÈS VITE. TON AMI DE LA
TÉLÉ, DE LA MUSIQUE ET
DES FILMS, JOHN.

Le dimanche suivant, le 18 octobre, la Columbia organisa des projections encore plus sélectives de la dernière version du film. L'une comprenait le

prologue avec les critiques réécrites, expliquant que le film était une brillante comédie noire ; l'autre non. Cette introduction permit de faire remonter les notes « excellent » à 3 %, et les « mauvais » ne grimperent qu'à 11 %. C'était mieux, mais toujours catastrophique.

Gelbart assista à la projection afin de voir s'ils l'avaient écouté. Pas tellement. En remarquant Avildsen dans le hall, il n'avait qu'une envie, lui arracher le cœur. Mais il décida de simplement continuer à monter un dossier pour porter plainte *via* le syndicat des scénaristes.

De retour à New York, John se mit au travail pour sélectionner des chansons pour un Best of des Blues Brothers. Durant cet automne, Judy passait le plus de temps possible sur Martha's Vineyard. Elle adorait l'île à cette période de l'année, lorsqu'il y faisait plus frais et qu'il y avait moins de monde. Lorsque tout se déroulait comme prévu, elle y passait de longs week-ends et revenait à New York pour son rendez-vous du mardi chez le psy, puis retournait sur l'île.

Le dimanche 18 octobre, Judy voulut prendre un vol pour New York un peu plus tôt que d'habitude, mais l'île était recouverte de brouillard. Carly Simon avait loué une limousine et elle invita Judy à venir la rejoindre. Elles prirent un ferry pour se rendre à Woods Hole, sur les côtes du Massachusetts, où le véhicule les attendait. Les jours étaient en train de raccourcir, et les senteurs de l'automne étaient très présentes lorsqu'elles s'installèrent à l'arrière de la voiture pour cinq heures de route à travers la Nouvelle-Angleterre.

Simon se sentait proche de Judy, par une sorte de lien de camaraderie et de solidarité entre deux femmes usées par la vie. Toutes les deux devaient faire face aux mêmes problèmes dans leur mariage — les drogues et l'infidélité. James Taylor avait toujours maille à partir avec l'héroïne et s'était enfui avec Kathryn Walker, qui jouait la femme de John dans *Neighbors*.

Au moins, les infidélités de John n'étaient que passagères et probablement pas tellement d'ordre sexuel, rétorqua Judy. Cependant, elle n'était pas sûre de réussir à s'en sortir et se demandait jusqu'à quand elle pourrait tenir. Lorsqu'ils étaient en Californie, il avait pété les plombs, et cela l'avait obligée à reprendre son rôle de protectrice, de flic.

Simon répondit qu'elle savait ce que cela faisait, de devoir jouer le rôle du dragon, d'essayer de garder les mauvaises influences hors du foyer. Il y avait trop de gens autour d'elles qui voulaient plaire à leurs célèbres maris et qui en arrivaient très vite à leur procurer de la drogue.

Simon aimait bien John mais elle pensait qu'il s'était trop reposé sur Judy : c'était elle qui préparait les repas, lui faisait de la salade de choux, lui trouvait une limousine, appelait untel ou untel. Il était facile de s'appuyer sur elle. Au moins, Simon avait sa carrière et une identité propres, alors que Judy n'était à peine plus que la femme de John. Lorsque vous étiez au bout du rouleau, lorsque vous aviez besoin de retomber sur vos pieds, avoir une carrière aidait beaucoup. Les centres d'intérêts et les capacités de Judy étaient étouffés par l'ampleur du succès de John, pensa-t-elle.

« Est-ce que Bill Wallace se débrouille bien pour tenir John à l'écart des drogues ? » demanda Simon.

Judy répondit que Wallace n'était pas rompu à ce genre de travail, comme l'était Smokey Wendell. Il n'était pas aussi malin que Smokey, et John réussissait à le duper. Il fallait toujours être collé aux basques de John pour réussir à le stopper. Elle avait dû faire sa part du boulot de manière intensive ces derniers temps — surtout en Californie.

Judy questionna Simon sur l'idée d'avoir des enfants. Elle souhaitait vraiment fonder une famille mais c'était impossible, avec John qui s'emportait à tout bout de champ, il fallait attendre que les choses se calment et que la vie le leur permette, un jour peut-être.

Elles arrivèrent à New York vers midi. Simon quitta Judy avec la certitude qu'elle ne resterait plus très longtemps encore avec John.

John réussit à convaincre l'équipe du *Saturday Night Live* de recevoir Fear comme invité musical de l'émission d'Halloween, et il accepta d'y faire une apparition. Plusieurs douzaines de *skinheads*, des passionnés et parfois violents amateurs de punk, furent invités à slammer sur scène pendant les chansons. La situation échappa à tout contrôle et une petite caméra fut renversée. Bien que les micros sur scène fussent coupés, un *skinhead* cria « New York, va te faire foutre ! » Cela ne s'entendit pas à l'antenne, mais réduisit les chances du groupe de faire une autre apparition télévisée. Certains des *skinheads* saignaient lorsqu'ils quittèrent la scène.

Un matin, John débarqua dans les bureaux de Mark Lipsky, son comptable, et se jeta sur la table dans la salle de conférence. « J'ai beaucoup d'amis qui prennent de l'héroïne », dit-il à l'assistante de Lipsky, Shirley Sergent, sans raison apparente. Cela semblait l'ennuyer. « Ça doit vraiment être un super truc, ajouta-t-il, parce qu'il y a tellement de gens qui y sont accros. Je crois que je ne pourrais jamais en prendre. Si ça m'arrive, j'aurais énormément de mal à arrêter — si jamais. »

À Los Angeles, Frank Price était toujours en train de tenter de sauver *Neighbors* du naufrage. La nouvelle bande originale serait bientôt prête, et le prologue était déjà terminé. La stratégie commerciale du « Prends l'oseille et tire-toi » était en place — sortie le 18 décembre, une semaine avant Noël, dans 1 400 cinémas.

Avildsen ne croyait pas les résultats des projections test, et se rendit à quelques-unes d'entre elles pour mesurer les réactions du public et voir les statistiques lui-même. C'était sinistre.

Price et Avildsen se rencontrèrent pour parler d'une nouvelle fin — un dernier effort pour combler le fossé. Price soutenait que le public voyait John à bout de nerfs. Ils avaient besoin d'un élément qui fasse office de catharsis, quelque chose qui montrerait qu'il n'était pas une victime, comme un grand et théâtral « Je t'emmerde » à sa femme, afin d'en sortir grandi. Price eut une idée. Ils pourraient ajouter une nouvelle scène à la fin où John retourne chez lui avant de partir, attrape le téléviseur — le symbole de son hébétude banlieusarde — et le balance à travers le salon, mettant ainsi le feu à la maison. Il fallait terminer sur une note plus enthousiasmante pour le public. Dans la version actuelle, la maison prenait feu, mais on ne savait pas pourquoi. Ce geste de résistance serait le symbole d'un personnage qui se transforme et entame une nouvelle vie. Cette dernière impression était très importante car, plus que tout le reste, elle allait déterminer ce que les gens retiendraient du film et raconteraient à leurs amis.

Avildsen n'en voulut pas. Une telle séquence sonnerait faux, bien trop exagérée, dit-il.

Price se leva, souleva un téléviseur imaginaire et le lança à travers la pièce avec beaucoup d'énergie. « Le personnage de John et le public ont besoin de ça », répondit-il.

Avildsen suggéra que John pourrait peut-être dessiner une moustache sur une photo de sa femme.

Price refusa. Il fallait que Belushi reprenne le contrôle à la fin. Reconstruire le salon et les accessoires coûterait quelques centaines de milliers dollars, mais il fallait le faire.

Ils en discutèrent longuement. Price, qui était d'habitude plutôt conciliant, ne lâcha rien. Ils savaient tous les deux que c'était lui qui menait la danse, et qu'il déciderait à moins qu'Avildsen ne choisisse d'aller frontalement au conflit. Finalement, Avildsen renonça le premier et accepta au moins d'essayer. Après tout, c'était l'argent de la Columbia.

Maintenant, Price allait devoir convaincre John de tourner une nouvelle fin avec Avildsen.

John rechignait à l'idée de revenir en Californie et tourner cette séquence, surtout avec ce connard comme réalisateur. Il voulait que ce soit Aykroyd qui la mette en scène, mais ce dernier refusa. John proposa alors de s'en occuper lui-même. Après de nombreuses tergiversations, Aykroyd accepta d'accompagner John sur le tournage, même s'il n'apparaissait pas dans la scène. Ils prirent un avion à midi le lundi 2 novembre, prêts à tourner dès le mercredi.

Les pompiers étaient sur le plateau afin de contrôler l'incendie. John et Avildsen se chamaillèrent presque immédiatement à propos de ce qui devrait passer à la télévision avant que son personnage ne la balance à travers le salon. Avildsen voulait un *talk-show* sur l'horreur de la société, et John une image d'un gratte-ciel explosant et s'écroulant. Ils s'accordèrent pour tourner les deux versions.

Durant la première partie de la séquence, John devait rentrer dans la maison, décrocher le portrait de famille du mur et mettre sa tête dedans en poussant un grognement de samouraï. Il n'y eut pas de discussions là-dessus, puisque Price avait rejeté la suggestion de la moustache.

Ensuite, John jetait la télévision. Avildsen envisageait une petite flamme dans un coin qui mettrait feu aux rideaux.

John n'était pas d'accord. Il voulait que ce soit un feu impressionnant et effrayant, et sortir de la maison en flammes : un incendie qui remplacerait l'énergie que la musique de Fear aurait apporté au film. Mais Avildsen et les autres s'étaient déjà décidés. Sur une des prises, il y eut un grand feu, mais qui fut rapidement maîtrisé.

Ils travaillèrent tard pour finir la scène ce jour-là, et John repartit abattu. Il rentra très vite à New York.

Price, Zanuck et Brown s'étaient mis d'accord sur d'autres modifications, mais ils se battaient encore contre Avildsen. Le lundi 9 novembre, ils avaient deux réunions prévues avec lui.

Avildsen ne voulait faire aucun compromis, opposant refus sur refus. Zanuck et Brown étaient impressionnés par le tact et la fermeté de Price. Il se faisait discret, et pourtant il prenait tranquillement le dessus sur Avildsen. Seuls quelques bouts de dialogue et le montage de la nouvelle fin furent conservés. Price ne formulait jamais clairement de menaces, mais Zanuck

voyait bien qu'il délivrait un message on ne peut plus clair : il jouait l'intimidation. Il laissait entendre que s'il ne se montrait pas coopératif, Avildsen ne travaillerait plus jamais avec la Columbia, et tout le monde saurait pourquoi. La formulation n'était pas aussi directe, mais le message était clair. Vers la fin de l'après-midi, Price avait mis Avildsen sous contrôle.

Le lendemain, le *New York Times* publia un article sur les films les plus attendus de Noël. Annonçant généralement des sorties peu enthousiasmantes, l'auteur écrivait : « Selon les studios et un sondage réalisé auprès des exploitants, le film qui a une chance de “cartonner” — d'atteindre les sommets du box-office... sera *Neighbors*, produit par la Columbia... Belushi et Aykroyd du *Saturday Night Live* se retrouvent à nouveau en haut de l'affiche, et vont rassembler les foules. »

17

Jay Sandrich, qui réalisa le célèbre *Mary Tyler Moore Show* de 1970 à 1977, avait lu un scénario de cent seize pages intitulé *Sweet Deception*. C'était à la fois une comédie romantique et un film d'aventure sur un jeune homme simple et honnête, qui débarque à un concours de dégustation de vin avec un nouveau coteau californien, tombe amoureux, se retrouve impliqué dans un réseau de contrebande de diamants, mais triomphe à la fin — remportant le concours, les diamants et la femme.

Sandrich, quarante-neuf ans, sentit que *Sweet Deception* pourrait ressembler à un film comme *La Mort aux trousses* ou *Charade*. Le rôle principal serait dans le style de Cary Grant ou James Stewart et le personnage féminin de Grace Kelly. Il demanda à Chevy Chase si le rôle l'intéressait car il avait joué dans le premier film réalisé par Sandrich, *Seems Like Old Times* (1980). Le film n'avait pas bien marché, et Chase refusa ce rôle.

Puis Sandrich reçut un appel de son agent, Michael Ovitz. « Que penserais-tu de John Belushi ? lui demanda-t-il.

— Au revoir, répondit Sandrich.

— Non, non, attends », dit Ovitz. Il était sérieux. « Regarde *Continental Divide*. »

Sandrich se rendit à une projection du film et s'assit près de l'écran pour regarder les yeux de John avec attention. Il avait entendu parler de ses problèmes de drogue et il voulait en juger par lui-même. Le regard de John était clair et net, et encore plus important, il était plus doux que ce à quoi il

s'attendait. Le film était assez mauvais mais John possédait un charme naturel, et si ce qu'il dégageait pouvait être dompté, il y avait là beaucoup de potentiel. John faisait preuve de la même qualité que Brando : les regards se portaient spontanément sur lui et restaient captivés par son jeu.

Ovitz envoya le scénario de *Sweet Deception* à Brillstein et John. Puis il organisa une rencontre entre Belushi et Sandrich dans sa salle de conférence. Il fit les présentations, resta dix minutes en leur compagnie puis s'éclipsa.

Sandrich décida d'y aller franc-jeu. « Je ne veux pas aller au boulot pour me chamailler. On ne peut pas faire une bonne comédie en jouant sur la souffrance des uns et des autres. Je n'aime pas les comédies comme les *Blues Brothers*, où il y a de la violence et des scènes de poursuite en voiture. »

John lui parla du *Saturday Night Live*, et raconta que ça avait été une lutte constante avec tous ces égos. « Tout ce que je veux, c'est être entendu », dit-il, car il vivait une très mauvaise expérience sur son projet avec John Avildsen.

Sandrich décela chez lui une défiance extrême envers l'autorité, mais John semblait très attiré par le manque d'attachement aux mondanités du personnage de *Sweet Deception*. Au moins, ils voulaient la même chose : une comédie romantique sans chichis agrémentée d'un zeste de film d'aventure.

À propos des drogues, poursuivit Sandrich, John avait mauvaise réputation.

« Je prenais de la coke », dit John. La drogue avait failli détruire sa vie et son mariage. Il expliqua qu'il avait quasiment arrêté, et qu'il en prenait seulement quand il était trop sous pression.

« Pas de drogue », répondit Sandrich. Impossible de travailler avec quelqu'un sous cocaïne : elle sabote le sens du timing et altère la perception.

John acquiesça. Ils se serrèrent la main et s'en allèrent.

Ovitz, Brillstein et John avait eu de nombreuses conversations au sujet du prochain film qu'il devrait faire. Il était peut-être temps pour John de retourner à ce qu'il savait faire le mieux, un autre *American College*, quelque chose de davantage adapté à son type de jeu comique basé sur le physique. Pour Ovitz, cela signifiait qu'il devrait y avoir du Bluto et de la farce — une comédie plus tranchante. Pour Brillstein, cela voulait dire lancer de tartes. On dépensait trop d'argent et d'énergie à expérimenter des choses avec le talent de John. Il était temps pour lui de revenir à un type d'humour plus en dessous

de la ceinture.

John demanda à revoir Sandrich, qui prit un avion pour New York et se rendit aux bureaux de Phantom à 14h le jeudi 19 novembre. Les bureaux ressemblaient à un *club-house* et l'on s'y sentait comme dans un dortoir de collège — avec des souvenirs des Blues Brothers et d'autres choses éparpillés un peu partout. Sandrich était à l'heure et Belushi arriva avec vingt minutes de retard. Ils discutèrent quelques minutes et John lui annonça qu'ils allaient au *schvitz* pour prendre un bain de vapeur. Dans la rue, quelques gamins s'arrêtèrent pour parler avec John. Une voiture de police mit sa sirène en route et se gara, et un policier lui demanda de signer son livret d'amendes. Le naturel avec lequel John accueillit tout cela impressionna Sandrich.

Après un bain de vapeur et un massage, Sandrich demanda : « Pourquoi tu veux faire ce film ? C'est pas un film typique pour John Belushi.

— Il ne faut pas refuser le changement. Il faut grandir », expliqua John. Ils quittèrent le *schvitz*, et John annonça qu'il devait rentrer chez lui pour dîner avec Judy. Il le salua.

Sandrich fut un peu surpris. Il pensait qu'ils passeraient plus de temps ensemble et parleraient de *Sweet Deception*. Mais John était déjà parti en direction de sa maison sur Morton Street.

Sandrich repartit pour Los Angeles. Sur le plan professionnel, il avait le sentiment de ne pas être totalement en osmose avec John, mais ils semblaient vouloir tirer dans le même sens. Sur le plan personnel, il se sentait mieux. John avait un charisme qui l'accompagnait partout où il allait. Sandrich appela Brillstein pour le sonder, pas seulement vis-à-vis du scénario, mais aussi de John. « J'ai entendu parler de toutes ces histoires de drogue, dit-il.

— Elles sont exagérées », répondit Brillstein. John, comme beaucoup de gens, prenait des drogues, mais ce n'était pas un problème.

Sandrich raconta à Ovitz que le courant passait bien avec John. Maintenant, Ovitz devait faire son boulot : les vendre tous les deux, ainsi que le scénario, à un studio. À cause de *Neighbors*, s'adresser à la Columbia n'était pas une bonne idée, alors Ovitz décida de l'envoyer à Universal, où Sean Daniels, en tant que vice-président et détenteur du portefeuille Belushi, pourrait le lire. Daniels pensa que le rôle n'était pas pour John. Se placer en héritier de Spencer Tracy n'avait pas été très fructueux, alors ce n'était pas avec Cary Grant ou James Stewart que cela allait marcher. Pourtant, il ne voulait pas opposer un refus net, et il appela John pour lui expliquer, sans le dire ouvertement, que ce projet ne semblait pas tout à fait approprié.

« Tu n'aimes pas ? demanda John.

– Pourquoi ne pas attendre un meilleur scénario ? » suggéra Daniels. Mais il savait que John n'aimait pas attendre.

Après l'accueil peu enthousiaste d'Universal, Ovitz envoya le projet à la Warner. Lucy Fisher, amie de John depuis six ans et du regretté Doug Kenney, était devenue vice-présidente et chargée de la production exécutive. Elle lut le scénario attentivement. C'était clairement taillé pour un acteur principal séduisant.

Fisher se sentit très mal. John pouvait être chaleureux, doux et enjoué, mais il n'avait tout simplement pas la carrure du rôle principal traditionnel à Hollywood. Il pouvait être une star et obtenir des rôles de premier rang comme Woody Allen, mais pas comme Cary Grant, et John devait l'accepter. Elle sentait ce qui se cachait derrière cette affaire : quelqu'un voulait que John travaille et l'incitait à se lancer dans ce projet, conclut-elle. Au lieu d'installer quelque chose de positif et vertueux, l'échec probable de ce projet ne ferait que renforcer le sentiment de rejet de John, pas seulement en tant qu'acteur, mais en tant que personnage principal séduisant, rôle qui, à n'en pas douter, était celui qu'il voulait endosser.

La Warner refusa le film, mais Fisher décida d'y apporter tout de même son grain de sel. Elle appela John à New York et il eut l'air heureux de l'entendre.

« Tu as vraiment envie de faire ce projet ? » demanda-t-elle.

Et il en avait vraiment envie.

Fisher lui expliqua que ce n'était probablement pas un projet pour lui, et qu'il devrait mieux ne pas le faire.

John essaya de la convaincre du contraire.

Fisher comprit qu'il ne voulait pas entendre ce qu'elle lui disait. Dans sa tête, le projet était déjà lancé. Elle ne recula pas et détailla les raisons qui la poussaient à penser cela. La conversation se conclut par des salutations assez lapidaires.

Le 25 novembre, la veille de Thanksgiving, Lorne Michaels avait réuni certains des anciens du *Saturday Night Live* pour un *prime time* exceptionnel avec Steve Martin. Aykroyd y occupait un rôle important, et John fut invité à la dernière minute pour un caméo de soixante-dix secondes. Il n'y avait plus

de budget pour le payer, alors Belushi dressa une liste de « cadeaux » que Lorne devrait lui offrir, faisant de John un artiste en résidence chez Broadway Video, la société de production que Michaels avait montée en quittant le *Saturday Night Live*.

John demandait :

(1) Accès aux cassettes dans la bibliothèque, possibilité de faire du montage et des copies (notamment toutes émissions du *Saturday Night Live* où j'apparais), prise en charge du coût des cassettes ;

(2) Possibilité de me servir de tout ce qui pourrait m'amuser et des personnes pour m'aider à m'en servir lorsque j'en aurai besoin ;

(3) Possibilité de travailler avec les équipes sur place et de me servir des studios une fois par mois ;

(4) Accès illimité au réfrigérateur ;

(5) À chaque fois que je viendrai au bureau, j'aimerais que les gens soient sympas avec moi et fassent comme si j'étais chez moi ;

(6) Toutes les demandes ci-dessus gratuites pendant un an. Si vous êtes d'accord avec ceci, signez du nom de Lorne Michaels.

Lu et approuvé,

Lorne Michaels

Michaels était certain que tout ce que John souhaitait, c'était d'être aimé et

accepté.

Pendant l'émission, Aykroyd et Martin devaient jouer deux frères tchécoslovaques immigrés qui tentent de s'adapter à l'Amérique.

Vêtus de chemises à fleurs déboutonnées et de pantalons serrés en polyester, ils disaient des absurdités lorsque John débarqua brusquement sur scène, sous les cris du public. Il portait une jupe marron foncé et une perruque noire, et son chemisier transparent bruissait avec deux ballons en guise de seins qui tombaient sur son ventre. Il attrapa Aykroyd et Martin en leur faisant une clé de bras, le parfait modèle d'une grosse sœur qui a passé sa vie à traire des vaches dans sa ferme tchèque.

« Je devais quitter la Tchécoslovaquie, dit-il en criant presque par-dessus les rires de l'assistance. Le gouvernement ne voulait pas me laisser *swiiiiinguer* ! »

Barbara Howar, journaliste et auteur du *best-seller Laughing All the Way*, qui raconte son parcours d'hôtesse à Washington et de célébrité locale ayant une fois partagé l'intimité de Lyndon Johnson, arriva élégamment en retard à la fête organisée le 29 novembre par Michael O'Donoghue et Carol Caldwell. Le thème de la soirée était le Luau, une fête hawaïenne, et l'on y servait du rôti de porc. Howar avait seulement prévu d'y faire une apparition et elle réalisa rapidement qu'elle ne resterait pas longtemps. À quarante-huit ans, elle se sentait vieille et pas dans son élément. Elle voyait des signes de ce fossé de génération un peu partout : on faisait tourner des joints de marijuana ; les gens qui attendaient devant les toilettes, présumait-elle, étaient là pour sniffer de la cocaïne ; l'endroit était plein à craquer de ce qu'elle appelait de la « viande fraîche », des jolies jeunes femmes de trente ans qui repartiraient avec n'importe quel homme séduisant. Howar avait récemment mis fin à une longue liaison tumultueuse avec un homme marié, et elle était simplement contente de sortir et de voir du monde.

Elle entra dans la chambre décorée Art déco où John était installé sur un immense lit, à regarder la télévision et manger une grosse tranche de rôti de porc. Ils furent présentés l'un à l'autre, et Howar poursuivit son petit tour du propriétaire. Elle finit par décider qu'elle n'avait rien à faire ici et se dirigea vers la porte d'entrée.

« Vous devez y aller ? » dit quelqu'un.

Elle se retourna et vit John. Elle le regarda et sourit, puis lui sortit une de ses répliques favorites : « Je suis trop vieille, trop fatiguée et trop riche pour ça. » Howar savait comment flirter avec un homme, avec juste ce qu'il fallait

d'ambiguïté pour que personne ne se sente blessé si l'attrance n'était pas réciproque.

Elle alla chercher son écharpe et son manteau. Lorsqu'elle ressortit de la pièce, John l'attendait dans les escaliers. Il dit qu'il avait froid, et Howar l'enveloppa avec son écharpe. « Je vais vous appeler un taxi », dit-il en sortant dans la rue.

John héla un taxi, ouvrit la porte pour Howar et s'y engouffra avec elle, laissant Judy seule à la fête. Il demanda au chauffeur de les conduire à l'Odeon.

Howar savait se comporter comme si elle passait dans l'émission de Johnny Carson — en débitant des potins et des commérages. John avait bu quelques verres, et ils eurent une conversation assez légère.

Elle trouva John plutôt brouillon — jeune et compliqué. Il se reposait sur son image de garçon imprudent. Elle le regarda et secoua la tête. « Vous avez besoin de quelqu'un pour vous surveiller. Vous devriez vous marier.

– Je suis marié », répondit-il.

Il est temps que je m'éclipse, pensa-t-elle. Elle passait déjà pour une briseuse de ménage et s'était juré que cela n'arriverait plus — et certainement pas avec quelqu'un d'aussi important et improbable que John. Elle se retrouverait dans la rubrique « potins » dès le lendemain. Elle se leva et ils sortirent de la voiture. John héla un autre taxi, lui dit au revoir et monta à sa suite une nouvelle fois. « Non », dit Howar. John résista. « Non, non », dit-elle, en le congédiant de la main. Il acquiesça et Howar rentra seule chez elle.

Le lendemain, John appela Carol Caldwell. « Tu as passé une mauvaise nuit, dit-il, et tu aurais probablement besoin de sortir. » Il serait là dans quelques minutes. Il arriva en limousine et emmena Caldwell au 103, un restaurant dans le style *new wave* sur la Seconde Avenue.

John alla droit au but. Comment était Howar ? Qu'est-ce qu'elle faisait maintenant ? Parle-moi de son livre. Parle-moi des femmes du sud. Caldwell lui raconta d'où venait Howar, son histoire. John poursuivit son interrogatoire. Qu'avait-elle écrit d'autre ? Qui sont ses amis ? Est-ce que les femmes du sud sont des manipulatrices ? John était enchanté et dévoré par son nouvel intérêt pour l'aura des femmes du sud. C'eût été charmant, pensa Caldwell, si John n'était pas marié.

Plus tard, Caldwell reçut un appel d'Howar, qui lui posa des questions plus

indirectes mais tout aussi significatives sur John.

Ce même après-midi, Howar entendit frapper à sa porte. Elle n'attendait personne en particulier et le portier, d'habitude très attaché à l'idée d'annoncer les visiteurs, ne l'avait pas appelée. C'était John, qui apparemment était passé en douce ou en force jusque chez elle. Il était venu pour lui rendre son écharpe.

Elle l'invita brièvement à entrer. Il allait laisser son paquet de cigarettes, dit-il, afin de pouvoir les récupérer à sa prochaine visite — qui arriverait bientôt, promit-il.

Howar avait l'impression qu'il la courtisait — pas comme le ferait un prétendant ou un ami, ou alors peut-être un peu des deux. Étrange. Ils passèrent un pacte implicite, celui de ne jamais se voir en public. Ni l'un ni l'autre n'avait besoin de ça, et son appartement sur la 55e rue apparut comme leur lieu de rendez-vous.

Tom et Lynn Scott étaient à New York ce même week-end. Lynn appela les bureaux de Phantom pour passer le bonjour, et John prit son appel. Il aborda le sujet de *Neighbors* et du cafouillage autour de la musique. Lynn voulait éviter cette conversation.

« C'est de la faute de Tom, dit John, je lui avais dit d'ignorer Avildsen et de faire comme il le sentait.

– Tu ne peux pas faire ça lorsque tu composes une bande originale, répondit Lynn pour soutenir son mari, qui se sentait toujours blessé et humilié par cet incident. Tu dois écouter ce que te demande le réalisateur.

– Eh bien, il aurait dû m'écouter, et ignorer Avildsen, rétorqua John. Tom doit apprendre à traiter avec les gens lorsqu'il compose une musique de film. Il doit apprendre que l'on n'est pas obligé d'écouter le réalisateur. » Il émit un son assez identifiable de dégoût et ajouta : « Bon, tu as raison. Tu ne devrais rien avoir à faire avec ça de toute façon. »

Lynn était furieuse et rapporta cette conversation à son mari. Tom n'avait jamais envoyé à John la lettre de reproches qu'il lui avait écrite, mais l'avait relue plusieurs fois. Il était temps que John en prenne connaissance.

« John, dit Scott lorsqu'il le joignit par téléphone, ton comportement m'a vraiment foutu dans la merde. Tu ne réfléchis pas — c'est ça le problème. Tu fais tes trucs sans te soucier des retombées. Tu te moques de tout, et tu ne fais pas attention aux conséquences de tes actes. »

John se mit à protester, mais Scott l'interrompit. « De simples excuses ne suffiront pas, parce que je veux que tu comprennes ce que tu as fait. Ça ne me fait pas plaisir de le dire — je n'aime pas me mettre en avant — mais j'en sais bien plus que toi sur l'industrie musicale. Tu m'as trop manqué de respect.

– Eh bien, dit John, la raison pour laquelle tu as obtenu ce boulot –

– Ce n'est pas que grâce à toi que j'ai été engagé, l'interrompit une fois de plus Scott. J'ai une certaine réputation...

– Tu aurais dû écrire la musique dont on avait parlé, rétorqua John.

– John, je l'ai fait, répondit Scott. Une dernière chose. Tu te sers des gens sur le plan professionnel et ensuite tu retournes sur le terrain de l'amitié. » Si un désaccord au niveau professionnel surgissait, expliqua Scott, John jouait la carte de l'amitié pour s'en sortir. Lorsque c'était un désaccord personnel, il se rabattait sur le plan professionnel.

« Ce n'est pas vrai, répondit John, en colère.

– Si, ça l'est. »

John éclata le téléphone.

Aykroyd, qui était pourtant le plus tolérant à son égard, avait trouvé un nom pour qualifier le comportement de John : « un état de transe et d'agressivité ». Scott se sentit soulagé d'avoir vidé son sac.

Du côté de la Californie, Avildsen était enfin en train de terminer le montage du film. Il y avait encore quelques différends, mais Avildsen avait jeté l'éponge. Pour la fin, ils choisirent la version de John, celle où l'on voyait un immeuble s'effondrer à la télévision.

Vers la toute fin du film, John faisait une blague à propos d'Enid, sa femme, qui « n'avait jamais aimé rentrer à la maison sans lumière ». Puis lui et Aykroyd se mettaient à rire alors qu'ils s'en allaient en compagnie de Cathy Moriarty, laissant la maison en feu derrière eux. C'était l'un des rares moments du film où l'on voyait John rire.

Price était satisfait, ou du moins aussi satisfait qu'il puisse l'être, compte tenu du travail fourni par Avildsen. C'était sacrément honteux. Si seulement il avait réussi à capter un peu de la spontanéité de John et Aykroyd. Cela semblait évident, mais rien de tout cela ne transparaissait dans le film.

Début décembre, John et Dan commencèrent à donner des interviews pour *Neighbors*, et apprirent que les citations en prologue du film avaient été maintenues pour préparer le public à ce qu'il allait voir. Aykroyd était furieux et se rendit dans son bureau pour écrire une lettre à Price, Zanuck, Brown et Avildsen.

Messieurs,

Il est difficile pour moi
d'exprimer à quel point je me
sens déçu et en colère... Cela me
déprime... parce que je pense
que l'utilisation de ces citations
représente un des pires exemples
de la paranoïa qui règne chez les
cadres des studios... un
stratagème marketing qui, à
coup sûr, va nuire à ce film...

D. Aykroyd

Le 8 décembre, Louis Malle et John Guare se rendirent à une projection privée de *Neighbors*. Aykroyd leur avait dit auparavant à quel point il était fier de son travail de réécriture, et qu'ils pourraient juger de son talent pour retoucher un scénario. Ils voulaient aussi vérifier si les caractéristiques et tensions comiques dont ils souhaitaient se servir pour *Moon Over Miami* avaient été exploitées par Avildsen. Le contenu de *Neighbors* allait déterminer le ton et l'état d'esprit de ce projet avec Belushi et Aykroyd. Pour les stars de cinéma, leur dernier film était l'équivalent de la dernière bataille pour un général : dans une certaine mesure, John et Aykroyd allait essayer de répondre aux critiques émises sur *Neighbors*, ou bien tenter de retrouver le même succès.

Après la projection, Malle et Guare étaient un peu médusés. Ils ne s'attendaient pas à un film aussi inintéressant. Guare l'avait trouvé criard, et tout simplement pas drôle. Les deux voisins s'étaient lancés dans une lutte à mort — on ne savait d'ailleurs pas toujours très bien pourquoi — et ils finissaient par repartir ensemble. La femme de John était érigée en grande méchante, encore une fois pour d'obscuras raisons. John arborait une mine déconfite pendant tout le film, ce qui effraya un peu Guare au début, car le film portait un regard lamentable sur la comédie. C'était peut-être la faute du réalisateur, mais Belushi et Aykroyd avaient sans doute une part de responsabilité là-dedans.

Malle et Guare avaient prévu de dîner avec John et Dan au Mary Lou's le

lendemain soir et ils les attendirent près d'une heure. Y avait-il erreur sur la date ou le lieu ? Belushi et Aykroyd étaient-ils allés se défoncer la tête ailleurs ? Devaient-ils s'en aller ?

John et Dan finirent par arriver en s'excusant pour le retard. Ils étaient allés voir *My Dinner with André*, le film de Malle.

Cela amusa Guare. Chacun allait voir le travail des autres, histoire de se jauger.

John et Aykroyd firent part de leur inquiétude à propos de la réception critique de *Neighbors*. Ils venaient de donner beaucoup d'interviews, et le ton à leur égard était très hostile. La presse ne comprenait pas le film, mais John et Dan espéraient toujours faire un bon score au box-office.

Lorsqu'ils abordèrent le sujet du scénario de *Moon Over Miami*, Aykroyd se montra détendu et pertinent. Il avait des questions, des idées et faisait preuve d'un vif intérêt pour le projet.

Guare expliqua que le film devrait montrer comment un agent modèle du FBI, du genre à ne pas tricher d'un centime sur ses impôts ou à ne pas se garer sur un emplacement interdit, serait prêt à tout pour piéger des membres du congrès. Le voyou et l'agent du FBI ne s'entendaient pas — non pas parce qu'ils étaient différents, mais précisément parce qu'ils se ressemblaient beaucoup.

« On est prêt à s'engager, là, tout de suite, dit John, qui n'avait pas beaucoup parlé jusqu'ici. Ok, Danny ? On s'est renseignés sur vous — dit-il à l'intention de Malle — et vous êtes formidable. Tout le monde le dit. »

John jouait la situation avec un brin d'ironie, se faisant passer pour le mafieux d'Hollywood, celui qui a plein de connexions avec le gratin du milieu.

« Et quant à vous, ajouta-t-il à l'intention de Guare, on n'a pas entendu trop de mauvaises choses sur vous. »

Ils burent du brandy après dîner et se racontèrent des histoires jusqu'à ce que tout le monde décide de partir, à l'exception de John.

« Allez, buvons un autre brandy », dit-il en essayant de poursuivre la conversation et la soirée. Les autres avaient déjà trop bu et, sans prêter attention aux protestations véhémentes de John, ils se levèrent pour partir. Malle et Guare promirent de boire un autre verre avec lui bientôt.

Deux jours plus tard, vers 14h, John se pointa dans les bureaux de Malle et Guare sur la 57e rue. « Allez, les gars, dit-il, allons boire ce verre maintenant. » Il portait les mêmes vêtements que lors de leur dernière rencontre. Ils étaient sales, fripés et collaient à son corps. Il avait du mal à parler et à se déplacer et il sentait mauvais. Il expliqua qu'il était allé aux bains turcs et se sentait parfaitement bien.

Sans prévenir, il attrapa une femme dans le bureau d'à côté et entreprit de lui apprendre le slam. Guare constata que John était vraiment très défoncé. John se rendit dans leur bureau, prit le téléphone, composa un numéro et mit le haut-parleur en route afin qu'ils puissent écouter la conversation. Ni Malle, ni Guare n'avaient la moindre idée de qui il appelait. Lorsque la personne décrocha, John demanda : « As-tu vu *Atlantic City*, le dernier film de Louis Malle ? T'en as pensé quoi ? Pas très bon hein ? »

C'en était trop. Guare ne put supporter une situation aussi cruelle et inconsidérée, et éteignit le haut-parleur avant que la personne n'ait pu répondre.

Malle et Guare s'assirent en silence. En un sens, Guare voyait bien que ce comportement était celui du personnage de John dans *Moon Over Miami*, mais Belushi ne faisait pas semblant de jouer. « Comment allons-nous travailler avec ce type ? » se demanda Guare. Il échangea un regard inquiet avec Malle. Devaient-ils appeler quelqu'un pour les aider ? Ou le mettre à la porte ? Qui s'occupait de lui ? Qui en était responsable ? Si John était tombé par terre, blessé à la tête, cela aurait été plus simple, car ils n'auraient eu qu'à appeler une ambulance.

John continuait à leur en faire voir de toutes les couleurs, et revint sur le sujet du verre qu'ils auraient dû prendre plus tôt. Il transpirait à grosses gouttes.

Tout le cinquième étage était maintenant au courant que John était dans les locaux, et des gens d'autres bureaux débarquèrent pour le voir ou pour traîner dans le coin.

« Où est le putain de scénario ? demanda John. Je veux le lire. » Il se leva et frappa la table. « Où est-il ? Laissez-moi le voir. Avançons sur ce truc. Où est-il ? Où est ce putain de truc ? » Il avait l'air convaincu qu'ils faisaient exprès de ne pas le lui montrer. Ils tentèrent d'attirer son attention sur autre chose.

Guare sentit que sa présence et ce qu'il était en train de faire dégageaient une puissance incroyable. On se serait cru le jour de Mardi gras lorsque tout à

coup John débarquait dans la pièce. À lui tout seul, il donnait l'impression que tout allait de travers. La découverte progressive des différents aspects de la personnalité de John aurait pu constituer une étude sur les contrastes — du personnage raffiné au bar de l'Odeon sorti d'une pièce de Noël Coward, jusqu'à cette épave, une fantaisie digne de Lenny Bruce.

Après une heure et demie environ, John s'en alla lorsqu'il fut enfin clair pour lui qu'ils n'iraient pas boire un verre ni lire le scénario. En quelque sorte, il repartit comme il était arrivé : en coup de vent.

Malle et Guare étaient très inquiets, et évidemment se demandèrent comment ils allaient pouvoir gérer ça.

« Nous compterons sur Danny », répondit Malle.

Le soir même, John se rendit à une fête organisée par Boaty Boatwright, le directeur de production de la côte est pour MGM. Il repéra Carrie Fisher et l'agrippa. Fisher se sentit toute petite lorsque John l'emporta sans efforts jusqu'à la salle de bain et verrouilla la porte.

« Où sont les drogues ? demanda-t-il très sérieusement.

— Il y a du lait de poule », répondit-elle en riant avec un sourire narquois. Elle avait besoin de quelqu'un comme John pour égayer sa soirée. Elle voyait toujours en lui une âme sœur.

Ils étaient tous les deux d'accord : cette fête était d'un ennui mortel — organisée pour des vieux. Mais ils étaient coincés. « Le lait de poule était délicieux », blagua Fisher. Elle voyait que John voulait s'enfuir. « C'est quoi cette fête de merde ? » demanda-t-il. Être avec lui, c'était comme observer quelqu'un jongler avec des assiettes chinoises au bout d'une baguette : difficile d'en croire ses yeux. Ils restèrent enfermés dans la salle de bain pendant presque une demi-heure. John voulait se lancer dans un remake de *Blanches colombes et vilains messieurs* avec elle. Il finit par sortir de la salle de bain pour se mettre à la recherche de drogues.

John trouva Judy et lui dit qu'il était temps de partir. Ils sortirent dans le hall et attendirent l'ascenseur. Tout à coup, sans raison apparente, John s'engouffra à toute allure dans l'escalier et laissa Judy rentrer seule à la maison.

John rendait régulièrement visite à Barbara Howar. Son appartement était un refuge où il passait autant de temps qu'il voulait, chaque fois qu'il en avait envie. Il venait généralement avec une sorte d'accessoire. Une fois, il vint

avec un assortiment de rubans militaires qu'il épingla sur elle en disant : « Tu es un bon soldat ». Ou un costume marrant. Ou des sandwiches à la dinde — pas de roulade de dinde, il détestait cela. Il parcourait fréquemment des yeux la grande bibliothèque d'Howar, et lisait les titres et auteurs. Tu le connais ? Tu l'as déjà rencontré ? Ça parle de quoi ? Ils discutaient des moments les plus heureux de leur vie. Pour lui, ce furent les virées en voiture en duo avec Aykroyd. Il était fier que Louis Malle veuille faire un film avec lui et impatient de s'y mettre.

John ne cachait pas qu'il l'aimait bien, et elle, en retour, appréciait qu'il lui montre de l'affection. Il l'embrassait sur la bouche et dans le cou, mais n'allait jamais plus loin.

Ils parlaient d'Hollywood, des studios, des agents. « Tu fais confiance à ces types ? demanda-t-elle.

— Est-ce que j'ai le choix ? »

À plusieurs reprises, ils discutèrent très sérieusement. Que signifie tout cela ? À quoi cela mène-t-il ? John était presque comme un petit garçon, et s'attendait quasiment à ce qu'Howar lui donne de véritables réponses.

« T'as déjà testé ? demanda John une fois, pour savoir si Howar avait déjà pris des drogues.

— Non, répondit-elle.

— C'est comme embrasser Dieu. »

Après le tournage de *Neighbors*, Tim Kazurinsky retourna travailler au *Saturday Night Live*. Même s'ils avaient presque le même âge, il considérait John comme un grand frère.

« Il faut que t'arrêtes de te fringuer comme un péquenaud », lui dit un jour John. Il emmena Kazurinsky dans un magasin de vêtements et sélectionna une veste en cuir brun ainsi que des cravates, en lui expliquant que c'était comme ça qu'il fallait s'habiller à New York.

Kazurinsky n'était pas content de la tournure des événements au *Saturday Night Live*, car les exigences en termes de qualité n'étaient pas assez hautes. Il écrivait beaucoup et voyait certains de ses sketches à l'antenne chaque semaine, mais ceux qu'il préférait étaient constamment refusés. « Bats-toi, crie, refuse de faire certaines choses, lui conseilla John. Exige des trucs, comporte-toi comme un connard. » Kazurinsky lutta, mais ça ne marchait pas

pour lui. En décembre, il décida de quitter l'émission. Il appela John pour lui faire part de sa décision.

« Écoute, dit John, cette émission n'est pas exactement celle que tu voudrais, et c'est pour ça que tu décides de te casser. T'as fait d'autres boulots merdiques, mais celui-ci paie mieux. »

Ce n'était pas une question d'argent, rétorqua Kazurinsky.

« Cette émission te permet de faire passer de temps à autres une idée à 25 millions de personnes, dit John, et c'est une opportunité que tu ne devrais pas refuser. T'as des choses à dire. Tu connais un autre endroit où tu pourrais avoir un tel accès à un réseau de télévision ? »

Kazurinsky tergiversa, mais John alla au bout de son raisonnement. « Qu'est-ce que ça peut te faire que cette émission soit merdique ? Arrête de te sentir responsable de tout ça. Si t'arrives à te sentir responsable de l'échec de cette émission, tu dois aussi endosser une part de son succès. Si c'est mauvais, ce n'est pas de ta faute, et si c'est bon, ce n'est pas entièrement dû à toi. Lorsque c'est mauvais, fais en sorte que cela devienne meilleur. Mais si tu t'en vas, qu'auras-tu accompli ? »

Kazurinsky décida de poursuivre sa participation.

À seulement trente-neuf ans, Michael D. Eisner était la tête pensante de la Paramount, où il officiait en tant que directeur du département création, des longs métrages et des productions télévisées. Eisner était un grand homme au visage épais, et il pouvait se montrer soudainement très franc et persuasif. Il n'aimait pas qu'on lui vende des projets clé en main. Il voulait que la Paramount développe ses propres idées et les transforme en scénarios ou séries, comme il l'avait fait lui-même lorsqu'il était vice-président d'ABC en supervisant le développement de *Happy Days*, *Drôles de dames* et l'impressionnante mini-série *Racines*. Selon lui, celui qui développait ses propres projets pouvait avoir de l'influence.

Même si Ovitz était un ami proche, et que son frère travaillait pour Eisner, ce dernier considéra avec mépris la proposition de l'agent de Belushi. Ces projets clé en main coûtaient trop cher et permettait à l'agent de faire le boulot de sélection du studio. Eisner en avait refusé tellement qu'il fut surpris lorsqu'Ovitz vint lui parler de *Sweet Deception*.

« Ça ne colle pas », dit Eisner. Le scénario, Belushi et Sandrich ensemble constituaient un étrange mélange.

« Il faut que tu écoutes Belushi en parler, répondit Ovitz. Il veut revenir à un personnage proche de celui d'*American College*. »

Eisner n'avait pas beaucoup de sorties prometteuses prévues pour le Noël suivant, et il était fan de Belushi. Il pouvait au moins écouter ce qu'ils avaient à dire.

Ovitz s'engagea à lui faire parvenir le scénario et à organiser une rencontre avec Belushi lorsqu'il serait à Los Angeles le mois suivant.

Ovitz expliqua à Brillstein qu'ils pourraient réclamer beaucoup d'argent à la Paramount. Eisner était un fan inconditionnel de John, et il entrevoyait un gros succès financier pour le Noël prochain. John parcourut le scénario et dit à Brillstein qu'il le ferait si Don Novello (Père Guido Sarducci) ou l'ancien auteur du *Saturday Night Live* Alan Zweibel — tous deux clients de Brillstein — pouvait réécrire le script. Zweibel était trop occupé, mais Novello était intéressé par la proposition et il reçut le scénario.

John et Judy dînèrent avec Novello et sa femme Kathy au Raoul's, un bistro français à SoHo. Novello qualifia le scénario de boîte de Pandore, et ne croyait pas qu'on puisse en faire un film. Ce n'était pas drôle, et beaucoup de choses n'avaient pas de sens. Par exemple, un personnage était retrouvé mort dans une séquence, et réapparaissait plus tard dans le film. On aurait dit un puzzle qui avait besoin d'être complètement réécrit.

John s'en moquait. Ce serait *leur* film : ils allaient prendre les choses en main, réécrire le scénario et superviser la production, le casting et chaque détail.

John appela Bill Wallace et annonça : « J'ai besoin de toi. » Il allait démarrer un nouveau film et Bill devait venir sur le champ. Wallace démissionna de son poste de professeur de sport dans l'état de Memphis et prit un vol pour New York.

Les projections test du 12 décembre pour *Neighbors* prouvèrent une fois de plus que le film fonctionnait mieux avec le prologue que sans. Même si seulement 4 % des spectateurs lui attribuaient la mention « excellent », c'était ce qu'ils avaient obtenu de mieux jusque-là. Price décida de conserver ce prologue même si cela mettait Aykroyd en rogne.

Le premier article sur le film fut positif. Il parut dans le *New York Times* du 13 décembre, et était consacré à Cathy Moriarty. La photographie de l'article la représentait, étendue de manière suggestive, et elle était titrée : LA BLONDE DU BRONX EST DE RETOUR.

Le lendemain, la première véritable critique fut publiée dans *Newsweek*. David Ansen écrivait :

*Le roman comique et paranoïaque de Thomas Berger aurait pu faire un film fascinant entre les mains de quelqu'un comme Roman Polanski, qui sait comment rendre une comédie inquiétante. John G. Avildsen (Rocky) n'a aucune idée de ce qu'il fait : on ne peut pas tordre la réalité si l'on n'est pas capable de créer une réalité à tordre. Belushi et Aykroyd ont à l'évidence été engagés parce qu'ils sont « bankable », mais personne ne semble s'être demandé si c'était un bon choix. Leurs rôles requièrent un jeu comique subtil — et eux nous servent des sketches télévisés. Il serait difficile de dire quelle est la part de responsabilité du scénario décousu de Larry Gelbart (Avildsen serait capable de rendre n'importe quel scénario irregardable), mais il est incontestable que le compositeur Bill Conti a réalisé la bande originale la plus repoussante de l'année — une grosse charge de mièvrerie caricaturale qui ne fait que souligner la désespérante hésitation du film sur le ton à adopter. Les publicités pour *Neighbors* qualifient le film de « cauchemar comique », mais c'est plutôt un écrin pour une amère indigestion créative.*

Larry Gelbart déposa une plainte avec le syndicat des scénaristes, accusant Belushi, Aykroyd et Avildsen d'avoir « défiguré » son scénario pendant la

grève, mais cela n'aboutit à rien.

John annonça à Judy qu'il voulait voir le Docteur Rosenbluth. Un rendez-vous fut pris pour le 17 décembre, et John fit des tests d'aptitude physique, une prise de sang ainsi qu'un électrocardiogramme. La fille du docteur, qui n'avait que treize ans, était présente à son bureau ce jour-là, et John lui fit la lecture et lui signa quelques autographes.

John expliqua à Rosenbluth qu'il avait arrêté les drogues depuis presque un an, même s'il y avait eu quelques rechutes : une période de trois semaines, une de deux semaines, une de trois jours de suite, et quelques autres. Il n'aimait pas rentrer chez lui lorsqu'il était défoncé, dit-il, alors il attendait de redescendre, ce qui souvent l'obligeait à rester éveillé toute la nuit. Au moins, déclara John, je ne me shoote pas.

Depuis qu'il avait pris John en consultation pour la première fois cinq ans auparavant, il n'avait jamais pu entretenir avec lui une relation classique de médecin à patient. Il voulait *ordonner* à John d'arrêter les drogues, mais sentait que s'il se montrait trop insistant, John ne reviendrait plus. Le docteur ne voulait pas lui faire peur. Il était plus important que John ait un médecin qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Rosenbluth savait quelles étaient les dangereuses habitudes de John et il pouvait le conseiller patiemment.

Le lendemain, *Neighbors* sortit dans 1 384 cinémas à travers tout le pays. Des tests menés dans les salles indiquaient un taux de satisfaction de 9 % et 43 % d'insatisfaits. Les dirigeants de la Columbia réalisèrent que la carrière du film serait très courte, même si pendant ses trois premiers jours d'exploitation il engrangea 6 481 368 dollars, bien plus que les autres sortis la même semaine. Il ne s'en sortit pas trop mal non plus la semaine suivante, puis la fréquentation chuta brusquement⁴. Les critiques étaient mitigées, mais la stratégie mise en place avait fonctionné, et le nombre d'entrées garantit un profit de plusieurs millions de dollars pour la Columbia.

Price déclara à Brillstein que, compte tenu des problèmes rencontrés, tout s'était extrêmement bien passé. « Nous avons fait de notre mieux », lui dit-il.

18

Le lendemain de la sortie de *Neighbors*, John et Wallace prirent le vol de 11h45 pour Los Angeles. La rencontre avec Eisner à propos de *Sweet Deception* était prévue à 14h30. Mais avant toute chose, Brillstein, John et Sandrich devaient se retrouver dans les bureaux d'Ovitz pour parler stratégie. Ovitz annonça clairement l'objectif : ils allaient devoir vendre le projet à

Eisner, et ce qu'il voulait c'était de la comédie bouffonne.

Une fois cet objectif défini, ils se rendirent à la Paramount. Présents également à la réunion : Stanley Chase, détenteur des droits du scénario de *Sweet Deception* et producteur désigné, ainsi que Jeff Katzenberg, trente-sept ans, vice-président de la production à la Paramount et bras droit d'Eisner.

Les sept hommes se saluèrent. Brillstein raconta une blague et quelques ragots. Il voulait que John ait un moment pour prendre la mesure de l'endroit où il se trouvait.

« John aime bien le scénario, dit Brillstein, mais il a besoin d'être retravaillé. Déjà, nous avons pris une décision importante. *Continental Divide* a prouvé que John était un véritable acteur, et *Neighbors* l'a confirmé. »

Eisner s'immisça dans la conversation pour dire qu'il venait de voir *Neighbors* et l'avait adoré, un grand film selon lui. Il pouvait comprendre pourquoi ce ne serait peut-être pas un grand succès au box-office, mais il trouvait que le côté sombre du film était intéressant.

Puis John se mit à parler. « Je ne veux pas que ce soit autre chose que du John Belushi. C'est ce qui m'a rendu riche. »

Ce qui fit rire tout le monde.

« Le scénario n'est pas assez drôle, expliqua John, et nous avons quelques idées pour l'améliorer. Le film débutera par une séquence où la police me ramène à la vigne de mon père, après qu'on m'ait retrouvé évanoui dans les toilettes d'une station-service. Mon personnage ne peut pas boire du vin sans avoir envie de se saouler à mort. »

Assis sur sa chaise, John mima les gestes du fils bourré.

Tout le monde rit. Ovitz vit que lorsque John était lancé, ce genre de réaction arrivait spontanément.

John expliqua qu'il voulait que la séquence de concours de dégustation de vin se déroule au World Trade Center. Tout le monde serait là — Orson Welles et son vin, et la marque de vin allemande Blue Nun. Cela dégénérerait en une sorte de bataille de vin, et il se balancerait comme Tarzan au bout de sa liane après les résultats du concours.

Eisner écarquilla les yeux. Si John pouvait les faire rire rien qu'en étant assis sur sa chaise, imaginez ce qu'il pourrait faire avec un meilleur scénario

et le World Trade Center comme décor.

John annonça ensuite qu'il connaissait la bonne personne pour réécrire le scénario — Don Novello. Sandrich n'avait jamais entendu parler de Novello, mais tous les autres confirmèrent que son travail était brillant.

John mima quelques autres gestes. Le personnage serait une version adulte de Bluto, dit-il, mais en moins grossier.

Sandrich commença à s'inquiéter. Il entendait de plus en plus parler de Bluto. Qu'était-il arrivé à son projet de comédie romantique ?

Eisner était aux anges. John ciblait les faiblesses du scénario et il saurait le rendre drôle. « Le film doit s'adresser directement aux gosses, dit Eisner, et il faut qu'il y ait de l'humour bouffon. »

John expliqua qu'il voulait revenir à un personnage qu'il comprenait, et qui soit même un peu timide. Mais ses gestes étaient ceux de Bluto.

Sandrich dit que le style serait important. Ils pouvaient faire un film qui plaise à beaucoup de niveaux, et que les enfants et les adultes auraient envie de voir. L'humour serait bouffon, mais cette bouffonnerie viendrait du personnage.

Eisner pensa que cela pourrait faire une bonne association : Belushi voulait faire hurler les foules, et Sandrich pourrait faire le nécessaire pour que cela soit de bonne facture. Il aimait simplement regarder John. C'était l'une des meilleures réunions auxquelles il avait assisté sur un nouveau projet.

Lorsque ce fut terminé, Katzenberg pensa qu'ils tenaient là quelque chose d'important. John s'exprimait clairement sur son rôle ; il réalisait qu'il était meilleur lorsqu'il était lui-même — et c'était du pur Bluto. Il voulait revenir à ses racines. C'était assez inhabituel que quelqu'un reconnaisse ses propres qualités dans l'industrie du cinéma, pensa Katzenberg.

Ovitz et Brillstein assurèrent John que la rencontre s'était exceptionnellement bien déroulée. Le soir, Brillstein emmena John et Novello dîner chez Morton, un restaurant sur Melrose Avenue où se retrouvait le milieu du *show business*. « Tout a l'air parfait dans ce projet, dit Brillstein. Attelez-vous au scénario et faisons ce film.

— Il faut qu'on garde le dessus sur ce projet, dit John, et qu'on le fasse à notre façon. »

Il n'arrêtait pas de revenir là-dessus. « Engageons autant que possible des gens qu'on connaît bien — seulement “notre équipe” », dit-il. Ce qui sous-entendait des jeunes issus du *Saturday Night Live*.

Vers 23h, Belushi et Novello se rendirent à une fête de Noël organisée par un ancien ami de Wheaton, Dick Blasucci, qui avait joué dans les Ravins, l'ancien groupe de John, et écrivait maintenant pour la télévision. Tony Pavilonis, le guitariste des Ravins, était également présent. Tous les trois n'avaient pas joué ensemble depuis 1967, et Pavilonis n'avait pas vu John depuis quatorze ans. Ils jouèrent quelques vieux classiques — « *Bus Stop* » des Hollies et « *Louie Louie* » des Kingsmen. John était heureux et excité en jouant sur une Fender Telecaster, alors que sa voix emplissait la pièce, comme s'il essayait de pallier son manque de technique en chantant plus fort.

John annonça qu'il reviendrait à Los Angeles en janvier pour réécrire *Sweet Deception*, car la première version du scénario était totalement merdique. Les studios se moquaient complètement du contenu créatif ; tout ce qui les intéressait, expliqua John, c'était de faire du *business*.

Il suggéra de se retrouver le lendemain à la soirée « *Open Mike* » du Central club sur Sunset Boulevard. Chaque jeudi, le club laissait n'importe qui monter sur scène et jouer pendant dix à quinze minutes.

« Je n'ai aucun équipement pour jouer, dit Blasucci.

– T'inquiète pas, je m'occupe de tout », répondit John.

Le lendemain, Novello et Sandrich se rendirent au bungalow de John au Beverly Hills Hotel pour faire un premier tour de ce qui devait être réécrit. Sandrich confia ses annotations à Novello. Il aimait bien la séquence d'ouverture qu'ils avaient proposée — celle où John se faisait ramener par la police. « Le scénario, dit Sandrich, doit être réécrit pour se focaliser plus précisément sur la relation entre John et la femme ; et la fin doit être retravaillée. »

John n'avait pas dit grand-chose jusqu'à ce que le sujet du personnage féminin arrive dans la conversation. « Je ne peux pas finir avec cette jolie femme, dit-il avec énergie, mon personnage n'a rien en commun avec elle. Je ne veux pas faire un film avec une histoire à l'eau de rose.

– Ok, répondit Sandrich, mais il faut que vous réussissiez à vous comprendre, que cela vous fasse changer tous les deux de manière radicale. C'est vrai, vous n'êtes pas obligés de finir ensemble, mais c'est l'histoire d'une relation qui évolue. » Il n'obtint aucune réponse claire sur le sujet et

partit rapidement.

Novello était inquiet. « Ce type adore le scénario, dit-il. Il parle d'affiner ce qui a déjà été écrit alors qu'il faut tout reprendre depuis le début. Est-ce que c'est la bonne personne pour réaliser le film ? On dirait qu'il y a une sorte de fossé générationnel ou culturel avec lui.

– T'inquiète pas, répondit John. Mec, ce genre de types, ils n'existent même pas. C'est mon film et on fera ce qu'on veut. » Il se mit à surnommer Sandrich « Malibu » car il habitait près de la plage.

Un peu plus tard, John était dans les bureaux de Brillstein lorsque Jimmy appela. Il était à Seattle pour jouer dans l'opéra-comique *The Pirates of Penzance*. Jimmy raconta qu'il avait eu droit à un mauvais article de la part d'un second couteau de la critique d'opéra d'un journal de San Francisco. Cet article l'avait vraiment détruit, car il y était écrit que « sa tessiture vocale se situait quelque part entre le braiment et le gargouillis ».

« C'est une tapette, dit John. Les tapettes n'aiment pas les Belushi. »

Jimmy raconta qu'il envisageait d'acheter une maison à Chicago.

« Investir dans l'immobilier est une bonne chose, je pense », dit John. C'est ce que disait Lipsky en tous cas. En vérité, ils envisageaient avec Judy d'acheter une maison du côté de Greenwich Village.

Jimmy sentit que John allait écouter la conversation.

« Évite les excès de sucre, dit John. Faut que j'y aille, salut. »

John se rendit chez Blasucci pour lui dire de le retrouver au Studio Instrumental Rentals à 20h30. John avait tout organisé.

Lorsque Blasucci et Pavilonis arrivèrent, un groupe de punk répétait, éructant dans les micros, hurlant et se balançant des bouteilles à travers le studio. Vers 22h30, John débarqua en compagnie de Derf, et tous les quatre s'échauffèrent jusqu'à minuit, puis se rendirent au Central club. Alors qu'ils parlaient de films et d'argent, John déclara avec conviction : « Ce que j'aime vraiment, c'est jouer de la batterie. »

Le Central était un asile de fous, avec un nouveau groupe montant sur scène toutes les dix minutes. Le club était plein à craquer, bruyant et très sombre. Les Ravins de Wheaton se dirigèrent vers la scène.

Ils jouèrent principalement des classiques : « *Gimme Some Lovin'* », « Johnny B. Goode », « *Route 66* », « Louie Louie », « *I Feel Good* ». John semblait retrouver dans ce répertoire une certaine constance, quelque chose d'essentiel, plus que de la simple nostalgie.

John était en sueur mais heureux, et il promit de remettre ça bientôt. Blasucci rentra chez lui et sortit promener son chien vers 2h du matin.

John passa le voir pour boire un verre. Blasucci demanda comment allait Judy.

« Elle va bien, dit-il. C'est la personne qui compte le plus dans ma vie. » Parler du bon vieux temps et de Judy sembla raviver quelque chose chez lui. « Tu sais, dit-il, tu avais tellement de chance. Ton père était tout le temps à la maison. Ta famille était heureuse. »

Blasucci ne sut pas quoi répondre. Il était venu à de nombreuses reprises chez John durant leurs années de lycée, et il n'avait vu son père qu'une ou deux fois. Pourtant, il n'avait jamais remarqué que les choses allaient si mal. Il semblait évident que cette absence avait beaucoup blessé John. Blasucci n'en avait jamais parlé avec lui, et cela le mettait mal à l'aise. Il ne savait pas quoi dire.

Le lendemain matin, John était censé prendre un petit déjeuner à 8h30 avec Novello, Brillstein et Katzenberg, mais ne s'y rendit pas.

Katzenberg n'aimait pas tergiverser ou ne pas donner de réponses. Eisner avait donné l'instruction de faire les choses vite et avec détermination. John allait percevoir 1 850 000 dollars pour *Sweet Deception* — 185 000 dollars par semaine pendant dix semaines, la durée estimée du tournage. En plus, c'était un accord « *pay or play* ». Si la Paramount décidait de ne pas faire le film, ils seraient de toute façon obligés de lui verser la totalité de la somme. Si le film marchait bien et obtenait des recettes suffisantes (en remportant deux fois et demie le coût du film, définition pour l'industrie du cinéma du seuil de rentabilité), John toucherait un pourcentage sur les profits à hauteur de 7,5 à 12,5 %. Il percevrait 2 500 dollars par semaine pour ses dépenses courantes pendant qu'il travaillerait sur la réécriture, le tournage, ainsi que la postproduction.

Le début du tournage était prévu pour le 19 avril 1982, dernière limite pour faire le film dans les temps et le sortir à Noël.

Le matin du 23 décembre, John devait prendre un avion pour Miami et retrouver Judy pour les vacances de Noël. Ils allaient passer cinq jours en

compagnie de Mike et Carol Klenfner dans une maison de location. Bill Wallace reçut un appel pour le rejoindre à l'aéroport. John arriva juste à temps pour son avion, escorté d'une très belle femme aux longs cheveux blonds. Il présenta Wallace à Debra Jo Fondren, élue *playmate* de l'année 1978 pour *Playboy magazine*, lui dit au revoir et courut pour prendre son avion.

Judy, qui venait depuis New York, arriva à Miami à peu près au même moment que John. Les Klenfner les rejoignirent, et ils se rendirent tous ensemble à la maison de location sur Collins Avenue. Plus tard, le Joe's Stone Crab, un des plus grands et des plus célèbres restaurants de Miami, entra en effervescence à son arrivée, et de nombreux clients se pressèrent autour de la table pour obtenir un autographe.

Le lendemain, John était toujours incapable de se détendre. Klenfner décida de prévoir un maximum d'activités pour le tenir à l'écart du réseau de la cocaïne de Miami, qui était important et dangereux.

Klenfner savait que John était prêt à essayer à peu près tout. Une fois, quelques années auparavant, John et d'autres personnes, dont Aykroyd, avaient passé la majeure partie de la nuit à faire de la « découpe à chaud » d'opium. Ils avaient fait chauffer un couteau sur un poêle, mis le morceau d'opium dessus et sniffé les vapeurs avec une paille.

Pour essayer de garder l'esprit de John occupé, Klenfner l'emmena faire des emplettes chez Saks, et John acheta pour 1 000 dollars de cadeaux, dont un collier pour Judy. À chaque étage, toutes les vendeuses abandonnèrent leur poste pour venir voir John et restèrent bouche bée.

Puis ils s'arrêtèrent dans une boutique de vidéos. « Nous n'avons que vingt minutes », dit John, et en moins de vingt minutes tout un tas de gens s'étaient amassés autour de lui, pour poser des questions, pour demander des autographes ou tout simplement pour le voir.

John avait sur lui quelques Quaaludes. Judy et Klenfner lui en avaient confisqué plusieurs dès le premier jour pour les cacher, ne lui en laissant que quelques-uns. Le soir du 24 décembre, John les avala. Plus tard, il en voulut plus, et d'une manière ou d'une autre il se mit en tête que c'était Carol Klenfner qui les avait confisqués. Il déclara qu'il allait les lui reprendre.

« Non ! cria Judy, en lui lançant une poignée de comprimés. Va te faire foutre ! » ajouta-t-elle en se ruant à l'extérieur de la pièce.

John prit les Quaaludes et croqua dans un des comprimés, apparemment pour faire le malin ou accélérer l'effet de la drogue. Klenfner resta en sa

compagnie jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Le lendemain, jour de Noël, ils louèrent un bateau de pêche et attrapèrent un requin d'1m50. Mais de retour à la maison, John s'ennuyait, parcourant des journaux et magazines, regardant la télévision. Il appela Brillstein et apprit que le père de son agent, quatre-vingt-quatre ans, était à Miami.

« Mais où, bon dieu ? demanda John. Je vais le voir. »

John se rendit au Diplomat Hotel, y resta quelques heures et dévalisa le réfrigérateur du père de Brillstein.

Le 28 décembre, John et Judy rentrèrent à New York. Ils y passèrent le soir du Nouvel An, leur cinquième anniversaire de mariage, à aller de fêtes en fêtes. Sean Daniels se joignit à John, Judy, Mitch Glazer et sa fiancée Wendy pour un concert de Bow, Wow, Wow, un groupe de *new wave*. John commanda du champagne et porta un toast en l'honneur du mariage imminent de Mitch et Wendy. Il promit d'être de retour pour y assister deux semaines plus tard. La foule rassemblée sur Times Square repéra John lorsqu'il sortit de la salle de concert. Bientôt, il fut encerclé par cette foule immense, presque menaçante. Daniels fut très surpris. Ce n'était pas dû à la célébrité récoltée grâce au *Saturday Night Live* ou à Bluto, mais autre chose. Il était coincé au milieu de tous ces gens, et la police dut venir à sa rescousse.

Judy se sentit bizarre toute la soirée. À un moment donné, John leur échappa — et elle était persuadée qu'il disparaîtrait pour le reste de la nuit — mais il revint cinq minutes plus tard. Ils terminèrent la soirée à 8h du matin.

Plus tard dans la semaine, John expliqua à Judy qu'il voulait louer une maison à environ une heure de New York pour y réécrire le scénario avec Novello. Elle pourrait y vivre également, ce qui leur permettrait de passer un véritable hiver avec motoneige et jeux en plein air. Mais Novello voulut rester à proximité de sa maison de San Francisco, et réussit à convaincre John. Lorsque des pluies torrentielles frappèrent San Francisco début janvier, tuant vingt-quatre personnes et provoquant d'énormes coulées de boue, ils se rabattirent sur Los Angeles. « C'est Don qui écrit, expliqua John à Judy, je dois le suivre là où il se sent à l'aise. »

Il devait se rendre à Los Angeles le 5 janvier 1982. Il ne leur faudrait qu'une ou deux semaines pour retravailler le scénario, dit-il à Judy. Son anniversaire avait lieu le 7 janvier et elle lui demanda : « Tu ne peux pas attendre deux jours ? » Il accepta, mais parut angoissé.

Le matin du 8 janvier, John et Bill Wallace prirent l'avion pour Los

Angeles. Une limousine vint les chercher vers 14h30 et les conduisit au Chateau Marmont, un hôtel surplombant Sunset Boulevard au centre d'Hollywood et qui ressemble à un château français de Normandie. John s'installa dans la chambre 69, loua une Mercedes-Benz 380 SL sports bordeaux pour quatre-vingt-cinq dollars la journée, et alla au On the Rox, où il paya des verres aux gens de passage — six cocktails Alabama Slammer, et huit shots de whisky Johnnie Walker. Il régla une note de 152 dollars et laissa un pourboire de 200 dollars.

Novello arriva de San Francisco et prit également une chambre au Chateau Marmont. Le lendemain, ils passèrent du temps à discuter du scénario. John avait plein d'idées qu'il balançait d'une traite. Le boulot de Novello consistait à en faire le tri, sélectionner les meilleures, à ajouter les siennes et à les remettre au propre. Il appréciait ces conversations, mais il n'était jamais certain de ce qu'il en ressortait. Passer du temps avec John relevait plus du plaisir que du travail acharné ; John était une étrange créature, pleine d'amour et de rage.

Le 11 janvier, Sandrich rendit visite à John. Belushi et Novello lui expliquèrent ce qu'ils voulaient faire du personnage féminin. Elle serait raffinée, sensuelle et sévère, et ils souhaitaient en rajouter sur son côté inaccessible, dur comme la pierre : elle serait insaisissable et véritablement imbaisable. John ferait l'amour avec elle, mais il n'arriverait pas vraiment à la percer à jour. Ils lui racontèrent une séquence dans laquelle elle expliquait sa philosophie de vie : elle avait couché avec John parce qu'il était là, mais cela aurait pu être n'importe qui.

« C'est une histoire d'amour, dit Sandrich d'une voix haletante. Il faut que le public aime les deux personnages.

– Bien sûr, répondit John, elle sera sympathique aux yeux du public, mais dure. » Il ne voulait pas se lancer dans un remake de *Continental Divide*.

Sandrich expliqua qu'ils avaient l'air de retirer trop d'éléments en rapport avec l'intrigue.

Ils répondirent qu'ils comprenaient, mais alors que Sandrich les écoutait, il comprit qu'ils étaient en train de modifier considérablement le scénario. Il se demanda si Novello savait comment le réécrire. Don avait travaillé sur des sketches courts, construits sur un axe précis et quelques blagues pour le *Saturday Night Live*, mais ce film ne pouvait pas ressembler à une série de saynètes cousues ensemble. Il serait alors complètement détaché des notions classiques de récit. John et Novello promirent de lui rendre un scénario terminé dans les trois semaines, vers le 1er février. Sandrich était sûr d'une chose : c'était ce qui se retrouvait sur le papier qui comptait, pas des théories

ou des idées balancées au cours d'une conversation. Il pourrait lire quelques pages bientôt.

Barbara Howar se trouvait à Los Angeles cette même semaine, et John l'appela pour lui dire qu'il avait une superbe voiture et qu'il souhaitait l'emmener dans tous les clubs punks de la ville.

« Ouais, répondit-elle, et je vais me teindre les cheveux en violet. » Elle lui expliqua qu'elle était là en voyage d'affaire : elle essayait de caler des passages à la télévision et de finir le roman qu'elle écrivait. Elle lui annonça également qu'elle avait rencontré quelqu'un, ce qui voulait dire que ses soirées étaient prises. Le mieux qu'il pourrait obtenir d'elle, ce serait un déjeuner.

Il l'emmena dans une pizzeria sur Melrose. Il n'arrêtait pas de parler du scénario : à certains moments il était très enthousiaste, et la seconde d'après il se montrait déprimé. Howar eut le sentiment que cette fois-ci il allait devoir tenir ses promesses. Il savait qu'il n'avait plus le droit à l'erreur. Son seul recours consistait à s'impliquer directement dans le projet, mettre la main à la pâte en ce qui concerne le scénario et tous les autres aspects du film. Si cela foirait, dit-il, il devrait probablement retourner travailler pour la télévision, ce qu'il craignait.

Howar pensa qu'il cherchait un nouveau moyen de s'en sortir, sans savoir s'il y parviendrait. Elle l'encouragea dans ce sens. Après tout, c'était lui le meilleur.

19

Cette même semaine, aux studios de la Paramount, John visita le plateau de *Mork and Mindy*, la *sitcom* d'ABC avec Robin Williams dans le rôle de Mork, visiteur venu d'une autre planète. Williams, vingt-neuf ans, connu pour ses improvisations et imitations hautes en couleur, ainsi que pour son débit rapide et souvent inintelligible, était ravi de voir John.

Ils s'étaient rencontrés à New York trois ans plus tôt, et John l'avait emmené faire la tournée des clubs. « Regarde ça, mate ce truc ! » lui indiquait John. Williams était en admiration devant lui. À une autre occasion, Williams avait fait les chœurs sur une imitation de Joe Cocker par John au Catch a Rising Star, un club new-yorkais.

Sur le plateau de *Mork and Mindy*, Jonathan Winters, le maître joufflu de l'imitation et de la satire, faisait un numéro sur un Marine qui avait combattu

à Okinawa durant la Seconde Guerre mondiale, et qui réalise que les gens qui tondent sa pelouse aujourd'hui sont ceux qui lui ont tiré dessus lors de la bataille. John et Williams furent fascinés par Winters, qu'ils regardèrent jouer pendant une heure. Des gens passaient, faisaient du bruit et interrompaient le numéro. « Chuut ! disait John. Vos gueules ! »

Williams se sentait proche de John. Ils voyaient tous les deux en Winters leur mentor dans le style de l'humour incendiaire. Ils étaient deux jeunes comiques qui avaient connu une ascension fulgurante, et étaient toujours sur le point d'exploser en vol. Plusieurs mois auparavant, Williams avait acheté un ranch dans la Napa Valley, près de San Francisco, lieu qu'il avait baptisé « Boîte de conservation humaine ». Il essayait de ralentir un peu le rythme, même s'il adorait toujours la vie nocturne à Hollywood et ses effusions.

À Hollywood, Williams était angoissé. *Mork and Mindy* avait récemment connu une baisse d'audience, et il ne savait pas trop ce qu'il allait faire après. Le film *Popeye*, dans lequel il interprétait le rôle principal, avait été un désastre commercial et critique. Il venait de terminer le tournage du *Monde selon Garp*, adaptation du célèbre roman de John Irving, et n'était pas certain de la façon dont le film serait reçu lorsqu'il sortirait cinq mois plus tard.

À mesure que l'audience de *Mork and Mindy* déclinait, Williams était envahi par un manque de confiance. Suis-je toujours drôle ? Le *show* va-t-il survivre ? Pourrais-je en revenir ? Ou est-ce que je n'ai été qu'une étoile filante ? C'était un lieu commun : si l'on ne te voit pas, si tu ne fais rien, tu n'es plus dans leur radar. Ces bonnes vieilles audiences entravaient sa course vers le succès. Cette situation l'obligeait à puiser dans ses ressources, encore et encore, et l'atmosphère qui régnait dans la ville ne faisait que générer encore plus d'anxiété. Des affiches géantes pour des disques ou des films alignées sur Sunset Boulevard, comme pour dire « Salut ! Regardez ! ». « Ce serait génial si c'était moi là-haut, non ? » pensa Williams. J'aimerais faire ça. J'aimerais voir des affiches de moi de cette taille... Elles font quinze mètres de haut et moi 1m70 seulement. Je ne suis rien.

Puis il se retrouva en haut de l'affiche pour la promotion de *Popeye*, avec une boîte d'épinards de dix mètres à côté de lui. Tu y es, wahoo ! Une fois arrivé là, la pression était encore plus grande pour tenter de retrouver le haut de l'affiche. On pouvait se mettre à vivre pour ces affiches géantes, et ne plus se soucier des audiences, des fêtes, des premières, des déjeuners, des dîners et même des petits déjeuners. Pour s'affirmer lorsqu'il n'était pas sur les affiches ou au top sur la courbe des audiences, Williams sortait — partout. Si bien qu'un magazine du coin, qui listait ce qui était à la mode ou pas, déclara qu'il était *has been* d'aller à une fête où se trouvait Robin Williams.

Williams sentait la même impulsivité et les mêmes démons chez John. Ils étaient captivés par Winters et ne parlèrent pas beaucoup, mais ils s'accordèrent pour rester en contact et se revoir bientôt.

Le 14 janvier, vers 19h, John et Bill Wallace se rendirent à la salle de sport des studios de la Paramount. John faisait du sport plusieurs fois par semaine pour essayer de se remettre en forme.

Wallace savait que la seule façon de gérer John dans une salle de sport consistait à ne pas le lâcher d'une semelle. Ils commencèrent par s'échauffer, avec des étirements et en courant sur place.

« Allez, mauviette ! » cria Wallace, en tentant de réveiller les instincts compétiteurs de John. Il tapa dans le punching-ball pendant trois minutes. John se mit à suer. « Allez ! Allez ! » cria Wallace, en colère lorsque John ne tapait qu'à moitié dans le sac. Après une courte pause, John refit trois minutes de punching-ball, avec Wallace qui le poussait à chaque fois dans sa direction. Puis une troisième session. Ensuite, de la corde à sauter, puis des haltères.

Wallace pouvait soulever entre quarante et quarante-cinq kilos, John environ trente. Il existait des poids pour toutes les parties du corps — abdos, poitrine, puis à nouveau les abdos, les biceps, encore les abdos comme punition parce que John avait desserré le cordon de son pantalon de survêtement. Puis ils passèrent aux cuisses.

« Allez, mauviette, espèce de gros plouc, cria Wallace.

– Va te faire foutre, dit John.

– Maintenant écoute, mauviette, dit Wallace. Je sais que t'es une mauviette. Tu sais que t'es une mauviette. Évitions que tout le monde le sache. »

Il n'y avait personne dans le bâtiment, à l'exception d'Orlando Perry, le physiothérapeute qui tenait la salle depuis 1935. « Tu ne crois pas que tu le fais bosser un peu trop dur ? demanda-t-il.

– On l'a déjà fait », répondit Wallace. Il emmena John courir deux kilomètres et demi sur Santa Monica Boulevard.

« Tu es pire que tous les profs que j'ai eus au lycée, dit John. On n'était pas obligé de se les traîner après le cours ».

Mais Wallace ne l'accompagnait que lorsque John le voulait. En dehors de

la salle de sport, Wallace n'avait pas beaucoup d'influence sur lui. John et Novello travaillaient surtout la nuit, ce qui signifiait qu'ils prenaient pas mal de cocaïne.

Une fois, durant cette période, Wallace monta dans la chambre de John et trouva la *playmate* Debra Jo Fondren devant le miroir de la salle de bain, en train de se maquiller. « John est fâché car il n'a pas eu ce qu'il voulait », dit-elle.

Wallace ne voyait pas ce que cela voulait dire et ne souhaitait pas le savoir. Fondren sortit une fiole contenant de la cocaïne, plongea une petite cuillère à l'intérieur et sniffa la poudre. « T'en veux ? demanda-t-elle à Wallace.

– Non, répondit Wallace, et j'apprécierais que tu n'en donnes pas à John.

– Je ne suis pas son dealer », dit-elle.

Wallace s'en alla, le sang de plus en plus glacé.

La Paramount tournait dans ses studios une future série télévisée intitulée *Police Squad*, et les producteurs avaient décidé d'un gag récurrent, où ils inviteraient une *guest star* à mourir. Chaque épisode débutait avec ce gag, et Robert Weiss, producteur des *Blues Brothers*, proposa à John de le faire.

« Ce serait marrant si je mourrais d'une overdose ? » suggéra John.

Weiss avait une meilleure idée. John serait englouti par une rivière, enchaîné à un bloc de ciment, victime d'un contrat commandité par la mafia. John aimait bien l'idée et se rendit à la Paramount pour filmer la séquence le 15 janvier. À l'aide de caméras sous-marines et d'une piscine, il tourna la scène et ressortit de l'eau en haletant. Jerry Zucker, le producteur exécutif, coscénariste de *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*, lut une fausse nécrologie : « John Belushi, qui venait juste d'entrer dans la cour des grands avec une apparition dans *Police Squad*, est mort hier d'une effrayante noyade sur le plateau. »

Cette séquence constituait la dernière pièce à tourner de l'épisode, et dans la grande tradition de la télévision et du cinéma, une fête était organisée pour toute l'équipe afin de célébrer la fin du tournage. John et les Ravins furent les invités musicaux de la soirée.

Le lendemain, Mitch Glazer se mariait à New York et fut furieux que John préfère passer du temps avec son groupe du lycée plutôt que de prendre un avion pour venir à la cérémonie. Aykroyd vint à sa place, pour « représenter

son partenaire ».

Ce jour-là, John appela une des amies proches de Judy, Rhonda Couillet, actrice et chanteuse d'une trentaine d'années qui avait joué dans *Lemmings*. Couillet n'avait pas vu John depuis plusieurs mois, mais elle savait que Judy et lui traversaient une passe difficile, et qu'il la considérait comme un moyen d'accéder à Judy.

En entendant le son de sa voix — lente, triste — Couillet comprit : il avait pris de la cocaïne, était maintenant en descente et se trouvait probablement dans une chambre d'hôtel en désordre, essayant de penser à sa relation avec Judy.

« Comment va Judy ? demanda-t-il. Qu'as-tu entendu ? Est-elle heureuse ? »

Couillet expliqua qu'elle n'avait pas eu de nouvelles récemment et lui demanda pourquoi il ne se trouvait pas au mariage de Mitch Glazer.

John déclara qu'il était désolé de ne pas y être sans donner de raisons. Le plus important était ce qu'il devait faire de sa relation avec Judy. Il cherchait une façon rapide d'y remédier, ignorant le fait que son comportement pouvait avoir un rapport avec les tensions dans son couple.

Au lieu de faire la leçon à John, Couillet parla d'elle-même. « Je ne prends plus de cocaïne », dit-elle.

John ne répondit pas à ses remarques. Il avait le sentiment de ne pas rendre Judy heureuse et revenait sans cesse là-dessus. Il se demandait ce qui faisait qu'ils étaient toujours ensemble et se souvint un peu de ce qu'ils avaient traversé. Rhonda était vraiment la seule qui puisse comprendre, dit-il, la seule à qui il pouvait en parler.

« John, dit-elle, tu sais qu'elle t'aime beaucoup et ferait n'importe quoi pour que tu sois heureux et que ça marche entre vous. » Couillet savait à quel point leur relation était fragile en ce moment, et elle était heureuse qu'il l'ait appelée, même si ce qu'il disait n'avait pas beaucoup de sens. Cela faisait presque une heure qu'ils étaient en communication, et c'était lui qui parlait le plus, revenant sans cesse sur le même terrain. Avant de raccrocher, il lui demanda de ne surtout pas dire à Judy qu'il l'avait appelée.

Couillet promit de ne pas le faire, ajoutant : « John, si tu as besoin de parler, tu peux m'appeler à n'importe quel moment. »

Elle raccrocha. Le fait de bien connaître John et d'être une amie proche de Judy la mettait dans une position inconfortable. Couillet était en plein divorce et se détournait des drogues et de l'alcool. Elle voulait aider John, mais il était tellement en souffrance, si seul et buté. Une fois, des années auparavant, John avait soutenu à son mari qu'il était fort et indestructible. Son mari l'avait attrapé et secoué en répétant : « Non, tu ne l'es pas ! Non, tu ne l'es pas ! ». Couillet ne savait pas trop quoi faire, mais elle décida de tenir sa promesse.

Le 17 janvier, Novello se rendit dans les jardins à l'arrière du Sunset Marquis faire une interview pour l'émission *Entertainment Tonight* sur ABC. Dans le rôle du Père Sarducci, il s'entretint avec les McKenzie Brothers, Rick Moranis et Dave Thomas qui jouaient des gardes forestiers canadiens buveurs de bière.

Un certain nombre de reporters et photographes se trouvaient dans le coin lorsque John débarqua. Tous les yeux et les objectifs — aussi bien appareils photo que caméras — se tournèrent vers lui presque instantanément.

« Je vous emmerde ! Je vous emmerde ! s'écria John en leur faisant un doigt d'honneur. Virez vos putains de caméras de là ! » Il était juste là pour regarder en tant que fan, dit-il, et se cacha derrière un arbre.

Après l'enregistrement, John invita une douzaine de personnes, dont Moranis et Thomas, Novello, Tino Insana et sa femme Dana, Joe Flaherty et sa femme Judith, à se rejoindre plus tard à l'Imperial Gardens Restaurant juste en-dessous du Château Marmont. Mais d'abord John et Tino se rendirent dans un magasin qui vendait tout un attirail de musique punk. Ils croisèrent Blasucci sur Melrose, et il les accompagna.

« Regarde ça », dit John, tendant un t-shirt de Fear à Blasucci. Il embarqua une douzaine de pins et de boutons avec des crânes et autres signes de mort gravés dessus. John n'avait pas assez d'argent pour payer et dut emprunter quarante dollars à Blasucci.

Le soir, durant le dîner, il donna un pins à chacun d'entre eux, en vantant les mérites de la musique *new wave*. Il paya 399,36 dollars par chèque, puis invita tout le monde au On the Rox, où il but du chocolat chaud et conversa longuement avec Moranis, qui allait faire un film avec Thomas (*Strange Brew*) et une émission spéciale à la télévision. Moranis proposa à John et Aykroyd d'y faire un caméo. John voulait que les McKenzie Brothers jouent dans *Drôles d'espions* et *Never Say Mountie*, deux scénarios de film qu'Aykroyd était en train d'écrire.

John finit par parler de son combat pour se sortir des drogues, et dire à quel

point Martha's Vineyard était un bon endroit pour se refaire une santé. Lorsqu'il fut temps de partir, ils échangèrent une poignée de main.

« Au revoir », dit John.

Moranis s'arrêta. Le regard de John était extrêmement perçant. Moranis n'avait jamais ressenti une présence aussi incroyable.

Sur le chemin de l'hôtel, il dit à son partenaire, Thomas : « Il m'a tellement parlé du fait de bien se comporter que j'avais l'impression que ça s'adressait plus à lui qu'à moi. »

De retour dans sa chambre, Moranis trouva le pins dans sa poche. Il ne l'avait pas porté. Quel drôle de cadeau, pensa-t-il. John s'était parfaitement comporté, sauf sur ce point-là. Cela avait gâché la rencontre. D'habitude, Moranis ne jetait jamais rien, mais il mit le pins à la poubelle.

Le lendemain, Anne Beatts se trouvait dans sa chambre du Chateau Marmont, en train de parler avec Howard Hesseman de l'émission télévisée *WKRP*. Beatts essayait de développer une *sitcom* vaguement autobiographique sur ses années lycée pour CBS qui serait intitulée *Square Pegs*. Elle entendit un bruit sourd du côté de la porte d'entrée. John venait lui rendre une visite impromptue. Il vit Hesseman et lui parla pendant vingt minutes, en ignorant Beatts.

Alors qu'il partait, elle lui demanda s'il pouvait l'aider à obtenir une carte de membre du On the Rox.

« Non », répondit-il sans hésiter, puis s'en alla. Selon Beatts, il semblait évident qu'il ne voulait pas voir une amie de Judy infiltrer l'intimité de son refuge à Los Angeles.

Beatts aurait aimé pouvoir emballer son hostilité envers elle et la vendre au poids. Une fois, il avait dit à Deanne Stillman, qui avait écrit *Titters* avec Beatts : « Toi et Anne, je vous donne 6 0000 dollars si vous ne travaillez plus jamais avec ma femme. » Il sous-entendait que le boulot de Judy, c'était de prendre soin de lui.

Beatts avait l'habitude de prendre la défense de John, mais ce n'était plus le cas. Il y avait chez John trop de ce côté macho, qui voulait que Judy reste à la maison, comme une mère, avec toujours un bon plat mijotant sur le feu.

Au Chateau Marmont, le couple dans la chambre à côté de celle de John avait un bébé, et ils se plaignirent auprès de la direction des nuisances sonores

en provenance de sa chambre — chaîne stéréo, télévision, discussions bruyantes. De son côté, John se plaignait de leur bébé, et le 19 janvier il déménagea dans la chambre 54, un penthouse à 200 dollars la journée.

John et Tino Insana décidèrent d'organiser une fête. John avait promis à la mère de Tino, sur son lit de mort, d'aider son fils à s'en sortir professionnellement, et il avait déjà obtenu un petit rôle dans *Neighbors*. John s'était également arrangé pour qu'Universal paye 5 000 dollars à Tino afin qu'il écrive la suite des *Blues Brothers*.

Tino cuisina des pizzas pour la fête, et John invita Brillstein, Landis et Sean Daniels, ainsi que les membres de Fear. C'était un soir tranquille, et John était entouré de sa cour sur sa terrasse surplombant Los Angeles.

« Ça devrait toujours être comme ça, dit-il à Brillstein. Ce que j'aime, c'est rassembler tous mes amis. » Il y eut beaucoup de discussions à propos de futurs projets de films — *Drôles d'espions* avec Universal et une suite des *Blues Brothers*, pour laquelle Insana avait déjà écrit une ébauche. Personne n'était dupe du fait que c'était aussi l'occasion pour John de présenter les membres de Fear au milieu du cinéma.

Landis était venu avec sa femme qui était enceinte, et John fit quelques blagues malvenues à propos du futur fils de Landis. Il raconta l'histoire de *Sweet Deception*, et Landis pensa que ça avait l'air très mauvais mais n'en dit rien. Au moins John semblait être dans de bonnes dispositions.

John se mouchait souvent et comme à son habitude jetait les mouchoirs par terre. À un moment donné, l'un d'entre eux tomba sur le pied de Deborah, la femme de Brillstein. Elle en eut marre de son cirque et lui lança : « C'est comme ça que ta mère t'a élevé ? »

John se baissa, ramassa le mouchoir et dit : « Je suis désolé. »

Le lendemain, John engagea une anglaise d'âge mur nommée Penny Selwyn pour être sa secrétaire pour Paramount.

« Vous prenez des drogues ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, mais très peu. » Elle prenait un rail ou deux de cocaïne de temps à autre.

« Pareil pour moi, dit-il, on devrait bien s'entendre. »

Mickey Rooney, le célèbre et grand acteur, avait essayé de joindre John

pendant plusieurs jours et lui avait laissé trois ou quatre messages à la Paramount. On avait répondu à Rooney, soixante-et-un ans, que John n'était pas disponible.

« Conneries, dit Rooney à un de ses assistants. Tu crois ça toi ? Le type a tellement de succès qu'il ne peut même pas me rappeler. »

John finit par le rappeler. « Monsieur Rooney, dit John, avant de marmonner quelque chose d'incohérent.

– John, je vous ai appelé car je veux faire un film avec vous. J'ai une idée de film qui s'intitulerait *The Picture Nobody Could See*. » Il décrivit le rôle de John.

John essaya de parler, mais ce qu'il disait n'avait aucun sens. Rooney comprit qu'il était totalement défoncé.

« Ok John, répondit Rooney. On se parlera plus tard. » Il raccrocha, se tourna vers un ami et demanda : « Pourquoi les jeunes d'aujourd'hui n'arrivent-ils pas à accepter le cadeau que Dieu leur fait en les rendant célèbres ? »

Jay Sandrich n'arrivait pas à joindre John au téléphone, et après deux semaines censées être consacrées à la réécriture, il n'avait pas vu la moindre page de scénario. Il discuta avec Ovitz, Brillstein et le producteur Stanley Chase. Le message qu'il fit passer était : « Je ne vais peut-être pas faire ce film. »

Brillstein expliqua qu'il avait fait promettre à John et Novello d'impliquer Sandrich dans le processus.

« Si je n'aime pas le scénario, dit Sandrich avec énergie, je ne le ferai pas.

– Je comprends, dit Brillstein, je ne peux pas vous le reprocher. »

Brillstein demanda à John où ils en étaient.

« J'écris », répondit John.

Le 21 janvier, Sandrich et Chase rencontrèrent Belushi et Novello dans les bureaux de John à la Paramount. Trois ou quatre avaient déjà été annulés, et Sandrich ne savait pas trop à quoi s'attendre.

Il entendit de la musique punk dans le hall. Dans le bureau, cela devenait insupportable. Était-ce l'endroit où John et Novello travaillaient ? « Vous pouvez baisser la musique ? » demanda Sandrich.

Novello vit que John était à deux doigts de perdre son calme. « Baisser la musique » était perçu comme un appel aux armes pour quelqu'un de sa génération — les exigences des parents, de l'*establishment* et des enseignants pour les obliger à jouer selon leurs règles. John se leva sans dire un mot, alla jusqu'au tourne-disque, releva la pointe de lecture, augmenta le volume et remit la chanson.

Une fois le morceau terminé, John annonça que la réécriture du scénario avançait très bien.

« Peut-on voir quelques pages ? » demanda Sandrich.

– Dès qu'on aura fini », répondit John. Il avait de bonnes idées pour le film, des morceaux de punk qu'ils utiliseraient et quelques noms d'acteurs pour compléter le casting.

Sandrich dit qu'il faisait passer des entretiens pour trouver un directeur de casting.

John répondit qu'il voulait que les personnes suivantes apparaissent dans le film :

– Aykroyd, bien sûr, en tant que caméo ;

– Danny DeVito, une des stars du *show* télé *Taxi*, pour jouer le rôle de son frère ;

– Le Green Grocer, une personnalité des *news* à Los Angeles qui écrivait des articles sur les fruits et les légumes ;

– Richard Belzer, un comédien de stand-up et ami proche ;

– Gary Watkins, un acteur et ami.

John ne mentionna pas le fait que Watkins était un de ses dealers.

Sandrich et Chase repartirent, se sentant de plus en plus mis à l'écart. « Il faut voir ce que ça donne sur le papier », dit Sandrich.

Plus tard, dans la journée, Novello retourna à San Francisco.

Le lendemain soir, John alla au Sunset Club, un club privé situé dans un bâtiment où, à une époque, Lenny Bruce se produisait régulièrement. Il rencontra une femme blonde, sexy, au visage plutôt dur, nommée Jeremy Rain. Elle venait de l'ouest de la Virginie et vivait à Los Angeles depuis environ trois ans, travaillant d'abord pour le département marketing de NBC, et maintenant à CBS. John demanda s'il pouvait la ramener chez elle. Rain accepta, et ils allèrent manger quelque chose dans un autre club.

John avait des cassettes des Dead Kennedys dans sa Mercedes rouge, et ils les écoutèrent pendant des heures, tout en roulant et discutant.

« Tu prends des trucs ? demanda John.

– Non », insista Rain.

Vers 6h du matin, ils terminèrent la soirée au Fat Burger, un stand de hamburgers ouvert toute la nuit. Ils en commandèrent quelques-uns et les donnèrent à des chiens errants.

Rain n'arrivait pas à croire que John veuille rester éveillé aussi tard. Pourquoi ? Où trouvait-il toute cette énergie ? Qu'est-ce qu'il recherchait ?

« J'ai laissé des cadavres sur le trottoir, des gens qui n'arrivaient pas à me suivre », dit-il.

Il la déposa chez elle sur Cynthia Street, à un bloc à peine de Sunset Boulevard. « Tu auras de mes nouvelles tous les jours », lui promit-il avant de partir.

Ce soir-là, le 23 janvier, John se rendit à l'aéroport pour récupérer Judy, qui le rejoignait depuis New York pour son 33e anniversaire. Elle fut surprise qu'il vienne la chercher à l'aéroport car il n'avait jamais fait ça avant. Lorsqu'ils se retrouvèrent, elle eut le sentiment certain qu'il avait pris beaucoup de cocaïne mais décida de ne pas en parler, et continua à l'ignorer.

Elle trouva un Quaalude sur le sol de leur chambre au Chateau Marmont. Cet hôtel miteux la répugnait : le bâtiment était vétuste et suranné et lui rappelait les séjours passés dans la maison de sa grande tante. « T'es sûr que tu veux rester ici ? » demanda-t-elle.

John répondit oui.

Le lendemain, Brillstein organisa une petite fête d'anniversaire pour John. C'était le jour du Super Bowl, et Aykroyd, Derf, Alan Zweibel et Judy allèrent chez Brillstein pour voir les San Francisco 49ers battre les Cincinnati Bengals sur le score de 26-21.

Brillstein se sentit mal à l'aise. Il adorait sa maison et prenait soin de la garder propre. Une simple visite éclair de John pouvait engendrer un chaos remarquable, et la fête d'anniversaire et le match de football de trois heures avaient été un véritable désastre. Il était impossible de décrire tout ce qui avait disparu, été cassé ou mal utilisé. On aurait dit que John avait plongé ses doigts dans tout ce qui se trouvait dans le réfrigérateur.

Mon dieu, quelle plaie, quel grand gamin, pensa Brillstein. Il adorait John, comprenait son impulsivité, sa résistance à certaines choses, y compris à Hollywood. Lorsque cela fonctionnait — qu'un accord était passé, un film réalisé — eh bien, les millions affluaient, et Brillstein pouvait partager ce ravissement. Mais ce soir-là, tout semblait crasseux et au rabais.

Sur les collines d'Hollywood, l'écrivain Carol Caldwell et Michael O'Donoghue travaillaient chacun sur un scénario. Voir John s'essayer à l'écriture les inquiétait profondément. O'Donoghue savait qu'il avait une véritable intelligence des mots, mais également qu'il n'avait aucune discipline. Écrire, c'était comme faire une dissertation, et John en était aussi incapable que de tenir une chambre propre ou de se coltiner la routine. Et dans son dos, beaucoup d'auteurs du *Saturday Night Live* étaient très critiques vis-à-vis de ce qu'il écrivait.

Caldwell était contente que Judy soit arrivée. John avait été bizarre ces dernières semaines, et appelait à n'importe quelle heure de la nuit. Ce n'était pas inhabituel de sa part, mais l'on pouvait entendre du désarroi dans sa voix. Il essayait de tenir une conversation à peu près normale, mais deux choses revenaient constamment. « Est-ce que t'as de la drogue ? » Elle essayait de se tenir en dehors de ça et répondait non. Et la seconde : « Je me sens tellement seul. » Caldwell lui proposait de venir, suggérait même qu'ils pourraient dormir dans le même lit, mais lui voulait juste parler.

Pour l'anniversaire de John, Caldwell acheta le plus gros moulage de Jésus-Christ saignant sur la croix qu'elle put trouver. Il faisait presque un mètre de haut. Elle l'avait emballé et l'emporta jusqu'au Chateau Marmont. C'était le parfait cadeau punk. Le Christ était mort à trente-trois ans. Sa 33e année avait été pitoyable — un divorce et un cancer contre lequel elle avait lutté. Alors elle écrivit sur la carte :

« Fais gaffe aux trente-trois ans. Fais attention où tu mets les pieds et

contente-toi de survivre à cette année. Avec amour, Carole. »

Eisner essayait toujours de séparer sa vie privée et sa vie de famille de son activité professionnelle. Ce qui signifiait très peu de fréquentations et encore moins de visites personnelles rendues aux célébrités. Katzenberg s'occupait de ce genre de choses : des petits déjeuners, déjeuners et dîners de travail. De temps en temps, Eisner jetait un œil à l'emploi du temps de Katzenberg, et si ça avait l'air intéressant ou important, il s'invitait à la table.

Cette semaine-là, il remarqua qu'un dîner était prévu le jeudi chez Morton's avec Belushi et sa femme. Eisner et sa femme, Jane, les accompagnèrent.

John commença par interroger le serveur sur la carte des vins afin de montrer ce qu'il avait appris en faisant des recherches pour son rôle dans *Sweet Deception*. Il commanda plusieurs bouteilles mais indiqua qu'il ne ferait que les goûter. Judy savait que le vin allait lui monter directement à la tête. Lorsqu'on apporta les bouteilles, John n'en sirota que quelques gorgées, mais assez vite il se mit à boire des verres entiers. Il se détendit et commença à jouer des scènes du film.

Tout le monde avait l'air d'adorer, constata Judy, mais elle ne donna pas son avis. John était un formidable conteur — il pouvait improviser à partir de n'importe quoi — mais les choses n'étaient jamais les mêmes lorsqu'elles se retrouvaient sur papier ou pellicule. Les personnes présentes à ce dîner étaient sans aucun doute en train de découvrir, mot pour mot, ce qu'il y avait dans le scénario. Et les dirigeants de la Paramount — même sous le regard sceptique de Judy — avaient l'air envoûtés.

Jane Eisner signala qu'elle venait de Jamestown, dans l'État de New York, près du lac Chautauqua.

« Mon cousin vient de là-bas ! » s'écria John, ravi d'avoir trouvé un point commun entre eux. Lui et son cousin, Gary, avaient pour habitude de chasser et pêcher là-bas pendant l'été. Il raconta les moments qu'ils passaient au bord du lac. Une fois, il avait fait de l'auto-stop pour s'y rendre depuis l'Illinois. « Gary est mon idole, dit-il, quelqu'un de très important dans ma vie. C'est le type le plus droit que je connaisse, il tue un cerf par an et il pêche tout le temps. » John et Jane furent capables de localiser avec précision un ruisseau et un grand arbre qu'ils connaissaient tous les deux.

Eisner fut impressionné. C'était agréable de voir que John estimait quelqu'un en dehors de l'industrie cinématographique et télévisuelle, comme ce cousin terre-à-terre qui vivait près d'un lac. Ça rendait John plus réel.

Lorsqu'ils s'en allèrent, John était un peu éméché et il demanda à Judy de prendre le volant. Ils se rendirent au On the Rox puis à la soirée « *Open Mike* » au Central, où John squatta la scène pendant deux heures. Puis deux personnes, dont une portait avec elle une grande basse, leurs demandèrent de les ramener chez eux, dans la vallée. John accepta. Judy savait qu'ils ne tiendraient pas tous dans la Mercedes et s'énerma. John se tira et elle rentra seule avec la voiture jusqu'à l'hôtel. Il l'appela plus tard et finit par venir se coucher.

Le lendemain, John et Judy prirent la Mercedes pour une longue route jusqu'à San Francisco. Judy fut surprise de voir que John avait tout prévu : il y avait dans la voiture des cassettes, des oranges, un coussin et une couverture. Ils passèrent la nuit au San Ysidro Ranch à Santa Barbara, situé à une heure et demie au nord de Los Angeles, et repartirent le lendemain matin pour San Francisco, où ils avaient loué une maison pour une semaine près de chez Don et Kathy Novello.

Novello avait un peu avancé sur la réécriture, mais John voulut s'assurer que le but de cette visite était toujours bien de passer au peigne fin tous les vignobles du coin, et d'en apprendre le maximum sur les différents types de raisins, la sélection, la mise en bouteille, le processus de maturation et la dégustation de vin. « Il faut que ça ait l'air vrai », dit John.

Un soir, un ami de Novello ramena un gramme de cocaïne pour qu'ils se le partagent. « John peut rester raisonnable avec la cocaïne maintenant », dit Novello à Judy. Elle se sentit écoeurée.

Le 2 février, John, Judy et les Novello se rendirent au vignoble de Sonoma pour visiter le Remick Ridge Ranch, propriété de seize hectares tenue par Tommy Smothers, le blond et « simplet » des Smothers Brothers. Smothers leur fit faire le tour du propriétaire et leur fournit le plus de détails possible sur la fabrication du vin. La conversation s'orienta vers la conception des vins les plus fins. Quel était le secret ?

« Bizarrement, expliqua Smothers, les meilleurs vins proviennent de grappes infectées par un fungus ou de la moisissure appelée "botrytis". Ça leur donne une douceur qu'il est impossible d'obtenir autrement. Cette moisissure fait les bons, les meilleurs vins, et on l'appelle la "pourriture noble". »

— Oui, c'est ça », s'exclama John. Ils allaient rebaptiser le film *Noble Rot* : Pourriture noble.

C'était une très belle journée et Smothers les emmena au Chateau Saint

Jean à Sonoma, puis dans une petite vigne biologique, et enfin à dîner.

John déclara qu'ils avaient prévu de tourner dans la région.

Smothers leur demanda pourquoi ils n'engageaient pas un régisseur pour rechercher des lieux de tournage.

« Je ne leur fais pas confiance », répondit John. C'était son film, et il n'allait pas laisser Hollywood le foutre en l'air. « Ils viendraient foutre la merde », dit-il. Il voulait avoir la mainmise sur chaque détail du film. « Je vais tout faire moi-même.

– Voyons, dit Smothers, tout n'est pas si mauvais à Hollywood, tu exagères. C'est un triste milieu, mais tout le monde n'est pas timbré.

– Non, répondit John avec un air provocateur. Tout le monde veut te niquer. »

Le lendemain après-midi à New York, vers 14h, Mark Hertzan, ami de John et dealer de grande envergure, fut suivi jusqu'à son appartement du 41 Great Jones Street par un jeune homme qui l'abattit avec un pistolet automatique. Cela ressemblait à une exécution.

John et Judy furent bouleversés par la nouvelle. John dit qu'il y avait trois explications possibles — soit c'était le gouvernement, soit un deal qui avait mal tourné, ou bien l'œuvre d'un baron de la drogue. Mais il ne savait pas laquelle était la bonne.

John appela Brillstein depuis San Francisco. « Je sais tout ce qu'il faut savoir sur le milieu du vin, dit-il.

– Tu ne bois pas », répondit Brillstein.

John expliqua ce qu'il avait appris sur la moisissure et lui annonça que le nouveau titre du film serait *Noble Rot*.

« C'est un très mauvais titre », dit Brillstein.

John changea de sujet. « Malibu » Sandrich se tenait-il à carreaux ?

« John, répondit Brillstein, tu dois le tenir informé de l'avancement des choses. »

Le 5 février, John et Judy rendirent la Mercedes à l'aéroport de San Francisco et prirent le vol de 17h pour Los Angeles.

John alla seul au On the Rox, où il commanda des verres pour tout le monde et tomba sur l'acteur Michael Brandon. Peu avant 4h du matin, Brandon emmena John et Marcy Hanson, la Miss Octobre 1978 du magazine *Playboy*, au Manoir Playboy. Ils repartirent vers 6h du matin.

Le lendemain soir, le 6 février, John et Judy se rendirent chez Ed Weinberger, le producteur de la *sitcom Taxi*, pour des festivités en l'honneur du récent mariage de Danny DeVito. Penny Marshall, John et Judy, Weinberger et quelques autres invités montèrent à l'étage de la maison, où il y avait beaucoup de cocaïne. Weinberger fut surpris de la quantité que John consommait. On aurait dit qu'il n'en avait jamais assez. Judy prit une ligne de coke.

John questionnait tout le monde à propos de « Malibu » Sandrich. Est-ce qu'il était assez bon ? Trop mou ? Trop carré ?

Weinberger rétorqua qu'il avait peut-être besoin de quelqu'un comme Sandrich pour équilibrer les choses. Marshall expliqua que Sandrich était un bon cinéaste : il s'en tenait au scénario.

Marshall annonça également que la Paramount lui offrait l'opportunité de réaliser son premier film, *The Joy of Sex*, une comédie adaptée du célèbre manuel sexuel d'Alex Comfort, publié en 1972.

« Ouais », dit John, avec un regard profondément méfiant qui voulait dire : pour qui tu te prends à vouloir devenir une grande réalisatrice à Hollywood ? Puis il se tempéra. « Essaie de faire quelque chose de nouveau, dit-il. Tout ce que tu veux tant que ça ne ressemble pas à tes merdes de première partie de soirée comme *Laverne and Shirley*.

– Combien de temps es-tu resté à Second City ? » répondit-elle, tapant là où ça faisait mal.

Marshall connaissait bien John et l'aimait en tant qu'ami. Elle pensait qu'il pouvait se sortir de n'importe quoi. Il jouait avec ses tripes, et son besoin d'attention et d'acceptation était débordant. À plusieurs reprises, il lui avait dit : « Peut-être que je ne suis bon à rien. »

Lorsque John s'était rendu à la cérémonie des oscars avec Lauren Hutton en 1978, John se sentit très fier.

« Pourquoi sortent-ils avec toi ? lui demanda Marshall. Pourquoi ? Pourquoi ? »

John l'observa.

« Parce que tu présentes bien ? »

John répondit qu'il avait voulu devenir acteur pour plaire aux femmes.

Lorsqu'il fit la couverture de *Newsweek* en 1978, il demanda à Marshall si elle avait lu l'article.

« Non, répondit-elle franchement.

– Tu t'en fous.

– Tu ne regardes jamais mes émissions. »

Il la plaqua au sol pour rigoler.

Parfois il venait chez elle avec de la cocaïne et en renversait partout sur lui et dans sa maison. Une fois, elle lui suggéra même de prendre une douche pour se nettoyer.

C'est à peu près à cette époque qu'il lui avoua, « Hé, j'ai de l'héro.

– Ne prends jamais de ce truc ! » cria-t-elle, attrapant l'héroïne et courant pour la jeter dans les toilettes. Marshall en avait pris une fois. C'était dangereux et ça l'avait rendue malade.

Police, un groupe de *new wave* anglais qui avait cartonné aux États-Unis avec le morceau « Roxanne » (1979), allait jouer à trois reprises à Los Angeles à partir du 8 février. John, Judy et Aykroyd louèrent deux limousines et emmenèrent un groupe d'amis au premier concert.

Le lendemain soir, Judy et Aykroyd prirent un vol pour New York. Aykroyd voulait se remettre au travail sur *Drôles d'espions* et sur un autre scénario intitulé *Ghostbusters*. Judy se sentit mal en quittant Los Angeles. John ne travaillait pas et pourtant il insistait sur le fait que lui et Novello avaient besoin d'une semaine de plus pour terminer le scénario. Novello n'était même pas censé revenir à Los Angeles avant quelques jours.

Une fois Judy et Aykroyd partis, John appela Jeremy Rain. Il avait tenu sa

promesse, l'appelant presque tous les jours, souvent en criant « Fête ! Fête ! Fête ! Fête ! ». Rain commençait à l'apprécier. Il l'emmena au second concert de Police. Et le soir suivant, John prévu d'y retourner avec Rain et sa colocataire Alyce Kuhn. Il avait également proposé à Judith Flaherty de venir. Elle lui passa un coup de fil dans l'après-midi pour le lui rappeler.

« Judith, oh mon dieu, j'avais oublié, dit John. Ok, rejoignons-nous à l'Imperial Gardens. On mangera et après on ira au concert. » Judith fut surprise et en colère en voyant que John était accompagné d'une autre femme et elle ne parla pas beaucoup pendant le dîner. En sortant du restaurant, elle le prit à part. « Qu'est-ce que je suis censée faire, tenir la chandelle ? » Elle eut l'impression que John profitait du fait qu'elle soit amie avec Judy, et qu'il savait très bien qu'elle n'irait pas moucharder.

« C'est juste une amie, dit John.

– Je ne te crois pas, répondit-elle.

– Je sais, je suis un très mauvais menteur ; »

Après le concert, au On the Rox, John appela Judy et la réveilla. Judith Flaherty lui passa le bonjour, mais ce fut tout, et elle se sentit coupable et manipulée. Le propriétaire du club, Lou Adler, et Jack Nicholson passèrent par là, puis partirent pour une fête.

Lorne Michaels se trouvait à Los Angeles cette semaine-là, car il devait rencontrer l'acteur Buck Henry, un invité régulier du *Saturday Night Live*. Le rendez-vous était fixé au Manoir Playboy le 12 février, à l'occasion des dîners et projections de film que Hugh Hefner organisait pour ses amis le vendredi soir. Il arriva vers 21h30, un peu après le début de la projection. C'était une avant-première de *J'aurai ta peau*, film adapté d'un classique du polar écrit par Mickey Spillane.

Michaels repéra John et Peter Aykroyd, le petit frère de Danny, dans la première pièce du manoir. Plus tôt dans la journée, John avait récupéré 400 dollars en liquide au bureau de Brillstein, et il était assez défoncé. Michaels voulait se tenir à l'écart de lui. John lui proposerait sûrement de prendre des drogues, et c'était toujours difficile de refuser.

« Allons dans la salle de jeu, dit John.

– Je devrais aller dire bonjour à Hefner et aller voir un bout du film, répondit Michaels.

– Le film est mauvais. Très ennuyeux », dit John.

Michaels entra dans le grand salon, où environ cinquante personnes regardaient le film. Comme d’habitude, Hefner était devant, sur le canapé, vêtu d’un pyjama en soie et accompagné de sa petite amie du moment. Michaels s’assit dans le fond. Environ quarante-cinq minutes plus tard, John entra dans la pièce et commença à rôder. Il s’installa à côté de Michaels et lui passa un gros morceau d’opium.

« Non », dit Michaels.

John insista. Michaels, faisant semblant d’en avaler, cacha le morceau dans le creux de sa main.

Très vite, John se mit à quatre pattes et rampa silencieusement jusqu’à Hefner, qui avait un Pepsi et un bol de popcorn posés sur la table près de lui. C’était sa propre boisson et son bol de pop-corn, symbole de son pouvoir, puisqu’il en avait distribué aux autres invités un peu plus tôt. John s’arrêta derrière Hefner, attrapa le Pepsi, le but et reposa la bouteille vide sur la table. Puis John attrapa le pop-corn, mangea tout et remit le bol en place. Peu de temps après, Hefner tendit la main vers sa boisson et son pop-corn, mais ne manifesta aucune surprise lorsqu’il remarqua qu’ils étaient vides. Pas de grosse surprise, pensa Michaels. Pas de la manière dont John les aime.

Après le film, John et Michaels allèrent dans la salle de jeu, une cabane à part où se trouvaient plusieurs douzaines de jeux électroniques dernier cri. Hefner passa par là, toujours en pyjama en soie, et enfila des gants de conduite en cuir qu’il portait lorsqu’il jouait.

John emmena Michaels dans une des deux arrière-salles privées, et il sortit de la cocaïne. John en sniffa une grande quantité et en proposa à Michaels, qui hésita. Refuser d’en prendre donnerait l’impression à John qu’il le jugeait, qu’il se sentait supérieur à lui. À quoi bon refuser ? Il y avait toujours eu, et ça ne changerait pas, un fossé culturel entre eux deux. Pas seulement parce que Michaels avait un jour été son patron, ou que John était maintenant infiniment plus célèbre et puissant que lui, ou que Michaels préférait ne pas consommer de drogues au vu et au su de n’importe qui alors que John le criait sur tous les toits. Mais c’était une façon pour John de lui tendre la main, et ils avaient vécu beaucoup de choses ensemble.

Michaels prit un peu de cocaïne.

John lui raconta à quel point *Noble Rot* allait être drôle. Novello était parfait. Ils travaillaient très bien ensemble, expliqua John. Il n’avait jamais

réussi à se sentir aussi proche d'Aykroyd, surtout pendant les phases d'écriture. Il se sentait plus intime avec son frère, Peter. John avait aidé Peter, vingt-six ans, à obtenir du travail sur la cinquième saison du *Saturday Night Live*, et était devenu son plus grand fan et son meilleur ambassadeur.

« Il y a une séquence dans *Noble Rot* où tu pourrais jouer, dit John à Michaels. Il y a un type qui conduit une voiture sur un quai et l'envoie se crasher dans un ferry. T'en feras partie. »

Michaels pensa que John prenait des drogues pour réussir à exprimer ses émotions. Il parlait vite et aborda le sujet du *Saturday Night Live*. « Toi et moi, dit-il, on devrait y retourner pour une année. On était les deux seuls à croire dans cette émission. Tous les soirs, quand je fais la fermeture du On the Rox, je rentre et je regarde des rediffusions. Hier soir, il y avait un sketch tiré de la quatrième année — une de ces scènes que je ne voulais pas faire, mais tu m'y avais obligé. Qu'est-ce que c'était drôle. Ça tenait super bien. Peter Aykroyd l'a vu et il était complètement d'accord.

« On a vraiment passé de bons moments. C'était ce pour quoi on était fait, ce pour quoi on était les meilleurs. L'industrie du cinéma, c'est de la merde. Cette émission, elle était importante. C'était pas que Rock 'n'Roll, c'était pas que du Second City, c'était pas *Your Show of Shows*, c'était quelque chose de spécial. On ne le savait pas à ce moment-là. Maintenant on se la joue tranquille — tout se décide entre agents, pas de risques, trop convenable. »

John voulait que Michaels l'accompagne au On the Rox.

« Non, répondit Michaels, je ne peux vraiment pas ce soir. » John était trop instable. Il essayait de se rapprocher de lui, pour revenir en arrière. Mais Michaels pensait qu'ils connaissaient tous les deux la vérité à ce sujet. On ne pouvait pas revenir en arrière. C'était impossible.

Le samedi 13 février, juste avant midi, John roula jusqu'au Audio Video Craft sur Melrose. Même depuis l'intérieur du magasin, on pouvait entendre la musique des Who provenant de la Mercedes de John, alors que ses fenêtres étaient remontées. Il portait un chapeau et des lunettes de soleil. Un filet blanc, apparemment de la cocaïne, pendait d'une de ses narines. Il avait l'air effrayé. Il parla doucement et se réfugia dans un coin du magasin. Il ne faisait pas chaud, mais il transpirait abondamment.

John dit au responsable, James Morgan, qu'il voulait une caméra portable, un enregistreur et un projecteur pour tourner dans les vignobles, et peut-être depuis un petit avion. Après avoir regardé plusieurs articles, il opta pour de l'équipement Japan Victor et RCA, payant 3 290,77 dollars en American

Express. Il mit le tout dans sa voiture et l'emmena jusque chez Jeremy Rain, le transporta à l'intérieur et lui dit que c'était un cadeau afin qu'elle puisse regarder les *Blues Brothers*, qu'elle n'avait jamais vu. Il avait pris quelques Quaaludes, dit-il, et il avait peur de tomber dans les vapes s'il ne trouvait pas de cocaïne. Il repartit, apparemment pour aller acheter de la drogue, et Rain installa son nouveau matériel vidéo.

Ce soir-là, John se rendit au Hot Tub Club sur Santa Monica Boulevard, où il rencontra Leslie Marks, une jolie brune de vingt-cinq ans qui avait travaillé en tant qu'assistante pour un réalisateur de films d'art. Ils allèrent tous les deux dans son appartement sur Westwood et fumèrent de l'herbe, puis sniffèrent quelques rails de cocaïne. Plus tard, ils se rendirent chez Rain.

Rain pensa que ce n'était qu'une stupide passion passagère, et dit à John que Leslie était trop jeune. Vers 5h du matin, John appela Rain et dit : « Je vais bien. Tu avais raison. »

Le jour de la Saint-Valentin, John passa chez Steven Spielberg, mais il n'était pas là. John convainquit le gardien de le laisser entrer, prit une boisson dans le réfrigérateur et laissa un mot : « Hé Steven. Je suis passé. À bientôt, John. »

Le gardien expliqua plus tard à Spielberg : « Je n'ai rien pu faire pour l'empêcher de rentrer. »

Ce même jour, John appela Judy depuis son hôtel et lui raconta qu'il était allé à une fête avec des membres des Pretenders, un groupe de *new wave* assez populaire qui avait fait un concert de la Saint-Valentin à UCLA. « J'ai un problème, dit-il, Chrissie Hynde [*la chanteuse du groupe*] s'est évanouie. Qu'est-ce que je fais ?

– Appelle son manager », répondit sèchement Judy.

John appela aussi Cathy Shields, une amie de Wheaton qui vivait à Los Angeles, pour lui raconter la même histoire et lui demander quoi faire. Il était 6h30 du matin.

« Appelle son manager », répondit-elle également, se demandant dans quelle galère il s'était encore embarqué.

17 novembre 1981, après s'être blessé à la tête en tombant. Thomas T. Noguchi, le très controversé « médecin légiste des stars », annonça le lendemain que le taux d'alcoolémie présent dans le sang de l'acteur au moment du drame était équivalent à dix verres.

2 « Tu sais que je ne peux pas me supporter.
Il me faut un sacré paquet de médicaments, chérie,
pour que j'arrive à me prendre pour quelqu'un d'autre. »

3 Monroe fut retrouvée morte à son domicile le 5 août 1962, des suites d'une overdose de barbituriques.

4 Lors de la troisième semaine d'exploitation, du 1er au 7 janvier, le film descendit à 4,9 millions de dollars de recettes ; en quatrième semaine, 2,3 millions de dollars ; la cinquième, 1,6 million et à la sixième, seulement 900 000 dollars.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

MARDI 16 FÉVRIER

Au lever du soleil, John s'engagea sur Mulholland Drive et roula jusqu'à la propriété de Jack Nicholson, au fin fond des collines d'Hollywood. Il voulait lui demander conseil à propos de ce qu'il avait négocié pour *Noble Rot*. Nicholson lui répondit qu'1,85 million plus un pourcentage sur les recettes était un accord correct, mais qu'il aurait pu faire mieux. « Sans toi, mon petit Johnny, il n'y aurait pas de film, donc tu devrais avoir droit à la plus grosse part du gâteau. » Il conseilla à John de lui en parler la prochaine fois avant de signer un contrat.

Depuis *En route vers le sud*, le premier film de John, Nicholson avait reconnu un énorme potentiel en lui. Il voulait jouer à la fois le rôle de grand frère, de conseiller et de mentor, et il essayait de l'inciter à travailler sur des projets plus risqués. Selon lui, il fallait également qu'il arrête ses allers-retours entre les côtes est et ouest, une semaine par-ci, un mois par-là. C'était seulement en se concentrant qu'il pourrait faire disparaître cette idée largement répandue qu'il ne pouvait rien jouer d'autre que Bluto.

John insista sur le fait qu'il était enfin en charge d'un projet — comme Nicholson. Il allait se retrouver impliqué à tous les niveaux. Il avait quelques questions à lui poser sur le déroulement de la préparation du film et les budgets.

Nicholson autorisait rarement quelqu'un à venir perturber son quotidien ou sa vie. Après une série d'échecs critiques, avec notamment *En route vers le sud*, un remake du *Facteur sonne toujours deux fois* et *Shining*, il avait décidé de prendre un peu de vacances. Sa maison était toujours ouverte si ses amis voulaient venir nager, utiliser le jacuzzi ou regarder un match de basket. S'ils voulaient prendre de la drogue chez lui, ils pouvaient. John insista sur le fait qu'il était en train d'arrêter, mais alors que la journée avançait, Nicholson constata que ce n'était pas vrai. Nicholson fumait régulièrement de l'herbe et avait deux types de cocaïne sur lui — une bas de gamme pour les visiteurs et les simples connaissances, et une haut de gamme pour ses copains et copines.

En cette journée pluvieuse, quelques amis débarquèrent vers le milieu de l'après-midi, dont Ed Begley Junior. Begley entra dans la grande salle télé de Nicholson, avec son canapé en « U » et son grand écran, et vit John, qui avait retiré son t-shirt. Il fut choqué par la taille de son ventre et la torpeur de son regard.

« Hé Begley », dit John en l'attrapant affectueusement. Mais Begley ne put soutenir le regard de John.

John lui expliqua qu'il avait pris du retard sur la réécriture du scénario de *Noble Rot*, et que ça allait être la course pour le sortir avant Noël. « Ils me cassent les couilles », dit-il.

Nicholson et Begley demandèrent ce qu'il faisait là s'il avait pris du retard.

« Ils peuvent attendre », dit John avec mépris. Il attrapa une guitare et joua quelques notes ; il ne trouva pas de médiateur, alors il prit un couteau et en fabriqua un avec une boîte de cassette en plastique.

Le comédien Harry Dean Stanton, qui était un ami proche de Nicholson, débarqua. Ils se lancèrent dans un concours de blagues, et très vite John se retrouva par terre, à en raconter une. Tout à coup, il se releva, dit qu'il avait besoin d'une bière et sortit de la pièce.

« J'arrive pas à y croire, dit Nicholson à Begley. Johnny a débarqué à 5h du matin et il est complètement flippé, il saccage ma maison. »

Belushi alla dans le jacuzzi et revint enveloppé dans une serviette et avec un bandana sur la tête. On aurait dit Bouddha. Il dit qu'il prévoyait de faire une comédie musicale avec le réalisateur Ken Russell, où il jouerait le rôle de Dieu.

Begley demanda des nouvelles de Judy.

« La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit de faire mes propres trucs dans mon coin », répondit John. Il s'arrêta. « Je ne peux pas continuer comme ça, Begs.

– Vous devriez peut-être en parler », répondit Begley.

John lui demanda son numéro de téléphone, et Begley lui tendit sa carte. John la rangea dans son répertoire, un fatras rempli de bouts de papier et de serviettes de bar avec des numéros écrits dessus.

Il finit par partir faire quelques courses. Il s'arrêta au bureau de Brillstein afin de récupérer 700 dollars en liquide, puis s'occupa de faire livrer un tout nouvel équipement stéréo Yamaha d'une valeur de 848 dollars à Susan Morton, la petite amie de Wallace. Lorsqu'il revint au Chateau Marmont, il rassembla ses affaires, son scénario et ses cartes des vignobles, et déménagea de la chambre 54 jusqu'au bungalow 3, un refuge composé de deux chambres

à l'arrière de l'hôtel qui disposait d'une entrée privée.

Ce soir-là, à 19h50, John roula jusqu'aux portes du Manoir Playboy en compagnie de l'acteur Gary Watkins, qui lui vendait toujours régulièrement de la cocaïne. C'était la première fois que Watkins s'y rendait, et John le présenta à Hugh Hefner.

Hefner se montrait toujours accueillant envers John et ses amis. Cependant, il ne savait pas que Watkins dealait. Hefner et Playboy Enterprises, son manoir de Chicago, avaient été la cible en 1974 d'une enquête d'un grand jury fédéral après que son assistante, Bobbie Arnstein, fut condamnée à quinze ans de prison pour avoir pris part à un large réseau de trafic de cocaïne. Arnstein s'était suicidée avant même d'aller en prison. Peu de temps après, le département de la justice avait interrompu ses recherches faute de preuve. Arnstein avait toujours clamé l'innocence d'Hefner, et il fut profondément touché par sa mort. Après ça, il mit un point d'honneur à ce que personne ne s'aventure à ramener de la cocaïne dans son manoir, ou n'importe où près de lui.

John et Watkins se dirigèrent en direction du jacuzzi situé à l'arrière du manoir, dans une zone très luxueuse avec des chambres privées au design polynésien.

Dans la première chambre réservée aux hôtes, Kym Malin, jeune actrice de dix-neuf ans venue du Texas, était en train de regarder la télévision. Elle venait de poser nue pour la double page du numéro de mai, où elle était désignée *playmate* du mois. Malin (92-58-90) espérait que cela lui permettrait de percer dans le milieu du cinéma ou de la télévision. Lorsqu'on lui annonça que Belushi était là et voulait la rencontrer, elle enfila un peignoir et le trouva assis avec Watkins sur un coussin près du jacuzzi.

Malin avait vécu dans une banlieue de Chicago, et elle en discuta avec lui. Ils parlèrent de musique. Après un moment, Watkins sortit une petite cuillère, une fiole de cocaïne et les fit sniffer quatre fois chacun — deux dans chaque narine.

John l'invita à faire un tour dans la nuit d'Hollywood, et à 23h45 ils quittèrent le manoir en direction de Sunset Boulevard. Une fois dans la Mercedes, John devint distant et solennel. Fini les sourires.

« Tu sais, je suis marié, dit-il finalement.

– Nous le sommes tous, d'une manière ou d'une autre », répondit Malin.

Au On the Rox, John lui fit essayer un Alabama Slammer, un mélange de gin, de Southern Comfort, de jus d'orange et de crème de banane. Elle détesta. Il commanda deux bouteilles de champagne à quatre-vingt-dix dollars et régla une addition de 285 dollars. Puis ils descendirent au Roxy, où John la laissa toute seule pendant presque une demi-heure.

Il y avait là-bas un jeune couple attirant — April Milstead, vingt-cinq ans, une mince et stupéfiante femme avec de beaux grands yeux, et Charles W. Pearson, trente-deux ans, un chanteur de rock bien habillé qui avait sorti deux albums sans grand succès. Pearson ressemblait un peu à Mick Jagger et il cultivait le même look.

Milstead, une gosse dont les parents étaient dans l'armée de l'air, se sentait heureuse à Los Angeles. Elle ambitionnait de ne pas avoir à travailler. Lorsqu'ils étaient arrivés dix-huit mois auparavant, durant l'été 1980, elle n'avait pas cherché de travail, mais puisque la carrière musicale de Pearson ne décollait pas, elle avait trouvé un job de serveuse au Moustache Café, un bistro sur Melrose Avenue. Elle y travaillait depuis un mois lorsqu'un riche anglais débarqua et tomba amoureux d'elle. « Je crois que je peux t'aider », avait-il dit. Lorsque l'Anglais lui ouvrit un compte en banque, elle démissionna et annonça à Pearson : « J'ai touché le jackpot. »

Ils déménagèrent dans un appartement à 375 dollars par mois juste au sud de Sunset Boulevard, et l'Anglais lui donna de quoi payer le loyer, les courses, des vêtements chers, une voiture et sa consommation de drogues. Elle prenait beaucoup de cocaïne et un peu d'héroïne, et se shootait parfois.

Pearson, qui avait grandi près de Washington, prenait de la drogue depuis l'âge de treize ans. Il avait l'impression que Milstead, qui ne pesait plus que quarante-sept kilos, en consommait trop, ce qui la rendait moins attirante même s'il était très amoureux d'elle.

John s'était épris d'April. Il tournait autour d'elle, la suivait et la taquinait, lui suggérant de partir ensemble. Milstead répondit à ses avances. Elle invita John à les rejoindre à une soirée privée qui se déroulait juste à côté, chez Dodson, un magasin de meuble et de décoration.

John retrouva Malin, qui se demanda pourquoi il voulait aller à une fête dans un magasin de meuble. Il la laissa à nouveau seule lorsqu'il courut après Milstead, qu'il emmena dans un coin pour lui dire qu'il l'aimait beaucoup. Milstead partagea de la cocaïne avec lui. C'était l'une des meilleures de Los Angeles, presque pure. John fut impressionné et reconnaissant.

Pearson était ennuyé par l'attention que John portait à sa copine, mais si

quelqu'un comme Bo Derek avait le béguin pour lui, pensa-t-il, April s'en accommoderait probablement. Belushi était loin d'être l'équivalent masculin de Bo Derek, mais il ne représentait pas une menace. Et puis avec ses contacts dans le monde de la musique, il pourrait sûrement aider Pearson.

John joua au chat et à la souris avec Milstead, partageant son attention entre elle et Malin. Finalement, fatiguée et ennuyée, Malin réussit à convaincre John de partir, et à 5h du matin ils retournèrent au Manoir Playboy, où ils profitèrent du jacuzzi et où John lui apprit à slammer. À 8h30, il rentra dans son bungalow.

MERCREDI 17 FÉVRIER

Vers 9h du matin, il appela April. « Pourquoi ne vendrais-tu pas ? demanda-t-il. Et si tu peux trouver de la cocaïne, n'hésite pas à en ramener. »

Puis John appela et réveilla Briskin, qui devait s'occuper de lui cette semaine car Brillstein n'était pas là. « Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? demanda John. T'es très occupé ? Il y a beaucoup de choses pour lesquelles tu pourrais m'aider. »

Briskin indiqua qu'il arrivait tout de suite. Il n'avait jamais dit à John où il vivait, car il ne voulait pas qu'il se pointe de manière intempestive sur le pas de sa porte, qui se trouvait sur Sunset Plaza Drive, près du Château Marmont.

Lorsque Briskin arriva à l'hôtel, John déballa toutes ses demandes. « Je deviens fou. Je n'arrive pas à trouver mes numéros de téléphone, ni mes messages. » Briskin jeta un œil autour de lui. Il y avait des scénarios, des bouts de papier, de la nourriture et des bouteilles partout dans la chambre. John n'était pas rasé et se plaignait de ne pas avoir de rasoir neuf, mais plus important encore, il avait parlé avec Nicholson la veille et s'était aperçu qu'il négociait mieux ses contrats que lui.

« Comment se fait-il qu'il touche tant ? demanda John. C'est moi qui devrait gagner autant. » Apparemment Nicholson percevait un pourcentage sur chaque ticket vendu — 10 % ou plus — et John ne touchait rien tant que le studio n'était pas rentré dans ses frais.

Briskin tenta de convaincre John qu'il avait bien négocié son contrat.

« Eh bien, je ne comprends pas... Je ne vais pas faire le film. »

Il demanda à parler à Ovitz.

Briskin sortit un stylo, un bloc-notes et passa en revue tous les messages téléphoniques, demandant à chaque fois à John s'il voulait répondre ou non. En moins d'une heure, John était d'une certaine manière déjà plus organisé. Ils prirent un café et du jus de fruits.

John lui raconta qu'il s'était bien reposé cette nuit, mais Briskin remarqua que le lit n'avait pas été défait. John avait besoin de liquide, Briskin lui donna 400 dollars.

Milstead et Pearson arrivèrent peu après 10h et s'isolèrent dans une autre pièce du bungalow avec John. Milstead lui vendit deux grammes de cocaïne pour 300 dollars. Briskin alla voir ce qui se tramait et les trouva en train de regarder des gros grumeaux blancs.

« C'est vraiment de la très bonne came », dit April. Elle pensait aider John et lui éviter de se faire dépouiller par d'autres dealers.

Briskin demanda à voir la marchandise.

« Tu veux en acheter ? » demanda-t-elle.

Briskin demanda à voir de plus près.

« Pourquoi ? dit John.

– Je veux voir le mal que tu te fais. Tu ne peux pas faire ça. »

John dit à Briskin d'aller acheter un broyeur pour casser les grumeaux de cocaïne.

John et April restèrent dans la seconde chambre. John suggéra qu'ils écrivent une chanson ensemble et se mit à chanter : « Un jour j'ai rencontré une fille qui s'appelle April ». Il leur dit que Briskin leur fournirait tout ce qu'ils voulaient. Ils établirent une liste.

John sortit un peignoir noir avec une ceinture en peau de léopard que Tino Insana lui avait donné. En leur montrant, il déclara que c'était un cadeau d'anniversaire d'un bon ami — Keith Richards des Rolling Stones.

Briskin et Pearson se rendirent dans un magasin spécialisé et achetèrent le broyeur. Briskin s'arrêta également dans une pharmacie pour acheter une

nouvelle brosse à dents, du dentifrice et un rasoir à John. Il essayait d'organiser une réunion d'urgence avec Ovitz, et il ne voulait pas que John s'y rende en étant sale et pas rasé. Il avait déjà joué le rôle du valet auparavant, et il était certain que ce n'était pas la dernière fois.

Lorsqu'ils retournèrent au bungalow, John mit la coke dans le broyeur, décrocha une photographie du mur du salon, disposa la fine poudre en de longues lignes sur le verre et en sniffa plusieurs. « Tu sais Joel, dit-il, j'adore la cocaïne. »

Briskin le savait. Ça irait pour cette fois-ci, tenta-t-il de se convaincre, car John et Novello avaient prévu de travailler de nuit. Ils avaient une semaine de retard par rapport au travail sur le scénario, et Novello devait arriver de San Francisco avec une nouvelle version. Le scénario serait terminé dans la semaine, et là il y aurait moins de raisons de prendre de la cocaïne.

Briskin fut impressionné par l'avant-bras de Milstead, sur lequel il vit des petits bleus. Des marques de seringue. Briskin avait vécu le train de vie délirant d'Hollywood où la drogue faisait partie de la vie quotidienne, mais les marques d'aiguilles n'étaient pas très en vogue. Il était un peu stupéfait.

John s'installa pour passer quelques coups de fil. Vers 13h, il joignit le réalisateur William Friedkin (*L'Exorciste*, *French Connection*). Il se mit à lui débiter un baratin complètement insensé, déclarant qu'il travaillait d'arrachepied sur le scénario de *Noble Rot*.

Friedkin sentit qu'il n'aurait jamais une conversation normale avec John. Il lui indiqua qu'il était en train de déjeuner dans son bureau avec Nick Nolte.

« C'est vraiment une petite tapette. Il s'en prend plein les fesses, dit John, bien qu'il n'ait jamais rencontré Nolte.

– Il est juste là, pourquoi ne lui dis-tu pas toi-même ? » dit Friedkin.

Lorsque Nolte prit le combiné, Friedkin fit les présentations, et ils se racontèrent quelques blagues en bons camarades, sans but précis.

Briskin quitta le bungalow et retourna chez lui pour appeler Ovitz de manière informelle. « John est resté éveillé toute la nuit et s'est enfilé de la coke, le prévint-il. Il est vraiment furieux à cause de son contrat, et il y a une fille chez lui. » Ovitz accepta de passer par le bungalow de John après déjeuner.

Briskin retourna au bungalow avec des boissons sans alcool. Milstead

devait se rendre à la banque avant qu'elle ne ferme à 15h, et s'en alla. John prit une douche et se rasa, puis Ovitz arriva. En citant certains de ses amis, sans nommer Nicholson, John déclara qu'il avait été floué par rapport à son contrat.

Ovitz répondit qu'il ne connaissait personne avec un meilleur contrat que lui. Il lui expliqua comment il avait été élaboré. Avec 1,85 million de dollars garantis, Belushi percevait effectivement 7,5 % sur chacun des tickets jusqu'à ce que le studio se soit fait sa marge. Après cela, il percevrait 10 à 12,5 %. Si le film marchait aussi bien qu'*American College*, John pouvait gagner des millions.

Il fallut une demi-heure pour lui expliquer, mais cela apaisa considérablement John. Même s'il apparut tout ébouriffé aux yeux d'Ovitz, ça faisait partie de son charme : ses vêtements n'étaient jamais assortis et sa chemise jamais rentrée dans le pantalon. Belushi était plein de contradictions, et Ovitz aimait bien être son agent.

Juste avant 16h30, Judy joignit John et ils discutèrent pendant cinq minutes. Elle devina au son de sa voix et dans ses manières empressées qu'il prenait de la coke, mais il lui annonça qu'il en avait presque terminé avec le scénario et qu'il reviendrait bientôt à la maison.

Novello arriva à Los Angeles assez tard, inquiet à propos de la *deadline* à tenir. Il leur fallait tout mettre au propre dans des délais très courts. John dit qu'il pourrait demander de l'aide à Penny Selwyn, sa secrétaire à la Paramount, mais qu'il n'avait pas son numéro de téléphone. Finalement, il réussit à lui faire parvenir un message afin qu'elle l'appelle. Lorsque Selwyn réussit à le joindre vers 23h30, elle eut l'impression, au son de sa voix, qu'elle venait de le réveiller.

« Tu peux venir ? l'implora John. C'est le chaos total et on est sous pression, et Don est là, et toutes les pages sont mélangées. On t'envoie une limousine. »

Elle s'habilla et attendit le chauffeur. Après une demi-heure d'attente, elle rappela l'hôtel. Novello répondit. Il n'y avait vraiment pas de raisons qu'elle vienne ce soir, dit-il. « John pense que c'est nécessaire, mais pas moi. Laisse-moi lui parler. »

JEUDI 18 FÉVRIER

Selwyn attendit. Vers 1h du matin, elle appela John et demanda : « Tu

veux que je vienne ? Raconte-moi ce qui se passe.

– J’ai demandé à ce qu’on t’envoie une limousine, le chauffeur sera bientôt en route », dit-il.

Après plus de quarante-cinq minutes, elle le rappela. Il lui certifia que la voiture était en route.

Il était 3h du matin lorsqu’elle arriva au bungalow. John était endormi sur le canapé, et Novello assis dans un fauteuil, en train d’écrire sur un bloc-notes. Des papiers, des bouteilles, des cendriers et des vêtements étaient éparpillés partout dans la chambre. « Fais attention à ne rien déranger », dit Novello. Il ajouta qu’il se sentait embarrassé d’avoir dû la faire venir au milieu de la nuit.

« Eh bien, je suis là. Que puis-je faire ?

– Comme tu peux le voir, John dort, dit Novello en se levant pour le réveiller. Penny est là. Penny est là ».

John se réveilla seulement pour dire « Salut Penny », puis se rendormit. Ses ronflements étaient incroyablement bruyants. Quelques minutes plus tard, il se leva et alla jusqu’au réfrigérateur pour prendre quelque chose à manger. Il sortit de la cocaïne, traça quelques lignes avec une lame de rasoir et en sniffa. « Sers-toi quand tu veux », dit-il à Selwyn. La cocaïne le réveilla et il demanda à Novello : « Alors on en est où ? T’as réussi à avancer ? »

Penny relut une partie avec Novello. C’était désordonné, des photocopies de la précédente version étaient mélangées avec des brouillons de la nouvelle et des ajouts du bloc-notes. La réécriture prévue à l’origine était devenue bien plus que ça. Ils modifiaient tout — l’intrigue, les blagues, les personnages et même certains noms.

Avec quelques lignes de cocaïne de plus, John réussit à rester éveillé, et vers 6h du matin ils avaient trente-et-une pages, que Selwyn emporta chez Barbara’s place, un service de reprographie ouvert 24h/24.

Pendant la journée, Novello et Belushi passèrent au crible une autre partie du scénario. John lançait de temps à autre quelques idées, et Novello les retranscrivait. À 19h, vingt-neuf autres pages étaient prêtes à partir pour Barbara’s place.

Ce soir-là, John invita Peter Aykroyd à venir l’aider à décrire un des plans d’ouverture du film — une vue aérienne de la côte rocailleuse et des

luxuriantes collines du comté de Sonoma et de l'autoroute 101. Peter tenta pendant plusieurs heures d'y insérer quelques blagues. Novello se demanda pourquoi ils perdaient tant de temps sur la façon dont la caméra devrait panoter depuis un hélicoptère. Cela ne ferait qu'un ou deux paragraphes. Mais Peter réfléchissait, insistait, soucieux de les aider. Au bout d'un moment, John, malgré son affection pour Peter, lui fit comprendre qu'il devrait peut-être s'en aller. Ils avaient du pain sur la planche. Novello alla dans sa chambre au Chateau pendant un moment.

Tôt le matin, John demanda à Peter comment ils allaient mourir selon lui. Peter pensait qu'il mourrait d'une blessure à la tête à l'âge de trente-cinq ans.

« Je mourrais dans un *crash* d'avion, dit John, et ce sera spectaculaire. »

Peter rétorqua que John partirait probablement dans son sommeil.

Lorsque Novello revint, ils discutèrent à nouveau du plan d'ouverture. Peter était hors de contrôle. Il ne se montrait pas raisonnable, parlait fort et avec agressivité.

« Arrêtons avec ça, dit John en se tournant vers Peter. On verra ça demain. »

Peter ne comprenait pas.

« Peter, va-t-en ! » cria John en écrasant son poing sur la table, cassant un verre au passage. John se coupa à la main. Peter était stupéfait. Il finit par s'en aller.

Plus tard, Anne Beatts croisa Novello. « Comment va John ? demanda-t-elle.

– Bien. On travaille de nuit, répondit-il.

– Est-ce qu'il prend de la coke ? » John et la nuit étaient synonymes de cocaïne.

« Oui, parfois.

– Ça ne t'inquiète pas ? » John ne savait pas prendre « parfois » de la cocaïne.

– Non, il sait ce qu'il fait », répondit Novello.

Beats resta bouche bée.

Novello expliqua à Wallace que la cocaïne était nécessaire pour travailler de nuit. Ils étaient sur le fil du rasoir et devaient abattre autant de travail que possible en une journée.

VENDREDI 19 FÉVRIER

Le lendemain, Joel Briskin retira 600 dollars pour John. Il savait que c'était pour acheter de la cocaïne. Il dit à Penny : « Est-ce que vous vous rendez compte qu'il en prend un paquet ? » En effet, mais après des semaines de calme relatif sur la réécriture du scénario, elle avait le sentiment que Novello et Belushi avaient trouvé leur rythme de croisière. Peut-être que prendre de la cocaïne était le prix à payer.

Plus tard, John appela Gary Watkins pour en acheter plus — en utilisant le nom de code « pastèque ». Il demanda à Selwyn de se charger de la course et lui donna 500 dollars pour cinq grammes. « Prends la Mercedes », dit-il.

Selwyn, certaine que John était capable de pousser les gens à faire toutes sortes de chose, roula jusque chez Watkins, au 1 202 Harper, quelques blocs au sud de Sunset Boulevard. Après lui avoir donné l'argent pour la drogue, elle piqua une sueur froide et se jura de ne plus le refaire.

Une fois revenue au bungalow, le téléphone sonna. C'était Robert De Niro. John l'adorait et le surnommait « Bobby D. ». Quelques années plus tôt, les deux avait pris de la cocaïne ensemble, De Niro s'était blessé et avait dû se faire poser des points de suture.

John répondit au téléphone. « Ouais, j'en ai ». Pause. « Personne », dit-il. Il raccrocha et se tourna, l'air soucieux, vers Selwyn. « Il va venir chercher de la came. Il est complètement parano et il va falloir que tu te caches. Je lui ai promis qu'il n'y avait personne. »

John appela Novello. « Viens, il y a quelqu'un que je voudrais te présenter. » Selwyn descendit chez Novello, et Don rejoignit la chambre de John.

Dans le bungalow, John présenta ses deux amis. Novello avait écrit une comédie sur une jeune recrue de la mafia, *A Man Called Sporacaine*, et John en fit la promotion auprès de De Niro. Ils discutèrent de l'Italie et du *Parrain*. Peu avant minuit, John et De Niro se rendirent au Manoir Playboy et y restèrent environ deux heures et demie.

De Niro, trente-huit ans, adaptait son physique d'1m78 en fonction de ses rôles, prenant vingt-sept kilos pour interpréter le boxeur Jake LaMotta dans *Raging Bull* (film pour lequel il remporta l'oscar du meilleur acteur), ou en perdant quinze pour jouer dans *Taxi Driver*. Il avait également remporté l'oscar du meilleur second rôle pour son interprétation du jeune Vito Corleone dans *Le Parrain 2*. Surnommé « Le Fantôme du Cinéma » par le *Time Magazine*, De Niro était un solitaire qui interprétait ses rôles avec une concentration de tous les instants. « Mon plaisir en tant qu'acteur, déclara-t-il une fois, c'est d'expérimenter des vies différentes sans prendre le risque d'en affronter les véritables conséquences. »

Sa capacité à se fondre dans ses personnages était reconnue. « Il y a un mélange d'anarchie et de discipline dans la façon dont je travaille, dit-il en 1977. Ce que ressent physiquement le personnage, les accessoires, les costumes, la façon dont il se tient, les gestes. Je suis conscient de l'aspect physique. C'est important. Parfois il est plus facile de trouver le personnage par le biais de l'apparence physique... Les gens n'essaient pas de vous montrer ce qu'ils ressentent, ils tentent de le cacher.

« Vous savez sur quoi je m'interroge ? L'indécision. J'y pense. On peut faire des choix tellement variés dans une vie. Je pense à la culpabilité. Je me demande pourquoi les gens se sentent coupables de choses avec lesquelles ils n'ont rien à voir. Si je fais quelque chose par faiblesse, je me sens coupable. Si les choses tournent mal, je me sens coupable. Si ça se passe bien, je me sens coupable ».

Tim Kazurinsky répondit au téléphone de son dressing du *Saturday Night Live*, et entendit la voix hystérique de Belushi. Quelqu'un avait écrit une lettre au magazine *Rolling Stone* à propos du long article qu'ils lui avaient consacré. « Écoute ça, dit John : "Votre article sur John Belushi était mignon. C'est tout : mignon. Ce genre de reportage ne peut être qualifié que d'une seule manière : 'L'opération fut un succès, mais le patient est mort.' Allez, donnez-nous plus à grignoter. La photo de couverture était super. Cependant, vous n'avez pas satisfait ma curiosité concernant notre plus grand héros américain." »

John rugit encore, apparemment très heureux, et revint sur les points cruciaux de cette lettre : « Donnez-nous plus à grignoter ! cria-t-il dans le combiné, à peine capable de contenir son rire. Notre plus grand héros américain ! »

« C'est un sacré rôle à tenir, ça, dit Kazurinsky. Plus grand héros américain. »

SAMEDI 20 FÉVRIER

Vers la mi-journée, Novello et Selwyn décidèrent de faire appel à quelqu'un pour une session nocturne de mise en forme du texte sur machine à écrire. Ils trouvèrent une femme nommée Leslie Werner grâce à une agence d'intérimaire. Werner, trente-huit ans, arriva vers 17h, alors que John dormait dans la seconde chambre. Penny la mit en garde : « Je te préviens, John et Don n'ont pas beaucoup dormi ces derniers jours. Ils seront peut-être assez facilement irritables. C'est vraiment dingue ce qui se passe ici. »

Werner, une femme avec un léger embonpoint et un visage agréable, prit une partie du scénario pour le taper à la machine, et se rendit compte assez vite qu'il y avait beaucoup de répétitions et des passages qui n'avaient aucun sens.

Peu après 20h, John débarqua, lavé et souriant. Werner trouva qu'il ressemblait à un mélange entre Zero Mostel et une bête hirsute. À 1h du matin, ils eurent besoin de savoir où le vin Mogen David était produit pour la séquence du concours de dégustation. Lorsqu'il apparut évident qu'ils ne dégotteraient pas l'information par téléphone, John décida de se rendre dans une boutique de vins pour vérifier sur l'étiquette. Il alla sur Sunset Boulevard jusqu'au magasin tenu par Gil Turner, derrière son bureau lambrissé avec huit téléviseurs et un système de sono qu'il utilisait fréquemment pour s'adresser à ses clients. Il se targuait de proposer le plus large choix de vins de la Californie du sud.

Il était sur le point de fermer lorsque John arriva, et une douzaine de personnes faisaient la queue. Il passa derrière le comptoir, se montrant très insistant, à la recherche d'une réponse, et exigeant qu'on s'occupe de lui. Turner sortit de son bureau et lui demanda de se calmer. John, qui avait l'air défoncé, lui balança une cigarette. Plusieurs employés se jetèrent sur lui, mais c'est Turner qui l'attrapa et le reconduisit à la porte, qu'il ferma aussitôt à clé. John avait perdu ses clés de voiture, et il se mit à frapper sur la porte en verre. Les employés ne retrouvèrent pas ses clés dans la boutique, et John continua à frapper à la porte, puis finit par partir en abandonnant sa voiture. Il ne revint au bungalow qu'après le lever du soleil. Il se rua à l'intérieur en lançant des menaces et passa quelques coups de fil de manière frénétique, avant de finir par aller se coucher.

DIMANCHE 21 FÉVRIER

Quelques heures plus tard, John se leva et se rendit à une fête à Benedict Canyon, dans une maison que Michael O'Donoghue et Carol Caldwell

louaient.

De Niro vint avec ses deux jeunes enfants, et Christopher Walken était là également. Caldwell tenta de mettre Walken à l'aise. Trois mois plus tôt, il était présent sur le yacht de Robert Wagner lorsque Natalie Wood s'était noyée. Lorsque Caldwell s'approcha de lui, il sursauta.

Les membres de Fear étaient là eux aussi. Lee Ving, le guitariste, était content que John soit avec eux, car il semblait toujours aussi enclin à les faire connaître, malgré les réactions négatives suite à leur apparition au *Saturday Night Live* pour Halloween.

« Ne t'inquiète pas, le rassura John, ça va venir. C'est pour bientôt. »

John alla dans une chambre et vomit. Caldwell, qui était saoule à ce moment-là, vint le voir et lui demanda s'il allait bien.

« Bien sûr, l'assura-t-il. Je ne peux pas rester, il faut que je termine le scénario. »

Caldwell partit chercher des membres de Fear pour l'encourager, mais il la prit entre quatre yeux. « Viens par là, t'as besoin de cocaïne... C'est toi qui reçois, t'en as besoin. »

Elle protesta, mais lorsque John en mit dans sa main, elle la sniffa. Au bout de quelques minutes, elle se sentit légèrement mal et dut s'allonger sur le lit, puis fut prise de nausées. Elle resta immobile. Mon dieu, c'est de l'héroïne, pensa-t-elle. L'héroïne pouvait provoquer une certaine immobilité. Peut-être que quelqu'un avait convaincu John d'en mélanger avec de la cocaïne afin d'en ralentir les effets.

Lucy Fisher, vice-présidente chez Warner, n'avait plus vu ou entendu parler de John depuis qu'elle lui avait conseillé de ne pas faire *Sweet Deception*. Elle vint s'asseoir sur ses genoux, l'embrassa et lui fit un câlin.

John ne bougea pas. Pour la première fois, elle n'arrivait pas à briser la glace avec lui. Il était gros et semblait très mal en point.

Harold Ramis remarqua que John était tout rouge et qu'il avait l'air abattu. John vint auprès de Ramis, passa silencieusement son bras autour de lui, posa sa tête sur son épaule et gémit doucement : « Ho, Harold ».

Vers 20h15, Belushi revint au Chateau Marmont. Il n'avait pas ses clés et escalada la barrière pour rentrer.

« Don est parti ? demanda-t-il à Werner, qui avait travaillé pendant vingt-sept heures, pour seulement quatre heures de sommeil sur le canapé.

– Oui, répondit-elle, il devait dîner avec quelqu'un.

– Tu l'aimes bien ?

– Oui.

– C'est le meilleur. Tout est terminé ?

– Oui, dit Werner. Il faut que je m'en occupe maintenant. » Les quarante-huit dernières pages étaient prêtes à être mises au propre et envoyées à la reprographie. Novello allait les emmener chez Barbara's Place après dîner.

« Ho, tu dois t'en aller ? » demanda John.

Werner perçut une forme de plainte dans sa voix. Il se montrait implorant. Il la prit dans ses bras.

« Je veux te donner quelque chose, dit-il. Que veux-tu ? »

Elle hésita.

« Qu'est-ce que tu veux ? Ma guitare ? »

Werner déclara qu'elle aimerait quelque chose qu'elle puisse encadrer et garder avec elle. Il semblait clair que Belushi était drogué. Il était tellement défoncé qu'elle se sentit en danger. John alla dans le salon et commença à farfouiller dans les piles de papier. Il allait et venait dans la pièce, et Werner voulait qu'il se détende. Elle lui demanda de ne pas trop se presser.

« Qu'est-ce que tu cherches ? » finit-elle par demander. Il s'enfonçait dans tout ce chantier, et respirait bruyamment.

« Cette séquence — ma préférée », dit-il, envoyant valser des piles de papier dans les airs. Il finit par sortir deux pages, attrapa une agrafeuse et, d'un mouvement étrange, les agrafa ensemble. Il attrapa un stylo bille et griffonna en bas de la page : « Merci. Cela n'aurait pas été possible sans toi. Avec affection, John Belushi. XXX. 21 Fev. 82 ».

Werner lut les deux pages. Johnny Glorioso, le personnage de John, et le rôle féminin, Christine, venaient de coucher ensemble :

JOHNNY : Pourquoi ne peux-tu simplement pas être honnête avec moi ? Je pense que t'as autant apprécié ça que moi. Peut-être même plus.

CHRISTINE : Tu sais pourquoi j'ai couché avec toi ? Parce que tu étais là. T'as déjà entendu parler de cette histoire, où les gens disent qu'ils ont grimpé cette montagne parce qu'elle était là ? Eh bien, c'est pareil avec toi. C'est parce que tu étais là, c'est tout !

JOHNNY : Tu n'es pas si dure. Derrière cette apparence froide se cache une femme chaleureuse et vulnérable.

CHRISTINE : Derrière cette apparence froide se cache quelqu'un de froid. T'es un gars gentil, Johnny. Et je suis une femme gâtée. Lorsque j'avais dix-huit ans, j'ai rencontré un homme riche et je me suis enfuie à New York avec lui. Puis j'ai rencontré un autre homme riche, et un autre et tout le reste c'est de l'histoire ancienne.

JOHNNY : Alors tu les as tous baisés, hein ?

Werner ne comprit pas très bien ce que ça voulait dire ni pourquoi il avait choisi cette scène. John la regarda et demanda : « Tu es sûre que tu dois t'en aller ? »

Elle opina. John partit pour le On the Rox.

LUNDI 22 FÉVRIER

Vers 6h du matin, John revint au bungalow. Novello, qui devait repartir ce matin même pour San Francisco puis à Toronto, était déçu par son comportement. Ils avaient bien travaillé le mercredi et le jeudi, et ensuite John l'avait simplement lâché. Durant les trois derniers jours, il n'avait fait que passer en coup de vent, ou se réfugier dans son lit.

« Où étais-tu passé ? demanda Novello, sur les nerfs.

– Dehors, à faire la fête », répondit John. Le visage de Novello se décomposa.

« J'ai fait la fête pour nous deux », ajouta John.

Ils décidèrent d'aller prendre un petit déjeuner chez Schwab's. Les dernières retouches sur le scénario pourraient être faites par Novello dans la limousine en allant à l'aéroport. Et Novello passerait un coup de fil s'il y avait

d'autres modifications à apporter par la suite. Ils étaient tous les deux convaincus qu'ils tenaient là un formidable scénario.

Ce jour-là, John récupéra quatre versements en *cash* — deux de 500 et deux de 400 dollars — au bureau de Brillstein.

Vers la fin de l'après-midi, Selwyn inclut les derniers changements que Novello lui avait dictés par téléphone depuis une station-service de San Francisco. Elle se rendit à Barbara's place où John débarqua juste après elle, vêtu d'une veste costume noire et de baskets, afin de superviser la production de la version finale du scénario. Il entra dans le bureau du gérant, passa un coup de fil à Briskin et demanda qu'il vienne avec la carte des vignobles. Il fallait prendre quelques décisions — la couleur de la reliure, la typographie du titre.

Lorsque Briskin arriva, John avait semé la panique dans l'établissement. Il considérait le scénario comme un document top secret et en limitait scrupuleusement la diffusion, car il ne voulait pas que les cadres de la Paramount puissent le lire pour l'instant. Et John décida que Stanley Chase, le producteur, ne devait pas le lire non plus.

John choisit bordeaux comme couleur de la reliure mais il se plaignait à haute voix. « Je n'étais pas supposé faire ça, dit-il à Briskin, Selwyn et tous ceux qui voulaient bien l'entendre. Pourquoi Judy n'est pas là ? Elle devrait s'occuper de ça. C'est dans ses compétences. »

John dit à Les Miller, qui travaillait à Barbara's, que la reprographie devait être faite de manière à ce que le scénario compte exactement 126 pages. Miller pensa que c'était une sorte de chiffre porte-bonheur pour John ou Novello. John choisit un lettrage en or et ordonna à son chauffeur d'aller chercher des sodas ou de la bière.

Puis vint la question de la page de garde. Puisque le scénario était une adaptation de la précédente version de *Sweet Deception*, il devait être écrit : « Par Don Novello, adapté de... »

Mais John décida que son nom devait apparaître également. « Par Don Novello et John Belushi, adapté de... »

Penny parla avec Novello, depuis San Francisco, de deux ou trois points. Elle évoqua le sujet de la page de garde — Novello et Belushi. Novello demanda à parler avec Belushi. John mit tout le monde à la porte du bureau et ferma la porte. « Ok, pas d'auteurs ! cria-t-il. Pas de noms sur la page de garde ! » Novello était abasourdi. Tout ce travail et aucune mention de son

nom ? La page de garde fut imprimée sous différentes versions. Ils finirent par se mettre d'accord pour mettre leurs deux noms, avec celui de Novello en premier.

John appela Jeremy Rain. Il avait besoin de repos, dit-il, et il n'arrivait pas à se détendre au Chateau Marmont. Pouvait-elle quitter son poste et le laisser aller chez elle ?

Elle accepta.

Plusieurs copies du scénario furent imprimées, et Belushi laissa l'original afin qu'il soit retapé et relié. De retour dans la limousine, il donna l'instruction au chauffeur de se rendre à Century City et au bureau de Mike Ovitz. Les copies du scénario et des cartes sous le bras, John fit irruption sans prévenir dans le bureau d'Ovitz et se lança dans une tirade incohérente à propos de la grosse charge de travail qu'il avait endossée, de la production aux repérages. Il déplaça les cartes et lui désigna certains vignobles, en tentant de montrer à quel point il maîtrisait le sujet. Mais ce qu'il disait n'avait aucun sens.

Ovitz était stupéfait. Il avait entendu parler des délires légendaires de Belushi, mais n'y avait jamais assisté en direct. John était la caricature de lui-même, c'était une véritable torture. Lorsque John partit, il ne parvint pas à trouver la sortie du bureau, et Ovitz fit appel à deux de ses employés pour le conduire jusqu'à sa limousine.

Ovitz appela Brillstein pour tirer la sonnette d'alarme. Plus tard, il téléphona à Dan Aykroyd et ils discutèrent un long moment. Aykroyd dit qu'il devrait peut-être venir aider John à reprendre le contrôle de lui-même, et le sortir de l'environnement néfaste d'Hollywood.

John alla chez Rain et dormit pendant une heure. Lorsqu'il se réveilla, il lui annonça qu'il devait se rendre à un dîner. Susan Morton, la petite amie de Bill Wallace, l'avait invité afin de le remercier pour la stéréo qu'il leur avait offert.

En arrivant, John essaya de se détendre, mais Wallace et Morton remarquèrent qu'il n'arrivait pas à se sortir le scénario de la tête. Morton se sentit très triste ; John était réputé pour son coup de fourchette, mais il ne toucha presque pas à son assiette. Il mit la bande originale des *Chariots de Feu* sur la nouvelle stéréo, et fit quelques suggestions à propos de l'installation des enceintes.

John voulut leur lire la séquence où Johnny Glorioso et Christine se

rencontrent dans l'avion en direction de New York, où devait se tenir le concours de dégustation de vins. Christine donnait son avis sur quel vin boire, et la réplique qui faisait mouche était celle où elle comparait le vin à du jus de chaussette.

Wallace et Morton déclarèrent que c'était drôle.

« Je dois y aller, dit John. Des trucs à faire. »

Il se rendit chez Gary Watkins, puis chez April Milstead, et finalement, à 23h38, alla seul au Manoir Playboy. Il y resta à peu près deux heures et partit exactement au même moment que la *playmate* Debra Jo Fondren, à 1h41. John et Fondren s'arrêtèrent chez Milstead et Pearson.

« Il faut que je trouve de la coke pour pouvoir me lever et prendre cet avion pour New York », dit John. Il rentra chez lui le lendemain et ça n'avait pas l'air de l'enchanter. Milstead lui demanda pourquoi il s'en allait.

« Je vais dormir un peu », dit-il.

Ce soir-là, Milstead avait en sa possession une grosse quantité de cocaïne, et Fondren en consomma pour plusieurs centaines de dollars. Milstead avait rarement vu une chose pareille. Au bout de la nuit, il s'avéra que Fondren n'avait pas d'argent pour payer. Milstead comprit qu'elle allait devoir envoyer quelqu'un pour récupérer cet argent.

MARDI 23 FÉVRIER

Le lendemain matin, les copies reliées de *Noble Rot* étaient prêtes et John se trouvait dans le vol de 9h en direction de New York.

Dans les studios de la Paramount, après des semaines d'attente, Jay Sandrich trouva une copie du scénario sur son bureau. Il ferma la porte pour le lire.

« OUVERTURE : COCKPIT D'UN AVION CARGO — OBSCURITÉ — CIEL COUVERT »

Il y avait six courtes séquences où un jeune pilote échoue intentionnellement son avion dans l'océan afin de livrer une petite boîte en acier à deux pêcheurs portugais.

Sandrich se rappela que le scénario original de *Sweet Deception* débutait

au terminal de la TWA à l'aéroport Kennedy, où le personnage principal, David Reed, « un gars simple et honnête », rencontre Christine Walsh.

Dans le nouveau scénario : « COUPE FRANCHE — CALIFORNIE DU NORD — GRAND SOLEIL », la police ramène chez lui, non pas David Reed, mais Johnny Glorioso, « portant des vêtements froissés, une barbe de quatre jours et des menottes ». Le père compare le fils à un fongus — la pourriture noble qui participe à la création des meilleurs vins.

Le discours du père se prolongeait pendant une page, 250 mots. Une bonne comédie, Sandrich le savait bien, était tributaire d'un rythme rapide et des interactions entre les personnages. Il poursuivit sa lecture avec perplexité. L'étiquette du vin produit par le personnage représentait un crâne et un éclair ! Il y avait également de nombreuses références aux drogues.

Sandrich ne riait pas. Il n'aimait pas le personnage principal ; il n'y avait aucune possibilité de romance avec lui. Et la femme était détestable — dure et manipulatrice.

Il se leva et alla voir Stanley Chase. « J'en suis à la page quarante et je n'ai pas encore ri une seule fois ». Il retourna dans son bureau et poursuivit sa lecture. Il y avait des voitures de course, des limousines, des Mercedes, des dialogues à propos de la mort, des références à des amis de Belushi comme Keith Richards, Hugh Hefner et Robert De Niro.

À la fin, Christine trahit Johnny, et il se venge en récupérant les diamants. La comédie, la romance, l'aventure avaient été expurgés. Dans *Sweet Deception*, l'anti-héros arrivait à conquérir la femme. Il cachait les diamants dans une bouteille de vin et, en point culminant du film, il finissait par les servir dans des flûtes à champagne.

Sandrich et Chase allèrent déjeuner. « Je ne peux pas faire ce film », déclara Sandrich.

Chase répondit qu'il pouvait trouver un autre scénariste.

« Je crois que c'est ce que John veut », dit Sandrich.

Sandrich emporta le scénario chez lui et le relut. Il tentait désespérément de trouver une réplique marrante, et plus encore, un personnage auquel le public puisse s'identifier ou s'attacher.

Ce même après-midi, Bernie Brillstein s'installa dans son siège première classe d'un avion en partance pour Londres, où il allait s'occuper de faire du

business pour les Muppets. Il avait prévu de lire *Noble Rot* pendant ses neuf heures de vol.

Brillstein aborda le scénario comme si c'était un premier rendez-vous avec une femme : il pourrait dire au bout de quinze minutes si cela allait marcher ou pas. En haut de la page quinze, Johnny et Christine étaient dans un avion. Il dit : « Je vais te raconter quelque chose que tu ignores sûrement. Il n'y a que trois boissons citées dans la Bible et le vin est l'une d'entre elles... Le vin, l'eau et le lait. Ce sont les trois seules. » Brillstein eut envie de se jeter par la fenêtre.

Arrivé au milieu du scénario, Brillstein voyait d'autres problèmes surgir. Mon dieu, nous sommes dans la merde, pensa-t-il. Il y avait trop de références à la vie de John. On aurait dit que Novello, pourtant bon auteur, avait été intimidé par John. Le pire, c'est que ce n'était absolument pas drôle.

Vers 18h, John arriva à l'aéroport de New York, et une limousine l'emmena jusqu'à sa maison de Morton Street. Judy n'était pas là. Il appela Ovitz à Los Angeles et ils discutèrent cinq minutes. Ovitz prétextait que certains de ses employés étaient en train de lire le scénario, et préféra ne pas en dire plus.

Judy avait rendez-vous avec Anne Beatts à propos d'un nouveau livre — une introduction parodique à la littérature féminine. Lorsque ce fut l'heure d'arrivée de John, elle se dépêcha de rentrer. Elle était très méfiante à propos de ce qui s'était passé en Californie, et rentra chez elle pour trouver John endormi. Elle fouilla les vêtements qu'il avait rapportés de Los Angeles et trouva beaucoup de cocaïne. Elle la jeta dans la poubelle.

MERCREDI 24 FÉVRIER

Le lendemain, à Los Angeles, Ovitz lut le scénario avec appréhension. Il était très mauvais et reflétait bien l'atmosphère de drogue dans laquelle il avait évidemment été écrit. Ovitz, en bon vendeur, fut très attentif au fait que le scénario n'était pas du tout ce que John avait promis à la Paramount et à Eisner. Ce n'était tout simplement pas ce qu'il leur avait vendu. Cela n'avait rien à voir avec Bluto. Plusieurs de ses employés le lurent et firent des remarques encore plus brutales sur le scénario.

Ovitz appela Sandrich.

« Salut Mike, dit Sandrich.

– C’est horrible, dit Ovitz. Personne ne voudra faire ce film. N’en parle pas avec John. Il faut qu’on en discute et qu’on établisse une stratégie pour la suite. »

Lorsque Brillstein arriva à Londres, il appela sa femme, Deborah. « On est dans la merde », dit-il. Elle le poussa à le relire, pour lui donner une seconde chance. Ce qu’il fit, car il savait que ce n’était pas sur le papier mais à travers sa performance que John était drôle. Si c’était supposé être le film où John allait à nouveau mettre toutes ses tripes, ça ne se voyait pas vraiment. Même pas de quoi faire rire. Il appela Ovitz. « À quel point est-on dans la merde ?

– Jusqu’au cou », dit Ovitz. Non seulement le scénario était mauvais, mais en plus cela renvoyait une très mauvaise image d’eux-mêmes, en tant que partenaires en affaire, d’avoir pu vendre un truc pareil. Il était possible de réparer ça, dit-il, mais les chances étaient maigres.

Ce n’était pas le moment de tenir des grands discours. Brillstein demanda si quelqu’un de la Paramount avait dévoilé son opinion sur le sujet.

« Pas encore, dit Ovitz d’un air abattu.

– Il faut que je parle à John », dit Brillstein. Il raccrocha, et le téléphone sonna immédiatement. C’était John, qui venait de se réveiller à New York, où il était 13h. John ne s’était pas impliqué sur l’aspect créatif d’un projet depuis longtemps, donc Brillstein décida d’y aller doucement. « Il y a beaucoup de choses à retravailler, John. »

John répondit que ce ne serait pas compliqué.

Brillstein répondit qu’il n’était pas d’accord, et Ovitz non plus.

« Tout ce que nous avons à faire, c’est discuter autour d’une table avec la Paramount, dit John.

– C’est plus compliqué que ça », répondit Brillstein. Il sentait que ce n’était pas le moment d’en dire plus. Après tout, il ne savait pas ce que la Paramount en pensait, et l’avis des dirigeants était le plus important. Les gens avaient toujours des avis très différents sur les scénarios et sur plein d’autres sujets dans ce milieu.

« Je connais bien ce personnage, dit John. C’est moi. Je vais faire en sorte que ça marche. Ils ont pris un engagement. Je vais arranger tout ça. »

Brillstein appela Novello, qui était au Canada. Il fut plus franc avec lui. Le

scénario n'était pas bon, et il faudrait en reparler.

Du côté de Morton Street, John se mit à passer des coups de fil. Juste avant 14h, il appela Ovitz et lui laissa un message. Vers 16h30, il joignit Novello. « Ils n'aiment pas le scénario, dit John. Il va falloir que j'aille leur en parler maintenant. »

On les emmerde, dit Novello. L'humour est lié au personnage. Ça ne se voit pas forcément dans le scénario, dit-il. Certaines de ces choses ne se voient pas nécessairement sur le papier. « Bataille de bouffe ! » ce n'était pas drôle à la base, mais ça devenait hilarant lorsque John le disait dans *American College*. Il fallait qu'ils prennent en compte la performance de John, car c'est à ce moment-là que tout prendrait sens.

Juste avant 17h, John laissa un nouveau message à Ovitz. Entre 17h01 et 18h46, il tenta de joindre la Paramount à cinq reprises. Peu après 20h, il joignit sa sœur Marian et ils discutèrent de leurs projets pour l'été. Il expliqua à son neveu de onze ans, Adam, comment s'y prendre avec les petits durs : en leur mettant le nez dans leur propre merde.

À 22h15, John prit un taxi pour l'Odeon, son restaurant préféré. Il se rendit au Blues Bar, où il rejoignit Danny Aykroyd et Michael Budman, le propriétaire de Roots footwear, un magasin de chaussures et fabricant de vêtements de Toronto. Budman connaissait John depuis plusieurs années et lui donnait souvent des habits.

Bob Beauchamp, directeur artistique de *Gentlemen's Quarterly*, et son rencard, Linda Hobler, débarquèrent en compagnie de Betty Buckley, une amie de John à l'époque de *Lemmings*. Elle venait de finir le tournage de *Tendre Bonheur* avec Robert Duvall. Belushi se tenait derrière le bar, vêtu d'une chemise à carreaux avec les manches retroussées, évoquant Jackie Gleason avec Beauchamp et son rencard.

On apporta un grand sac marron de marijuana, et John et Dan se levèrent et entamèrent une danse des Blues Brothers.

Buckley rejetait l'humour machiste. John et Aykroyd communiquaient d'une façon décousue, comme des pseudo-drogues.

Assez vite, un tas de cocaïne fut placé sur le bar. Buckley fut effarée par la quantité — pas les petites fioles du bon vieux temps où ils étaient moins célèbres, mais un gros tas. Certains en piochèrent avec un morceau de papier, presque comme une pelle, et la sniffèrent. John, en particulier, en prit une grande quantité.

Buckley fut surprise qu'il en prenne autant devant elle. Il savait qu'elle avait arrêté et elle pensait qu'il serait peut-être soucieux de sa réaction, éventuellement qu'il s'abstiendrait en sa présence. Mais cela lui aurait demandé de faire preuve de trop de discipline. Elle connaissait bien le piège de la drogue — des rencontres intenses, une communication entre les êtres qui semblait avoir véritablement du sens. Des taudis comme le Blues Bar donnaient soudainement l'impression d'être attirants.

Elle but une bière, assise au bar. Elle s'ennuyait un peu lorsque John vint s'asseoir près d'elle. C'était sa manière de sociabiliser. Il lui dit à quel point il l'aimait pour essayer de se rapprocher d'elle. Elle était vraiment heureuse de le voir et elle voulait échanger avec lui. Mais la cocaïne représentait une barrière.

John voulait parler de la musique punk qu'il y avait dans le juke-box. Ils avaient l'habitude de parler du passé, de musiques populaires comme le blues, le rock'n'roll.

« La musique punk *exige* une réaction », dit John. C'était ça, la musique moderne. Écouter ne pouvait plus être une occupation passive. Le public devait être prêt à réagir — à slammer, crier, faire un signe, peu importe lequel.

Buckley pensa qu'ils ne parlaient pas de musique, mais d'ennui. John ne pouvait plus vivre que dans les extrêmes, dans un état perpétuel de surexcitation.

« Pourquoi tu prends toutes ces drogues ? » finit-elle par demander. « Pourquoi tu fais tout ça ? Ce n'est pas bon pour toi. »

John ne répondit pas. Buckley pensa qu'il voulait la forcer à exiger une réponse, qu'elle l'oblige à parler, comme elle l'avait fait neuf ans plus tôt lorsqu'elle l'avait plaqué contre le mur après une représentation de *Lemmings*. Perdue, elle le regarda dans les yeux, elle cherchait désespérément à le trouver. Mais elle devrait le pousser dans ses derniers retranchements pour obtenir quelque chose de lui.

Il lui parla de *Noble Rot* et du rejet provoqué par le scénario.

Buckley se rendit compte que John pouvait parler de ce qu'il ressentait avec elle. Ce scénario était une tentative de parler de lui, de la manière dont un enfant respectable évolue, grandit. On aurait dit une exagération de tout ce qu'il y avait de plus rebelle en lui — sa réputation de mauvais garçon, l'aura autour des Blues Brothers, les drogues, le Blues Bar, la musique. Tout cela bouillonnait à l'intérieur de John, comme s'il avait trouvé un moyen de

projeter ses sentiments sur l'écran. Lorsque le studio refusait le scénario, c'était John qu'il rejetait, et l'impact était démultiplié.

En discutant avec lui, Buckley comprit qu'il n'envisageait pas l'aspect pratique du problème ; tout ce qui sortait de lui était d'ordre personnel. « *Le show business*, c'est pas rien », dit-elle. Il avait tellement d'argent et de succès qu'il ne savait plus dans quelle optique il se situait et voulait maintenant pouvoir tout s'autoriser sur le plan créatif. Au lieu de faire des petites concessions en travaillant main dans la main avec les agents et les studios, il se comportait comme un enfant capricieux qui refusait les compromis. Buckley eut le sentiment qu'il reportait sa colère sur lui-même, comme si un rail de coke de plus pouvait atténuer la douleur ou changer les règles du jeu.

Il était plus de 2h du matin lorsque Judy appela au bar.

Hobler lui demanda : « Ta femme veut savoir quand tu rentres.

– Ma femme veut savoir *si* je rentre », dit John, en haussant un sourcil.

Aykroyd indiqua à Budman qu'il devrait se charger de John pour le reste de la nuit. Aykroyd alla voir John, lui adressa une tape affectueuse sur le bras et dit : « Vas-y mollo ce soir et rentre chez toi, ok ? »

John ne comptait clairement pas rentrer tout de suite, et ils s'entassèrent tous dans la limousine de Budman pour se rendre en ville. John s'assit sur le siège passager et commença à trifouiller la radio, changeant de station tout en essayant de prendre soin de Budman, qui était déprimée. « Celle-ci ? demanda-t-il en se retournant pour la voir sur le siège arrière. Tu aimes ce morceau ? » Elle répondait par oui ou non sans enthousiasme, en silence. Il finit par s'arrêter sur une station de jazz, sachant qu'elle apprécierait.

Ils déposèrent Beauchamp et Hobler, et John vint s'asseoir à l'arrière avec Buckley.

« Ce n'est qu'un film, dit-elle. Prends des vacances, fais une pause, ne va pas si vite. Pars sur une île, profite du soleil et évite les drogues. Ce n'est qu'un scénario, tu vas t'en sortir. Mais tu dois travailler avec eux. »

John répondit qu'ils ne le laissaient pas être lui-même.

Elle lui rappela qu'il était dans la cour des grands, que beaucoup d'argent était en jeu, du fait de sa popularité. Ils n'avaient fait que refuser une première version de scénario.

Buckley n'acceptait pas qu'il joue au capricieux en déclarant qu'ils étaient supposés le laisser faire tout ce qu'il voulait ; c'était trop facile de mettre tous les reproches sur le dos d'Hollywood. John avait accepté de jouer le jeu de la richesse et de la gloire et il devait composer avec l'ennui et la discipline que cela impliquait. Il avait le choix : se détruire ou grandir. Elle revenait sans cesse sur le sujet de la cocaïne — cela précipitait les choses, c'était un piège.

Alors qu'elle s'en prenait à son amertume, John finit par lui demander conseil.

« Il faut que tu arrêtes les drogues », dit-elle.

La limousine se gara devant le Carlyle Hotel, et John et Budman voulurent que Buckley vienne avec eux.

« Non, dit-elle, je rentre chez moi. » C'était la première fois qu'elle laissait tomber Belushi avant 4h du matin. John eut l'air déçu, mais elle avait pris sa décision. Il fit le tour de la voiture et ouvrit la portière. Pendant un court instant, son regard fut net, comme s'il avait repris possession de tous ses moyens.

« Je sais que je n'ai pas l'air d'aller bien, Buckley, mais ce n'est que temporaire, dit-il. La prochaine fois que tu me verras, tout ira bien. »

Il ferma la porte et la limousine la déposa chez elle. En arrivant, elle se mit à pleurer.

John monta dans la chambre de Budman, où ils discutèrent pendant un moment, puis passa quelques coups de fil. Plus tard, il fit le tour des quelques endroits encore ouverts, et au moment du lever du soleil, il rentra chez lui se coucher.

JEUDI 25 FÉVRIER

Lorsque John se réveilla tard le lendemain, il passa une série de coups de fil, et eut une conversation de vingt-quatre minutes avec Novello et une autre de quatre minutes avec Ovitz. Dans la nuit qui suivit, vers 1h40, il discuta pendant quinze minutes avec Tino Insana, dont il sollicitait fréquemment l'avis à propos de ses affaires professionnelles et personnelles. John avait décidé de retourner à Los Angeles. Il était en position de force lorsqu'il se trouvait là-bas, et il devait refaire le coup du dîner avec Eisner et Katzenberg, lorsqu'ils s'étaient tordus de rire en l'écoutant.

Il appela le Château Marmont. Il arriverait dimanche soir et devait pouvoir disposer de son bungalow, le numéro trois.

Peu après 4h du matin, John débarqua au AM-PM, un club branché. C'était le lieu parfait pour lui : le club n'ouvrait qu'à 4h et disposait de carrés VIP, d'un système de sono gigantesque et d'une monstrueuse piste de danse.

Le propriétaire du club, Vito Bruno, n'avait que vingt-six ans, et laissait habituellement à disposition sa Rolls-Royce et son chauffeur au cas où une célébrité ou un ami auraient besoin d'une voiture. De jour, Bruno était architecte, mais la nuit, il était prêt à envoyer quelqu'un chercher de la drogue pour une personnalité comme Belushi. Cette nuit, John voulait une demi-douzaine de Quaaludes. Bruno n'aimait pas ça, il pensait que c'était un produit dangereux. Mais il envoya quelqu'un en chercher. John planait totalement et avait besoin de quelque chose pour le faire redescendre. Une fois qu'il eut récupéré les Quaaludes, John s'en alla.

VENDREDI 26 FÉVRIER

Vers 10h du matin, John se rendit dans les locaux de Phantom, sur la Cinquième Avenue. Il était déchiré. D'habitude, il embrassait et serrait dans ses bras sa secrétaire, Karen Krenitsky, mais cette fois-ci il fonça à l'intérieur, en criant : « Passez-moi Steve Jordan. »

Jordan, le batteur des Blues Brothers, était lui aussi un oiseau de nuit, et Karen s'excusa de le réveiller si tôt. John, dans son bureau, décrocha le téléphone. « Tu peux me trouver de la coke ? demanda-t-il.

– Je vais voir ce que je peux faire et je te rappelle », promit Jordan. Il valait mieux aider John que de le laisser farfouiller partout en ville pour en trouver. Jordan passa quelques coups de fil mais sans succès.

Depuis son bureau, John, qui n'avait pas de nouvelles de Jordan, s'impatientait et annonça à Karen qu'il repartait. Il était devant l'ascenseur quand Jordan rappela. Karen courut après John et lui passa l'appel.

Jordan expliqua qu'il n'avait pas eu de chance mais qu'il en trouverait bientôt. Il dit à John de l'attendre au bureau. Il reviendrait vers lui très rapidement.

« T'as appelé qui ? Qui t'a dit non ? Ils ne me font pas confiance pour le fric ? demanda John, étonné.

– Non , c’est pas le problème, dit Jordan.

– C’est qui ? Dis-moi », insista John. Jordan lui donna un nom et un numéro de téléphone mais demanda à ce qu’il ne l’appelle pas directement.

John répondit qu’il était fatigué, et Jordan trouva qu’il avait l’air déprimé. Il insista pour que John passe chez lui, à un bloc à peine de la Cinquième Avenue.

« J’arrive », dit John. Jordan l’attendit presque toute la journée, mais John ne vint jamais. Cependant, John appela le contact fourni par Jordan, apparemment sans rien en tirer.

Une limousine passa prendre John devant le bâtiment de Phantom pour le conduire chez Mark Lipsky, son comptable, où il retira 500 dollars en liquide. Peu après, Judy appela Lipsky. John était affolé, dit-elle, et il ne fallait pas lui donner d’argent. Lipsky fit passer le message à ses employés. Lipsky savait que c’était ridicule que John se ballade avec du *cash*. Le paiement du studio, équivalant à 2 500 dollars la semaine, était absurde. Brillstein les récupérait et en versait à John dès qu’il le souhaitait. Mais c’était le bureau de Lipsky qui réglait tous les hôtels, les voitures de location, les restaurants, le On the Rox, l’American Express, les factures téléphoniques, les limousines et le taxi — et tout ce qui pouvait se passer à Los Angeles. John pouvait vivre sans argent liquide : tout était pris en charge. Le *cash* ne lui servait qu’à acheter de la drogue, et à l’évidence, c’était comme ça qu’il dépensait l’argent du studio.

Depuis Los Angeles, Michael Eisner recala *Noble Rot*. Il ressentait du mépris pour ce travail. Il ne ferait pas un film pareil avec son studio et contacta Ovitz. Il pouvait être franc avec Mike, et fut soulagé lorsqu’Ovitz reconnut que le scénario était merdique.

Ovitz décida de se montrer coopératif. Puisque l’accord était un « *pay or play* » — ce qui, en théorie, mettait Belushi en position de force — il ne voulait pas couler la Paramount à cause de ce scénario. Avec tant d’argent en jeu, Eisner était prêt, éventuellement, à trouver un autre projet de film, et l’accord serait toujours en vigueur. Ovitz, de son côté, ne voulait pas que ses clients touchent de l’argent pour un travail sans résultat probant.

Ovitz et Brillstein voulaient qu’Eisner se charge de la sale besogne et négocie directement avec John. Ils le mirent en garde : John était intransigeant.

Sur une journée de travail classique, Eisner devait être porteur d’un nombre équivalent de bonnes et mauvaises nouvelles. Ce n’était pas un

débutant. Il joignit John par téléphone l'après-midi même. « Nous avons quelques problèmes, dit-il. Je n'aime pas beaucoup le scénario, ça ne marche pas.

– On n'est pas d'accord, dit John.

– Je voudrais qu'on en parle », répondit Eisner.

Avec sa légèreté habituelle, John lui annonça qu'il allait se rendre à Los Angeles et prouverait à Eisner à quel point il se trompait. « Je prends le prochain vol et on passera le week-end ensemble. Je peux même dormir chez vous, dit John.

– John, je n'ai pas de chambre d'amis, répondit Eisner.

– Je dormirai dans celle des enfants.

– Je ne crois pas, non », rétorqua Eisner, en réponse à sa blague. Il était très attaché à ses week-ends en famille. Cela pouvait attendre lundi.

« Ok, répondit John. Je serai là à la première heure lundi matin et nous irons faire un bain de vapeurs, je connais un super endroit sur Pico Boulevard. »

Eisner détestait ça. Mais si c'était le prix à payer, il le ferait.

John annonça la couleur : ce serait un test d'endurance. Ils resteraient aux bains tant que l'un n'aurait pas convaincu l'autre. Pas question qu'ils se quittent sans être sur la même ligne.

« Bien sûr », répondit Eisner, content de terminer la conversation sur une note humoristique.

John se mit en route pour l'appartement de Mitch Glazer, situé sur la 10^e rue, pas loin de la Cinquième Avenue. Il entra chez lui et envahit la chambre, reléguant la nouvelle femme de Glazer, Wendy, dans la seconde chambre. Assis près de la table basse, il attrapa le téléphone, les coudes à l'air, et se mit à composer un numéro, informant Glazer que tout le monde était en train de le lâcher à propos du scénario. Ovitz et Brillstein devaient le soutenir face à la Paramount, mais ils avaient abandonné.

John joignit Ovitz et lui annonça que la réponse d'Eisner était négative.

Ovitz savait qu'une réponse fuyante, tempérée, pourrait réussir à le calmer, mais il se devait d'être franc avec John. « Il faudrait le retravailler, dit-il, on ne devrait pas le faire comme ça.

– Pourquoi ? demanda John sur un ton cassant, la voix tendue.

– Ce n'est pas suffisamment bon pour un acteur comme toi, dit Ovitz. Si ce script m'avait été transmis par un autre scénariste, je t'aurais conseillé de ne pas le faire. Ce n'est pas assez drôle. Il n'y a pas assez de matière comique sur laquelle tu puisses te reposer ; tu auras trop d'improvisation à faire pour rattraper tout ça. Et, souligna Ovitz, tu *pourrais* le faire, mais pourquoi t'embarrasser avec ça ? Tu vas devoir supporter trop de pression, toute celle que le scénario ne prend pas en charge. »

John lui demanda de développer.

Ils avaient trop élagué le rôle féminin ; ce n'était plus un personnage moteur, mais un obstacle.

« Je ne suis pas du tout d'accord, répondit sèchement John. Qu'est-ce que tu y connais à la comédie ? Tu n'as aucune idée de ce qui est drôle.

– Tu as probablement raison, dit Ovitz. Surtout comparé à toi. Je ne suis qu'un son de cloche, une opinion. Je ne connais pas grand-chose à la comédie. Demande aux autres ce qu'ils en pensent.

– Les autres l'ont lu, et ils adorent, répondit John.

– Fais-le lire à plus de personnes alors, dit Ovitz. Il n'y a aucun doute sur le fait que tu puisses y arriver. Mais pourquoi voudrais-tu te poser de telles contraintes ? Tu ne vas pas improviser pendant tout le film tout de même ? T'es au sommet de la profession, et on a le luxe de pouvoir trouver de bons scénarios. Cherche quelqu'un d'autre avec qui travailler. Une personne avec plus de recul aide souvent à avancer.

– J'ai pas besoin que tu me fasses la leçon. Contente-toi de vendre le scénario. » John répéta à Ovitz qu'il ne connaissait que dalle à la comédie et que peut-être ils devraient arrêter de travailler ensemble.

« C'est à toi de voir », répondit Ovitz.

John raccrocha et dit à Glazer que Brillstein était le suivant sur la liste. « Je vais virer ce putain de Bernie s'il me fait chier », dit John, en l'appelant à Londres.

« J'ai viré Ovitz, dit-il à Brillstein.

– C'est ton meilleur ami, dit Brillstein. Qu'est-ce que tu veux : qu'on te mente ? »

John pesta contre Ovitz.

« Attends, dit Brillstein. Tu ne m'as pas demandé ce que je pense du scénario... Pour l'instant, il ne se passera rien.

– Qu'ils aillent se faire foutre. C'est du "*pay or play*". Qu'ils payent.

– John, c'est une première version. C'est comme ça, ça prend du temps. Il y a très peu de scénarios à Hollywood qui ne passent pas par une, deux — parfois bien plus — de phases difficiles de réécriture.

– Je connais ce personnage, répéta John, c'est moi. »

L'appel se termina sans second licenciement. John n'avait apparemment pas la volonté de couper les ponts avec Brillstein.

Glazer, qui n'avait pas vu John récemment, pensa qu'il devrait mieux accepter les remarques des autres. John voyait ça comme une façon de se battre contre le système, Hollywood et toute sa clique d'agents motivés seulement par leurs intérêts personnels. C'était une bataille qu'il pouvait mener en étant tranquille avec sa conscience.

« Qu'est-ce que tu fais ce soir ? » demanda John.

Glazer répondit qu'il allait au concert de Mink DeVille, un groupe de *new wave*, au Savoy.

« Bien, on ira tous les quatre alors », dit John, en s'invitant avec Judy.

Vers 16h, John se rendit chez le docteur Wilbur Gould pour soigner une otite. Il apprit que Carly Simon était venue plus tôt pour une otite sévère. John appela à son appartement sur Central Park West, et débarqua aussitôt avec un sac contenant une grande bouteille de crème pour bébé et de l'alcool. Il entra sans prévenir, respirant avec difficulté, son scénario sous le bras, et dit qu'il lui ferait un massage et l'aiderait à faire partir son mal de tête.

Simon aimait toujours John. Son audace folle et spontanée avait raison de sa profonde timidité. Et tous les deux cherchaient toujours à aller plus loin

dans leurs pratiques artistiques respectives.

John ne put cacher sa détresse : « Hollywood me fait la guerre à propos de ce scénario », dit-il. Il lui demanda de le lire et de lui dire ce qu'elle en pensait. Simon répondit qu'elle devait l'écouter le lire, car c'était le seul moyen pour que le scénario prenne vie.

Faisant comme chez lui, John alla dans la chambre de Simon, où se trouvaient deux téléphones. Il décrocha le combiné et composa un numéro. Il appelait une de ces personnes qui lui faisait la guerre sur le scénario, dit-il. « Je veux que tu entendes ce que ces enfoirés disent. »

La secrétaire qui répondit au téléphone annonça que la personne était sortie. John mit sa main sur le combiné et chuchota à Simon : « C'est des conneries, j'ai entendu qu'il était là. » Puis John cria : « Mon cul ! » dans le téléphone et raccrocha violemment. Il prit de la cocaïne dans sa poche et en sniffa, puis avala la moitié d'un Quaalude.

Après avoir critiqué un peu plus ces bureaucrates du cinéma, il s'allongea sur le lit de Simon pendant un moment. « Bon Dieu, dit-il, ce n'est pas de sa faute. » Il rappela la secrétaire pour s'excuser. Elle comprenait. En fait, son patron venait juste d'entrer dans le bureau et était prêt à parler avec John. Belushi fit signe à Simon de décrocher le second téléphone. Elle s'exécuta, à contrecœur. Tout ce qu'elle entendit fut : « John, ce n'est tout simplement pas drôle. » Se sentant embarrassée, elle raccrocha.

Après le coup de fil, John se plaignit : « Ils n'ont pas suffisamment d'imagination pour voir ce que cela donnerait une fois tourné. »

John passa quelques appels de plus, finit par s'écrouler sur le lit et dormit pendant une heure. Puis il se leva et joua avec les enfants de Simon pendant quelques minutes. « J'ai de la super musique », dit-il en sortant une cassette de Fear. Il avait apparemment oublié que Simon avait mal à la tête.

Simon, une des meilleures chanteuses de *soft rock*, le laissa faire. Elle voyait que plus il était de bonne humeur, plus il devenait fragile. Il lui raconta toute l'histoire de *Noble Rot*.

« Je ne suis pas une pro du scénario, dit-elle, mais je sais que lorsque tu veux être drôle, tu peux être hilarant. » Elle ne voulait pas se montrer négative sur quoi que ce soit, puisqu'il se confiait si ouvertement à elle.

« Comment va Judy ? demanda-t-elle.

– Bien. »

Simon savait que Judy était au bout du rouleau, mais une fois de plus, ce n'était pas le moment d'en rajouter — que ce soit sur Judy, le scénario, le punk ou les drogues.

Vers 20h, John s'en alla.

Plus tard, au Savoy, Glazer, en compagnie de Wendy et Judy, ne fut pas surpris d'avoir à attendre que John veuille bien se montrer. Le concert avait démarré depuis un petit moment lorsque John vint les rejoindre sur leur banquette. Mais il était agité, et faisait sans cesse des allers-retours entre leur table et le téléphone. Après le concert, il invita le groupe au Blues Bar, et s'y rendit avant eux.

Au Blues Bar, Aykroyd et John burent quelques bières. John lui parla de sa frustration à travailler avec Ovitz et Brillstein. Il lui dit qu'il avait atteint un point critique et qu'il avait viré Ovitz.

« C'est une décision radicale, trop radicale », dit Aykroyd. Il était interloqué par le ton rude et sans compromis de John. Aykroyd ne l'avait jamais vu si découragé de travailler avec leurs partenaires.

« Ce n'est qu'un scénario, dit Aykroyd. Prends du repos, laisse les gens du milieu s'en occuper, va sur Martha's Vineyard, pour te détendre.

– Non », dit John. Il allait repartir pour Hollywood rencontrer les gens de la Paramount seul, et les prendre de haut avec personne d'autre autour, sans *manager*, sans putain d'agents.

« Fais-le par téléphone, lui conseilla Aykroyd.

– Non, non. Je dois les voir. Je dois aller là-bas. »

Aykroyd savait que John était drogué, probablement aux Quaaludes.

« Prends deux semaines de vacances. En tant que scénariste, c'est ce que je fais dans ces moments-là », dit-il. Il rappela à John qu'il y avait toujours trois, quatre, cinq, parfois même dix versions avant d'arriver à la version finale d'un scénario.

« Non », dit John. C'était différent. Il s'était déjà débrouillé. Il traiterait seulement avec Eisner.

« Je t'aiderai, dit Dan. Je travaillerai avec toi pour améliorer le scénario. On fera ça ensemble. »

Aykroyd savait que John n'avait jamais véritablement écrit quelque chose, et ne savait pas comment gérer les moments où un scénario refusé doit être retravaillé. C'était une procédure normale.

« Allez, John, dit Danny, il faut écrire et laisser faire. C'est la vie de tout scénariste, tu le sais. Peu importe la qualité du scénario, il y a toujours de l'amertume à savoir qu'il va falloir changer des choses, parfois même les réécrire. C'est terrible d'avoir à faire ça, mais c'est le boulot. Ça m'arrive tout le temps. »

John était inconsolable.

Ils discutèrent de Judy et de son nouveau psychiatre, le docteur Cohane.

« Ah merde, dit John, tu sais que son psy lui raconte des bobards sur moi, des histoires, que je ne suis pas bon pour elle, que j'ai tendance à tout le temps faire la fête et à me défoncer. » Le docteur Cohane avait dit à Judy qu'il répétait peut-être des schémas en se défonçant aussi souvent, raconta John. Cohane disait que le problème de Judy résidait dans la façon dont elle allait gérer ça, car chaque fois qu'il partait faire la bringue ou disparaissait, tous les moments où une telle chose s'était produite resurgissaient, renforçant l'impact que cela avait sur elle.

Aykroyd avait eu recours aux conseils d'un psychiatre lorsqu'il avait douze ans pour des problèmes nerveux, et ça l'avait aidé. Mais une de ses anciennes petites amies avait un père psychiatre, et elle avait parlé de lui en termes si négatifs qu'il en avait gardé une mauvaise impression.

« Écoute, je déteste les psychiatres, John. Tu sais, on devrait les foutre à la porte. Ce sont les pires... C'est lui qui sème la discorde. »

John était fâché que quelqu'un d'autre ait le pouvoir de s'immiscer dans sa relation avec Judy. « Comment pourrais-je l'éloigner de ce type ? demanda-t-il.

– Élimine-le », suggéra facétieusement Aykroyd. La violence. Il se sentait exactement sur la même longueur d'ondes que John.

Quand la foule débarqua du Savoy, la musique et toute cette compagnie soudaine sembla remettre John en selle, et le sortit de son abattement. Aykroyd ne pouvait pas faire face à tout ce monde et il s'en alla. Peu après,

John sortit errer seul et s'arrêta chez JP, un petit bar de l'Upper East Side, où il vit Jimmy Pullis, le propriétaire. Pullis savait qu'il allait devoir donner de la drogue à John s'il voulait qu'il reste. C'était une règle de base : partage ta coke ou tu ne reverras plus jamais John dans ton bar.

Il y avait également Richard T. Bear, un chanteur et joueur de piano de vingt-neuf ans qui avait participé à la création d'albums célèbres — dont la bande originale des *Blues Brothers* — mais n'avait jamais réussi à percer en solo. Son véritable nom était Richard Gerstein, et il connaissait John depuis l'époque de *Lemmings*. En dehors de la musique, ils avaient une autre passion en commun, et Bear détenait généralement toujours au moins un gramme sur lui. Il détestait en acheter chez les dealers qui vendaient au gramme, car ils coupaient ou diluaient la cocaïne, et elle coûtait très cher. Au fil du temps, Bear avait fini par se greffer à un réseau, et il était partant pour partager ses 3,5 grammes avec ses amis. Bear ne se considérait pas comme un dealer. Mais bon nombre de gens, dont John et Robin Williams, le voyait comme quelqu'un qui pouvait leur fournir régulièrement de la cocaïne.

Lorsque John et Bear se reconnurent, ils échangèrent une chaleureuse accolade. Peu de temps après, John, Bear, Pullis et quelques femmes montèrent dans la limousine de John en direction de l'appartement de Bear, situé sur York Avenue. Une fois arrivés dans l'appartement, John demanda à Bear quelle musique conviendrait pour *Noble Rot*. Il lui raconta la scène d'ouverture. « Mais j'ai un problème, ajouta John. La Paramount pense que ce n'est pas drôle. » Il détailla un peu plus le scénario. « Je pense que c'est drôle.

— Ouais, John, quand on se marre devant un comédien, ça veut dire que toute la salle est morte de rire. On trouve ça drôle, tu sais, et nous on voit ces petits trucs que tu y mets en plus. Mais ça, ça ne va pas faire rire le public. Peut-être que c'est ce qu'ils essayent de te dire. »

John se mit très en colère. Le scénario était drôle : ce n'était pas lui qui riait de ses propres petites blagues.

Bear avait beaucoup de cocaïne chez lui ce soir-là — au moins quatorze grammes — entassée en un gros monticule dans la cuisine. Pullis acheta un gramme pour 120 dollars. Il remarqua que John en piochait pour la mettre dans un sac en plastique pendant que Bear n'était pas dans la pièce. Puis Bear entra dans la cuisine. John avait pris environ deux grammes. Même si le tas était trop grand pour qu'on voie la différence, Bear fut étonné et lui demanda ce qu'il faisait.

« Je m'en occuperai quand je serai à Los Angeles », dit John, expliquant

qu'il n'avait pas de liquide sur lui. Bear jouait souvent à l'Improv à Los Angeles. John lui dit qu'il retournerait là-bas bientôt, et puisque Bear aussi, il le paierait sur place.

Il partit quelques minutes après.

« Ce fils de pute, dit Bear à Pullis. Il ne m'a pas payé. Je vais pas le rater à Los Angeles. » Bear était furieux ; c'était une chose de venir et prendre de la cocaïne ; c'en était une autre que d'en acheter ; mais c'était scandaleux d'en voler.

Bear sentit que John avait changé, car ce vol montrait sa face sombre. Il n'y avait plus rien de social ou de récréatif dans la façon dont John consommait de la cocaïne.

Pullis pensa que Bear réagissait de manière excessive et tenta de le calmer. Après tout, ce n'était que deux grammes, dit Pullis. « Tu connais John.

– Oui, je le connais », répondit Bear. Mais il dépassait les bornes, et Bear ne s'attendait pas à cela de la part d'un invité ou d'un ami.

Plus tard, John retourna au Blues Bar, et vers 4h du matin, Glazer et sa femme Wendy étaient sur le point de rentrer chez eux. « Allez, dit John en leur courant après dans la rue, vous partez si tôt ? Ne vous en allez pas maintenant. » John se montra très insistant envers Wendy. Glazer savait que même en ayant conscience que John leur faisait souvent ce coup-là, ils pourraient céder à son caprice. Mais il ne se sentait plus capable de suivre John dans ses virées interminables. Il repartit avec sa femme. Judy aussi en avait marre, et elle rentra chez elle.

Vers 5h du matin, John retourna au AM-PM. Vito Bruno avait réussi à maintenir le club ouvert à cette heure tardive pendant plus d'un an, en faisant de gros profits sur la vente illégale d'alcool. On y trouvait facilement de la drogue. Dans les toilettes bondées du sous-sol, il n'était pas rare d'entendre les gens sniffer de la coke. Des deals de drogue s'y déroulaient souvent. Une fois, Bruno était entré dans les toilettes pour crier : « Cet endroit est fait pour se repoudrer le nez, mais pas avec ce genre de poudre. »

« Putain, je suis toujours debout », grogna John. Il n'avait pas dormi de la nuit, ni la journée d'avant. Il voulait deux grammes de cocaïne et deux « *black beauties* » — du speed vendu dans des capsules noires, un excitant des plus puissants. Bruno vit qu'on lui avait fourni ces drogues, mais il prit John à part. Il lui dit, avec cet esprit de camaraderie qui caractérisait les Italiens de Brooklyn : « Hé John, tu crois pas que tu pousses le bouchon un peu trop

loin ? »

John ne répondit pas, mais pencha la tête en arrière, comme s'il regardait l'endroit où se rejoignaient le mur et le plafond, et ferma les yeux. Ce qui semblait vouloir dire : « Ho, s'il te plaît, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? »

Bruno se recula et John poursuivit sa route.

SAMEDI 27 FÉVRIER

Vers 8h du matin, John retourna chez Bear et se faufila au nez et à la barbe du portier. Bear fut surpris de le voir.

« Je t'ai ramené l'argent que je te dois, dit John en lui tendant 240 dollars.

– Ok, John », dit Bear.

John lui fit comprendre qu'il était embarrassé.

« Écoute, dit Bear, je dois y aller, j'ai une réunion.

– Tu peux me trouver de la coke, ou autre chose ? demanda John.

– Je n'en ai plus, dit Bear, regarde. » Le tas de cocaïne était terminé, ou avait été vendu.

« Ok. Prends ma voiture, va à ta réunion et reviens. » John écrivit un mot pour le chauffeur sur le dos d'une enveloppe d'un ticket d'avion : « Emmène mon ami où il veut, John. »

« Tu pourrais passer quelques coups de fil ? Tu peux me trouver quelque chose ? demanda John.

– Il est 9h du matin ! » répondit Bear.

John lui mit gentiment la pression. Bear passa un appel, mais ne put joindre la personne. Il se rendit à sa réunion et revint, puis réussit à joindre son contact, qui ramena plusieurs grammes.

John retourna chez lui se coucher.

L'après-midi, il se réveilla en toussant et demanda à Judy ce qui n'allait pas avec lui.

« C'est le mal que tu te fais », dit-elle. Il avait la voix d'un homme en train de se noyer, et crachait du sang.

« Je suis hors de contrôle », dit-il. C'était à moitié une question et une affirmation.

« Oui, dit-elle.

– *Je suis hors de contrôle !* » beugla-t-il. Il avait l'air d'être à la fois en train d'affirmer cela et de le soumettre à l'évaluation de Judy. Puis il retourna se coucher et se réveilla quelques heures plus tard.

« Qu'est-ce que j'ai pris ? De l'héroïne ? » demanda-t-il.

Pendant un court instant, elle trouva ça drôle, et ne put se retenir de rire. Puis John se mit à rire. En plus de tout le reste, cela devenait trop inquiétant de penser à ça. Elle savait que John se faisait une idée romantique de l'héroïne — le grand interdit, la drogue de dernier recours. Mais John avait l'air d'aller bien maintenant, après avoir dormi.

John avait confié une copie de *Noble Rot* à Glazer la veille, et il voulait la récupérer. Il l'appela et dit : « Je dois récupérer le scénario.

– Mais John, tu viens de me le donner et tu voulais que je le lise. » John fut énervé que Glazer ne l'ait pas déjà fait. « Tu m'as promis de le lire ! dit John en élevant la voix. Rends-le moi maintenant !

– Tu es fou, dit Glazer. On ne s'est pas quittés depuis que tu me l'as donné. Quand étais-je supposé le lire : dans les toilettes du Savoy ? » Il promit de le lire immédiatement et de lui ramener après.

« Maintenant ! » insista John, et il tendit le téléphone à Judy, pour qu'elle arbitre le conflit.

Glazer appela un taxi pour ramener le scénario, et en l'attendant il lut le premier tiers. C'était absurde de prêter une telle attention au scénario. John lisait rarement ce qu'il allait interpréter avant d'entrer sur le plateau, et de toute façon son jeu d'acteur était fondé sur le visuel — mouvements du corps et du visage — rarement sur les mots.

Un peu plus tard dans l'après-midi, Jay Sandrich joignit John par téléphone depuis Los Angeles. Sandrich, sachant quel investissement personnel et émotionnel transitait par l'écriture d'un scénario, se sentit désolé pour John. Il voulut se montrer sympathique. Il était en colère contre John pour s'être fait

exclure du processus d'écriture, mais ce n'était pas le moment de sortir les mitraillettes.

« Le problème principal, dit-il, c'est que l'aspect romantique de l'histoire a été négligé, mais tu as fait du bon travail sur ton personnage.

– C'est le meilleur scénario que j'ai jamais lu, il est extraordinaire », dit John.

Sandrich battit en retraite. Ce n'était pas à lui de saborder le film. La Paramount allait clairement s'en charger.

À 20h45, John appela Brillstein, qui venait de rentrer de Londres, et ils discutèrent pendant vingt-cinq minutes. Brillstein fit entendre sa principale requête : Ovitz était le meilleur, et il ne devait pas couper les ponts avec lui. John accepta d'essayer de réparer les dégâts.

Peu après 21h30, John contacta Jeremy Rain à Los Angeles. Il la surnomma « Jonathan Remmy », apparemment parce que Judy était dans les parages, lui annonça qu'il serait là le lendemain et qu'elle ne devait rien prévoir.

Une heure plus tard, John et Judy allèrent au Sabor, un restaurant cubain sur Cornelia Street, pour dîner avec Michael et Carol Klenfner. Ils mangèrent rapidement car ils voulaient se rendre à la séance du soir de *La Guerre du feu*, un film sur des hommes préhistoriques, à propos duquel on ne tarissait pas d'éloges. John l'avait adoré — « un putain de bon film » — et voulait que les autres le voient aussi. « On se retrouve là-bas », dit-il en se levant de table. Judy savait que c'était juste une pauvre excuse pour aller chercher de la drogue. Klenfner promit à John d'en trouver. Mais John s'en alla et repassa par Morton Street, où il appela Ovitz à 23h56.

John assura Ovitz que tous leurs problèmes pouvaient être réglés : peu importe leurs désaccords, ils réussiraient à s'entendre. L'incendie était terminé. L'appel dura deux minutes.

Le Ziegfield Theater sur la 54^e rue était bondé, et Klenfner et sa femme durent s'asseoir derrière John et Judy. John s'endormit à la moitié du film, mais se réveilla et alla dans le hall.

Après le film, Klenfner vit John, bandana autour de la tête et look *new wave* (bottes noires, pantalon militaire), qui se trouvait avec un groupe de fans. « Je joue dans ce film, dit-il en blaguant. Vous m'avez pas repéré avec la lance ? »

Ils montèrent dans la Buick Century marron de Klenfner et se rendirent à l'Odeon. Klenfner conduisit et insista pour que John s'installât à côté de lui, afin de limiter les dégâts produits par ses brûlures de cigarette à l'avant du véhicule. John mit la cassette de Fear dans l'autoradio et secoua la tête avec intensité. Judy fuma de l'herbe en chemin.

Arrivés à l'Odeon, John glissa la cassette de Fear dans la sono. Les paroles, difficilement déchiffrables à travers la musique, résonnèrent dans ce restaurant chic comme autant d'assiettes tombant du plateau d'un serveur :

*... Ma maison pue comme un
zoo*

*C'est un logement plein de
merde et de vomi*

Des cafards sur les murs

*Des morpions qui rampent sur
mes couilles*

J'adore vivre en ville

*Où les déchets sont rois et où
l'air pue la merde...*

Klenfner retira brusquement la
cassette et la mit dans sa poche.

« Sortons-le de là », dit-il à Judy, guidant John jusqu'à la porte. Mesurant près d'1m90 pour environ 130 kilos, avec des épaules larges et un cou épais, Klenfner avait l'air d'un joueur de football, et il était fréquent qu'on le prenne pour le garde du corps de John. Alors qu'ils montaient dans la voiture, John vit un groupe d'Espagnols qui ressemblait à un gang de rue.

« Ça roule les mecs ? dit John, en allant à leur rencontre. Vous avez de la coke ? ». Dans les sketches sur la drogue du *Saturday Night Live*, leur dit-il, il prenait de la vraie coke.

Klenfner s'en mêla et tenta de s'interposer entre John et le groupe. John continua et, alors qu'il leur débitait son baratin, il toucha un des hommes, peut-être un peu trop agressivement. Le cœur de Klenfner battait à plein régime lorsque le gang s'amassa autour d'eux. John, avec son bandana de travers, était excité, dansant, balançant presque des coups de poing dans l'air. Il ouvrit sa braguette et commença à uriner contre un mur.

« Hé, c'est John Belushi en train de pisser ! cria quelqu'un depuis une voiture qui passait.

– Allez vous faire foutre, pédales ! » cria John en poursuivant la voiture.

Klenfner parvint finalement à le ramener dans la voiture. « Ne rentrons pas à la maison », dit John. Il se tourna vers Judy et Carol. « Je veux que vous voyiez les endroits où je vais la nuit. Je veux que vous sachiez où je vais quand je disparaïs. »

Carol Klenfner fut touchée, sentant que John, le parrain de sa fille de quatre ans, Kate, se montrait vulnérable et avait besoin de compagnie. Il allait partager un secret avec eux.

Pour commencer, ils s'arrêtèrent au Stilwende, un bar décoré dans le style berlinois des années 1930, à quatre blocs au nord de l'Odeon. Malgré la foule, le portier vit John et les laissa entrer. Les vêtements de *biker* de John tranchaient radicalement avec le look de la foule des étudiants en école préparatoire. Il se fraya un chemin jusqu'à la cabine de la sono, mit la cassette de Fear et prit le contrôle de la piste de danse. Très vite, il y eut environ cinquante personnes qui slammaient. Au bout de deux chansons, la nouveauté ne fit plus recette, et John commença à passer du charme à l'intimidation. Klenfner se mit en route pour le sortir de là.

Il était maintenant plus de 3h du matin, et ils se rendirent au Greene Street Restaurant, à SoHo. L'équipe du moment du *Saturday Night Live* était censée faire sa fête post-émission là-bas.

« Il est vraiment défoncé », dit Klenfer au maître d'hôtel. La fête était déjà terminée et ils retournèrent dans la voiture, où John se mit à donner des indications à Klenfner sur un ton autoritaire. Il ne connaissait pas les adresses et criait : « Tourne à gauche ! Tourne à droite !... Tourne là ! » Il frappait sur la fenêtre lorsque Klenfner se trompait de direction.

« Je suis pas ton putain de chauffeur ! cria Klenfner.

– Gare-toi là », dit John, indiquant un endroit près du AM-PM où le stationnement était interdit. Le portier reconnut John, car c'était le troisième soir d'affilée qu'il venait.

Klenfner ne lâcha pas John d'une semelle lorsqu'ils arrivèrent dans le carré VIP. John était déchaîné, à la recherche de drogues, demandant à voix haute, à la cantonade, tout en essayant de semer Klenfner.

Carol en avait marre et avait du mal à rester éveillée. L'excitation de l'idée d'explorer la mystérieuse vie nocturne de John s'était dissipée. Elle dit à son mari qu'il était temps de s'en aller. Klenfner partit avec elle, en promettant à John et Judy de revenir.

John trouva Vito Bruno et un gramme de coke. Il alla jusqu'à la sono et mit la cassette de Fear, ce qui fut mal reçu. John se mit à slammer sur la piste de danse bondée. Judy, qui attendait dans le fond de la salle, était de plus en plus énervée. John tomba, chutant de plusieurs marches, et Bruno s'inquiéta à l'idée qu'il ait pu se blesser. Sur le chemin de la sortie, John se disputa avec le vendeur et le gifla. Bruno était très préoccupé. Cela devenait dangereux. Afin que John s'en aille, il lui prêta sa Rolls-Royce et son chauffeur.

« Je retourne à Los Angeles, dit-il à Bruno. À bientôt. Je ne sais pas quand. »

Puis John dit à Judy : « Je vais t'emmener dans cette boîte. C'est vraiment torride. » Ils roulèrent jusqu'à la Troisième Avenue, entre la 13e et 14e rue. Alors qu'elle entraînait dans cet endroit à la suite de John, des mains l'attrapèrent, la pincèrent et la touchèrent. Faisant face à John, elle lui expliqua qu'elle n'aimait pas être malmenée par une bande d'inconnus.

« Je ne savais pas qu'ils faisaient ça ici », répondit-il.

Au bout de quarante-cinq minutes, elle voulut partir.

« Je reste », dit-il.

Cela ne servait à rien de se disputer, et Judy sortit pour trouver un taxi. John la suivit. Une limousine était garée dans la rue et John toqua à la fenêtre. « Vous voulez bien ramener ma femme à la maison ? » demanda-t-il. Les gens à l'arrière de la voiture voulaient embarquer John à la place. Puis un taxi s'arrêta et Judy monta dedans. Juste au coin où ils avaient loué leur premier appartement à New York, en 1973.

Alors que le taxi de Judy démarrait, elle jeta un œil en arrière vers John, appuyé contre une voiture, la regardant d'un air mélancolique s'éloigner dans l'aube froide.

DIMANCHE 28 FÉVRIER

Vers 7h du matin, Belushi se trouvait au *schvitz* de la 10e rue, où il croisa Christopher Giercke, un réalisateur de films *underground*. Giercke essayait de

mettre en route un projet de film avec Johnny Thunder, un rocker punk. John devait 290 dollars au *schvitz*, qu'il régla sur sa facture.

En début d'après-midi, John était dans l'appartement de Giercke, situé au-dessus d'un garage automobile sur Hudson et Laight Street.

Jim Martin et Steve Aeister, deux artistes qui vivaient dans des studios de l'immeuble, se joignirent à Belushi et Giercke. Martin, sculpteur sur bois, fut atterré par l'état de John. Il éclata la cassette de Fear, puis fut pris d'un rire incontrôlable devant la VHS d'une comédie pornographique mettant en scène un couple qui faisait l'amour.

John tenait la partie inférieure d'un broyeur rempli de cocaïne et sniffait à la paille, sans même prendre la peine de se faire des lignes. Du sang coagulait autour de ses narines, et Martin était certain que John avait sniffé plusieurs grammes pendant qu'il était assis là.

Vers 13h, Giercke passa un coup de fil à Marcia Resnick, la photographe qui avait pris des clichés de John avant le mariage de Lorne Michaels. Elle déclara qu'elle avait les planches contact et qu'elle les amenait tout de suite. John lui demanda de lui donner le numéro de téléphone de Laurel Tubin, une très belle amie de Resnick qui venait de Chicago, et qu'il avait rencontrée durant le tournage des *Blues Brothers*.

Resnick savait que Giercke représentait un symbole de la contre-culture. Il était rebelle et avait ce côté *underground* et *hardcore* avec lequel John aimait flirter. Lorsqu'elle arriva vers 16h, Giercke expliquait à John comment rejoindre le monde du cinéma alternatif. John raconta qu'il en avait marre d'Hollywood, et qu'il voulait que Giercke fasse ce film sur la jeune recrue de la mafia dont il avait parlé avec Novello et De Niro. Il devait réorienter sa carrière, se sortir d'Hollywood et se débarrasser de l'*establishment* qui foutait en l'air ses propres projets.

Resnick lui donna une de ses photographies en carte postale de Laurel Rubin (prise de dos avec Rubin remontant sa jupe et dévoilant ses dessous). Sur la carte, elle écrivit le numéro de téléphone du père de Rubin, qui vivait à New York. Elle lui rendit sa cassette de *Sur les quais*, qu'il avait oubliée dans son appartement.

John appela le Chateau Marmont peu avant 17h pour s'assurer qu'il disposerait du bungalow numéro trois. Et en présence de son public *underground*, il contacta Joel Briskin à Los Angeles. « C'est lequel mon putain de vol ? beugla-t-il. Pourquoi je dois m'occuper de négocier cet accord ?... Et tu t'attends à ce que je me pointe et que je gère tout ça ? T'as

perdu la boule.

– Tu as tes tickets ? demanda Briskin.

– Je ne sais pas où sont les choses », dit John, et il raccrocha violemment.

Briskin appela immédiatement Judy. « Il me rend dingue. Pourquoi il me crie dessus pour savoir avec quel vol il part ? Il le sait très bien.

– Il était dehors toute la nuit, dit Judy. Je ne l'ai pas vu depuis. » Cela faisait quatre ans qu'ils se demandaient comment faire pour aider John. « Nous devons faire quelque chose », dit-elle. Peut-être faire à nouveau appel à Smokey, ou retourner voir un docteur. C'était peut-être le moment, dit-elle, de le pousser à s'engager formellement. Elle ne pouvait pas le faire seule. Et elle se sentait encore plus inquiète, ajouta-t-elle, lorsqu'il était *là-bas*, à Los Angeles.

Briskin dit qu'il avait atteint les limites de ce qu'il pouvait faire ; ce n'était plus qu'une question de comportement, maintenant il profitait et abusait des gens.

« Les choses ne s'améliorent pas, admit Judy. Que peut-on faire ? Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir. Il est en train de me détruire. »

Briskin appela chez Brillstein. « Il faut vraiment qu'on le mette hors d'état de nuire, dit-il. Je te laisse te débrouiller avec lui.

– Je m'en occupe, dit Brillstein. Je suis là. »

Peu de temps après, John joignit Judy. Il sembla prendre conscience qu'elle était abattue.

« À quelle heure je suis censé être à l'aéroport ? demanda-t-il.

– La limousine t'attend. Et Bill Wallace aussi, dit-elle. Tu devrais venir ici.

– Non, répondit-il. Je suis pas loin de l'aéroport.

– Quoi ? Comment ça se fait ?

– Je suis dans le New Jersey », mentit John.

Judy accepta de faire sa valise, mais n'y mit que trois chemises, en espérant que cela l'encourage à revenir rapidement à New York.

Chez Giercke, John appela un taxi qui vint le chercher à 17h25. Avant de partir, il ouvrit l'enveloppe contenant les planches contact de Resnick. Sur les photographies en miniature, il vit son visage en sueur et ses cheveux sales, ses yeux vides et son corps gras.

« Elles sont horribles », dit-il en lui rendant les planches.

John retrouva Bill Wallace à l'aéroport, et il dormit pendant toute la durée du trajet jusqu'à Los Angeles.

Vers 19h, Judy tenta de joindre Tino Insana et Brillstein chez eux, mais ils n'étaient pas là.

Après s'être installé au bungalow numéro trois vers 21h30, John appela Leslie Marks, mais elle ne répondit pas. Vers 5h du matin, il sonna chez Milstead et Pearson. April se leva pour voir qui c'était. « Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle en l'invitant à rentrer.

– J'en pouvais plus de New York. Trop ennuyeux. Je n'ai fait que dormir là-bas. »

Milstead rit.

« J'ai faim. Tu peux me filer quelques dollars pour que je mange ? »

Milstead fut amusée qu'une star de cinéma aussi riche n'ait pas d'argent sur elle. Elle lui donna cinq dollars. « Tu veux de la coke ? » demanda-t-elle. Elle avait trois grammes et demi, et en partagea un peu avec lui. John repartit environ quinze minutes plus tard, en promettant de les appeler plus tard.

Puis il s'arrêta chez Jeremy Rain. Il avait apporté la cassette de *Sur les quais* pour elle, mais la seule chose qu'il avait en tête, c'était *Noble Rot*. Il avait avec lui une copie du scénario, et il lui lut la séquence où Johnny se pointe dans un hôtel new-yorkais, découvre que la seule chambre disponible est une suite à 250 dollars la nuit, et demande à voix haute si on lui propose un tarif aussi élevé parce qu'il a l'air d'un Arabe.

Rain sentit qu'il y avait là un véritable effort, même si ce n'était pas très drôle. Elle lui expliqua que ça marchait quand c'était *lui* qui le disait.

John lui dit qu'il n'avait pas d'argent et qu'il voulait s'acheter un spray pour le nez. Quelques minutes plus tard, elle le surprit en train de prendre de la coke. « Tu n'es pas malade, dit-elle. Tu te fais du mal tout seul.

— Ce n'est même pas bon — il y a des grumeaux dedans », dit John. La coke d'April était pleine de grumeaux tellement elle était pure.

Rain et John se disputèrent brièvement à propos des drogues, mais il n'arrêtait pas de revenir sur le sujet du scénario. Son ami Tino allait arranger ça, dit-il. Et Louis Malle, le cinéaste français, voulait le réaliser, mentit John.

Rain lui posa des questions sur les vignobles et le vin. Il répondit rapidement et dit tout à coup : « J'aimerais que tu puisses me voir jouer au football.

— Peut-être que ta mère a de vieilles photos de ton époque du lycée », dit Rain. Le visage de John s'illumina. « Personne ne peut aimer un gros ventre comme le mien. »

Rain répondit qu'elle l'aimait et le prit dans ses bras. Elle s'inquiétait vraiment pour lui et était préoccupée par le fait qu'il ne prenne pas suffisamment soin de lui.

LUNDI 1er MARS

De l'autre côté de la ville, vers le sud de Los Angeles, dans un petit appartement au 133 Bimini Place, Catherine Evelyn Smith était en train de se lever. Smith, trente-cinq ans, ne prenait plus que vingt-cinq dollars d'héroïne par jour, beaucoup moins que les 500 dollars qu'elle consommait lorsqu'elle dealait. Mais elle avait des amis proches dans le milieu de la drogue, et pour vingt-cinq dollars elle pouvait obtenir la moitié d'un dixième de gramme d'héroïne. Étant pure à 70 %, cela lui suffisait pour tenir.

Ce matin, Smith et son colocataire depuis trois ans, John Ponse, quarante-sept ans, un serveur néerlandais-indonésien au Polo Lounge du Beverly Hills Hotel, débuta sa journée au Jerry's Family Coffee Shop, situé au 525 South Vermont Avenue. Ponse prit le petit déjeuner. Smith commanda une double vodka avec du jus d'orange. Boire rendait son addiction à l'héroïne presque supportable, sachant que cela l'empêchait de dormir. Un peu plus tard dans la journée, lorsque venait l'heure de son *fix*, elle était déjà prise de bouffées de chaleur et de sueurs froides, de tremblements et d'un sentiment de faiblesse. Ses muscles pouvaient lui faire mal jusqu'aux os. Elle avait du mal à penser à de la nourriture, et était fréquemment prise de vagues de nausée. Ses sinus

étaient secs, ses pupilles dilatées, elle se sentait déprimée et pleurait beaucoup ces derniers temps. Sa vie était pourrie. Ponce pensait que l'addiction de Smith était légère. Sur une échelle de 1 à 10, elle se situait à 6 et parvenait à s'en sortir.

La vie de Smith avait eu ses hauts et ses bas. Cela avait plutôt mal commencé. Née dans une petite ville d'Ontario, au Canada, le 25 avril 1947, elle fut confiée à la DDASS par ses parents biologiques. Son père adoptif était un commercial et sa femme une ancienne circassienne. Smith tomba enceinte à dix-sept ans et dut abandonner son bébé, ce qui fut très traumatisant étant donné qu'elle avait été elle-même adoptée. Elle commença à sortir avec Levon Helm, qui jouait de la batterie et chantait dans un groupe avec Bob Dylan, qui devint plus tard The Band. Le groupe enregistra cinq albums, tous disques d'or, vers la fin des années 1960 et le début des années 1970. Smith alla à Toronto et travailla pour une société de métaux. Elle mesurait 1m67, avec une silhouette magnifique, et était assez belle. Elle se maria avec un homme nommé Paul Donnelly, mais cela ne dura que treize mois.

Smith rencontra le chanteur folk Gordon Lightfoot (« *If You Could Read My Mind* »), et vécut avec lui entre 1972 et 1975. Durant cette période, elle enregistra les chœurs pour « *High and Dry* » sur l'album de Lightfoot *Sundown*. Entre 1975 et 1977, elle conduisit le bus de la tournée pour Hoyt Axton et fit également les chœurs pour lui. Smith et Axton écrivirent ensemble « *Flash of Fire* », qui fit une brève percée dans les *charts* et continuait à lui rapporter quelques modestes royalties. En 1977, elle sortait avec Rick Danko, le bassiste et chanteur de The Band. Plus tard, Richard Manuel, qui faisait également partie de The Band, l'emmena en Californie.

Une fois là-bas, Smith et Sandra Turkis, un splendide mannequin surnommé « Sam » avec qui elle était amie depuis le Canada, louèrent une maison à Bel Air et se mêlèrent au monde de la drogue, sortant avec des groupes de rock pour faire la fête.

Turkis était amie avec Ron Wood, le guitariste des Rolling Stones, et elle prit l'habitude de passer du temps chez lui. Elle y vit défiler à peu près toutes les drogues possibles, mais rien qui impliquait des seringues. Turkis présenta Smith aux Rolling Stones, et elle vécut rapidement à leurs crochets. Ils l'emmenaient partout où ils allaient, ce qui marqua le début d'une période faste — Paradise Island, Paris, New York, du ski dans le Colorado. À cette époque, Smith expérimenta pour la première fois l'héroïne. Vers 1978, elle devint secrètement dépendante, et le cachait à tous ses amis qui n'en prenaient pas.

Elle avait un autre secret encore mieux caché : elle dealait. Smith se rendit

en Thaïlande en tant qu'intermédiaire sous un nom d'emprunt, afin de négocier l'achat d'un kilo d'héroïne en provenance de Chine pour un dealer américain. Cela lui prit trois semaines pour recruter, coordonner et trouver des passeports pour les transporteurs, et lorsque l'héroïne entra clandestinement aux États-Unis, elle ne reçut jamais les 10 000 dollars qu'on lui avait promis. Elle contacta un ami pour voir si elle pouvait faire exécuter le dealer, mais ne donna jamais suite.

L'année suivante, en 1979, Paul Azari, un dealer de tente-trois ans qui officiait sous treize noms d'emprunt, aida des gens riches et importants à quitter l'Iran après la chute du shah. Certaines de ces personnes avaient accès à de grandes quantités d'héroïne pure.

Azari avait organisé la livraison de dix-neuf kilos d'héroïne perse brune jusqu'à l'appartement de Smith, au numéro 502 des Sunset Towers. La valeur de revente était d'environ 13 millions de dollars (700 dollars le gramme), et Azari n'avait payé que 4 millions de dollars (200 dollars le gramme). Smith vendait l'héroïne, et Azari passait pour récupérer l'argent tous les jours. Smith était payée en héroïne, qu'elle conservait dans des boîtes de conserve dans ses toilettes. Au lieu de se piquer, elle la fumait, utilisant une méthode à combustion lente appelée « Chasser le Dragon ». Elle mettait un peu d'héroïne brune à la texture sablonneuse sur un bout de papier d'aluminium, chauffait la feuille et l'inclinait afin que la drogue brûle et coule vers le bas. Puis elle inhalait (« chassait ») la fumée, avec une paille en aluminium. Alors que l'héroïne brûlait très lentement et coulait, elle devait la maintenir sur la même feuille d'aluminium jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. La paille lui permettait de récolter un résidu pur, qu'elle disposait sur une nouvelle feuille de papier aluminium et « chassait ».

Smith faisait beaucoup de fêtes dans son appartement, et elle en vendait à des centaines de personnes — certaines qu'elle connaissait, d'autres non. Certaines n'étaient que des figures de passage, ou des gens dans des voitures, ou des chauffeurs de limousine. Plusieurs chauffeurs livraient des scénarios de film avec du *cash* à l'intérieur. Smith avait un carnet où elle notait les noms, les numéros de téléphone et les adresses de ses clients d'Hollywood.

L'un d'entre eux, Victor Marquez, originaire de Colombie, était devenu citoyen américain pendant son adolescence. Marquez avait vécu à San Francisco, Detroit, Miami, Los Angeles et Bogota. Grâce à ses connexions en Colombie, Marquez avait commencé à importer de la marijuana et, après avoir récolté suffisamment d'argent, était devenu le patron d'une organisation où il laissait ses multiples subalternes se charger des transactions.

Turkis, l'amie de Smith, et Marquez vécurent ensemble pendant plusieurs

années. Tous deux devinrent accros à l'héroïne pendant environ six mois, et réussirent à s'en sortir avec l'aide d'un médecin qui leur prescrivit du Valium et d'autres médicaments. Marquez continua à gérer de gros deals de marijuana et utilisa ses profits pour investir dans l'immobilier et dans des centres commerciaux.

Smith couchait en secret avec Marquez et se brouilla temporairement avec Turkis lorsqu'il le découvrit. Smith organisa un rencard entre Turkis et Jack Nicholson, puis alla le raconter à Marquez, déclenchant ainsi une véritable tempête.

Un des autres noms présents dans le carnet de Smith était celui de Gary Weis, qui avait réalisé de nombreux courts métrages pour le *Saturday Night Live* ainsi qu'un film intitulé *Wholly Moses*, avec Dudley Moore. Weis prenait de l'héroïne perse lorsqu'il tournait de nuit, et il avait peur que cela se sache.

Au bout de huit mois, dix-neuf kilos avaient été vendus, et Smith refusa d'autres opportunités de dealer de grosses quantités. Elle avait peur de se faire attraper.

Début 1982, Smith comptait sur Ponse pour lui donner de l'argent, et pendant un temps il fut d'accord pour lui verser cinquante dollars par jour afin qu'elle puisse subvenir à son addiction. Mais lors d'une période de grande anxiété, elle avait accidentellement ingéré cinquante pilules de tranquillisants, en pensant que c'était du Valium. Elle fut obligée d'appeler les ambulanciers et de subir un lavage d'estomac. Après cet incident, Ponse lui coupa les vivres, même s'il lui donnait souvent vingt dollars. La question qu'elle se posait maintenant tous les matins en se levant, c'était de savoir où elle trouverait son prochain fix, ses vingt-cinq ou cinq dollars.

Vers 9h ce lundi 1er mars, Smith se trouvait chez Rudy's, un petit bar sans fenêtre avec une table de billard sur Santa Monica Boulevard. Elle pensait y trouver un *bookmaker* pour parier sur les courses hippiques. Si elle gagnait, elle pourrait se faire un peu plus d'argent. En attendant, elle blaguait avec les habitués du bar. C'était une vie de blagues, d'attente et d'héroïne. Vers 16h, elle allait profiter des *happy hours* au Theodore's Cafe sur Santa Monica, où le jus de fruits et la double vodka ne coûtaient que 1,58 dollar.

John fut contrarié lorsqu'il apprit que les bains de Pico Boulevard, où il devait rencontrer Eisner, étaient fermés le lundi. Il demanda à ce que Seymour Frishman, une figure paternelle qui le massait régulièrement, vienne au Chateau Marmont s'occuper de lui. Frishman transportait sa table de massage, ses huiles et serviettes dans sa voiture. John appréciait Frishman, qui vantait les mérites d'une bonne santé sans s'attarder sur les effets collatéraux d'une

vie de fêtard. Frishman massa Belushi, qui pesait 100 kilos, pendant une heure.

Michael Eisner fut ravi que le rendez-vous soit finalement fixé au Chateau Marmont, car il ne se réjouissait pas particulièrement de devoir se rendre aux bains. Lorsqu'il arriva, il eut des difficultés à trouver le bungalow numéro trois car il se trouvait à l'arrière de l'hôtel sur Monteel Road et que l'on ne pouvait pas y accéder *via* le hall d'entrée. Après avoir tourné en rond pendant un moment, il finit par trouver le bungalow de John. Ce qu'il y vit le dégoûta. Il y avait des boîtes de pizza éparpillées partout ; on aurait dit une porcherie.

Mais Eisner avait un plan d'attaque. Avec le soutien d'Ovitz et Brillstein, il allait inciter Belushi à abandonner *Noble Rot*. Il voulait transférer les 1,85 million de dollars prévus dans le contrat sur un autre projet. En pratique, le « *pay or play* » était un accord qui permettait de travailler ensemble et offrait une marge de manœuvre aux deux parties. Il était temps pour Eisner d'en profiter en suggérant à John un autre projet, et il avait trouvé le parfait candidat : *The Joy of Sex*.

La Paramount avait acheté les droits de ce manuel sans tabous sur le sexe des années auparavant. Il avait été proposé à une douzaine de réalisateurs — en ce moment, c'était Penny Marshall qui était sur le coup — et le scénario avait été réécrit plusieurs fois. La version actuelle, qui datait du 26 janvier 1982, en était à sa troisième révision. Intitulée *National Lampoon's The Joy of Sex*, il ne lui manquait plus que le nom d'une star comme Belushi. Eisner pensait que c'était une excellente idée, ce qui signifiait pour lui qu'il y avait beaucoup d'argent à se faire.

John écouta patiemment et débattit au sujet de *Noble Rot*. Il sortit des cartes des vignobles et indiqua des lieux de tournage.

Eisner fut stupéfait qu'on tente de lui vendre un scénario sur la base de cartes. Cela n'avait aucun sens. Alors il prit du temps pour passer en revue les problèmes qui se présentaient avec le scénario actuel ; principalement que ce n'était pas drôle et mal écrit, dit-il. Il se devait d'être franc.

Il tenta d'attirer l'attention de John sur *Joy* et de susciter son enthousiasme. C'est ça le sujet, dit-il — le sexe, Belushi, le *National Lampoon*. C'était plus vendeur au niveau comédie que du vin et une course au diamant. « Le scénario de *Joy* est aussi mauvais que celui de *Noble Rot*, expliqua-t-il, et nous ne l'aimons pas. Mais le thème principal — l'initiation d'un enfant, d'un garçon, d'un homme au sexe — est extrêmement prometteur. » Eisner lui dit qu'ils aimeraient avoir son point de vue là-dessus, car cela pourrait être drôle et même perspicace. Et John pourrait jouer tous les stades de la vie sexuelle

du personnage — le bébé en couche agrippant les seins de sa tante, l'enfant de six ans qui joue au docteur avec les filles et découvre les choses de la vie, l'étudiant, le vieil homme.

John se mit à improviser quelques saynètes sur le thème du sexe — son premier rencard, les filles qu'il ramassait dans les bars.

Eisner trouva ça très drôle et original. « Faites-nous la version Belushi d'une comédie sur le sexe, dit-il. Prenez le scénario et lisez-le. Voyez si ça vous inspire. C'est un scénario qui ne fonctionne pas. Faites en sorte que ça marche. Ce que vous venez d'improviser me convainc encore plus que ça pourrait être génial — différent et meilleur que ce que Woddy Allen a fait avec *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe*. »

John était d'accord sur le fait que ce serait drôle de jouer tous les rôles, mais il s'interrogea sur le choix de Penny Marshall en tant que réalisatrice. Ce serait son premier film et ils étaient très amis depuis des années.

« Elle est très spontanée et possède un merveilleux sens de l'humour, dit Eisner. Elle a un immense potentiel en tant que réalisatrice. Mais nous n'avons encore rien signé, ajouta-t-il, et la Paramount n'est en aucun cas formellement engagé avec elle. »

Eisner et Belushi se mirent d'accord pour se revoir bientôt, peut-être même un soir avec leurs femmes dans un des clubs préférés de John. Eisner partit avec l'impression qu'il était sur la bonne voie pour faire changer d'avis John.

À 15h40, John appela Leslie Marks et arrangea un rendez-vous avec elle le soir même. Il tomba sur la carte postale de Laurel Rubin. Grâce au père de Rubin, John obtint son numéro à Chicago et lui passa un coup de fil à 15h47. Rubin avait une belle voix bien claire, et elle adorait John. Elle n'avait pas eu de ses nouvelles depuis des mois, et elle était enthousiaste.

John lui dit qu'elle lui manquait et qu'il pensait souvent aux moments passés ensemble sur le tournage des *Blues Brothers*, lorsqu'ils avaient fait de la moto ou étaient allés au zoo. « Chicago me manque, dit John. J'aimerais pouvoir tout laisser tomber et venir te rendre visite.

— John, dit-elle, tu comptes pour moi. Passe chez moi quand tu veux. Appelle-moi quand tu veux.

— Attends, quelqu'un frappe à la porte », dit John, la laissant quelques secondes pour aller répondre. Rubin entendit une voix féminine, puis John revint et lui dit qu'il la rappellerait. Elle raccrocha, fâchée. Son téléphone

sonna plusieurs fois dans les heures qui suivirent, et elle supposa que c'était John. Elle ne répondit pas.

Vers 18h, John était une fois de plus chez Rain. « Il faut que tu me trouves de l'argent », dit-il.

Rain alla à la banque et retira 100 dollars au distributeur automatique. Après avoir donné l'argent à John, un homme vint pour visiter une chambre à louer dans la maison de Rain.

« Je suis tranquille nulle part ! » dit John en sortant de la maison.

Leslie Marks, la jeune femme qu'il avait rencontrée quelques semaines plus tôt dans un jacuzzi, arriva au bungalow. Ils se rendirent chez Milstead. April leur répondit et John insista pour entrer chez elle. Il cherchait de l'héroïne, dit-il. Savait-elle où en trouver ? Juste un peu, peut-être un dixième de gramme. « Trouve-moi ce que tu peux, dit-il.

– Le prix pour un dixième, c'est à peu près soixante dollars », répondit Milstead. Quelques semaines plus tôt, elle en avait acheté à Cathy Smith, qu'elle avait rencontrée l'automne précédent chez Dan Tana's, un bar sur Santa Monica. Milstead pouvait appeler Cathy et lui en demander, comme ça John n'aurait même pas à la rencontrer.

Ce soir-là, Smith était chez elle, en train de regarder la télévision lorsque le téléphone sonna. Elle avait déjà pris son fix de la journée.

« John Belushi est en ville et cherche quelque chose, dit Milstead. Tu peux en trouver ? »

Smith avait rencontré John et discuté brièvement avec lui durant la seconde saison du *Saturday Night Live*, un soir où The Band étaient les invités musicaux de l'émission. Elle l'avait revu pendant le tournage de *1941* trois ans auparavant, alors qu'il consommait beaucoup de cocaïne. Elle n'avait jamais pensé qu'il prenait de l'héroïne.

« Je vais voir, je te rappelle », répondit Smith.

Trois ans plus tôt, Smith avait établi un partenariat avec Janet Alli, une femme de vingt-six ans originaire de Los Angeles qui était très impliquée dans le trafic de drogue. La plupart des héroïnomanes vivent dans la fête ou le désœuvrement. Les bons contacts étaient très fluctuants, mais parfois, en 1979 pour Smith ou en 1980 pour Alli, il y avait des opportunités pour faire du deal. Leurs années de jeunesse étaient désormais derrière eux, mais Alli avait

un bon contact, un homme nommé Lou Dolgoff, qui leur fournissait de l'héroïne chinoise relativement pure. Smith appela Alli. « Est-ce qu'il se passe quelque chose ? demanda-t-elle.

– Ouais, répondit Alli.

– Je peux venir pour discuter ? » Elle n'aimait pas se servir du téléphone de Ponse pour des conversations en rapport avec la drogue.

Alli accepta. Smith prit sa voiture, une Plymouth bleu clair de 1964, un modèle avec une vieille transmission à bouton-poussoir. Ponse l'avait achetée pour 500 dollars.

Il pleuvait à torrents et la voiture ne voulait pas démarrer : cela faisait un moment que la batterie se montrait capricieuse. Smith arrêta quelqu'un afin qu'il la démarre en branchant des pinces crocodile dessus. Puis elle se dirigea vers le nord, emprunta l'autoroute sur moins de cinq kilomètres, et sortit en direction du 1958 Gramercy.

Alli était en train d'organiser plusieurs ventes et travaillait sur la mise en œuvre des livraisons. Elle insista pour qu'on lui fournisse d'abord l'argent ; ensuite seulement elle acheminerait la drogue. Smith appela Milstead pour savoir combien ils voulaient.

« Pour 200 dollars », dit Milstead. C'était suffisant pour obtenir quatre dixièmes de gramme — ce qui ferait un bon gros trip pour quelqu'un qui n'en prenait pas régulièrement.

Smith annonça qu'elle allait passer chez Milstead pour récupérer l'argent. « Je ne resterai pas longtemps, j'ai d'autres trucs à faire », dit Smith. Elle aussi avait d'autres clients à voir.

À cause de la pluie, elle mit du temps à parcourir les cinq kilomètres pour se rendre chez Milstead. L'appartement se situait en retrait par rapport à la rue, et elle repéra une Mercedes dans l'allée.

Depuis l'intérieur, Pearson vit Smith arriver. « Ah merde », dit-il. Il ne l'avait jamais aimée depuis qu'ils s'étaient rencontrés en 1979, par l'intermédiaire de Keith Richards, le guitariste des Rolling Stones. Il avait accompagné Richards alors qu'il se rendait chez Smith pour acheter de l'héroïne perse, et Pearson avait été frappé de voir à quel point elle semblait dure et éreintée. Depuis, il l'avait revue de temps en temps, surtout du côté du restaurant de Dan Tana. Il regrettait de l'avoir présentée à Milstead. Elles étaient devenues amies, et s'entendaient un peu trop bien à son goût.

Smith marcha jusqu'à la voiture de John. John se tenait derrière le volant et Leslie Marks se trouvait sur le siège passager. Milstead était debout près du véhicule et se disputait violemment avec John.

« Eh bien John, tu le fais ou pas ? » dit Milstead. Belushi avait peur de se faire arnaquer et posait plein de questions. Combien de temps faudrait-il avant de récupérer la drogue ? Où se retrouveraient-ils, ici ou à son hôtel ? Quelle était la qualité du produit ? Combien y avait-il d'intermédiaires (qui allaient couper et diluer le produit) avant livraison ?

« Salut John, dit Smith. Ça fait un bail... la dernière fois c'était chez moi, pendant le tournage de *1941*.

– Salut, dit-il.

– Tu restes combien de temps dans le coin ? demanda-t-elle.

– Environ une semaine, dit-il.

– Je dois retourner voir Janet, alors décide-toi », dit-elle.

La voiture de Smith se mit à crachoter, comme si elle allait caler. Smith courut jusqu'au véhicule, arrachant son jean et se coupant la jambe sur le pare-chocs.

« Rends-moi mon argent, dit John à Milstead. Oublie, j'en veux plus. C'est tout. J'en veux pas.

– Tiens, voilà ton fric », dit Milstead en lui tendant les soixante dollars à travers la vitre. Mais elle le prévint : si plus tard il changeait d'avis, Smith ne lui en fournirait pas. Milstead était agacée par ce retournement de veste. « Quand j'en aurai, ne viens pas m'en réclamer. »

John changea d'avis. « Ok », dit-il en lui rendant l'argent.

Smith revint vers la Mercedes, et April lui donna 200 dollars — trois dixièmes pour elle et un pour John — pour cinquante dollars le dixième (John versait dix dollars de supplément à Milstead pour avoir joué le rôle d'intermédiaire).

« Eh bien, dit John, ça va prendre combien de temps ?

– Le temps que j'aie donné l'argent et chercher la came, ça prendra entre

trente et quarante-cinq minutes. Le produit est d'excellente qualité. »

Smith fit marche arrière et roula deux blocs plus loin avant de caler. Elle entendit klaxonner derrière elle et se retourna. John se gara, sortit de la voiture et vint à sa rencontre. « Rends-moi mon argent.

– Tiens, prends ton fric. J'ai pas de temps à perdre avec ça », dit-elle en lui rendant ses cinquante dollars. Elle lui demanda s'il pouvait l'aider à redémarrer sa voiture.

« Non, dit-il, c'est une voiture de location et je n'ai pas de pinces crocodile. » Il marcha jusqu'à sa voiture, puis se retourna : « Attends une minute, et lui rendit les cinquante dollars. Combien de temps ça va prendre ? demanda-t-il pour la troisième fois.

– C'est pas en parlant avec toi qu'on va gagner du temps. »

John redémarra sa voiture et s'en alla. Smith arrêta un camping-car, et le conducteur l'aida à démarrer sa voiture. Elle roula jusqu'au Theodore's Restaurant, où d'autres clients lui donnèrent 100 dollars. Smith devait se dépêcher d'aller voir Belushi et elle leur dit qu'Alli les rejoindrait bientôt avec l'héroïne. Puis elle roula jusqu'au parking de Miller's Outpost, un magasin de vêtements au coin de Pico et Robertson.

Alli et Dolgoff l'attendaient là-bas dans une Volkswagen verte. Sur les 300 dollars récoltés, Smith garda vingt-cinq dollars pour elle et donna 275 dollars à Ali pour six dixièmes. L'accord tacite passé avec John impliquait que Smith en garde un peu pour elle. C'est comme ça qu'elle avait fait à chaque fois qu'elle avait servi d'intermédiaire.

Alli en acheta pour trois autres clients, et au total elle donna 700 dollars à Dolgoff. Sa marge était d'environ 100 dollars. Dolgoff n'aimait pas avoir affaire à trop de personnes, et il se servait d'Alli comme intermédiaire dès que possible. Il s'en alla et revint quinze minutes plus tard. Alli le rejoignit à côté des cabines téléphoniques, où il lui transmit la marchandise. Alli donna ensuite sa part à Smith.

« Si c'est de la bonne, j'en prendrai plus », dit Smith.

Lorsqu'elle monta dans sa voiture, elle cala à nouveau.

Pendant ce temps-là, John et Leslie Marks se trouvaient chez le comédien Richard Belzer. John amena une bouteille du vignoble de Tommy Smothers. Belzer, comédien de stand-up, préparait un numéro pour la prochaine

émission de Johnny Carson, et il sortit une cassette de sa performance récente au *David Letterman Show*. Il voulait que John l'aide. Mais John était distrait et peu efficace. Il ne tenait pas en place et sortit de la cocaïne pour lui et Marks. Plus tard, il appela Milstead afin de savoir si Smith était revenue avec la marchandise.

De retour à l'hôtel à 21h49, John rappela Laurel Tubin. Cette fois-ci, elle répondit au téléphone. « Qu'est-ce que tu as pris ? demanda-t-elle.

– Un peu de ci, un peu de ça », répondit-il. Elle lui manquait et il aurait aimé tout laisser tomber pour la rejoindre.

John prit un air sentimental et voulait discuter, mais il n'arrêtait pas de se répéter, et au bout de dix minutes Rubin lui dit qu'il devrait la rappeler quand il serait net.

Peu après, John et Marks arrivèrent chez Milstead, où Smith les attendait. April prit John à part et le prévint que Smith n'était pas une très bonne fréquentation ; elle vivait aux crochets des autres en ce qui concernait l'argent et la drogue. Au même moment, Smith était en train de se shooter avec les trois-quarts d'un dixième d'héroïne. Ce fix supplémentaire était bienvenu.

Milstead n'aimait pas se piquer elle-même et demanda à Smith de le faire pour elle. Smith accepta, pensant que Milstead n'avait pas assez d'expérience et qu'elle pourrait se montrer maladroite. C'était plus sûr. Elle lui injecta la moitié d'un dixième, ne sachant pas trop quelle quantité son corps pouvait supporter.

John et Mark semblaient fascinés par le processus et l'effet produit, et regardaient avec attention. « Tu penses que tu pourrais t'occuper de moi ? » demanda John.

Smith se considérait comme une super infirmière avec une parfaite connaissance des drogues. Elle avait lu des livres et des articles sur la façon de faire revenir des victimes d'overdose, et une fois elle avait sauvé la vie d'une personne qui en avait fait une dans son appartement. Il fallait mieux qu'elle s'occupe de lui plutôt que de laisser quelqu'un comme April s'en charger.

« Tu as une seringue ? demanda John.

– Oui, répondit-elle.

– Alors shoote-moi.

– Je ne sais pas pourquoi tu veux faire ça. » Smith expliqua qu'elle n'aimait pas trop piquer d'autres personnes et qu'elle était surprise qu'il prenne de l'héroïne.

John raconta qu'il avait déjà pris de l'héroïne auparavant, à New York, mais qu'il ne souhaitait pas que ça se sache. Il dit qu'il voulait essayer du *speedball* — un mélange de cocaïne et d'héroïne. La montée de la cocaïne et l'effet engourdissant de l'héroïne, mélangés avec soin, pouvaient produire de merveilleuses sensations, lui avait-on dit.

L'héroïne chinoise et la cocaïne n'avaient pas besoin d'être chauffées. Prenant un tout petit peu de coke et encore moins d'héroïne — l'équivalent d'environ dix à vingt dollars de chaque — Smith plaça le tout dans une cuillère à café et y ajouta un peu d'eau. Elle mélangea la substance et en imprégna une toute petite boule de coton. Elle enfonça l'aiguille dedans et fit rentrer le liquide dans la seringue ; toute impureté resterait coincée dans le coton.

Elle fit ensuite un garrot au bras de John avec une ceinture pour faire ressortir la veine. Puis, avec adresse et rapidité, elle y planta l'aiguille.

John sembla adorer l'effet, qui normalement venait en dix à vingt secondes. En Californie du sud, Smith avait entendu dire que c'était comme marquer un *touchdown* pendant le Rose Bowl, équivalent universitaire du Super Bowl.

John se tourna vers Milstead. « Hé, j'aime bien. C'est super, dit-il.

– Tu as trente-trois ans, répondit Milstead, donc j'imagine que tu sais comment tu te sens.

– Et pour Leslie ? demanda John à Smith.

– Je ne veux pas piquer quelqu'un qui n'est pas...

– Fais-moi plaisir », l'interrompit énergiquement John.

Smith accepta. Cependant, elle n'allait pas lui faire une injection de *speedball*. À la place, elle la shoota avec un tout petit peu de coke, l'équivalent d'environ dix dollars, comme si elle sniffait une ligne. Leslie était si petite, innocente et délicate. Lui en donner trop d'un coup pouvait provoquer un choc trop puissant que son corps serait incapable de supporter.

Marks aima et en redemanda rapidement à Smith, la harcelant pour qu'elle

lui fasse une autre injection. La montée de la cocaïne se dissipait rapidement.

Vers minuit, John, Marks, Smith, Milstead et Pearson se rendirent jusqu'au bungalow de John. Alors qu'ils franchissaient le seuil, John attrapa le bras de Smith. « Allons dans cette salle de bain, dit-il, prenant à droite en direction de la petite pièce près du salon. Je veux un autre shoot. »

Smith ne voulait pas que tout le monde y assiste, aussi ferma-t-elle la porte. John sortit de la cocaïne d'une nouvelle réserve soigneusement emballée dans des liasses de papier, et lui en tendit une. Il lui avait déjà donné l'héroïne, mais il restait en charge de la cocaïne. Ils se mirent d'accord pour ne lui injecter que de la cocaïne — pas de *speedball*.

« Par mesure de précaution », dit Smith, elle s'en injecterait en premier. Elle voulait faire attention à ne pas en donner trop d'un coup à John et avait besoin de tester la pureté du produit. « Je ne sais pas quelle est la qualité de cette coke. Si elle est vraiment pure, il pourrait y avoir des problèmes. » Elle prépara une ligne et se l'injecta. Elle n'aimait pas particulièrement la coke. Si elle en prenait beaucoup, elle avait besoin de la même dose d'héroïne pour redescendre.

Puis elle prépara un shoot pour John — que de la coke, et environ la moitié de ce qu'elle avait pris. « C'est comment ? demanda-t-elle.

– Génial », répondit-il, et il sortit de la salle de bain avec un grand sourire sur le visage.

Peu après, Marks reçut un autre shoot de cocaïne. John mit de la musique très fort et parla de scénario et de vin tant que la drogue fit effet. John sniffa de l'héroïne. Milstead sniffait de la coke et buvait du vin. Après que John eut reçu un autre shoot de coke, Marks fit irruption dans la salle de bain. Elle en voulait encore.

« Arrête de me suivre, cria Smith. Sors de là... Écoute, je ne peux pas. Je suis désolée ma chérie, mais c'est trop pour toi.

– Je peux en avoir encore ? poursuivit Marks.

– Non. Laisse-moi tranquille ! » cria encore Smith en poussant Marks hors de la salle de bain. Elle s'enferma et s'injecta un dixième entier d'héroïne pour compenser avec toute la cocaïne qu'elle avait prise. La coke la rendait nerveuse, et cette pauvre petite nana la suivait partout. Smith sortit en furie de la salle de bain et prit John à part.

« John, je suis désolée, il va falloir qu'elle s'en aille », dit Smith de sa voix râpeuse. Ils ne savaient absolument pas qui était Leslie — une fille rencontrée dans un jacuzzi. « On dirait qu'elle a dix-sept ans. Elle est facilement impressionnable. Débarrassons-nous d'elle... ou je m'en vais. »

John se prépara à ramener Leslie chez elle. À 2h34, il appela chez William Schumer, un importateur de cuir, de meubles et de voitures de trente-cinq ans. Il savait que Richard Bear était chez lui. Schumer se réveilla, répondit au téléphone et dit que Bear n'était pas là.

Puis il appela Jeremy Rain et la réveilla également. Il voulait le numéro de téléphone d'Alyce Kuhn, l'ancienne colocataire de Rain qui les avait accompagnés au concert de Police le mois précédent. Rain lui donna le numéro, mais John se retint de l'appeler.

Il partit avec Marks chercher de la cocaïne. Ils se rendirent dans un lieu au sud de l'hôtel, mais personne ne répondit et John piqua une crise de colère. Puis il déposa Marks chez elle à Westwood et retourna au bungalow, où la fête continuait.

Pearson et Milstead observèrent Smith piquer John. À un moment donné, lorsque la salle de bain fut libre, Milstead alla observer ses yeux dans le miroir. John la suivit. Milstead continua à se fixer du regard dans le miroir. Il se déshabilla et prit une douche alors qu'elle était toujours là. Elle se mordit la joue ; il semblait incapable d'avoir honte.

MARDI

2 MARS

Vers 7h, lorsqu'il n'y eut plus de drogue, John dit qu'il allait emmener Smith, Milstead et Pearson à déjeuner. Ils roulèrent jusqu'au Duke's Diner au Tropicana Motor Hotel de Santa Monica. John commanda un pancake fourré au fromage, et après l'avoir terminé, se mit à manger avec les doigts dans l'assiette de Milstead, à la manière de Bluto.

John et Smith roulèrent jusqu'à son appartement sur Bimini afin qu'elle puisse se changer, puis retournèrent au Chateau Marmont. John appela Gigi Givertz, l'assistant de Brillstein, et lui raconta qu'il n'avait pas sa carte de crédit et qu'il avait besoin d'argent pour acheter des cassettes. Elle envoya Bill Wallace lui donner 600 dollars.

Smith se demandait comment John arrivait toujours à obtenir autant de

liquide. Il avait tout le temps 1 000 dollars sur lui, et quand il était à sec, il se faisait immédiatement réapprovisionner par le bureau de Brillstein, généralement avec Wallace dans le rôle du coursier. Cet argent ne servait qu'à acheter de la drogue. Il avait toujours quatre ou cinq grammes de coke sur lui. Elle lui demanda comment il faisait.

« Il y a plusieurs milliers de dollars dans le contrat qui sont négociés pour acheter de la cocaïne, dit-il. De l'argent supplémentaire pour toute la durée du contrat... Ce n'est pas dit aussi clairement, mais c'est fait pour. » Pour son contrat en cours, il touchait 2 500 dollars par semaine, même lorsqu'il ne faisait que travailler sur le scénario. Mais tout le reste — hôtel, limousine, cartes de crédit, tout — était payé *via* son comptable à New York. Donc cet argent servait à acheter de la drogue ; c'était fait pour ça, dit-il.

À 10h13, John appela Judy à New York. Elle n'était pas là et il laissa un message : « Dites à Judy que je l'aime. » Plus tard, il réessaya mais se trompa de numéro. Peu après 13h à l'heure de New York, il tenta de joindre les bureaux de Phantom. Elle ne s'y trouvait pas non plus, et il laissa le même message : « Dites à Judy que je l'aime. »

Nelson Lyon, un auteur de quarante-trois ans et ami proche de Michael O'Donoghue, appela John à son hôtel. Lyon, un grand homme bien bâti qui aimait bien le côté « ce soir tout peut arriver » de John, avait entendu dire que son vieil ami était en ville.

Lyon, ami de Robert De Niro et Belushi, n'avait jamais vraiment réussi à percer. Son film X de 1973, *The Telephone Book* — l'histoire d'un homme qui tombe amoureux suite à un appel obscène — avait reçu quelques bonnes critiques mais n'avait rien rapporté. Il vivait un peu en périphérie du monde du spectacle, en écrivant des articles et des scénarios.

John suggéra qu'ils se voient. Lyon l'invita à venir chez lui, dans la maison où Judy et John avaient résidé pendant la postproduction de *Neighbors*.

« J'arrive », dit John. Il se tourna vers Smith. « J'ai un ami en ville qui ne s'est jamais shooté, et j'aimerais bien qu'il essaie. » Ils conduisirent jusque chez Lyon, où les deux hommes s'installèrent dans la chambre et mirent de la musique.

« La Paramount essaie de me la faire à l'envers », dit John, revenant sur l'histoire avec *Noble Rot*. Et maintenant, à la place de ça, ils voulaient qu'il fasse un film sur le sexe. À propos de son agent et de son manager, John déclara : « Ils ne me soutiennent pas. Je cherche quelqu'un qui le fera, au lieu

de me pousser dans cette histoire merdique de *Joy of Sex*. »

Lyon lui demanda qui était Cathy Smith.

« Ho, c'est une fille bien, dit John. Elle fait pas mal de courses. » Ils allèrent la chercher et John dit à Lyon : « Allons à l'arrière de la maison... J'ai quelque chose pour toi. »

Ils allèrent à l'arrière de la maison, où Smith se shoota avec de la coke, puis compensa ensuite avec de l'héroïne. Puis elle injecta de la coke à John. Il en demandait toujours un peu plus pour avoir les mêmes sensations — ce qui était extrêmement dangereux, mais elle essayait d'augmenter les doses très lentement.

« Tu veux bien t'occuper de Nelson ? » demanda John.

Smith regarda Lyon, avec une expression d'excitation sur son large visage. Cela ne servait à rien de faire de la résistance. Il avait l'air de bien connaître les drogues, même s'il ne s'était jamais shooté. Elle lui injecta une quantité raisonnable de coke dans le bras.

« Wahou, dit-il, c'est génial. » Il se shoota quatre fois cet après-midi-là. Ils utilisèrent une cravate pour faire un garrot la première fois, puis une ceinture noire avec des motifs punk les autres fois.

Smith appela Alli pour lui demander s'ils pouvaient acheter plus d'héroïne. Alli répondit par l'affirmative ; elle allait se rendre chez Dolgoff, dans le sud de Beverly Hills. Elle dit à Smith de l'appeler là-bas.

Peu après, elle la rappela pour lui dire qu'elle avait 200 dollars. Elle arriva vingt minutes plus tard dans la Mercedes de John et tendit les 200 dollars à Dolgoff. Il lui donna environ quatre dixièmes d'héroïne.

« Ça t'a plu la came d'hier soir ? » demanda Dolgoff.

Smith opina, et Dolgoff lui répondit que celle-ci était de la brune perse.

Smith rétorqua que John aimait bien l'héroïne chinoise.

« Il y en aura à nouveau plus tard », dit-il.

Vers 17h, John appela Penny Selwyn dans les bureaux de Paramount. Elle demanda où il se trouvait. John mentit et répondit qu'il était chez Jack

Nicholson. Avait-il des messages ? Se passait-il quelque chose en particulier ?

Stanley Chase, le producteur de *Noble Rot*, l'avait convoqué dans son bureau la veille, dit-elle. Il tremblait et suait, et l'interrogea de façon assez musclée sur la vie de John, le scénario et la montagne de réactions négatives suscitées par cette première version.

« Qu'il aille se faire foutre », dit John.

Selwyn comprit que John était sous l'influence de quelque chose. Il était presque incohérent. Elle lui dit qu'une copie du scénario de *The Joy of Sex* lui avait été envoyée.

« Merde. Tu l'as lu ? demanda John.

– Non.

– Eh bien, lis-le putain. »

Selwyn dit également qu'elle avait engagé une secrétaire en renfort pour les prochains jours, comme il le lui avait demandé. D'après ce qu'elle avait compris, John et un ami allaient se balader en limousine, et la secrétaire devrait noter des idées qu'ils auraient pour un autre scénario.

« C'est ça », dit John. Il ne voulait pas lui donner plus de détails.

Selwyn dit qu'elle s'était arrangée avec Leslie Werner, qui les avait aidés à mettre au propre le scénario de *Noble Rot*, pour le faire. Il se trouvait qu'elle était dans le bureau à ce moment-là.

John demanda à lui parler.

Selwyn tendit le téléphone à Werner et chuchota : « Il est défoncé. »

« Vous avez toujours le truc que je vous ai signé ? demanda John.

– Oui, répondit Werner.

– Je veux vous donner autre chose, quelque chose de mieux. On va beaucoup s'amuser demain. »

John, Smith et Lyon montèrent dans sa Mercedes et se rendirent au Guitar Center. Smith remarqua que Lyon faisait beaucoup d'efforts pour ne pas

paraître défoncé. Il avait l'air très parano. Le Guitar Center était comme un magasin de bonbons pour John, et il se mit à arpenter les rayons, regardant des articles, les attrapant, les gardant, jouant avec.

Lyon dit à Smith qu'il aimait bien John mais n'arrivait pas à le suivre.

« Ouais je sais, dit Smith. Il ne dort jamais. »

John acheta deux paires de baguettes pour batterie Ludwig à 10,60 dollars ; il fit également l'acquisition d'un petit ampli à 106 dollars afin de pouvoir jouer de la guitare au bungalow. Branchant une guitare sur l'ampli, John s'installa sur un comptoir à l'arrière du magasin et se mit à jouer. Il piqua des cigarettes au gérant, Jim Fox, et but une gorgée dans sa tasse à café.

John attrapa un téléphone et demanda à Fox de composer un numéro, expliquant qu'ils allaient appeler un des gros poissons, dont il tut le nom, qui avait pris part à son dernier projet de scénario.

Lorsque cette personne décrocha, John passa le combiné à Fox pour qu'il le tienne devant l'ampli. Puis il se mit à jouer des accords de rock très fort pendant trente secondes. Ses mains dodues n'étant pas très expertes, il compensa en jouant plus fort. Puis il reprit le téléphone et dit : « Alors t'en penses quoi ? Pas mal hein ? »

John écouta la réponse à l'autre bout du fil pendant un moment.

« Je t'emmerde ! » cria John, avant de raccrocher violemment.

Lorsque John et Smith retournèrent à l'hôtel, il lui expliqua qu'il avait rendez-vous avec un dirigeant de la Paramount et lui demanda de partir. Smith prit un taxi jusque chez Milstead. « Je suis épuisée, dit-elle à Milstead. Je n'ai pas envie de refaire tout le chemin jusque chez moi. En plus, ma voiture est en panne. Ça te dérange pas si je reste ici ? »

Milstead accepta, mais elle allait devoir dormir sur le canapé. Après ces dernières 24 heures, Smith fut reconnaissante d'avoir un endroit où se reposer. Elle s'allongea et s'endormit.

Vers 21h45, John et Tino Insana se trouvaient au On the Rox. Il y avait peu de monde dans le club. John demanda à ce qu'on lui affrète une limousine pour l'attendre sur le parking. Peu de temps après, Eisner, sa femme Jane et son assistant, Jeffrey Katzenberg, les rejoignirent à leur table, comme prévu. Insana fut choqué de voir John rencontrer des gens importants dans un si mauvais état. Il avait l'air épuisé et son apparence était peu soignée. Eisner et

Katzenberg étaient capables de briser une carrière, et de donner leur aval ou de refuser un projet de film à dix ou vingt millions de dollars.

Eisner voulait repartir sur le même élan que leur rencontre de la veille, en éloignant précautionneusement John de *Noble Rot* pour se consacrer à *The Joy of Sex*. Eisner sélectionna plusieurs séquences et les joua devant tout le monde à table. Il y avait quelque chose d'intrinsèquement drôle sur l'éveil sexuel, et entre les mains de John, cela pourrait être hilarant.

En réaction, avec une copie de *Noble Rot* entre les mains, John joua quelques scènes tirées de ce scénario. Tout le monde rit ou gloussa. « Comment pouvez-vous dire que ce n'est pas drôle ? » demanda John.

Quelqu'un lui demanda comment il allait faire pour se souvenir du long discours sur l'histoire des grands vins issus de raisins affectés par la pourriture noble.

Insana se rendit compte que ce discours n'était pas prononcé par le personnage de John, Johnny Glorioso, mais par son père. John fit mine de se raidir et de se sentir offensé, comme s'ils pensaient qu'il ne pouvait pas se rappeler de son texte et qu'il était juste bon à cracher des pommes de terre sur les gens.

« Bon, je veux mon argent, dit John. Appelez mes avocats — Jacoby et Meyers », une firme locale qui faisait des pubs à la télévision.

Eisner rit, heureux que John fasse preuve d'humour, mais pas dupe non plus de la menace potentielle.

« Non, non, je plaisante », ajouta John.

Tout cela restait malgré tout ambigu. John avait invité Tino en vue de le proposer comme potentiel auteur pour réécrire le scénario. Il parcourut quelques séquences.

Eisner et Katzenberg déclarèrent que la version actuelle de *Noble Rot* était un pas en arrière par rapport à la version précédente.

« Alors on va travailler dessus », dit John, qui se mit à jouer quelques autres répliques.

Katzenberg remarqua qu'un triste schéma se répétait avec John. John disait qu'il ne comprenait pas comment ils pourraient s'investir là-dessus, et après une seule réécriture, il voulait se retirer du projet. Cela n'avait aucun sens.

Eisner tenta de recentrer la conversation sur *The Joy of Sex*. C'était la réponse parfaite à leurs problèmes.

John mangeait beaucoup — des hamburgers, de la nourriture asiatique — et il se levait souvent de table. Eisner trouvait ça un peu étrange, mais c'était peut-être dû aux habitudes de John. Le On the Rox était en quelque sorte comme son propre salon, et il se sentait probablement très à l'aise, au point de se déplacer sans cesse. En toutes circonstances, Eisner tentait de rester positif. Peut-être que quelque chose de bon sortirait de tout ça.

Mais au bout d'une heure, ils se trouvaient dans une impasse, Eisner et Katzenberg n'aimaient pas rentrer trop tard. Il ne réussirait pas à avancer plus loin sur le sujet. Il était 23h, et une rediffusion du *Saturday Night Live* venait de débiter sur un écran géant à l'autre bout du club. Eisner et sa femme se dirigèrent vers le parking. Il était content de partir ; ce club était pour lui le reflet de l'aspect miteux de la vie nocturne d'Hollywood qu'il tentait d'éviter. Et il était assez fatigué.

Tout à coup, Belushi fit irruption sur le parking. « Vous devez voir ça, supplia-t-il. C'est un de mes meilleurs... S'il vous plaît, s'il vous plaît. » Il dut presque les traîner jusque devant l'écran.

C'était une émission qui avait été diffusée trois ans plus tôt, le 4 novembre 1978, trois jours avant les élections de mi-mandat et deux semaines après que John ait fait la couverture de *Newsweek*.

Sur le grand écran, Jane Curtin présenta « L'analyste politique de "Weekend Update", John Belushi ».

Le public devint fou — applaudissant, acclamant l'arrivée de la star.

Assis à la table des commentateurs politiques, John commença : « Vous savez, mardi, nous avons tous une occasion qui ne se présente que rarement. Je parle, bien sûr, de notre droit de vote... Je veux dire, vous pouvez voter quand vous avez dix-huit ans maintenant. » Il se mit en colère. « Je ne pouvais pas moi quand j'avais dix-huit ans ! Je pouvais même pas conduire ! J'ai eu mon permis à seize ans, et ils me l'ont retiré à dix-huit ans parce que j'avais eu trop d'amendes ! Ça s'est passé quand j'étais à Chicago. Je suis retourné à Chicago en 1976 et j'ai vu mon ami Steve Beshekas. Je lui dis : "Steve, tu as voté pour qui : Ford ou Carter ?" Il répond : "Je n'ai pas voté. Tous les hommes politiques sont les mêmes." Je dis : "Tu crois que c'est qui qui fait les loi Steeeeve ? Les hommes politiques !". Il dit : "Cela ne change rien". Je dis : "*Ne change rien ? Être en possession d'un gramme, c'est un délit maintenant ! Tu vois où on en est arrivés ?*" »

Le public éclata de rire, grâce au Belushi qu'ils adorent — bruyant, fou, le tyran vertueux qui tentait de remettre l'Amérique dans le droit chemin de la drogue. Eisner gloussa lorsqu'il vit la carrure de John.

« Il y a encore des gens en prison au Texas qui mangent des rats pour avoir été attrapés avec de l'herbe en 1965 ! »

Rire énorme et applaudissements dans la salle.

« En Europe, à Amsterdam, tout le monde vote là-bas et ils fument du haschich dans les rues. (*Rires*) Ne me dites pas que ça ne change rien. J'ai quelque chose à dire et je vais le dire. Pourquoi je suis là à perdre mon précieux temps à vous raconter ça ? Pour vous dire la vérité, je préférerais être dans la rue à fumer du hasch. » (*Rires*)

« Dans les pays communistes — j'y suis allé : au Mexique et au Canada — supposons que personne ne vote mardi, alors où en serions-nous ? Les russes seraient partout dès le lendemain ! Vous croyez qu'ils rateraient une chance pareille ? *Jamais de la vie*. Il y aurait du coco qui viendrait frapper à votre porte... Vous aimeriez aller au boulot un jour et voir que tous les panneaux dans la rue sont en mongoliens, hein ? »

John s'acharnait maintenant sur le public, en les réprimandant, les disputant, les condamnant. Eisner et sa femme observaient John se regardant, comme en transe.

« *Vous savez lire le mongolien ? Pas moi... Même les mongoliens ne peuvent pas lire le mongolien. Vous avez déjà fumé du haschich mongolien ? Hein ? Ça défonce même pas... Votre cœur se met à battre fort, et vous croyez que vous allez mourir. Je veux des drogues dures...* » John tapait sur la table, hors de contrôle, et de manière frénétique, tomba en serrant son cœur, et mourut.

Le public l'acclama. Eisner sourit. John était fier. Quelques minutes plus tard, Eisner et sa femme retournèrent à leur voiture.

Jane Eisner trouva John incroyablement triste. « J'avais l'impression d'être dans *Boulevard du crépuscule* », dit-elle, en référence au film de 1950 où Gloria Swanson jouait une star du muet vieillissante et finie, qui ne vivait que pour regarder des rediffusions de ses vieux films.

« C'est un film sur quelqu'un dont la carrière est finie. John, lui, est toujours en activité », dit Eisner. John semblait en effet un peu attaché au passé, et il y avait peut-être eu un peu trop de précipitation dans la façon dont

il les avait obligé à s'asseoir devant l'écran, mais Eisner ne voyait pas le rapport.

« *Boulevard du crépuscule*, je te dis. On vient de le voir en direct », dit Jane Eisner.

MERCREDI 3 MARS

Depuis le On the Rox, John passa un coup de fil à Barbara Howar à New York, qui se plaignit d'être contactée en pleine nuit.

John lui expliqua qu'il avait vraiment un problème par rapport au refus de son scénario. Il pensait que les dirigeants du studio et ses agents ne lui disaient pas toute la vérité. Ils avaient été si enthousiastes sur le projet, et maintenant tout le monde critiquait sa nouvelle version, qui était pourtant bien meilleure. « Viens le lire et dis-moi si c'est drôle », dit-il. Il voulait la mettre à contribution.

Howar aimait vraiment bien John, mais il était hors de question qu'elle se rende à Los Angeles maintenant, dit-elle. Ils se parleraient plus tard.

John finit par retourner à l'hôtel — en oubliant qu'une limousine l'attendait sur le parking du club, ou peut-être l'avait-il fait exprès — et peu après minuit, il tenta de contacter Leslie Marks. Puis il se rendit chez Milstead. « Je me sens seul », lui dit-il lorsqu'elle ouvrit la porte en chemise de nuit. Cathy Smith s'y trouvait toujours, endormie. John était vraiment défoncé, il suait et respirait fort. « Tu viendrais avec moi au bungalow ?

— John, je vais aller me coucher, tu sais. » John entra. « Tu devrais peut-être te détendre un peu ? dit-elle.

— Je vais bien », répondit-il. Il reporta son attention sur Pearson.

Pearson, qui essayait toujours de signer un contrat pour un album, possédait une cassette d'une chanson écrite avec Nils Lofgren, un guitariste très doué suivi par beaucoup de fans. C'était un morceau de blues intitulé « *The Raw Edge* », qui parlait de l'aspect sordide de l'héroïne. John eut envie de l'écouter, et Pearson mit la cassette en route :

*C'est le fil du rasoir, qui revient
me hanter ;*

*Pour me faire perdre l'espoir et
la tête ;*

*Eh bien, c'est le fil du rasoir, qui
me détruit :*

*Assis dans un coin, j'ai de la
boue dans mes chaussures ;*

(Pearson lui expliqua que « boue » était le surnom qu'on donnait dans le milieu des camés à l'héroïne — en particulier à la variété brune persane)

*Eh bien, me voilà, j'ai perdu la
boussole,*

Et j'ai le cafard.

John comprit qu'apparemment le terme « boussole » faisait référence à la seringue.

« Écoute, dit John, essayons d'écrire des chansons ensemble. Peut-être qu'on pourra en mettre dans le film. » Il insista pour que Pearson vienne au bungalow. « Amène ta guitare. » Milstead finit par accepter de les accompagner.

Avant qu'ils ne partent, Celeste, un des contacts de Milstead lié à la drogue, passa avec quelques grammes de cocaïne d'une valeur de 300 dollars. Dans l'allée, Celeste demanda à John si elle pouvait conduire sa Mercedes, et il accepta. Lorsqu'ils se garèrent au bungalow, John râla car de la cocaïne rangée dans la boîte à gants avait disparu. Il accusa Celeste d'en avoir piqué.

Milstead trouva ça bizarre. C'était dur à croire que John laisse de la coke dans sa voiture, car d'habitude il la gardait sur lui, rangée dans un sac en plastique avec un zip, dans sa poche intérieure de veste.

Ils laissèrent tomber au bout de quelques minutes et se rendirent au bungalow. Pearson sortit sa vieille guitare électrique Yamaha, et John joua quelques chansons de l'époque où il était au lycée.

John voulait que Pearson lise *Noble Rot*. Pearson s'installa dans la chambre et le parcourut rapidement. « Je ne vois pas le film cartonner, dit-il lorsqu'il eut fini, mais ça pourrait faire une comédie assez subtile. » Il lança quelques répliques du film, que John reprit en récitant le reste de la séquence.

Plus tard, Gary Watkins débarqua avec de la cocaïne. Lorsque Milstead vit que John allait en acheter, elle lui tendit un billet de cinquante dollars.

« Je n'en veux pas, dit John.

– Vas-y, ça nous fait plaisir. » Puisqu'ils allaient en profiter, ils tenaient à participer.

« Ok », dit-il, en mettant les cinquante dollars dans sa poche.

Vers 3h du matin, Celeste partit. John était très tendu, nerveux et agité. Il fonçait dans tous les sens, entrant et sortant des chambres, et dénigrait tout ; pour Pearson, c'était du baratin de névrosé. Il était défoncé à la coke, et se comportait comme les trois Marx Brothers réunis en une seule personne. « Goûte ça, goûte ce vin », disait-il. Puis il parlait du scénario, puis d'une musique ou d'une autre, puis mettait du punk, du blues ou du rock sur sa chaîne stéréo, ou jouait de la guitare. John ne savait jouer que quelques accords, mais il s'en sortait très bien. « Faut que je dorme, disait-il, faut que je dorme. »

Watkins avait de l'herbe sur lui.

« John, dit Milstead, je ne peux vraiment pas en fumer.

– Moi non plus », répondit-il.

Milstead alla dans la cuisine, ouvrit du champagne et se servit un verre. John débarqua et ils jouèrent au pendu. Le pic de la soirée était passé et elle se demandait ce qu'ils faisaient toujours là. Il ne se passait plus rien d'intéressant ; elle jouait déjà au pendu lorsqu'elle était à l'école primaire.

John appela Bill Wallace et le réveilla. « Bill, c'est John. J'ai besoin que tu me rendes un service. » Wallace devait trouver une machine à écrire, du papier et un dictaphone pour le lendemain matin. John ne lui expliqua pas pourquoi.

À 5h58, John appela Leslie Marks et lui demanda s'il pouvait venir chez elle, loin de l'agitation, pour se reposer tranquillement.

« Il faut que je dorme ; je vais du côté de Westwood, dit-il à Milstead et Pearson. Vous pouvez rester ici. »

Milstead et Pearson attrapèrent un taxi. À 6h45, après neuf heures de service et une facture de 312,45 dollars, le chauffeur de la limousine finit par terminer son service. Il n'avait jamais réussi à trouver Belushi.

John débarqua chez Marks, dans l'appartement numéro trois du 1 661 Selby Avenue à Westwood, à la recherche d'un remède contre son insomnie et sa colère. Il attrapa son sachet de cocaïne dans sa poche et en sniffa. Il finit par prendre une douche, et Marks remarqua quelques petites piqûres rouges sur ses bras. Elle sortit sa trousse à maquillage, étendit son bras et appliqua en douceur du fond de teint sur ses marques, afin de les faire disparaître, comme si elles n'avaient jamais existé.

Nauséeux et épuisé, John s'étendit sur le côté et sombra dans un demi-coma. Il avait presque perdu connaissance mais ne dormait pas vraiment. Par moments, il était pris d'une quinte de toux qui faisait trembler tout son corps. Wallace appela au bungalow ce mercredi matin, laissant le téléphone sonner jusqu'à quinze fois, mais sans succès. Il décida de se rendre à l'hôtel et d'attendre là-bas. Il entra dans le bungalow, dont il possédait un double des clés. Il y avait encore plus de chantier que d'habitude. De la nourriture, des habits, du papier, des verres, des bouteilles et des tasses qui n'étaient pas juste éparpillés là ; on aurait dit qu'ils avaient été jetés partout, comme si l'on avait décidé de saccager l'endroit.

Il appela au bureau de Brillstein. Ni Bernie, ni Joel ou Gigi n'avaient eu de nouvelles de John. Ils allaient essayer de le trouver. À la Paramount, Selwyn ne savait pas non plus où il était. Wallace tenta d'autres coups de fil, puis passa quelques appels personnels. Il avait prévu de prendre l'avion pour Memphis ce soir-là, afin de signer les papiers pour son divorce, et devait régler des problèmes de dernière minute.

À l'heure du dîner, John n'était toujours pas revenu. Wallace commanda du vin, et à 19h25, il entama une conversation téléphonique d'une heure avec son ex-femme.

Brillstein fulminait. « Je vais le tuer, ce fils de pute ! » cria-t-il. La carrière de John était en jeu ; ce n'était pas qu'une question d'1,85 million de dollars, car l'issue de ce projet déterminerait son avenir professionnel. Et John s'était mis en tête de disparaître une fois de plus. Brillstein n'arrêtait pas de répéter : « Je ne veux pas finir comme l'agent de Freddie Prinze¹. »

Gigi faisait de son mieux, et contactait tous les gens avec qui John était susceptible de traîner. C'était toujours la même chose ; bientôt le téléphone allait sonner et ce serait John — tout doux et mielleux — et l'envie de l'étrangler lui passerait au bout de trente secondes. Mais ce moment n'arrivait pas et Gigi ne savait plus quoi faire.

Penny Selwyn était inquiète. Briskin l'appela chez elle après le travail et dit : « Si John continue à ce rythme avec la coke, il va se tuer.

– Ne devraient-ils pas appeler la police ?

– Ce n'est pas la première fois qu'il nous fait ce coup », répondit-il, se rappelant des heures et des jours à attendre, à se demander où il pouvait bien être. Il fallait apprendre à vivre avec cette incertitude, ça faisait partie du boulot.

Smith se réveilla chez Milstead mercredi matin et rentra chez elle, où elle appela le bungalow. La ligne était occupée. Milstead essaya également, sans succès. Vers 20h, les deux femmes étaient toujours en train d'essayer de contacter John à son hôtel. La ligne sonnait toujours occupée, peut-être qu'elle ne fonctionnait plus. Smith, en particulier, était inquiète. John allait trop loin. « Allons là-bas », suggéra-t-elle. Lorsqu'elles arrivèrent, la porte n'était pas fermée à clé. Elles entrèrent et tombèrent sur Wallace, assis dans le salon avec un bloc-notes et un stylo à la main, prenant apparemment des messages.

« Il se pourrait que quelque chose soit arrivé à John », dit-il. Personne ne savait où il était et ils avaient essayé partout. « Vous savez où il est ? » demanda-t-il. « Aucune idée ».

– Probablement chez Leslie, répondit Milstead.

– C'est où ? demanda Wallace.

– Du côté de Westwood. C'est tout ce que je sais », répondit-elle.

Il parut énervé qu'elles n'aient pas une adresse ou un numéro de téléphone où le joindre.

« Il va sûrement appeler chez moi », dit Milstead.

Wallace pensa reconnaître Smith ou Milstead — peut-être les deux.

Elles avaient bien l'air d'être le genre de femmes impliquées dans la vie de débauche de John.

« Est-ce que vous donnez ou vendez de la drogue à John ? demanda Wallace.

– Non, dit Milstead.

– Vous ne savez pas où il en trouve ? poursuivit-il.

– Pas directement par nous, déclara Milstead. Je ne fais pas ça pour le *business*. »

Wallace répondit qu'il les suspectait et insista pour qu'elles arrêtent.

Smith et Milstead décidèrent de s'en aller. April écrivit un mot à

l'intention de John : « J'ai fini ton joint. Merci encore, même si je ne sais pas trop pour quoi ! Appelle-moi plus tard quand tu iras mieux. Prends un somnifère ce soir et dors — dors sur tes deux oreilles, dors, dors, dors ! Affectueusement, April ».

Jeremy Rain était elle aussi à la recherche de John, et elle appela le bungalow, où elle tomba sur Wallace. Il voulait savoir pourquoi elle cherchait à le joindre, et elle répondit qu'il lui devait de l'argent.

« Ne donne jamais d'argent à John, dit-il. Pourquoi t'as fait ça ? » Sa colère éclata. « Tu ne verras plus jamais John. Il ne sortira plus et ne verra plus personne. » C'était l'expert en karaté qui parlait ; il allait mettre John hors d'état de nuire et faire cesser ce bazar une bonne fois pour toute. Ce serait du boulot de professionnel, comme on disait à la salle de sport.

« De quoi parlez-vous ? » demanda Rain, de plus en plus craintive. Qu'est-ce que tout ça voulait dire ?

« John s'est mis dans un pétrin qui le dépasse », répondit Wallace sur un ton cassant.

Rain déclara qu'elle n'avait rien à voir avec les affaires de drogue de John ; elle détestait ça.

Wallace eut l'air de se détendre. Il lui dit qu'ils devraient tous les deux faire équipe pour réussir à maîtriser John dans les prochains jours.

Rain raccrocha, effrayée. Elle appela au On the Rox et demanda à parler à John, allant à l'encontre des règles d'un club privé. On lui répondit quelque chose à propos de John traînant avec Robert De Niro, qu'ils prévoyaient de partir ensemble à Las Vegas. Mais tout ça n'était pas très clair.

Les mots de Wallace « Il ne sortira plus et ne verra plus personne » tournaient en boucle dans la tête de Rain. Elle se mit à passer des coups de fil dans tous les hôtels de Las Vegas — le Sands, le MGM, le Hilton, tous les grands casinos. Aucun indice de la présence de Belushi ou De Niro. Rain rappela Wallace. Il suggéra le nom d'un autre hôtel de Las Vegas — pour autant que John se trouve là-bas — et lui promit d'essayer de le joindre.

« S'il vous plaît, dites-lui de m'appeler quand vous le trouverez », demanda Rain. Plus elle y pensait, plus elle se disait que John avait des ennuis. Qu'avait-il dit lorsqu'il était parti de chez elle lundi soir ? « *Je suis tranquille nulle part.* » John avait besoin qu'on le protège, mais elle ne savait plus quoi faire. Il fallait d'abord qu'elle le trouve, et il n'avait pas l'air d'être

à Las Vegas.

Bill Wallace prit un vol pour Memphis après minuit. Il n'aimait pas laisser John dans la nature, mais il ne pouvait pas reporter la signature de ses papiers de divorce sans faire mauvaise impression dans son entourage.

Vers 3h du matin, John se réveilla chez Marks. Ils regardèrent un film ensemble. Puis John passa des coups de fil à Cathy Smith et à Brillstein, mais ne réussissant pas à les joindre, il retourna au bungalow.

JEUDI 4 MARS

À 5H50, John appela Judy à New York. Il était 8h50 là-bas, mais c'était toujours trop tôt pour elle. Elle avait la grippe et était en colère qu'ils n'aient pas pu se parler depuis des jours. Il lui dit qu'il la rappellerait à une heure plus convenable.

Plus tard dans la matinée, John appela les bureaux de Phantom et laissa un message sur le répondeur : « Je reviens par avion dès aujourd'hui. »

À peu près à la même heure, vers 11h à New York, Dan Aykroyd venait d'arriver dans les locaux de Phantom, et il décrocha au moment où le répondeur s'enclencha. Il entendit la voix de John, sans savoir s'il était en ligne ou si c'était un vieux message. Mon dieu, pensa-t-il, John a l'air vraiment mal et fatigué. Aykroyd pensa à le rappeler, et réfléchit à ce qu'il pourrait bien lui dire : « Hé, qu'est-ce que tu fous ? Tu ferais mieux de rentrer. » Mais John pourrait se braquer, et Dan hésita.

Lorsqu'on avait affaire à John, tout devait être mûrement réfléchi. Aykroyd avait souvent dû prendre John entre quatre yeux, pour lui dire : « Tu vois bien que ce n'est pas bien, que toi, ton comportement, ou cette décision que nous avons prise concernant nos affaires, n'est pas bonne. » ; ou bien : « Je ne suis pas d'accord avec toi. » On ne pouvait pas faire court avec John. Se contenter de deux ou trois remarques pouvait avoir des conséquences désastreuses. Et sa voix sur le message téléphonique était sombre. Une réprimande pourrait le faire changer d'avis.

C'était sûrement bien John et pas un vieux message qu'il écoutait. Mais avec l'avion, il serait là dès le lendemain, et il pourrait lui parler en tête à tête. Ce sera bien comme ça, décida Aykroyd, et il raccrocha.

Il se remit au travail sur le scénario qu'il écrivait, *SOS Fantômes*, sur trois exterminateurs chassant les spectres des maisons. Utilisant les dernières

technologies, ils éliminaient les forces paranormales, non pas grâce à la sorcellerie, mais *via* les théories quantiques et les protons, avec des rayons à neutrons. Aykroyd adorait ça. Il s'assit devant sa machine à écrire, et commença sa journée en travaillant sur une des séquences impliquant le personnage de John. Avant de démarrer, il dit à Karen, la secrétaire : « John a piqué une crise. »

John appela Milstead. « Je veux voir Cathy », dit-il. Quinze minutes plus tard, il rappela. « Tu as trouvé Cathy ? » demanda-t-il. Milstead promit de faire tout son possible.

John finit par appeler Brillstein.

« Putain, mais t'étais où ? demanda Brillstein.

– Je sors de la douche. J'ai passé la nuit à l'hôtel Westwood Marquis », mentit-il. Le Chateau Marmont était trop bruyant et il avait besoin de calme pour trouver le sommeil.

Brillstein lui lança un demi-ultimatum. Ils ne pouvaient pas laisser ce contrat en suspens. Que faisait-on avec *Noble Rot* ? Et *The Joy of Sex* ? Il ne pouvait plus se permettre de disparaître comme ça. Ils devaient revoir Eisner rapidement, aujourd'hui, et ils auraient même dû s'en occuper plus tôt. John ne pouvait pas faire poireauter le directeur de la Paramount, il ne pouvait pas le traiter comme son agent. Eisner détenait la clé de leur avenir, l'argent²

John promit de venir dans l'heure.

Brillstein joignit Eisner et lui demanda s'ils pouvaient se voir avant l'heure du déjeuner. Il lui expliqua qu'il avait posé un ultimatum à John, et qu'ils allaient remettre sa carrière sur les bons rails.

John se rendit chez Gary Watkins, qui se rendit compte qu'il n'avait pas l'air au meilleur de sa forme. « Tu vas bien ? T'as fait un bilan de santé récemment ? » demanda-t-il.

Lors de la préparation d'un film, les studios exigeaient que les stars fassent un bilan de santé diligenté par l'assurance, en cas d'accident. John avait passé avec succès³, dit-il, et de toute façon ses grands-parents avaient vécu jusqu'à cent ans.

À 9h24, John appela Judy depuis chez Watkins. Elle était maintenant réveillée et prit l'appel à l'étage de leur maison de Morton Street.

« Je suis désolé de n'avoir pas pu rentrer dimanche, dit John, je dois rester pour une réunion. » C'était pour faire bonne figure auprès du studio, ajouta-t-il.

Judy trouva qu'il avait l'air d'aller mieux, frustré mais pas déprimé.

« Tu ne vas pas croire ce qu'ils veulent me faire faire, dit-il. Ils me proposent *The Joy of Sex*... Le scénario est inracontable. Dans une des séquences, ils veulent que je mette une couche. » Tino pourrait peut-être le réécrire, dit-il, et il irait le voir plus tard pour en discuter avec lui.

Judy était contente d'avoir de ses nouvelles, mais elle savait que sa consommation de cocaïne était très largement hors de contrôle. Elle appela Smokey Wendell : il était temps de faire à nouveau appel à son inflexibilité.

Smokey vivait dans la banlieue de Washington, et il reçut le message de Judy. Il appela immédiatement aux bureaux de Phantom. Aykroyd décrocha et dit : « Écoute, j'ai parlé avec Judy... Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? T'es disponible ? »

C'était le cas.

« Je pense qu'il est temps de refaire équipe. Appelle Judy. Elle t'expliquera. »

Peu après 17h, Smokey appela Judy. Elle avait l'air très inquiète et tendue. « Tu serais disponible pour passer un peu de temps avec John ? demanda-t-elle.

– Oui, quand ?

– Tout de suite, si possible, dit Judy.

– Ok, répondit Smokey. Je peux prendre un vol pour Los Angeles ce soir. »

Smokey avait entendu dire par des amis vivant sur la côte ouest que John avait repris ses vieilles habitudes.

« Je ne suis pas sûre qu'on doive se liguer contre lui », annonça Judy.

Smokey répondit qu'il avait laissé des messages pour John au Chateau Marmont, sans obtenir de réponse. Il voulait que Judy lui donne plus de

détails, même s'ils s'étaient précédemment mis d'accord pour ne pas aborder le sujet des drogues au téléphone.

« Les ennuis sont encore de retour, dit Judy. Mais en pire. Il rencontre des problèmes sur la réécriture d'un scénario... qui a été rejeté. Il déteste Los Angeles, tu sais. Et notre mariage est également en danger.

– On n'est pas obligés de parler de ça par téléphone », dit Smokey. Serait-ce une bonne idée de prendre un avion pour la Californie maintenant ?

« Non, répondit Judy.

– Tu es sûre ? Je peux préparer mes affaires en quinze minutes, prendre le premier avion et arriver dans la matinée.

– Non, répéta Judy. Je vais lui parler ce soir, et on en discutera demain.

– Il faut l'éloigner de Los Angeles », dit Smokey.

Judy était d'accord. Leur conversation dura treize minutes.

Smokey parla à Deborah, sa femme, de l'appel de Judy. « Je crois que John s'est à nouveau mis dans de beaux draps.

– Tu penses que tu devrais l'appeler ? demanda Deborah.

– Je pourrais, dit Smokey, mais ça aurait l'air d'être calculé. » Ce soir-là, il fit sa valise, prêt à partir dès le lendemain.

Judy discuta également avec son amie Laila Nabulsi, qui vivait dans le Colorado avec Hunter Thompson, écrivain (*Las Vegas Parano*) et journaliste gonzo pour *Rolling Stone*. Laila avait prévu de se rendre à New York cette semaine.

« Je ne sais pas quoi faire », dit Judy. John se comportait vraiment comme un détraqué. « Tu penses que je devrais lui poser un ultimatum ? » Tout allait tellement mal que cette fois-ci elle allait peut-être devoir l'obliger à respecter ses promesses.

« Ne t'inquiète pas, dit Laila. Dès que John sera rentré, je serai là pour t'aider. »

À Los Angeles, John rappela Milstead pour savoir si elle avait trouvé

Cathy. April lui promit de réessayer.

John partit de la maison de Watkins et retourna au bungalow vers 11h, où il commanda un petit déjeuner. Puis il se rendit au bureau de Brillstein.

« Pour quelqu'un de défoncé, t'as plutôt l'air en forme, lui dit Gigi lorsqu'il entra.

– Je me sens bien, très bien même », dit John en prétendant avoir dormi vingt-quatre heures d'affilée. Il prit un tas de messages téléphoniques à son intention et but une tasse de café.

Gigi était contente de voir que les choses s'étaient apaisées. John avait bonne allure, l'air reposé et en forme.

John rentra dans le bureau de Brillstein et retira sa veste de sport Wilson — un cadeau récent d'Ovitz. Il était temps de parler sérieusement.

Brillstein lui expliqua qu'ils se trouvaient à un moment crucial de la carrière de John. Il était toujours « *bankable* » aux yeux des studios — ils étaient prêts à le payer près de deux millions pour un film avec lui — mais cela ne durerait pas s'il foirait avec la Paramount. *American College* datait de 1978, et c'était le dernier de ses films qui avait cartonné. Aujourd'hui, nous étions en 1982. « Nous avons besoin d'un succès qui fasse grand bruit. Là, tout de suite. Fais *The Joy of Sex*, supplia Brillstein. Après tu pourras faire le film avec Louis Malle, *Moon Over Miami*. Le scénario est terminé et Danny l'adore. Et ensuite tu pourrais faire un des scénarios que Danny a écrit — *Drôles d'espions*, *SOS Fantômes* ou *Never Say Mountie*. *Noble Rot*, peut-être plus tard. » Ce serait, au moins, l'équivalent d'un contrat pour quatre films. Brillstein avait toujours dit que personne dans le *show business* ne pouvait se permettre d'attendre que les choses viennent à lui. Il était nécessaire de rester actif. « Enchaîne quelques films, et il y en aura forcément un où la sauce prendra et ce sera un carton. »

Brillstein jouait cartes sur table, et il vida son sac. Beaucoup d'argent et bien d'autres choses — leurs carrières, leur crédibilité, leur influence — étaient en jeu.

John sembla se faire à l'idée de tourner dans *Joy*. « Ok, ok », dit-il. Mais son humeur était très changeante, et Brillstein n'arrivait pas à dire quelle décision il prendrait. John ne le laissait jamais prendre le dessus facilement.

« J'ai envie de m'acheter une nouvelle guitare, dit John, et j'ai besoin de liquide.

– Combien ? demanda Brillstein.

– 1 500. »

Brillstein pensa que c'était bien trop cher. John expliqua que la guitare électrique qu'il voulait avait été faite spécialement pour Les Paul, qui en avait supervisé le développement.

« Je ne te donnerai pas d'argent, dit Brillstein. Tu vas t'en servir pour acheter de la drogue.

– Je suis là non ? demanda John. Et je vais bien non ? »

Brillstein le connaissait par coeur, John savait toujours comment lui mettre la pression d'une manière différente, avec un nouveau *hobby* ou une nouvelle excuse — tout le temps le même jeu, mais avec d'autres règles.

Du côté du quartier de Century City, Ovitz était aux prises avec un problème des plus classiques — deux clients sollicités pour le même projet. Penny Marshall était fatiguée et s'ennuyait à la télévision. Sous contrat avec la Paramount pour la série télé *Laverne et Shirley*, on lui offrait l'opportunité de faire un film pour le grand écran. Eisner avait choisi *The Joy of Sex*. Marshall avait beaucoup tergiversé et demandé conseil à des amis. Puis tout à coup elle avait décidé de le faire avec son enthousiasme habituel. Et maintenant Eisner voulait que John joue dedans.

Ovitz n'aimait pas le scénario de *The Joy of Sex*, qu'il trouvait puéril et stupide. Dans une scène où l'on décrivait le sexe des femmes, un professeur de sciences disait : « Mardi nous discuterons de la façon dont les femmes en font usage pour obtenir des meubles pour leur maison, des cartes de crédit et des vêtements. » Le scénario devait être modifié, quel que soit celui ou celle qui y participerait — Belushi, Marshall ou les deux.

Et Ovitz pensait que ce n'était pas un bon projet pour John. Tout ce qui était en rapport avec le sexe y était trop innocent. La Paramount devait répondre à certains impératifs. Il y avait de l'argent en jeu, Eisner essayait de transférer leur accord avec *Noble Rot* sur un autre projet, et la balle était dans son camp. Ovitz avait fait part de ses réticences à John, mais n'avait pas émis d'avis définitif. Cela dépendrait des modifications du scénario et du réalisateur.

Après que Marshall se soit décidée à faire *Joy*, elle avait prévu de rencontrer Eisner et Katzenberg pour finaliser son contrat. Katzenberg — que Marshall surnommait en privé « Spiderman » à cause de son regard, sa

vivacité et son efficacité (dans le milieu du *show business*, c'était celui qui était le plus prompt à rappeler les gens) — avait repoussé leur entrevue. « Tu temporises », lui avait dit Marshall. Ils s'étaient montrés extrêmement impatients, et maintenant tout allait au ralenti. Ça ne ressemblait pas à Spiderman. Il se passait clairement quelque chose.

Vers midi, Ovitz appela Marshall. Ils avaient proposé le rôle principal de *Joy* à Belushi.

« On dirait qu'ils n'apprécient pas beaucoup mon travail », répondit-elle. Elle se rendit compte que Belushi aurait le droit, en tant que star du film, de donner son aval pour qu'elle le réalise. Son expérience à la télévision ne pèserait pas grand-chose dans la balance. L'offre que la Paramount lui avait faite était clairement mise en attente.

Elle pensa appeler John, mais elle voulait éviter de mélanger amitié et travail, alors elle passa un coup de fil à Katzenberg. Il répondit qu'ils connaîtraient la réponse de John le lendemain et pourraient en reparler à ce moment-là. « En vérité, dit-il, Eisner est en rendez-vous avec John en ce moment. »

Depuis New York, Aykroyd appela le bureau de Brillstein, et ce fut John qui répondit. Danny le titilla à propos de sa disparition de la veille.

« Comment se fait-il que tu puisses disparaître au Canada pendant deux putain de semaines sans que personne ne perde la boule ? demanda John. Pourquoi moi ? T'étais où, toi, hier ?

– Eh bien John, dit Aykroyd, j'étais ici, à New York, en train d'écrire un projet pour nous. Voilà où j'étais. » Il lui annonça qu'un capitaine de la marine américaine leur avait proposé de partir en croisière sur un bateau en partance de San Diego la semaine suivante. John se montra peu intéressé par l'offre. « Rends-moi service pour une fois, plaida Aykroyd. Fais-moi plaisir. Viens avec moi. On aura le temps de se refaire une santé, d'établir un plan d'attaque pour les prochains projets qu'on va faire ensemble, et de discuter dans quel ordre on veut les faire. Allez, mec.

– Non répondit John sur un ton cassant.

– Pourquoi ?

– J'ai le mal de mer, dit John.

– Tu peux prendre des médicaments. »

John ne voulait pas changer d'avis, mais Aykroyd continua à insister. Il était inquiet et ne voulait pas le montrer, mais John finit par le sentir. « Il faut que tu viennes sur ce bateau, dit Aykroyd.

— Pour qui tu te prends putain ? hurla John. Tu disparais ! On ne te dit rien. Tu peux aller où ça te chante ! Pourquoi tu m'emmerdes ? » et il raccrocha.

Brillstein dut rappeler Aykroyd pour lui faire passer le message que John s'excusait.

Eisner débarqua. Il fut impressionné de voir John debout si tôt, et heureux de le trouver dans de bonnes dispositions, frais et joyeux.

« Penny Marshall est la bonne personne pour réaliser ce film, dit Eisner. Elle est brillante et drôle, et après une série télévisée aussi populaire qui a battu des records de longévité, elle est suffisamment mûre pour réaliser un film. »

John s'y opposa. Brillstein savait qu'il avait d'immenses problèmes à travailler avec des femmes, et en particulier lorsqu'elles devaient le diriger. Brillstein voulait se focaliser sur un seul objectif : retrouver le succès. À cause du scénario et d'autres problèmes, *Noble Rot* ne serait clairement pas leur prochain projet. « En ce qui concerne *The Joy of Sex* — Brillstein fit une pause — rien que le titre associé au nom de John suffirait à nous rapporter une fortune. »

John était d'accord sur le fait qu'un succès commercial, un film qui le mettrait à nouveau en avant, devait être la prochaine étape.

De son côté, Eisner considérait qu'ils avaient trouvé un accord de principe — pas de *Noble Rot*, mais un autre projet. Il soutenait que *Joy* était le choix évident à faire. Et pendant ce temps-là, il serait disposé à ce que l'on réécrive *Noble Rot*.

John revint sur le sujet de la guitare dont il avait parlé plus tôt avec Brillstein. C'était exactement ce qu'il voulait, dit-il. Vraiment.

De grandes décisions pouvaient se jouer sur des petits détails, comprit Brillstein. Il appela Gigi : « Sors-moi 1 500 dollars. » Il se tourna vers John. « Achète cette guitare, dit-il. C'est pour moi. Mon cadeau d'anniversaire en retard. »

John sortit de la réunion pour aller voir Gigi. « Où est l'argent ? » demanda-t-il.

Elle devait d'abord aller le chercher.

Il retourna dans le bureau, puis ressortit. Gigi suspectait que la guitare ne soit qu'un prétexte pour obtenir du *cash*, mais c'était tellement agréable de voir John en aussi bonne condition. Elle savait que Judy traversait une période difficile. Lui avait-il parlé récemment ?

John répondit qu'elle avait la grippe.

« Je viens de voir *La Maison du lac* », dit Gigi. Un film avec Henry Fonda et Katharine Hepburn sur un couple de personnes âgées qui passent leur dernier été ensemble. « Ça me va d'être seule en ce moment, dit Gigi, mais j'aurais du mal à vieillir sans personne à mes côtés.

– Judy et moi on sera toujours ensemble, dit John. Toujours. » Il rappela à Gigi qu'ils étaient ensemble depuis leur adolescence. Leur voyage en Europe en 1980 avait été très agréable parce qu'ils n'étaient que tous les deux, sans personne pour les déranger. Ils avaient toujours pu compter l'un sur l'autre, et il ajouta, de manière pensive : « Nous étions là l'un pour l'autre. »

Gigi tendit 1 500 dollars à John.

Il retourna dans le bureau mais semblait perdre patience. Il finit par dire : « Qu'est-ce que je fous là ? Je fais ce que Bernie me dit de faire. » Il se leva pour partir et dit au revoir à Eisner.

Sans cacher son enthousiasme, Brillstein raccompagna John jusqu'à l'ascenseur. « Deux ans et demi de travail et dix millions dans la poche, calcula-t-il. Avec au moins *deux* films audacieux... *Joy* pourrait faire du bruit, un gros carton ! » Il voyait déjà des contrats avec les studios se mettre en place.

Dans le bureau de Brillstein, Briskin devinait que l'on était en train de négocier du lourd. Lui aussi fut surpris de voir que John allait si bien, mais il n'était pas dupe au sujet des 1 500 dollars. C'était de l'argent qui servirait à acheter de la drogue. Ça ne faisait aucun doute.

Ovitz devait gérer une autre partie de la carrière de John ce jour-là. Il appela Louis Malle en France pour lui dire à quel point il était enthousiaste à propos du scénario de *Moon Over Miami*. « Danny l'adore, dit-il, mais John n'a pas encore eu le temps de le lire, car il était trop occupé. »

Malle répondit qu'il lui avait laissé une demi-douzaine de messages au Château Marmont.

Ovitz ne cacha pas qu'Aykroyd était inquiet de la réaction de John vis-à-vis de son personnage. Shelley Slutsky est un odieux plouc, écrit avec finesse mais peut-être trop proche de John. Guare avait réussi à en faire un portrait presque trop parfait de Belushi et Danny se demandait si ça n'énervait pas John. « Mais dans l'ensemble, c'est génial », dit Ovitz.

Malle annonça qu'il voulait démarrer le tournage au printemps.

« Dan et John devraient être disponibles en mai », promet Ovitz.

Malle discuta également avec Aykroyd à New York. « Je serais prêt à mettre un coup de pied au cul de John si nécessaire, dit Aykroyd. Nous allons faire ce film. »

Vers 16h, Wallace appela John au bungalow et lui raconta qu'il avait essayé de le joindre toute la journée de mercredi. John répondit que tout allait bien.

Puis John appela Milstead. Avait-elle trouvé Smith?

Milstead répondit que Smith serait là dans une demi-heure.

« Ok, super, dit John. J'arrive. »

En attendant, Milstead reçut un appel de sa mère, qui se trouvait dans son bureau au Pentagone. Elles étaient en train de discuter lorsque Smith débarqua.

« Salut Cathy, dit Milstead tout en parlant au téléphone avec sa mère.

– Qui est-ce ? demanda sa mère.

– Oh, une amie, Cathy », répondit Milstead.

Smith alla dans la cuisine et se mit à fouiller partout.

« Où est la coke ! » cria-t-elle.

Milstead posa sa main sur le combiné.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda sa mère.

– Oh, rien. »

Smith cria à nouveau : « Où sont les aiguilles ? » — en parlant des seringues.

Milstead posa à nouveau sa main sur le combiné.

John arriva. « Salut John, dit Milstead.

— Qui est-ce ? demanda sa mère.

— John.

— John qui ? »

Milstead décida de le lui dire : « John Belushi.

— Je connais des gens ici qui aimeraient bien lui parler, dit sa mère, sous-entendant qu'elle voudrait bien qu'il vienne discuter au téléphone avec ses collègues.

— Oublie, répondit Milstead sur un ton sec, il faut que j'y aille. » Elle raccrocha et fit la bise à John. Il prit un demi-gramme de cocaïne, le posa sur la télévision et dit : « Voilà, c'est pour toi.

— John tu as l'air bien, vraiment bien », dit Milstead. Il avait repris des couleurs.

John avait ramené beaucoup de cocaïne. Avec Smith, ils se shootèrent plusieurs fois durant l'heure et demie qui suivit. Tout à coup, John et Smith se dirigèrent vers la porte d'entrée. « À plus tard, April », dit Smith en sortant de l'appartement avec John.

« Attendez ! Je veux venir. »

John promit d'être de retour dans une demi-heure.

Il était censé passer chez Insana vers 13h, mais Smith ne le déposa qu'aux environs de 15h30. Avant de descendre de la voiture, il lui donna 300 dollars en liquide pour acheter plus d'héroïne. Elle promit de revenir le chercher après.

Smith conduisit la Mercedes de John jusque chez Alli, à Gramercy Place. Elle lui dit qu'elle voulait cinq dixièmes de blanche chinoise, et donna l'argent à Dolgoff, qui partit chercher la came. En attendant, Smith raconta à

Alli qu'elle avait pris de la très bonne coke avec Milstead. Dix minutes plus tard, Dolgof était de retour avec l'héroïne.

John s'excusa auprès d'Insana pour son retard, dû à une réunion avec Brillstein. Comme Tino devait se rendre à une audition, John l'attendit en compagnie de sa femme, Dana. D'habitude, lorsque John passait les voir, il discutait avec Dana, mais cette fois-ci il semblait très agité, tournait en rond, jetait des coups d'œil réguliers dehors. À l'évidence, il attendait quelqu'un. « Je suis vraiment désolé, dit-il en s'apercevant qu'elle le regardait bizarrement, mais je suis en pleine réflexion. » Il continua à marcher de long en large dans la pièce. D'habitude il buvait du jus de fruits, mais cette fois-ci il réclama du café et n'en but qu'une gorgée.

Le *Chicago magazine* du mois de mars venait d'arriver par la poste. Jimmy Belushi se trouvait en couverture, déguisé en pirate, une épée coincée entre les dents, en référence à son rôle dans *Les Pirates de Penzance*. Dana montra le magazine à John et remarqua que son frère avait les yeux bleus alors que les siens étaient marrons. Elle ne vit aucune inquiétude dans les yeux de John qui pouvait justifier son agitation. John avait l'air d'être enrhumé car il laissait plein de mouchoirs derrière lui. Tino finit par revenir, mais à ce moment-là la voiture de John arriva, se garant derrière la maison, et John se précipita à l'extérieur. Il dit qu'il allait chez Nelson Lyon.

En début de soirée, Aykroyd en termina avec l'écriture des séquences de jour de *SOS Fantômes*. Il avait promis de passer à la maison de Morton Street pour dîner avec Judy et regarder le premier épisode de *Police Squad*, une série pour laquelle Tino Insana avait écrit, et où John faisait une apparition qui serait diffusée plus tard. Il voulait aussi avertir Judy qu'apparemment John allait revenir dans la soirée par avion.

Aykroyd ferma la porte des locaux de Phantom à clé, et alla à pied de la Cinquième Avenue jusqu'à Morton Street, en passant par Washington Square. Il avait l'impression d'avoir déjà eu ce genre de conversations avec Judy à de nombreuses reprises. John était à nouveau hors de contrôle à cause des drogues, et ce cycle dans lequel il replongeait toujours battait aujourd'hui son plein, pour la première fois depuis quatre ou cinq mois.

« Je vais peut-être devoir me mettre en première ligne, dit Judy, signifiant qu'elle pourrait le menacer de demander le divorce, ce qui provoquerait peut-être une prise de conscience chez John. S'il ne rentre pas bientôt, je vais déménager. »

Le message sur le répondeur indiquait qu'il rentrerait ce soir en avion, dit Aykroyd.

« Non », rétorqua Judy. Elle avait eu de ses nouvelles et il lui restait encore une réunion.

Aykroyd répondit que demain serait la limite. Ils ne pouvaient pas laisser John passer un autre week-end dans cet environnement.

Judy déclara qu'elle cherchait un nouveau moyen de le convaincre que leur relation ne pouvait pas continuer comme ça.

Aykroyd raconta la dernière fois qu'il avait vu John à New York. À l'évidence, il avait pris de la coke et des calmants, et avait besoin de se mettre au vert pendant un temps.

Judy ne savait pas trop comment gérer la suite des événements. Que faire ?

S'il ne revenait pas avant le week-end, dit Aykroyd, il se rendrait là-bas et le ramènerait d'une manière ou d'une autre, peut-être sur Martha's Vineyard, ou bien se débrouillerait pour organiser un programme pour eux trois — ou juste lui et John — afin qu'ils puissent s'éloigner des tentations de la vie nocturne en ville.

Il fallait peut-être lui faire subir un traitement, suggéra Judy, voire le faire interner.

Aykroyd pensait davantage à trouver un environnement où ils pourraient être tranquilles, arrêter de prendre des drogues et vivre coupés des sollicitations du monde extérieur.

Judy disait qu'il fallait qu'elle trouve d'elle-même la solution — son docteur insistait particulièrement là-dessus.

« John déteste ton psy, dit Aykroyd. C'est une des choses qui le met en colère. Il a peur que cela devienne un prétexte, une justification pour que tu le quittes. »

Judy répondit qu'elle devait se protéger et prendre soin d'elle. Son mariage avec John était très difficile à vivre.

Aykroyd le savait ; il avait même dit à plusieurs reprises que lui aussi était marié avec John. Et dans cette relation, Dan occupait le rôle de femme, de surveillant, de ménagère, de domestique, de celui qui se tape tout le labeur derrière la machine à écrire, qui veille à ce que les affaires tournent, qui répond aux courriers. En tant que partenaire, dit-il, il rencontrait les mêmes problèmes que Judy. Et il devait faire des choix. Il s'éloignait un peu de John,

pour se consacrer à ses propres projets, un film qu'il allait faire seul — *Doctor Detroit*, une comédie sur un professeur qui devient maquereau.

Ils allumèrent la télévision pour voir *Police Squad* sur Channel 7 à 20h, et poursuivirent leur discussion. « John fait les choses de cette manière, dit Dan, parce qu'il travaille trop dur. D'une certaine manière, il se consacre plus à son travail que n'importe qui. L'intensité et la pression qu'il se met sur les épaules sont énormes. C'est la première fois qu'il développe son propre scénario, et il ne sait pas que tu n'es pas obligé d'être sur le dos de ton scénariste lorsqu'il écrit. John pense qu'il doit y consacrer tout son temps. Peut-être que ça lui donne le sentiment d'avoir le droit de se comporter comme il le fait — qu'il a besoin, ou qu'il mérite de s'amuser avec des substances illégales en dehors des dîners habituels et autres récompenses. Et plus il travaille dur, ou plus il pense que c'est le cas, plus il se récompense lui-même.

Judy lui raconta qu'elle avait réussi à joindre Smokey, et que c'était là leur meilleure chance. Lorsque John avait été sous sa protection, ce fut la seule fois où il avait réussi à se contrôler. Aussi répressif était-elle, c'était une solution.

« S'il n'est pas revenu demain, dit Aykroyd, j'irai là-bas avec Wallace ou Smokey pour le trouver et le ramener. On le menottera s'il faut, et on le mettra dans l'avion. »

Il était environ minuit lorsqu'Aykroyd s'en alla. Il était angoissé par l'importance de sa responsabilité dans cette affaire. John était maître de sa propre vie. Comment fallait-il intervenir ? Était-ce une bonne chose ? Le forcer à partir de Los Angeles — si c'était possible — allait lui briser le cœur, le mettre hors de contrôle. Il crierait, se débattrait et gueulerait. Est-ce que cela l'aiderait ou le blesserait ? Il n'y avait jamais eu un tel fossé entre eux deux, et pourtant ils avaient des projets en commun pour la suite. Aujourd'hui, John se débrouillait tout seul, et peut-être avait-il besoin de ça. En avait-il besoin ? Peut-être était-ce un appel à l'aide ? Aykroyd ne savait pas trop. Il n'était pas en dépression, mais juste en colère contre des choses sur lesquelles il avait raison — les psys, Hollywood.

À Los Angeles, vers 17h, Brillstein était chez lui, en train de faire une sieste, lorsque John appela. « Bernie, dit-il, tu les as vraiment tués. Eisner était prêt à faire tout ce que tu lui demandais.

— Est-ce qu'on donne le feu vert à Penny maintenant ? » demanda Brillstein. Eisner avait l'air d'en attendre beaucoup.

« Demain, dit John. Pourquoi devrait-on le laisser dormir sur ses deux

oreilles ? Je t'aime. »

Puis John appela Jeff Katzenberg à la Paramount.

« J'en suis, dit John. Je veux le faire. J'ai des idées. » Katzenberg était heureux d'entendre que John avait repris ses esprits.

« La question du réalisateur reste ouverte », dit-il. Il n'était pas du tout sûr du choix de Penny Marshall et voulait en parler avec Eisner et Katzenberg le lendemain — une rencontre sans agents ni managers, seulement eux trois.

Katzenberg l'inscrivit dans son agenda.

« Appelle-moi à midi pour être sûr que je sois levé », dit-il.

Ensuite, John appela Eisner et lui annonça qu'il était définitivement partant pour *Joy*. « On se voit demain pour discuter de tout ça. Ça va être un super film. »

Puis John retrouva Smith chez Nelson Lyon. Il avait beaucoup de sachets de cocaïne en sa possession. Ils se firent quatre autres injections chez Lyon, puis allèrent à nouveau au Guitar Center et passèrent environ trente minutes à regarder les instruments et équipements. John acheta une pédale pour sa batterie à New York. Ils se mirent d'accord pour se rejoindre au On the Rox plus tard, pour y dîner.

Lorsque John débarqua au On the Rox vers 21h, il appela Penny Selwyn. « Mon dieu, mais où étais-tu ? demanda-t-elle. On était morts d'inquiétude. De ce que je savais, tu aurais pu être mort d'une overdose au fin fond d'un caniveau.

– J'étais dans le coin, je ne m'en souviens plus très bien. » Il avait l'air dans de bonnes dispositions, et il lui raconta qu'il avait parlé avec Judy et que tout allait bien. « Je vais te dire ce qu'il s'est vraiment passé, mais ne le dis à personne... C'était vraiment la merde. J'ai dû aller me planquer au Westwood Marquis hier après-midi.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé avec Katzenberg ?

– Ils sont complètement siphonnés dans ce studio. Personne n'a eu les couilles de me dire qu'ils n'aimaient pas *Noble Rot*. Ils ne comprennent pas ce que je fais.

– Alors, que se passe-t-il ? Tu fais un film ou pas ? demanda-t-elle.

– Tu sais ce qu'ils voulaient, ces enfoirés ? dit John sur un ton froid et en colère. Ils m'ont dit soit on revient au scénario original...

– Pourquoi est-ce qu'ils ne l'aiment pas ?

– Ils n'y comprennent rien.

– Tu as pu leur expliquer ? Don leur a parlé ?

– On a fait exactement ce qu'ils voulaient, maintenant ils veulent qu'on reprenne le scénario original, et ils m'ont dit que je pouvais y apporter quelques modifications avec Don.

– Tu ne vas pas faire ça tout de même ? Non, tu ne peux pas faire ça.

– Bien sûr que non. Maintenant ces connards me demandent de faire *The Joy of Sex*. Tu l'as lu ?

– Tu rigoles, dit-elle. Oui, c'est absolument atroce. Mon pauvre. » Elle se sentait désolée pour lui. *The Joy of Sex* était le projet le plus ridicule ayant jamais circulé à la Paramount. Le scénario était stupide, et les dirigeants de la Paramount tentaient désespérément d'en faire quelque chose. Mais ils n'avaient jamais réussi à trouver un cinéaste ou une star qui veuille bien le faire. Selwyn jugea leur démarche insultante. « Ils n'ont jamais eu l'intention de faire *Noble Rot* ?

– Katzenberg est un connard.

– Quelles sont les alternatives ? Réécrire *Sweet Deception* ou faire *The Joy of Sex* ? Est-ce que Don est au courant de tout ça ?

– Don sait simplement qu'ils n'aiment pas le scénario, dit John.

– *Sweet Deception*, eh bien, il n'y a rien à en faire. Et *The Joy of Sex*, ce n'est pas possible.

– J'ai parlé avec Eisner cet après-midi, dit John. Je vais le voir demain. Il faut que ces connards comprennent bien qu'ils n'ont aucune imagination. Je vais y aller et leur montrer.

– Super », dit Selwyn.

John ne répondit pas.

Selwyn lui rappela qu'elle connaissait quelqu'un travaillant pour le producteur Stanley Chase pour la tenir informée des dernières avancées.

« Bien, parfait, dit John. Continue comme ça. » Il lui dit qu'il voulait que Leslie Werner vienne au bungalow demain avant sa réunion chez Paramount.

« Pour quoi faire ? demanda Penny. Pour travailler sur le scénario de *Noble Rot* ?

– Non, dit John. Tino et moi, on s'en occupe. J'ai besoin que tu sois au bureau... Demain, c'est le jour où le rideau tombe.

– Je te verrai quand ? demanda Penny.

– Appelle-moi dans la matinée.

– Mon dieu, je n'avais aucune idée de ce que tu avais traversé.

– Ça va aller. »

En vérité, John avait un plan pour le lendemain. Tino et lui allaient faire un tour en limousine et travailler sur un traitement de trente-neuf pages qu'ils avaient écrit l'été précédent sur Steve, un cadre de trente-trois ans (l'âge de John) bossant dans les relations publiques. Steve, le rôle de John, se rend à un congrès à New York et se retrouve embarqué dans une histoire avec une femme nommée Cheri et un musicien de punk, Johnny Chrome. Steve finit par devenir punk, quitte son boulot et sa femme et se teint les cheveux en bleu. À la fin, Johnny Chrome est retrouvé mort dans l'appartement de Cheri, qui doit annoncer sa mort à Steve.

... Cheri lui annonça : « *Johnny est mort.* »

Il y eut moment de silence.

« *Comment est-il mort ?*

– *Il avait pris de la H.*

– *De l'héroïne ?*

– *Il a fait une overdose.* » *Il y eut un autre moment de silence...*

« Écoute, dit Steve en essayant de lui remonter le moral, qu'est-ce qu'on peut dire quand un ami meurt ?... Euh.... Johnny n'aurait pas voulu qu'on reste assis là sans rien faire et... euh... à broyer du noir...

– Ouais, sortons et célébrons le grand Johnny Chrome, qui n'a jamais eu de chance... Dépêche, on s'habille...

– Que va-t-on faire de Johnny ? [demande Cheri]

– Je ne comprends pas.

– Johnny est mort ici, cette nuit.

– Johnny est mort ici cette nuit ?

– Nous avons pris de l'héroïne ensemble, mais lui en a pris plus, bien plus. Il en est mort. »

Mais que... dans son appartement... le cadavre de Johnny Chrome... le drogué... qui est mort d'une overdose... juste ici !... Pendant tout ce temps il y avait un cadavre ici...

« Tu es sûre qu'il est mort d'une overdose ?

– Eh bien, il avait l'air mort, se rappelle Cheri... Il est mort dans la chambre. »

... Là, étendu sur le lit, se trouvait le corps de Johnny Chrome. Steve hésita, puis souleva son bras pour lui prendre le pouls.

« Ok, il est bien mort. Mon dieu, regarde son bras. Il est plein de trous. C'était un camé, dit Steve.

– C'était pas un camé, s'emporta Cheri. La came était trop forte. C'était peut-être un coup monté ».

[Steve pensa] Ce n'est pas comme s'il avait été victime de quelque chose. Il n'y avait pas eu de chirurgiens pour tenter de le sauver. Il s'est fait ça tout seul. Il avait pris son temps pour s'injecter l'héroïne dans les veines jusqu'à atteindre un état d'euphorie, jusqu'à la mort. C'était sa faute. Mais était-ce la faute de la société ?

Au On the Rox, John appela Insana, qui avait écrit la majeure partie du

traitement. John lui expliqua qu'il voulait travailler dessus le lendemain. Ça avait l'air important pour lui. Depuis qu'ils l'avaient écrit l'été d'avant, John faisait du forcing pour y intégrer une nouvelle qui était déterminante pour lui. Johnny Chrome allait pousser Steve à se faire un shoot d'héroïne.

Pour que la scène soit plus crédible, John voulait se faire *un véritable shoot face caméra*. Insana, Judy et Sean Daniels, le vice-président d'Universal, avaient lu le traitement et s'y étaient fortement opposés. Insana était terrifié, Judy en colère.

Mais John en parla avec Robert De Niro et trouva en lui allié de taille, qui était d'accord pour dire que le faire pour de vrai rendrait la scène plus forte. De Niro était toujours un fervent militant du *method acting*, où un acteur devait faire l'expérience, à la fois physiquement et émotionnellement, de ce que vivait son personnage.

Insana n'était pas si angoissé que ça à l'idée de travailler sur le scénario. Pourtant, John avait l'air saoul ou défoncé, et le scénario était beaucoup trop en lien avec les drogues, ce qu'il n'appréciait pas. C'était une bombe à retardement. Mais il adorait John, et il accepta de le voir le lendemain.

« On en reparlera demain matin, dit John, je passerai chez toi. »

Durant toute la semaine, John avait essayé de joindre Richard Bear, le pianiste et dealer à ses heures perdues. Bear avait fini par accepter de le rejoindre ce soir-là au On the Rox.

Lorsqu'il arriva, ils discutèrent du film et du fait que son personnage, Steve, prenne de l'héroïne. « Eh bien, écoute, ajouta John, quand on tournera cette scène, je vais vraiment en prendre.

– Ce n'est pas du travail d'acteur ça, John », dit Bear, plutôt surpris. Lui-même n'avait jamais pris d'héroïne, même s'il en avait sniffé une fois il y a quelques années, en Europe. Il déclara que ça lui semblait une mauvaise idée, dangereuse qui plus est.

« Non, non, dit John. Il y aura un docteur sur le plateau. » On aurait dit qu'il cherchait à obtenir son soutien.

« Je ne sais pas, John, poursuivit Bear. C'est très concret. Et si tu as besoin que ce soit aussi réaliste que possible, je sais que tu vas le faire. Mais franchement, je ne sais pas. »

John expliqua qu'il y aurait un groupe de punk dans le film, et il voulait

que Bear en fasse partie, avec quelques gars de Fear, comme Derf. « Avec Derf, vous allez bien vous entendre. On va bien se marrer. Il faut que je te fasse rentrer dans le milieu du punk. » John expliqua que le punk était un peu comme le blues — fait par et pour les marginaux. Le punk était un mouvement en révolte contre tout, et c'était ce qu'il ressentait, en particulier envers la Paramount. John se lança dans un sermon de quinze minutes contre le studio et ceux qui le dirigeaient — tous ces « enfoirés », cette bande d'ignorants. John dit qu'il aimerait taper sur la tête du studio. « C'est pour ça que le punk est tellement cool, parce qu'ils ne le comprendront jamais. Mais nous, on peut le faire. Jamais de la vie ils ne comprendront, mais le punk va se répandre partout dans le monde. »

Bear avait composé une reprise d'une chanson intitulée « *Free Love* », et la joua pour John.

« Pas comme ça, dit John. Joue-la plus vite ». C'était ça, le punk : jouer toujours plus vite. « Peut-être qu'on pourrait même la mettre dans le film... en jouant vraiment vite. »

Puis John lui demanda s'il avait de la cocaïne.

« Je n'ai que ça, dit Bear. Un gramme pour ma conso perso.

— Allez, donne m'en la moitié.

— Tiens, fais-toi une ligne », dit Bear en lui tendant un sachet.

John alla dans les toilettes et revint. La moitié du sachet avait disparue.

Bear avait demandé à l'acteur Stacy Keach de les rejoindre pour rencontrer John.

John admirait Keach, qui était ami avec un autre dealer de John, Gary Watkins. Mais Keach ne vint pas.

Peu après, Lyon puis Smith débarquèrent, et John se dirigea vers le bureau de Lou Adler, le propriétaire du club, une petite pièce miteuse qui ressemblait à un grenier. D'un signe de tête, John indiqua à Lyon et Smith de le rejoindre. John tendit la cocaïne à Smith. Elle prépara le mélange, puis se piqua, avant de le passer à John et Lyon.

John sortit du club et traversa le parking jusqu'au Rainbow. Smith et Lyon s'assirent et commandèrent du vin. Smith prit également des crevettes. Il n'y avait quasiment pas d'autres clients, et la barmaid, Julie Baker, ainsi que

Smith et Lyon regardèrent *Papillon*, un film de 1973 avec Steve McQueen et Dustin Hoffman sur une évasion de la prison de Devil's Island.

Johnny Rivers, le chanteur, et Todd Fisher, le frère de Carrie, débarquèrent. John se retourna, et Adler le présenta à Rivers. Ils se serrèrent la main.

Baker avait une nouvelle guitare, dans un étui posé sur le canapé. John se mit à en jouer. « Tu veux la vendre ? » demanda-t-il. Elle refusa.

John, Baker et Rivers retournèrent dans la cuisine, et Rivers chanta « *Kansas City* ». Baker dut retourner servir les clients. Elle avait un problème avec sa cravate, et John l'aïda à la nouer correctement.

Pendant ce temps-là, De Niro et Watkins avaient essayé de joindre John à son hôtel. À 21h09, De Niro laissa un message à John : « Je suis chez Dan Tana's, si tu veux me rejoindre. » À 22h13, De Niro laissa un autre message : « Je vais au On the Rox. De retour à l'hôtel à 22h30. » Watkins appela également au Chateau Marmont et laissa un message à 22h51.

À 23h, la rediffusion du *Saturday Night Live* démarra. C'était une émission tirée de la deuxième saison, cinq ans plus tôt, le 15 janvier 1977 — la semaine où John était à l'hôpital pour une blessure au genou et n'avait donc pas pu y participer.

Il avait passé un coup de fil pendant le sketch des *news* du « *Weekend Update* », pour parler à Jane Curtin.

John et Smith s'assirent devant le grand écran.

Une grande photo de John apparut avec une légende indiquant : « Lors de moments plus heureux ». Le public écoutait sa conversation avec Curtin.

« *Salut Jane, c'est John Belushi.*

— *Salut John, comment vas-tu ?*

— *Eh bien, pas très bien à vrai dire. Tu auras sûrement remarqué qu'on ne m'a pas encore vu dans l'émission. C'est parce que je suis à l'hôpital. Je me suis blessé à la jambe, tu sais, au genou, un peu comme*

Joe Namath. Ça fait une semaine que je suis là, Jane, et personne ne m'a passé le moindre coup de fil. Il n'y a eu aucune annonce à propos de ma non-participation à l'émission.

Ce que je veux dire, c'est que quand Chase était à l'hôpital, ça a fait tout un foin...

– On ne voulait pas que les gens se sentent déprimés pendant la première partie de l'émission, dit Curtin.

On pensait attendre la fin pour leur dire.

– Oh, ok, dit John. Je veux juste dire à tout le monde que... j'ai été opéré. Mais je reviens la semaine prochaine, avec ou sans ma jambe... C'est qui ce nouveau gamin dans l'émission ?

– Billy Murray. Il est génial, non ? Il peut tout faire.

– Ouais, bien sûr. J'en suis convaincu. Et le samouraï ?

Il sait le faire le samouraï ?

– Oh John, Billy fait le meilleur samouraï que j'ai jamais vu. C'est comme regarder un film avec Toshiro Mifune.

– Ouais, les imitations c'est facile à faire. Mais peut-il le jouer, Jane ? Le jouer ! »

Smith remarqua que John, un grand sourire aux lèvres, avait l'air heureux et fier.

*« John, poursuivit Curtin, j'ai
répété avec lui toute la semaine,
et c'est merveilleux de travailler
avec lui. Et tu sais, ça ne le
dérange pas de se déguiser en
abeille », et il part dans un rire
nerveux.*

*Rire de John — « Ha, ha, ha »
— au téléphone.*

*« Hé John, il faut que j'y aille...
Viens nous rendre visite au
bureau quand tu veux, dit
Curtin.*

*– Dis-moi, je suis payé pour
l'émission de cette semaine ?
J'aimerais bien m'acheter des
fleurs...*

– Au revoir John. »

John était toujours rayonnant, heureux comme un enfant. Smith ne l'avait pas vu aussi détendu de toute la semaine. Il était toujours au téléphone, pris par des rendez-vous, des scénarios, un autre shoot, ce qu'il aimait de plus en plus. Il sembla s'adoucir en regardant cette rediffusion, et il traîna sur son siège pendant quelques minutes.

Todd Fisher vint le voir. « John, je suis le frère de Carrie, Todd.

– Comment va-t-elle ?

– Elle est à Londres, répondit-il, en train de tourner le troisième épisode de *Star Wars, Le Retour du Jedi*.

– Ouais, dit John. J'aurais bien aimé qu'elle se marie avec Danny. »

Derf Scratch arriva et commanda une vodka orange.

« Oh, salut Derf », dit John avec nonchalance. John essayait depuis longtemps de faire connaître Fear, et il avait tenté de les faire passer dans l'émission de Second City à Toronto, mais il n'obtint qu'une réponse négative. Il annonça la mauvaise nouvelle à Derf. « Ces enfoirés ne savent pas reconnaître les choses de qualité... Ils n'y comprennent rien.

– Ne t’en fais pas, dit Derf, ça arrive. »

John fit un signe à Smith et Lyon, il était temps pour un autre shoot. Ils allèrent dans les toilettes, fermèrent la porte et se firent chacun une injection de cocaïne.

Derf entra dans les toilettes et vit Smith et John.

« Pas maintenant, dit John d’un air très nerveux. J’arrive dans une minute. »

Derf retourna s’asseoir, et John revint quelques minutes plus tard. Un chapelet de gouttes de sueur s’était formé sur son front, juste en-dessous du bandana qu’il portait. « Ça va ? demanda Derf.

– Ouais, répondit calmement John. Ouais. »

Derf suggéra que John prenne sa guitare et vienne faire un bœuf chez Jam un peu plus tard.

« Ouais. »

Derf quitta le On the Rox et rentra chez lui pour attendre John.

Dans les toilettes, Nelson Lyon se tenait au-dessus de la cuvette. Quelque chose était en train de lui retourner l’estomac. Il se sentait nauséux, et eut un violent renvoi. Il se pencha et vomit.

MARDI 5 MARS

Vers minuit, De Niro arriva au On the Rox avec Harry Dean Stanton. Smith et Stanton discutèrent de la possibilité de se voir à dîner un de ces jours. John vit De Niro et lui demanda de passer au bungalow quand le On the Rox fermerait. De Niro accepta.

John et Adler discutèrent. Adler demanda des nouvelles d’Alyce Kuhn, l’ancienne colocataire de Jeremy Rain qu’il avait rencontrée après le concert de Police en février. Kuhn, une belle et mince jeune femme très sportive, résidait maintenant chez sa sœur, dans une maison chic sur Rodeo Drive. Elle s’apprêtait à se coucher lorsque le téléphone sonna.

« Salut, c’est John. Lou Adler et moi on est au On the Rox. Tu viens nous rejoindre ? »

Kuhn aimait beaucoup John, il était une lumière dans sa vie, mais elle répondit qu'il était trop tard. De plus, elle devait les retrouver avec Jeremy pour sortir le lendemain soir.

« Eh bien, dit John, peut-être que Lou peut réussir à te convaincre. » Il passa le combiné à Lou, qui lui dit simplement bonjour et confirma qu'ils se verraient le lendemain. Puis John reprit le téléphone. « Pourquoi ce ne serait pas moi qui viendrait ? demanda-t-il.

– Non, dit Kuhn, c'est vraiment pas possible. Il est trop tard.

– Laisse-moi venir, et je ferai du vélo dans ton salon et du roller dans ton hall d'entrée. »

Kuhn rit mais ne céda pas.

« On s'est bien amusés ensemble, non ? demanda John. Le concert de Police ? insista-t-il. La fête après, le dîner, la limousine ? On s'est bien amusés, non ? »

Elle acquiesça. Il voulait juste continuer à parler. « John, dit-elle, rentre chez toi, dors un peu et on se voit demain. »

John présenta Bear à Nelson Lyon, qu'il annonça comme étant le réalisateur du film sur le punk. Bear soupçonna Lyon d'être sous héroïne, car il avait l'air complètement perché.

Plus tard, Bear descendit sur le parking avec John et lui expliqua qu'il pensait rester ici, et même peut-être emménager définitivement à Los Angeles. Ce qui poussa John à se lancer dans une grande tirade. « Je suis tellement impatient de me barrer de cette ville. Je déteste ce putain d'endroit. Je déteste les gens, et toutes ces conneries. Je déteste les studios. Si tu restes ici pendant deux jours, ensuite t'as intérêt à te barrer vite fait. Dieu merci je repars bientôt. Dieu merci c'est ma dernière nuit à Los Angeles. »

Bear répondit qu'il devait y aller.

« Écoute, on se retrouve plus tard », dit John, en lui expliquant où se trouvait son bungalow par rapport au Château Marmont. Ils pourraient parler de la nouvelle séquence et du scénario. De Niro serait là également.

Bear devait se rendre dans une autre fête et dit qu'il passerait peut-être.

Vers 2h du matin, alors que John, Smith et Lyon attendaient leur voiture sur le parking du On the Rox, John vit quelqu'un vendre de la drogue et lui acheta un gramme de cocaïne pour 100 dollars. « J'ai de la coke, dit John à Smith. Allons au bungalow. » Il lui demanda si elle voulait conduire.

Smith adorait la Mercedes. Elle les conduisit en direction de l'est, en redescendant Sunset Boulevard. John lui demanda de se garer en vitesse. Elle s'arrêta devant une station-service fermée. « Je me sens mal », dit-il en ouvrant la porte. Hors d'haleine, il se mit à vomir.

Au Chateau Marmont, Lyon et Smith l'aidèrent à marcher. Il alla dans la salle de bain et vomit une seconde fois.

« John, ça va ? demanda Smith... Qu'est-ce qui t'as rendu malade ?

– Je ne sais pas, dit John. Je déteste cette bouffe pleine de graisse du Rainbow. » Puis il dit à Lyon que lui et Smith allaient faire un petit tour. Ils sortirent du bungalow.

Cette nuit-là, Robin Williams s'était arrêté au Comedy Store sur Sunset Boulevard. Comme souvent, il avait débarqué là-bas sur un coup de tête pour improviser trente minutes de stand-up. Il choisit le créneau de 1h30, celui qu'il préférait, car il y avait beaucoup moins de pression à cette heure de la nuit. Sur scène, il s'amusa avec un type bourré dans le public. Williams se préparait à une très longue tournée dans soixante villes différentes, et il voulait s'entraîner.

Même s'il était très tard, que le public se montrait sympathique et l'équipe du lieu très accueillante (il ne faisait pas payer le Comedy Store pour ses apparitions), il avait toujours une certaine appréhension à jouer sur scène, en direct. Il vivait cette mise en danger comme une libération. Si Williams ne jouait pas sur scène régulièrement, quelque chose se repliait à l'intérieur de lui. La scène était comme une thérapie pour lui, la preuve qu'il était toujours capable de faire rire. Lorsque les choses allaient mal ou étaient tendues, il faisait un petit tour sur scène. C'était un remède : créer sur scène était une façon pour lui d'extérioriser ses émotions.

Lorsqu'il eut fini son improvisation, Williams se rendit au On the Rox, qui était déjà fermé. Il y avait beaucoup de monde sur le parking. Un des videurs le repéra et lui dit que Belushi et De Niro l'avaient cherché. Williams téléphona à De Niro dans sa chambre du Chateau Marmont, et ce dernier lui dit qu'ils devaient se retrouver chez John.

Williams monta dans sa BMW argentée et roula jusqu'à l'hôtel. Lyon le

laissa entrer et lui annonça que John rentrerait bientôt.

Williams appela la chambre de De Niro. « Hé, t'es où ? » demanda-t-il, se sentant bizarre et mal à l'aise. Il entendait les voix d'au moins deux femmes dans la chambre de De Niro.

« Je ne peux pas te répondre pour l'instant », dit De Niro.

Peu de temps après le téléphone sonna dans le bungalow, et Williams décrocha. C'était Derf Scratch, qui attendait John chez lui pour faire un bœuf. Williams répondit que John serait bientôt de retour.

Quelques minutes plus tard, John et Smith réapparurent. John salua chaleureusement Williams et s'assit sur le canapé avec Smith.

Smith était ravie de rencontrer Williams. Elle l'avait vu une fois au Comedy Store, où il avait fait une brillante performance. Et il était là, doux et discret.

Au moment où Smith entra dans le bungalow, Williams se sentit encore plus mal à l'aise. Il n'avait jamais vu John avec une femme si acariâtre, qui en avait clairement vu dans la vie. Williams ne se considérait pas comme un perdreau de l'année, mais Smith lui faisait peur. D'une manière ou d'une autre, il avait le sentiment que Smith et Lyon n'avaient rien à faire dans la vie de John, du moins pour ce qu'il pouvait en juger. Même la chambre, sale et en désordre, semblait être imprégnée de cette étrange ambiance. Il y avait des douzaines de bouteilles de vin ouvertes et éparpillées partout. Williams se demanda ce que John faisait là et pourquoi. Il était en surpoids et semblait triste. Il émanait de lui un certain vague à l'âme. Il semblait non pas embarrassé, mais un peu agacé que Williams le voie dans cet état.

Attrapant sa guitare, John joua quelques accords. Il ne parvint pas à trouver le son qu'il recherchait et la reposa.

John se leva et sortit de la cocaïne, et Williams en prit un peu. Puis John se rassit et sa tête tomba en avant, comme s'il venait de s'endormir ou de s'évanouir. Environ cinq secondes plus tard, il releva la tête.

« Ça va ? » demanda Williams. Il n'avait jamais vu quelqu'un tomber dans les vapes et revenir aussi vite. « Tu vas bien ? »

– Ouais, répondit John distraitement. J'ai pris deux, trois Quaaludes. » Il resta assis là, à moitié endormi.

Williams décida de s'en aller. Il se sentait désolé pour John et pensa que s'il l'avait mieux connu, il aurait cherché à comprendre ce qui lui arrivait — et lui aurait peut-être même conseillé de s'éloigner de cette étrange compagnie et de cette ambiance décadente du bungalow. Mais ce fut juste une pensée qui le traversa. Williams comprit qu'il était étranger à cet univers. Il se leva et les salua.

En repartant, il remarqua une carte des vignobles et montra la route qui passait près de son ranch. « J'habite ici », dit-il. Il savait que John avait fait quelques excursions dans le coin récemment. « Si tu y retournes un jour, appelle-moi. »

John accepta l'invitation et se tourna sur le canapé.

Williams rentra chez lui, à Topanga Canyon, à une trentaine de kilomètres en direction de l'est, près des plages. En arrivant, il dit à sa femme, Valerie, qu'il était allé chez Belushi. « Mon dieu, dit-il, il était avec cette femme — elle était dure, elle faisait peur. »

Au bungalow, De Niro débarqua par l'arrière, par les portes vitrées. Smith ne voulut pas lui serrer la main. Son regard tranquille et pénétrant semblait vouloir dire : « Reste à l'écart, fais attention. »

« Prends de la coke », dit John.

De Niro sniffa quelques lignes sur la table. Il trouva Smith négligée et fut surpris de voir John avec une telle femme. John lui parut également être complètement à l'ouest. La conversation n'étant pas très animée, il retourna dans sa chambre peu après 3h du matin.

Puis John déclara qu'il avait froid et monta le chauffage. « Je veux que tout le monde s'en aille », dit-il à Smith.

Lyon était le dernier à être encore là. En l'espace de deux jours et demi, Lyon avait pris au moins douze shoots de cocaïne ou de *speedball*. Il était tard, et Viviane était seule à la maison ; il se sentit minable et fatigué. La soirée avait été en grande partie ennuyeuse, pas comme ces nuits endiablées qu'il passait avec John lorsqu'ils ne prenaient pas autant de drogues, et où Belushi était bien plus drôle et pouvait parler et rire.

« Je m'en vais, dit-il à John. Tu n'es pas en état de conduire et je ne veux pas me retrouver avec elle, ajouta-t-il en parlant de Smith. Je vais demander qu'on m'appelle un taxi.

– T'es pas obligé de faire ça, dit John. Tu peux marcher jusqu'à Sunset Boulevard.

– T'es vraiment fou, dit Lyon. Tu peux pas aller jusqu'à Sunset Boulevard et héler un taxi.

– Il y en a partout sur Sunset », dit John.

Lyon était sur le point de se mettre en route, prêt à prendre John au mot.

« T'as 10 dollars ? demanda John, qui semble-t-il n'avait plus de liquide.

– Ouais, répondit Lyon.

– Je peux te les emprunter ? » demanda John.

Lyon les lui donna et sortit. En moins de deux minutes, à son grand étonnement, il trouva un taxi.

« Tu veux que je m'en aille ? demanda Smith.

– Non, reste, dit-il. Tu peux nous trouver encore de la coke ? »

Smith répondit qu'elle ne savait vraiment pas comment faire, surtout à cette heure.

« T'as pas dormi depuis des jours, dit-elle. Pourquoi tu ne vas pas te coucher ? »

John sortit encore un peu de coke de sa poche. Smith la mélangea avec de l'héroïne pour faire un *speedball*. Elle se piqua en premier et en prépara un pour John, avec un demi-dixième de coke et d'héroïne.

John alla prendre une douche, et elle lui lava le dos. Puis elle prit une douche. Ses habits étaient sales, et John lui proposa de mettre son nouveau survêtement, dernier cadeau que lui avait fait Ovitz.

Assis sur le lit, il avait envie de parler. Ils passèrent en revue les scénarios et les contrats en cours — *Noble Rot*, *The Joy of Sex*, *Moon Over Miami*, et les scénarios de Danny.

Smith fit un geste d'affection, proche d'une intimité sexuelle, en sa direction. C'était une tentative qui relevait d'ailleurs plus de la camaraderie.

John n'était pas intéressé et se tourna. Elle savait bien qu'une consommation intensive de drogue tuait tout désir.

John dit qu'il avait des frissons.

« Eh bien, mets-toi sous les couvertures, dit Smith. Je vais monter le chauffage. » Elle remonta les couvertures sur lui et augmenta la température du chauffage.

Vers 5h30, Richard Bear partit de la fête à laquelle il avait été invité, et se demanda s'il allait passer chez John. Il hésitait à cause des propos que John avait tenus sur son projet de film, qui indiquaient qu'il y aurait probablement de l'héroïne au bungalow. Bear avait rendez-vous avec un chanteur de rock dans l'après-midi, et comme il avait pris pas mal de coke il était bien réveillé, et se dit qu'il avait besoin de dormir un peu. Mais le cercle de gens qui entourait John l'intriguait. Il se trouvait à mi-chemin entre chez Schumer, où il résidait, et le Château Marmont. Dans quel sens aller ? Il décida finalement de rentrer prendre un peu de repos afin de ne pas arriver en sale état à son rendez-vous.

Au bungalow, Smith s'installa dans le salon et se mit à écrire une lettre sur un bloc-notes jaune à l'attention de Bernie Fielder, le propriétaire du Riverboat club à Toronto. C'était l'endroit où elle avait rencontré Gordon Lightfoot — le début d'une relation de quatre ans où elle avait vécu les meilleurs et les pires moments de sa vie, avec tant d'inquiétude, d'ambition et d'espoir.

Mon cher Bernie,

*Je ne t'écris pas très souvent,
hein ? Désolé ! Comment vas-
tu ? Qu'est-ce que tu me
manques ! Tu ne viens plus par
ici ? Aucun autre homme sur
cette planète ne possède un sens
de l'humour comme le tien... et
je meurs d'envie d'en profiter à
nouveau !... Paul Donnelly m'a
proposé de m'emmener à
Toronto, mais il voulait que je
passe le séjour avec lui et j'ai eu
l'impression que c'était pour
obtenir des faveurs sexuelles ! Je
veux dire, excu-u-use moi !...*

J'ai pensé revenir à Toronto un moment pour voir ce qui s'y passe. J'aimerais tant avoir assez d'argent pour ouvrir une boutique et payer quelqu'un qui la fasse tourner, obtenir un permis pour l'import-export et voyager à travers le monde pour trouver des articles à y vendre. Qu'en penses-tu ? J'adore voyager, sans parler de faire des emplettes ! Et je suis certaine que j'ai bon goût et une bonne idée de ce que les gens voudraient acheter : les meilleurs articles possibles, bien sûr !

Peu importe, je dois partir de Los Angeles rapidement. Je cours droit à ma perte, avec tout le mal que je me fais ! J'ai tout le temps envie de m'éclater ! Oh-oh-oh.

En parlant de oh-oh-oh, j'ai entendu de très bonnes blagues récemment, je crois...

Elle s'arrêta en haut de la troisième page.

Elle voulait rentrer chez elle et se demanda si elle pouvait prendre la voiture de John. Elle alla le voir dans la chambre. « Tu as faim ? » demanda-t-elle.

John marmonna quelque chose et la repoussa avec hostilité.

Smith retourna dans le salon et tenta d'appeler le Canada.

Des bruits de toux et de respiration sifflante — des sons très étranges — provenaient de la chambre, et Smith y retourna. On aurait dit que John s'étouffait. Elle releva les couvertures. « John, ça va ?

— Ouais, dit-il en se réveillant. Qu'est-ce qu'il y a ?

– T'avais pas l'air bien... Tu veux un verre d'eau ? »

Elle alla lui remplir un verre d'eau. Il en but quelques gorgées et dit que ses poumons étaient encombrés.

Smith annonça qu'elle allait chercher à manger.

« Ne pars pas », répondit John d'une voix plaintive. Il se recroquevilla sous les couvertures, se tourna sur le côté droit et ferma les yeux.

Smith téléphona au *room service* mais ne réussit pas à les joindre. Elle appela Milstead, sans succès non plus. Elle réessaya le *room service*, qui finit par répondre. Elle commanda des toasts avec de la confiture, du miel et du café. Le tout arriva environ quinze minutes plus tard, vers 8h. Smith ajouta un pourboire d'un dollar en plus de la note et signa du nom de Belushi.

Vers 10h, Gigi, l'assistante de Brillstein, essaya de joindre le bungalow numéro trois, mais la réception l'informa que la ligne téléphonique de John indiquait de ne pas le déranger.

Vers 10h15, Smith vérifia l'état de John. Il avait l'air d'aller bien et ronflait fort. Elle prit la seringue ainsi que la cuillère qu'ils avaient utilisés et les mit dans son sac ; la femme de ménage pouvait débarquer dans la matinée, et il ne fallait pas qu'elle voie ça. Smith sortit du bungalow et emprunta la voiture de John pour aller jusqu'au Rudy's bar, où elle commanda un brandy et plaça un pari de six dollars sur une course hippique.

Vers 11h, Leslie Marks et Jeffrey Katzenberg laissèrent des messages pour John. Jeremy Rain, qui n'avait toujours pas eu de nouvelles de John depuis qu'elle avait contacté les hôtels à Las Vegas, appela à 11h47 et on lui indiqua que le téléphone n'était pas raccroché. Ce qui, au moins, voulait dire que John était de retour et qu'il dormait, pensa Rain. Pour elle, c'était comme si John était parti sur la Lune pendant trois jours. Elle demanda à la réception de laisser un message de sa part : « Bon retour sur la planète Terre ! »

Bill Wallace, de retour de Memphis et de sa procédure de divorce, avait laissé deux messages au Chateau Marmont pour dire qu'il était rentré. Aux alentours de midi, lui et sa petite amie, Susan Morton, étaient en train de faire des courses. Wallace devait passer chez Brillstein pour récupérer une machine à écrire et un dictaphone pour John. Puis Morton et Wallace allèrent jusqu'au Chateau Marmont.

« Merde », dit Wallace en remarquant que la voiture de John n'était pas là. Wallace décida tout de même de déposer la machine à écrire, et Morton alla

chercher de l'essence en attendant. Wallace toqua plusieurs fois avant d'entrer dans le bungalow. Puisqu'il n'y eut pas de réponse, il utilisa sa clé pour pénétrer à l'intérieur. Il posa la machine à écrire et regarda en direction de la chambre. On aurait dit que quelqu'un se trouvait dans le lit. Si John était en train de dormir, il y aurait eu des ronflements ou des bruits de respiration. Il n'y avait pas le moindre indice de la présence de John, même pas le son âpre de son souffle. Il régnait une atmosphère chaude et sèche presque irrespirable. Le désordre et la saleté étaient la marque de fabrique de John — il était un symbole de détermination dans la confusion. Wallace éprouva un léger frisson en se dirigeant vers la chambre. Quelqu'un était bien allongé en position fœtale dans les couvertures, avec la tête sous le coussin. Wallace reconnut la forme du corps de John. Il avança avec précaution vers le bord du lit, posa sa main sur l'épaule de John et la secoua doucement. « John, dit-il, c'est l'heure de se lever. »

Il n'y eut pas de réaction — pas de grognements, pas de tentative de s'écarter de sa main posée sur l'épaule.

« John, dit à nouveau Wallace, réveille-toi. »

Toujours pas de réaction. Wallace souleva l'oreiller avec précaution. Les lèvres de John étaient violettes et une partie de sa langue pendait hors de sa bouche. Il ne bougeait pas.

La réaction de Wallace fut instinctive. Il avait appris les techniques de réanimation dans l'état de Memphis.

Wallace retourna le corps nu et massif de John sur le dos. Son côté droit, où apparemment du sang s'était amoncelé, était tout noir et effrayant à voir. Le cœur battant, Wallace enfonça ses doigts tremblants dans la bouche de John et en sortit des glaires qui se répandirent sur les draps. Il y avait une odeur rance dans la chambre. Wallace, dans un élan presque involontaire, se mit à faire du bouche-à-bouche à John. Il tenta de le réanimer pendant plusieurs minutes — dans un état de transe et d'horreur permanente. Le corps de John était froid et ses yeux, vides. Pas un seul frémissement : ni souffle, ni réaction nerveuse, ni gémissement. John était bel et bien mort. Mais chez Wallace s'exprimait une sorte d'espoir irrationnel et une nécessité, celle que John ne soit pas mort. Des larmes coulèrent sur son visage. Il se sentait perdu.

La chambre était calme. Un verre de vin trônait sur le buffet. Un scénario, celui de *The Joy of Sex*, était posé sur le bar près du lit. D'autres choses étaient éparpillées dans la chambre — le tout récent numéro d'avril de *Playboy* avec Mariel Hemingway en couverture, une ceinture cloutée en argent, de la poudre sur la table, les chaussures de jogging rouges de John sur

le sol.

Wallace tapa dans le corps, et tenta à nouveau du bouche-à-bouche. Wallace gémit : « *Sale fils de pute ! Sale fils de pute ! Sale fils de pute !* »

En état de choc, de panique et de confusion, Wallace appela au bureau de Brillstein.

« Est-ce que Bernie est là ! cria-t-il à Gigi.

– Il est en réunion.

– *J'ai besoin de lui parler.* »

Brillstein prit l'appel.

Pas sûr de lui, Wallace dit : « On a de gros ennuis... un problème... J'ai besoin d'aide... John a des problèmes pour respirer... Je n'arrive pas à le réveiller ! »

Brillstein savait que Wallace voyait tout en noir. John était juste en train d'essayer de s'épargner la réunion avec la Paramount, encore un de ses petits jeux, pensa Brillstein. Mais il promit de trouver de l'aide et se tourna vers Gigi. Elle avait écouté l'appel de Wallace.

« Dis à Joel d'aller voir John, dit Brillstein.

– Je vais envoyer le docteur Feder là-bas », dit-elle.

Elle appela d'abord Briskin.

« Tu ferais mieux d'aller voir John à son hôtel, dit Gigi. Bill vient d'appeler et il était très nerveux. On a un problème avec John. »

Puis elle téléphona au bureau de Feder et demanda à ce que le docteur se rende au Chateau Marmont. L'infirmière qui était à l'autre bout du fil lui expliqua que si John avait des problèmes respiratoires, il fallait appeler une ambulance.

Gigi lui demanda si elle pouvait s'en charger. L'infirmière envoya une ambulance au bungalow de John.

Wallace rappela Brillstein deux minutes plus tard. « Il ne respire plus... Il

y a vraiment quelque chose qui ne va pas. »

Gigi répondit que l'ambulance et Briskin étaient en route.

Briskin fonda au volant de sa Mercedes 450 SL jusqu'à l'hôtel. Il entra dans le bungalow et se dirigea directement vers la chambre. Wallace était penché sur le corps, en train de faire du bouche-à-bouche.

« Sors d'ici ! » cria Wallace. Les mots suivants sortirent de sa bouche de manière presque incompréhensible : « *John est mort !* »

Briskin se mit à pleurer.

« Si tu ne peux pas supporter ça... tu ferais mieux de sortir », dit Wallace.

Briskin se replia dans le salon, puis dehors. Il repéra l'ambulance et se mit à crier dans sa direction. Au même moment, Susan Morton revint. Elle vit l'ambulance et se douta de la raison de sa présence. Elle se mit à pleurer de manière compulsive.

À 12h36, deux ambulanciers entrèrent dans la chambre où se trouvait Wallace. Briskin était en train de taper contre les murs du salon et de pleurer.

« Mettons-le sur le sol » dit quelqu'un.

Ils transportèrent le corps nu de John et le posèrent au sol afin de l'examiner. Wallace insista pour qu'ils utilisent le défibrillateur afin de tenter de le ranimer.

Ils répondirent que cela ne servirait à rien. À 12h45, John fut officiellement déclaré mort. Un des ambulanciers prit le drap sur le lit et recouvrit le corps avec.

« C'est tout ce que vous allez faire ? demanda Wallace sur un ton accusateur.

– Ok, tout le monde dehors, dit un des ambulanciers.

– Essayez un peu pour voir, dit Wallace. Si vous me touchez, je vous tue... Je reste avec John. »

Les ambulanciers reculèrent.

« *John, sale fils de pute ! Sale fils de pute !* » cria Wallace. Quelques minutes plus tard, il s'adressa au corps de John. « John, ce putain de jeu est fini. Lève-toi et allons à cette réunion. »

Wallace était certain d'avoir vu au moins deux marques de seringue sur le bras de John.

Brillstein et Gigi se rendirent à l'hôpital Cerdars-Sinai, situé au sud du Chateau Marmont sur Beverly Boulevard. Quel que soit le problème, c'est là que les ambulanciers amèneraient John. Alors qu'ils attendaient, il y eut un appel pour Brillstein. Il décrocha et en quinze secondes lâcha le combiné. Il ressentit une immense et éternelle vague de remords. Parti pour toujours, ce maudit et bien-aimé ami.

Brillstein appela Aykroyd dans les bureaux de Phantom à New York. Il était environ 16h là-bas. « Danny, assieds-toi. John est mort. »

Aykroyd resta calme. En quelques secondes, il avait encaissé la nouvelle — c'était confirmé, pas d'erreurs possibles.

Karen et Pete, son frère, étaient tous les deux dans le bureau. Ils dirent à Dan qu'il devait aller l'annoncer le plus vite possible à Judy, avant qu'elle ne l'apprenne par téléphone ou à la télévision.

Il prit son courage à deux mains et se dirigea très rapidement vers l'ascenseur, puis redescendit la Cinquième Avenue. Il faisait un temps magnifique. Il emprunta le même chemin à travers Washington Square que celui qu'il avait pris la veille au soir, lorsqu'il était venu dire à Judy que John devait revenir par avion dans la nuit. Et maintenant il allait lui annoncer une nouvelle qui leur briserait le cœur à tous les deux. Mais il ne laisserait pas la tristesse l'envahir tant que ce ne serait pas fait. Il avait voulu sortir John de là, mais il s'y était pris trop tard.

Suzanne Jierjian, une jeune libanaise qui était *manager* au Chateau Marmont, ne se trouvait pas dans l'hôtel lorsque la réception apprit la mort de John. L'équipe la prévint que Robert De Niro, qui occupait la chambre 64, l'un des deux appartements du dernier étage, avait essayé d'appeler John mais n'arrivait pas à le joindre. Ces derniers temps, De Niro l'avait appelé tous les jours. Jierjian surnommait souvent De Niro « mon client préféré ». Il était au bout du fil et demandait à lui parler, dit l'une des personnes à la réception. Jierjian leur demanda de temporiser, de ne pas lui annoncer la nouvelle tout de suite. Mais il rappela peu de temps après et voulait lui parler. Elle prit l'appel.

« Où est John ? » demanda-t-il. Il avait téléphoné plus tôt et on lui avait

répondu qu'il ne pouvait pas parler à John, comme si c'était impossible.

« Il y a un problème, dit-elle.

– Quoi ?

– Une mauvaise nouvelle.

– Il est malade ?

– Une très mauvaise nouvelle. »

De Niro comprit et se mit à sangloter.

Brillstein retourna à son bureau sur Sunset Boulevard. Il n'avait rien à faire au Chateau Marmont. Il téléphona à Jeff Katzenberg.

« John ne viendra pas à la réunion.

– Pourquoi ? demanda Katzenberg.

– Je ne peux pas en parler. » La nouvelle n'était pas encore sortie, et il ne voulait pas la répandre.

« Pourquoi ? insista Katzenberg.

– Je ne peux pas t'expliquer », répondit froidement Brillstein.

Katzenberg se rendit dans le bureau d'Eisner, où ce dernier attendait John.

« On ne finalisera pas ce contrat, dit Katzenberg.

– Pourquoi ? demanda Eisner.

– J'ai eu Brillstein au téléphone, il était très bizarre », répondit Katzenberg.

Dans les minutes qui suivirent, Ovitz appela Eisner. « Belushi, c'est fini », dit-il.

Eisner comprit que c'était le contrat qui tombait à l'eau, à cause de l'appel de Brillstein. Ce n'était qu'un accord parmi tant d'autres, et ils allaient se concentrer sur leur prochain projet. « Eh bien, répondit Eisner, passons à autre chose.

– Non, non, non, dit Ovitz. Il est mort ! ». Pas leur accord, mais l’homme.

« Tu plaisantes ? De quoi tu parles ? dit Eisner.

– D’une overdose, dit Ovitz. Non, non, non — je ne peux pas dire ça, ce n’est pas juste. Je ne suis pas certain des causes de sa mort. Je peux juste dire qu’il est bien mort. »

Eisner était sous le choc. Sa femme avait raison, elle avait vu juste — *Sunset Boulevard*. Il ressentit un véritable désarroi.

Bill Wallace finit par rentrer chez lui après cinq minutes d’interrogatoire par la police. Il appela Judy à New York. Ils pleurèrent tous les deux.

« Ce n’est pas de ta faute, lui dit-elle, avec de la rage et des sanglots dans la voix. Si ce n’était pas arrivé cette fois-ci, ç’aurait été la suivante, ou celle d’après, ou alors... »

Elle était inconsolable.

L’annonce de la mort de Belushi se répandit dans les studios Universal. Là-bas, John Landis, Sean Daniels et Thom Mount, le président du studio, se ruèrent dans le bureau que John possédait toujours dans le bâtiment 125. Ils réalisèrent eux-mêmes une fouille détaillée du bureau, à la recherche de drogues ou de quoi que ce soit qui puisse les compromettre. Ils ne trouvèrent rien.

Jeff Katzenberg appela Penny Marshall. « J’ai une mauvaise nouvelle à t’annoncer », dit-il.

Elle pensa immédiatement que John avait refusé qu’elle réalise *The Joy of Sex*.

« Non, répondit-il, John est mort. »

Lou Adler, le propriétaire du On the Rox, appela Alyce Kuhn afin de vérifier si elle savait, ce qui était le cas. Il était abattu. « C’est un sacré bordel tout ça, dit-il. N’en parlons pas à la presse, il vaut mieux se taire et rester en dehors de ça. »

Après cette longue nuit avec John et Smith, Nelson Lyon se réveilla tard. Il appela le Chateau Marmont à 13h54, et la réception répondit que John ne prendrait pas d’appels pour l’instant. Il laissa un message.

Un peu plus tard, Carol Caldwell appela Lyon pour lui annoncer la nouvelle. Elle pouvait à peine parler mais dit : « John est mort.

– T’as pété les plombs ! répondit Lyon, en expliquant qu’il était avec lui à peine quelques heures auparavant. C’est absurde. » Il raccrocha, puis rappela l’hôtel et expliqua au réceptionniste : « Écoutez, je suis un ami très proche de John, et on vient de me dire qu’il est mort. Je dois savoir. Est-ce qu’il va bien ? »

Il y eut un long silence, et la personne répondit : « Nous ne sommes pas autorisés à divulguer la moindre information.

– Oh, mon dieu », dit Lyon, et raccrocha. Il resta chez lui à ressasser cette dernière soirée, ainsi que la semaine qui l’avait précédée. Ils avaient fait la fête tout le temps. Il n’y avait eu aucun signe de dépression chez John, rien qui annonçait que son univers était en train de s’effondrer, pas de tristesse, rien. Que s’était-il passé ?

April Milstead se leva tard, comme d’habitude, furieuse d’avoir eu à attendre toute la journée de la veille que John veuille bien l’appeler ou passer chez elle. Elle téléphona au bungalow.

« Êtes-vous un membre de sa famille ? demanda la personne à la réception.

– Non », répondit Milstead. Elle rappellerait plus tard. Elle retourna se coucher, en pensant que c’était une étrange question.

Dans le bungalow, la police retrouva un résidu qui ressemblait à de la cocaïne dans un tiroir du buffet, des traces de poudre blanche sur du papier, un sachet en plastique contenant une substance s’apparentant à de la marijuana, et une cigarette roulée à moitié fumée sur le sol. Ils découvrirent également un bout de papier avec le nom d’April Milstead et son adresse. Plus tard dans l’après-midi, Milstead entendit frapper à sa porte et se leva. Deux officiers de police l’emmenèrent, ainsi que Pearson, jusqu’au bungalow numéro trois. Il y avait du monde là-bas.

« Qui habite ici ? demanda l’un des policiers.

– John Belushi, répondit Pearson.

– Il est mort, dit le policier.

– De quoi ? demanda Pearson, pensant que l’officier plaisantait. D’obésité ?

– Il est *mort* », dit le policier.

Milstead éclata en sanglots. John se décrivait comme quelqu'un d'indestructible, et capable d'être au sommet partout — dans sa carrière et ses relations avec les femmes, dans sa capacité à dénicher les meilleures drogues, à avoir les amis les plus fidèles et le meilleur avenir possible.

Milstead et Pearson remplirent des formulaires de la police et furent relâchés.

Vers 14h, Cathy Smith tourna au niveau de Monteel Road et roula jusqu'au bungalow en prenant la rue à contresens, exactement comme John, car la route depuis Sunset Boulevard était plus courte. Elle remarqua du monde devant l'hôtel, des policiers et des caméras.

Un officier l'arrêta et vint à sa rencontre. « Vous savez que c'est une rue à sens unique ?

– Je ne savais pas, dit Smith. Je viens juste ramener la voiture de John.

– John qui ? demanda le policier.

– John Belushi.

– Pourriez-vous descendre de la voiture et attendre au bord du trottoir ? »

Smith sortit du véhicule, et après avoir été identifiée par l'employée qui leur avait amené le petit déjeuner ce matin-là, elle fut menottée et embarquée au poste de police d'Hollywood.

À l'intérieur du bungalow, aux alentours de 16h30, Thomas T. Noguchi, médecin légiste, examina le corps de Belushi avant qu'il ne soit transporté à la morgue. Noguchi estima que l'heure du décès avait eu lieu entre 10h15 et 12h45. Deborah Peterson, inspectrice, remarqua de nombreuses marques de piqûres à l'intérieur des deux coudes. Le docteur Ronald Kornblum, adjoint de Noguchi, pensa qu'il était évident, même pour quelqu'un n'y connaissant rien aux drogues et n'ayant pas vu la scène du crime, que la cause du décès était une overdose. Le lieutenant Dan Cooke, en attendant le rapport du laboratoire concernant les substances retrouvées sur place, déclara à la presse : « Il semblerait que la cause du décès soit d'ordre naturel... Les enquêteurs n'ont rien trouvé de suspect sur les lieux. »

Ce même après-midi, Robin Williams se trouvait sur le plateau de *Mork and Mindy* lorsque quelqu'un vint lui annoncer : « Belushi est mort.

– Pardon ? » demanda Williams.

La rumeur se répandit, et fut vite confirmée. Williams sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il sortit dans une ruelle à l'arrière du studio, tout engourdi. Williams ne savait pas quoi faire, où aller, que dire, qui appeler, s'il fallait courir ou pleurer.

Une pensée l'envahit : est-ce que j'aurais pu faire quelque chose ? Peut-être, se dit-il, peut-être pas. Il se sentait aux aguets, car il avait secrètement des choses en commun avec John — pas que les drogues, mais tout un mode de vie.

Au poste de police d'Hollywood, Richard D. Iddings, quarante-et-un ans, inspecteur à la criminelle depuis seize ans, se mit à interroger Smith en enregistrant la conversation.

« Pour commencer, dit-il, soyez franche avec moi, ne me cachez rien.

– Non, je... dit Smith, je n'ai rien à cacher. » Elle avait peur que John se soit fait arrêter à cause des drogues ou autre chose. Ou que les policiers pensent qu'elle avait volé sa voiture. « ... Que s'est-il passé ? demanda-t-elle. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à John ?

– Eh bien, pour commencer, il est mort.

– Il est mort ? demanda Smith.

– Ouais.

– Mon dieu. » Elle lui raconta que Belushi était encore vivant lorsqu'elle l'avait quitté le matin même. « C'est sûr qu'il n'était pas mort, vous savez.

– Vous prenez de l'héroïne ou autre chose de ce genre ? demanda Iddings.

– Non, mentit-elle. J'ai pris de l'héroïne pendant un temps. J'ai arrêté il y a un an, en avril.

– Ça vous dérange si je jette un œil à vos bras ?

– Non, regardez, dit-elle. Vous voyez qu'ils ne sont pas en très bon état.

– En effet, dit Iddings en examinant ses bras à la loupe afin de trouver des marques.

– Non, dit-elle, je n’ai pas été très bien pendant un bon moment.

– Votre peau est toujours marquée dans ce coin-là.

– Ouais, ouais, dit Smith, comme si elle n’y était pour rien. J’ai remarqué ça, moi aussi. »

Iddings prit son sac et demanda à regarder dedans. Il en sortit une seringue et une cuillère. « Ok, dit-il, alors si on jouait franc-jeu maintenant. Si tout cela vous appartient...

– Hin, hin.

– Dites-moi : c’est à vous ?

– Eh bien, dit Smith, elles sont dans mon sac depuis un moment, ce n’est pas... Je ne les utilise pas. Il m’appelait pour que je les lui ramène... Et il se piquait avec de la cocaïne. D’après ce que je sais, Nelson Lyon s’est mis lui aussi à en prendre récemment. » Elle lui expliqua qu’elle les avait emporté afin que la femme de ménage ne les trouve pas dans le bungalow.

Iddings lui demanda ensuite comment ils procédaient. Elle lui expliqua le mélange avec de l’eau et les bouts de coton.

« Quel monde, n’est-ce pas ? dit Iddings.

– Oui, mon dieu, répondit-elle.

– Et vous ne vous êtes pas piqué là-bas ? demanda-t-il. Parce qu’on dirait que vous en avez pris récemment.

– Pas depuis lundi, mardi, peut-être mardi matin... mentit-elle encore.

– Qu’est-ce que vous avez pris mardi matin ?

– De la cocaïne », répondit-elle.

Iddings lui demanda les noms des personnes que John avait fréquentées cette semaine-là. Elle mentionna Robin Williams et Robert De Niro, qui étaient passés la nuit précédente. Elle estima qu’elle avait quitté le bungalow aux alentours de 10h15 le matin même.

Iddings annonça qu’il n’avait plus de questions. « Toute enquête criminelle

est compliquée à mener... Et ces vampires de la presse qui traînent partout... C'est à vous de voir, vous savez, si jamais... Ils veulent vous parler. »

Smith répondit : « Il avait l'air d'un type bien... Et il n'était pas comme les gens de ce milieu. Je l'aimais bien. Je trouvais que c'était quelqu'un de très gentil. J'aimais la façon dont il s'occupait de sa femme. Il l'appelait quasiment tous les jours... il l'aimait... On ne voit pas ça tous les jours, vous savez. Donc, oui, il m'impressionnait. »

Iddings attrapa la seringue et la cuillère, puis dit : « Je les garde avec moi, comme ça vous n'aurez plus à craindre que la femme de ménage les embarque. »

Ils rirent tous les deux, et Smith fut relâchée. Elle n'arrivait pas à croire qu'ils la laissent partir. Pendant l'interrogatoire, elle avait confié plusieurs choses qui suffisaient à la faire arrêter. À peine deux mois plus tôt, elle avait été embarquée pour possession de tout un attirail de stupéfiants. Elle était sous le coup d'une mise à l'épreuve stipulant qu'elle n'avait pas le droit d'« utiliser ou posséder des drogues ou des stupéfiants sans prescription ». Ils avaient trouvé une seringue et une cuillère dans son sac, et elle avait admis avoir pris de la coke. Pourtant, aucune question à propos de la façon dont elle se l'était procurée, ni de qui était son fournisseur. Smith pensa qu'on n'avait jamais été aussi clément avec elle au cours de sa vie. Apparemment, la police ne voulait pas en savoir plus, ni établir un lien avec les drogues, ni découvrir ce qui était arrivé à John.

À l'heure du coucher du soleil, chez Gary Watkins, un groupe de plusieurs amis, dont Stacy Keach, se réunit. Ils savaient que Watkins était proche de John et qu'il serait probablement bouleversé. Si quelqu'un avait des raisons d'éprouver des regrets, pensa Keach, c'était bien Watkins. Ils se souvinrent de John et de son travail. Ce rassemblement se transforma en une sorte de veillée funéraire officieuse. Sur le sol, Watkins remarqua une bague en argent avec une pierre noire. Il ressentit une certaine ironie du sort en voyant cette bague qui, dit-il, appartenait à John, qui l'avait obtenue des Hell's Angels. Il l'avait apparemment laissée là la veille.

Ils servirent quelques verres et portèrent un toast en l'honneur de leur camarade perdu.

Ce même après-midi, Smokey Wendell se trouvait dans sa maison de banlieue en Virginie, en compagnie de Joshua, son fils de sept ans, qui regardait la télévision. Joshua vint lui dire : « John est mort. »

Smokey zappa afin de tomber sur une chaîne annonçant la nouvelle. Joshua

se mit à pleurer. « C'est pas vrai, papa. »

Smokey tenta de joindre Judy, mais toutes les lignes étaient occupées. Il essaya toute la nuit. À chaque nouvelle tentative, la mort de John lui semblait de plus en plus plausible. Sa valise était prête dans sa chambre.

Le lendemain, Brillstein, Briskin et Suzanne Jierjian reçurent la permission des autorités de Los Angeles pour débarrasser les affaires de John du bungalow numéro trois, qui avait été mis en quarantaine toute la nuit. La chambre était dans un désordre assez déprimant — jonchée de journaux, magazines, scénarios, au moins quatre bouteilles de vin ouvertes, une grosse pile de messages téléphoniques, la lettre inachevée de Cathy Smith à son ami canadien et, sur la terrasse, son toast à moitié grignoté et sa tasse de café sale. Un poster de Karl Marx était accroché dans la salle de bain. Brillstein récupéra la pile de messages et la lettre, surpris que la police n'ait pas mené une fouille plus minutieuse. Il n'y avait que quelques vêtements appartenant à John et pas d'effets personnels. Brillstein n'arrivait pas à comprendre comment John avait réussi à vivre à Los Angeles ces deux derniers mois.

Une bague et un collier appartenant à Cathy Smith, ainsi qu'une ceinture noire avec des clous argentés, se trouvaient dans la chambre. Brillstein n'en voulait pas, alors Jierjian les déposa dans le coffre de l'hôtel. Elle se demanda pourquoi la police ne les avait pas emportés.

Briskin trouva deux Quaaludes dans un tiroir, un sac plastique vide avec des résidus de cocaïne et les restes d'un joint. Il balança les Quaaludes dans les toilettes et jeta le reste.

À 10h10, le docteur Ronald Kornblum, adjoint du légiste, débuta l'autopsie du corps de John. Il nota quatre à cinq marques de seringue, datant de deux ou trois jours, sur la face intérieure des coudes de chaque bras. Le cerveau pesait 1,6 kilo, 300 ou 400 grammes de plus que la normale, ce qui était classique pour une mort par overdose. La vessie était gonflée et contenait 750 centilitres d'urine — une quantité énorme, environ 250 centilitres de plus que la moyenne, ce qui suggérait que le corps de Belushi ne lui avait pas signalé qu'il avait besoin d'uriner. Une fois de plus, ce n'était pas inhabituel dans le cas d'une overdose. Son cœur pesait 460 grammes — assez lourd, même pour quelqu'un du poids de Belushi (100 kilos), signe d'hypertension ou d'une pression artérielle élevée.

Les conclusions préliminaires de Kornblum aboutissaient à une mort par overdose. Après en avoir discuté avec lui, la police indiqua dans le rapport d'enquête que, en attendant des résultats plus poussés, « la cause de la mort sera à n'en pas douter ACCIDENTELLE ».

Plus tard dans l'après-midi, Richard Bear finit par réussir à joindre Robert De Niro. Bear avait appris la nouvelle la veille par la radio, alors qu'il était en route pour un rendez-vous. Il avait dû se garer au bord de la route car il avait éclaté en sanglots. Bear se demanda ce qu'ils devaient faire. Ils étaient au courant d'un terrible secret.

« N'en parle à personne, dit De Niro. On accordera nos violons... On en parlera à New York.

– Mais, dit Bear, John avait prévu de faire ce film sur le punk et il voulait se faire un shoot d'héroïne face caméra. Il avait déjà un scénario et un réalisateur.

– Oui, je sais qu'il voulait faire ça, répondit De Niro. Je le savais.

– Bobby, dit Bear, ils ont fait une répétition de la scène. C'est ça qui l'a tué... Ils étaient en train de le faire !

– Ne m'en parle pas, dit De Niro, pas à moi. N'en parle à personne... Toi, moi... On accordera nos violons. Mais n'en parle à personne. »

Durant les trois jours qui suivirent, Kornblum et ses assistants conduisirent des analyses sur les parties du corps susceptibles de renfermer des signes d'une consommation excessive de drogues — dans le sang, où l'on pourrait détecter des traces récentes, ainsi que dans l'urine et la bile, où les drogues et leurs métabolites, les substances qu'elles deviennent une fois assimilées par le corps, se seraient accumulées ces derniers jours. Kornblum préleva un échantillon de 100 millilitres de chaque. Il pourrait ensuite déterminer quelles drogues étaient présentes dans son corps, et en quelle quantité.

Il trouva 0,407 milligrammes de cocaïne et de ses dérivés, ainsi que 0,02 milligrammes de morphine (la drogue en laquelle se transforme immédiatement l'héroïne après injection) dans l'échantillon de sang. La quantité de morphine était supérieure à ce que l'on administrerait dans un hôpital pour soulager la douleur, mais ne représentait probablement pas une dose létale. De plus, le sang se régénérerait rapidement, et l'accumulation de substances, s'il y en avait, se retrouverait dans d'autres parties du corps. Dans la bile, Kornblum trouva 0,279 milligrammes de cocaïne, et la quantité de morphine, 2,1 milligrammes, était plus de cent fois supérieure à celle retrouvée dans le sang — grande quantité qui s'était probablement accumulée durant les 48 dernières heures de sa vie. Dans l'échantillon d'urine, Kornblum trouva 55,72 milligrammes de cocaïne, une énorme quantité très probablement accumulée durant plusieurs jours. Le mélange entre héroïne et cocaïne avait sûrement provoqué des effets sur le cerveau, ralentissant la

respiration et entraînant un arrêt respiratoire.

Kornblum trouva des traces d'héroïne et de cocaïne au niveau des marques sur le bras gauche. Il pressentit qu'il serait impossible de déterminer quand Belushi avait procédé à sa dernière injection, puisque l'écart de temps entre la prise de drogue et la mort n'excédait jamais plus de trois ou quatre heures, voire parfois beaucoup moins.

Les preuves trouvées dans le bungalow furent elles aussi soumises à ces tests, et l'on y retrouva des traces de cocaïne et de marijuana. Les objets trouvés dans le sac de Cathy Smith révélèrent des traces de cocaïne et d'héroïne.

Le mardi 9 mars, Belushi fut enterré au cimetière d'Abel's Hill sur l'île de Martha's Vineyard, à quelques kilomètres seulement de la propriété que John et Judy avaient acheté plusieurs années auparavant. Aykroyd, vêtu d'une veste en cuir et d'un jean noirs, mena la procession jusqu'au cimetière au volant de sa moto. James Taylor chanta « *That Lonesome Road* » sur la tombe, alors que de la neige se mit à tomber.

À Los Angeles, Kornblum termina son rapport d'autopsie et indiqua que, selon lui, « John Belushi, individu de sexe masculin âgé de trente-trois ans, est décédé des suites d'une intoxication aiguë à la cocaïne et à l'héroïne ».

Deux jours plus tard, environ un millier de personnes, composé de membres de la famille et d'amis, se retrouvèrent pour une messe à la cathédrale Saint John the Divine à New York. Aykroyd prit un dictaphone dans son sac, le mit devant le micro et, comme il l'avait promis à John six mois plus tôt, diffusa le morceau des Ventures, « *The 2 000-Pound Bee* ». Au début, tout le monde fut très surpris, mais bientôt les gens se mirent à rire.

Cathy Smith s'envola pour le Canada et accorda une interview au *National Enquirer* (pour 15 000 dollars), qui comportait cette citation : « J'ai tué John Belushi ». Cet article, ainsi que la réclamation par Judy d'une enquête plus approfondie, menèrent fin septembre à la convocation du grand jury de Los Angeles. Plus tard, Smith démentit la citation du *National Enquirer*, mais le 15 mars 1983, elle fut inculpée par le grand jury et poursuivie pour meurtre avec préméditation et treize autres chefs d'accusation pour lui avoir fourni et administré à plusieurs reprises de l'héroïne et de la cocaïne.

Elle engagea des avocats spécialisés et entama une longue bataille juridique afin d'éviter l'extradition vers les États-Unis. Les autorités canadiennes surprisent certaines de ses conversations sur écoute, où elle prétendait aider des dealers à tester la qualité de leur héroïne. Avant son

inculcation, elle donna une série de longues interviews à Toronto, dans lesquelles elle insistait à plusieurs reprises sur le fait que la mort de John était un terrible accident. « Ça aurait dû être moi, dit-elle. Ça faisait longtemps que je prenais de l'héroïne et c'est moi qui aurais dû y passer... On ne pouvait pas faire grand-chose pour John. Mais je ne suis pas responsable de sa mort. Je me sens mal. J'aurais dû mieux me tenir au courant de ce qui se passait... On ne s'est jamais dit, "Prenons-en beaucoup et laissons-nous mourir." »

Dan Aykroyd tint le rôle vedette de *Doctor Detroit*, un film sur un professeur de lycée qui devient maquereau, et partagea l'affiche avec Eddie Murphy, la nouvelle coqueluche du *Saturday Night Live*, dans *Un Fauteuil pour deux*. Il joua également dans un des segments de *La Quatrième Dimension*. En avril 1983, il se maria avec Donna Dixon, qui faisait une apparition dans *Doctor Detroit*. Durant l'automne 1983, le tournage de *SOS Fantômes* débuta à New York.

Dans trois longs entretiens donnés six mois après la mort de Belushi, Aykroyd déclara : « L'héroïne, c'était une si belle défonce... C'était l'image romantique qu'on s'en faisait. Je peux vous le dire là, maintenant, des trois ou quatre expériences que j'ai eu avec cette drogue, c'est la meilleure défonce qu'on puisse trouver sur cette planète. Absolument. C'est ce qu'il y a de plus chaud... Les opiacés tirés du pavot vous réchauffent vraiment de l'intérieur, c'est très apaisant. On se sent tellement bien avec cette drogue que c'est facile de tomber dedans... C'est vraiment une sensation de sérénité, de chaleur, de plaisir... Aujourd'hui je me tiens plutôt à carreau et je bosse dur, mais je dirais à tous ceux que ça intéresse que, oui, bien sûr, j'ai essayé. Et voilà, c'est bon, c'est quelque chose qui fait du bien. En termes de défonce, c'est la meilleure chose qui existe... »

« Et il me demandait de l'argent... J'avais pour habitude de lui en donner, même si je savais à quoi cela pouvait éventuellement servir. Et c'était ma façon de le mettre en garde, de lui dire : "Tu ne devrais pas en prendre, mais peu importe, je ne vais pas refuser de te donner de l'argent. Voilà, prends-le et vas-y". »

« Et si j'avais été avec lui et Cathy Smith ce soir-là, et qu'il m'avait dit : "Je veux que tu viennes et que t'essayes ce truc", je l'aurais probablement suivi... Je l'aimais tellement, j'aurais fait n'importe quoi avec lui, et pour lui... »

« Mais ma vie n'a pas du tout changé depuis sa mort... Et je ne vais pas commencer à faire du prosélytisme, et je ne crois même pas que j'ai envie de me lancer dans ces campagnes contre la drogue, parce que je, je — chacun doit décider en son âme et conscience... »

« En ce qui me concerne, c'était comme se retrouver au beau milieu d'une bataille, jeter un œil par-dessus mon épaule et voir mon meilleur ami se prendre une balle en pleine tête... et repartir sur le champ de bataille immédiatement après. Être dur et froid, et reprendre le dessus. »

« Une partie de moi se dit "Écoute mon pote, t'as merdé. Tu vas louper une sacrée virée. La décennie qui commence va être une formidable virée. Et toi, tu t'es planté, et je ne peux rien y faire, et j'en suis désolé." »

C'était le côté dur de sa personne qui s'exprimait, son caractère froid et rationnel, l'auteur avec ses automatismes, mais il confessait voir aussi les choses sous un autre aspect. « Il me manque et j'ai de la peine... J'ai pleuré pendant l'enterrement, et j'ai encore pleuré lors d'une interview dans mon bureau un mois plus tard... J'ai pleuré il n'y a pas longtemps... Est-ce que c'est ça qui m'a aidé à redémarrer ma vie ?... L'autre soir, chez moi, une chanson m'est revenue à l'esprit : "Ce fut une dure journée pour Johnny, tu n'as plus besoin de pleurer. Un kilomètre de plus, un kilomètre de plus à faire. Ce fut une dure journée pour Johnny, tu n'as plus besoin de pleurer." Et j'ai pleuré. »

Michael O'Donoghue, l'auteur satirique, resta vivre à Los Angeles et déclara dans un entretien en août 1982 : « ... Ce type que [John] prétendait être, c'était bien lui. Il vivait sur le fil du rasoir, et en jouait. Il vous pompait toute votre énergie. Il faisait partie de ceux qui risquaient un accident de moto ou une overdose, et tous ces trucs qui ont tué les héros de l'Amérique... »

« Beaucoup de gens vivent avec des fantasmes dont ils se sentent coupables ou indignes. Des choses qu'ils ne feront jamais. John, lui, les réalisait — les limousines, les drogues, les Mercedes, les contrats mirobolants, les fringues, les séances de shopping, la générosité, les femmes. »

Chevy Chase interpréta le rôle vedette de *Bonjour les vacances*, réalisé par Harold Ramis, ancien partenaire de Belushi pour Second City et pour le *National Lampoon*, et co-scénariste d'*American College*. Le film fut un succès critique et public, rapportant 49 millions de dollars durant l'été 1983.

Lors d'un entretien dans les studios de Warner Bros en octobre 1982, alors qu'il s'apprêtait à tourner *Le Coup du siècle*, Chase déclara : « Ce qui est tragique avec John, c'est qu'il commençait seulement à se découvrir. Les amuseurs veulent devenir célèbres et reconnus, et il peut se passer un long moment avant que ça n'arrive... Alors, lorsqu'on devient célèbre, on veut revenir en arrière, on veut retourner à la maison, c'est-à-dire à ce moment où on se sentait rejeté — et on devient un clown, un drogué, un raté... Les acteurs cherchent à être rejetés. Et s'ils n'obtiennent pas ça, ils vont le faire

par eux-mêmes. »

Chase déclara que cela s'appliquait aussi à lui, et qu'il avait passé trop de temps à se droguer et à boire. Plusieurs mois après la mort de Belushi — mais sans que ce soit lié, dit-il — Chase rentra chez lui et annonça à sa femme : « Je suis un alcoolique et je ne m'en rends même pas compte. » Chase lui raconta qu'il buvait une demi-bouteille de vodka tous les soirs. Sa femme l'aïda à vider sa réserve personnelle. « Aujourd'hui, je déteste les drogues et l'alcool. »

John Landis réalisa *Un Fauteuil pour deux*, qui rapporta 87,5 millions de dollars durant l'été 1983. Landis écrivit et coproduisit également (avec Steven Spielberg) *La Quatrième Dimension*, dont les recettes brutes s'élevèrent à 32,6 millions de dollars. Il réalisa un des segments du film, et pendant le tournage, l'acteur Vic Morrow ainsi que deux enfants moururent dans le crash d'un hélicoptère. En juillet 1983, Landis et quatre autres personnes furent inculpées pour homicide involontaire par un grand jury.

Dans une lettre écrite dix mois après la mort de Belushi, Landis déclarait : « Notre incapacité à le sauver se traduit par une douleur constante qui n'est pas juste — mais n'en est pas moins réelle pour autant. » Landis était inquiet que l'on transforme sa mort en mythe et qu'on l'exploite au service de « notre fascination pour l'autodestruction ». Il déclara que Belushi faisait partie d'un groupe de jeunes personnalités du *show business* que l'on ne comprendrait jamais car « ils sont compliqués. Pas tragiques, pas joyeux, pas stupides, mais extraordinaires dans leur singularité, à la fois complexes, tristes et drôles. »

Steven Spielberg réalisa *E.T. l'extra-terrestre*, qui battit tous les records au box-office, avec plus de 400 millions de dollars. Il écrivit et coproduisit également *Poltergeist*, succès de l'été 1982, puis réalisa une suite aux *Aventuriers de l'arche perdue*.

Dans un entretien donné six mois après la mort de Belushi, alors qu'il s'apprêtait à tourner son segment de *La Quatrième Dimension*, il déclara : « Dans l'ensemble, j'aurais pu m'impliquer davantage dans sa vie. Il n'était jamais très loin. Mais j'avais le sentiment qu'il allait me brûler par les deux bouts... Je suis un maniaque du contrôle et je veux négocier les choses tel que je l'entends à mes heures. Son style de vie était tellement opposé au mien. Je l'aimais bien, j'ai de la tristesse pour ce qui lui est arrivé, et j'en aurai toujours. »

Après 1941, Treat Williams joua dans *Le Prince de New York*, et fit la couverture de *Newsweek* sous le titre « Un acteur d'un nouveau genre ». Il fit également partie de la distribution des *Pirates de Penzance* à Broadway.

Williams fut engagé pour interpréter Stanley Kowalski, le rôle que tenait Marlon Brando dans *Un Tramway nommé désir*, dans une version téléfilm. En décembre 1982, il jouait dans une pièce du *off* à Broadway lorsqu'il m'accorda un entretien, et déclara avoir arrêté les drogues. « Ça va sembler égoïste, mais si je parle de John et des drogues, je vais me mettre dans de beaux draps. J'en prenais à l'époque, et je n'avais jamais réalisé que cela pouvait tuer quelqu'un. »

Williams passa voir la tombe de John l'été suivant sa mort, et remarqua que quelqu'un y avait laissé un message : « Il aurait pu nous faire rire encore bien des années, mais noooooon. »

Williams déclarait : « Il faut être un très bon ami pour pouvoir dire "Stop". Car si vous le faites, vous prenez le risque de perdre un ami. Je n'étais pas assez fort, je n'avais pas suffisamment de poigne pour le lui dire. Je pense que les gens ont peur de s'impliquer dans la vie des autres, même s'ils les voient se tuer à petit feu devant eux. »

« S'il avait pu contrôler ses démons... C'est ça qui me fend le cœur... Il était tellement célèbre et pourtant il n'était pas si bon... Mais il avait le potentiel pour devenir un grand. »

En 1983, Michael Apted tourna *Gorky Park*, une adaptation cinématographique du très célèbre roman se déroulant en Russie.

Le projet suivant de John Avildsen fut *Heaven*, un film de *sexploitation* à petit budget sur des strip-teasers qui devait sortir en 1984.

Richard Zanuck et David Brown produisirent *Le Verdict*, avec Paul Newman, qui fit un carton durant la période de Noël 1982. Leur société était maintenant associée à la Warner, et ils travaillaient sur le développement de cinq longs métrages, dont *Cocoon*, un film de science-fiction, et *Shattered Silence*, récit d'espionnage.

Dans un entretien donné à l'automne 1982, Louis Malle déclara que *Moon Over Miami*, son projet de film sur l'affaire Abscam, aurait pu empêcher la mort de Belushi. « Si nous avions écrit le scénario plus rapidement, on aurait pu lui sauver la vie. Ça ne serait sûrement pas arrivé s'il avait eu du travail. » Après la mort de Belushi, Malle perdit tout intérêt pour le projet. Il se mit à travailler sur un film intitulé *Crackers*.

Betty Buckley remporta le Tony award de la meilleure actrice dans une comédie musicale en 1983, pour son rôle dans *Cats*, gros succès à Broadway. Elle joua également par la suite avec Robert Duvall dans *Tendre Bonheur*.

Anne Beatts produisit une série pour CBS saluée par la critique, *Square Pegs*, avant que celle-ci ne soit arrêtée faute d'audiences suffisantes.

Don Novello produisit neuf émissions pour Second City Television au Canada, et continua à faire ses apparitions dans le rôle de Père Sarducci, mais n'écrivit plus de scénario après *Noble Rot*. Novello déclara : « John était une victime collatérale de notre génération... Sa mort a aussi à voir avec le fait de résider à l'écart de la ville, seul dans une chambre d'hôtel. La solitude... Il aurait pu se trouver sur Sunset Boulevard et faire face à un type avec un flingue, et devenir un héros. Sur la mort, les causes ou raisons de sa mort, on en fait des tonnes... À qui la faute ? Je ne sais pas. C'est tellement compliqué. À qui en vouloir ? Je ne me vois pas juger qui que ce soit. Je pense que personne ne peut le faire. »

Carrie Fisher reprit son rôle de la Princesse Leia dans le troisième épisode de *Star Wars*, *Le Retour du Jedi*, qui fut le carton de l'été 1983, avec 209,6 millions de recettes en onze semaines d'exploitation, faisant ainsi du film le cinquième plus gros succès de tous les temps au box-office. Durant l'été 1983, elle épousa Paul Simon de Simon and Garfunkel. Elle déclara que, pendant la messe d'enterrement de Belushi, elle avait pensé : « Tous ces gens que j'ai vu prendre des drogues avec lui, vous savez ce qu'ils se disent ? Ce qu'ils espèrent ? Que la cause de sa mort ne soit pas en lien avec leur activité préférée. »

Après onze saisons, la très célèbre version télévisée de *M*A*S*H* par Larry Gelbart, le scénariste de *Neighbors*, finit par être arrêtée en mars 1983, car trop sujette à controverse. Le mois suivant, le scénario de *Tootsie*, qu'il avait écrit pour Dustin Hoffman, reçut une nomination aux oscars. Même s'il ne remporta pas de récompense, le film est toujours huitième du classement des films les plus rentables de l'histoire.

Frank Price avait prévu de quitter la Columbia à la fin de sa cinquième année de contrat, en février 1983, pour se consacrer à la production en indépendant. Mais on le fit changer d'avis avec une proposition de contrat de cinq ans d'une valeur de 10 millions de dollars. Pourtant, il démissionna le 7 octobre 1983.

Michael Eisner poursuivit son brillant travail à la tête de la Paramount. Interrogé sur les 2 500 dollars versés à la semaine par la Paramount à Belushi et ayant servi à acheter les drogues qui l'ont tué, Eisner répondit : « Nous ne lui avons certainement pas donné cet argent pour qu'il achète des drogues. Nous versons un forfait à la semaine afin de ne pas avoir à prendre part à des décisions sur des sujets tels que la protection des acteurs, la taille de leur chambre d'hôtel ou la location de maisons, et tout un tas d'autres choses...

Nous avons opté pour ce système afin de ne pas rentrer dans une logique de notes de frais, et éviter les discussions sur ce qui serait approprié ou non. Donc nous ne le faisons pas. »

Kym Malin fut la *playmate* du mois pour le numéro de mai 1982 de *Playboy*. Elle devint accro à la cocaïne et dépensa 6 000 dollars de son salaire de *playmate* dans les drogues. Durant l'automne 1982, elle déclara avoir arrêté les drogues.

Jeremy Rain épousa l'acteur Richard Dreyfuss le 20 mars 1983, cinq mois après qu'il fut arrêté et inculpé pour possession de cocaïne et de trente-et-un cachets de Percodan (les poursuites furent abandonnées lorsqu'il accepta de participer à un programme d'aide aux toxicomanes).

Robin Williams joua dans *Les Rescapés* avec Walter Matthau. En mai 1983, Williams passait environ huit heures par jour à apprendre le russe pour son nouveau projet, *Moscou à New York*. Il témoigna de son plein gré devant le grand jury enquêtant sur la mort de John, sous condition qu'on ne lui pose pas de questions sur sa propre consommation de drogues. Même s'il n'était pas particulièrement proche de Belushi, Williams raconta qu'il n'avait jamais approché la mort de si près, et que ça lui avait fait peur — pas seulement à cause des drogues, mais surtout pour son train de vie survolté. Williams se mit à passer de plus en plus de temps dans son ranch de Californie du nord, et réduisit au maximum ses visites à Los Angeles.

« ... J'avais l'impression de partir dans tous les sens, et pour ainsi dire je tournais en rond... Le même type de comportement que quelqu'un qui veut "être dans le coup". Alors, quelque chose en moi a dit "Oh, mec... Tu vas trop vite... Remets-toi en ordre de marche." » À propos d'Hollywood, Williams déclara : « Ce qui est dangereux dans ce milieu, c'est qu'il n'y a personne pour vous aider à remettre les pieds sur terre, et ça vous donne le vertige. Il y a des gens dans ce milieu qui sont prêts à supporter tout et n'importe quoi. »

Robert De Niro joua avec Jerry Lewis dans *La Valse des pantins*, qui ne resta pas très longtemps à l'affiche. Il fut interrogé par téléphone par le grand jury enquêtant sur la mort de Belushi. Il refusa tout entretien pour ce livre.

Nelson Lyon écrivit un scénario avec Michael O'Donoghue sur les motards. La justice garantit de ne pas engager de poursuites à son encounter en échange de son témoignage devant le grand jury. Un an après la mort de Belushi, il écrivit dans une lettre : « Le "rôle" que j'ai occupé dans la dernière semaine de la vie de John me fait sentir triste, stupide et pitoyable. La douleur de l'avoir perdu ne me quitte jamais. »

L'un des fournisseurs réguliers de John, Richard Bear, faillit mourir six mois après le décès de Belushi à cause de son addiction au crack. Lors d'un entretien de 1983, Bear déclara : « La cocaïne, c'est la chose la plus destructrice, traître et mortelle qui existe au monde... Je m'en suis rendu compte au moment où j'étais prêt à me tirer une balle en pleine tête... J'ai dû appeler ma mère et lui dire, "Maman, je suis un drogué" ».

Bear avoua qu'il en prenait même seul. « C'est le moment où j'ai compris que j'étais accro, parce que j'en prenais tout seul... J'ai perdu ma femme et ma famille. J'ai perdu le contrat que j'avais négocié pour enregistrer un disque. J'ai perdu pas mal de choses, et j'ai failli en perdre la vie. Vous comprenez ? Maintenant, j'essaie juste de survivre. Je tente de me remettre sur pied pour ne pas finir à l'asile, et surtout pour ne jamais en reprendre. Un point c'est tout. Je vais aux Alcooliques Anonymes et à des rencontres entre anciens drogués, une ou deux fois par jour, tous les jours. Je prie Dieu tous les jours pour ne pas replonger, et j'ai fini par recommencer pour voir ce que ça me faisait... C'est un cauchemar, et il ne disparaîtra jamais. Je n'étais pas avec John lorsqu'il est mort, mais je sais exactement où il en était, parce que c'est ce qui m'a amené à me retrouver à l'hôpital. »

Gary Watkins fut interrogé trois fois par téléphone entre 1982 et 1983, depuis chez lui, au sud du Château Marmont. Il jouait dans une pièce et insista sur le fait qu'il n'était pas le principal dealer de John, même s'il confessa lui en avoir fourni quelques fois. « Je n'étais aucunement son dealer... » Watkins pensait que John était un grand garçon qui prenait ses décisions en toute indépendance. « Je n'étais pas responsable de son addiction. »

Michael Dare devint critique de film pour un hebdomadaire de Los Angeles.

April Milstead et Charlie Pearson quittèrent Los Angeles fin 1982 pour retourner dans le coin de Washington, où ils vécurent chacun chez leurs parents. Pearson trouva un boulot en tant que serveur dans un restaurant chic de Pennsylvania Avenue, à quelques pas de la Maison Blanche, et Milstead travailla comme serveuse au Hamburger Hamlet de Georgetown.

Bill Wallace resta vivre à Los Angeles, et voyagea à travers le monde pour donner des formations et faire des démonstrations de karaté. Wallace déclara : « Ce sont ses amis qui ont tué John. J'ai essayé de le tenir à l'écart des drogues. Il aurait été tellement facile de lui dire "non", mais ce n'est pas le choix qu'ils ont fait. »

Smokey Wendell déménagea en Californie et continua à jouer les gardes du corps et surveillants de personnalités du monde de la musique. Smokey

déclara : « Pendant l'enterrement, j'ai dû m'occuper de certaines choses. Je venais voir le cercueil, qui était ouvert, et Judy me fit signe de m'approcher. Elle avait l'air perdue, et elle me dit que quelque chose n'allait pas avec les cheveux et les mains de John... Elle m'a dit : "Tu sais comment il était." Alors j'ai dû m'occuper de ses mains, pour qu'elles restent pliées. »

Michael Ovitz et son agence, Creative Artists Agency, continuèrent à prospérer (100 employés, 36 agents). Ovitz représente toujours Robert Redford, Dustin Hoffman, Bill Murray et Penny Marshall. Fin 1983, il déclara : « La mort de John fut une perte tragique pour le monde de la comédie. Il en était à peine au début de sa carrière... Un brillant comédien. L'autre soir, lors de la rediffusion du *Saturday Night Live*, il jouait un transsexuel, et personne n'aurait pu le faire mieux que lui. »

Bernie Brillstein acheta une maison dans le Connecticut en 1983, et expliqua qu'il était fatigué d'Hollywood et qu'il prévoyait de s'en aller bientôt. En attendant, il continua à s'occuper de Jimmy Belushi, d'Aykroyd et d'autres anciens du *Saturday Night Live*. Six mois après la mort de Belushi, dans une interview accordée au volant de sa Mercedes 450 alors qu'il remontait Sunset Boulevard, il déclara : « Regardez comme Hollywood est calme... Que font les stars ? Ce qu'elles font depuis des décennies — boire, baiser et se droguer. »

Michael Klenfner poursuivit sa carrière dans le monde du disque en tant que directeur de Brighton Records, un label appartenant à CBS, et *manager* pour plusieurs groupes de rock. Durant l'été 1983, il déclara : « Les discussions avec John me manquent, toutes ces heures à bavarder en se promenant en voiture dans New York. C'était quelqu'un sur qui vous pouviez vous appuyer dans les moments difficiles, surtout quand vous étiez dans la merde. Il merdait lui aussi, donc il savait ce que c'était. À chaque fois que je vais sur Martha's Vineyard, je me rends sur sa tombe et je m'assois devant pendant un peu de temps... Il me manque vraiment beaucoup, et pas seulement pour les virées ensemble ou les fêtes, parce que les fêtes continuent sans lui. »

« Je me souviens de la nuit où son corps fut transporté sur Martha's Vineyard pour l'enterrement. C'était un lundi soir vers 22h, trois jours après sa mort, par une belle nuit claire, très froide, avec la lune qui brillait dans le ciel. Comme le cercueil contenant le corps ne rentrait pas dans les rangées de siège de l'avion de la Warner, Brillstein a dû le ramener depuis Los Angeles dans un sac mortuaire. Nous avons tous assisté au moment où ils ont sorti le corps de l'avion, et le vent a soulevé la couverture autour du corps. On a vu son front au clair de lune, qui brillait de sa peau claire d'albanais. C'était triste, tellement triste. »

La société de production indépendante de Lorne Michaels située à New York, Broadway Video, qui fabrique des émissions et possède l'un des meilleurs équipements vidéo de la côte est, continue à se développer. Durant l'automne 1983, il prévoyait de produire une émission de première partie de soirée en direct pour NBC, intitulée *The New Show*. Tard, un soir d'été 1982, il déclara : « Je pensais continuer à travailler avec John toute ma vie... Aucun d'entre nous ne savait quelles étaient ses limites et s'il en avait... Personne ne pouvait lui dire non. Je crois que j'ai échoué. Bernie a dit que "ce n'était plus de notre ressort"... Il a si souvent eu la mainmise sur le *Saturday Night Live*, et il nous a refait le même coup en mourant. Pendant l'enterrement, nous avons essayé de rester légers parce que c'était comme ça qu'il faisait les choses. Mais à l'intérieur de nous, tout était sombre. Il avait tout aspiré en lui, il en avait trop vu. Pendant un moment, en le regardant allongé dans le cercueil, j'ai pensé qu'il ressemblait au Christ et qu'il était mort pour nos péchés. »

Jimmy Belushi a fait un caméo dans *Un Fauteuil pour deux*, et fin 1983, il accepta de rejoindre l'équipe du nouveau *Saturday Night Live*. Lors d'une série d'entretiens, il déclara que c'était important de comprendre ce qui était arrivé à son frère. Il raconta que John avait constamment vécu sous pression — à l'époque de Wheaton, la nécessité de réussir et de devenir un WASP, ainsi que la pression familiale pour qu'il reprenne le *business* de son père ; puis le poids d'une célébrité immense et instantanée ; enfin la pression de la vie à New York, dont Jimmy disait qu'elle était « une ville de salopards ambitieux. On y est toujours en compétition avec quelqu'un d'autre, quelle que ce soit l'activité. »

Jimmy ajoutait : « Je l'admirais beaucoup, et c'était donc difficile de l'arrêter, de faire quoi que ce soit pour lui, et ça je le regrette. Je le regardais toujours avec admiration, et c'était compliqué de me mettre au même niveau que lui... C'est vraiment une tragédie à l'américaine. Réussir et se faire bousiller par le succès. Il y a autant de leçons à tirer de sa mort que de sa vie. »

Le 19 février 1983, Judy Belushi créa un hommage de cinq minutes en l'honneur de John pour le *Saturday Night Live*, intitulé *West Heaven*. C'était un montage de photos de leurs seize ans de vie commune, accompagné d'une chanson, une ballade interprétée par son amie Rhonda Coulet. Judy travailla par la suite sur divers projets, dont son propre livre sur John et sa vie après son décès, qu'elle aurait intitulé *Don't Look Back in Anger*. « Je ne m'en sens pas capable, mais j'attends avec impatience le jour où je serais prête... »

« Je n'ai pas à m'excuser pour ce qui s'est passé. Sa personnalité changeait lorsqu'il prenait des drogues. À chaque fois. Le schéma était toujours le

même : d'abord le déni, puis le mensonge et ensuite il m'avouait tout. C'était le signe, je pense, qu'il voulait arrêter... Il y avait aussi une certaine pression pour lui, à prendre des drogues, à être considéré comme ce genre de personne... Les gens lui en proposaient, il refusait et ils répondaient "Allez !". C'est ce qu'ils attendaient de lui, sinon c'était comme s'il les laissait tomber. »

Dans une lettre, elle remarquait que beaucoup d'amis de John et d'autres personnes du *show business* « parlèrent ouvertement des drogues, et déclarèrent que c'était de leur faute, juste dans le but de soutenir mon envie de rester positive après le décès de John. »

Pendant un entretien, elle déclara : « J'aurais aimé que quelqu'un foute la carrière de John en l'air en écrivant sur ses abus avec la cocaïne. »

Lors d'un autre, elle dit : « J'avais bien conscience que la plupart des gens que John admirait avaient un comportement autodestructeur... John était quelqu'un d'anxieux, mais il avait l'air si tranquille et si sûr de lui. Je n'avais jamais pensé qu'il puisse avoir une si basse estime de lui-même... John faisait, je crois, 1m70. Il avait l'air plus grand que ça. Lorsqu'on était assis l'un à côté de l'autre, il avait l'air bien plus grand que ça... J'ai toujours trouvé que John était un homme élégant. Il avait une peau douce et des traits assez typiques. »

« C'est étonnant, à quel point il pouvait ressembler à des gens auxquels je n'aurais jamais pensé... Bogart, c'est vraiment l'acteur qu'il n'arrêtait pas de se passer en boucle, et qu'il respectait. *Casablanca*, *Key Largo*, *Le Port de l'angoisse*, *Le Faucon maltais*, *Le Grand sommeil*. Il les regardait tout le temps... Cela faisait partie de l'entraînement et de la discipline qu'on lui avait enseignée à Second City... On se défonçait et on regardait des films à la maison. »

« John travaillait souvent devant un miroir et avait bien conscience de ce à quoi il ressemblait. Et parfois il se parlait à lui-même... Il pensait à ces choses — comme l'imitation de Bogart — tout le temps. Vous étiez en train de lui parler, et il vous regardait en n'ayant absolument aucune idée de ce que vous étiez en train de dire... Parfois il se parlait juste à lui-même, comme ça, pour s'entraîner. Je l'entendais, je croyais qu'il me parlait et lui disait : "Qu'est-ce que tu dis ?" Et il me répondait : "Je suis juste en train de répéter." »

« Brando était son acteur préféré. Il regardait surtout *Sur les quais* et connaissait beaucoup de scènes du film. Il savait faire trois personnages. Il faisait Steiger et la séquence dans le taxi, Steiger avec Brando, et il imitait un peu Karl Malden... Il pouvait vraiment réciter presque tout le film. J'ai dû le

voir au moins quinze fois en entier... Il travaillait à imiter Brando presque tout le temps... Il parlait beaucoup de lui aussi... Peut-être qu'il se reconnaissait dans les personnages que Brando incarnait, en tous cas c'est ce que je supposais... le type qui fout les choses en l'air sans le vouloir. »

1 Prinze était la star de *Chico and the Man*, une série télé très populaire au milieu des années 1970. Il est mort des suites d'une blessure par balle qu'il s'était fait lui-même en 1977, à l'âge de trente-trois ans.

2 John dépensait beaucoup d'argent — entre 40 000 et 75 000 dollars par mois. Le mois précédent, en février, ses comptables avaient signé quatre-vingt-un chèques au nom de Phantom. Les dépenses de février s'élevaient à 49 988,32 dollars rien que pour Phantom. Cet argent partait dans les impôts, déplacements, parking, frais juridiques, relations publiques (1 500 dollars pour Solters, Roskin and Friedman, la firme qui représentait Frank Sinatra ; leur travail, comme pour la plupart de leurs clients, consistait à éviter que leurs noms ne se retrouvent dans les journaux), location de limousines, American Express, eau en bouteille, divers versements en liquide, appareils, téléphone, docteurs et services de livraison. D'autres dépenses mensuelles incluaient le salaire de Karen (1 625 dollars), location des bureaux au numéro 150 de la Cinquième Avenue, 1 000 dollars de loyer pour la maison sur Morton Street, qui s'élevait maintenant à 3 000 dollars.

Au cours des dernières années, John avait mis bon nombre des membres de sa famille — et ceux de Judy — sur la liste des dépenses, pour des frais qui s'élevaient au total à 4 380 dollars. Y étaient inclus 625 dollars en chèque chaque mois pour Adam Belushi, le père de John ; 550 dollars pour Agnes Belushi, sa mère ; 585 dollars pour Marian Belushi, sa sœur ; 600 dollars pour Billy, son cadet. Le père de Judy, Leslie Jacklin touchait 667 dollars par mois, et sa mère Jean, 1 080 dollars. Mme Jacklin avait précédemment travaillé pour un éditeur pendant quinze ans, et John et Judy s'étaient mis d'accord pour qu'elle démissionne. Depuis, ils lui versaient l'équivalent du salaire qu'elle y percevait.

La couverture médicale de John, Judy et des membres de leur famille coûtait 4 171,47 dollars par mois à Phantom. En février, les comptables signèrent trente-cinq chèques sur le compte personnel de John, pour un total de 26 285,81 dollars de dépenses telles que du nettoyage, de la nourriture, de la plomberie, des réparations et de l'électricité. En décembre, John et Judy avaient aussi acheté une maison au 56 West Tenth Street à New York, et emprunté 500 000 dollars, sur lesquels ils payaient 7 847 dollars par mois. D'autres dépenses : 3 059 dollars par mois pour l'emprunt sur la maison de Martha's Vineyard ; 2 000 dollars de loyer pour la maison de Morton Street ; 1 024 dollars d'emprunt sur le ranch en Californie que John avait acheté pour son père ; 866 dollars d'emprunt sur un appartement d'une valeur de 60 000 dollars à Chicago, que John avait acheté en juin 1981, où sa mère vivait.

John payait la plupart des dépenses courantes de son père et de sa mère. En février, il avait payé 606 dollars sur la carte Visa de son père, et 649 dollars sur sa Mastercard. Au cours des dernières années, John avait dépensé environ 60 000 dollars pour liquider les dettes accumulées par son père sur ses restaurants de Chicago

John avait prêté des milliers de dollars à ses amis. Lipsky avait encouragé John à leur mettre la pression pour se faire rembourser, mais il ne le fit pas. Parmi ces dettes, une ardoise datée du 16 mai 1979, d'une valeur de 10 000 dollars, attribuée à un dealer, que John laissa courir.

Pour maintenir son train de vie du moment, ainsi que celui de sa famille, John avait besoin de gagner entre 500 000 et 1 million de dollars par an. Les 1,85 million promis pour *Noble Rot* devaient lui permettre de continuer à prospérer. En dehors des 2 500 dollars versés chaque semaine par le studio, John ne percevait que 1 000 dollars pour les rediffusions du *Saturday Night Live*. Il ne touchait rien sur les recettes d'*En route vers le sud* ou *American College*, car il n'avait pas d'intéressement dessus. Il était censé percevoir une petite part sur *Old Boyfriends*, mais il n'y avait que très peu de chances que le film fasse suffisamment de profit. Les derniers rapports établis par les studios indiquaient qu'il n'y avait aucune perspective de profit sur ses quatre autres films.

The Blues Brothers : recette totale brute de 58,4 millions de dollars sur les billets, mais déficitaire de 15,7 millions, à cause du budget du film qui s'élevait à 35,1 millions (en comptant les intérêts et les charges), des 19 millions dépensés dans la distribution et des 20 millions d'autres dépenses (dont près de 13 millions en publicité).

Continental Divide : recette totale brute de 12,3 millions de dollars sur les billets. Déficitaire de 12,6 millions selon les calculs du studio — avec 3,7 millions de frais de distribution, 8 millions d'autres dépenses et un coût de production de 13,2 millions.

1941 : recette totale nette de 27,7 millions de dollars sur les billets, sur lesquels John toucherait peut-être un jour un intéressement. Mais avec des coûts de production de 34,4 millions et des frais de distribution de 19,9 millions, le film était déficitaire de 26,6 millions.

Pour *Neighbors*, John avait négocié un contrat plus avantageux, et il était convenu qu'il touche une part sur les ventes de billets une fois que le film aurait atteint 25 millions de dollars au box-office. Mais il en était seulement à 21,3 millions.

3 John en avait fait un en février, où tout s'était bien déroulé.

REMERCIEMENTS

Benjamin C. Bradlee,

rédacteur au *Washington Post*,

et **Richard Snyder,**

directeur chez Simon and Schuster,

furent, comme lors de mes trois précédentes

parutions, à l'initiative de ce travail.

Je ne pourrai jamais suffisamment les remercier

pour leur indulgence et leur gentillesse.

Sans eux, ce projet n'aurait pas

pu voir le jour.

Pour leur aide inestimable,

je remercie également :

Jane Amsterdam,

pour son soutien, ses corrections et son

intransigeance tout au long du processus d'écriture ;

Milton Benjamin

pour ses conseils judicieux ;

David Maraniss

pour ses conseils, son soutien

et son avis éclairé ;

Carol Melamed

pour sa lecture attentive en tant qu'avocate ;

Andrea Kingsley et Barbara Feinman

pour leurs nombreux coups de main ;

Olwen Price

pour son talent de dactylo ;

Jennifer et Laughlin Phillips

pour leur logement sur l'île de Martha's Vineyard ;

Broadway Video

pour les cassettes, photographies

et leur aide dans mes recherches ;

Marcia Resnick

pour les photographies ; divers journaux

et magazines, et spécialement *Rolling Stone*,

pour leurs chroniques sur Belushi, le *show business*

et la culture adolescente.

Des remerciements particuliers

au rédacteur en chef du *Washington Post*,

Howard Simons,

pour m'avoir poussé à aller au bout de ce livre.

D'autres personnes chez Simon and Schuster méritent également d'être remerciées :

Ann Godoff, Michael Gast, Joni Evans, Dan Green, Judy Lee, Maia Iano
et **Alex Gigante.**

Alice Mayhew,

mon éditrice chez Simon and Schuster,

qui a travaillé dur sur ce livre, et m'a apporté

plus d'attention et de temps que

je ne n'aurais pu espérer.

Et à **Elsa Walsh**,

je reconnais toute mon estime et mon affection,
pour ses instructions, ses conseils,
son regard affûté, et ses encouragements
en tant qu'amie.

John Ward Anderson,

diplômé d'Harvard en 1981, m'a aidé dans toutes les
étapes de création de ce livre — conception, enquête,
recherche, écriture et organisation. Son rôle n'aurait
pas pu être plus important. C'est un journaliste
dévoué et un infatigable travailleur.
Ce livre lui doit autant qu'à moi.

LA PREMIÈRE COLLECTION

Werner Herzog

MANUEL DE SURVIE

entretien avec Hervé Aubron

et Emmanuel Burdeau

Werner Herzog

CONQUÊTE DE L'INUTILE

Jim Hoberman

THE MAGIC HOUR

une fin de siècle au cinéma

Luc Moullet

NOTRE ALPIN QUOTIDIEN

entretien avec Luc Moullet

Luc Moullet

PIGES CHOISIES

(de Griffith à Ellroy)

Stan Brakhage

THE BRAKHAGE LECTURES

(Méliès, Dreyer, Griffith et Eisenstein)

Slavoj Žižek

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LACAN

SANS JAMAIS OSER LE DEMANDER À HITCHCOCK

Murray Pomerance

ICI COMMENCE JOHNNY DEPP

Jean Narboni

...POURQUOI LES COIFFEURS ?

notes actuelles sur Le Dictateur

Michel Delahaye

À LA FORTUNE DU BEAU

Judd Apatow

COMÉDIE, MODE D'EMPLOI
entretien avec Emmanuel Burdeau

James Agee
LE VAGABOND
D'UN NOUVEAU MONDE

Fredric Jameson
FICTIONS GÉOPOLITIQUES
cinéma, capitalisme, postmodernité

Monte Hellman
SYMPATHY FOR THE DEVIL
entretien avec Emmanuel Burdeau

Jean Gruault
HISTOIRE DE JULIEN & MARGUERITTE
scénario pour un film de François Truffaut

Walter Murch
EN UN CLIN D'ŒIL
passé, présent et futur du montage

Louis Skorecki
SUR LA TÉLÉVISION
de Chapeau melon et bottes de cuir à Mad Men

Philippe Cassard
DEUX TEMPS TROIS MOUVEMENTS
Un pianiste au cinéma entretien avec Marc Chevré et Jean Narboni

Jia Zhang-Ke
DITS ET ÉCRITS D'UN CINÉASTE CHINOIS (1996-2011)

Stanley Cavell
LA PROTESTATION DES LARMES
le mélodrame de la femme inconnue

Benoît Delépine & Gustave Kervern
DE GROLAND AU GRAND SOIR
entretien avec Hervé Aubron et Emmanuel Burdeau

Luc Moullet
CECIL B. DEMILLE

L'empereur du mauve

Peter Szendy

L'APOCALYPSE-CINÉMA

2012 et autres fins du monde

Adolpho Arrietta

UN MORCEAU DE TON RÊVE

underground Paris-Madrid 1966-1995

entretien avec Philippe Azoury »

Florian Keller

COMIQUE EXTRÉMISTE

Andy Kaufman et le Rêve Américain

Collectif

QUENTIN TARANTINO

un cinéma déchaîné

(hors format, en coédition avec Les Prairies ordinaires)

Kijû Yoshida

ODYSSÉE MEXICAINE

voyage d'un cinéaste japonais 1977-1982

Ed Wood

COMMENT RÉUSSIR (OU PRESQUE) À HOLLYWOOD

les conseils du plus mauvais cinéaste de l'histoire

Philippe Azoury

PHILIPPE GARREL, EN SUBSTANCE

Kirk Douglas

I AM SPARTACUS !

(hors format)

Pierre Léon

JEAN-CLAUDE BIETTE, LE SENS DU PARADOXE

Thomas Harlan

VEIT

d'un fils à son père, dans l'ombre du Juif Süß

Marc Cerisuelo et Claire Debru

OH BROTHERS !

sur la piste des frères Coen

Pierre Perrault

ACTIVISTE POÉTIQUE

filmer le Québec

entretien avec Simone Suchet

Steve Martin

MA VIE DE COMIQUE

du stand-up au Saturday Night Live

Linda Williams

SCREENING SEX

Une histoire de la sexualité sur les écrans américains

Buster Keaton et Charles Samuels

LA MÉCANIQUE DU RIRE

autobiographie d'un génie comique

Collectif

FILMER DIT-ELLE

Le cinéma de marguerite Duras

Grover Lewis

LE CINÉMA INFILTRÉ

un Nouveau Journalisme

à paraître

Thomas Harlan

UNE VIE APRÈS LE NAZISME

entretien avec Jean-Pierre Stephan

HORS COLLECTION

Frédéric de Towarnicki

LES AVENTURES DE HARRY DICKSON

scénario pour un film (non réalisé)

par Alain Resnais

André S. Labarthe

LA SAGA « CINÉASTES, DE NOTRE TEMPS »

une histoire du cinéma en 100 films

Emmanuel Burdeau
VINCENTE MINNELLI

Collectif
THE WIRE
reconstitution collective
(en coédition avec Les Prairies ordinaires)

Collectif
OTTO PREMINGER

Collectif
DANSE ET CINÉMA
(en coédition avec le Centre national de la danse)

Collectif
GEORGE CUKOR
on/off Hollywood

C.L. Zois
LIFE GUARD

Joe Eszterhas
À LA CONQUÊTE D'HOLLYWOOD
le Guide du scénariste qui valait un milliard

Tag Gallagher
JOHN FORD
de l'homme aux films

Laurent Mauvignier
VISAGES D'UN RÉCIT

ACTUALITÉ CRITIQUE

Emmanuel Burdeau
LA PASSION DE TONY SOPRANO

Philippe Azoury
À WERNER SCHROETER, QUI N'AVAIT PAS PEUR DE LA MORT

Hervé Aubron

GÉNIE DE PIXAR

Juan Branco

RÉPONSES À HADOPI

suivi d'un entretien avec Jean-Luc Godard

Guillaume Orignac

DAVID FINCHER OU L'HEURE NUMÉRIQUE

Jacques Rancière

BÉLA TARR, LE TEMPS D'APRÈS

Stéphane Bouquet

CLINT FUCKING EASTWOOD

Louis Skorecki

D'OÙ VIENS-TU DYLAN ?

Axel Cadieux

UNE SÉRIE DE TUEURS

les serial killers qui ont inspiré le cinéma

LA COLLECTION SOFILM

Collectif

LE JOUR OÙ...

30 histoires insolites de cinéma

EN REVUE

Capricci 2011

Capricci 2012

Capricci 2013

ÉCRIRE AVEC, LIRE POUR

BÉATRICE MERKEL

Alferi / Serra,

**Bégaudeau / Mazuy,
Bouquet / Denis,
Montalbetti / Champetier,
Sorman / Lvovsky**

SACHA LENOIR

**Kerangal / Poupaud,
Rosenthal / Larivière,
Lefranc / Ferreira Barbosa,
Coher / Preiss,
Pagano / Bonitzer**

QUE FABRIQUENT LES CINÉASTES

Pedro Costa

DANS LA CHAMBRE DE VANDA

Jean-Claude Rousseau

LA VALLÉE CLOSE

Albert Serra

HONOR DE CAVALLERIA

Pierre Creton

TRILOGIE EN PAYS DE CAUX

DVD

Robert Kramer

MILESTONES - ICE

Dominique Marchais

LE TEMPS DES GRÂCES

Ingmar Bergman

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN

Alain Della Negra et Kaori Kinoshita

THE CAT, THE REVEREND AND THE SLAVE

Jean-Charles Hue

LA BM DU SEIGNEUR

Monte Hellman
ROAD TO NOWHERE

Albert Serra
LE CHANT DES OISEAUX -
LE SEIGNEUR A FAIT POUR MOI DES MERVEILLES

Denis Côté
CURLING

Wang Bing
LE FOSSÉ - FENGMING

Abel Ferrara
GO GO TALES

André S. Labarthe
LA DANSE AU TRAVAIL

Joana Preiss
SIBÉRIE

HPG
LES MOUVEMENTS DU BASSIN

Raphaël Siboni
IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL

André S. Labarthe
ROY LICHTENSTEIN, NEW YORK DOESN'T EXIST

Nobuhiro Suwa
2/DUO

Abel Ferrara
4h44

Albert Serra
HISTOIRE DE MA MORT

Edward S. Curtis
IN THE LAND OF THE HEAD HUNTERS

João Viana

LA BATAILLE DE TABATÔ

Jean-Charles Hue

MANGE TES MORTS

Tu ne diras point

à paraître

Abel Ferrara

PASOLINI

« J'ai laissé des cadavres sur le trottoir, des gens
qui n'arrivaient pas à me suivre. »

John Belushi

Le 5 mars 1982, John Belushi, 33 ans, l'un des acteurs comiques les plus populaires de sa génération, est retrouvé mort d'une overdose dans un bungalow du Chateau Marmont à Los Angeles. Que s'est-il passé ? Comment la star du *Saturday Night Live* et des *Blues Brothers* en est-elle arrivée là ?

À l'aide de centaines de témoignages, Bob Woodward retrace le parcours fascinant d'un homme au comportement autodestructeur, tout en offrant une plongée très documentée au cœur de l'industrie hollywoodienne.

Journaliste vedette du *Washington Post*, Bob Woodward est célèbre pour avoir dévoilé, avec son collègue Carl Bernstein, le scandale du Watergate. Lauréat de deux prix Pulitzer, il a publié de nombreux livres d'investigation, notamment sur George W. Bush et Barack Obama.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julien Marsa

Isbn papier 979-10-239-0080-4

Isbn ePub 979-10-239-0092-7

Harmonia Mundi diffusion